BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

TOME LXXIV
(2004)

Fascicule 1

VOLUME OFFERT AU PROFESSEUR

Jean BALTY

Publié avec l'aide financière du Ministère de la Communauté française (Direction générale de l'Enseignement non obligatoire et de la Recherche scientifique) et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
2004

Les membres de l'ASBL

BYZANTION

Revue Internationale des Études Byzantines

offrent ce volume au Professeur

Jean BALTY

à l'occasion de son éméritat

NOTE IMPORTANTE

La Rédaction de *Byzantion* demande aux collaborateurs de la revue de respecter ce qui suit :

1° Ne pas dépasser 30 pages imprimées par article, notes et références comprises ; les pages supplémentaires seront facturées aux auteurs.

2° Faire parvenir à la Rédaction une copie imprimée de leurs articles et un exemplaire sur disquette avec mention du système et du programme utilisés, ainsi que les caractères de la police grecque utilisée.

Indiquer à la fin leurs nom, institution, adresse (privée ou professionnelle) et E-mail.

Joindre deux résumés de 5 à 6 lignes, l'un dans la langue de l'article, l'autre en anglais.

3° Indiquer, lors de la rédaction des notes, les

- NOMS DES AUTEURS (anciens ou modernes) : en petite capitale, précédés des initiales des prénoms,
- *Titres* (livres, articles, revues, collections, séries) : en italique (translittérés en caractères latins pour les écritures autres que latine et grecque),
- lieux d'édition, dans la langue de l'article proposé à *Byzantion*,
- p. = page(s) (S. pour l'allemand) ; col. = colonne(s) ; fig. = figure(s) ; pl. = planche(s),

4° Utiliser seulement les abréviations autorisées ci-dessous.

ABRÉVIATIONS AUTORISÉES

AASS	*Acta Sanctorum*
AB	*Analecta Bollandiana*
ACO	E. SCHWARTZ, *Acta Conciliorum Oecumenicorum*
AHR	*The American Historical Review*
AJP	*American Journal of Philology*
BHG	*Bibliotheca Hagiographica Graeca*
BF	*Byzantinische Forschungen*

BMGS	*Byzantine and Modern Greek Studies*
B-NJ	*Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*
Bsl	*Byzantinoslavica*
Byz.	*Byzantion*
BZ	*Byzantinische Zeitschrift*
CA	*Cahiers Archéologiques*
CFHB	*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*
CIG	*Corpus Inscriptionum Graecarum*
CIL	*Corpus Inscriptionum Latinarum*
CJ	*Codex Justinianus*
CSEL	*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*
CSHB	*Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*
CTh	*Codex Theodosianus*
DACL	*Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*
DHGE	*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*
DOP	*Dumbarton Oaks Papers*
DOS	*Dumbarton Oaks Studies*
ΔΧΑΕ	*Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*
EEBS	*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*
EO	*Echos d'Orient*
FHG	C. MULLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum*
GOThR	*Greek Orthodox Theological Review*
GRBS	*Greek, Roman and Byzantine Studies*
JG	I. et P. ZEPOS, *Jus Graecoromanum,* I-VIII, Athènes, 1931
JHS	*Journal of Hellenic Studies*
JÖB	*Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*
JÖs	*Jahrbuch der Österreichischen byzantinistischen Gesellschaft*
JRA	*Journal of Roman Archaeology*
JRS	*Journal of Roman Studies*
LChI	*Lexikon der christlichen Ikonographie*
Mansi	J. D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*
MGH	*Monumenta Germaniae Historica*
MM	F. MIKLOSICH et J. MULLER, *Acta et diplomata medii aevi,* Vindobonae, 1860-1890
NE	*Νέος Ἑλληνομνήμων*
OCA	*Orientalia Christiana Analecta*
OCP	*Orientalia Christiana Periodica*
ODB	*The Oxford Dictionary of Byzantium,* Oxford, 1991
PG	*Patrologia Graeca*
PL	*Patrologia Latina*
PLRE	*The Prosopography of the Later Roman Empire,* Cambridge, I-II, 1971-1980

PO	*Patrologia Orientalis*
RAC	*Reallexikon für Antike und Christentum*
RBK	*Reallexikon zur Byzantinischen Kunst*
RE	*Real-Encyclopädie (Pauly-Wissowa)*
REB	*Revue des Études Byzantines*
REG	*Revue des Études Grecques*
RH	*Revue Historique*
RHE	*Revue d'Histoire Ecclésiastique*
ROC	*Revue d'Orient Chrétien*
RSBN	*Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*
SC	*Sources Chrétiennes*
ST	*Studi e Testi*
Syntagma	G. RALLIS et M. POTLIS, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, I-VI, Athènes, 1852-1859
TIB	*Tabula Imperii Byzantini*
TM	*Travaux et Mémoires*
VV	*Vizantijskij Vremennik*
WS	*Wiener Studien*
Zbor.	*Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta Srpska Akademija Narodna*

La Rédaction ne retourne pas les articles refusés.

LA TRADITION DE L'*HEIRMOLOGION* DE JEAN KOUKOUZELES

Le thème que nous nous proposons de traiter constitue un maillon important dans l'évolution et l'usage, jusqu'à nos jours, de l'*Heirmologion* (1). Les réflexions qui suivent ont comme point de départ les travaux de J. Raasted sur *l'Hirmologium Sabbaiticum* (*S. Sabbas* 83) qu'il a édité à Copenhagen, en 1968-1970, dans la série *Monumenta Musicae Byzantinae* (VIII,1 ; VIII,2,1 ; VIII,2,2).

Nous connaissons deux *Heirmologia* manuscrits qui portent la signature du *Maïstor* Ioannes Papadopoulos, dit Koukouzeles (2). Le premier, datant de 1309 (3), est le *Sinaïticus* 1256 et le second, d'origine sinaïtique, datant de 1302, est répertorié sous la cote 121 à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. L'objectif de cette étude n'est ni la vie ni les activités du *maïstor* byzantin, étant donné la riche bibliographie consacrée à ce poète et musicien (4). Nous essayerons d'analyser l'*Heirmologion* en tant que

(1) Εἱρμολόγιον : livre liturgique regroupant tous les *heirmoi* avec les mélodies qui leur sont propres.

(2) G. STATHIS, *'Ο Μαΐστωρ 'Ιωάννης Παπαδόπουλος ὁ Κουκουζέλης (1270 περίπου -α΄ ἡμ. ιδ΄ αἰ). 'Η ζωὴ καὶ τὸ ἔργο του*, Athènes, 1988. ID., *'Η δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία ἐν τῇ Βυζαντινῇ μελοποιίᾳ*, Athènes, 1977, p. 101.

(3) *Sinaïticus* 1256 f. 183, cf. G. STATHIS, *'Ο Μαΐστωρ 'Ιωάννης Παπαδόπουλος*, p.16.

(4) Parmi la riche bibliographie consacrée à Jean Koukouzeles, citons S. EUSTRATIADES, *'Ιωάννης ὁ Κουκουζέλης, ὁ μαΐστωρ καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς αὐτοῦ*, dans *EEBS*, 14 (1938), pp. 3-86 ; Ed. WILLIAMS, *John Koukouzeles Reform of Byzantine Chanting for Great Vespers in the Fourteenth Century*, Yale University, 1968 ; A. JAKOVLEVIC, *'Ο μέγας μαΐστωρ 'Ιωάννης Κουκουζέλης Παπαδόπουλος*, dans *Κληρονομία*, 14 (1982), pp. 357-374 ; S. KARAS, *'Ιωάννης μαΐστωρ ὁ Κουκουζέλης καὶ ἡ ἐποχὴ αὐτοῦ*, dans *Actes du XV^e^ Congrès International d'Études Byzantines*. Athènes, 1981, pp. 973-984. ID., *'Ιωάννης μαΐστωρ ὁ Κουκουζέλης καὶ ἡ ἐποχή του*, Athènes, 1992 ; ABBAKOUM (moine), *'Οσιος 'Ιωάννης Κουκουζέλης. 'Η ἐποχή του καὶ ἡ ἐποχή μας*, Thessalonique, 1999. Les historiens situent Jean Koukouzeles entre le XI^e^ et

forme poétique et musicale, tel que Jean Koukouzeles l'a conçu et dont le *Sinaïticus* 1256 constitue un témoigne encore non étudié.

Ce manuscrit a été calligraphié, comme cela est mentionné dans le colophon, διὰ χειρὸς Εἰρήνης ἁμαρτωλῆς, θυγατρὸς Θεοδώρου τοῦ ἁγιοπετρίτου καὶ Καλλιγράφου et porte la signature de Jean Koukouzeles lui-même, sur le f. 183r : Τέλος, τέλος. Ἀμήν. + Χεὶρ Ἰωάννου Παπαδοπούλου τοῦ Κουκουζέλη (f. 1) (5). Voici d'abord une description sommaire de ce de manuscrit.

Si l'on excepte quelques lettres effacées aux feuillets 1 et 2, ainsi que la disparition de feuillets entre les f. 82 et 83 — qui entraîne une lacune textuelle pour les modes 3 et 4 authentes — ce codex est très bien conservé. Tous les *heirmoi* sont pourvus de notation musicale. L'écriture est ronde, les lettres sont rarement reliées entre elles et les mots sont bien séparés. On relève un nombre considérable de fautes d'orthographe.

Le manuscrit est en parchemin ; il comporte 224 f., enrichis d'enluminures et des lettrines. Leur numérotation, à l'encre noire, se trouve en haut dans la marge de droite. Elle est toutefois postérieure à la rédaction du manuscrit car elle ne tient pas compte des feuilles manquant.

Sur le premier f., Panagiotes Gritsanes indique que le manuscrit contient l'*Heirmologion* de Jean Koukouzeles. Au f. 183v, il est noté : Σὺν Θεῷ ἐπληρώθη τὸ παρὸν εἱρμολόγιον διὰ χειρὸς Εἰρήνης τῆς ἁμαρτωλῆς, θυγατρὸς τοῦ Θεοδώρου τοῦ Ἁγιοπετρίτου καὶ

le XV^e^ s. cf. STATHIS, p. 101. L. TARDO, *L'antiqua melurgia bizantina,* Grottaferrata, 1938, p. 70, le situe au XIV^e^ ; I. VOSNESENSKIJ, *Τὰ κυριώτερα ἱστορικὰ σημεῖα τῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς*, dans *Φόρμιγξ. Μουσικὴ Ἐφημερίς*, 7^e^ année, n° 3-4, p. 4, col. 2, et J.-B. THIBAUT, *Monuments de la notation ekphonétique et hagiopolite de l'Eglise grecque*, St-Pétersbourg, 1913, p. 126, considèrent l'an 1302, date d'un manuscrit autographe de Koukouzeles, comme marquant le début de sa carrière ; E. TONTSCHEVA, *Neuentdeckte Abschriften des cheironomischen Lehrgesangs von Johanes Kukuzeles*, dans *Actes du XIV^e^ Congrès International des Études Byzantines*, Bucarest 1976, III, pp. 579-588 et M. GEDEON, *Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον*, Constantinople, 1986-1997, p. 173, signalent que selon Cyrille, moine de la Grande Laure, le patriarche de Constantinople Philothée Kokkinos, a rencontré à la Grande Laure, en 1355, τὸν γλυκύτατον κύκνον τῆς Ψαλτικῆς, à savoir Jean Koukouzeles. EUSTRATIADES, *passim*, le place au cours de la seconde moitié du XIV^e^ s., K. KRUMBACHER, *Βυζαντινὴ Λογοτεχνία* (trad. grecque), Athènes, 1900, vol. I, pp. 391, et 398, le situe au XV^e^ s., tandis que G. PAPADOPOULOS, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς*, Athènes, 1977^2^, p. 261, le fait remonter à l'an 1100.

(5) La signature de Koukouzeles figure aussi sur le f. 148v de *Saint-Petersbourg* 121 : Ἰωάννου Παπαδοπούλου τοῦ λεγομένου Κουκουζέλη.

Καλλιγράφου + ἔτος τῷ ἔχοντι καὶ γράψαντι Χ[ριστ]έ μου σῶσον (f. 2). Les f. 184 à 222 contiennent des mélodies de la *Papadikê* (6).

Structure de l'*Heirmologion* de Koukouzeles

Saint de l'Église orthodoxe (7), le mélurge Jean Koukouzeles a été appelé «seconde source de la musique ecclésiastique» (8), la première étant Jean Damascène. Il a atteint l'apogée de son activité à la fin du XIII^e^ s. et durant la première moitié du XIV^e^ s. (9). Il est l'auteur d'un *Heirmologion* élaboré suivant l'ordre des huit modes et des *acolouthies*.

À l'instar des *Heirmologia* contemporains – citons, entre autres, *Iviron* 1044, *Pantokrator* 215, *Vatopediou* 1532 –, l'*Heirmologion* de Jean Koukouzeles reste fidèle à la structure byzantine plus ancienne (telle qu'elle est consignée dans *Lavra B 32*), tout en s'en différenciant quant au nombre des *acolouthies*. Les *heirmoi* des neuf odes de chaque *acolouthie* sont classés dans l'ordre des huit modes musicaux (1^er^ authente, 2^e^ authente, 3^e^ authente, 4^e^ authente, 1^er^ plagal, 2^e^ plagal, grave, 4^e^ plagal). Le nombre des *acolouthies* (10) pour chaque mode est plus réduit que dans les *Heirmologia* plus anciens ; chez Koukouzeles on compte 75 *acolouthies* réparties entre les huit modes (14 pour le 1^er^ et le 4^e^ authentes, 10 pour le 4^e^ plagal, et 7, 8 ou 9 pour les autres modes), tandis que les anciens *Heirmologia* contenaient trois ou quatre fois plus d'*acolouthies*, comme par ex. le *Sabaïticus* 83 qui en contient 287 ou le *Lavra* B 32 qui en compte 325.

Les *acolouthies* contenues dans l'*Heirmologion* de Jean Koukouzeles ont été écrites par les hymnographes les plus importants qui se sont distingués aussi par leur plume théologique : car les hymnographes byzantins étaient aussi d'excellents théologiens qui ont exprimé dans cette prose poétique l'esprit et les dogmes de la foi orthodoxe. Pour ce faire ils s'inspirent de la théologie et de la langue des Pères de l'Église, surtout ceux du IV^e^ s. Toutefois, Koukouzeles n'a choisi aucun canon de Théodore

(6) Παπαδική : recueil des mélodies mélismatiques propres aux différents offices liturgiques.

(7) GEDEON, p. 173.

(8) STATHIS, *Ἰωάννης Παπαδόπουλος*, p. 14.

(9) STATHIS, *Ἰωάννης Παπαδόπουλος*, *passim*, KARAS, *Ἰωάννης μαΐστωρ ὁ Κουκουζέλης*, pp. 973-984.

(10) Par ce terme on désigne les *heirmoi* des 9 odes canon des matines pour chaque fête.

Studite, d'Anatolikos, de Babylas, d'Élie de Jérusalem, de Nicéphore, ou d'Étienne l'Agiopolites. Le principal auteur des *heirmoi* de l'*Heirmologion* de Koukouzeles est Jean Damascène, dont les textes, malgré leur style très soigné, ne se distinguent pas par leur originalité. Ses 25 *acolouthies* sont les canons de la Résurrection dans les huit modes. Il est mentionné dans cet *Heirmologion* comme *Ἰωάννης μοναχός, μοναχὸς Δαμασκηνὸς* ou *Ἰωάννης Ἀρκλας*. Certaines de ses *acolouthies* ne mentionnent même pas le nom de leur auteur, tant il était de notoriété générale qu'elles ont été écrites par lui.

Les *acolouthies* de Jean Damascène dans le 1er mode authente sont au nombre de 7 : la Ière (avec pour *heirmos* Σοῦ ἡ τροπαιοῦχος δεξιά), la IIIe (Dimanche de Pâques), ainsi que les IVe, Ve, VIe, VIIIe et XIIIe. Pour les autres modes on compte :

3 pour le 2e mode authente (I, II, V).
2 pour le 3e mode authente (I, II).
6 pour le 4e mode authente (I, II, III, IV, V, VI).
2 pour le 1er mode plagal (I, III).
1 pour le 2e mode plagal (I).
2 pour le mode grave (I, VII).
4 pour le 4e mode plagal (I, II, III, IV).

Le second hymnographe en importance — quant au nombre des *acolouthies* utilisées par Koukouzeles — est André de Crète. Cet important poète est le compositeur des 19 *acolouthies* complètes et en outre de 67 canons avec des *heirmoi automèles*, ainsi que de 55 canons dédiés au Christ, à la Vierge et à des saints. Ses *acolouthies* contenues dans l'*Heirmologion* sont :

2 pour le 1er mode authente (I, XI).
1 pour le 2e mode authente (VII).
2 pour le 3e mode authente (VI, VII).
5 pour le 4e mode authente (VIII, X, XI, XII, XIII).
3 pour le 1er mode plagal (II, V, VI).
1 pour le mode grave (VI).
2 pour le 4e mode plagal (VIII, IX).

Le troisième poète sélectionné par Koukouzeles est Cosmas le Mélode, qui a écrit des hymnes prosodiques dans une langue très originale ; Jean Koukouzeles a inclu dans son *Heirmologion* 14 *acolouthies* de Cosmas, à savoir :

4 pour le 1er mode authente (II, VII, IX, XIV).
3 pour le 2e mode authente (III, IV, VI).

2 pour le 3e mode authente (III, IV).
1 pour le 4e mode authente (VII pour la Transfiguration).
2 pour le 2e mode plagal (II [double] pour le Jeudi saint).
1 pour le mode grave (III pour la Pentecôte).
1 pour le 4e mode plagal (V pour l'Exaltation de la Croix).

Germain I, patriarche de Constantinople (715-729) protecteur de l'orthodoxie durant la crise iconoclaste, fut aussi un poète qui μελωδίαις καὶ ἄσμασι τὸ ἐν ταῖς ἀγρυπνίαις σκληρόν τε καὶ σύντομον καταθέλξας (11). On lui doit de très nombreux *heirmoi*. L'*Heirmologion* contient 13 de ses *acolouthies*, à savoir :

1 pour le 1er mode authente (XII).
1 pour le 2e mode authente (VIII).
2 pour le 3e mode authente (VIII, IX).
1 pour le 4e mode authente (VIII).
1 pour le 1er mode plagal (IV).
1 pour le 2e mode plagal (IV).
3 pour le mode grave (II, IV, V).
3 pour le 4e mode plagal (VI, VII, X).

L'*Heirmologion* contient encore une *acolouthie* de Cyprien le Mélode (3e mode authente : V), une *acolouthie* de la moniale Cassianée (2e mode plagal : III) et une de Georges Siceliotes en l'honneur de saint Jean Chrysostome (4e mode authente : XIV).

Dans son ensemble, l'*Heirmologion* comprend les *acolouthies* suivantes :

28 *acolouthies* pour la Résurrection, à savoir :
4 pour le 1er mode authente
4 pour le 2e mode authente
2 pour le 3e mode authente
2 pour le 4e mode authente
3 pour le 1er mode plagal
4 pour le 2er mode plagal
3 pour le mode grave
6 pour le 4e mode plagal.

Les acolouthies pour les fêtes ci-après en l'honneur du Christ :
Nativité (1er mode authente : VII ; VIII ; XIV ; VIII ; canon iambique).
Dimanche avant la Naissance du Christ (1er mode authente : VI).

(11) K. MITSAKIS, *Βυζαντινὴ Ὑμνογραφία*, Thessalonique, 1971, pp. 370, 371 et 375.

Transfiguration.
Dimanche de Pâques (1er mode authente : III ; IV).
Mi-Pentecôte.
Présentation au Temple (3e mode : IV, V, VI).
Ascension.
Pentecôte.
Epiphanie (2e mode authente : IV ; V).
3e dimanche du grand Carême (1er mode authente : V).
Exaltation de la Croix (4e mode plagal : V).
Jeudi du Grand Canon (Μέγας κανών).
Jeudi saint
Samedi saint.

Acolouthies en l'honneur de la Vierge :

Εἰς Ὑπεραγίαν Θεοτόκον (3e mode authente : IX).
Annonciation et Dormition (4e mode authente : VI ; 1er mode authente : II).

Acolouthies en l'honneur de différents saints :

Saint Grégoire le Théologien (1er mode authente : IX).
Saint Nicolas (1er mode authente : XI).
Saints Apôtres (4e mode authente : III).
Saint Jean Chrysostome (4e mode authente : XIV).
Sainte Barbe (1er mode plagal : VI).

L'*Heirmologion* contient encore les *acolouthies* suivantes sans que mention ne soit faite de la fête particulière à laquelle elles se rattachent :
2e mode authente : VIII (Germain, patriarche de Constantinople).
3e mode authente : II de Jean le Moine ; VII d'André de Crète ; VIII du patriarche Germain.
4e mode authente : VIII du patriarche Germain ; IX, X, XI, XII, XIII d'André de Crète.
mode grave : II, IV, V du patriarche Germain ; VI d'André de Crète.
4e mode plagal : VI, VII du patriarche Germain.

Liens de Jean Koukouzeles avec le monastère athonite de la Grande Laure suggérés par son *Hermologion*

Sans prétendre répondre aux questions complexes de savoir
1° si le mélurge a vécu au monastère de Μεγίστη Λαύρα du Mont Athos, et

2° si son *Heirmologion* a été écrit à Constantinople ou au Mont Athos, et comment il est parvenu au monastère de Ste-Catherine sur le Sinaï, nous signalons que son *Heirmologion* comporte deux éléments qui pourraient soutenir la thèse selon laquelle il aurait vécu au monastère de Μεγίστη Λαύρα : d'abord, l'*Heirmologion* contient la fête de l'Annonciation, à laquelle le *katholikon* du monastère était dédié avant le XIV^e^ s., c'est-à-dire avant de l'être à saint Athanase l'Athonite. Témoin le canon Ἀνοίξω τὸ στόμα μου avec Ἄκουε Κόρη Παρθένε ἁγνὴ pour 9^e^ *heirmos*, que l'on rencontre dans l'*Heirmologion* poétique *Lavra* H 17. Dans d'autres *Heirmologia*, soit ce canon se rattache à la fête de la Dormition, soit il n'en est pas fait mention. Ensuite, parmi les dix *acolouthies* dans le 4^e^ mode plagal, figurent les *heirmoi* du patriarche Germain, — Τῷ ἐκτινάξαντι ἐν θαλάσσῃ (f 178v) — qui sont chantés, toujours d'après l'*Heirmologion* poétique *Lavra* H 17 (f 68r), lors de la fête de saint Athanase l'Athonite, le 5 juillet.

L'importance musicale de l'*Heirmologion*

De par sa structure et ses mélodies, l'*Heirmologion* de Jean Koukouzeles constitue un maillon important de la chaîne qui unit la tradition musicale ancienne avec la pratique post-byzantine et plus précisément avec le premier *Heirmologion* signé, celui de Théophane Karykes, protopsalte puis patriarche de Constantinople. Le choix des *acolouthies* et les mélodies, dans les *Heirmologia* post-byzantins de Théophane Karykes, Balassios le Prêtre, Cosmas Makedonos, suivent la tradition de Jean Koukouzeles.

Les éléments de l'ancienne tradition psaltique sont conservés dans la mélodie de Koukouzeles, comme les θέσεις et les hypostases, les sons initiaux et les cadences, mais le Maïstor n'hésite pas à imposer de nouvelles θέσεις en apportant à la mélodie traditionnelle des corrections et des ornementations (καλωπισμοί). Voici quelques considérations de détail :

1^er^ mode authente :

Le son initial se fait sur le *La* (KE) comme dans les anciens *Heirmologia* et les cadences ne sont pas modifiées.

Il est fait usage du signe *παρακλητική* sur les mots ἐνδόξως γάρ, en lieu et place du signe *θέμα ἁπλοῦν* utilisé au même endroit dans l'usage antérieur.

Dans l'*heirmos* de la première ode du canon de la Dormition de la Vierge, Πεποικιλμένη τῇ θείᾳ δόξῃ, les mots *τη ση* continuent à être exécutés avec le signe θέμα ἁπλοῦν et cette pratique se poursuit dans les *Heirmologia* de Théophane Karykes et Balassios le Prêtre. Il en va de même pour l'usage du θέμα ἁπλοῦν (*Iviron* 470) sur les mots ἐν ᾧ ἀνεκλήθη de l'*heirmos* de la 9e ode du canon de Noël.

2e mode authente :

On rencontre l'usage constant, outre le θέμα ἁπλοῦν, sur les mots ἔλκει - ἐν ᾗ - Θεὸν (*Iviron* 470, *Sabas* 83) du ξηρὸν κλάσμα sur les mots εἶξε - τραφὲν - ὑπερυψοῦτε. Des θέσεις identiques avec de petites variantes ont été utilisées par Théophane Karykes et Balasios le Prêtre pour passer dans l'*Heirmologion* de Pierre le Péloponésien (+ 1778) et, avec lui, dans l'usage liturgique contemporain.

En guise de conclusion, il n'est point exagéré de souligner l'importance de la contribution du Maïstor byzantin Jean Koukouzeles à l'évolution de l'*Heirmologion* et à son adaptation à la réalité liturgique. La personnalité exceptionnelle de celui qui fut reconnu comme ὄντως διδάσκαλος, a doté l'art psaltique de l'Eglise orthodoxe de compositions mélodiques incomparables et a imposé ce qu'on a appelé le *νέον μέλος*.

S. ANTONIOU
Université de Thessalonique

QUATRE TERMES ÉNIGMATIQUES RELATIFS AUX TISSUS BYZANTINS :

ΥΠΕΡ ΤΑ ΤΟΥ ΑΡΑΧΝΙΟΥ ΝΗΜΑΤΑ ΕΙΣ ΛΕΠΤΟΤΗΤΑ — ΥΠΟ ΚΑΛΑΜΟΝ — ΝΑΡΘΗΚΙΑ — ΜΑΛΛΩΤΑ

Tout chercheur qui s'intéresse aux tissus byzantins ne peut ignorer l'énumération des avoirs de Daniélis, relatés par Constantin VII Porphyrogénète dans la biographie de son grand-père Basile Ier : *εὗρε δὲ καὶ χρυσὸν ἐν νομίσμασι πάμπολυν καὶ ἄλλην περιουσίαν ἔν τε ἀργυρώμασι καὶ χρυσώμασιν ἐσθῆτί τε καὶ χαλκῷ καὶ ἀνδραπόδοις καὶ κτήνεσι, πάντα ἰδιωτικὸν ὑπερβαίνουσαν πλοῦτον, μᾶλλον δὲ καὶ τυρρανικῶν ὀλίγον καταδεέστερον.* Ce passage indique que l'émissaire royal envoyé dans le Péloponnèse pour recenser la fortune de cette femme très riche a trouvé «une grande quantité d'or en monnaie et d'autres biens : des objets en or et en argent, des vêtements, des monnaies ou des objets en cuivre, des esclaves, des bêtes ; il s'agissait d'une fortune plus grande que toute fortune privée et un peu plus petite que la fortune d'un roi (1)».

Ce texte n'est pas le seul qui mentionne des tissus comme faisant partie des biens d'une personne. Dans son testament, Eustathe Boïlas, qui vivait au XIe s. dans une région proche de la frontière orientale de l'empire, laissa, à titre posthume, à sa fille Irène *κινητὰ καὶ αὐτοκίνητα καὶ εὐκίνητα πράγματα...ἀπό τε ψυχαρίων, ἀσημίων, βλαττίων καὶ κτηνῶν* : «des choses et des êtres transportables ou qui peuvent se dépla-

(1) Cfr *Ἱστορικὴ διήγησις τοῦ βίου καὶ τῶν πράξεων τοῦ Βασιλείου τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως*, CONTINUATEUR DE THÉOPHANE, éd. I. BEKKER, dans *CSBH*, Bonn,1838, pp. 320, 23-321, 3 ; l'œuvre est connue sous le titre de *Vita Basilii*.

cer eux-mêmes (2) c'est à dire des esclaves, de l'argenterie, des tissus précieux (3) et des bêtes» (4).

A ces deux témoignages — choisis parmis autres — attestant l'importance des tissus à Byzance, peut être ajouté un texte officiel, la *Loi maritime des Rhodiens* (VII^e-VIII^e s.), qui malgré son origine ancienne, réglait les questions relatives au commerce maritime dans l'état byzantin : *Ἐὰν πλοῖον συμβῇ ναυάγιον παθεῖν καὶ σωθῇ μέρος τοῦ γόμου καί τοῦ πλοίου, ἐὰν οἱ ἐπιβάται βαστάζωσι μεθ' ἑαυτῶν χρυσίον ἢ ἀργύριον ἢ ὁλοσηρικὰ ἢ μαργαρίτας, τὸ μὲν χρυσίον τὸ σωζόμενον δεκάτας παρεχέτω, τὸ δὲ ἀργύριον πέμπτας ἐπιφερέτω. τὰ δὲ ὁλοσηρικά, ἐὰν ἄβροχα σωθῶσι, δεκάτας ἐπιφερέτωσαν, ὡς ὅμοια ὄντα τοῦ χρυσίου... οἱ δὲ μαργαρῖται καθὼς ἐκτιμηθῶσι, χρυσίου φόρτον τελείτωσαν τὴν ἀπώλειαν.* La loi stipulait que «si un bateau faisait naufrage et qu'il était sauvé ainsi qu'une partie de la cargaison et du bateau, si les passagers avaient avec eux de l'or ou de l'argent ou des soieries ou des perles, étaient à payer les taxes suivantes : pour l'or, la taxe était égale au 10^e de sa valeur et pour l'argent au 5^e de sa valeur... ; pour les soieries, si elles n'avaient pas été mouillées par la mer, la taxe était égale au 10^e de leur valeur, parce qu'elles sont équivalentes à l'or ... ; pour les perles la taxe était la même que celle de l'or d'après leur appréciation (5)».

Dans ces trois textes, de genre et de style différents, nous décelons clairement la place des tissus sur l'échelle des valeurs matérielles de la société byzantine. Dans les deux premiers, les tisssus et les vêtements se rangent juste après les monnaies d'or et les objets d'or et d'argent. Dans le dernier texte — loi de l'état —, qui exprime une opinion générale et surtout officielle, les tissus en soie sont équivalents à l'or ou aux monnaies d'or.

(2) *Κινητὰ καὶ αὐτοκίνητα καὶ εὐκίνητα πράγματα* sont des termes qui caractérisent la fortune mobilière, l'argent, les objets, les esclaves et les animaux.

(3) Pour le sens du mot *βλαττίον* cfr B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Les ὀξέα et les fonctionnaires nommés τῶν ὀξέων : les sceaux et les étoffes pourpres de soie après le 9^e siècle*, dans *BZ*, 82 (1989) (dorénavant B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Les ὀξέα*), pp. 177-190, spéc. 177, 179 et 183.

(4) *Le testament d'Eustathios Boïlas (avril 1059)*, éd. P. LEMERLE, dans *Cinq études pour le XI^e siècle byzantin*, Paris, 1977, I, pp. 89-91.

(5) Cfr *JG*, t. II p. 91-103.

Il s'agit d'une appréciation bien claire et en vinqueur pendant tout le Moyen Âge et dans le monde médieval entier, en Orient comme en Occident (6). Pourtant il est aussi évident que les tissus byzantins (7) et leur variété restent mal connus (8). La cause est surtout l'impossibilité d'identifier ou même de comparer les données archéologiques aux informations des textes. Les objets disponibles sont extrêmement rares et tout ce que nous possédons, même dans l'iconographie ou dans les textes, est vraiment difficile à déterminer avec précision. Plus particulièrement, les noms et les caractérisations des tissus — compréhensibles et bien connus des écrivains byzantins et de leur public — nous parviennent d'habitude sans explications, et le pire est que bien souvent ce sont des *hapax legomenon*. En plus, la presque complète disparition des anciennes – et même plus récentes – techniques traditionnelles de production rend plus difficile la réponse aux interrogations posées. Dans le petit exposé qui suit, on examinera quelques termes énigmatiques des tissus byzantins tout en tenant compte de la pratique néohellénique ou orientale contemporaine, qui reste quelques fois semblable à la byzantine. On essaiera de comprendre la signification des termes suivants : les *ὑπὲρ τὰ τοῦ ἀραχνίου νήματα εἰς λεπτότητα*, les *ὑπὸ κάλαμον*, les *ναρθήκια*, et les *μαλλωτά*.

(6) A propos d'une présentation générale documentée de l'intérêt du monde médiéval et surtout de l'Occident pour les tissus orientaux cfr B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Zendado ἢ Cendal-Sendal : ἕνα προϊὸν μὲ ἀνατολίτικο ὄνομα στὶς ἀγορὲς τῆς Δύσης (zendado-κεντητόν-κεντηταί)*, dans *Χρῆμα καὶ Ἀγορὰ τὴν ἐποχὴ τῶν Παλαιολόγων (Εθνικό Ἵδρυμα Ερευνών. Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Το Βυζάντιο σήμερα*, 4), Athènes, 2003, pp. 193-218 (dorénavant B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Zendado*). Cfr les références aux tissus de Liutprand, évêque de Crémone dans J. BECKER, *Die Werke Liudprands von Cremona*, Hannover und Leipzig, 1915, dans *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum* de *Monumenta Germaniae Historica*, pp. 203-212 et surtout chap. LIII-LV et LXIII-LXV, de *Relatio de legatione Constantinopolitana*. Sur d'autres textes occidentaux se référant aux richesses et au charme de Constantinople exercé sur les gens de l'Occident entre autres à cause de tissus, voir J. DUFOURNET, *Les écrivains de la IVe croisade : Villehardouin et Clari*, Paris, 1973, pp. 113-130.

(7) On trouvera une bibliographie récente à ce sujet dans B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Zendado*.

(8) Il y a toujours de nouvelles remarques intéressantes. Parmi les analyses les plus récentes cfr P. KALAMARA, *Le système vestimentaire à Byzance du IVe jusqu'à la fin du XIe siècle*, Paris, 1995, où est tentée une étude systématique sur la technique et les matières utilisées.

Dans le catalogue des fameux tissus offerts par Daniélis à Basile Ier, après deux cent pièces d'*ἀμάλλια* (9) *λινᾶ ψιλὰ ὑφάσματα*, c'est à dire «des tissus fins tissés de lin exclusivement et ne comprennant pas de laine» (10), suivent *καὶ ἕτερα ὑπὲρ τὰ τοῦ ἀραχνίου νήματα εἰς λεπτότητα, ὧν ἕκαστον εἰς καλάμου κόνδυλον ἐνεβέβλητο, καὶ αὐτὰ ἑκατόν*, «cent pièces de tissus plus fins que le fil de l'araignée» — des *ἀραχνοΰφαντα*, comme on dirait aujourd'hui en grec moderne (11) — «dont chacun était compris dans le creux d'un roseau». C'est à dire le volume de ces tissus était si petit, que chacun d'eux pouvait être contenu dans une sorte de boîte-tube que constitue la partie du roseau entre deux «anneaux». Cette dernière spécification est celle qui vaut surtout la peine d'être remarquée, parce que c'est elle qui détermine avec exactitude le type de tissus : il ne s'agît pas d'une expression littéraire, mais de la description d'un fait réel. Et je m' explique :

Il est bien connu que des récipients en roseau sont en usage dès l'antiquité en Orient, et surtout dans les pays où on peut facilement se procurer des espèces à large diamètre, comme les bambous par exemple (12). Les récipients sont ouverts au bout ou au centre du tube par une entaille qui permet de glisser une partie dans l'autre. Ces boîtes — idéales contre l'humidité à cause de l'imperméabilité du roseau — sont utilisées tant dans la maison que dans le jardin (13). Tout ce qui ferme ermétiquement est approprié pour conserver inaltérables des matières particulièrement

(9) J' écris *ἀμάλλια* au lieu d'*ἀμάλια* que l'on trouve dans l'édition de *CSBH*.

(10) Cent *λινομαλλωτάρια* (au lieu de *λινομαλοτάρια* dans l'édition de *CSBH*), c'est à dire tissés de lin et de laine, apparaissent aussi dans la liste des cadeaux.

(11) Des tissus *ἀράχνεια* ou *ἀραχναῖα* et des tuniques *ἀραχνώδεις* ou *χιτῶνες οἷς ἀραχνῶν μίτος ἐρίσειεν ἄν* sont mentionnés par d'autres sources comme par ex. JEAN CHRYSOSTOME, *PG*, 58, col. 501, GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *PG*, 36, col. 24, IOANNIS CAMINIATAE, *De expugnatione Thessalonicae*, éd. G. BÖRLING, *CFHB*, 4, Berlin-New York, 1973, p. 50, 48-49. Cfr Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος καί Πολιτισμός*, Athènes, 1955, *Περὶ τὰ βυζαντινὰ φορέματα*, vol. Στ΄, pp. 274-276 (dorénavant KOUKOULES).

(12) Cfr par exemple la boîte dessinée, qui provient d'Inde (hauteur 15 cm et diamètre externe 4 cm).

(13) Le bambou commun originaire d'Inde, a une tige d'un diamètre de 10-15 cm. ; il y a des espèces de dimensions diverses, plus grandes ou plus petites.

sensibles, comme des parfums, des soieries, et même des manuscripts ([14]). C'est à cette pratique — commune dans l'Orient — que se refère sans doute le texte qu'on examine, une pratique qui doit être bien connue de l'écrivain Constantin Porphyrogénète et de son «public». L'empereur surtout pourrait avoir une image plus précise des roseaux à cause des *Geoponica* — une des ses œuvres personnelles comme cela a été récemment prouvé ([15]). Dans cette compilation particulièrement riche, il y a entre autre des références aux roseaux indiens (*Ἰνδικαὶ κάλαμοι*) et même un paragraphe sur la conservation des roses dans un tube de roseaux ([16]).

D'ailleurs, le rangement des tissus précieux dans des récipients petits n'était pas quelque chose d'étrange ou d'inhabituel. Dans un texte latin du XIV[e] s., nous avons une référence aux *cendaux* — étoffes brodées — gardés dans la partie intérieure des quatre coins d'une croix byzantine en bronze ([17]). Ce qui renforce l'hypothèse que la soie est bien probablement la matière dans laquelle furent tissés ces tissus. Pliée et ramassée, seule la soie a la souplesse qui permet d'avoir en même temps un volume restreint et une grande surface. Cette hypothèse paraît plausible, même si les étoffes subtiles offertes par Daniélis sont appelées juste après des tissus en lin et que d'habitude, dès l'antiquité, les comparaisons avec le fil d'araignée se réfèrent aux tissus en lin ([18]).

(14) On dit qu'au temps de Justinien, des moines ont transporté de Chine des oeufs de vers à soie dans la partie creuse d'un bâton de roseau, et cela surtout pour éviter l'humidité. Cfr PROCOPII CAESARIENSIS, *Opera omnia*, éd. J. HAURY, Leipzig, 1905-1913, vol. II, *Ὑπὲρ τῶν Γοτθικῶν πολέμων*, IV, 17, 2-8, pp. 576, 14, 577, 20.

(15) Cfr B. KOUTAVA-DELIVORIA, *La contribution de Constantin Porphyrogénète à la composition des Géoponica*, dans *Byz.*, 72 (2002), pp. 365-380.

(16) Cfr H. BECKH, *Geoponica sive Cassiani Bassi Scholastici De re rustica eclogae*, Leipzig, 1895 (édition anastatique1994), pp. 43, 25-44, 3 et 338, 1-4 : *Καλάμους τε τοὺς καλουμένους Ἰνδικούς, ὑπό τινων δὲ μεστοκαλάμους, ὑπ' ἐνίων βαλίτας, καὶ σύριγγας δασεῖς καὶ ἁπαλοὺς*, et : *Τινὲς δὲ τὰ ῥόδα φυλάττουσι νεαρά, κάλαμον χλωρὸν πεφυτευμένον σχίσαντες, καὶ ἐμβαλόντες τὰς κάλυκας, καὶ παπύρῳ περιδήσαντες ἠρέμα, ὅπως μὴ διαπνεύσῃ.*

(17) Cfr DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 1842, s.v. *cendalum*, où *item aliam crucem cupri, continens quosdam cendalos in quolibet ipsius crucis angulo*. Les cadeaux (*cendalos* ou *zendadi*) étaient des étoffes brodées d'Orient : cfr B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Zendado*.

(18) Cfr KOUKOULES, pp. 274-276.

On doit aussi lier les mots *ὑποκάλαμον* et *ναρθήκια*, noms énigmatiques de tissus, à l'habitude de conserver des étoffes dans le creux d'un roseau.

Le terme grec *ὑποκάλαμον* (<*ὑπὸ κάλαμον*) — sans pouvoir préciser son sens — a été supposé par les chercheurs comme la source du terme arabe *bukalamun* ou *abu kalamun,* qui caractérise des tissus de provenance byzantine ([19]). Jusqu'aujourd'hui, et sans être relié aux habitudes de rangements présentées ci-dessus, ce terme était incompréhensible. Maintenant il est clair qu'il se rapporte à «des tissus enfermés dans un roseau», et on doit y voir une qualification de finesse et de subtilité. Aux tissus de même type, qui pouvaient être enfermés dans un *νάρθηκα καλάμου* se refère, je crois, le terme *ναρθήκια* ([20]). La même provenance étymologique, c'est à dire du mot *νάρθηξ* = κάλαμος = roseau, a été déjà proposée par Ph. Koukoules. Cependant, il voit dans ce terme une sorte de tissu «bouclé» ([21]), tissé à l'aide d'une tige de roseau utilisée pour la formation de boucles ([22]). L'usage d'une tige de roseau est en réalité connu dans les ménages grecs du XX[e] s. pour des travaux apparentés ([23]). Pourtant, à cause de ses anneaux, cette tige n'a pas les mêmes dimensions

(19) Cfr A. J. HUISMAN, *Encyclopédie de l'Islam I,* Leiden-London[2], 1960, s.v. *abu kalamun*, R. B. SERJEANT, *Islamic textiles. Material for a History up to the Mongol Conquest*, Beirut, 1972, p. 143, et D. JACOBY, *Silk in Western Byzantium before the fourth crusade*, dans *BZ*, 84/85 (1991/1992), pp. 452-500 et spéc. p. 458 n. 29, p. 459 n. 36.

(20) *Ναρθήκιον* ou simplement *νάρθηξ* se nomme à l'antiquité toute boîte ou petite boîte ou tube construit de n'importe quel matériel. Le nom provient de l'usage relatif du tige de la plante homonyme *νάρθηξ* (ferula). Dans la part d'un tel tige il paraît que Prométhée a caché le feu pour le donner aux hommes : *ἐν κοίλῳ νάρθηκι·* cfr HÉSIODE, *Théogonie-Les travaux et les jours-Le Bouclier*, texte établie et traduit par Paul MAZON, Paris 1964, pp. 47-52. Abusivement le nom caractérisait le tige creux d'un roseau aussi au point qu'ils deviennent à peu près synonymes. V. D. DEMETRAKOU, *Μέγα Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης*, Athènes, 1964, s.v.

(21) On doit s'imaginer une sorte de tissu ressemblant à celui des serviettes de bain d'aujourd'hui avec des boucles/noeuds identiques et alignés.

(22) Cfr KOUKOULES, pp. 291-292.

(23) Je pense surtout au *τυλιγάδι* (du verbe *τυλίγω* = enrouler), une sorte d'ustensile des femmes qui s'occupaient du fil de laine à tricoter ou à tisser. Le *τυλιγάδι* était construit en schéma de Π de trois pièces de rosaux. Sur les deux pièces parallèles on enroulait le fil de laine bien étendu et bien mouillé pour le rendre droit même s'il avait déjà été utilisé, dans un tricot par exemple.

sur toute sa longueur, et il est donc peu probable qu'elle ait été utilisée pour former des boucles qui doivent être tout-à-fait identiques. L'existence de cette autre possibilité, à peine remarquée, de lier le roseau aux tissus rend plus plausible la supposition que j' expose ci-dessus. Mon hypothèse est renforcée par la manière dont la femme de Ptochoprodromos se réfère aux *ναρθήκια*. Elle est fière de tisser des *μαλλωτά* et des *ναρθήκια* aussi :

καὶ κάμνω καὶ τὰ μαλλωτά, κάμνω καὶ τὰ ναρθήκια (24).

Sous le terme *μαλλωτά*, je comprends des sortes de tissu en peluche de laine (*μαλλί*), comme les *φλοκάτες*, les *σκουλάτα-σκουλωτά* ou les *θηλωτά*, qui ressemblent aux tissus bouclés d'aujourd'hui (25). Et c'est exactement sous le nom de *μαλλωτά*, qu'on doit voir les tissus qui se tissent à l'aide d'un bâton, contrairement à ce que propose Koukoules. Par rapport aux *μαλλωτά*, les *ναρθήκια* sont des tissus subtils. Parce que tout simplement la femme de Ptochoprodromos se vante d'être si adroite qu'elle peut fabriquer des étoffes lourdes et fines à la fois : appréciation soutenue et approuvée par la diversité des travaux et des autres produits de ses mains, qu'elle énumère :

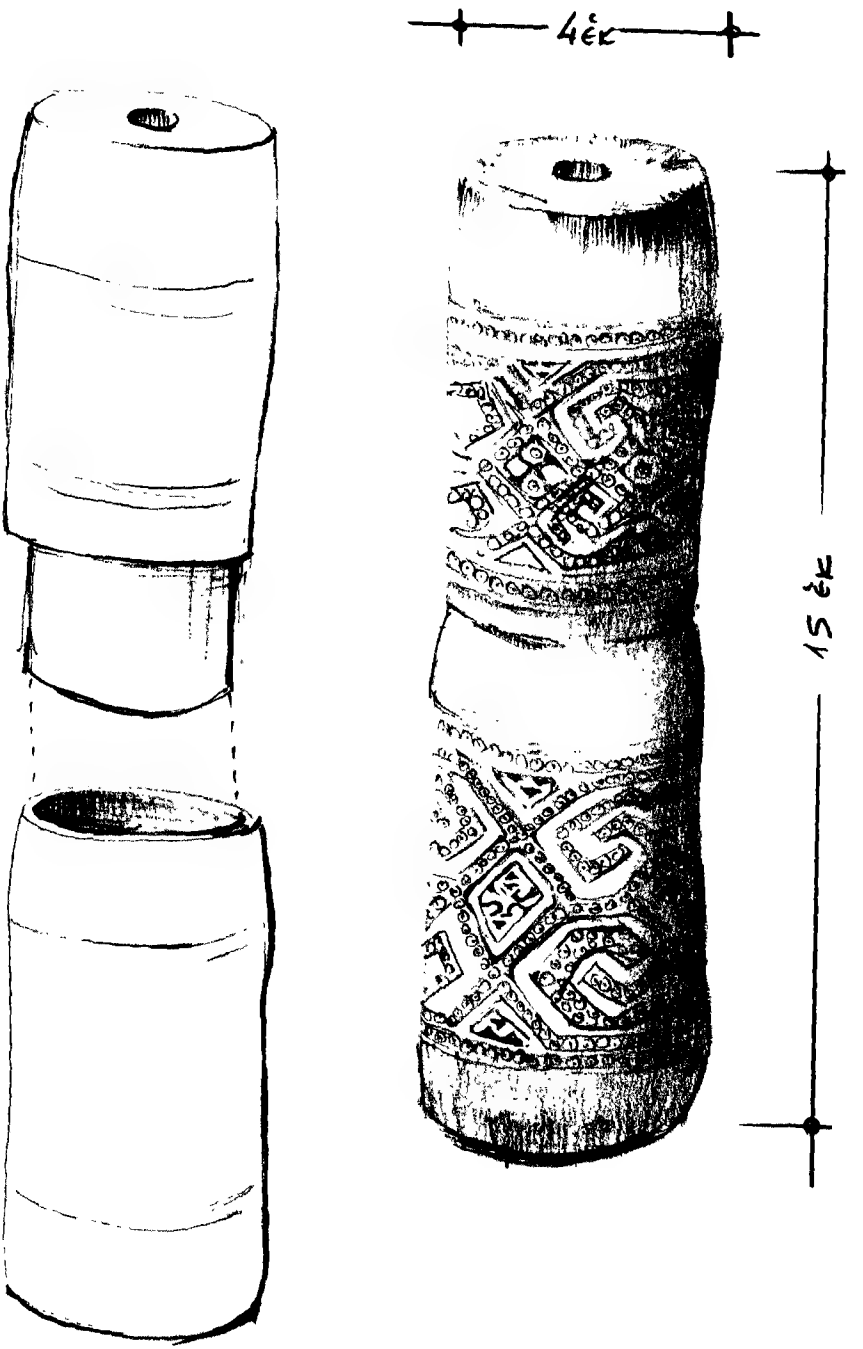
Ἐγὼ κρατῶ τὸ ὀσπίτιν σου καὶ τὴν ὑποταγήν σου,
δουλεύω τὰ παιδία σου παρὰ βαβᾶν καλλίστην,
οἰκονομῶ τὰ κατὰ σέ, τρέχω, μοχθῶ, διώκω,
καὶ κάμνω καὶ τὰ μαλλωτά, κάμνω καὶ τὰ ναρθήκια·
ἔχεις με ψιλονήτριαν, καὶ κάμνω τὸ λινάριν,
κάμνω ὑποκαμισόβρακα, στιβάζω τὸ βαμβάκιν·
ἔχεις με προσμονάριον ὁμοῦ καὶ ἐκκλησιάρχην,
καὶ κανονάρχην σὺν αὐτοῖς καὶ χωρικὸν νοτάρην. (26)

Barbara KOUTAVA-DELIVORIA
Université d'Athènes - Faculté de Philosophie
GR-15784 Zografou
bdeliv@cc.uoa.gr.

(24) Cfr dans *Τοῦ Προδρόμου κυροῦ Θεοδώρου πρὸς τὸν βασιλέα Μαυροϊωάννην* dans *Πτωχοπρόδρομος*, introduction, édition critique, traduction en allemand, vocabulaire H. EIDENEIER (dorénavant *Πτωχοπρόδρομος*), Cologne, 1991, I, v. 95.

(25) Cfr A. KYRIAKIDOU-NESTOROS, *Τὰ ὑφαντὰ τῆς Μακεδονίας καὶ τῆς Θράκης*, Athènes, 1965 et 1983², p. 24. Le sens commun du mot μαλλωτὸς est poilu, chevelu.

(26) Cfr *Πτωχοπρόδρομος*, I, v. 90-99.


4εκ
15 εκ

THE PERSONAL SERVICES MARKET IN BYZANTIUM

INTRODUCTION

The purpose of this paper is to inquire into the organization and functioning of the personal services market, comprising in the main the health providers, e.g., physicians, dentists, midwives, veterinarians; the customized work performed by hired craftsmen, such as blacksmiths, contractors in the building industry (masons, carpenters, cabinet makers, locksmiths, etc.), saddlers, cobblers, and the like ; and the services of grain millers and olive pressers. An analysis of the organization, characteristics, and the likely *modus operandi* of these segments of the personal services market, not undertaken hitherto, should provide useful insights and a deeper understanding of the structure of each market, as shaped by the degree of provider and user concentration which defined the nature of competition ; the market conduct of the providers in reference to the principles and methods they employed in deciding on the pricing of their services ; and the extent of state control and intervention (1).

(1) Persons engaged in an occupation for the purpose of earning a living exchange, i.e. sell, their services in markets which comprise a varying number of sellers and buyers often wielding unequal market power. In the marketplace, they interact with the users of their services, whose effective demand is determined by the intensity of their need for a particular service, the quantum of their available resources, and their access to alternative sources. The instinctive behavioral pattern of players in economies characterized by market-based exchanges, including the Byzantine, evinces a tendency to maximize their benefit from the transaction. However, the extent to which this objective is attained is conditioned on the prevailing market structures and other constraining circumstances. Literary sources provide scanty information on the organization and operation of the constituent elements of the personal services market and on the nature of the interaction of the players involved. Nonetheless, age-old practices in the underdeveloped countries of the Balkans and the Near East still prevalent for the most part of the twentieth century, supplemented with discerning economic analysis and whatever the narrative writings have to offer, provide a reasonable basis and

HEALTH PROVIDERS

The first impulse of the ordinary man in the event of injury or illness was to look for medical help, if available. Yet, the supply of trained physicians in Byzantium was limited and medicine was practiced largely by empiricists or even quacks (2). There were two ways of acquiring a medical training: by apprenticeship to a practicing physician and by formal study of medicine, the former being the time-honored one (3). Byzantine legal texts through the fourteenth century also refer to slave and emancipated doctors (4). Though service and commodity prices in Byzantium were established by market forces and without interference from the state (5), exceptionally, the state set prices for slaves, a *sui generis* good, which depended on their age and skills, with special rates for physicians, notaries, and eunuchs. The price of a slave physician was set at 60 *nomismata* (6). Despite Church canons and patristic opinion that clergymen

the requisite building blocks for the construction of a workable analytical framework in ascertaining the likely structure of the personal services markets under review and the behavior of the agents involved.

(2) Ph. KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός*, Athens, 1955, 6, pp. 9-10, 13-14 ; Georges et Démétrios TORNIKÈS, *Lettres et discours*, ed. J. DARROUZÈS, Paris, 1970, p. 175 ; O. TEMKIN, *Byzantine Medicine : Tradition and Empiricism*, in *DOP*, 16 (1962), pp.112-114.

(3) On the medical training and certification of byzantine doctors, see J. DUFFY, *Byzantine Medicine in the Sixth and Seventh Centuries : Aspects of Teaching and Practice*, in *DOP*, 38 (1984), p. 21 ; V. GRUMEL, *La profession médicale à Byzance à l'époque des Comnènes*, in *REB*, 7 (1949), pp. 42-46 ; T. S. MILLER, *Byzantine Hospitals*, in *DOP*, 38 (1984), pp. 60-61.

(4) *Basilics* (hereafter *B*), ed. I. D. ZEPOS, *Βασιλικά*, vols 1-6, Athens, 1896-1900 : *B*. 48. 14. 4 ; *B*. 49. 3. 25 ; *Prochiros Nomos*, 34. 11 ; *Peira*, 28. 21 ; *Epanagoge Aucta*, 38. 42 ; *Hexabiblos*, 1. 18. 17.

(5) Goods of higher market value may be purchased at a lower price, and goods of lower market value may be sold at a higher price : *B*. 20.1.22,3 scholium ; *B*. 19.1. 36 ; *Ecloga*, 1. 12 ; 16. 30. See also *B*. 53.7.1 ; *Synopsis Basilicorum*, A. 3. 9 ; 18. 1 ; *Synopsis Minor*, A. 90 ; *Hexabiblos*, 3. 3. 28, 101. Further, agreements reached in any manner by those engaging in lawful transactions are enforceable : *B*. 12.1.88. In fact, the contracting parties are allowed significant leeway in outmaneuvering one another on the price : *B*. 10.4.16,4 ; *B*. 19. 10. 64 scholium, 70 ; *Synopsis Basilicorum*, A. 3. 21; Y. 7. 5 ; *Ecloga*, 16. 32 ; ATTALEIATES, *Ponema*, 11. 2 ; *Peira*, 38. 5, 12 ; *Prochiron Auctum*, 15. 34 ; *Synopsis Minor*, *Π*. 42 ; *Hexabiblos*, 3. 3. 70 and scholium, 72, 73 and scholium.

(6) *B*. 48. 14. 4 ; *Peira*, 28. 21 ; *Hexabiblos*, 1. 18. 17.

must not practice secular professions, clerics continued to practice medicine at least until the end of the twelfth century (7). Physician-priests took no fees for their medical services; but often they conditioned their services to non-Christian patients on their being converted to Christianity (8). Many people, especially in areas far away from urban centers where there were no physicians, resorted to do-it-yourself folk remedies and medicines : argillaceous clays, unguents, poultices, potions. The Byzantines also turned to the free of charge faith healing (*ἄμισθον ἰατρεῖον*), particularly when physicians had failed and the situation was hopeless (*ἐσχάτη τούτων ἐλπίς*) : votives, incantations, holy water, oil from sepulchral urns, charms and amulets ; or they journeyed to healing shrines when physically possible and affordable (9). Well-endowed monastic establishments maintained infirmaries for the monks as well as

(7) D. J. CONSTANTELOS, *Clerics and Secular Professions in the Byzantine Church*, in *Βυζαντινά*, 13 (1985), pp. 375, 382, 387-388 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, pp. 11-12 ; *ODB*, s.v. Physician. Balsamon gives two reasons why clerics should not practice medicine : (a) one cannot serve two masters ; and (b) since most medical diagnoses are wrong or worthless, it makes no sense for a cleric to take the inherent risk. *Σύνταγμα τῶν Θείων καὶ Ἱερῶν Κανόνων*, ed. G. A. RHALLES and M. POTLES, Athens, 1852, 4, pp. 470-472. The prejudice of the canonists against the medical profession is evident. This is odd, since the *Interpretationes divinorum mandatorum*, which pronounces on professions deemed as dignified, makes it quite clear that *ἡ ἰατρικὴ τέχνη, καὶ ἐν τοῖς κοσμικοῖς καὶ ἐν τοῖς μοναχοῖς, οὐκ ἔστιν ἀπόβλητος* (the practice of medicine, whether by lay persons or monks, is not censurable) – unless it is practiced by quacks. *PG*, 106, col. 1377 A. Apparently, in the face of dire circumstances, more sensible and practical views prevailed.

(8) D. J. CONSTANTELOS, *Byzantine Philanthropy and Social Welfare*, New Rochelle, New York, 1991, p. 61.

(9) A. VOGT, *Vie de S. Luc le stylite*, in *AB*, 28 (1909), p. 31 ; *Supplementum ad Acta S. Lucae Iunionis*, ed. E. MARTINI, in *AB*, 13 (1894), pp. 106-119 ; D. PAPACHRYSANTHOU, *Un confesseur du second iconoclasme. La vie du Patrice Nicétas (836)*, in *TM*, 3 (1968), p. 347 ; *The Correspondence of Ignatios the Deacon*, ed. C. MANGO, Washington DC, 1997, pp. 123-124 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 1, II, pp. 239-249 ; *Vita of Thomais of Lesbos*, in *AASS*, Nov. 4, p. 240, para. 19. 15-17 ; B. BALDWIN, *Beyond the House Call : Doctors in Early Byzantine History and Politics*, in *DOP*, 38 (1984), p. 19 ; A. KAZHDAN, *The Image of the Medical Doctor in Byzantine Literature of the Tenth to the Twelfth Centuries*, in *DOP*, 38 (1984), p. 46 ; DUFFY, *Byzantine Medicine*, pp. 24-26 ; A.-M. TALBOT, *Faith Healing in Late Byzantium*, Brookline Mass., 1982, pp. 16-20 ; EADEM, *Pilgrimage to Healing Shrines : The Evidence of Miracle Accounts*, in *DOP*, 56 (2002), pp. 153-173 ; J. STANNARD, *Aspects of Byzantine Materia*

hospices or hospitals for laymen, sometimes run by monk-physicians ([10]). Landlords with holdings in remote areas employed a doctor to attend to their personal and their workers' needs. Thus, in 1281, a surgeon named Tulio was hired to render his services at the estate of Benedetto and Manuele Zaccaria at Phokaia at an annual salary of 40 *hyperpyra* ([11]). Physicians usually used space in their homes as offices (*ἰατρεῖα*), made house calls, and served a cluster of nearby villages.

In larger villages and small towns privileged to have a local physician, technically he is a *monopolist*, implying that as the sole provider of a service for which there are no close substitutes he has freedom to set his fee without fear of actions by rivals. Yet, the percentage of peasants and townspeople at or below subsistence level probably was quite high ([12]),

Medica, in *DOP*, 38 (1984), pp. 210-211 ; G. VIKAN, *Art, Medicine and Magic in Early Byzantium*, in *DOP*, 38 (1984), pp. 65-86.

(10) CONSTANTELOS, *Byzantine Philanthropy*, pp. 75, 81, 151.

(11) G. I. BRĂTIANU, *Actes des notaires génois de Pera et de Caffa de la fin du treizième siècle (1281-1290)*, Bucharest, 1927, deed n° 31. For other instances of salaried doctors serving on estates, see H. J. MAGOULIAS, *The Lives of Saints as Sources of Data for the History of Byzantine Medicine in the Sixth and Seventh Centuries*, in *BZ*, 57 (1964), p. 129 ; P. BROWN, *The Cult of the Saints*, Chicago, 1981, p. 116.

(12) The number of independent small landholders in Byzantium declined precipitously from the tenth century onward, as lay and ecclesiastic powerful acquired their land through legitimate and underhanded deals. Novel VI (947) of Constantine VII Porphyrogennetos, in *JG*, I, pp. 214-217 ; Novel XXIX (996) of Basil II, in *JG*, I, pp. 262-272 ; Novel LXI (1158) of Manuel Comnenos, in *JG*, I, pp. 381-384 ; *Peira*. 9. 2, 3 ; 15. 14, 15 ; 23. 3, 7 ; 28. 6 ; 40. 12 ; 42. 17 ; 46. 25-27 ; 69. 5 ; *MM*, 4, pp. 93-94, 183-197, 217-219; *Actes de Chilandar*, ed. L. PETIT and B. KORABLEV, Amsterdam, 1975, n^{os} 81, 86, 95, 112 ; A. HARVEY, *Economic Expansion in the Byzantine Empire 900-1200*, Cambridge, 1989, pp. 42-43, 55-56, 62, 138, 249, 263 ; P. CHARANIS, *The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire*, in *DOP*, 4 (1948), pp. 64, 68, 85-87, 98, 102-108 ; P. LEMERLE, *The Agrarian History of Byzantium*, Galway, 1991, pp. 91-98, 216-217 ; G. OSTROGORSKY, *La commune rurale byzantine*, in *Byz.*, 32 (1962), p. 154 ; IDEM, *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, Bruxelles, 1956, pp. 48-49. M. ATTALEIATES describes how greedy and unfeeling monks forced peasants to cede their lands to monasteries. Those who resisted were taken to court where, because of their wealth and privilege, the monasteries prevailed and took possession of the peasants' properties. (*Ἱστορία*, text and annotated modern Greek translation by I. D. POLEMIS, Athens, 1997, p.122. By the thirteenth century, the dominant form of land tenure in Byzantium was the large estate, owned and operated by a privileged class of ecclesiastics and mem-

suggesting that not many prospective patients could afford to pay a standard monopoly fee for medical services without forgoing daily necessities ([13]). Under the circumstances, the physician had no choice but to resort to *price discrimination* to make a living. Specifically, physicians, as well as other health providers, would charge for their services fees that varied with the incomes of their patients, in effect creating separate submarkets for individual users each with a different rate ([14]). The physician

bers of the nobility. G. OSTROGORSKY, *Agrarian Conditions in the Byzantine Empire*, in *Cambridge Economic History of Europe*, Cambridge, 1966, 1, pp. 215-222 ; IDEM, *History of the Byzantine State*, London, 1968, pp. 272-276, 280-282, 286-288, 305-307, 371-375 ; P. CHARANIS, *On the Social Structure of the Later Roman Empire*, in *Byz.*, 17 (1946), pp. 51-55 ; IDEM, *Monastic Properties*, pp. 53-118 ; HARVEY, *Economic Expansion*, pp. 32, 46-55, 67, 69, 71-74, 76-79, 231 ; M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine Monetary Economy c. 300-1450*, Cambridge, 1985, pp. 85-90, 100-108 ; P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos 1143-1180*, Cambridge, 1993, pp.160-171 ; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204*, London, 1997, pp. 287-288. As a result of these shifts in land tenure, most of the dispossessed became *paroikoi* of big lay and monastic landlords working as laborers for them. This meant that, with a few exceptions, their standard of living was hardly above subsistence level. In general, not many peasants raised cash crops, and most had limited, if any, agricultural surpluses to cover their heavy tax obligations and other needs beyond bare essentials. Hence, payment for medical services, when treatment was not forgone altogether, were often made in kind, e.g., poultry, meat on the hoof, legumes, wine, grain, fruits, or labor services for the provider's land or household, and not necessarily at the time the service was rendered but at harvest or in season and possibly in installments.

(13) On poverty and philanthropic institutions aimed to alleviate the suffering of the needy in Byzantium, see *Eustathii Opuscula*, ed. Th. L. F. TAFEL, Amsterdam, 1964, p. 255, §66 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 5, p. 279 ; J. L. TEALL, *The Grain Supply of the Byzantine Empire, 330-1025*, in *DOP*, 13 (1959), pp. 99-100 ; A. E. LAÏOU-THOMADAKIS, *Peasant Society in the Late Byzantine Empire*, Princeton, 1977, pp. 208, 212-213 ; E. PATLAGEAN, *The Poor*, in *The Byzantines*, ed. G. CAVALLO, Chicago, 1977, pp. 25-40 ; CONSTANTELOS, *Byzantine Philanthropy*, pp. 113-194.

(14) The power to introduce price discrimination may have no effect at all if the doctor can devote fully all his working hours to serve the wealthier patients in a particular locality charging a single high fee. Indeed, it would not make it worthwhile for him to offer his services in the low-income submarket since his prospective earnings would not be up to expectations. Thus, even though discrimination is possible there will be only one price. Evidently, in such a case the weaker submarket will not be served at all, either under discrimination or under simple monopoly, and the only users of the service will be the members of the strong submarket.

had a pretty good idea of the maximum amount each patient was able to pay for his services, as each individual's particular circumstances usually were common knowledge in small localities. He then set his fee accordingly, taking from each patient the entire amount he would be willing to pay for his service rather than do without it, a practice that gave rise to a range of fees ([15]). Clearly, differences in fees can be maintained only if the provider has exercisable monopoly power, which enables him to exert influence over the fee his service commands to the point of refusing to offer his services ([16]). But, aside from control over his services, price discrimination is possible when the provider renders his services to different users at different fees for reasons not strictly associated with differences in the cost of supplying his service ([17]) ; the market is divisible, in that the users of the service can be separated and the provider can negotiate with each patient individually ([18]) ; the user does not shift to a substitute source of supply and does not vary the amount of the service with the fee he is charged ; and, being personal, his services are not trans-

(15) Willingness to pay for the service is reflected in the differential demand curves of the service users. The fact that they normally slope downward indicates that some units of service could always command a higher rate if providers decided not to charge a single fee.

(16) Such difference in fees for the same service (price discrimination) could never persist if there were many doctors in each locality practicing under conditions of perfect competition, even if the market for personal services could be easily divided into separate parts. The reason is that in each segment of the market the demand curve would be perfectly elastic (horizontal), since the provider supplies a very small part of the total demand for services at the prevailing fee. This means that he can offer his services at the going fee without causing the fee to change. On the other hand, he will not be able to provide any service at all at a higher fee. Certainly, every provider would prefer to serve that section of the market in which he could obtain the highest fee. However, their attempt to do so would drive the fee down to the competitive level, and ultimately there would be only one fee throughout the whole market.

(17) Private practice entailed some investment in space, furniture, and medical instruments, which probably did not vary much within the same locality. Moreover, physicians were liable for injurious or unprofessional treatment, culpable neglect of a patient, and the administration of the wrong medicine. *B.* 60. 3. 8, 9 ; *Prochiros Nomos*, 38. 61 ; *Ecloga*, 45. 19, 35 ; *Ecloga ad Prochiron Mutata*, 35. 4 ; *Synopsis Minor*, Z. 8 ; *Hexabiblos*, 6. 1. 5 ; K. N. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, Paris, 1877, 6, pp. 177-180, 182-185.

(18) Because services, as opposed to physical commodities, cannot be resold, their markets can easily be kept apart.

ferable. Price discrimination may also rest on the imperfect knowledge or ignorance of the user regarding the characteristic elements of the service ([19]).

Price discrimination was the only way for the provider serving low-paying patients to recoup some of his forgone income, because it enabled him to charge more those who could afford to pay higher fees. But since fees could be reduced substantially, price discrimination would be beneficial to the poorer users of the service as well. It might even allow a physician to treat impecunious patients gratis. At the same time, price discrimination obviated the need for a physician to deny his services to ailing persons unable to pay high fees — an awkward position for a health provider to find himself in. Besides, setting a single standard fee may be not be fair since the amount paid is supposed to reflect the seriousness and complexity of the case and the time the physician has to devote to tend the patient. Indeed, it may well happen that a country doctor would not set up practice there if he was not in a position to discriminate among patients since, in these circumstances, realistically a fixed fee for all patients would not enable him to make a living. Still, a system of discriminatory fees, if implemented rigorously and unfeelingly, could yield a higher than or at least equal to the total revenue obtained by setting a single monopoly fee. In point of fact, Byzantine physicians have often been criticized as being callous, unconscionable, charging unreasonable fees, and as demanding payment in advance ([20]). Nevertheless, social con-

(19) The economic literature alludes to the feasibility of price discrimination in the services market in general and the medical services in particular. T. SCITOVSKY, *Welfare and Competition*, Chicago, 1951, pp. 407-408 ; G. J. STIGLER, *The Theory of Price*, New York, 1947, p. 225 ; R. A. RUBEN, *Price Discrimination in Medicine*, in *Journal of Law and Economics*, 1 (1958), pp. 20-53. Although the exposition of the principle of price discrimination is based on commodities, the logic and analysis of commodity price discrimination is also applicable to services as well, *mutatis mutandi*. On commodity price discrimination, see E. MANSFIELD, *Microeconomics*, New York, 1970, pp. 275-277 ; C. E. FERGUSON, *Microeconomic Theory*, Homewood,Illinois, 1969, pp. 277-281 ; D. S. WATSON, *Price Theory and its Uses*, New York, 1968, pp. 325-327 ; J. S. BAIN, *Pricing, Distribution, and Employment*, New York, 1953, pp. 416-426.

(20) G. PODESTA, *Le satire Lucianesche di Teodoro Prodromo*, in *Aevum*, 21 (1947), pp. 12-25 ; *Libanii Opera. Orationes*, ed. R. FOERSTER, Leipzig, 1903, Oratio I, pp. 150-151 ; MAGOULIAS, *History of Byzantine Medicine*, pp. 131-32 ; BALDWIN, *Beyond the House Call*, pp.16-17 ; DUFFY, *Byzantine Medicine*, pp. 24-25, 27 ; KAZHDAN, *The Medical Doctor*, pp. 45-51 ; A. P. KAZHDAN and A. WHAR-

straints and other mitigating factors, e.g., sense of communal duty, public disapprobation, custom, humanitarian concerns, and supplemental income from the preparation and administration of medicines, the cultivation of owned land, and habitual gratuities ([21]), could well avert the full exploitation of the provider's monopoly power ([22]).

In the capital and larger towns, aside from privately practicing physicians ([23]), there were state, municipal, Church and privately endowed hos-

TON EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkeley, 1985, pp. 155-156 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, pp. 18, 23. Quite often hagiography has been critical of physicians labeling them as greedy and incompetent. *Acta S. Lucae Iunioris*, pp. 106-107, 117-118 ; *Theoktistos the Stoudite, Λόγος εἰς τὴν ἀνακομιδὴν τοῦ λειψάνου τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν 'Αθανασίου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως*, Greek text and translation by TALBOT, in EADEM, *Faith Healing*, pp. 82, 84, 86-90 ; *ODB*, s.v. Physician. See also n. 7 above. The fact remains that we lack hard and reliable evidence on fees charged in individual cases. The few figures mentioned for periods before the tenth century range from three to twelve *nomismata*, probably an exaggeration. *Philogelos der Lachfreund*, ed. A. THIERFELDEK, Munich, 1968, paras. 139, 142, 174, 175 ; DUFFY, *Byzantine Medicine*, p. 27 and n. 38 ; MAGOULIAS, *History of Byzantine Medicine*, pp.131-132. The fee in one case in the twelfth century amounted to ten *nomismata. Poèmes Prodromiques en grec vulgaire*, ed. D.-C. HESSELING and H. PERNOT, Amsterdam, 1910, 3, p. 407. Apparently, these charges pertain to better off patients, while fees paid by low-income patients are not known. Besides, abstract figures without reference to the specific ailment, its complexity, and the kind and length of the required treatment are not very meaningful.

(21) *B.* 20. 4. 27.

(22) The doctors' ability to differentiate among patients was perhaps greater in major towns because relatively more local people, as well as incoming patients from nearby villages, could afford to pay a higher fee. Also, the compensation of doctors in towns was more likely to be predominantly in cash than in kind.

(23) Among practicing physicians, the Byzantine laws (*B.* 48. 14. 4 ; *Prochiros Nomos*, 34. 11 ; *Peira*, 28. 21 ; *Hexabiblos*, 1. 18.17) refer to freemen doctors (*ἀπελεύθεροι*), who could not have their own practice but had to work for their sponsor-doctor receiving a salary. However, the sponsor-doctor had the right to forbid them to practice, allowing them only to accompany him in his visits. *B.* 49. 3. 24, 25 ; *Epanagoge Aucta*, 38. 42. The prerogative, to the extent it was made use of, effectively restricted the supply of health services and made possible sustainable higher fees. There were also Jewish health providers, but the Church urged Christians not to seek medical care from them. RHALLES and POTLES, *Σύνταγμα*, 2, pp. 328-330. If observed, the sanction would have curtailed much needed medical services. But, apparently, the admonition was not heeded. KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, p. 12. Finally, in large communities,

pitals (*νοσοκομεῖα*) and hospices (*ξενῶνες*) employing salaried physicians and surgeons, which offered inpatient and outpatient medical care to needy and low income patients (24). However, publicly employed physicians also had a private practice on the side as their stipend (*ῥόγα*) was relatively low, amounting only to 10-12 *nomismata* a year plus provisions (*annona*) (25). The existence of public healthcare providing institutions in urban centers, even of limited capacity, was bound to reduce the demand for the services of privately practicing physicians acting, as it were, as a countervailing competitive force and potentially affecting pricing decisions.

In a market with more privately practicing physicians, public healthcare providers, and a larger number of higher income patients, doctors had several options when it came to setting their fees. A physician might elect to confine his practice exclusively to the upper class providing his services at a fixed rate, albeit being mindful not to price himself out of the market by setting his fee too high (*limit pricing*). In this instance, by creating the perception (real or illusory) among his patients that the quality of his service is superior to that of his competitors, he could carve out a niche of the market all to himself. Alternatively, the same doctor might decide to render his services to middle and higher income patients, but

women physicians (*ἰάτραιναι*) tended to gynecological ailments. *B.* 60. 3. 9 ; *Ecloga ad Prochiron Mutata*, 35. 4 ; *Hexabiblos*, 5. 5. 8 ; S. P. LAMBROS, *Τὸ Πρωτότυπον τοῦ Τυπικοῦ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει Μονῆς τοῦ Παντοκράτορος*, in *Νέος Ἑλληνομνήμων*, Athens, 5 (1908), p. 399.

(24) MILLER, *Byzantine Hospitals*, pp. 57-58. It is an open question whether the poor were charged for services rendered by public healthcare providers. It has been argued that public physicians were allowed to collect fees from the poor in their official capacity. TEMKIN, *Byzantine Medicine*, p. 100. But H. EVERT-KAPPESOWA has correctly pointed out that the sources are vague on this issue and no firm conclusions can be drawn. *The Social Rank of a Physician in the Early Byzantine Empire (IV^th^-VII^th^ Centuries A.D.)*, in *Byzance et les Slaves, Mélanges* IVAN DUJCEV, Paris, 1979, pp. 144, 146.

(25) KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, p. 17 ; KAZHDAN and WHARTON EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture*, p. 157 ; *ODB*, s.v. Physician ; MILLER, *Byzantine Hospitals*, p. 60 and n. 70 ; P. GAUTIER, *Le Typikon du Christ Sauveur Pantokrator*, in *REB*, 32 (1974), pp.12-18 ; EVERT-KAPPESOWA, *Social Rank of a Physician*, pp. 148-149. Contra : CONSTANTELOS, *Byzantine Philanthropy*, p. 135, albeit unconvincingly, arguing that the physicians were well paid for their work, but failing to appreciate the continued debasement of the *nomisma* after the eleventh century.

practice price discrimination in the manner discussed, if that would assure him of higher earnings than a single monopoly fee. But, in so doing, he might face competition from his rivals if they chose to underbid one another in the fees charged, in which case the practice of price discrimination could easily break down and cause a leveling off of the fee structure. Conceivably, he might still neutralize his competitors by creating a loyal clientele based on perceived high-quality service. But, in reality, price discrimination could be sustained by the tradition among doctors to avoid direct competition or challenge each others' medical practice and billing methods ([26]). Another, more likely, option for a doctor would be to offer his services to all prospective patients regardless of income scale, adapting his fees to each individual's ability to pay in the hope that serving enough affluent patients will enable him to make up for the forgone revenue in the treatment of low income patients. Still, price discrimination might not achieve fully the desired result, namely extraction of the maximum amount the patient would be willing to pay, as fathoming the financial situation of the patient in larger cities could be difficult, while doctors would like to avoid at any cost the vilification of pricing lower income groups out of the market or overcharge better off patients. Finally, a physician might not want to take the time or face the embarrassment of trying to make the best possible deal with each patient. So he might set a fee for routine cases but, in more complex cases, he might find it worthwhile to try for more sensitive discrimination. In this approach, surgeons were likely to have greater occasion to discriminate than general practitioners.

Titles of physicians cited in legal texts and narrative sources have been taken as an indication that doctors in Byzantium were organized into guilds, in order to guarantee the quality of their services and the reasonableness of their fees ([27]). The evidence adduced to support this allegation

(26) Physicians were not to attend to another doctor's patients. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, 6, p. 186.

(27) P. CHARANIS, *Some Aspects of Daily Life in Byzantium*, in IDEM, *Social, Economic and Political Life in the Byzantine Empire*, Variorum Reprints, London, 1973, XI, p. 67 ; A. KAZHDAN, *Cechi i gosudarstvennye masterskie v Konstantinople v. IX-X vv.* (Guilds and State Workshops in Constantinople in IX-X Centuries), in *VV*, 6 (1953), p. 138 ; IDEM, *Derevnja i gorod v Vizantii IX-X vv* (Country and Town in Byzantium in IX-X Centuries), Moscow, 1960, p. 307 ; M. I. SJUZJUMOV, *Kniga Eparha* (The Book of the Eparch), Moscow, 1949, pp. 114-115 ; G.G.LITAVRIN, *Vizantijskoe obščestvo i gosudarstvo v X-XI vv : I problemy istorii odnogo stoletiia 976-1081 gg* (Byzantine Society and State in X-XI

is the designation of their chief as *χαρτουλάριος* (28), *ἀρχίατρος* (29), or *κόμης* (30). Perusal of the sources cited does not support this assertion. Thus, the plural in the passages : *ἰατροὶ πάντες, καὶ οἱ οὕτω καλούμενοι χαρτουλάριοι* and *μετακαλεῖται τινὰ τῶν χαρτουλαρίων*, is hardly descriptive of *the* chief of the guild, since there could not have been that many doctors bearing the same title in the same locality. Also, *χαρτουλάριος* was the title of a state official exercising a supervisory function over the *πορφυροπῶλαι* (31). Quite possibly, the designation is a reference to trained, certified, well-thought-of doctors in contradistinction to empiricists. *Ἀρχίατρος* (32) was a designation conferred upon the head of the emperor's personal physicians (33), as well as the chief physician in the capital's hospitals (34) and the army (35). Besides, this title, changed into *πρόεδρος* by the end of eleventh century and into *ἀκτουάριος* after the twelfth century (36), was a generic term applied to physicians with high skills and experience, as doctors in Byzantium were ranked according to their perceived competence, the most prominent being the professors of medicine (37). Furthermore, a sharp distinction was made between medically trained physicians and empiricists of non-

Centuries : Historical Problems of One Century 976-1081), Moscow, 1977, pp. 148-149 ; MAGOULIAS, *History of Byzantine Medicine*, p. 128 ; TEMKIN, *Byzantine Medicine*, p. 100.

(28) *Vita S. SAMPSONIS*, *PG*, 115, col. 304 AB.

(29) *Theodore of Stoudios*, *PG*, 99, col. 1509 B ; *Varia Graeca Sancta. Miracula S. Artemii*, ed. A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, S. Petersburg, 1909, pp. 28, 30.

(30) L. DEUBNER, *Kosmas und Damien. Texte und Einleitung*, Leipzig, 1907, p. 160.

(31) B. KOUTAVA-DELIVORIA, *Les ὀξέα et les fonctionnaires nommés τῶν ὀξέων. Les sceaux et les étoffes pourpres de soie après le 9e siècle*, in *BZ*, 82 (1989), pp.181-182 and table 3, no. 39, p. 190.

(32) MAGOULIAS, *History of Byzantine Medicine*, p. 128.

(33) *B.* 6.26.1 ; *B.* 57.5.8 ; G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris, 1884, p. 441 ; L. BRÉHIER, *Le monde byzantin. Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1949, pp.114, 117, 126 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, p. 25.

(34) MILLER, *Byzantine Hospitals*, pp. 55-56, 59.

(35) *B.* 57.3.5 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, p. 13.

(36) BRÉHIER, *Institutions*, pp.117, 126 ; MILLER, *Byzantine Hospitals*, p. 58.

(37) KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, p. 13. Replying to a letter from the deceased Holobolos, Nicephoros Doukas Palaeologos Malakes wonders whether his former colleague was ranked among the top physicians : *Mazaris' Journey to Hades*, State Univarsity of New York at Buffalo, New York, 1975, p. 94.

professional status with amateurish knowledge of medicine and quacks of whom there were plenty, whose services were widely sought after by the populace given the shortage of doctors ([38]). Finally, the inference that *κόμης τῶν ἰατρῶν* is suggestive of the person in charge of the doctors' guild ([39]), as being the most experienced of the lot ([40]), is inconclusive : the *ἀρχίατροι* of the palace as well as the governors of the provinces were also bestowed the title of *κόμης* (*κόμης τοῦ πρώτου τάγματος*) ([41]).

The absence of any direct reference to doctors' guilds in the law and the narrative sources ; the fact that in the capital, let alone the provincial towns and villages, the number of practicing physicians was rather small ; the lack of administrative capability and knowledge to exercise meaningful oversight over the doctors' practice, since the practice of medicine at that time did not lend itself to conclusive review ; and the constant upbraiding and mockery of doctors as incompetent, negligent, failures, providers of counterfeit medicines, and greedy professionals charging exorbitant fees, undermine the validity of the advanced hypothesis, and strongly suggest the nonexistence of doctors' guilds and the absence of any state supervisory function. Possibly, doctors, dentists, and veterinarians practicing in larger cities formed professional societies (*σύλλογοι*) — an organizational form quite distinct from that of the guild. The moral is that associating titles with chiefs of institutions can be misleading.

Craftsmen's services

Blacksmiths ([42]), saddlers, cobblers and so on, worked singly, possibly with a helper or an apprentice, in a shed or from their homes. At times,

(38) Koukoules, *Βυζαντινῶν Βίος*, 6, pp. 13-14, 23.

(39) Magoulias, *History of Byzantine Medicine*, pp. 128-129.

(40) Deubner, *Kosmas und Damien*, p. 160.

(41) *B.* 6.26.1, 2 ; A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire 284-602*, Oxford, 1964, 2, p. 1012.

(42) It was very common for blacksmiths (*πεταλουργοί*), apart from making and fitting horseshoes, to treat diseases of pack animals, being liable for injury or death due to mistreatment. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, 6, pp. 180-181. The Church dignified manual labor and, thus, the capacities of craftsman (e.g., mason, cobbler, tailor, baker, carpenter, weaver, teacher, scribe) and clergyman were not viewed as incompatible. *MM*, 2, p. 490 ; *Theodore of Stoudios*, *PG*, col. 1740, 1741, 1744, 1745, 1748 ; E. Papayanni, *Ἐπιτρεπόμενες καὶ ἀπαγορευμένες κοσμικὲς ἐνασχολήσεις τοῦ Βυζαντινοῦ κλήρου*, in *Δ΄ Πανελληνικὸ*

they might work in the homes of their more important customers. The service was rendered upon request, resulting in immediate delivery, e.g., repairing agricultural implements, fitting a horseshoe, or in the production of a standard article, usually one at a time, e.g., a plow, or in accordance with the customer's particular requirements, e.g., a saddle. These crafts were male occupations and selection of apprentices tended to be confined to family circles. Otherwise, there were no legal or economic barriers to new entry. Fundamentally, entry was conditioned on the existing supply of skilled craftsmen, which depended on the time required for apprentices to learn a skill; the apprentice throughput, which was constrained by the minuscule economic units; and the viability of new undertakings, largely determined by the size and the rate of growth of the local market, as defined by the disposable income of the inhabitants and the attendant demand for such services. Because of the limited liquidity of the peasants, compensation of these craftsmen in kind was not uncommon.

In *rural* communities the local demand for this kind of personal services would tend to be circumscribed as the bulk of the population barely subsisted. Since the size of the market was limited, there was hardly scope for full employment even for one craftsman in each craft. To supplement their income, providers of these services probably had to take up another craft in parallel, do odd jobs, work their own land if they possessed one, work in the fields at the peak of agricultural seasons as hired laborers, or become itinerants in search of clientele in nearby villages and towns. As the local market could accommodate only one person in each activity, the supplier of the service had a virtual *monopoly*. Nevertheless, as most peasants just eked out a living, though monopolists, the suppliers of these services wielded only *nominal* monopoly power since, realistically, the margins for extracting monopoly profits were very limited. Besides, custom, the threat of potential competition, or lack of mobility might compel the supplier to limit his fee to an affordable and uniform level. Still, setting an indiscriminate *fixed* fee for all users of the service might not enable a craftsman to make a living. The providers might then opt to practice *price discrimination* based on the financial condition of

Ἱστορικὸ Συνέδριο. Πρακτικά, Thessalonica, 1983, pp. 144-146. See also pp. 2-3 above and n. 7. Aside from monasteries which, in their attempt at self-sufficiency, perforce encouraged monks to take up ordinary crafts, in villages the parallel practice of a craft enabled priests to supplement their otherwise meager income.

each user in the manner discussed. The situation was different in *urban* settings. There suppliers and users were numerous and the bargaining power of both parties to the exchange was attenuated, giving rise to a situation approaching an *atomistically competitive* market in each craft. In this instance, fees would be determined by the forces of demand and supply and their respective elasticities, as none of the participants would be in a position to dictate the price for his services ([43]).

Craftsmen in the *construction industry* living in small communities, whether they worked individually or as members of a gang comprising several skills ([44]), were not likely to secure year-round employment locally due to limited construction activities, the seasonal character of the building industry, and the fact that families were to a degree self-dependent satisfying most of their requirements in-house and in a crude fashion, usually at a time of the year when agricultural activities ebbed or were not carried on, resorting to the village market only for more skilled demands that could not be rendered within the family circle. Thus, a good deal of woodwork, e.g., tables, stools, beds, chests, and construction, e.g., barns, sheds, ovens, was done by the peasants themselves, usually with the help of relatives and neighbors based on reciprocity. The confluence of these factors meant that many craftsmen had to seek work in nearby localities. Those who had built a name for themselves as good and reliable craftsmen were sought after by prospective employers, thereby enhancing their employment opportunities in the local and close by communities. By contrast, in urban centers, and especially in the capital, the demand for construction, renovations, and repairs was much stronger,

(43) The fact that the saddlers in the capital were mandatorily organized into a guild did not affect their competitive position and independence in the pricing of their services. *Book of the Eparch* (*Ἐπαρχικὸν Βιβλίον*) (thereafter *BE*, 14. 1), in J. KODER, *Das Eparchenbuch Leons des Weisen*, Vienna, 1991.

(44) Forming a gang with a head master (πρωτομαΐστωρ) in charge had advantages for both the employer and the craftsmen in larger projects, e.g, construction of a house, where different skills were required. The employer negotiated a contract with the spokesman of the group which covered the entire project. This obviated the need for the employer to search for and negotiate with individual craftsmen, ensured coordination of the collective effort within the group whose members had bonded, and assigned responsibility for execution, performance and delivery to one individual – the head master. For the individual craftsmen, it enhanced employment opportunities and the chance to participate in larger projects entailing longer employment, increased their bargaining power in that they spoke with one voice, and facilitated conflict resolution.

albeit not necessarily steady, due to the larger population and their need for shelter ; construction in the public domain, e.g., buildings, infrastructure ; and erection of state, Church and privately supported philanthropic institutions. Hence, the number both of craftsmen and potential users of their services would tend to be quite significant. The totality of these circumstances was bound to affect the structure of the market, the nature of competition, and the compensation construction workers could obtain for their services in each locality.

If the services of the individual supplier in a small local market are required only by one and no other prospective users, a situation resembling *bilateral monopoly* arises ([45]). Both parties will certainly attempt to strike the best deal. However, since potentially both can exercise a varying degree of control over the price of the service, the price mechanism is inoperative and the price is indeterminate within a wide range ([46]). Bargaining power, negotiating skills, the urgency of the job for the parties (e.g., financial need of the supplier ; inability of the user to postpone the work), and the attendant willingness to compromise become the determining factors of the outcome. Supplier dominance, user dominance, or balanced power, are all within the realm of possibilities. The price therefore may fall in either limit if one party has dominant market strength, or it may fall uncertainly between these extreme limits. Thus, although he is a local monopolist, it is not certain that the supplier of the service will be able to maximize his earnings ([47]). Concern over potential competition from itinerant outsiders may induce him to quote a price that would forestall new entry into the market ; but such price will be lower than the monopoly and closer to the competitive price. On the other hand, if there are more than one competing suppliers of the service and one prospective user, in effect a *monopsony* situation emerges ([48]). In this

(45) For details, see BAIN, *Pricing*, pp. 394-396, 432-436 ; MANSFIELD, *Microeconomics*, pp. 270-272 ; FERGUSON, *Microeconomic Theory*, pp. 281-282.

(46) Obviously, prices do get determined somehow. By indeterminate is meant that, in bilateral monopoly (or oligopoly) situations we need more information than under other forms of market structure before we can make any specific predictions about price behavior, because this behavior depends on and varies with the strategies adopted by the competitors.

(47) The remuneration can be in the form of piecework or daily wage, possibly including meals.

(48) If the suppliers acted in concert, the situation is reduced to that of bilateral monopoly.

instance, the monopsonist, as the sole user of the service in a market facing no rivalry and capitalizing on the inability or unwillingness of the competing suppliers to move to other submarkets, is in a position to strike a deal at a price lower than that under competitive conditions ([49]).

In urban centers the demand for the services of construction workers of all skills was bound to be higher, thereby serving as a magnet for itinerant and sedentary craftsmen seeking employment ([50]). The large number of craftsmen and potential users of their services defined a market characterized by *atomistic competition* with the attendant tendency for greater price uniformity determined by market forces. Under competitive conditions, employment opportunities could be enhanced through non-price competition, e.g., quality of service, dependability, flattery of one's patrons. However, when demand was at a low ebb, the price of such services could be severely depressed and unemployment among their ranks could rise considerably (and vice versa).

The *Book of the Eparch* mentions several crafts in the construction industry, referred to generically as contractors (ἐργολάβοι) without any indication of their being organized into guilds ([51]). That the *Book of the*

(49) For an in depth analysis, see BAIN, *Pricing*, pp. 382-388, 516-519; WATSON, *Price Theory*, pp. 428-429 ; FERGUSON, *Microeconomic Theory*, pp. 401-410.

(50) Craftsmen usually received daily wages, while materials were supplied by the employer. *BE*, 22. 1, 2. Craftsmen owned the tools of their trade. Some monasteries, however, apparently supplied the mason's tools. *Theodore of Stoudios*, *PG*, 99, col. 1744 E. In the case of very large construction projects, e.g., churches, social infrastructure, a contractor (ἐργολάβος) was hired who undertook to complete the project in return for an agreed upon amount of money, supplying the requisite materials and hiring the team of craftsmen. *B.* 15. 1. 39 ; *BE*, 22. 4. See also *De Germano Hegumeno*, *AASS*, Maii 3, p. 164.

(51) The provisions of the *Book of the Eparch* regarding the construction trades (22. 1- 4) simply reiterate earlier common law regulations outlining the responsibility of these groups in the exercise of their craft : *Digest*, 6.1.39 ; 11.6.7 ; 19.2.51 ; *CJ*, 8.12.8 ; *B.*15.1.39 ; *B.* 20.1.22 ; *Ecloga*, 7. 31 ; *Synopsis Basilicorum*, T. 8.1. These provisions stipulate the course of action to be taken when, having made an agreement and received earnest money, craftsmen quit their undertaking to begin another before the former is completed ; the responsibility of employers who, having contracted craftsmen for a project, fail to provide them with the necessary materials and thus force them to abandon their work ; and the steps to be taken to resolve disputes over fair compensation or reprehensible conduct of the parties, including remedial action. Also, to ensure fulfillment of contractual obligations and exclude the involvement of third parties in ongoing work, contractors and craftsmen were forbidden to enter into an

Eparch does not refer to these crafts as guilds (*συστήματα*) is not an accident. In fact, contrary to what has been asserted (52), the tenor of the relevant provisions of the *Book of the Eparch* strongly suggests that they

agreement with one another to complete work already in progress. Characteristically, the *Book of the Eparch* did not fix the price of these services ; but it did protect craftsmen against potential abuses. Thus, when a craftsman claimed that his remuneration was not fixed on an equitable basis and as a result he had suffered a loss, he could appeal to the eparch who conducted an investigation. Upon finding that the work performed indeed was more extensive than intended or uncertain, or the employer had changed the terms of the original agreement, or the craftsman miscalculated the input of the work involved, the eparch directed expert craftsmen to make an assessment of the work performed. If it was established that the work was completed as agreed but the agreed wages were short of half of what they should have reasonably been, the contract was annulled and the value of the work was reestimated, the employer been liable for making up the assessed (= just) price, *BE*, 22.3 ; *Peira*, 38. 5. But if it was found that the wages received exceeded half of the assessed figure, then the craftsman was entitled to receive only the pay fixed by the contract. However, if the work had been modified or extended, the value of same was estimated and paid for. *BE*, 22. 3 ; *Hexabiblos*, 3. 8. 42.

(52) F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heilingen Berges*, München, 1948, p. 269, believes that this was a well-regulated guild-type (*Zunftordnung*) organization. H. Gehring, *Das Zunftwesen Constantinopels im zehnten Jahrhundert*, in *Jahrbuecher fuer Nationaloeconomie und Statistik*, 38 (1909), p. 580 ; G. Zoras, *Le corporazioni bizantine*, Rome, 1931, p. 203, C. M. Macri, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie Macédonienne (867-1057)*, Paris, 1925, pp.106-107, and Kazhdan, *Derevnja*, p. 366, also maintain that the building trades had adopted guild organizational forms. Certainly, the mere mention of construction trades in the *Book of the Eparch* does not mean that they were organized into guilds, as N. Oikonomidès asserts : *Hommes d'affaires Grecs et Latins à Constantinople (XIIIe-XVe siècles)*, Paris, 1979, p. 112, n. 242. The notaries are also mentioned in the *Book of the Eparch*, but they are referred to as a society (*σύλλογος*) and not as a guild (*σύστημα*), thereby making a clear distinction between the two organizational forms. Also, his view, Ibid., pp. 111-112, that the construction workers in the capital and Thessalonica formed "*une organisation corporative*", i.e., a guild, headed by a chief (*πρωτομαΐστωρ*) during the thirteenth and fourteenth centuries, is untenable, as construction workers traditionally formed small gangs headed by a leading technician bearing this appelation. See also n. 44 above. Besides, the prefix *πρωτο-* (first) conveys the notion of a collegiate status, that of *primus inter pares*, not of a state appointed chief. Inferring the existence of a guild organizational structure from a designation pertaining to foremen of crews is hardly conclusive.

were not organized into guilds ([53]). The notion that the building trades, whether in the capital or in the provinces, were not organized into guilds in the tenth century is reinforced by the absence of historical precedent. Besides, the frequent movement of craftsmen militated against the formation of permanent organizational structures such as guilds. Rather, it was conducive to forming informal teams of craftsmen on an *ad hoc* basis ([54]). Sjuzjumov points out that in the hagiographic literature of the 8th through the 12th century itinerant builders are described as hired workers organized into *artels* ([55]). In this context, Litavrin too maintains that the building crafts referred to in the *Book of the Eparch* formed cooperative associations (*artels*) ([56]). Finally, the very same provisions of the *Book of the Eparch* are included in the *Hexabiblos* ([57]), a mid-fourteenth century eclectic compilation of provisions from earlier legal texts still in currency, a period when the guilds had long disappeared.

Milling services

Grain mills powered by water (*μυλικὸν ἐργαστήριον ὑδροκίνητον*) ([58]), wind (*ἀνεμόμυλοι*) ([59]) or draft animals (*μυλικὸν ἐργαστήριον*

(53) See n. 51 above. Cf also A. D. Sideris, *Ἱστορία τοῦ Οἰκονομικοῦ Βίου*, Athens, 1950, p. 277 ; M. J. Sjuzjumov, *Remeslo i torgovlja v Konstantinopole v nacale X v* (Crafts and Trade in Constantinople at the Beginning of the Tenth Century), in *VV*, 4 (1951), pp. 16, 18, 19, 23 ; P. Schreiner, *Die Organisation byzantinischer Kaufleute und Handwerker*, in *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor-und fruehgeschichtlichen Zeit in Mittel- und Nordeuropa*, Göttingen, 1989, Teil 6, p. 52 ; I. P. Medvedev, *Problema manifaktury v trudakh klassikov marxisma-leninisma i voproso tak nazyvalmoi vizantiiskoi manifakture*. (The Problem of Manufacture in the Studies of Classics of Marxism and Leninism, and the Question of Byzantine Manufacture), (Leningrad, 1970), p. 402. On the other hand, A. Stockle, *Spaetroemische und byzantinische Zuenfte*, Leipzig, 1911, p. 54, and A. P. Christophilopoulos, *Τὸ Ἐπαρχικὸν Βιβλίον Λέοντος τοῦ Σοφοῦ καὶ αἱ Συντεχνίαι ἐν Βυζαντίῳ*, Athens, 1935, p. 92, maintain that our present knowledge does not allow us to accept or reject the notion that the construction workers were organized into guilds.

(54) Cf. Ch. Bouras, *Master Craftsmen, Craftsmen, and Building Activities in Byzantium*, in A. E. Laïou, ed. *The Economic History of Byzantium*, Washington DC, 2002, 2, p. 540.

(55) *Remeslo*, p. 19.

(56) *Vizantijskoe obščestvo*, p. 130.

(57) *Hexabiblos*, 3. 8. 40-43.

(58) P. Gautier, *Le Typikon du Sébaste Grégoire Pakourianos*, in *REB*, 42 (1984), p. 43. 392-393 ; *MM*, 4, pp. 351, 365 ; *Actes de Xéropotamou*, ed. J. Bom-

ζωοκίνητον) (60), depending on the local energy sources, were quite common in Byzantium, water mills being the predominant form in view of the many swift-flowing streams crossing the terrain. There were winter mills (χειμερινοὶ μύλοι) which operated when the streams were in full flow (61), and year-round mills (ὁλοκαιρινὰ μυλικὰ ἐργαστήρια) (62). Mills as going concerns were owned by better off individuals either as sole proprietorships or by forming partnerships (63), by monasteries and bishoprics which rented them out to millers (64), and occasionally by vil-

BAIRE, Paris, 1964, pp. 66, 92, 130, 176 ; *Actes de Lavra*, ed. P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS, D. PAPACHRYSANTHOU, Paris, 1977, 2, pp. 144, 147, 148, 150 ; SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, 1, p. 216.

(59) *Actes de Kutlumus*, ed. P. LEMERLE, Paris, 1988, p. 98 ; *Actes de Dionysiou*, ed. N. OIKONOMIDÈS, Paris, 1968, pp. 148, 150 ; *Actes de Xéropotamou*, p. 235 ; *Actes de Lavra*, 2, pp. 144, 145, 148. Windmills were to be found primarily in the islands because they were more expensive to construct and technically more complex and because of the topography : constant winds and infrequency of swift-flowing streams. See G. DEMETROCALLIS, *Οἱ ἀνεμόμυλοι τῶν Βυζαντινῶν*, in *Παρνασσός*, 20 (1978), pp. 141-144, and especially n. 1.

(60) GAUTIER, *Typikon du Sébaste Grégoire Pakourianos*, p. 43 ; KOUKOULES, *Βυζαντινῶν Βίος*, 2, I, p. 204.

(61) *Eustathii Opuscula*, p. 358, para. 79 ; *Actes de Xéropotamou*, p. 142 ; *Actes de Lavra*, 1, p. 293.

(62) *Eustathii Opuscula*, p. 357, para. 74 ; *Actes de Xéropotamou*, pp. 154, 234 ; SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, 1, p. 216 ; *MM*, 4, p. 7 ; H. DELEHAYE, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*, in IDEM, *Synaxaires byzantins, ménologes, typica*, London, 1977, *Variorum Reprints* VI, p. 131.

(63) GAUTIER, *Typikon de Pakourianos*, p. 43 ; *Actes de Xéropotamou*, pp. 130, 142, 172, 176 ; *Actes de Lavra*, 1, p. 308 ; 2, pp. 144, 145, 147, 148, 150, 276 ; *Actes d'Iviron*, ed. J. LEFORT, N. OIKONOMIDÈS, D. PAPACHRYSANTHOU, V. KRAVARI, Paris, 1985-1994, 3, p. 178 ; *Archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée*, ed. A. GUILLOU, Paris, 1955, p. 135 ; *Actes de Chilandar*, p. 187. Joint ownership of mills between monasteries and private individuals was not uncommon. *Actes de Lavra*, 1, pp. 188, 308 ; 2, pp. 144, 145, 147, 148, 150, 276 ; *MM*, 4, pp. 412-413 ; *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, pp. 105-106 ; *Actes de Kutlumus*, p. 155.

(64) *Actes de Xéropotamou*, pp. 66, 130, 154, 155, 171, 234 ; *Actes de Lavra*, 1, pp. 137-138, 188, 293-294, 304, 345 ; 2, pp. 10, 74, 144, 287 ; 3, p. 6 ; *Actes de Xénophon*, ed. D. PAPACRYSANTHOU, Paris, 1986, pp. 72, 73, 74, 196, 234 ; *MM*, 2, pp. 82-83, 150-151, 154-155, 167-168 ; 4, pp. 37, 413 ; 5, p. 79 ; *Actes de Chilandar*, pp. 45, 154-155, 167-168 ;196-198, 238 ; *Archives de Saint-Jean-Prodrome*, pp. 45, 139 ; *Actes d'Iviron*, 1, p. 269 ; 3, pp. 128-129, 178, 185 ; *Actes de Philothée*, ed. W. REGEL, E. KURTZ, B. KORABLEV, Amsterdam, 1975, pp. 24, 25 ; GAUTIER, *Typikon de Pakourianos*, p. 111 ; *Actes de Zographou*, ed.

lage communes ([65]). The *Book of the Eparch* mentions draft animals employed by the capital's bakers in grinding the grain ([66]), while well-off individuals had in-house draft animal-driven grain mills ([67]). The local mill(s), usually situated at some distance from the nearest village or town, might serve a cluster of villages. The proliferation of mills, especially owned by monasteries, suggests that such investments yielded satisfactory returns (*εὐπρόσοδοι*) ([68]).

Depending on the topography and the distribution of the grain mills in a given area ([69]), the local miller (*μυλωνάριος*) might enjoy a situational

W. REGEL, E. KURTZ, B. KORABLEV, Amsterdam, 1969, pp. 74, 80, 89, 119 ; C. ASTRUC, *Un document inédit de 1163 sur l'évêché thessalien de Stagi*, in *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 83 (1959), p. 214 ; *ODB*, s. v. Stoudios Monastery ; *Actes de Kutlumus*, p. 133 ; *Actes de Docheiariou*, ed. N. OIKONOMIDÈS, Paris, 1984, pp. 118-119, 229-231, 299 ; DELEHAYE, *Deux typica*, pp. 131-133. N. WILSON and J. DARROUZÈS, *Regestes du Cartulaire de Hiéra-Xérochoraphion*, in *REB*, 26 (1968), p. 34. By one count, the monastery of Xeropotamou owned at least 16 hydromills : *Actes de Xéropotamou*, p. 234 . The rental paid to the owner of a mill was called *μυλόπακτον*. Owners of mills were subject to a tax which varied according to whether they were in operation (*ἐνεργεῖς*), the mill's operating capacity, and the time of the year the mill was in operation (winter or year-round). During the second half of the thirteenth century and the first half of the fourteenth century, the levy came to between one and three *nomismata*. *Actes de Lavra*, 2, pp. 275, 276 ; 4, p. 164 and n[os] 636-639 ; *Actes de Zographou*, p. 119.

(65) *Actes de Lavra*, 2, p. 269 ; *Actes d'Iviron*, 1, p. 269 ; A. GUILLOU, *La civilisation byzantine*, Paris, 1974, p. 250 ; F. DÖLGER, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, in *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, 5 (1933), p. 11.

(66) *BE*, 18. 1.

(67) *ODB* s.v. Mill ; A. KAZHDAN, *The Peasantry*, in *The Byzantines*, ed. G. CAVALLO, Chicago, 1997, p. 58.

(68) RHALLES and POTLES, *Σύνταγμα* , 2, pp. 593, 595 ; *Actes de Lavra*, 2, p. 287 ; *MM*, 2, p. 82 ; *MM*, 4, pp. 3, 5, 7, 17, 19, 191 ; *MM*, 6, pp. 249, 251, 252, 253, 255, 257 ; *Actes d'Iviron*, 1, pp. 161, 162 ; 2, p. 243. A. E. LAÏOU, *The Agricultural Economy, Thirteenth-Fifteenth Centuries*, in *EADEM*, *The Economic History of Byzantium*, 1, p. 360.

(69) The sources provide no information on the type of water mills used in Byzantium. Nevertheless, the survival both of horizontal water-wheel and vertical water-wheel mills in different parts of Greece and Asia Minor down to comparatively recent times suggests that both types were used, depending on the topography, prospective capacity utilization, and operating costs. For technical and operational details, see G. BRETT, *A Byzantine Water-Mill*, in *Antiquity*, 13 (1939), pp. 354-356 ; K. D. WHITE, *Farm Equipment of the Roman World*, London, 1975, pp. 15-16, 18 ; IDEM, *Greek and Roman Technology*, Ithaca, New

monopoly, if users had no ready access to other suppliers of the service within a reasonable distance. Yet, in the face of a largely subsisting patronage and the potential switch by peasant families to grinding wheat with hand mills (*χειρόμυλον*) (70), the miller probably was a *nominal* monopolist, in the sense that he could rarely maximize his earnings and would have to settle for a smaller fee (*μυλωτικόν, ἀλεστικόν*), albeit high enough to enable him to earn a satisfactory return on his investment

York, 1984, pp. 65-67 ; E. C. CURWEN, *The Problem of Early Water-mills*, in *Antiquity*, 18 (1944), pp. 130-146 ; IDEM, *A Vertical Water-mill Near Salonica*, in *Antiquity*, 19 (1945), pp. 211-212 ; A. BRYER, *The Estates of the Empire of Trebizond*, in *Ἀρχεῖον Πόντου*, 35 (1978), pp. 404-412 ; C. KOILAKOU, *Ἕνας Βυζαντινὸς ὑδρόμυλος στὴ Θήβα*, in *Τεχνολογία*, 9 (1999), pp. 57-59 ; A. E. CLUTTON and A. KENNY, *A Vertical Axle Water-Mill near Drosia, Crete*, in *Κρητολογία*, 4 (1977), pp. 139-158 ; A. W. PARSONS, *A Roman Water-Mill in the Athenian Agora*, in *Hesperia* 5, (1936), pp. 70-90. The *vertical-wheel* mill was larger, had a relative complex gear, was technically more efficient, but was more expensive to build. Apparently, it was built near towns or clusters of villages where it could ensure optimal capacity utilization and a satisfactory return on the investment, since technical efficiency does not necessarily translate into economic efficiency. The *horizontal-wheel* mill had a simpler mechanism, was easier to operate, and was less prone to mechanical problems ; was less expensive to construct and hence required a smaller investment in capital ; was versatile, in that it suited to mountainous regions with swift-flowing streams and could be easily adapted to flat lands ; due to the smaller water requirements, it was more appropriate on smaller streams and in regions where the flow of the river ebbed in the summer, thereby ensuring longer operation. In regions where villages were widely dispersed, the smaller horizontal-wheel mills in close proximity would be advantageous both to the miller and the users, as peasants would not have to travel long distances to access a mill, while the miller could be assured of economic capacity utilization. On the other hand, joint ownership of horizontal-wheel mills by several villagers using the mill exclusively to satisfy their personal needs, as has been suggested by CURWEN, *Early Water-mills*, p. 143, is conceivable but not very likely, due to the expense involved, the operational and maintenance problems, and, in general, the inherent difficulties arising from handling shared properties, e.g., time and maintenance sharing arrangements. The Greek adage : "a jointly owned donkey falls prey to the wolves" reflects the common people's experience with joined undertakings.

(70) The primitive quern or hand mill survived alongside the water mill. *Acta S. Lucae Iunioris*, p. 103 ; PAPACHRYSANTHOU, *La vie de Patrice Nicétas*, p. 329 ; WHITE, *Farm Equipment*, p. 14 ; *Leonis Imperatoris Tactica*, *PG*, 107, col. 720 A. Though laborious, it was probably used mostly when streams dried up and water mills did not operate ; by poor peasants who could not afford to pay cash or in kind to have their grain ground in mills ; and in military expeditions.

if he was an owner, or pay the rent, meet his other running expenses, and make a sufficient profit so that he can stay in business if he was a renter (*satisficing* business behavior) ([71]). Though fees might have varied among regions, custom and tradition very likely resulted in a standard local fee, usually a percentage of the quantity of the grain brought to the mill to be ground. This customary arrangement was mutually convenient: the user did not have to pay cash, while the miller could trade the withheld grain and make an extra profit. Since conventions introduce both upward and downward rigidities, milling fees, especially if payment was in kind, probably were infrequently adjusted to reflect fluctuations in the price of grain or the value of the currency.

In theory, the miller had the power to practice *price discrimination* as he was in a position to dictate the charge (take it or leave it). But in practice, the nature of the service, involving repeat dealings with the same users, did not lend itself to this pricing formula because making *ad hoc* deals each time had substantial transaction costs : varying fees could easily lead to recriminations over the fairness of the fee ; there were inherent difficulties in fathoming the financial situation of clients not residing in the same locality ; or the miller might suffer a credibility gap, the more so since millers were suspected of delivering underweight flour as the loss during the grinding varied significantly ([72]). Thus, a conventional fee established by long practice and set at a level that would forestall new entry, e.g., by preventing the construction of another mill in a nearby stream or sharing the same stream ([73]), though below the monopoly price (*limit price*), would likely be to the miller's advantage as ensuring above normal profits.

(71) Satisficing behavior conveys the notion of enterprises striving for a minimum or merely satisfactory level of profits rather than a maximum or optimum level of profitability in their effort to adapt to their surrounding circumstances – optimization under a set of constraints. For detail see H. A. Simon, *Decision-Making in Economics and Behavioral Science*, in *American Economic Review*, 49 (1959), pp. 253-283.

(72) *Poèmes Prodromiques*, II, 26b : ... *καὶ ἐπάρουν καὶ μυλωτικὸν καὶ λείψῃ ἀπὸ τὸ μέτρον*.... ([the millers] not only collect the charge for grinding the wheat, but also deliver shortweight flour)". In the folklore, an untrustworthy person is portrayed as "having the appearance of a bishop and the heart of a miller" (*ἔχει θεωρίαν ἐπισκόπου καὶ καρδίαν μυλωνᾶ*)".

(73) Recriminations over diversion of the stream even between monasteries which owned mills were not uncommon. *MM*, 2, pp. 167-168 ; *Eustathii Opuscula*, pp. 260, 33-43 ; 358, 73-89 ; *Actes de Xéropotamou*, pp. 66, 130-31.

To the extent that there is competition among the few millers in a given locality, be it a town ([74]) or a rural area, an *oligopoly* situation arises. In this instance, all millers render the same (homogeneous) service and hence the users are indifferent between providers ([75]); the number of rival millers is small enough so that each knows that his actions visibly affect the attitude of the others ; and rivalry is open and conscious. In effect, individual behavior is also group behavior and can assume many patterns, since each provider of the service usually supplies a significant share of the market, so that decisions in setting fees become directly interdependent (*mutually recognized interdependence*). As a result, no one can independently cut his fee without inducing a chain reaction ; nor can any one increase his fee and hope to retain his clientele, unless he can induce his rivals to raise their fees also. In the absence of concerted action, no provider can be certain how his rivals will react to a change in his fee, since changes undertaken independently will inevitably bring on intrinsically uncertain responses with unpredictable results on the volume of his business — the demand for his services becomes *indeterminate*. Thus, in the face of a homogeneous service, rival fees almost inevitably tend to become identical. This suggests that, if the rivals adjust their pricing policies to each other, fees can be uniform and fairly stable.

A miller nonetheless may try to dominate the market by expanding his capacity, e.g., building another mill and pursuing an aggressive price rivalry. The result in this instance would be a price war, as each competitor would likely match price reductions and even keep setting successively lower fees being determined to force the others out of the market. Conceivably, the lower-cost ([76]) or financially stronger provider might in the end eliminate the others, but it is unlikely that he would survive unscathed in the process. Nor is it certain that he will be able to forestall new entry for a long time. Since everyone appreciates the consequences of such a short-sighted pricing policy, namely that the final outcome is

(74) In the capital, the bakers ground in-house the grain they purchased. *BE.* 18. 1. Bakers in provincial towns probably did the same. This self-reliance evidently diminished the demand for the millers' services.

(75) Significant differences in the required travel time between mills could be perceived as nonhomogeneous service by the users, enabling the provider located closer to the user to raise his fee. On the other hand, the provider may maintain a competitive fee in order to increase his market share.

(76) The cost structure of competitors may differ depending on the source of energy, the kind of equipment used (see n. 69 above), capacity utilization, and operating efficiency.

uncertain and that all stand to lose, it can hardly be expected that they will adopt such tactics, preferring to avoid cutthroat competition with an unpredictable outcome and settling for a stable fee. The level at which the fee will be set is *indeterminate* and may settle at any level between the monopoly and the perfectly competitive. What can be said with confidence is that it is unlikely that the fee will fall below the point at which the oligopolists are unable to earn normal profits, since in the long run it would not be possible for them to remain in business. However, profits may not be large because the level of demand and the cost structure may not permit excessive profit margins. But, whether large or small, individual and joint profits would be at the maximum possible. In general, the larger the number of providers, the more remote becomes the likelihood that they will gravitate toward setting a monopoly price. Also, since the homogeneity of the service renders the users indifferent as to which provider they patronize, the market shares of the several rivals would be unstable and quite indeterminate even though the fees are identical. On the other hand, personal discrimination in the fees charged to individual users of the service, e.g., secret fee concessions, is unlikely to emerge, as non-adherence to a fee implicitly or explicitly accepted by all could result in a chaotic pricing pattern.

A miller, usually the larger, through a tacit agreement or unspoken understanding may take the lead and set a fee which the others follow closely (*price leadership*) ([77]). The result is fee uniformity (but not necessarily fee stability), as the leader establishes the fee, which he may change periodically depending on market or personal conditions, and the others match it for fear of price war or for convenience. In a sense, the price leader is in a position to enforce price discipline on the group ([78]). But, as already mentioned, fee variations have tangible transaction costs, and hence price leadership may not be an expedient mode of pricing. On the other hand, the oligopolists may agree openly or tacitly to act together and set that fee which maximizes their joint profits (monopoly fee) ([79]). However, such pricing policy would run counter to the anti-monopoly

(77) The idea is that the price leader will direct the price to the most advantageous level, and that the market will be shared by all at a single price.

(78) Price leadership does not necessarily imply collusion.

(79) For a deeper understanding of the behavior of the agents in oligopolistic situations, see BAIN, *Pricing*, pp. 332-339 ; WATSON, *Price Theory*, pp. 361-371 ; FERGUSON, *Microeconomic Theory*, pp. 302-333 ; A. W. STONIER and D. C. HAGUE, *A Textbook of Economic Theory*, London, 1957, pp. 198-204.

law ([80]). Besides, collusive agreements, even if put in place, tend to be fragile and often break down because antagonistic disposition among rivals leads to deviations from perfectly collusive behavior. In addition, to be effective, such agreements presuppose enforceable schemes to maintain fees and ability to discipline fractious members — a tall order. Typically, some providers will soon find that a different fee is more profitable for them, as cost structures and market shares vary among competitors. Also, setting high fees decreases the demand for milling services, encourages secret cuts, and prompts defections in efforts to increase market shares. All in all, internal and external pressures tend to undermine the effectiveness of collusive arrangements ([81]).

Concluding remarks

A key feature of the Byzantine socio-economic structure affecting the demand for personal services was the sharp divide between haves and have-nots and the absence of a sizable middle class. The income inequality was more pronounced in urban centers in view of the higher concentration of well-to-do in these localities. The bulk of the people both in the countryside and the towns eked out a living, their standard hovering around the subsistence level. The highly skewed income distribution could not but influence the pricing policy of the providers of services, particularly that of health providers and hired craftsmen. Thus, even

(80) *B.* 19. 18. 1 ; *Synopsis Basilicorum, Π.* 24. 1 ; Attaleiates, *Ponema*, 11, 7 ; *Synopsis Minor*, M. 4.

(81) Olive presses (*ἐλαιοτριβεῖα, τζιμυλαρεῖα*) entailed a sizable investment, operated seasonally (two to three months a year), and were driven by animal power. We have no specific information on the types of olive presses used in Byzantium. For a description of various types in operation, as well as of the process of oil extraction, see White, *Farm Equipment*, pp. 225-233. During the processing of the olives, noxious fumes were emitted which were considered harmful to public health. Therefore, buildings housing olive presses by law had to keep a certain distance from the citizen's houses. D. Ghinis, *Τὸ 'Επαρχικὸν Βιβλίον καὶ οἱ Νόμοι 'Ιουλιανοῦ τοῦ 'Ασκαλωνίτου*, in *EEBS*, 13 (1937), pp. 189-190 ; *Hexabiblos*, 2. 4. 20. As was the case with the grain mills, ownership took the form of sole proprietorships and partnerships. Monasteries also owned olive presses which they leased to private operators. *Actes de Lavra*, 3, pp. 184-185 ; *MM*, 2, p. 82. The mode of operation and fee (usually in kind), the structure of the market, the nature of competition, and the gamut of pricing policy options available to the oil pressers (*ἐλαιοτρίβαι*) did not differ from those pertaining to the grain mills, and the preceding analysis is fully applicable to them as well.

where suppliers were virtual monopolists, they could hardly exploit their market power and extract monopoly profits. Faced with a ubiquitous situation where patients could not afford to pay a reasonable let alone monopoly fee, physicians (and other health providers *mutatis mutandis*) ordinarily would resort to price discrimination in a balancing act, on the one hand, not to deny their services to poor patients and, on the other, to treat enough better off patients to compensate for revenue shortfalls. Craftsmen performing customized work, even when they were the sole providers of the service in a locality, had only a nominal monopoly as self-dependence and the limited income of the users would preclude the possibility of setting high fees. In such a situation, craftsmen would either set an affordable uniform fee (limit price), or practice price discrimination adjusting their charge to the financial situation of the individual user. In general, the prevailing degree of provider and user concentration in a particular locality could give rise to perfect or imperfect competition, with corresponding compensation reflecting the bargaining power the craftsmen wielded in each of these market structures.

The milling and olive pressing services, as a "capital-intensive" activity and bound to topography, presented a different challenge and pricing calculus. In monopolistic situations, the peculiarities of these services would likely tend to favor setting a *satisficing* rather than a maximum or optimal fee, albeit high enough to enable the supplier of the service to earn above normal profits. In oligopolistic situations, recognized interdependence, service homogeneity, price leadership, the unpredictable and costly outcome of predatory tactics and cutthroat competition, and the fragility and illegality of collusive arrangements, all would tend to produce identical and rather stable rival fees, albeit at levels allowing for some excess profits. Nevertheless, profit levels might be compressed by new entry, the level of demand, and the cost structure of the providers. Still, the numerous grain mills and olive presses to be found in the vicinity of every large and small town and their ownership distribution suggest that they were a good investment, prized by lay and ecclesiastics alike.

Contrary to the prevailing view, throughout, the state refrained from prescribing organizational forms for the providers of personal services. Nor did the state interfere with their pricing policies, being appreciative of the impracticality of such interventions and relegating the task to the operative market forces and the price mechanism.

G. C. MANIATIS
6817 Marbury Rd, Bethesda, MD 20817-6051 - USA.

BYZANTINISCHE LEBENSWELT UND RABBINISCHE HERMENEUTIK : DIE GRIECHISCHEN JUDEN IN DER KAIROER GENIZAH (1)

„Alle jüdische Dichtung im Exil verschmäht es,
dieses ihr Im-Exil-Sein zu ignorieren"
Franz Rosenzweig

Die Kairoer Genizah stellt ein unerschöpfliches Reservoir für die Erforschung des geistigen Lebens, der Handelsbeziehungen, wirtschaftlichen Verflechtungen, der Alltagswelt und politischen Geschichte nicht nur der Juden, sondern auch der Muslime und Christen Ägyptens und des Nahen Ostens dar, das seit seiner Entdeckung am Ende des 19. Jahrhunderts die Kenntnisse der Mittelmeerwelt um die erste Jahrtausendwende entscheidend bereichert hat (2). Der Titel von S. D. Goiteins epochalem Werk, *A Mediterranean Society*, ist gerechtfertigt (3) : Juden aus allen Weltgegenden haben in diesem „Archiv" (doch

(1) Vorliegende Arbeit konnte nur durch die Hilfe zahlreicher Freunde und Kollegen geschrieben werden, die sich z.T. auch der Mühe des Korrekturschreibens unterzogen. Namentlich zu nennen sind hier : G. Prinzing, Lars Hoffmann (beide Mainz) ; Peter Schäfer, Irina Wandrey, Raimund Leicht und Klaus Herrmann (Berlin). Marc Cohen (Princeton) : Ihnen allen sei an dieser Stelle herzlich gedankt.

(2) Vgl. die neue Einführung von Stefan C. Reif, *A Jewish Archive from Old Cairo. The History of Cambridge University's Genizah Collection*, Richmond, 2000. Diese Einführung aus der Feder des Direktors der Genizahsammlung in Cambridge ist auch pädagogisch eine Meisterleistung und macht es möglich, in dieser Arbeit an mehreren Stellen darauft zu verweisen, anstatt die ältere Literatur zu referieren.Vgl. auch die Behandlung durch P. Kahle, *Die Kairoer Genisa* (sic), Berlin, 1962, engl. in der 2. Auflage Oxford, 1959 (*The Cairo Geniza*), sowie den von J. Blau und S.C. Reif herausgegebenen Band *Genizah Research after Ninety Years*, Cambridge, 1992.

(3) Shl. D. Goitein, *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, i.f. zitiert nach der

s.u.) Dokumente hinterlassen, in fast allen Sprachen, derer sie sich zusätzlich zum Hebräischen bedienten.

So wurden auch früh Texte griechisch-byzantinischer Provenienz bekannt : Neben den hebräisch überschriebenen Palimpsesten mit Fragmenten aus Aquila, Origenes' *Hexapla* usw. aus dem 5./6. Jahrhundert (4), die ein Sonderfall sind (es ist nicht klar, warum diese z. T. christlichen Texte in die Genizah gelangt sind, vgl. Reif *op. cit.*), publizierte J. Mann schon 1922 und nach ihm Th. Reinach 1924 den bekannten Ehevertrag (*ketubbah*) aus Mastaura in Kleinasien, den griechischsprachige und somit byzantinische Juden am 9. März des Jahres 1022 abschlossen (5). Dass vergleichbare Texte vorhanden waren, war bekannt, und S. Krauss, J. Starr, A. Sharf und zuletzt D. Jacoby und N. DeLange zögerten daher nicht, Genizah – Material unterschiedlichen Charakters, von Geschäftsbriefen bis zur „Vision Daniels" in ihren Arbeiten über das

Paperback Edition 1999, I-VI, (wovon VI die ausführlichen Indizes enthält), Berkeley, Los Angeles, London. Vgl. ausserdem M. COHEN, *Jewish Self – Governement in Medieval Egypt,* Princeton, 1980, *The Origins of the Office of the Head of the Jews, ca. 1065-1126.*

(4) Vgl. zu den Palimpsesten von Aquila und anderen griechischen Texten in griechischer Schrift, die uns hier nicht beschäftigen (doch s. u.) REIF, *op. cit.*, S.105ff. (Bibliographie 118). Es handelt sich um Fragmente aus den Evangelien, Acta u. dem 1. Petrusbrief, aus der Hexapla (*Psalm* 22), Aquila zu Psalm 90-103 und Könige (1./3. *Kön.* 20/21 , 7-27 und 2./4. *Kön.* 23, 11-27). Eine Abbildung findet sich bei REIF, S.104, wo über den gr. Majuskeltext des Aquila (5/6 Jhd.) im 10. Jhd. Gedichte des Jannai überschrieben wurden (T.-S. 20.50).Veröffentlicht wurden die letztgenannten Fragmente schon 1897 von F. C. BURKITT, *Fragments of the Book of Kings according to the Translation of Aquila,* Cambridge.

(5) Bei DELANGE Nr. 1, S.1-10. Erstveröffentlichung bei J. MANN, *The Jews in Egypt and Palestine under the Fatimid Caliphes*, II, London, 1920-1922 (darin II, S. 94-96). Neuediert und kommentiert von Th. REINACH, *Un contrat de mariage du temps de Basile le Bulgaroctone, Melanges Schlumberger* I, Paris, 1924, S. 118-132 ; s. auch STARR, S. 187-190. Vgl. zu diesem Dokument auch GOITEIN, *op. cit.*, I, Appendix D, 3a, S. 370 ; II, S. 327f. u. Anm. 4 und Bd. III, S. 98, Anm. 4 und ib. S. 121 Anm. 23. Zu der vergleichbaren frühbyzantinischen, in aramäischer Sprache geschriebenen, Ketubba aus Antinoopolis in Ägypten vgl. C. SIRAT et alii, *La Ketouba (sic) de Cologne. Un contrat de mariage juif à Antinoopolis = Papyrologica Colonensia* 12, Opladen, 1986. Zur Heirat in der Genizah s. REIF, S. 176 (mit Literatur) und neuerdings J. OLSZOWY–SCHLANGER, *Karaite Marriage Documents from the Cairo Geniza. Legal Tradition and Community Life in Mediaeval Egypt and Palestine*, Leiden, 1998. Zu den Juden in Mastaura vgl.

byzantinische Judentum als Quelle heranzuziehen (6). Doch sollte es bis genau hundert Jahre nach der Reise S. Schechters nach Kairo dauern, bis Nicolas DeLange nach zehnjähriger mühseliger Arbeit alle bekannten griechisch – jüdischen Texte in einem Band publizierte (7).

Dieses Material gestattet es, tiefere Einblicke in das Innenleben der byzantinischen Gemeinde von Kairo zu nehmen als bisher. Neben Privat – und Handelkorrespondenz sprechen diese Juden zu uns jetzt auch in ihrer literarischen Produktion, sei diese auch fragmentarisch erhalten. Damit ist nunmehr auch eine tentative Antwort auf die Frage ermöglicht, inwieweit diese Juden neben ihrer jüdischen Identität auch an der byzantinischen Kultur partizipierten, aus der sie kamen, als sie, warum auch immer, ihre Manuskripte in der Genizah hinterliessen. Das Verhältnis der Juden zu Byzanz und seiner Kultur hatte schon S. Krauss beschäftigt, und jüngst hat D. Jacoby versucht, ihre Stellung in der byzantinischen Gesellschaft mit dem analytischen Begriff der „Marginalisierung" (*marginalisation*) zu beschreiben (8). Ich glaube, dass dies ein nützlicher ope-

neuerdings G. PRINZING, in P. HERZ und J. KOBES, *Ethnische und religiöse Minderheiten in Kleinasien. Von der hellenistischen Antike bis in das byzantinische Mittelalter (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik*, hrsg. von G. PRINZING, II, darin G. PRINZING, *Zu den Minderheiten in der Mäander-Region während der Übergangsepoche von der byzantinischen zur seldschukisch-türkischen Herrschaft (11. Jh.-Anfang 14. Jhd.)*, S. 152-177 (m. Lit.).

(6) S. KRAUSS, *Studien zur byzantinisch-jüdischen Geschichte*, Wien, 1914 *(21. Jahresbericht der israelitisch-theologischen Lehranstalt)*, S. 151ff. (KRAUSS) ; J. STARR, *The Jews in the Byzantine Empire 641-1204*, Athen, 1939 (STARR), Docc. Nr 13, 71, 92ff. ; A. SHARF, *Byzantine Jewry from Justinian to the Forth Crusade*, London, 1971 (SHARF), S. 201ff. (Vision Daniels) ; D. JACOBY, *What do we Learn about Byzantine Asia Minor from the Documents of the Cairo Genizah?* ; *Η βυζαντινή Μικρά Ασία (6ος-12ος αι.)*, ed. St. LAMPSAKIS, Athen, 1998, S. 83-95 ; und N. DELANGE, *Byzantium in the Cairo Geniza*, in *BMGS*, 16 (1992), S. 34-47. Die i. f. behandelten Probleme werden von DELANGE nur gestreift, von J. gar nicht angesprochen.

(7) N. DELANGE, *Greek Jewish Texts from the Cairo Genizah*, Tübingen, 1996 *(Texte und Studien zum Antiken Judentum*, edd. M. HENGEL/P. SCHAFER, Bd. 51) (dL).

(8) Vgl. KRAUSS, *op. cit.*, S. 99-113 (und vorher schon J. PERLES, *Jüdisch-byzantinische Beziehungen*, in *BZ*, 2 (1893), S.569-84, spez. 569 ; 580 f.) und D. JACOBY, *Les Juifs de Byzance :une communauté marginalisée*, in *Οι περιθωριακοί στο Βυζάντιο*, ed. Ch. A. MALTEZOU, Athen, 1993, S. 103-154. Auch

rationeller Begriff ist, aber auch, dass das neu publizierte Material ausreicht, diese Frage auf breiterer Materialbasis neu zu stellen. Wir stützen uns dabei, abweichend von Jacoby, der seinen Begriff der „Marginalisierung" nicht präzisiert, methodisch auf die komparatistischen Ergebnisse der Forschung über *middlemen – minorities*, über Gruppen, die zwei Kulturen angehören und zwischen ihnen vermitteln. W. P. Zenner (9) und andere haben die soziale und kulturelle Mittlerrrolle der Juden, aber auch vergleichbarer Gruppen (Chinesen in Südost-Asien) in zahlreichen Publikationen herausgearbeitet. Da es ihnen zufolge grundsätzlich verschiedene Ebenen kultureller Integration vs. Marginalisierung gibt, muss unsere Problemstellung lauten, inwieweit die byzantinischen Juden ausserhalb des Reiches, in Kairo, von beiden Kulturen, der griechisch-christlichen, offiziellen Kultur von Byzanz und der jüdischen Tradition, geprägt waren, obwohl sie in Byzanz Mechanismen der Ausgrenzung ausgesetzt waren (10).

DeLange hat in seiner Edition, die das Hauptmaterial unserer Argumentation bildet, eine knappe Einleitung vorangeschickt. Trotz seiner bewunderungswürdigen Leistung, es handelt sich zumeist um Erstpublikationen, ist es notwendig, einige einleitende Bemerkungen über die Kairoer Genizah und zur philologischen Erschliessung ihres griechisch-jüdischen Materials voranzuschicken, zumal DeLange Irrtümer bei der Interpretation des byzantinischen Griechisch in hebräischer Schrift unterlaufen sind und eine Monographie zum Thema noch aussteht. Da in dem neuen Buch von St. Reif, dem Direktor der Genizah-Bibliothek in Cambridge, ein hervorragendes Einführungswerk vorliegt (s. o. Anm. 1), beschränke ich mich i. f. auf die speziellen Probleme, die das griechische Material aufwirft, das bei Reif relativ knapp (S. 104-106) behandelt ist.

N. DELANGE hat sich zu diesem Thema geäussert : *Prier et étudier à Byzance*, *Révue des études juives*, 158 (Januar-Juni 1999), fasc.1-2, S. 51-59.

(9) W. P. ZENNER, *Minorities in the Middle. A Cross – Cultural Analysis*, New York, 1991 (mit ausf. Bibliographie).

(10) Vgl. neuerdings N. DELANGE, *Hebrews, Greeks or Romans? Jewish Culture and Identity in Byzantium*, in *Strangers to Themselves : The Byzantine Outsider*, ed. DION C. SMYTHE, ALDERSHOT, Hampshire, 2000, S. 105-118 ; vorliegender Aufsatz versucht, die dort angesprochenen Probleme unter Zuhilfenahme einer anderen Methode und auf breiterer Materialbasis einer Lösung näher zu führen.

Die Genizah ist die „Rumpelkammer" (P. Kahle), nicht das geordnete Archiv der palästinischen Gemeinde in Alt– Kairo (Fusṭāṭ). Die byzantinischen Juden bildeten dort keine eigene Gemeinde, sondern gehörten, ihrer alten Verbindung mit Palästina gemäss, zur Gemeinde der von dort eingewanderten Juden, nicht zu den Babyloniern. Explizit karäische Dokumente byzantinischer Provenienz finden sich unter den bei DeLange publizierten Texte nicht, obwohl die Karäer in Byzanz zahlreich waren ([11]).

Ausser dem Hebräischen ist das Judenarabische die am häufigsten vertretene Sprache in der Genizah ; sein Gebrauch reicht von Geschäftkorrespondenz bis hin zu religiösen Schriften des Maimonides. In der Regel wird es in hebräischen Lettern geschrieben („Judaeo-Arabic"), bisweilen auch in arabischer Schrift. Dieser Sprache haben sich die byzantinischen Juden in dem Kairoer Material ebenfalls bedient. Wir haben also mit einem dreisprachigen Milieu (Griechisch, Hebräisch, Arabisch) zu rechnen, wie es der in Konstantinopel geborene Karäer Tobias b. Moše (11. Jhd.) repräsentiert. Die von DeLange publizierten Dokumente lassen jedoch zwar den sprachlichen Einfluss der arabischen Umwelt erkennen (s. u.), verwenden aber nur das Griechische und das Hebräische. Das Griechische ist fast immer (Ausnahmen s. u.) in hebräischer Schrift und Orthographie, jedoch häufig vokalisiert geschrieben, was nicht automatisch heisst, dass die Punktierung alt ist ([12]).

Etwas anderes ist demnach die Erwähnung von *Rūmī*'s (Byzantiner, kann jedoch auch den Europäer bezeichnen) in arabischer und hebräischer (Handels)korrespondenz in der Masse der sonst arabisch oder hebräisch geschriebenen Genizah-Texte ; ihre byzantinische *Provenienz*

(11) Zu den Karäern in Byzanz vgl. Z. Ankori, *Karaites in Byzantium : The Formative Years 970-1100,* New York / Jerusalem, 1959. Die byz. Karäer sind durch die Dokumente aus der Genizah sehr viel besser fassbar als früher, vgl. Ankori, 43ff ; 46-49 ; vgl. auch Reif, 156ff. und die Bibl. 176.

(12) Vgl. zum Problem der griechisch-hebräischen Zweisprachigkeit St. Bowman, *Hebrew as a second language in Byzantium,* in *Acts of the 18th International Congress of Byzantine Studies. Selected Papers : Main and Communications*, Moskau, 1991, I, *History*, ed. I. Ševčenko/G. Litavrin, Shepherdstown, WV, 1996, S. 84-92, der aber wesentliche Probleme nicht behandelt. — Zu den weitgefächerten Aktivitäten des T.B.M. vgl. die ausführliche Behandlung bei Ankori, passim (s. den Index) und den Eintrag bei N. Schur, *The Karaite Encyclopedia,* Frankfurt/Main etc., 1995 s.v.

ist je nach Einzelfall zu entscheiden ([13]). DeLanges Auswahlkriterium bei der Publikation der griechisch-jüdischen Texte war das Erscheinen griechischer Wörter, Sätze und ganzer Texte, das es gestattet, diese Texte oder ihre Originale (s. u.), als byzantinisch zu identifizieren. Dieses Prinzip, von ihm nicht formuliert, hat seine Schwächen, ist aber klar : Verfasser und / oder Kopisten waren griechisch-hebräisch zweisprachige Juden.

Unklar ist in der Regel, wer diese Manuskripte oder Teile nach Kairo gebracht hat. Ob der Schreiber ein byzantinischer Jude war, ist daher schwierig zu entscheiden :

Zum einen ist die Präsenz griechischer Wörter in einem hebräischen Text seit dem Mischnahebräischen, und den späten Büchern des AT (*Esr.*, 2, 69 und *Neh.*, 7, 69ff.) üblich, DeLange hat also gut daran getan, dieses Material beiseite zu lassen (vgl. seine Preface), und wir werden ihm darin folgen. Zum anderen lässt sich zwar ein bestimmter Typ der hebräischen Quadratschrift als byzantinisch identifizieren ([14]), und ein grosser Teil der von DeLange publizierten Dokumente ist in dieser Variante geschrieben (zum Beispiel der bei weitem umfangreiche Kommentar eines bisher unbekannten Re'uel zu Hesekiel und den Dodekapropheten) ; es ist aber unklar, ob ein Manuskript in Byzanz geschrieben und nach Kairo gebracht wurde, oder ob ein byzantinischer Schreiber es schon dort abgeschrieben hat.

Ein Problem ist, wie immer in der Genizah, die Datierung ; wenn nicht, wie in dem o. erwähnten Mastaura – Brief, die Datierung (dort nach der Seleukidenära), ausgeschrieben ist, ist man auf paläographische Kriterien angewiesen, die nicht unproblematisch sind. Doch sind manche Dokumente zweifellos alt oder sehr alt ([15]) – etwa der Re'uel-Kommentar in der Form zweier *rotuli ;* C. Sirat datiert ihn nach DeLange in etwa auf die Jahrtausendwende, S. Jerchower/Philadelphia auf das 10., vielleicht

(13) Vgl. zu derartigen Erwähnungen DELANGE 1992. Ich bedanke mich bei M. COHEN (Princeton), der mir in diesem Punkt sehr geholfen hat.

(14) Vgl. zur kodikologischen und paläographischen Besonderheiten byz.-hebr. Manuskripte, M. BEIT-ARIÉ, *Hebrew Codicology,* Jerusalem, 1981², und ID., *The Makings of the Medieval Hebrew Book,* Jerusalem, 1993 (spez. S. 15 ff. und Abb. 11 und 12). Typisch byzantinische Schrift ist etwa Dokument 2 bei DELANGE, der einzige Brief einer Frau und Nr. 3.

(15) Ich bedanke mich herzlich bei S. JERCHOWER/Philadelphia, der sich der Mühe unterzogen hat, für mich die Dokumente von DELANGE paläographisch zu datieren.

sogar neunte Jahrhundert : Wir kommen damit auf alle Fälle in die Makedonenzeit. Andererseits ist 1200 etwa der Zeitschnitt, vor den die meisten Dokumente zu datieren sind, da aus wirtschaftlichen und geographischen Gründen danach nur noch wenige Schriftstücke in die Genizah gelangten : Fustat musste seiner fatimidischen Schwesterstadt Kairo weichen, und byzantinische Juden dürften sich zu Handelszwecken nur noch selten dort aufgehalten haben.

In Kairo sind unter den byzantinischen Dokumenten Gattungen auszumachen, die auch sonst, bei Texten nicht byzantinischer Provenienz, bezeugt sind : Privat – und Geschäftsbriefe, Eheverträge, Glossare zur Mischna und anderen rabbinischen Schriften, Scholien zu biblischen Büchern, Übersetzungen wörtlichen („targumischen") Charakters (Kohelet), die Pesaḥ-Haggada, schliesslich ein Kommentar zu der Propheten, die erwähnte Re'uel-Rolle, die uns unten noch beschäftigen wird.

Das Griechische, die Muttersprache der Autoren / Schreiber, wird nach Massgabe dieser Gattungen verwendet ; sein Gebrauch ist also nicht zufällig, sondern von den Textsorten der ma. jüdischen Literatur her determiniert : In exegetischen Schriften, dem umfangreichsten Material in der Genizah, ist es Hilfssprache, vergleichbar den *lo'azim* Rashis, aber auch der klassisch-rabbinischen Praxis ; in Privatbriefen ist es für termini technici reserviert, Begriffe aus dem Alltagsleben, die kein hebräisches Äquivalent hatten oder deren hebräisches Pendant der Verfasser nicht kannte. Die Übersetzung des Kohelet trägt „targumischen" Charakter, ist also von der Syntax des hebr. Originals abhängig ; in der Pesaḥ-Haggada werden lediglich die Anweisungen auf Griechisch gegeben.

Insgesamt ist die Domäne dieses „Judeo-Greek" ([16]) im Verhältnis zum Judenarabischen, das in der Genizah dominiert, begrenzt — auch wenn

(16) Die Frage, ob das in der Genizah vertretene „Judeo-Greek" eine eigene Sprachform des Griechischen darstellt, und wenn ja, ob es sich um einen Sozio- oder eine andere Form von Idiolekt handelt, kann in dieser Arbeit nicht behandelt werden ; vgl. dazu P. WEXLER, *Three Heirs to a Judeo – Latin Legacy in Judeo-Ibero-Romance, Yiddish and Rotwelsch,* Wiesbaden, 1988, Abschnitte 1.1, 1.2 und 1.3, und bereits D. S. BLONDHEIM, *Les parlers Judéo-Romans et la Vetus Latina*, Paris, 1925, S. XXII ff. der Introduction, der bereits in „Appendice B" das griechische Kohelet-Buch aus der Genizah heranzog. Soviel sei jedoch festgehalten, dass die Sprachform der von DELANGE veröffentlichten Dokumente die Lücke füllt, die bisher zwischen den antiken Bezeugungen für „Judeo-Greek" und den frühneuzeitlichen Texten klaffte. Die Position dieser griechisch-jüdi-

wir durch die Überlieferung nur einen Ausschnitt fassen, ist dieses die stärker ausgebaute Sprache. Ausser in der Kohelet-Übersetzung ist es quantitativ in den meisten Texten in der Minderheit. Auch graphisch dominiert das Hebräische das Griechische (am auffälligsten in der Wahl der Schrift, auch in Einzelheiten der Graphie (s. u.) ; doch lassen sich auch umgekehrte Einflüsse ausmachen (s. S. 165 DeLange und meine Rez. in den SO-Forschungen, 58 [1999] S. 474-480, spez. 478).

Bei der philologischen Analyse dieses „Judaeo-Greek" ist vor allem die alte rabbinische Gräzität in Talmud und Midrasch, aber auch das byzantinische Griechisch zu berücksichtigen, dessen Kenntnis sich bei weitem nicht auf alle Sprachschichten und Stilebenen erstreckt. Einschlägig ist daher auch altes Sprachgut, dass in neugriechischen Dialekten aus byzantinischer Zeit bewahrt ist ; es besteht jedoch auch die Möglichkeit, dass die Rabbinen, auf welchen Wegen auch immer, an der klassischen Gräzität, die in Byzanz gepflegt wurde, teilhatten (s.u.) ; damit wird die alte Frage Liebermans nach der Bedeutung der griechischen Kultur für das rabbinische Judentum wieder aufgeworfen und auf das byzantinische Jahrtausend ausgedehnt ([17]).

Durch die Besonderheiten jüdischer Literatur, soweit sie nicht in hebräischer Sprache verfasst ist, sind diese philologischen Prämissen untrennbar mit der Eingangsfrage verknüpft : Die Frage, inwieweit sich die byzantinische Lebenswelt ([18]) der Juden in diesen Texten spiegelt, was Rückschlüsse auf ihre Partizipation an dieser Kultur ermöglicht, lässt sich nur beantworten, wenn wir die spezifische Kommunikationssituation rekonstruieren, die den Prinzipien rabbinischer Exegese zugrundeliegen : Erklärung des Bibeltextes (und der religiös-juristischen Schriften, die,

schen Texte innerhalb der griechischen Sprachgeschichte ist an anderer Stelle zu klären, ebenso die Frage, ob es sich wirklich um eine eigene Sprachform handelt (s.u.).

(17) S. A. LIEBERMAN, *Greek in Jewish Palaestine*, New York, 1965[2] ; *Hellenism in Jewish Palestine*, New York, 1962[2]. Vgl. ausserdem D. SPERBER, *Greek and Latin in the Rabbinic Literature*, Jerusalem, 1982 (Aufsatzsammlung) und meine Arbeit *Koine und Diglossie*, Wiesbaden, 1994, S. 80ff.

(18) Mit diesem Begriff schliessen wir uns an die Terminologie von P. L. BERGER/Th. LUCKMANN, *Die gesellschaftliche Konstruktion der Wirklichkeit. Eine Theorie der Wissenssoziologie*, Frankfurt, 1977[5], S. 17 und 24ff. an, die ihrerseits auf A. SCHUTZ zurückgeht. Vgl. auch A. SCHUTZ/Th. LUCKMANN, *Strukturen der Lebenswelt*, Darmstadt, 1975 und die Auseinandersetzung bei W. HABERMAS, *Theorie des kommunikativen Handelns*, II, S. 173ff.

zumindest der Theorie nach, auf ihm aufbauen : Mishna, Talmud und Midrasch), also der grösste Teil der ma. Literatur der Juden, ist Aktualisierung dieses Textes für die Gegenwart, und i.f. soll es um die Möglichkeit gehen, aus diesen Texten eine *spezifisch jüdisch-byzantinische* Gegenwart zu erschliessen. Diese Aktualisierung kann von der Glossierung schwieriger Wörter und Wendungen bis zu umfangreichen Theologoumena reichen, die dem biblischen Text eher unterschoben werden, als dass sie zur Erhellung des Wortsinnes im Sinne unserer historischen Textwissenschaft beitragen. Dies ist aber auch nicht die Absicht rabbinischer Exegese, sondern es handelt sich mit den Worten Franz Rosenzweigs darum, dass : „Also nicht etwa das Schriftwort gleichnisweise zur Illustration des gegenwärtigen Lebens herangezogen wird, sondern gerade umgekehrt dienen die Ereignisse zur Erläuterung des Schriftworts, werden zum Gleichnis für dieses" ([19]).

Der Gebrauch der Landessprache, hier des byzantinischen Griechisch, zur Deutung des Schriftworts war Teil dieser Praxis, wie die altfranzösischen und deutschen Glossen Rashis zeigen. Es soll daher i. f. untersucht werden, inwieweit diese Aktualisierung qua Glossierung der kanonischen Texte des Judentums Byzanz als lebensweltliche Realität erkennen lässt. Da die Mehrheit dieser Texte vor 1200 zu datieren ist (s.o.), ja, die Prophetenrolle sicher vor die Jahrtausendwende gehört, ist diese Wirklichkeit mit dem Byzanz der Makedonenkaiser und der Komnenen zu identifizieren. Diese Aufgabe erfordert Berücksichtigung beider Seiten : der literarisch-exegetischen Tradition, in die sich die rabbinischen Texte einschreiben (was die Frage einschliesst, warum so und nicht anders erklärt wird), aber auch die byzantinische Seite, was die ganze Komplexität des Phänomens Byzanz bedeutet — auch, wenngleich nicht ausschliesslich, die sprachliche Situation.

Unser erstes Beispiel zeigt die Vielschichtigkeit des Problems, obwohl hier kaum exegetische Schwierigkeiten vorliegen :

Nr. 11 bei DeLange (S. 85 ff.) ist ein Kommentar zu den ersten beiden Büchern der Torah. An ihm lassen sich die verschiedenen Dimensionen der Mittlerstellung der byzantinischen Juden exemplarisch aufzeigen ; dies betrifft in erster Linie die kodikologische, paläographische, graphe-

(19) F. ROSENZWEIG, Nachwort zu *Hymnen und Gedichte des Jehuda Halevi* (1922/1923, erschienen 1924) ; wieder abgedruckt in *Zweistromland. Kleinere Schriften zur Religion und Philosophie,* Berlin/Wien, 2001, S. 92f. Zitiert nach dieser Ausgabe.

matische, und sprachlich / stilistische Ebene. Der Kommentar ist eher grammatisch interessiert ; DeLange konnte ausserdem zeigen, dass in den gebotenen Erklärungen zahlreiche Parallelen mit den älteren griechischen Interpretationen (LXX, Aquila, Symmachus) nachzuweisen sind, aber auch solche zu byzantinischen Rabbinern, Karäern und Rabbaniten (Meyuhas ben Elijah ; Tobias ben Eliezer, Jakob ben Reuben), schliesslich zu dem veröffentlichten viersprachigen Pentateuch von Konstantinopel (gedruckt 1547), der neben dem Hebräischen, dem Targum Onkelos und einer judenspanischen (Ladino) Version auch eine neugriechische Fassung in hebräischer Schrift enthält, dessen gr. Teil Hesseling 1897 publiziert hat (i.f. abgekürzt als *PC*).

Der Text besteht heute aus vier Pergamentblättern, die in Cambridge, allerdings an verschiedenen Orten aufbewahrt werden ([20]). Ein Blatt, das wahrscheinlich den Beginn des Kommentars zu Genesis und das Ende zu Ex. (evtl. auch den Beginn von Lev.) enthielt, ist nicht erhalten. Weitere Lagen enthielten wahrscheinlich den Kommentar zu weiteren Büchern der Torah. Die einzig erhaltene Lage ist wohl nicht byzantinischen Ursprungs, denn sie enthielt fünf Blätter, was nach Beit Arié für Byzanz ungewöhnlich ist ([21]).

Der ursprüngliche Kommentar enthält zahlreiche griechische Glossen, allerdings immer in hebräischer Schrift. Eine spätere Hand hat dann über die Zeilen des Erstkommentators hebräische und griechische Glossen in hebräischer UND griechischer Schrift geschrieben ; bisweilen wechselt er auch in einer Glosse zwischen den Schriften und Sprachen (s. u.). Auffällig ist dabei v. a. der vereinzelte Gebrauch der griechischen Schrift beim sekundären Glossator, der wohl ein byzantinischer Jude mit griechischen Schreibkenntnissen war (s. u.). Die Regel (vgl. die Preface von DeLange), dass das Griechische in den von ihm publizierten hochmittelalterlichen Texten ausschliesslich in hebräischer Schrift, als einem der wichtigsten Identitätssymbole des Judentums, präsent ist, ist hier durchbrochen. Vergleichbares findet sich bei Rashi nicht.

(20) Ich möchte mich an dieser Stelle ganz herzlich bei den Angestellten der Mikrofilm-Abteilung der Universitätsbibliothek Cambridge für ihre Hilfe bedanken, mir das vollständige Ms. zugänglich zu machen.

(21) Vgl. DELANGE 85f. und BEIT ARIÉ (1981) 44f. Brieflich weist mir DELANGE darauf hin, daß Quinionen kein sicherer Hinweis gegen byzantinische Provenienz sind.

Kenntnis der griechischen Schrift und, zumindest der Intention nach, der griechisch-byzantinischen Orthographie ist nun ein wichtiges Indiz für die Teilhabe zumindest dieses Glossators an der nichtjüdischen, von Byzanz geprägten Kultur seiner Umwelt : Ist das Schreiben der griechischen Sprache in hebräischer Schrift der Intention nach eine innerjüdische Angelegenheit, gestattet es der Gebrauch der angestammten Schrift für das Griechische, zu untersuchen, inwieweit der Glossator die byzantinischen Normen bei dieser graphischen Realisierung befolgen konnte. Hierbei sind drei Ebenen zu unterscheiden ; sie betreffen die paläographische, die orthographische und die grammatische Seite der Fragestellung.

Doch zunächst müssen die Glossen in griechischer Schrift kurz aufgezählt werden :

Zu *Gen.*, 48, 14 (4 recto, Z. 15, S. 98 bei dL) : hebr. *śikkel* wird mit ΑΛΑΚΣΕΝ (*sic*) wiedergegeben. Der Erstkommentator interpretiert dies mit *hăḥākhim* „weise machen", ähnlich wie Aquila (ἐπιστημόνως) und der *PC* : ἐφρονίμευσεν. Der unbekannte Zweitglossator stimmt bezeichnenderweise eher zur Septuaginta (ἐναλλάξας) ; er liest, nach der Normorthographie, ἄλλαξεν ; die Einheitsübersetzung (EÜ) hat : „Wobei er seine Hände überkreuzte".

In *Ex.*, 8, 20 (5 recto, Z. 14, S. 102) glossiert er das *tišaḥet* des Originals („das Land erlitt schweren Schaden", EÜ) mit ΔΗΑΦΘΑΡΘΗΝ, einer ziemlich abenteuerlichen Schreibung für διεφθάρθη, und stimmt damit mit Symmachus (ἐφθάρη) und dem *PC* (διαφθείρνεται) überein ; die LXX hat ἐξωλεθρεύθη.

In *Ex.*, 14, 14 (5 verso, Z. 8, S. 104) hat das hebr. Original *yillaḥem* „wird kämpfen" (EÜ : „der Herr kämpft für Euch"). Der Erstkommentator bringt das Verb zweimal, das erste Mal in der Grundform (Qal) : *yilḥam*. Das ist von Bedeutung, weil dL hier ungenau ist : Der Zweitglossator übersetzt *beide* Verben ins Griechische, wobei er beide Male sowohl mit LXX als auch mit dem *PC* übereinstimmt (πολεμήσει bzw. καὶ νὰ πολεμήση. Das Auffälligste ist freilich, dass sein zweimaliges ΠΟΛΕΜΗΣΗ einmal von links nach rechts, das andere Mal von *rechts nach links* geschrieben ist (vgl. das Faksimile bei dL) (22).

(22) Frau Dr. PÉREZ MARTÍN, die so freundlich war, mir die paläographische Seite des Problems zu erläutern, wofür ihr an dieser Stelle herzlich gedankt sei, will bei dem ersten ΠΟΛΕΜΗΣΗ, das „korrekt" geschrieben ist, ΠΟΛΕΜΗΙΣΗ lesen ; der Haken ist jedoch eher das Lamed vom *'al* in der darunter-

Zu *Ex.*, 26, 12 (7 verso, S. 112) hat der Zweitglossator über die Worte *we särah* (die der Erstkommentator hebräisch glossiert hatte, und zwar mit mit 26, 13 *saruḥ* was er allerdings mit *'aijin* statt *ḥ* schreibt, damit also wohl griechischen Einfluss verrät) zusätzlich den hebräisch-griechischen Halbsatz ΚΕΤΟΠΕΡΙΚΕΜΑΝ *'al šene qeṣotaw* „und den Rest auf beiden Seiten"geschrieben, jedenfalls ist der Satz so gegen DeLange zu lesen ([23]). Die Bedeutung des hebräischen Wortes ist klar, es bedeutet „Rest". Aber was soll DeLanges ΠΕΡΙΚΕΜΑΝ hier? Der Herausgeber zweifelt selber seine Interpretation als eine Ableitung von „περίκειμαι" an, verwirft aber letztlich doch die Möglichkeit, περίσσεμαν zu lesen. Weder bedeutet das Verb περίκειμαι „übrig" oder „Rest", noch wäre eine solche Ableitung im Alt — oder Neugriechischen möglich oder bezeugt.

Ein Blick auf die Schreibung im Original klärt die Angelegenheit definitiv : Hier ist ganz deutlich ΠΕΡΗΣΕΜΑΝ geschrieben, und zwar in der in diesem Dokument auch sonst üblichen, freilich reichlich merkwürdigen (s. u.) Majuskelschrift. Ähnliches dürfte auch in *Ex.*, 31, 10 (8 recto, Z. 13, S. 112) vorliegen, wo *(bigde) haserad*, dessen Bedeutung umstritten war, als „übrige Tücher" nach *Jos.*, 8, 22 (wo *sarid*) gedeutet wird und der Zweitglossator ΤΟ ΠΕΡΗΕ darübergeschrieben hat ; man kann bei der Ähnlichkeit von Epsilon und Sigma in dieser Schrift freilich auch ΠΕΡΗΣ̣und damit eine Ableitung von περισσός, etwa περισσόν, oder wieder περίσσεμα, lesen.

Leider ist die letzte Glosse zu *Ex.*, 29,13 (8 recto, Z. 12, S. 112 dL) zerstört ; vor allem der Text des Erstkommentators ist unlesbar. Im biblischen Text steht *hayyotärät 'al ha-kkabed*, was die EÜ mit „Fettmasse über der Leber" wiedergibt. Die LXX haben τὸν λοβὸν τοῦ ἥπατος, Aquila περιττόν / περισσεία (vgl. dL zur Stelle) ; ihm folgt der *PC* mit τὸ περσότερο (*sic*) ἰπὶ τὸ σκώτι (*sic*), eine Interpretation, die der Erstkommentator als Alternative auch kennt (*še'ar* .....). Über die zerstörte erste Deutung hat der Zweitglossator nun in griechischer Majuskelschrift deutlich H...(unlesbar) PHZOMENH geschrieben, eine Buchstabenfolge, vor der dL kapituliert hat. Vor dem klar lesbaren P ist jedoch

stehenden Zeile. Beim zweiten ΠΟΛΕΜΗΣΗ ist das Sigma dem Schreiber zu einem kleinen Kreis geraten (s. u.).

(23) Ich glaube nicht, dass hier *'al qeṣotaw* sich wirklich auf das *šama* („dorthin") der obigen Zeile bezieht, sondern dass der Glossator einfach zwischen zwei Sprachen und Schriften gewechselt hat, wie er es auch sonst tut. DeLange (brieflich) bezeichnet meine Lösung als „certainly possible".

ein E oder zur Not Σ lesbar, so dass sich fast zwanglos ΠΕΡΙΖΟΜΕΝΗ ergibt, eine bisher unbekannte Ableitung von περιζώννυμι/περιζώννω „umgürten" (24) ; περίζωμα ist schon im klassischen Griechisch gut belegt (vgl. LSJ), weitere Belege bei Sirat et alii S. 49. Es ist zu vermuten, dass damit eine Art Haut oder eher Netz über der Leber gemeint ist : Diese Bedeutung war Moses Mendelssohn in seiner Torahübersetzung bekannt („Netz über der Leber", S. 167), ist aber noch viel älter : Hieronymus gibt in seiner Vulgata das Wort mit *reticulum iecoris* wieder ; damit wäre der zweite Fall gegeben, wo der unbekannte Kommentator von 11 dL mit einer Interpretation der Vulgata übereinstimmt (der erste S. 114 Anm. 14 bei dL). Die Kombination von περιζώννυμι τοῖς ἑντέροις hat schon Philodem *de ira* (25).

Die merkwürdige griechische Majuskelschrift ist in der Genizah nicht unbekannt, DeLange hat schon 1992 (S. 36) auf eine vergleichbare Glosse hingewiesen : T-S NS 250.7 bietet den Text von Ri. 8. 12-9. 54. Die fragliche Zeile bezieht sich auf Ri. 9, 11, die Antwort des Feigenbaumes auf das Ansinnen der Bäume, ihn zum König zu machen : „Soll ich...hingehen, um über den anderen Bäumen zu schwanken?" (EÜ). Ein unbekannter griechischer Glossator hat dies mit ΤΟΔΗΑΤΑΣΕΣΤΕΝ wiedergegeben, einer sehr vulgären Schreibung von τὸ διατάσσασθαι „das Anordnen, Gebieten", bezieht sich also auf den Infinitiv *lanua'*. Das würde dafür sprechen, dass diese Schrift nicht auf einen Schreiber beschränkt ist.

Was lässt sich aus diesem Befund für die eingangs skizzierte Problemstellung gewinnen?

Auf der paläographischen Ebene (26) fällt zuerst der Gebrauch der Majuskel auf, der in Byzanz nach dem 9. Jhd. ausser in liturgischen Texten, wo er sich länger hält, ausser Gebrauch kommt. Doch ist dies nicht die gewöhnlich byzantinische Majuskel, wir haben es hier vielmehr mit einer Sonderform zu tun („un alfabeto muy particular"), das keiner

(24) Bei SOMAVERA steht für περιζώνω „circoncingere, attorniare".

(25) Philodem de ira, ed. GOMPERZ, Col.VIII, Z. 19/20 ; der Zusammenhang ist freilich anders : καθάπερ ἀποδηλοῦσιν αἱ φωναὶ τότε μὲν εὐχομένων περιζώσασθαι τοῖς ἐντέροις τοῦ λυπήσαντος, τότε δ'ὠμά δάσασθαι... - Auf S.114, f.8 verso, Z. 2 dL finden sich ebenfalls noch einige griechische Buchstaben, etwa ΗΣΗ, aber der Text ist zu zerstört.

(26) Hier hat mir Dr. PEREZ MARTÍN unschätzbare Hilfe geleistet, wofür ihr hier herzlich gedankt sei.

der in Byzanz gebräuchlichen Typen der Majuskel entspricht ; nur das Ny zeigt Einfluss der Minuskel. Auffällig ist zum Bsp. die Form des A, das eher der Ligatur ει ähnelt. Ja, der Schreiber verwendet nicht einmal Ξ da, wo es hingehört hätte, sondern ΚΣ, was wieder auf hebräische Schreibpraxis verweist. Das alles spricht dafür, dass der Schreiber dieser Glossen und diejenigen der anderen in der Genizah gefundenen hochmittelalterlichen Beispiele (nicht zu verwechseln mit den älteren Dokumenten aus dem 5./6. Jhd.) nicht in einer „normalen" Elementarschule schreiben gelernt hatten, sondern auf andere Weise an ihre Kenntnis des griechischen Alphabets gekommen sein müssen. Sie schreiben daher, wie sie es gehört hatten (Dr. Pérez Martín vermutet sogar im Falle von Dokument 11 ein Diktat, doch s. u.) ; sie waren jedenfalls agraph in dem Sinne, dass sie *die herrschenden Schreibkonventionen von Byzanz nicht kannten.* Am auffälligsten ist freilich der (einmalige ?) Fall, dass der Zweitglossator von Dokument 11 ΠΟΛΕΜΗΣΗ von rechts nach links geschrieben hat, hebräischem Brauch entsprechend.

Dem entspricht die Orthographie : Die Gemination der Konsonanten unterbleibt (ΠΕΡΗΣΕΜΑΝ, ΑΛΑΚΣΕΝ), Η steht für Ι (passim), der Diphthong ευ ist vor μ zu ε vereinfacht (ΠΕΡΗΣΕΜΑΝ), der Infinitiv Medium und die Neutra auf -μα erhalten ein -ν, was schon die Morphologie (s.u.) betrifft (ΠΕΡΗΣΕΜΑΝ), nach Σ steht Τ für Θ.

Alle diese Erscheinungen sind aus „schlecht", das heisst von der Volkssprache beeinflussten Texten bekannt und auch hier dem Einfluss des gesprochenen Griechisch zuzuschreiben.

Auf der grammatischen Ebene ist ausser dem -ν bei den Neutra, das noch in zahlreichen ngr. Dialekten vorkommt, etwa dem Zypriotischen, vor allem aber aus ma. volkssprachlichen Texten wohlbekannt ist, auch das -ν in der 3. Ps. Sg. Aorist Passiv zu verzeichnen (ΔΗΑΦΘΑΡΘΗΝ), das ebenfalls, wie die Augmentlosigkeit, typisch volkssprachlich ist. Trotz der Kürze der Texte, die ein abschliessendes Urteil erschwert, finden sich jedoch keine ungrammatischen Formen. Nichts deutet darauf hin, dass die byzantinische *Volkssprache* für diesen Schreiber eine Fremdsprache ist.

Als Ergebnis unserer Untersuchung zu Ms. 11 dL können wir festhalten, dass zum einen ein starker volkssprachlicher Einfluss auf der orthographisch-grammatischen, zum anderen das fast völlige Fehlen byzantinischer Schreibtraditionen auszumachen ist. Beide Phänomene sind miteinander verknüpft : Das Ausfallen byzantinischer Schreibtradition macht die gesprochene Sprache sichtbar, weil der Schreiber nicht in vol-

lem Umfang an der byzantinischen Kultur partizipiert, wie dies auch bei vergleichbaren frühneugriechischen Texten der Fall ist (27). Dafür dominiert, am auffälligsten im Gebrauch der linksläufigen Schrift, der Einfluss des Hebräischen auf der graphischen Ebene.

Inhaltlich hat schon DeLange auf Parallelen zu den LXX, Aquila, Symmachus und byz. Rabbinern aufmerksam gemacht ; wir konnten eine Parallele zu Hieronymus hinzufügen. Auch solche mit dem *PC* sind zu bemerken. Ähnliche Fälle werden uns weiter unten öfter begegnen. Da der fragmentarische Kommentar aus der Genizah wahrscheinlich im 11. Jhd. geschrieben wurde (DeLange, brieflich), stellen er und vergleichbare Texte das Bindeglied zwischen den antiken und den spätmittelalterlichen Beispielen für griechisch-jüdische Bibelexegese dar. Die Rolle des Griechischen ist zu dieser Zeit im Vergleich zur Antike auf die oben beschriebenen Hilfsfunktion beschränkt : Wenn man bedenkt, dass die griechischsprachigen Juden einst einen Philo oder Flavius Josephus hervorgebracht hatten, wird die Begrenzung der textuellen Funktionen des Gr. bei den Juden des byzantinischen Mittelalters noch deutlicher.

Der Gebrauch der griechischen Schrift war unter den ma. Romanioten offenbar in religiösen Kontexten noch bekannt (im Alltag dürften sie sich durchaus auch der griechischen Schrift bedient haben, am häufigsten im Verkehr mit Christen). Es spricht manches dafür, dass sie für diese Zwecke die Neuerung der Einführung der Minuskelschrift nicht mitgemacht hatten und bei der alten Majuskelform verblieben, die sie spezifisch umformten.

Keines der oben behandelten griechischen Wörter bezeichnete spezifisch byzantinische Einrichtungen ; der besondere Wert dieser Glossen bestand nur im Gebrauch der griechischen Schrift und in deren Besonderheiten. Das ist bei den folgenden Glossierungen anders : Die nächsten Beispiele behandeln *typisch byzantinische Institutionen, Gegenstände und Gebräuche*, die unterschiedlichen Sphären byzantinischer Kultur angehören (28).

(27) Dies gilt für zahlreiche volkssprachliche Zeugnisse in mittelalterlichem Griechisch, die ausserhalb des byzantinischen Reiches verfasst wurden ; am ähnlichsten ist der Fall bei den „sufischen Sentenzen" des *Rūmī* und seines Sohnes, vgl. Beck, *Volksliteratur*, S.111f..

(28) Im folgenden wird jeweils zu Beginn eines neuen Abschnitts das danach diskutierte hebräisch/griechische Beispiel angegeben, um die Orientierung des Lesers zu erleichtern. Dabei wird die Ordnung des griechischen Alphabets eingehalten.

ŠOMERA / βιγλατούριν, (dL S. 297).

Aus ihrem byzantinischen Alltag kannten die Juden das Wort und die Institution der bigla, der „Wache". Das Wort, dessen lateinischer Ursprung (aus *vigilia)* längst erkannt ist, bezeichnet sowohl die Wache als Aufgabe als auch den Truppenkörper, dem z. B. die nächtlichen Kontrollgänge durch die Strassen und Gassen Konstantinopels anvertraut waren ([29]). Das Wort ist seit frühbyzantinischer Zeit belegt (vgl. die Belege bei Kriaras, Trapp, Sophocles, Lampe und im *Thesaurus Linguae Graecae*) ([30]) und lebt auch im Neugriechischen und seinen Dialekten weiter (vgl. den Eintrag im *'Ιστορικὸν Λεξικόν*, Bd. 3, S. 528). Besonders häufig ist es hier als Toponym : Vorspringende Punkte im Gelände wie isolierte Hügel, Hochsitze, alte Festungstürme und ähnliche Ruinen heissen noch heute häufig βίγλα (ib.). Diese Bedeutung, bei der eine Übertragung von der Körperschaft und ihrer Tätigkeit auf den Ort stattgefunden hat, ist auch schon byzantinisch belegt (Kriaras, op. cit., Nr. 1). Βίγλα war offenbar fest in der griechischen Volkssprache verankert, weshalb klassizistische Autoren wie Prokop es meiden ; zahlreich sind daher die Ableitungen : Wir finden schon früh βιγλίζω, βιγλεύω und βιγλάτωρ / βιγλατόρας (vgl. die Einträge bei Trapp und Kriaras). Von diesem letzten ist βιγλατόριον abgeleitet, das von der Bedeutungsbreite seines Grundwortes nur die eine, nämlich die lokale Bedeutung weiterführt : „Wachtturm" (Trapp, *op. cit.*). In dem Kataster der römischen ἐπισκοπή von Kephallonia aus dem Jahre 1264 (ed. Tzannetatos) ([31]) lesen wir S. 40/Z. 150 von einem χωράφιον τοῦ Βιγλατορίου (S. 40) ; ähnlich schon S. 38/Z. 120, wo b. nicht als Name für ein Grundstück

(29) Vgl. z. B. die *Vita des Andreas Salos*, ed. L. Ryden, Uppsala, 1995, II, S. 30 („night patrol" by R.), wo oben im Text βίγλα für „nächtliche Patrouille" erscheint, das weiter unten mit κέρκετον, das ebenfalls lat. Ursprungs ist, aufgenommen wird ; zum Thema vgl. Ph. Koukoules, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, I-IX., Athen, 1948-1955, III, S. 213f. und VI, S. 146-150.

(30) E. Kriaras, *Λεξικὸν τῆς Μεσαιωνικῆς 'Ελληνικῆς Δημώδους Γραμματείας 1100-1669*, Thessaloniki, 1968ff., Bd. 4, S. 113f. E. Trapp und Mitarbeiter, *Lexikon der byzantinischen Gräzität*, S.278 Sp. a. E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, Cambridge (Mass.), 1914 / Nachdr.1992, S. 308. G. W. H. Lampe, *A Partistic Greek Lexicon*, Oxford, 1961, 1989[9], S. 297. *Thesaurus Linguae Graecae* s. v. βίγλα.

(31) *Τὸ Πρακτικὸν τῆς Λατινικῆς 'Επισκοπῆς Κεφαλληνίας τοῦ 1264 καὶ ἡ ἐπιτομή αὐτοῦ. Κριτικὴ ἔκδοσις αὐτῶν*, St. Tzannetatos, Athen, 1965.

dient, sondern ein Appellativ ist : Der Wachtturm dient zur Feststellung der Grundstücksgrenzen. Kriaras verbucht es nicht.

Es war also in der gesamten byzantinischen Literatur bisher nur in *einem* Text und dort lediglich zweimal belegt, und zwar verhältnismässig spät ([32]). Trotzdem lebt βιγλατόριον im Ngr. weiter : Im *'Ιστορικὸν Λεξικόν* (Bd. 3, S. 529 s. v. βιγλατώρι) ([33]) werden mehrere Einträge vermerkt, so als Appellativ für Ägina und als Toponym für die Peloponnes (Gytheion) und Euboia, also gleichbedeutend mit dem Stammwort βίγλα Nr. 1 (Kriaras).

Unter den von DeLange veröffentlichten Dokumenten befindet sich als Nr. 16 (S. 295 ff.) auch ein Glossar zur Mishna, und zwar zu den Traktaten Shabbat, *'Eruḇim* („Vermischungen"), Pesaḥim und Peah. Ein ähnliches Glossar, wo das Griechische allerdings in *griechischer* Schrift geschrieben erscheint (s. o.), hatte schon zu Beginn des 20. Jhd. A. Papadopoulos-Kerameus in der Harkavy-Festschrift veröffentlicht, wozu dann Ph. Kukules und J. Starr Verbesserungen vorgeschlagen hatten ([34]). Gemeinsam ist beiden Dokumenten, dass das Griechische hier wie dort lediglich als Hilfssprache erscheint : Zur Verdeutlichung von schwierigen Stellen in der rabbinischen Literatur werden Wörter und Sätze aus der gleichzeitigen Volkssprache — hier : des Griechischen — herangezogen, die die ferne Wirklichkeit der Rabbinen mit der erlebten Alltagswirklichkeit — der von Byzanz — paralellisieren sollen ; diese Gattung des Glossars ist in der jüdischen Literatur des Mittelalters keine Ausnahme (vgl. Rashi). DeLange erwähnt den Paralleltext nicht.

(32) Hierbei ist zu vermuten, dass es sich an beiden Stellen um ein und denselben Wachttturm handelt : In Z. 120 wird ein Grundstück τοῦ 'Ηλιοῦ angeführt, dessen Lage von dem Wachtturm näher bestimmt wird. In Z. 150 heisst ein Grundstück τοῦ βιγλατορίου, aber wieder wird ein Grundstück τοῦ Φιλοκάλη in diesem Zusammenhang genannt (Z. 149), was darauf schliessen lässt, dass derselbe Wachttturm einmal einem Grundstück den Namen gab, das andere Mal als Orientierungspunkt für ein anderes Grundstück diente.

(33) Anders als das *Λ*L vermerkt, ist βιγλατώρι. also nicht unbezeugt (ἀμάρτυ[ρον]), sondern kommt in volkssprachlich gefärbten Texten schon der byz. Zeit vor.

(34) A. *Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Γλωσσάριον 'Εβραιοελληνικόν*, Festschrift zu Ehren des Dr. A. Harkavy, Petrograd ,1908, S. 68-90 u. 177 ; Ph. Koukoules, *Γλωσσάριον 'Εβραιοελληνικόν*, in *BZ*, 19 (1910), S. 422-429 ; J. Starr, *A Fragment of a Greek Mishnaic Glossary*, in *Proceedings of the American Academy for Jewish Research VI*, 1935, S. 353-367.

In dem Traktat ,'Erubim geht es um die „Tricks", wie trotz verschiedener Verbote, am Sabbat längere Wege zu gehen, zu kochen, Dinge zu transportieren usw., diese Arbeiten in besonderen Fällen doch ausgeführt, die Bestimmungen also umgangen werden können. In Er. 2,5 geht es um eine solche Erlaubnis, auch am Sabbat Dinge zu transportieren, wenn sich in dem Garten oder Gehege ein Wohnhaus oder eine ŠOMERAH, eine Wächterhütte, befindet (vgl. die Üss. von W. Nowack, L. Goldschmidt und J. Neusner) ([35]). ŠOMERAH ist ein unproblematisches Wort, das auch sonst in der rabbinischen Literatur vorkommt ([36]) und noch im Neuhebräischen verwendet wird. Die Stelle ist theologisch unverdächtig.

Der unbekannte Verfasser des hebräisch-griechischen Glossars erklärt nun ŠOMERAH mit einem typisch byzantinischen Ausdruck, eben dem von βίγλα abgeleiteten βιγλατούριν. Er setzt also bei seinem Leser voraus, das er weiss, was βιγλατούριν bedeutet, sonst würde die Glossierung unsinnig. Die herangezogene Alltagwirklichkeit ist also eine typisch byzantinische.

Da nichts dagegen spricht, dass dieses Glossar aus der klassischen Genizah-Zeit, also aus der Zeit vor ca. 1200 stammt, ist es sehr wahrscheinlich, dass der Beleg bei DeLange überhaupt der Erstbeleg für βιγλατούριν ist. Die Seltenheit des Wortes in den bisher bekannten byzantinischen Texten ist also auf unsere mangelnde Überlieferung zurückzuführen, die für die griechische Volkssprache vor dem 13. Jhd. wenig bietet. Dieser Befund ist typisch für das Griechische in den von DeLange publizierten Texten : Da die byz. Juden häufig — zu Ausnahmen s. u. — auf die byzantinische Volkssprache zurückgriffen, wenn sie diese Sprache neben dem Hebräischen verwendeten, bieten diese Texte nicht nur eine wertvolle und bisher zumeist vernachlässigte Quelle für diese Volkssprache, sondern auch Einblicke darin, inwieweit die byz.

(35) Vgl. *'Erubin, Text, Übersetzung und Erklärung* von W. Nowack, Giessen, 1926, S. 22f. (Giessener Mischna) ; *Der babylonische Talmud, neu übertragen durch L. Goldschmidt*, II, Berlin, 1930, fol.23a (S.73) : „Wächterhütte", vgl. auch bereits fol. 21a ; J. Neusner, *The Mishnah. A New Translation*, 1988, S. 211 („watchman's hut").

(36) Vgl. die Belege bei M. Jastrow, *Dictionary of the Targumim, Talmud Babli, Yerushalmi and Midrashic Literature*, New York, 1996, S. 1537. Das von derselben Wurzel abgeleitete *Šemirah* (ib. 1596) ist die Basis für unser deutsches „Schmiere" in „Schmiere stehen".

Juden an der byzantinischen Populärkultur partizipierten. Dafür sind die folgenden Beispiele noch aufschlussreicher.

ÄRÄṢ/θέμαν (S. 194 dL)

Diese Glossierung zu *Hesekiel*, 14, 13 erscheint zunächst überraschend. Die Passage ist Teil des schon erwähnten Kommentars zu Hesekiel und den Kleinen Propheten, dessen Verfasser, Re'uel ([37]) sich zwar selber (S. 234/35 dL, Fragment I verso, Z. 143) nennt, bislang aber unbekannt und daher zeitlich schwer einzuordnen ist. Paläographisch lässt sich der umfangreiche Kommentar, zwei ungleich grosse *rotuli*, deren Fragmente zum grösseren Teil in Cambridge (Taylor-Schechter Collection), zum anderen in Jerusalem (früher Budapest) aufbewahrt werden, auf das 9. oder 10. Jhd. datieren ([38]). Damit ist für die Datierung und Lokalisierung des Verfassers wenig nichts gewonnen, ausser dass die systematische Glossierung in griechischer Sprache für einen Romanioten spricht ; auch die Schrift ist byzantinisch, was eine Herstellung der *rotuli* im byzantinischen Reich nahelegt.

Warum Re'uel – oder seine Quelle-θέμαν ([39]) gewählt hat, ist auf den ersten Blick nicht einsichtig : Die LXX übersetzt hier durchgängig, auch an den Parallelstellen des Abschnittes bei Hesekiel (s. u.) und sonst (vgl. die Konkordanz von Hatch/Redpath) mit γῆ, was ja auch im Mittel- und Neugriechischen weiterlebt und z. B. vom Konstantinopolitaner Pentateuch (1547) in der vulgären Form ἠγῆς regelmässig für *äräṣ* verwendet wird. Auch der Targum Jonathan (ed. A. Sperber, Leiden, 1962, S. 290) bietet in *Ez.*, 14 regelmässig *ar'ā*, was *äräṣ* auch etymologisch genau entspricht. DeLange vermerkt lediglich : „thema, a subdivision of the Byzantine empire."

(37) Über seine Stellung in der Entwicklung der ma. jüdischen Exegese vgl. neuerdings R. C. STEINER, *Textual and Exegetical Notes to Nicholas* DELANGE, *Greek Jewish Texts from the Cairo Genizah*, in *The Jewish Quarterly Review*, 89, Nr. 1-2 (Juli-Oktober), S. 155-169. Demnach wäre die von R. vertretene „romaniotische Schule" das lang gesuchte „missing link" zwischen der spätantiken Exegese Palästinas und den Schule Deutschlands, Frankreichs und Italiens (ib. S. 156).

(38) Seth JERCHOWER (s.o. Anm. 14) datiert a. „Nicht älter als das 9. Jhd., nicht jünger als das 10. Jhd.". Dieser Frühdatierung schliesst sich auch C. SIRAT an (DELANGE, brieflich).

(39) Das auslautende -ν bei den Neutra auf -μα ist im Griechisch der Genizah normal und als volkssprachlich zu bewerten (s. o. zu περίσσεμαν).

Um diese zunächst befremdliche Erklärung Re'uels zu verstehen, ist es nötig, die gesamte Passage genauer zu untersuchen (40) : *Ez.*, 14, 12-15, 8 gehört zu dem Teil von Hesekiels Werk, worin die bevorstehende Strafe für Jerusalem verkündet wird, die dann 587/586 ja auch eintrat. Besondere Betonung wird dabei auf die Unerbittlichkeit des göttlichen Strafgerichts gelegt, dessen Wirken jedoch, so Hesekiel, durchaus konsequent ist, wenn man Jerusalems Verhalten in Rechnung stellt. Der Prophet holt dafür in der fraglichen Passage zweimal aus : 15, 1-8 bringt das Gleichnis vom unnützen Weinstock ; 14, 12-23 erläutert dagegen zuerst, in legalistisch anmutender Manier, das Wirken der göttlichen Gerechtigkeit. Unser Passus gehört zum ersten Teil, der, wie die Kommentatoren richtig feststellen, deutlich in zwei ungleiche Teile zerfällt : 14, 12-20 erläutert das Wirken der göttlichen Gerechtigkeit allgemein ; 14, 21-23 wird das dort entwickelte Regelwerk auf Jerusalem angewandt.

Der erste Teil ist in sich streng symmetrisch gebaut : Der Einleitungssatz — eben 14, 13 : „Menschensohn, wenn ein Land verräterisch an mir handelt"—, wird im folgenden an vier Möglichkeiten abgehandelt, wobei die formale Responsion der Gleichwertigkeit der von Gott verfügten Plagen entspricht (vgl. Blocks „Table 4 : The four Strikes of YHWHs Hand", S. 444-445) : Hunger, wilde Tiere, Krieg, Seuchen kann Gott über so ein verräterisches Land bringen.

Dieses Land wird zunächst nicht genannt, aber wie Block richtig 441/442 anmerkt, ist auch vor der Nennung Jerusalems in 14, 21 klar, dass nur Judas Hauptstadt gemeint sein kann : Die Stadt steht stellvertretend für das Königreich Juda, eine Gleichsetzung, die auch einmal auch dem Kommentator Block selbst unterläuft (S. 450).

Dieser Befund erklärt zunächst einmal die rätselhafte Verwendung des hebräischen Adjektivs *šalem* („ganz, vollständig") in Verbindung mit θέμα : Der Kommentator will so sicherstellen, dass mit dem mehrfach wiederholten *äräṣ* (ausser 14, 13 noch *Ez.*, 14, 15 ; 16 ; 17 ; 19) nicht, wie in 14, 23 nahezuliegen scheint, nur die *Stadt* Jerusalem gemeint ist, sondern die ganze „Provinz", nämlich Juda, deren Zentrum Jerusalem ist.

Die Glossierung von *äräṣ* mit θέμα beruht also auf der Gleichsetzung des Königreiches Juda mit einem byzantinischen Thema, wie diese vor

(40) Im folgenden stütze ich mich in erster Linie auf den Kommentar von W. Zimmerli, *Ezechiel*, I, BK, Neukirchen-Vluyn, 1969 (hier S. 315-324) und den vor kurzem erschienenen von D. I. Block, *The Book of Ezekiel, Chapters 1-24*, Grand Rapids, Michigan/Cambridge UK, 1997, *Commentary*, S. 437-453.

dem 11. Jhd. bestanden : Juda ist Teilreich eines grösseren Ganzen, nämlich des untergegangenen, aber in der Theorie weiterbestehenden Grossreichs Israel, wie ein Thema Teil des byz. Reiches ist. Jerusalem ist, byzantinisch ausgedrückt, sozusagen die μητρόπολις (vgl. Konstantinos Porphyrogennetos, *de thematibus*, ed. Pertusi, passim) Judäas wie die Themenhauptstädte, in denen der Stratege wie ein Vizekönig seinen Sitz hattte ([41]). Dahinter steckt letztendlich die konventionalisierte Gleichsetzung des römisch-byzantinischen Kaisers mit Gott : Wie Gott, der wahrhafte Herrscher Israels, ein Land, das ihn verraten hat, bestraft, so verfährt der Kaiser mit einem rebellischen, aber der Idee nach weiterhin einen Teil des Reiches bildenden Thema, wenn z. B. ein Stratege dort einen Usurpationsversuch unternimmt ([42]).

Diese Gleichsetzung setzt natürlich das Bestehen der „klassischen" byzantinischen Themenverfassung voraus : Obwohl die vier „Urthemen" in den Quellen zwischen 668/669 und (wahrscheinlich) 687 zuerst genannt werden, dauerte der Wandel von der spätrömischen Provinzialeinteilung zu den mittelbyzantinischen Themata Jahrhunderte ([43]), weshalb davon auszugehen ist, dass für Re'uels Kommentar diese Glossierung kaum vor der Mitte des 8. Jhd. sinnvoll gewesen sein dürfte, wenn er bei seinen Lesern mit Verständnis rechnen wollte. Da die Jahrtausendwende aus paläographischen Gründen als terminus ante quem wahrscheinlich ist, möchte ich für Re'uel die Zeit zwischen dem 8. und dem 10. Jahrhundert ansetzen.

Die Gleichsetzung des Verhältnisses (römischer) Herrscher/rebellische Provinz mit der Beziehung Gott/abtrünniges Volk (Israel) ist dabei älter

(41) Vgl. L. Bréhier, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1949, S. 360ff. und W. Treadgold, *Byzantium and ist Army 284-1081*, Stanford, 1995, 99f. Die Vorstellung von Jerusalem als der μητρόπολις Judäas ist alt und basiert letzlich auf der ptolemäischen Verwaltungsaufteilung, vgl. A. Schurer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, Nachdruck Hildesheim, 1970, II, S. 227 ff. ; vgl. auch Flavius Josephus, bell. *Jud.* III,3,5 : ὧν (nämlich der elf Kleruchien) ἄρχει μὲν ὡς βασίλειον τὰ 'Ιεροσόλυμα...

(42) Vgl. J.-C. Cheynet, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990.

(43) Vgl. dazu R.-J. Lilie, *Die zweihundertjährige Reform : Zu den Anfängen der Themenorganisation im 7. und 8. Jahrhundert*, in *Bsl*, 45 (1984), S. 27-39, 190-201, der allerdings nur einen kleinen Teil der Wirkungszeit R. behandelt ; und J. Koder, *Die Bedeutungsentwicklung des byzantinischen Terminus Thema*, in *ÖB*, 40 (1990), S. 155-165.

als das byzantinische Themensystem : Sie erscheint schon in bT Avodah zarah 54b/55a : Auch dort wird wie bei Re'uel das legale Verhältnis Herrscher/Provinz zur Illustration der „Untreue" in Form des Götzendienstes gebraucht ; auch das Verbum *srḥ* (vgl. Jastrow) gestattet beide Interpretationen (44). Allerdings ist der hier für „Provinz" gebrauchte Ausdruck, *medinah*, den Stemberger (45) mit „Land", Goldschmidt mit „Stadt" wiedergeben, gewöhnlich die Entsprechung des älteren römisch-griechischen ἐπαρχία/ὑπαρχία (vgl. Jastrow 599, Sp. a (ἐπαρχία) ; 734a s. v. mit dem Beleg aus Esther Rabbah) ; im alten Israel hiessen so die Provinzen (*1 Kön.*, 20,14 ff ; die Provinzen des Perserreiches *Est.*, 1, 1 ; 3 u. ö.). Re'uels Glossierung meint demnach etwas Vergleichbares, setzt aber bereits die mittelbyzantinischen Verhältnisse voraus, nicht mehr die spätantiken (46).

An der scheinbar merkwürdigen Glossierung Re'uels von *äräṣ* mit θέμα ist deutlich geworden, dass, wie sich die Durchschnittsbyzantiner den himmlischen Hofstaat nach dem Vorbild des Kaiserhofs vorstellten, die Gleichsetzung Gott/Kaiser in Byzanz sozusagen zum geistigen Handgepäck gehörte (47), so erklärte auch der byzantinische Rabbi Re'uel das Verhältnis des jüdischen Gottes zum abgefallenen Juda/Jerusalem mit dem Verhältnis eines byzantinischen Kaisers zu einem rebellischen Thema — zumindest in diesem Punkt haben sich die Juden von Byzanz von ihren christlichen Mitbürgern nicht unterschieden.

(44) Daneben auch die Bedeutung „die Ehe brechen", was ebenfalls bei den Propheten und im Komm. des Re'uel eine Rolle spielt, s. u. Anm. 135.

(45) Vgl. G. Stemberger, *Der Talmud, Einführung – Texte – Erläuterungen*, München, 1994³, S. 209f.

(46) Perles hatte op. cit., S. 572 behauptet, θέμα komme auch unter den rabbinischen Lehnwörtern aus dem Griechischen vor, allerdings ohne Belege zu geben. Bei Jastrow, Krauss, Sokoloff (M. Sokoloff : *A Dictionary of Jewish Palestinian Aramaic of the Byzantine Period*, Bar Ilan, 1990) und Sperber findet sich jedoch nichts dergleichen. Wenn das Wort in dieser Bedeutung tatsächlich belegt sein sollte, dann könnte es höchstens der jüngsten Schicht der klassischen rabbinischen Literatur angehören und somit einer spezifisch byzantinischen Redaktion.

(47) Vgl. H. Hunger, *Reich der Neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur*, Graz/Wien/Köln, 1965, Kap. II, S. 61ff. („*Das christliche Kaisertum als Nachahmung Gottes*") und C. Mango, *Byzantium. The Empire of New Rome*, New York, 1980, Kap.12, S. 218ff.(„*The ideal Life*").

ḤELÄQ /μερτικόν (S. 78 dL/Üs. S. 76). So glossiert der fragmentarisch erhaltene (er umfasst in der vorliegenden Form lediglich Kap. 2,13-2,23) griechische Targum zu Kohelet, der der einzige durchgängig griechische Text unter den von DeLange veröffentlichten Dokumenten ist, Koh. 2,21 (EÜ) : „Denn es kommt vor, dass ein Mensch, dessen Besitz durch Wissen, Können und Erfolg erworben wurde, ihn einem anderen, der sich nicht dafür angestrengt hat, als dessen ANTEIL überlassen muss" ([48]). Im Gegensatz zu βιγλατούριν und unserem folgenden Beispiel ist das μερτικόν dieser Übersetzung — das Manuskript stammt aus dem 11. Jahrhundert, ist aber vielleicht viel älter ([49]) — weder der Erstbeleg noch ein seltenes Wort : Die Erstbelege enstammen bereits der frühbyzantinischen Zeit (Joh. Lydus, *De mag.* und *Justininans Novelle* über die Kleriker Nr. 123, Kap.16), wo eine technische Bedeutung vorliegt („zustehender Anteil" ›Gebühr) ([50]) ; die ältere Form ist hier μεριτικόν ([51]). Aus dem Zusammenhang beider Stellen geht hervor, dass es

(48) Vgl. den neuen Kommentar von Th. Kruger, *Kohelet (Prediger). Biblische Kommentare Altes Testament XIX (Sonderband)*, Neukirchen-Vluyn, 2000 ; zum Begriff des „Anteils" S. 140 Anm. 37 und S. 305-307.

(49) Vgl. deLange ad locum mit Berufung auf C. Sirat.

(50) Joh. Lydos, *De magistratibus*, ed. A. C. Bandy, Philadelphia, 1983, S. 242, 24 ; μεριτικόν steht hier in einer langen Liste von Abgaben, Gebühren und Sporteln, eingeleitet mit τὴν τούτων ἀνελεῆ φόρων ἀπαίτησιν, die erklären soll, warum so viele Menschen ihre Heimat verlassen und nach Konstantinopel strömen (die Klage auf S. 242-244). In der Liste finden sich zahlreiche technische, darunter viele lateinische Wörter. Die genaue Bed. bei J. L. ist dem Herausgeber unklar (S. 341) : „perhaps taxes paid by joint owners (B. denkt wohl an die Bed. von *merites*, JNP) or taxes paid when an estate is divided among heirs" und verweist dann auf die Novelle Justinians : Justinian *Nov.* 123,16 (ed. Schoell/Kroll), die bekannte Klerikernovelle. Hier heisst es : ἐν δὲ τῇ ἁγιωτάτῃ ἐκκλησίᾳ ἐν κατατάττεται τὴν θείαν πληροῦν λειτουργίαν, καὶ μηδὲν παντελῶς τοῖς ἰδίοις συνκληρικοῖς διδόναι ὑπὲρ τῆς ἰδίας ἐμφάνειας, μηδὲ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν τῶν ἰδίων παραμυθιῶν ἢ τῶν ἄλλων μεριτικῶν αὐτῶν ἀποστερεῖσθαι. Dies ist bei Justinian der einzige Beleg für μεριτικόν : vgl. IV des *Legum Iustiniani imperatoris vocabularium, Pars Graeca*, S. 1687, Mailand, 1988. Vgl. auch F. Dölger, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, S. 232-260 („*Vom Gebührenwesen der Byzantiner*"), zu παραμυθία S. 238.

(51) Der Ausfall des zweiten /i/ ist an dieser Stelle in der Volkssprache üblich, vgl. ἔρημος > ngr. ἔρμος.

sich um eine kritisierte, gleichwohl etablierte Zahlung handelt ; Sache und Begriff waren offenbar längst bekannt.

Näher an der späteren, untechnisch weiten Verwendung von μερτικόν ist Epiph. pan. haer. (ed. Holl) 248, 5 (Satornilos), wo allerdings μεριτεία ([52]) steht : Hier haben die rebellischen Engel die Welt erschaffen und jedem seinen Anteil an der Schöpfung wie ein Landlos zugeteilt (κεκληρῶσθαι) ; die Verbindung zwischen den Ableitungen von μέρος und κλῆρος ist dabei alt und wird uns noch beschäftigen. Epiphanios schreibt auch sonst betont volkssprachlich ; andererseits ist es möglich, dass bei ihm, der in der Nähe von Eleutheroupolis/Palästina geboren war und das Aramäische und Hebräische beherrschte, die Bedeutung des hebräischen ḤELÄQ (s. u.) oder seines aramäischen Äquivalents *Ḥulqā* noch durchschlägt.

In späterer Zeit hat das heute wieder seltene μερτικόν die Funktion von μερίς und μέρος weitgehend übernommen ([53]), wie die Belege bei Kriaras s. v. μερτικόν zeigen ([54]). Das typisch byzantinische Wort war aber zu volkssprachlich, als dass es klassizistische Autoren verwendet hätten, wir finden es daher entweder in volkssprachlichen (Assizen, byz. Romane, Machairas), volkssprachlich gefärbten (Sphrantzis) oder in Gebrauchstexten, wie etwa den Praktika, wo die pseudoetymologische Kompromissform μεριδικόν erscheint ([55]). Das Wort ist also weder in Bedeutung noch Form problematisch ; die mittelbyzantinische Beleglage — und zu ihr gehört chronologisch die Kohelet-Übersetzung — in hochsprachlichen Texten wird sich freilich erst dann beurteilen lassen, wenn das Lexikon von E. Trapp auch μερτικόν umfasst.

An der fraglichen Kohelet-Stelle aus der Genizah steht μερτικόν nun für hebr. ḤELÄQ, dessen Grundbedeutung, seiner Wurzel und dem *Qal*

(52) Vgl. die Übersetzung von F. Williams, *The Panarion of Epiphanius of Salamis*, Book I (Sects 1-46), Leiden, 1987, S. 64 : „The world, however, has been parcelled out by lot to each of the angels" ; vgl. auch Anm. 5 zur theol. Problematik.

(53) Man sagte in der älteren Volkssprache auch ἀπὸ μερτικόν μου statt wie heute wieder ἐκ μέρους μου, vgl. Kriaras, *op. cit.*, unter Εκφράσεις, Nr. 1.

(54) Vgl. auch die zahlreichen Belege aus den volkssprachlichen Rezensionen des Alexanderromans im *Thesaurus Linguae Graecae.*

(55) Vgl. *Actes de Lavra* 98 und 161 (ed. Lemerle, Guillou, Svoronos, Papachryssanthou, II, Paris, 1977, Dok. 98, 3, 5, 18, 22 ; III, Dok. 161, 58 u. 59) ; vgl. auch Kriaras.

ḥalaq entsprechend, sowohl das zugewiesene Stück „Anbauland" („parzellierte Felder" nach dem Artikel im *Theolog. Wörterbuch zum Alten Testament* = THWAT ([56]) ; i. f. durchgängig benützt) als auch „Erbteil" umfasst. Gegensatz zur ersten Bedeutung ist *migraš*, Weideland, an dem die Leviten, die keinen Anteil an bebautem Land haben durften (vgl. *Num.*, 18, 20 ; *Deut.*, 14, 27), Besitz erwerben konnten.

Sekundär wird diese Bedeutung ausgebaut, insofern zum einen Gott der Erblasser Israels ist, andererseits aber auch Gott als Israels (vor allem der Priester und Leviten, vgl. die angeführte Stelle aus Num) Erbteil bezeichnet werden kann (vgl. *Dt.*, 32, 9 ; *Ps.*, 73, 26 ; 119, 57 ; 142, 6 und *Kl.*, 3, 24). Die gewöhnliche Wiedergabe von ḤELÄQ ist nun in der LXX (vgl. Hatch/Redpath) neben μέρος das davon abgeleitete μερίς, so ausnahmslos im Pentateuch, den angeführten Psalmenstellen (für Kl ist die griechische Übersetzung hier nicht erhalten) und dem Kohelet-Buch (ausser 5,18, wo μέρος steht) ([57]).

Hierdurch wird die Wiedergabe von ḤELÄQ durch μερτικόν bei DeLange klar : Insofern μερίς und μέρος im byzantinischen Griechisch, vor allem in der Volkssprache, durch μερτικόν ersetzt wurden, machte die jüdische Variante des Griechischen diesen Wandel mit und ersetzte ihrerseits μερίς durch μερτικόν. Ähnliches taten auch die Christen, als sie, allerdings viel später, ihre heiligen Schriften sprachlich erneuert kommentierten oder übersetzten, und zwar nachweislich an Stellen, wo in der griechischen Bibel noch die Bedeutung von *Ḥeläq* oder *ḥulqā* durchschimmert : So Maximos Kalliupolitis in seiner Übersetzung des NT an den Stellen *Luk.* 10, 42 (Maria und Martha,wo Strack/Billerbeck zu Recht auf *ḥeläq* als Vorbild für μερίς verweisen) ([58]) und 24, 51 (wo μέρος), J. Kartanos in seiner Nacherzählung des Alten und Neuen Testaments (ed. El. Kakoulidi-Panou, Athen, 1988, so S. 190 i. S. von „Königreich" und 268 i. S. von „Abteilung", gleichbedeutend mit μέρος)

(56) Der Verfasser des Artikels, TSEVAT, betont Sp. 1017 zu Recht : „der Begriff war in einer ackerbautreibenden, nach Sippen aufgegliederten Gesellschaft wie nirgendwo sonst zu Hause."

(57) Vgl. auch den Kommentar des Prokopios von Gaza zu *Dt.*, 32,9 (*PG* 87, 960 B), der die Stelle aus der Torah mithilfe der Psalmen erklärt. – Dass *ḥeläq* in den jüngeren Büchern des AT bisweilen schon durch die Bedeutung von griechisch μοῖρα beeinflusst ist, sieht HENGEL, *op.cit.*, S. 223 ; 230 ; 233 ; 264 . μερτικόν bedeutet heute auch „Schicksal".

(58) Vgl. STRACK/BILLERBECK, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch, II, Lukas, Markus,Johannes und die Apostelgeschichte*, S. 186.

und Meletios Pigas in seiner Χρυσοπηγή (ed. Valetas, S. 304,1) ([59]) im Gleichnis vom verlorenen Sohn (*Luk.* 15, 11).

Für die Behauptung, μερτικόν sei bereits die hochmittelalterliche Wiedergabe von *ḥeläq* statt μερίς unter den byzantinischen Juden gewesen, wäre nun der einmalige Beleg in der — zudem fragmentarischen — Kohelet Übersetzung aus der Genizah eine zu schmale Beweisbasis, aber ein Blick in die Pentateuch-Übersetzung von 1547 zeigt, dass die Übersetzung von ḤELÄQ durch μερίς/μέρος in der LXX nun der ebenso regelmässigen Wiedergabe durch μερτικόν gewichen war: An allen Stellen (*Gen.*, 14, 24 ; *Lv.*, 6, 10 ; *Num.*, 18, 20 ; 31, 36 ; *Dt.*, 18, 8 und 32, 9) steht hier μερτικόν, und die alte Kombination ḤELÄQ we NAḤALAH (vgl. THWAT s. v. naḥal/naḥalah), die die LXX durch μερὶς καὶ κλῆρος oder κληρονομία wiedergab, wird nun ebenso konstant mit μερτικὸν καὶ κληρονομία wiedergegeben. Dass Israel Gottes Erbteil ist, übernahmen die Christen, die sich als das Verus Israel auffassten ; daher kann Niketas Choniates (ed. van Dieten 209, 54) die Byzantiner als die κληρονομία Gottes bezeichnen, mit demselben Wort also, das die byzantinischen Juden für denselben Gedankengang aller Wahrscheinlichkeit auch gebrauchten. Ähnlich argumentiert der Chrysobull Konstantinos IX für die Nea Mone auf Chios (*JG*, I., 633f.), wo betont wird, daß nun die Christen die μερὶς ἐπιθυμητὴ und der κλῆρος οἰκεῖος Gottes seien. Der Fall ḤELÄQ / μερτικόν verweist zum einen auf eine durchgängige byzantinisch-jüdische Übersetzungspraxis, die sich bemühte, gleiche hebräische Ausdrücke mit gleichen frühneugriechischen wiederzugeben, wie Vergleichbares bereits für die Septuaginta festgestellt wurde. Sie zeigt aber auch in exemplarischer Weise, wie griechischsprachige Christen und Juden in byzantinischer Zeit mit verwandten theologischen Vorstellungen operierten und diese auch in einem traditionellen, freilich der Modernisierung zugänglichen Vokabular ausdrückten, das auf beiden Seiten in wesentlichen Punkten identisch war.

NOAH / μοιρολόγιον (*Ez.*, 7,11 ; S. 170 dL)

Das folgende Beispiel ist mit den schwierigen grammatisch-philologischen, aber auch exegetischen Problemen verknüpft, die *Ez.*, 7, 1-27 bietet. Hatte noch W. Zimmerli ([60]) mit weitreichenden Interpolationen

(59) Vgl. zu ihm G. PODSKALSKY, *Griechische Theologie der Türkenzeit*, München, 1989, S. 128-135, zur Chrysopege S. 129, Anm. 539.

(60) Vgl. den o. Anm. 39 genannten Kommentar, S. 159ff. ; zu 7, 11 b : „Ist ganz unverständlich" (S. 163).

gerechnet, die er v. a. mit Hilfe der LXX heilen wollte, wird in Blocks ([61]) neuem Kommentar der masoretische Text weitgehend wieder in seine Rechte eingesetzt. Der gesamte Passus, eine Ankündigung des göttlichen Gerichts, ist, wie die Kommentatoren vermerken, deutlich dreigeteilt, wobei die üblichen Formeln verwendet werden. In 7, 10 beginnt der dritte, längste Abschnitt, der nach den generellen Aussagen von 7,10-12a das Bild der perversen Zustände in der Endzeit ausmalt (7, 12b ff.).

7, 11 ist besonders korrupt ; während sich aber a zur Not als „Die Gewalttat erhebt sich und wird zum Zepter des Bösen" (EÜ) verstehen läßt, was vielleicht eine Anspielung auf die Macht Nebukadnezars/Babylons ist (vgl. die Kommentare), ist der Rest von 11 unverständlich ; die älteren Kommentatoren kapitulieren regelmässig vor ihm. Lediglich Block ([62]) sieht in NH des masoretischen Konsonantentextes, einem Hapax und für uns hier das entscheidende Wort, eine Ableitung von *nawa* „to adorn" und übersetzt „none of the high and mighty among them". Der Vers klingt an 7, 7 an, der freilich auch nicht unproblematisch ist (vgl. die Heilungsversuche in der BHS und bei Block und Zimmerli). Jedenfalls haben die LXX und der Targum6 ([63]) in den Wendungen *mehamonam* in 11 und *mehuma* in 7 jeweils das Wort für „Lärm" erkannt : LXX 7, 4 (enspricht 7, 7 des M, vgl. Zimmerli) καὶ οὐ μετὰ θορύβων οὐδὲ μετὰ ὠδίνων, bzw. σπουδῆς (7,11) ; der Targum hat *we la me itregošathon*. Der Targum fügt noch hinzu „und nicht von ihren Söhnen und von den Söhnen ihrer Söhne" — und verzichtet somit auf die Wiedergabe von NOAH.

Reu'el, um dessen Kommentar es sich wieder handelt, folgt ihm insoweit, als auch er das rätselhafte MHMHM, in dem Block unverständliche Klagelaute sehen will, als „das heisst ihre Söhne und Töchter" erklärt ; das abschliessende „*welo* NH" aber wie folgt erklärt : NH [BHM]...NH kommt von dem Wort *Nehy* (Totenklage) ([64]), und in der *römischen* Sprache (s. u.) heisst NH μοιρολόγιον. Wie Re'uel zu dieser Erklärung kam, ist leicht nachzuvollziehen : Zum *einen* hat er NH als Parallele von

(61) Vgl. den o. Anm. 39 genannten Kommentar, S. 240ff.

(62) ib. S. 255f. und Anm. 59.

(63) Vgl. *The Bible in Aramaic*, ed. A. SPERBER, III, *The later Prophets according to Targum Jonathan*, Leiden, 1962, S. 276.

(64) Fehlt im THWAT, doch vgl. den Eintrag im *Dictionary of Old Testament Theology and Exegesis*, ed. W. A. VANGEMEREN, III, Grand Rapids, Michigan, S. 43.

hamon („Lärm") genommen, das ja schon die LXX mit θόρυβος wiedergeben hatte (65), ebenso wie der Targum. Zum anderen stand ihm wohl die Parallelstelle *Amos,* 8, 9-10, wo ebenfalls der Tag YHWHs angekündigt und in düsteren Farben ausgemalt wird, vor Augen. Die Stelle hat *Ez.*, sicher als Vorbild gedient (vgl. die Kommentare) und in der Tat mag in *Ez.*, 7,7 („Tumult, kein Jauchzen auf den Bergen") eine Bezugnahme auf die Verse des Amos vorliegen (EÜ) : „Ich verwandle eure Feste in Trauer (*ebäl*) / und all eure Lieder in Totenklage (*qinot*)", was eben Re'uel dazu brachte, auch das unverständliche NH von Vers 11 in diesem Lichte zu interpretieren. Re'uel resümiert : „Er wird nicht überlebt werden, weder von seinem Sohn noch von seiner Tochter" (vgl. Targum !) „oder Bruder oder Sklave oder Magd, der für sie (pl.) ein *misped* (Klagelied ; aber *hesped* ist heute eher die Totenrede) machen und um sie die Klage anstimmen wird (Wz. *nh*)."

Diese Stelle bei Re'uel ist nun der Erstbeleg für μοιρολόγιον im Sinne von „Totenklage" überhaupt, denn an der älteren Stelle im Alexanderroman (ed. Kroll 1. 14 : Nektanebos' Schlussgespräch mit Alexander) bedeutet μοιρολογῶ noch : „das Todesschicksal voraussagen" ; die Belege bei Kriaras sind alle jünger.

Doch nicht der Erstbeleg allein ist hier entscheidend, sondern die Tatsache, dass Re'uel eine schwierige Prophetenstelle nicht nur mit Hilfe des Textzusammenhangs und der Parallelstellen,bewährten Verfahren rabbinischer Exegese, zu erhellen versucht, sondern auch mit dem Terminus für eines der wichtigsten Elemente mittelalterlicher und moderner griechischer Popularkultur : Der rituellen Klage um einen Menschen, aber auch um — personifiziert gedachte — Städte, Reiche usw. M. Alexiou hat in ihrer Dissertation (66) dem „rituel lament in the Greek tra-

(65) Ausser dem *Kodex B* der LXX, dem *Vaticanus*, einer nicht näher spezifizierten Minuskelhandschrift (s. den Apparat von RAHLFS) und einigen alten Übersetzungen, lesen die übrigen alten Handschriften (vgl. die beiden Apparate der großen Ausgabe) nach σπουδῆς noch : καὶ οὐκ ἐξ αὐτῶν εἰσὶν οὐδέ/οὔτε ὡραισμός ἐν αὐτοῖς (von ORIGENES mit Asterisk versehen) : Sie interpretieren also NH als Ableitung von *nawa* „to adorn" wie BLOCK, der die LXX jedoch nicht erwähnt.

(66) M. ALEXIOU, *The ritual lament in Greek Tradition*, Cambridge, 1974, wo spez. zu μοιρολόγιον und seiner Etymologie S. 110ff. Vgl. dazu auch W. PUCHNER, *25 (sic) Jahre Forschung zum griechischen Volkslied*, in ID., *Studien zum griechischen Volkslied*, Wien, 1996 (*Raabser Märchenreihe,* 10), S. 223-

dition" eine eingehende Studie gewidmet, und schon Ph. Kukules hat in seinem Βυζαντινῶν βίος (s. o. Anm. 28) Bd. 4, S. 148ff. die byzantinischen Bräuche und Vorstellungen zu Tod und Begräbnis zusammengetragen ([67]).

Auf jüdischer Seite wird das Totenbrauchtum und die damit verbundene Totenklage in der Mishna (*Mo'ed kaṭan*, Kap. III, 5ff.) und der dazugehörigen Gemara des Talmud erörtert, Texte, die in jüngerer Zeit von der Forschung stärker beachtet werden ([68]). Damit sind die Voraussetzungen gegeben, Re'uels Gleichsetzung dieser Traditionen zu erklären und der Frage nachzugehen, ob seine Glossierung singulär, eine momentane ad-hoc Erscheinung darstellt oder mehr aus ihr abzulesen ist.

Voraussetzung ist in beiden Kulturen die allgemein menschliche Erfahrung des Verlustes einer geliebten oder geachteten Person (vgl.

294, spez. zum Buch M. ALEXIOUS S. 230f. und neuerdings die Auswahl von G. SAUNIER, *Ελληνικά δημοτικά τραγούδια. Τα Μοιρολόγια*, Athen, 2000.

(67) Zu μοιρολόγιον ib. S. 168ff. Vgl. zum f. ausser den Artikeln „death", „threnos" und „funeral" im ODB und den Bemerkungen L. BRÉHIERS, *La civilisation byzantine*, Paris, 1950, S. 19ff., noch folgende Beiträge : G. DAGRON, *Troisième, neuvième et quarantième jours dans la tradition byzantine : Temps chrétien et anthropologie*, in *Le temps chrétien de la fin de l'antiquité au Moyen Age*, Paris, 1984, S. 419-428 (zu den 30 und 40 Tagen) ; und H.-G. BECK, *Die Byzantiner und ihr Jenseits* (Zum M. S. 20 f., 65 f.) ; P. J. FEDWICK, *Death and Dying in Byz. Liturgical Tradition*, in : *Eastern Churches Review*, 8 (1976), 152-161 ; D. ABRAMSE, *Rituals of Death in the Middle Byz. Period*, in *GOThR*, 29 (1984), 125-134 ; C. WALTER, *Death in Byzantine Iconography*, *Eastern Churches Review*, 8, (1976), 113-127 ; J. PELIKAN, *The Shape of Death : Life, Death and Immortality in the Early Fathers*, Westport, Connecticut, 1961, spez. Kap. III : *The Triangle of History*, S. 55 ff., London, 1962 (Einstellung der Kirchenväter zum Tod) ; E. FREISTEDT, *Altchristliche Totengedächtnistage und ihre Beziehungen zum Jenseitsglauben und Totenkultus der Antike*, Münster, 1928 und G. SPYRIDAKIS, *Τὰ κατὰ τὴν τελευτὴν ἔθιμα τῶν Βυζαντινῶν ἐκ τῶν ἁγιολογικῶν πηγῶν*, *EEBS*, 20 (1950), S. 74-171

(68) Vgl. J. HAUPTMANN, *Death and Mourning*, in *Celebration and Renewal. Rites of Passage in Judaism*, ed. R. M. GEFFEN, Philadelphia /Jerusalem, 1993, S. 226-251 ; L. A. HOFFMANN, *Rites of Death and Mourning in Judaism*, in : *Life Cycles in Jewish and Christinan Worship*, ed. by P. F. BRADSHAW/L. A. HOFFMANN, Notre Dame/London, 1996, S. 214-239 ; vgl. auch bereits KRAUSS, *Talmudische Archäologie*, II, 65, wo aber *nehi* fehlt, und E. HOROWITZ, *Speaking to the Dead : Cementary Prayer in Medieval and Early Modern Jewry*, in *Journal of Jewish Thought and Philosophy*, 8, 2 (1998), S. 303-317.

Burkert), die in gemeinsamem Vollzug innerhalb der Gemeinschaft — diese sei die Polis ([69]) oder die jüdische Kultgemeinschaft (deren Strukturen Ähnlichkeiten mit der Polis aufweisen, s. u.) — ausgedrückt und dadurch überwunden werden soll. Dieser Doppelcharakter der öffentlich gezeigten und ausgedrückten Trauer, wozu eben auch der ritualisierte Gesang gehört — einmal das persönliche, auch familiäre Leid, zum anderen die Gemeinschaft, in der diese Trauer stattfindet und kanalisiert werden muss — führt dazu, dass die Autoritäten, seien es die Gesetzgeber der Polis ([70]), oder die rabbinischen Autoritäten, schliesslich die Kirchenväter (ausführliche Stellensammlung bei Kukules, *op. cit.*), in Ausmass und Charakter dieser Trauerkundgebung einzugreifen sich bemüssigt fühlten. Angesichts der Jenseitserwartung galt heftiges Trauern als obsolet, gewettert wurde daher gegen übertriebenen Luxus beim Begräbnis und „überbordende" Riten : Das gilt für die Predigten Basilios' des Grossen ([71]) und stärker noch für die des Johannes Chrysostomos ([72]), der mehrfach behauptet, dass die üblichen Trauerriten nur der Zurschaustellung dienten und παίγνια seien (*PG* 62, 203), nicht anders als für die Autoren der Mishna und die Autoritäten der Gemara : Gemeinsam ist beiden Seiten nicht nur die Ablehnung des Aufwandes bei

(69) Zu den Trauerriten in der Polis vgl. W. BURKERT, *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart, 1977, S. 293ff.

(70) So für Athen bereits Solon, vgl. PLUTARCH, Solon (ed. ZIEGLER), 12 (d-e) und 21 (c-d) ; Demosthenes zitiert die Solonische Gesetzgebung in or. 43, 62 ; auch an dieser Stelle wird besonders auf das Verhalten der Frauen geachtet. Vergleichbar sind die Bestimmungen der Stadt Julis auf Keos, *Leges Graecorum Sacrae* 93A.Vgl. die Behandlung bei ALEXIOU, *op. cit.*, S. 14ff.

(71) So *PG* 31, 229C (Mässigung beim Trauern ; die üblichen Trauerriten (Asche, lautes Klagen) sind etwas für Leute, die von den himmlischen Dingen nichts verstehen) ; 304B (gegen den Begräbnisluxus : καλὸν ἐντάφιον ἡ εὐσέβεια) ; 484AB : Seit dem Erscheinen der Heiligen ist das Sterben kein Anlass mehr zur Trauer).

(72) *PG* 48,1019-1020 (Mahnung zur Zurückhaltung beim Trauern ; heftiges Trauern ist typisch für eine γυναικώδης ψυχή ; man möge sich nicht wie ein Heide (Ἕλλην) benehmen und sich so vor ihnen blamieren ; 59, 346 (übertriebenes Trauern soll nur Eindruck schinden) ; 61, 702 (antijüdische Spitze) ; 61, 698 ; besonders aufschlussreich ist 63, 42 : Obwohl für die Christen der Tod keine Macht mehr hat, ist auf den ἀγοραί dauernd Wehklagen und Jammern zu hören, sodass sich der Prediger vor *Juden*, Heiden und Häretikern schämen muss, die solches sehen.

Begräbnissen (*PG* 31, 304 entspricht bT *Mo'ed qaṭan* 27a/b), sondern bezeichnenderweise auch die *Rücksicht auf den* (angeblichen) *Blick des anderen*, des Christen oder Häretikers, auf trauernde Mitglieder der eigenen Gemeinde : *PG* 63, 42 entspricht in etwa dem bei J. Hauptmann, *op. cit.*, S. 228 angeführten Argument der Rabbinen in den Tosaphot zu Mo'ed qaṭan 21a, bestimmte ältere Riten machten Israel zum Gespött der Heiden oder würden dem Vorwurf der Magie Nahrung geben.

Genützt haben diese Verbote offenbar wenig, wie das Überleben gerade abgelehnter Bräuche fast bis in unsere Tage zeigt (etwa gemietete Klageweiber) : Wie so häufig, zeigen die Ermahnungen der Autoritäten an, was *trotzdem* passierte. Aber auch jenseits der pastoralen Vorliebe zur Eindämmung als unschicklich oder skandalös empfundener Äusserungen der Trauer, zeigen die griechisch-christlichen und jüdischen Trauerriten bemerkenwerte Ähnlichkeiten, die über allgemeinmenschliche Konstanten oder eine alte mittelmeerische Koine hinausreichen und mit den gemeinsamen Wurzeln von Christentum und Judentum zu erklären sind ([73]). Dazu gehört die als bedrohlich empfundene herausragende Rolle der Frauen ([74]), die Gefährdung ihrer Würde durch öffentliches Auftreten, Lösen der Haare usw. ; aber auch der zeitliche Rhythmus der Trauerfristen ähnelt sich in beiden Traditionen bis in die Einzelheiten, selbst wenn alte Gemeinsamkeiten später verdeckt worden sind ([75]). Das gilt nun auch für eines der wichtigsten Elemente der Trauer um den Toten : die Totenklage. Seit Homer in der griechischen Literatur geläufig, ist der Threnos zu einem der beliebtesten Gattungen der griechischen und byzantinischen Literatur geworden, die dort, wie das verwandte Enkomion, schnell unter die Herrschaft der Rhetorik geriet ([76]).

(73) Vgl. dazu bereits *PG* 126, 1000.

(74) *Mishna Moed qaṭan* III, 8a – b ; 9a. Vgl. dazu HAUPTMANN, *op. cit.*, S. 227 und 242, und zur griechischen Seite ALEXIOU, *op. cit.*, 15ff ; 21f. ; 28f.

(75) So war die siebentägige Trauerfrist, hebr. *šiba'*, die im Judentum bis heute gilt, in Byzanz nur noch lokal üblich (KUKULES, S. 208f. mit Anm.), statt dessen galten neun Tage (ἔνατα). Besonders deutlich ist der Fall der alten τριακόστια, die dreissigtägige Frist, die durch die bis heute üblichen vierzig Tage ersetzt wurden ; bei den Juden gilt bis heute die *šelošim* – Frist. Vgl. zum Ganzen HAUPTMANN S. 234ff. und 243f. und DAGRON.

(76) Vgl. HUNGER, *Die hochsprachliche Profanliteratur der Byzantiner*, I, S. 120ff. ; 132ff. (Epitaphioi und Monodien). Michael Italikos schrieb gar eine hochrhetorische Klage auf den Tod seines Rebhuhns, vgl. P. AGAPITOS, in *BZ* 82 (1989), S. 59-68.

Auch die jüdische Tradition bietet Vergleichbares, locus classicus ist *2. Sam.*, 1, 17ff., die poetische Klage Davids um Saul und Jonathan, dort mit der figura etymologica *qonen qinah* („ein Klagelied klagen") eingeleitet. *Qinah* ist das übliche Wort für das Klagelied und folgerichtig eine der wichtigsten Gattungsbezeichnungen biblischer und rabbinischer Poesie ; ihm und *nehi* entspricht in der LXX regelmässig θρῆνος : θρῆνοι Ἱερεμία / *qinot Jirmija* — hier steht freilich eine Stadt im Mittelpunkt, den antiken Städteklagen vergleichbar (vgl. AISCHYLOS, *Perser* 249-252 und AP 9.151) ([77]). Dass der Tod der Eltern, des Torah-Lehrers, die Verbrennung einer Torah-Rolle und die Zerstörung des Tempels und Jerusalems rituell als gleich schwer behandelt werden, insofern der aus diesem Anlass vorgenomene Riss (*qeri'ah*) nicht zusammengenäht werden darf, steht im Talmud (bT *Mo'ed qaṭan* 26a). So ist es kein Wunder, dass die Klagelieder Jeremiae, Jesaiah und Jeremia selbst in ihrer griechischen Fassung zusammen mit den antiken Traditionen die Grundlage für die zahlreichen byzantinischen Städteklagen bilden, allen voran natürlich für die um Konstantinopel selbst, sei es anlässlich von 1204 (vgl. Niketas Choniates, ed. van Dieten 576ff.), sei es, vor allem, angesichts der osmanischen Eroberung 1453 ([78]).

Selbst in Einzelheiten der Performanz sind die jüdische und die griechisch-christliche Tradition von θρῆνος / *qinah* einander nahe : So unterscheidet schon die Misnah (*Mo'ed qaṭan* III 9b ; alle Verbalformen beziehen sich bezeichnenderweise auf *weibliche* Sänger!) zwischen Klagegesängen, bei denen eine einzelne Sängerin einer Gruppe gegenübersteht, die ihr respondiert (*qinah* genannt), und dem gemeinschaftlichen Klagegesang (*'innuy*) ; unser *nehy* wird in Form eines Zitates aus *Jer,* 9, 19 genannt. Ob diese semantische Scheidung die sprachliche Wirklichkeit traf, bleibe dahingestellt, sicher ist, dass es in Byzanz Vergleichbares gab (Kukules, *op. cit.*, S. 169), was sich auch heute noch fortsetzt (Alexiou, *op. cit.*, S. 131ff. „Antiphonal structure and antithetical thought").

Diese Gleichartigkeit oder zumindest Vergleichbarkeit der jüdischen und griechischen Lebenswelt in diesem Punkt hatte einst schon die Über-

(77) Vgl. ALEXIOU, S. 83ff.

(78) Vgl. ALEXIOU 85ff. ; 144f. Vgl. bereits K. KRUMBACHER, *Ein dialogischer Threnos auf den Fall Konstantinopels*, in *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften,* 1901, S. 329-362. Vgl. auch *Lexikon des Mittelalters* s. v. planctus.

setzer der LXX dazu geführt, θρῆνος für *qinah* und *nehi* zu nehmen ; als nun in der byzantinischen Volkssprache μοιρολόγιον an die Stelle von θρῆνος (Alexiou) trat, konnte ein hebräisches Wort für Klagelied, sei es *nehi* oder *qinah*, ohne weiteres mit μοιρολόγιον wiedergegeben werden — die Glossierung Re'uels folgt der griechischen Kultur — und Sprachentwicklung.

Ist Re'uels Wiedergabe nun singulär oder zeigt sie gängige romaniotische Übersetzungspraxis ? Ähnlich wie bei ḤELÄQ / μερτικόν glauben wir zeigen zu können, dass letzteres zutrifft : Aus späterer Zeit sind uns mehrere Klagelieder zu den Trauerfeiern am 9. Ab aus romaniotischer Tradition erhalten, die, in der in der Nachfolge von Kl. stehend, *qinah* regelmässig mit μοιρολόγιον wiedergeben ; dass Re'uel in seinem Kommentar das Wort *qinah* nicht nennt, wird daran liegen, dass sein Konsonantentext NH ihm die Existenz eines Wortes *noah* nahelegte ([79]) :

So lautet es in dem von Papadopoulos-Kerameus schon 1912 veröffentlichten Lied, dessen Ms. aus dem 13. Jhd. stammt, in der Überschrift : ΜΟΙΡΟΛΟΓΙΝ 'Ρωμεϊκὸν παραπονετικὸν πολλά ; in Zeile 1 wird dann das Diminuitiv μοιρολογίτζιν gewagt ([80]). Auch in dem spätmittelalterlichen Glossar zu den fünf Megilloth, das Altbauer/Shiby vor einigen Jahren veröffentlicht haben, findet sich das Verb νὰ μοιρολογήσῃ für *lesefod* in Koh. 3, 4 (S. 408), und in 12, 5 (S. 414) wird für *ha-sofedim* neben οἱ γραφιᾶδες (was *soferim* entspricht !) auch μοιρολογητᾶδες (LXX : οἱ κοπτόμενοι) geboten ([81]). Dies verdichtet sich zu der Vermutung, dass Re'uel bereits in der romaniotischen Übersetzungspraxis steht, die wir bisher nur aus viel späteren Jahrhunderten kannten.

NE'ARIM(?) / παλληκάρια (*Gen.*, 14, 24[?]) ; S. 118, Z. 17 dL.

Leider ist der Zusammenhang der Stelle ([82]) unklar, da die Glossierung nur in dem schlecht erhaltenen Kommentar zum Hexateuch (*Nr.*, 12 dL,

(79) S. K. Papageorgios, *'Εβραίο-ἑλληνικαὶ ἐλεγεῖαι*, in *Φιλολογικὸς Σύλλογος Παρνασσός, 'Επετηρίς*, 5, Athen, 1901, S. 157-175 (wo μοιρολόγιον Z. 6 oben) — der auf hebräisch zitierte Vers in der Überschrift stammt aus den *qinot Jirmija* ; A. Papadopoulos-Kerameus, *Ein vulgärgriechisches Klagelied griechischer Juden*, in *Haḳedem*, 3-4 (Sept.-Dez. 1909), Petersburg, 1912, S. 35-39 (Tafeln auf den vorhergehenden Seiten) ; μοιρολόγιον erscheint gleich S. 35.

(80) Transkription, leicht abweichend von P.-K. , von mir.

(81) M. Altbauer/Yakov Shiby, *A Judeo-Greek Glossary of the Ḥameš Megilloth*, in *Sefunot*, 15, S. 367-421.

(82) Die von mir herangezogenen Bibelkommentare und Übersetzungen : E. A. Sperber, *The Anchor Bible 1 : Genesis. Introduction, Translation and Notes*,

S. 117ff.) erhalten ist (vgl. DeLange zur Stelle). Doch ist seine Vermutung, dass eine Erklärung zum weiteren Kontext von *Gen.*, 14 (Abrahams Kampf und Sieg über die Könige, Melchisedek-Episode) vorliegt, durchaus ansprechend. Doch ist nicht klar, welche hebräische Wendung genau mit παλληκάρια wiedergegeben wird, da die Kämpfer auf Abrahams Seite im Zusammenhang der Geschichte mehrfach genannt werden : *Hanikhaw Jelade Betho* (14, 14), also seine im Haus geborenen Knechte, die eingübte Kämpfer sind (LXX : τοὺς ἰδίους οἰκογενεῖς αὐτοῦ), vom *PC* mit παλληκάρια wiedergegeben ; seine Diener/Sklaven (14, 15 : *'abde*, LXX : οἱ παῖδες αὐτοῦ ; Pentateuch : σκλάβοι) ; oder eben *ne'arim* in 14, 24, wo es parallel mit *anašim* verwendet wird, wie auch sonst öfter (vgl. THWAT s. v. *na'ar* [Fuhs]), in der LXX mit οἱ νεανίσκοι..ἄνδρες, im Pentateuch von 1547 (PC) mit παλληκάρια und ἄθρωποι (sic) wiedergegeben.

Da der hebräische Kontext so unklar ist, empfielt es sich, zunächst einmal die byzantinische Seite zu berücksichtigen. T. Kolias hat sich in seinem Artikel in der Festschrift Schreiner über die Hilfskräfte im byz. Heer auch um die — leider häufig unscharfe — Terminologie bemüht, ohne über eine Ausbreitung des Materials hinauszugelangen ([83]).

Die Verwendung des Wortes παλληκάρι(ον), das in mittelbyzantinischer Zeit bereits synonym mit πάλληξ war, und als LW in der rabbinischen Literatur vorkommt ([84]), für diese Hilfskräfte steht neben dem Gebrauch von paidía, παῖδες, ὑπηρέται, ἐπίκουροι und anderen Wörtern, die hier weniger interessieren. Das formale Diminuitivum παλληκάρια ist schon in den Papyri belegt (*Pap. Ox.* 1863. 4). Die militärisch-technische Bedeutung („Hilfskräfte") und die Funktion der πάλληκες finden sich bereits regelmässig im *Strategikon* des Maurikios (ed. Dennis/Gamillscheg : V1, 7. 12 ; 2, 4 ; 14 ; VII A 13, 10 ; B10, 4. 8 ; IX 3, 111) und später regelmässig in den militärischen Handbüchern der mittelbyzantinischen Periode (vgl. Kolias). Sachlich gestatten es die

Garden City, N. Y., 1964, S. 99 und 105 ; Biblische Kommentare Altes Testament : *Genesis*, von Cl. WESTERMANN, Neukirchener Verlag, 1981 (2. Teilband, S. 213ff.) ; *The International Critical Commentary, Genesis*, by J. SKINNER, Edinburgh, 1930², S. 27ff., bieten wenig oder nichts für die hier angesprochenen Probleme.

(83) T. KOLIAS, *Ein zu wenig bekannter Faktor im byzantinischen Her : die Hilfskräfte (παῖδες, πάλληκες, ὑπουργοί)*, in *Festschrift Schreiner*, S. 113-124.

(84) Vgl. S. KRAUSS, *op. cit.*, II, S. 454 ; die Bedeutung ist freilich eine andere.

Belege bei Kolias, sich ein verhältnismässig präzises Bild von den Funktionen dieser Leute zu machen, zumal diese über die Jahrhunderte weitgehend unverändert blieb : Sie nahmen an Expeditionen teil und wohnten im Lager (Kolias, *op. cit.*, 116), gehörten aber nicht zur eigentlich kämpfenden Truppe (*ib.* 115, 117), leisteten vielmehr allerlei Hilfsdienste : Versorgung der Pferde, Waffentransport (s.u.), Führen der Lasttiere, Beute vom Schlachtfeld führen, blieben aber während der Schlacht im Lager (Kolias, *ib.*, S. 117 u. Anm. 35) ; Ausnahmen von dieser Regel kamen aber vor : Kolias, 118 .

Die inferiore soziale Stellung dieser Hilfskräfte ([85]) kommt auch darin zum Ausdruck, dass unter ihnen auch Sklaven vertreten waren (Kolias, S. 119 und 123) ; zumindest die Herkunft aus niedrigen Gesellschaftsschichten war häufig gegeben, was jedoch späteren Aufstieg nicht ausschloss : Der bekannte Feldherr Georgios Maniakes wurde für seine Anfänge als σκευοφόρος (s. u.) von M. Psellos ironisiert (M. Psellos, *Chronographie,* ed. Renauld, Bd. II, S.1 [bei Kolias (*op. cit.*, Anm. 70) fälschlich als aus der *'Ιστορία σύντομος* stammend zitiert]). Generell wurden junge Leute, die eben in die Armee eingetreten waren, für solche Dienste herangezogen (Kolias, *ib.*, S. 119) — was der Beginn einer militärischen Karriere sein konnte. Hierdurch war die Voraussetzung für die spätbyzantinische Bedeutungsentwicklung gegeben : παλληκάρι bedeutet dann, wie die Belege bei Kriaras zeigen, einfach „tapferer junger Mann" ; und so ist es auch im Neugriechischen ([86]).

Ein πάλληξ/παλλικάριον in Byzanz ist also durch drei Hauptzüge gekennzeichnet :
— er ist jung, worauf auch Bezeichnungen wie παῖδες etc. verweisen ;
— seine soziale Stellung ist inferior, ob er nun Sklave oder Freier ist ; dies ergibt sich aus seiner „dienenden" Funktion im Heer ;
— seine Funktion dort ist zwar ein Teil des militärischen Apparates, aber er gehört nicht zur kämpfenden Truppe.

(85) Die ist der Grund dafür, weswegen die Degradierung der Optimaten (S. 118, Anm. 39 bei Kolias) zu Hilfskräften als Strafe, wohl für versuchte Rebellion, empfunden wurde und auch so intendiert war.

(86) Eine ähnliche Entwicklung hat das türkische „levent" genommen, das in den osmanischen Quellen ursprünglich irreguläre Hilfstruppen, zu Lande *kara levent* genannt, bedeutet, dann aber „Marodeur, Freischärler" ; vgl. *Encyclopedia Islamica*[2], s.v. *lewend,* (J. H. Kramers-[W. J. Griswold]). Im Neugriechischen hat es heute eine positive Konnotation (λεβέντης).

Auf den ersten Blick scheint *ne'arim* sehr gut zu παλληκάρια im Sinne der mittelbyzantinischen Militärterminologie zu passen. Der Artikel im THWAT zeigt, dass alle von παλληκάρι abgedeckten Bedeutungen auch *na'ar* zukommen : das Dienst- oder Knechtsverhältnis (in teilweiser Überschneidung, aber auch Gegensatz zu *'äbäd*), die Jugend (Ggs. *zaqen* ; analog zu *jäläd*, weswegen der *PC* die *jelidei beitho* eben mit παλληκάρια wiedergibt), seine „Unreife, Unmündigkeit, Unselbständigkeit" (THWAT, Sp. 514 unten), aber auch die Kraft der Jugend (*Jes.*, 40, 30), der militärische Kontext und die niedrige soziale Herkunft. Locus classicus dafür dürfte die „Söldnertrupe", der wilde Haufen sein, den sich David, auf der Flucht vor Saul, bestehend aus Söldnern, Abenteurern und Flüchtlingen, zulegt (*1. Sam.*, 21, 2-10). Hier steht *ne'arim* gleichbedeutend mit *'anašim*, wie z. B. in *1. Sam.*, 25, 13 und 20.

An sich ist diese semantische Parallele zwischen Griechisch und Hebräisch wenig überraschend : die Verbindung zwischen Jugend (in einer Gesellschaft, die Alter schätzt !), (noch) untergeordneter Stellung, militärischer Kampfkraft und einer gewissen sozialen Sonderposition legt dies ja nahe, man denke an die kulturgeschichtlichen Implikationen von Wörtern wie ἔφηβος, von arabisch *ġulām* (87), dt. Recke / engl. wretch ; Knabe, Knappe und engl. knave. Auch die Targumin übersetzen unsere Stelle in diesem Sinn (Targum Onkelos, ed. Sperber, zu *Gen.*, 14, 24 : *'ulemaiya* ; Trg. Neoph., ed. Díez Macho : *ṭalaiya*), und die LXX (s.o.) deutet mit ihrem νεανίσκοι ebenfalls in diese Richtung.

Neben der semantischen Nähe dürften auch gewisse etymologische Erwägungen der Rabbinen eine Rolle gespielt haben : DeLange Nr. 11, S. 94, Z 2/3 wird *na'ar* etymologisch fälschlicherweise mit dem hebr. Verbum *na'ar* in Verbindung gebracht : Der Hitp. *hitna'ar* („von sich abschütteln") von *Jes.*, 52,2 dient zur Deutung von *Gen.*, 37,2 (*na'ar* „junger Mann"), um den kämpferischen Charakter von *na'ar* zu erklären (vgl. dL S. 95, Anm. 2) ; dem dient auch die griechische Erklärung durch ἀναγέρνων μάχην. Im Griechischen und Hebräischen lauten nun die Worte für „schwingen, schütteln" und „jugendlicher Kämpfer" ähnlich :

(87) Dieses arabische Wort wurde bezeichnenderweise in die volkstümliche Militärterminologie entlehnt, vgl. Dig. *Akritas* (ed. Trapp), G I, Vs. 18 : Εἶχε καὶ τοὺς ἀγούρους τοῦ χιλίους Γουλαμίους / ἀδνουμιάτας ἅπαντας ἐπαξίως ῥογεύσας. Zu *ġulām* vgl. auch *Encyclopedia Islamica*², s. v.

na'ar (Vb. qal/Sbst. *na'ar*) und παλληκάρι/πάλλω, was die gängige Übersetzungspraxis noch verstärkt haben dürfte.

Aber in einem Punkt unterscheiden sich die *ne'arim* von den παλληκάρια des mittelbyzantinischen Heeres : Diese kämpfen, wie wir gesehen haben, in der Regel nicht mit, jene sind in der Regel ausgebildete Krieger und bisweilen sogar eine Art „Stosstrupp" (Fuhs). Zwar waren die *ne'arim* bisweilen auch Waffenträger (*1. Sam.*, 14, 1. 6 u. ö.) und verrichteten Hilfsdienste : *1. Sam.*, 20, 35. Doch bleibt der gewichtige Unterschied : von *ne'arim* wurde das Kämpfen erwartet (weswegen die meisten Belege auf die Samuel- und Königsbücher fallen), von παλληκάρια in früh- und mittelbyzantinischer Zeit in der Regel nicht.

Als Lösungen bieten sich zwei Möglichkeiten an, wenn man dem unbekannten romaniotischen Glossator nicht einfach Ungenauigkeit vorwerfen will :

— Entweder ist ihm παλληκάρι bereits in seiner spätbyzantinischen und/oder volkssprachlichen Bedeutung vertraut, also schon in der Bedeutung von „junger Krieger" und durchaus positiv konnotiert. Da das Ms. nicht datiert ist und die spätbyzantinische Verwendung schon im Digenis Akritas (vgl. die Belege bei Kriaras) belegt ist, wäre dies durchaus möglich.

— Die andere Lösung ist komplizierter : Sie knüpft an die Interpretation von Midra" Genesis Rabbah zu *Gen.*, 14, 24 an (88) : Hier wird der hebräische Text anders gegliedert, indem nach *itti* „(mit mir)" ein Kolonende angenommen wird. Demnach würde Abraham darauf insistieren, dass nicht nur seine *ne'arim* und *anašim*, die mit ihm gezogen sind, also zur „kämpfenden" Truppe gehört haben, sondern auch Aner, Eshkol und Mamre, die im Lager geblieben waren, aber trotzdem ihren Anteil — ḥeläq / μερτικόν, so der *PC*, s. o. — erhalten. Der Midraš stützt diese Interpretation mit *1. Sam.*, 30, 22-25, wo David darauf insistiert, dass auch die im Lager Zurückgebliebenen ihren gerechten Anteil erhalten. Dass die παλληκάρια ursprünglich im Lager zurückblieben, haben wir o. im Anschluss an Kolias gesehen (Kolias, *op. cit.*, 117 und Anm. 35).

(88) *Midraš Bereshit Rabba, Critical Edition with Notes and Commentary* by J. THEODOR und Chr. ALBECK, Jerusalem, 1965, S. 424 ; engl. Übersetzung : *Midrash Rabbah, translated into English with Notes, Glossary and Indices under the Editorship of* R. Dr. H. FREEDMAN/M. SIMON, I-X, 1951², S. 359 und Anm.5 ; J. NEUSNER, *Genesis Rabbah : The Judaic Commentary to the Book of Genesis. A New Translation*, II, Atlanta 1985, S. 124.

Doch erhielten auch sie im Falle eines Sieges ihren Anteil, auch wenn dies erst für die Spätzeit belegt ist ([89]). Wie alt diese Deutung des Midraš ist, vermag ich nicht zu entscheiden : GenRab wird gewöhnlich in die erste Hälfte des 5. Jhd. datiert ; sie ist also sicher älter als das Glossar aus der Genizah. Leider sind die Targume Neophyti und Onkelos, wie dann auch der Pentateuch von 1547 so wörtlich, ahmen die ambige Syntax des Originals derart sklavisch nach, dass eine Hilfe von dieser Seite unmöglich ist.

Jedenfalls bezöge sich die Glossierung mit παλληκάρια in diesem Falle nicht auf *ne'arim*, sondern gäbe eben jene namentlich genannte Gruppe wieder, die während des Feldzuges im Lager geblieben war. Eine Entscheidung zwischen beiden Möglichkeiten fällt schwer, immerhin ist die Wiedergabe von *ne'arim* in 14, 24 mit παλληκάρια im *PC* zu berücksichtigen — auch wenn sie sehr viel jünger ist.

Welche Lösung man auch vorziehen mag, deutlich zeigte die Stelle in dem fragmentarischen Kommentar das Bestreben der byzaninischen Rabbinen griechischer Sprache, die in ihrer Alltagwelt verwendeten und daher ihren Lesern vertrauten griechischen Begriffe zur Erklärung biblischer Passagen möglichst adäquat zu verwenden — und in ihrer Alltagswelt kamen eben παλληκάρια vor. Die schwierige Frage, ob die exegetischen Probleme in diesen deutlich volkssprachlichen Texten eher als rabbinische Theologumena, schlichte Missverständnisse oder als Antizipation erst später bezeugter Bedeutungsentwicklungen aufzufassen sind, kann kaum pauschal, sondern immer nur anhand des Einzelbeispiels beantwortet werden.

ḤÄSÄD/ ŞEDAQAH/ ῥόγα (S. 240/241 Z. 207 bei dL und S. 258/259, Z. 54, wo *le-ṣedaqah* mit εἰς ῥόγαν wiedergegeben wird). Auch diese Stelle stammt wieder aus dem grossen Prophetenkommentar des Re'uel. In *Hosea* Kap. 4 beginnt nach Kap. 1-3, der „Ehe" *Hoseas* mit der „Kultdirne", etwas Neues : Der Rechtsstreit (*rib*) Gottes mit Israel, der mit der dazugehörenden Formelsprache kurz, aber in sich geschlossen in Kap. 4,1-3 abgehandelt wird, worauf in 4,4-6 der Priester angeredet wird ([90]).

(89) KOLIAS, *op. cit.*, S. 121 und Anm. 58 mit Berufung auf M. C. BARTUSIS, *The Late Byzantine Army. Arms and Society*, Univ. of Pennsylvania Press, 1992, (benützt : Paperback ed. 1997), S. 233. Vgl. dort das gesamte Kap. 10 (S. 213 ff.) : *Peasants, Retainers, Servants*.

(90) Vgl. zur inhaltlichen und formalen Analyse des Abschnitts den Kommentar von H. W. WOLFF, *Dodekapropheton 1 : Hosea, Biblische Kommentare*

Die Schuld Israels wird in 1bb durch negative, dann durch positive Aussagen dargestellt, worauf in 3 die Folgen des verfehlten Tuns dargestellt werden : Dürre und allgemeines Sterben, von dem auch die Tierwelt nicht ausgenommen ist. Die negativen Aussagen in 1bb werden durch die Negationspartikel *ein* „es gibt nicht" eingeleitet : „Denn es fehlt Zuverlässigkeit, es fehlt Gemeinschaftssinn (*ḥäsäd*), es fehlt das Wissen um Gott im Lande" (Üs. nach Wolff), wobei die ersten beiden Negationen aus der dritten abgeleitet werden (vgl. den Kommentar von Wolff, S. 84). *Üäsäd*, einer der zentralen Begriffe, die die Binnenrelationen der israelitischen Kultgemeinschaft regeln sollen („Gemeinschaftssinn" ; in der EÜ : „Liebe") umfasst auch nach späterem Sprachgebrauch (s. *Encyclopaedia Judaica* s. v. *gemilut ḥasadim*) alle Handlungen, mit denen sich die Mitglieder der Gemeinschaft helfen — idealiter : In Abot 1,2 ist *ḥäsäd* nach den Worten Simons des Gerechten einer der drei Säulen, neben der Torah und dem Tempeldienst, auf denen die Existenz der Welt beruht.

Re'uel glossiert doppelt, indem er zuerst (!) *ḥäsäd* mit griechisch ῥόγα wiedergibt und dann fortfährt : „diejenigen, die den Armen (*le – 'aniyim*, s. u.) Almosen (*ṣedaqah*) geben, fehlen" ; er schränkt also *ḥäsäd* auf die konkrete Bedeutung des Almosengebens ein. Dabei stand ihm wohl die Verbindung von *ḥäsäd* mit der Wurzel *ṣdq* in *Hos.* 2, 21, wo *ḥäsäd* mit *ṣädäq* parallel steht, vor Augen. Die Interpretation des *ein* + Abstraktum-Satzes im Original als „die *ḥäsäd* Praktizierenden fehlen" steht schon im Targum (Targum Jonathan, ed. Sperber, Leiden, 1962, III, zu *Hosea* 4, 1 : *gamele ḥisda* ; dem *ein* des Originals entspricht regelmässig *leṯ*), aber Re'uel verengt durch seine Interpretation das Praktizieren der geforderten Solidarität auf das Almosengeben „an die Armen" (91).

Dabei bedeutete *ṣedaqah* ursprünglich ebenfalls etwas Abstrakteres, nämlich das Praktizieren der göttlichen Gerechtigkeit ; doch kommt die spätere Bedeutung „Almosen" wohl schon in den jüngeren Büchern der hebräischen Bibel und anderen frühjüdischen Schriften (*Dan.*, 4, 24 ; *Sirach*, 3, 30 ; 7, 10 ; *Tobit*, 4, 7 ; 12, 8-9) (92), regelmässig dann in der

Altes Testament, Bd. XIV/1 von Hans Walter Wolff, 1976², Neukirchen-Vluyn, S. 81ff.

(91) Zu den Implikationen dieses Begriffs im zeitgenössischen Judentum s. u.

(92) Zur Bedeutungsentwicklung von *ṣedaqah*, den verwandten Begriffen (darunter *ḥäsäd* und *ämät*), vgl. den Artikel im THWAT s. v. *ṣadaq* (B. Johnson), v. a. Sp. 912ff., woraus u. a. hervorgeht, dass *ṣedaqah* von vorneherein eine konkretere Bedeutung hatte als *ṣädäq* und daher auch einen Plural bilden konnte (*ṣedaqot*).

rabbinischen Literatur vor (vgl. die Stellen in *Encyclopaedia Judaica* s. v. „charity") ; besonders aufschlussreich ist bT Sukk 49b, wo *ḥäsäd* und *ṣedaqah* gegeneinander abgegrenzt werden. Ähnlich wie engl. „charity" kann dabei, auch heute noch, *ṣedaqah* sowohl das konkrete Almosen als auch die allgemeine Mildtätigkeit bezeichnen. Die häufige Wiedergabe mit ἐλεημοσύνη (daneben auch ἔλεος) in der LXX (vgl. Hatch/ Redpath (93)) war daher naheliegend : Auch das griechische Wort kann sowohl die Eigenschaft als auch das konkrete Almosen bezeichnen, auch wenn letztere Bedeutung überwiegt (doch vgl. Kallimachos, in Delum 151) und schliesslich über das Mittellateinische Eingang in die europäischen Sprachen gefunden hat (frz. *aumone*, span. *limosna*, dt. *Almosen*, usw.).

Die allgemeine Auffassung und die konkreten Regeln für die Mildtätigkeit sind im Judentum von der christlichen Auffassung auf den ersten Blick wenig entfernt : Wohltätigkeit ist religiöse Pflicht, letztlich der menschliche Vollzug der göttlichen Gerechtigkeit (94). Das geht bis in die Einzelheiten : Die Liste in *Mt.* 25, 35-40 (eingebettet in die Gerichtsrede 25, 31-46) hat ihre direkten Vorläufer im Judentum (*Jes.*, 58, 7 ; *Ez.*, 18,7 ; *Hiob,* 31, 32 ; *Tob.*, 4, 16-17 ; *Sir,* 7 , 32-35). Doch wird im Judentum der Aspekt der Gerechtigkeit stärker betont (95), vor allem : Das evangelische Armutsideal (im Anschluss an *Mt.* 5, 3 und *Lk.* 6, 20) fehlt dem Judentum. Wie bereits Goitein (96) dargelegt hat, ist die Verherrlichung der Armut, das Armutsgebot, dem rabbinischen Judentum fremd (97). Armut ist ein — kaum zu behebendes — Übel, das nach Möglichkeit von der Gemeinschaft gelindert werden kann, nicht wie im Christentum ein Ideal, das gelebt werden soll (Mönchstum) (98). Es ist klar, dass vor diesem Hintergrund die speziell christliche Umwertung der Armutstermi-

(93) Regelmässig ist diese Wiedergabe im gr. Sirach-Buch ; sonst gibt ἐλεημοσύνη auch *ämät* und *ḥäsäd* wieder.

(94) Vgl. Pr. 19,17 : δανείζει θεῷ ὁ ἐλεῶν πτωχόν ; vgl. auch Pr. 21, 3.

(95) Vgl. J. Maier, *Geschichte der jüdischen Religion*, Berlin/New York, 1972, S. 190 (m. Lit.) ; S. 386.

(96) Goitein, *Mediterranean Society,* II, S. 142f.

(97) Das gilt bekanntlich nicht für alle frühjüdischen Gruppen wie die Essener, bei denen die Armut einen anderen Stellenwert hatte.

(98) Vgl. die Einträge „Armut und Armenfürsorge", „Barmherzigkeit" und „Caritas" im *Lexikon des Mittelalters.*

nologie, die das Christentum in Auseinandersetzung mit der Antike und dem Judentum vorgenommen hat, fehlt (99).

Vor diesem Hintergrund erscheint die Übersetzung von *ṣedaqah* mit ῥόγα durch Re'uel auf den ersten Blick als ein Missgriff : Eine ῥόγα ist kein Almosen (100), sondern bezeichnet, wie dies schon Reiske (101) feststellte, konkret zwei Arten von Zahlungen, die der byzantinische Staat an Personen vornahm, die, und sei es lediglich ideell, in seinen Diensten standen (102) :

1. Es bezeichnet seit dem Ende des 6./Beginn des 7. Jhds. zunächst einmal den Sold, der Soldaten und Offizieren bis hinauf zum Strategen zustand, zuerst belegt (103) bei Pseudo-Maurikios, *Strategikon* (I 2, 65, wo

(99) Vgl. dazu E. PATLAGEAN, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance. 4me-7me siècles,* Paris/La Haye, 1977 (*Civilisations et Sociétés,* 48), Kap. I, „*Pauvres et riches dans le langage des textes*", S. 9-35.

(100) Die von LAMPE als einziger Beleg von ῥόγα im Sinne von „alms" angeführte Stelle aus Bartholomaios von Edessa (vgl. jetzt die Edition von K.-P. TODT, Würzburg/Altenberge, 1988) ist mehr als fragwürdig, da an der fraglichen Stelle (ed. TODT, S. 50, Z. 33) unklar ist, was der Empfänger der ῥόγα, ζεκχίτες genannt, eigentlich darstellt (vgl. den Komm. ib. 149) ; jedenfalls ist TODTS Ableitung von arab. *zuhdī* (!) lautlich unmöglich und arab. *zakāt* kein Almosen im eigentlichen Sinn. Die bei B. erscheinende Form ῥοῦγα hatte schon BECK beschäftigt (P. H. BECK OSB, *Vorsehung und Vorherbestimmung in der theologischen Literatur der Byzantiner,* Rom, 1937, OCA 114, S. 46 f. und Anm. 61, vgl. auch TODT, op. cit., S. XXXIIf.). Der Text ist relativ spät : nach TODT (S. XLVI) stammt er aus dem letzten Viertel des 12. Jhd.

(101) REISKE in seinem Kommentar zu *De caeremoniis*, ed. Bonn, II, S. 391f. : „Erant rogae duplics generis...".

(102) Vgl. *ODB* s. v. roga (A. J. CAPPEL) und *Lexikon des Mittelalters* (P. SCHREINER), wo allerdings nur die u. unter 2. aufgeführte Art der ῥόγα besprochen wird.

(103) SCHREINERS *op. cit.* ausgesprochene Ansicht, ῥόγα sei schon bei Malalas belegt, ist unrichtig ; es findet sich lediglich ῥογέυω (vgl. die neue Edition von J. THURN, *CFHB* Bd. 35, 2000, Index, wo ῥογεύω *mitto, dispendo* ; ῥόγα fehlt), wovon das später belegte ῥόγα eine retrograde Ableitung ist. Zu den frühen Verwendungen von ῥόγα und den Besoldungsverhältnissen in der Übergangszeit zwischen Spätantike und mittelbyzantinischer Zeit s. M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine Monetary Economy c. 300-1450,* Cambridge, 1985, S. 183ff. ; 228ff. ; 648ff. und den Index ; zu den älteren Verhältnissen s. A. DEMANDT, *Die Spätantike,* München, 1989, S. 264 mit Verweis auf JONES, *Later Roman Empire*, III, 187ff. (Richtig wäre : JONES ; II, S. 623 ff. m. Anm. 31ff. und III, S. 187ff.).

es offenbar schon ein fest etablierter Terminus ist) und im *Chronikon Paschale ad ann. 615 (*706. 10 Bonn/Dindorff, dort in Zusammenhang mit der Münzreform des Herakleios gebraucht ([104]). Der Begriff, der letztlich lateinischen Ursprungs, wenn auch eine griechische Weiterbildung von *erogare* ist ([105]), meint dabei immer den Sold in bar (so schon Pseudo-Maurikios, *op. cit.* : ἐν τῷ καιρῷ τῆς χρυσικῆς ῥόγας), im Gegensatz zum σιτηρέσιον/ὀψώνιον, das in der Regel in Naturalien ausgezahlt wurde und die alte *annona militaris* fortsetzte ([106]). Ob, wie Hendy meint, die ῥόγα an die Stelle der alten *donativa* ([107]) trat, bleibe dahingestellt ([108]) : In mittelbyzantinischer Zeit, als Re'uel seinen Kommentar schrieb, ist ῥόγα der übliche Ausdruck für Sold ; in den Gehaltslisten in de caer. erscheinen daher ῥόγα und ῥογέυω regelmäßig, z. B. für die Zeit Leos VI. (um 910 ; S. 696/697) als Bezeichnung für den Sold der Strategen und Kleisurarchen ; in de caer. 662 in der Soldliste für die Kreta- Expedition von 949 (ἐρογεύθησαν) ([109]).

2. Das Gehalt, das man vom Kaiser kurz vor Ostern erhielt (locus classicus für diese Zeremonie ist Liutprand, ant. VI, 10, mit *erogatio* wiedergegeben) ([110]), und das, da man für die Hoftitel, die mit der Zahlung dieser ῥόγα verbunden waren, vorher eine kräftige Zahlung vorschießen mußte, einer Art Staatsrente gleichkam, die auch, wie der Fall von Psellos Schwiegersohn (Lemerle, op. cit. S. 84ff.) zeigt, weiterveräusssert wer-

(104) Vgl. Gregorius Papa, *Registrum* II, 38, 30 (Juli 592) : *roga* bezeichnet hier wie im byzantinischen Griechisch, woher es ins Mittellateinische entlehnt wurde, den Sold.

(105) Das Verb ist auch früher belegt, vgl. S. Daris, *Il Lessico Latino nella lingua Greca d'Egitto*, in *Aegyptus*, III+IV, Juli-Dezember 1960, S. 177-314, dort S. 278 (seit 6. Jhd., vgl. auch die o. angeführten Belege aus Malalas).

(106) Vgl. *ODB* s. v. opsonion, wo allerdings auch Ausnahmen vom terminologischen Sprachgebrauch angeführt sind ; vgl. auch Treadgold, S. 125.

(107) *ib.* S. 649.

(108) Vgl. auch Hendy im Wesentlichen zustimmend, J. F. Haldon, *Byzantium in the Seventh Century. The Transformation of a Culture,* Revised Edition, Cambridge, 1990, S. 223ff.

(109) W. Treadgold, *Byzantium and Its Army* 284-1081, Stanford, 1995, Kapitel 4 („Pay", S. 118-157), wo ῥόγα im Index fehlt, und Bréhier, *op. cit.*, II, S. 161f. ; 361.

(110) Vgl. Schreiner, op. cit. (der nur diese Verwendung behandelt) und P. Lemerle, *<Roga> et rente d'État aux x^e-xi^e siècles*, in *Mélanges Vénance Grumel*, II, Paris, 1967, S. 77-100.

den konnte und häufig an ausländische Fürsten (so an Krikorikios von Taron und den Dogen von Venedig) verliehen wurde ([111]).

Die ῥόγα ist also eine Barzahlung, auf die man ein Anrecht hat ([112]), und zwar aufgrund einer dargebrachten Leistung, sei diese lediglich ideell oder tatsächlich erfolgt : Die Zahlung einer ῥόγα an die Gesandten des Frankenreiches (*De caer.* S. 398 Bonn) zeigt, wie Reiske richtig bemerkt, daß diese somit zumindest der Theorie nach auf die byzantinische Gehaltsliste aufgenommen waren ([113]). Da diese Zahlung durch den Staat und seine Organe erfolgt, jedenfalls bis ins 11. Jhd., gehört die Zahlung der ῥόγα zumindest in der Theorie zur Ausübung der kaiserlichen φιλανθρωπία und εὐεργεσία (vgl. auch die Fügung bei Theophanes, ed. de Boor, S. 498, 10, wo ῥόγα parallel zu εὐεργεσία steht, die der geizige Kaiser Nikephoros dem belagerungskundigen Araber verweigert), weshalb auch von Einsiedlern und Klöstern gesagt werden kann, sie erhielten von Romanos Lakapenos eine jährliche ῥόγα ([114]). Wie sehr man beide Formen der ῥόγα als Kennzeichen der φιλανθρωπία des βασιλεύς empfand, zeigt ihre bedeutungslose Übertragung in ein „südarabisches" Milieu in den leg. Hom. (*PG* 86, 580A und B.) ([115]). Als dann später ῥόγα auch von den regelmässigen Gehältern ausgesagt wird, die Ärzte, Krankenpfleger und Geistliche, sogar Mönche kaiserlicher und dann auch privater Stiftungen ausgezahlt bekommen,

(111) LEMERLE, ib., S. 83f. (mit Verweis auf *De adm. imperio,* Kap. 43) ; für den Dogen vgl. Anna Komnene, ed. REINSCH/KAMBYLIS, VI, 5,10, (REINSCH übersetzt dies mit „Apanage").

(112) Vgl. THEOPHANES CONT., ed. Bonn, S. 391,12, wo von einer νενομισμένη ῥόγα die Rede ist. Parallelstelle bei GEORGIOS MONACHOS CONTINUATUS (ed. Bonn, S. 883, Z. 20 ; ed. ISTRIN, II, S. 44 Z. 31/32). Auch in GEORG. CONT. Bonn 881, 1 (= S. 43 Z.15) ist von τὴν συνήθη τῆς ῥόσας διανομήν die Rede (entspricht THEOPH. CONT., ed. Bonn, S. 388, 19-20).

(113) Vgl. REISKE, *op. cit.* : *Rogam dando significabat Imperator et legatos tales et ipsorum homines iuris sui esse et stipendia sua mereri.*

(114) Vgl. GEORGIOS MONACHOS CONTINUATUS, ed. Bonn, S. 910, Z. 10 u. 14 (ed. ISTRIN, *op. cit.*, S. 58, Z. 19/20, 24) wo von ἐτησίους ῥόγας die Rede ist ; entspricht THEOPH. CONT., ed. Bonn, S. 419, Z. 2 u. 7. Geistliche, freilich zum Palastpersonal gehörig, erscheinen schon auf den kaiserlichen Gehaltslisten in *de caer.* 693, 8/9, ed. Bonn.

(115) Das Werk dürfte eine „Fälschung" der Makedonenzeit sein, vgl. jetzt die Edition von A. BERGER (in Vorbereitung) und id., *Das Dossier des heiligen Gregentios. Ein Werk der Makedonenzeit,* in *Βυζαντινά*, 22 (2001), S. 53-65.

etwa bei Eustathios Boilas ([116]) und Gregorios Pakurianos ([117]), bleibt der Hintergrund des Rechtsanspruches erhalten : Wir finden ῥόγα in diesem Sinne nicht umsonst in zahlreichen (privaten und kaiserlichen) Klostertypika (s. o.) ; den Übergang von der älteren Verwendung zur späteren weiteren Bedeutung markiert dabei das kaiserliche Privileg (πιττάκιον) von Konstantinos Monomachos für die Nea Mone auf Chios vom Februar 1045, durch das dem Kloster in Form einer ῥόγα (λόγῳ ῥόγας) 72 νομίσματα ausgesetzt werden ; deswegen die Anweisung an den Vestarchen Eusthatios, dieses Geld in seinem σεκρέτον unter dem Namen der Protospatharioi anzuführen (Lemerle, *op. cit.*, S. 95f.) ([118]). Selbst im Neugriechischen, wo das Wort selten ist, bleibt diese Konnotation erhalten ; hier wird es manchmal noch für „Lohn" gebraucht ([119]).

Auf den ersten Blick scheint also ein Mißverständnis seitens Re'uels vorzuliegen, das dazu angetan wäre zu beweisen, daß die byzantinischen Juden tatsächlich von der sie umgebenden Gesellschaft so isoliert waren,

(116) Ed., Übersetzung und Kommentar bei P. LEMERLE, *Cinque études sur le XI^ème siècle byzantin*, Paris, 1977, S. 13-63 (ῥόγα, auf S. 23, 102, 27, 217 u. 223, (dort zusammen mit ἀννόνας). Von LEMERLE wird es mit „pension" wiedergegeben, S.60 u. 62 u. Anm.107.

(117) Vgl. dazu R. VOLK, *Gesundheitswesen und Wohltätigkeit im Spiegel der byzantinischen Klostertypika*, in *Miscellanea Byzantina Monacensia*, 28, München, 1983, S. 93-104 (Pakurianos) ; zur Zahlung einer ῥόγα an e. Paroikos und an die Mönche, wo eine regelrechte Gehaltsliste gegeben wird, s. S. 100 u. Anm. 204 sowie Anm. 214 auf S. 102 ; zur Besoldungsliste für die Angestellten des Pantokratorklosters (Stiftung Johannes II.) s. ib. S. 165.

(118) Text bei *MM*, V, 1-2 ; ZEPOS, *JG*, I, 628. In dem bekannten Chrysobull (1049) desselben Kaisers für dasselbe Kloster (ZEPOS, *op. cit.*, S. 633) wird die jährliche Kopfsteuer der fünfzehn jüdischen Familien Chios' der Nea Mone als Apanage zugeteilt, ohne daß der Name ῥόγα fällt, vgl. dazu STARR, S. 197f. und 200f. sowie SHARF, S. 114f. (Problem der Judensteuer). Das zeigt ganz deutlich, daß die byz. Juden mit dem Finanzwesen des Staates durchaus zu tun hatten, ein Mißverständnis (s.u.) also unwahrscheinlich ist. In diesem Dokument wie auch dem Chrysobull auf S. 631 f., das Getreidezahlungen nach Art des σιτηρέσιον zuteilt (λόγῳ σιτηρεσίου), wird eingangs jeweils die kaiserliche εὐεργεσία und εὐποιία herausgestellt (s.u.).

(119) Vgl. auch die Belege bei KUKULES, *op. cit.*, I, 86f. (Lehrergehalt unter Alexios Komnenos) ; II, 206 : Dienstlohn ; IV, 17 : Arztgehalt, ebenso *ib.*, S. 100 ; V, Anhang, 20 (Neugriechisch).

daß sie wesentliche Funktionsmechanismen des staatlichen Sektors dieser Gesellschaft mißverstanden hätten : Benützt man die Begrifflichkeit E. Patlageans (*op. cit.*, S. 5), dann hätte Re'uel „mode" zwei der „circulation des biens" („le transfert gracieux.... le don") und „mode" drei („le transfert obligé : rente foncier, impôt...") einfach verwechselt.

Doch dieser Eindruck täuscht : die Auffassung von *ṣedaqah* in den jüdischen Gemeinden der Spätantike und des Mittelalters verrät vielmehr, daß der Wandel in den Idealen der φιλανθρωπία und εὐεργεσία, welcher in der spätrömischen Gesellschaft unter dem Einfluß des Christentums stattfand und den eindrucksvoll E. Patlagean ([120]) und P. Veyne ([121]) dargestellt haben, für das Judentum so nicht gilt. Richtete sich die antike εὐεργεσία/*liberalitas* trotz der Wandlungen in der Kaiserzeit immer noch in erster Linie an die Polis, an die Gesamtheit der Bürger, welcher der erste Polites, nämlich der Kaiser, im Rahmen der antiken „Erwiderungsmoral" (Gehrke) etwas stiftete, so ist der Empfänger der christlichen *caritas*/ἐλεημοσύνη in erster Linie der Arme und sozial Schwache : Witwen und Waisen, Obdachlose, Kranke (vgl. auch die o. angeführte Liste aus *Mt.* 25, 35-40).

Der rezipierende Personenkreis ist also einerseits sehr viel enger, indem nicht mehr alle Polisbürger, de facto : in erster Linie die Honoratioren, in den Genuß der Stiftungen kommen, sondern prinzipiell die Personen am unteren Ende der sozialen Leiter (was denn der Heide Zosimus Kaiser Konstantin auch vorwarf (II, 38, 1) : τὴν γὰρ ἀσωτίαν ἡγεῖτο φιλοτιμίαν), auch wenn es übertrieben wäre zu behaupten, der

(120) E. PATLAGEAN, *op. cit.*, spez. S. 181-196, *De la générosité antique à la charité chrétienne* und S. 196-203, *Le don comme stimulant de la production*. Im Index fehlt ῥόγα.

(121) P. VEYNE, *Brot und Spiele*, Frankfurt, 1992, (Original u. d. T. : *Le pain et le cirque*, Paris, 1976). Zu den folgenden Ausführungen vgl. durchgängig : E. FLAIG, *Den Kaiser herausfordern. Die Usurpation im Römischen Reich*, 1992 ; ID., *Politische Lebensführung und ästhetische Kultur. Eine semiotische Untersuchung am römischen Adel*, in : *Historische Anthropologie* I, 1993 ; Ph. GAUTHIER, *Les cités grècques et leurs bienfaiteurs (IV^e-I^er siècle avant J.-C.)*, Paris, 1985 ; den Artikel „*Euergetismus*" im *Neuen Pauly* von H.-J. GEHRKE ; H. KLOFT, *Liberalitas Principis. Herkunft und Bedeutung. Studien zur Prinzipatsideologie*, Köln/Wien, 1970 ; B. LAUM, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike*, I-II., Leipzig/Berlin, 1914 ; den Artikel „*euergetes*" im *Neuen Pauly* von M. MEIER und F. QUASS, *Die Honoratiorenschicht in den Städten des griechischen Ostens*, Stuttgart, 1993.

heidnischen Antike sei diese Gruppe vollständig gleichgültig gewesen ([122]). Andererseits ist aber auch eine Erweiterung des Kreises der Empfänger der φιλανθρωπία festzustellen, indem dieser nicht mehr auf die Polis beschränkt ist : Der Arme kann von überall her kommen, caritative Einrichtungen ([123]) wie Xenones, Xenodochia, Ptochotrophia, Orphanotrophia usw. (die Terminologie schwankt) entstehen nun gerade da, wo sie vorher dünn gesät waren : auf dem Land. Im Gefolge dieser Umwertung wandelt sich auch das ausgetauschte Objekt : Nicht mehr in erster Linie Theater, Bäder, Bibliotheken, Gymnasien usw. werden von einem herausgehobenen Polites als symbolische Konsumgüter der Gemeinschaft geschenkt, sondern die Grundbedürfnisse von Menschen, die bisher bestenfalls am Rande der Polis gestanden hatten, werden gemäß *Mt.* 25, 35-40 erfüllt. Es geht nicht mehr in erster Linie — zumindest der Theorie nach — um die Selbstdarstellung des „liberalen" Individuums, sondern um die Verrichtung der Nächstenliebe an Christus (ib. : ἐμοὶ ἐποιήσατε).

Wir hatten schon oben ausgeführt, daß die Vorstellung der evangelischen Armut dem Judentum fremd ist ; die Hochschätzung der Armut, die das Christentum mit sich brachte, fehlt hier. Es ist daher nicht verwunderlich, dass auch die Organisation der jüdischen Gemeinde und der in ihr gepflegten Wohltätigkeit in mehr als einer Hinsicht der εὐεργεσία im Rahmen der antiken Polis, deren Funktionieren die Juden ja im Alltagsleben dieser Städte erleben konnten ([124]), ähnelt ; dies zeigt deutlich die Synagogeninschrift aus Stobi vom Jahre 165 n. Chr. ([125]) : Einerseits ist der Kreis der Empfänger von *ḥäsäd/ṣedaqah* enger, nämlich auf *Juden* beschränkt, sei es, daß diese Unterstützung innerhalb eines *qahal*, innerhalb einer Stadt, oder für jüdische Gemeinden und ihre Mitglieder aus

(122) KLOFT, *op. cit.*, S. 174f.

(123) Vgl. dazu D. J. CONSTANTELOS, *Byzantine Philanthropy and Social Welfare*, Rutgers University, 1968.

(124) Das beweisen auch die gr. Lehnwörter φιλοτιμία und φιλάνθρωπος in der rabbinischen Literatur : JASTROW übersetzt ersteres (S. 1163, Sp.2) mit „display, public show, gladiatorial exhibition, combats of beasts etc." ; für φιλάνθρωπος vgl. KRAUSS, *op. cit.*, II, S. 286a und D. SPERBER, *op. cit.*, S. 40, Nr. 46.

(125) *Corpus Inscriptionum Judaicarum*, (ed. FREY), I, Nr. 694. Vgl. für die Interpretation dieser Inschrift und die Fortsetzung dieser Organisationsform bis ins islamische Mittelalter M. GIL, *Documents of the Jewish Pious Foundations from the Cairo Geniza*, Leiden, 1976, S. 1ff. mit weiteren antiken Parallelen.

anderen Städten, z. B. für die Auslösung von auswärtigen Kriegsgefangenen, verwendet wurde.

Andererseits ist der Empfängerkreis aus demselben Grunde weiter als im Christentum, insofern die ideelle Gemeinschaft, die in die „redistribution gracieuse" (Patlagean, 182) einbezogen wird, prinzipiell das Gesamtisrael der Diaspora ist. Deswegen heißt das Gesamtvermögen der Gemeinde in der Regel *qodeš* oder *heqdeš* (in Stobi mit τὰ ἅγια wiedergegeben) ([126]) : So hatte einst der Tempelschatz geheißen ([127]). Idealiter besteht ja das Zentrum der Polis, der Tempel in Jerusalem, weiter ; die Synagoge vertritt ihn nur.

Auch die Bevorzugung des Raumes außerhalb der Polis seitens der christlichen Almosenverteiler fehlt, da die meisten Juden in Byzanz und den islamischen Ländern in Städten (Konstantinopel, Kairo, Alexandreia) wohnten.

Trotz gewisser zeitlicher und regionaler Unterschiede — so waren die Verhältnisse im Palästina der Spätantike ([128]) nicht völlig dieselben wie die im Kairo des Hochmittelalters (schon zwischen Kairo und Alexandria bestanden Unterschiede !) ([129]), — und obwohl wir über die Verhältnisse in Byzanz nur unzureichend unterrichtet sind ([130]), ist der *qodeš* des

(126) Selbst in Kairo, über dessen Situation wir durch die Genizah am besten informiert sind, haben die babylonische und die palästinische Gemeinde eine gemeinsame Kasse, vgl. GIL, *op. cit.*, S. 93f.

(127) Vgl. zur Tempelkasse und den ökonomischen Aktivitäten ihrer Verwalter, die ebenfalls schlecht unter dem Begriff „karitativ" zusammenzufassen wären, HENGEL, *op. cit.*, S. 18 ; S. 46f. ; S. 96.

(128) Vgl. dazu den o. angeführten Doppelband von URMAN/FLESHER, v. a. den Aufsatz von Z. SAFRAI, *The Communal Functions of the Synagogue in the Land of Israel in the Rabbinic Period*, I, S. 181-204.

(129) So bestand in Alexandria, palästinischem Brauch entsprechend, die Einrichtung eines „Brotkorbes" (*quppa shel ṣedaqah*), die in Kairo nicht nachzuweisen ist, vgl. GOITEIN, *op. cit.*, S. 104ff. ; GIL, *op. cit.*, Dok. 144, Z. 6. Aber auch aus dieser *quppa* konnte ein Richter „entlohnt" werden, was freilich als Schikane gemeint war (GOITEIN, *ib.*, S. 105 unten).

(130) SHARF, op. cit., S. 163ff. und STARR, *op. cit.*, S. 37ff., v. a. 41ff. beklagen zu Recht, dass wir über die inneren Strukturen und Verhältnisse der jüdischen Gemeinden in Byzanz mit Ausnahme Italiens nur unzureichend informiert sind. Doch immerhin gestattet es der aus der Zeit Manuels I. bezeugte Rechtsstreit (STARR, S. 42 und Dokk. 167 und 171) um eine Synagoge, die zur Kirche umgewandelt worden war, nachdem die Erben konvertiert waren, auf im Prinzip vergleichbare Verhältnisse zu schliessen.

mittelalterlichen Judentums als das Vermögen der gesamten jüdischen Gemeinde von ihren ausführenden Organen (den *parnasim*) wie eine Stiftung, antiken und islamischen Stiftungen (*waqf*) analog, verwaltet worden und fungierte zumindest in Kairo als juristische Person ([131]). Neben *qodeš* hieß diese Kasse in Kairo und anderswo mit einer arabisch-hebräischen Mischbildung regelmäßig auch *al-'aniyim* „(Geld, Vermögen) der Armen" (z. B. Dokument 77, Z. 4 bei Gil ; s. auch den Index s. v. *al-'aniyim*) ; dies entspricht genau dem Sprachgebrauch Re'uels, der auch (s. o.) von „Personen, die den Armen (*le -'aniyim*) Almosen geben", gesprochen hatte : Re'uel dachte also bei seiner Interpretation an die Armenkassen, aus denen die *ṣedaqot* genommen wurden.

Aber auch in der Art der ausgetauschten Objekte und hinsichtlich des Empfängerkreises werden, wie dies v. a. die Kairener Dokumente zeigen, Traditionen der antiken Auffassung von εὐεργεσία fortgeführt : Die Ausgaben gehen nämlich, wie dies schon Goitein festgestellt hatte (*op. cit.*, S. 118), nur zu einem kleinen Teil (6-7%) an die Armen in christlichem Sinne ([132]), sondern in erster Linie in Erhalt und Unterhalt der Synagogen, auch das Lampenöl (Gil, 92), die Miqwe — diese Objekte entsprechen funktional den Stiftungen von Bibliotheken und Theatern in der antiken Polis (das Lampenöl für die Synagogen hat dabei sein Pendant in den häufigen Erwähnungen von Ölspenden (ἄλειμμα) für die antiken Gymnasien) ; in den Zeiten der Piraterie in den Erlös von Kriegsgefangenen, aber eben auch den Unterhalt von Rabbinern, anderen Funktionsträgern der Gemeinde und Gelehrten : Goitein berichtet S. 106 vom Fall eines palästinischen Kantors, der herb darüber enttäuscht war, daß auf die Aufforderung an die Gemeinde, zu spenden, was einem Gehalt gleichkam, nur zwei Vierteldenare und 60 Dirham eingegangen waren!

Ähnlich wie die antike εὐεργεσία dient die jüdische *ṣedaqah* somit tatsächlich und/oder symbolisch dem Zusammenhalt der Gemeinschaft ; es herrschte eine Erwiderungsmoral wie einst in der Polis. Dem Entlohnen

(131) Vgl. dazu ausführlich GIL, *op. cit.*, *Introduction*, passim (notwendigerweise zumeist auf Kairo beschränkt) ; GOITEIN, *op. cit.*, II, S. 91-143 („social services"). Die Bedeutung des muslimsichen *waqf* als Vorbild für den *heqdeš* in Kairo betont auch M. COHEN (brieflich).

(132) M. COHEN (Princeton, brieflich) weist mich darauf hin, daß diese Verhältnisse für den *heqdeš* im christlichen Spanien nicht gelten, wo i.d.Tat das Vermögen der Gemeinde in erster Linie den Almosen für die Armen zugute kam.

der Lehrer hatte sich der traditionsbewusste Maimonides widersetzt, und aus den von Gil veröffentlichten Dokumenten geht eindeutig hervor, daß das alte Gebot, die Torah nicht für Geld zu lehren, mit der rauhen Realität im Streit lag, nachdem eben auch Lehrer einer materiellen Lebensgrundlage bedürfen ([133]).

Anders als im Christentum (vgl. die Kritik in *Mt.* 6, 2) trägt das Einziehen und Verteilen der *ṣedaqah* im Judentum einen stark öffentlichen, ja demokratischen Charakter innerhalb der Gesamtgemeinde, Goitein spricht (*op. cit.* S. 97ff. ; vgl. auch 106f.) von einer „all — comprising publicity of communal philanthropy", wozu auch die Einrichtung der *pesiqah* beitrug (Goitein, *ib.* S. 106 ; Safrai, *op. cit.* S. 191ff.). Obwohl also die jüdischen Autoritäten die äusseren Machtmittel, die der antiken Polis und dann den christlichen oder muslimischen Staaten zur Verfügung standen, in der Regel nicht geltend machen konnten, war der soziale Druck, den die Gemeinschaft auf ihre Mitglieder ausüben konnte und dem sich auch ärmere Mitglieder zu fügen hatten, groß. Letztendlich fungiert die *ṣedaqah* analog einer gemeinschaftsinternen Steuer ([134]), auf die eine Gemeinde ein Recht hatte und die fast mechanisch erhoben und ausgezahlt wurde, der arabischen *ṣadaqah* (einem hebräschen Lehnwort) und der islamischen *zakāt*, das aus dem Aramäischen (< *zakūṯā)* stammt, nicht unähnlich ([135]).

Vor diesem Hintergrund wird es deutlich, warum Re'uel bei seiner Glossierung von *ṣedaqah* nicht das zu stark von christlichen Konnotationen geprägte ἐλεημοσύνη gewählt hatte : Im Grunde entsprach die ῥόγα des Byzantinischen Staates, die ja bis in die mittelbyzantinische Zeit hinein auch nur, wenigstens im Prinzip, der Kaiser in seiner εὐεργεσία und φιλανθρωπία auszahlte, eher den Gepflogenheiten, die in der autonomen jüdischen Gemeinde die „redistribution des richesses" regelten, als ἐλεημοσύνη, das nicht nur Assoziationen an die christliche Armenfürsorge, sondern auch an die LXX wecken konnte.

(133) Goitein, *op. cit.*, S. 103f.

(134) Safrai spricht deswegen *op. cit.*, S. 192f. auch von „charity taxes."

(135) Vgl. zu *ṣadaqah* den Artikel in der *Encyclopaedia Islamica*, vol. 2 ; zur *zakāt*, die eben kein Almosen in unserem Sinne ist, sondern eine mit staatlicher Macht eingezogene Steuer (s. o. Anm.99), *Encyclopaedia Islamica*, vol. 1, s.v. *zakāt* (J. Schacht) ; zu ähnlichen Ansätzen in Byzanz, das Almosengeben zu institutionalisieren, Patlagean, *op. cit.*, S. 191f.

Daß auch im Christentum aus der Institutionalisierung der Zuwendungen an Arme und Klöster die Grenzen zwischen Almosen und den Vorstellungen, die wir mit Lohn und Gehalt verbinden, verwischt wurden, wurde schon oben deutlich, als wir im Anschluß an Volk und Lemerle die Zahlungen von byzantinischen Kaisern und Privatleuten an Klöster und, innerhalb von Stiftungen, von Gehältern an das weltliche und geistliche Personal in Form von ῥόγαι dargelegt hatten : Obwohl diese Stiftungen im Prinzip „fromm" waren, brachten sie doch dem Stifter oder seinen Erben mitunter handfeste Vorteile und zahlten den in ihnen beschäftigten Personen Gehälter aus ; es ist im Grunde immer das alte Problem, daß an sich freiwillige Geschenke um Gottes Lohn sich mit der Zeit zu Zahlungen entwickeln, auf die der Empfänger ein Anrecht und der Zahler eine Verpflichtung hat ([136]).

Die Wiedergabe von *ṣedaqah* durch ῥόγα ist also kein bloßes Missverständnis Re'uels, sondern durch die grundsätzlichen Situation bedingt, in der sich die mittelalterlichen Juden auch in Byzanz befanden : Ihre Gemeinden erfüllten gleichzeitig Aufgaben, die bei den Christen der Staat und/oder die Kirche übernahmen ; so überrascht es nicht, daß in einem Genizah-Dokument aus der ägyptischen Stadt Sunbat die Gemeindekasse *ṣibbur* genannt wird — was genau δημόσιον entspricht (Goitein, *op. cit.*, S. 108 : „public") : Im Grunde bilden die Juden wie in hellenistischer Zeit ein πολίτευμα oder κοινόν, einen Verein, idealiter eine Polis und führen damit ein wesentliches Element antiker Stadtkultur fort ([137]). Daher blieb das Konzept von φιλανθρωπία und εὐεργεσία im Judentum im Grunde dem der vorchristlichen Antike stärker verhaftet.

Somit gewährt die Glossierung von *ṣedaqah* mit ῥόγα einen Einblick in die Selbstauffassung der jüdischen Gemeinden von Byzanz, zeugt auch seitens Re'uel von dem Gefühl, dass hier mit den staatlichen Zahlungen

(136) Vgl. dazu auch das Dok. Nr. 77 bei Goitein, den Entwurf einer Entscheidung des *beit din* unter Maimonides' Vorsitz aus dem Jahre 1185 : Demnach übernahm der *qodeṣ* die Zahlung der muslimischen Kopfsteuer für Abraham b. Yaḥya ha — Levi — als Gehalt für die von ihm einstmals geleistete Bauaufsicht, auf deren Bezahlung er ursprünglich verzichtet hatte. S. zu Parallelen auch Patlagean, *op. cit.*, S. 195.

(137) Vgl. dazu Hengel, *op. cit.*, S. 446f. ; 506f. Auch in der o. angeführten Synagogeninschrift aus Stobi behauptet Tiberios Polycharmos von sich, er habe πολειτευσάμενος πᾶσαν πολειτεία (sic) κατὰ τὸν ἰουδαϊσμόν.

verwandte Strukturen vorliegen, zeigt aber doch, wie stark das Leben in der Gemeinde den geistigen Horizont der byzantinischen Juden prägte.

TA'A / πλάζομαι (S. 194 / Z. 270 dL)

Unser letztes Beispiel knüpft an die eingangs geäusserte Frage an, inwieweit die byzantinischen Juden an den verschiedenen Kulturschichten der gräkophonen Umwelt, in der sie lebten, partizipierten. Oben hatten wir uns paläographischer Argumente bedient, die zeigten, dass die mangelhafte Beherrschung des griechischen Alphabets und die Übernahme der Schriftrichtung des Hebräischen als Anzeichen dafür gewertet werden können, dass die Kenntnis der byzantinischen Schriftkultur unter ihnen nur unzureichend war. Das vorliegende Beispiel versucht, derselben Frage anhand des poetischen Wortschatzes nachzugehen, der im Griechischen seit der Antike eine auch in Byzanz fortgesetzte Stilhöhe repräsentierte, die Personen, die nicht an der durch die antike Literatur vermittelten Schriftkultur teilnahmen, verschlossen bleiben musste. Die Frage ist für die byzantinischen Juden deswegen von Belang, weil sie an der Schriftkultur in hellenistischer und römischer Zeit teilgenommen hatten, wie die Werke Philons, Flavius Josephus und des Tragödiendichters Hesekiel beweisen ; es bleibt zu untersuchen, was aus dieser Teilhabe in mittelbyzantinischer Zeit geworden ist.

Ez., 14,11 (das der Glossierung von *äräṣ* mit θέμα (s. o.) unmittelbar vorausgeht) stammt wieder aus dem Rotulus mit Re'uels exegetischem Werk zu den Propheten. Der hebräische Text bietet kaum Probleme, es handelt sich um einen mit *ma'an* eingeleiteten negativen Finalsatz : „damit die Söhne Israels nicht mehr von mir abfallen". Das Verb *ta'a* ist in der hebräischen Bibel in seiner Doppelbedeutung von „ziellos umherwandern" und, davon abgeleitet, „gegen jemanden fehlen, ihm untreu werden", nicht selten (s. den Artikel im THWAT von Berges und Dahmen). Die Septuaginta hat hier gewöhnlich πλανάομαι (vgl. ib. Sp. 724f. und den Index von Hatch/Redpath s. v. πλανάομαι), was wegen der gleichen Doppelbedeutung passend erscheinen musste. Die metaphorische Bedeutung „irren" wurde dann von der christlichen Kirche aufgegriffen (vgl. NT) und lebt noch heute fort.

Nicht so Re'uel, bei ihm findet sich vielmehr das rätselhafte „νὰ μὴ πελαζούντεν", das auch so vokalisiert ist, und zwar in plene — Schreibung (mit *yodh*). DeLange hatte dieses Verb mit πελάζομαι "sich nähern" erklärt, was allerdings an der Stelle keinen Sinn ergibt : Israels Verfehlung besteht ja gerade in einer *Abkehr* von Gott, nicht in einer

Annäherung ([138]). Ich hatte in meiner Rezension ([139]) zu De Lange's Buch eine andere Lesung vorgeschlagen, die der Herausgeber inzwischen akzeptiert hat: Statt des sinnlosen πελάζομαι ist vielmehr πλάζομαι „umherirren, moralisch irren" zu lesen, das seit *Odyssee* 1, 2 in der klassischen Literatur wohl zuhause ist. Die Anaptyxe eines Vokals zwischen für das Hebräische phonetisch und graphisch ungebräuchlichen Konsonantenverbindungen wie der muta cum liquida /pl/ ist schon in den griechischen Lehnwörtern der rabbinischen Literatur sehr häufig (Krauss, *op. cit.*, I, S. 133ff.); unter diesen „Stützvokalen" befinden sich besonders häufig /i/ und /e/, die auch regelmässig mit *y* geschrieben werden. Aber auch in dem von Altbauer/Shibi veröffentlichten Glossar zu den fünf Megillot (s. o. Anm. 80) findet sich der Vorschlag von plene geschriebenem /e/ mehrfach, so S. 409 für die Verbindung pt/ft (im Hebräischen schwer zu unterscheiden) in gr. πτωχός und Ableitungen.

Die Schreibung des Verbums πλάζομαι weist jedoch noch weitere Besonderheiten auf: Das auslautende -ν und der von /o/ zu /u/ verdumpfte Themavokal sind beides Kennzeichen der Volkssprache, die aus anderen byz. Texten, auch aus der Genizah, vertraut sind: vgl. θέμαν wenige Zeilen später. Wir finden also hebräische Graphie, volkssprachliche Lautung und klassisch-poetisches Vokabular in einmaliger Weise verquickt.

Auffällig ist zunächst die Verwendung des poetischen Wortes im Rahmen der jüdischen Bibelexegese. Das ist zwar an sich seit der Septuaginta und ihren Poetismen nichts Besonderes, und D. Sperber hat vor einiger Zeit wieder die Bedeutung des poetischen Vokabulars für die rabbinische Gräzität herausgestrichen (*op. cit.*, S. 6 und 17 zu homerischem καταΐτυξ), aber der Septuaginta ist das Verb vollkommen fremd: Hier herrscht i. d. Regel πλανάομαι (s. o.), so auch an dieser Stelle, und

(138) Die einzige Möglichkeit, πελάζομαι „sich nähern" zu retten, bestünde darin, die im Griechischen vereinzelt belegte Bedeutung „sich einer Frau nähern, sie heiraten" (belegt bei Pindar, Aischylos und Euripides, vgl. die Belege bei LSJ) zugrunde zu legen. Die Ehebruchsmetaphorik ist für die Untreue gegen Gott ja ganz gewöhnlich in den Prophetenbüchern, vgl. auch die o. angefürte Stelle aus Hosea, die ebenfalls von Re'uel kommentiert wurde. Aber πελάζομαι steht m. W. niemals ohne Objekt wie hier und vor allem — es ist ebenfalls poetisch.

(139) Vgl. *Südost-Forschungen*, 58 (1999), S. 474-480, spez. s. S. 477.

in der Hexapla findet sich ebenfalls kein Beleg, so dass weder Aquila noch Symmachos oder Theodotion es gekannt zu haben scheinen. Re'uel ist also bei seiner Interpretation von *Ez.*, 14, 11 seinen eigenen Weg gegangen, der aber gleichwohl der griechischen Tradition verhaftet bleibt ; aber diesmal ist es die *poetische* Tradition, wie sie im hellenistischen Judentum ausserhalb der Septuaginta gepflegt wurde. Doch ist es notwendig, zunächst einen kurzen Blick auf die Wortgeschichte von πλάζομαι zu tun, um eine stilistische Einordnung in die literarische Tradition zu versuchen.

Das Verb ist zunächst episch-poetisch, seit der Ilias und der Odyssee wohlbelegt ; in *Od.* 2, 396 auch bereits in der metaphorischen Bedeutung von "verwirren". So finden sich denn bei Homers Nachahmern und Nachfolgern bei weitem die meisten Belege von πλάζομαι : Apollonios, Aratos, Nikander, Oppian, dann vor allem Nonnos (dreissig Belege allein für die Dionysiaka !). Daran schliessen sich die Erklärungen der Lexikographen an : (Pseudo-) Herodian (de prosodia catholica), Hesych, schliesslich Eustathios beschäftigen sich eingehend mit dem „unregelmässigen" Aorist in *Od.1*, 2 und den prosodischen Besonderheiten (πλάγχθη ἐπεί). Gleiches gilt für die Scholien zu den genannten Epikern. Auch in Tragödie (Sophokles, *Aj* 886 ; OC 1231) und Lyrik (Tyrtaios [so in der bekannten Elegie, s. Diehl, *Anthologia Lyrica Graeca*, 3. Aufl. 6.7, S. 11] Hipponax, etc.) kommt das Verb vor und wird entsprechend von den Scholiasten kommentiert. Die häufigste Gleichung ist dabei πλανάομαι, als dessen poetische Variante πλάζομαι seit der hellenistischen Zeit zu gelten hat (s. die LXX).

Die Prosaiker meiden das Wort geradezu pedantisch, es sei denn, sie zitieren dichterische Sprache : Sein Vorkommen bei Lykurg (in Leoch. 107) ist Dichterzitat ; Plato (ausser in seiner Lyrik), Aristoteles, die attischen Historiker haben keinen Beleg ; selbst Herodot gebraucht es nur in homerischem Kontext (2.116.8). So sind die Prosabelege vor der Kaiserzeit ausser auf Homer — und andere Dichterzitate auf zwei genera beschränkt (doch vgl. Polybios, *Hist.* 34.10. 3 : Fragment aus Athenaios) : einmal die ionische Naturphilosophie (Demokrit : *Test.* 95 Diels-Kranz, aus Aet. plac. III 13,4, S. 378 Diels ; *fragm.* 126 Diels — Kranz aus Galen), und zum anderen die Schule des Hippokrates, belegt bezeichnenderweise in dem pseudepigraphen Briefwechsel zwischen Hippokrates und Demokrit (vgl. die neue Ed. von W. D. Smith : *Hippocrates, Pseudepigraphic Writings*, Leiden, 1990, Nr. 18, S. 92, Z. 20) ; Galen glossiert daher das veraltete αἰολᾶσθαι des Hippokrates

mit τὸ οἷον πλάζεσθαι καὶ πλανᾶσθαι (*linguarum seu dictionum exoletarum Hippocratis explicatio*, ed. Kühn, XIX, S. 72) ([140]).

Von Demokrit erbten es die stoische und die epikureische Philosophie : Chrysipp wird dafür von Lukian verspottet (*Vit. Auct.* 22, [S. 42 in der *Oxford Classical Texts* Edit. von Macleod, Bd. 2 = *fragmenta logica et physica* 287.3), obwohl er es selbst verwendet (Bis acc. 27 [S.107] ; Fug 10. [Bd.III, 210]), und der Stoiker Poseidonios gebraucht es im Hinblick auf die „herumschweifende" Seele ([141]). Besonders aufschlussreich ist aber die Verwendung im epikureischen Gnomologion Vaticanum : Das seit Homer vertraute Herumirren auf dem Meer wird mit dem Hängen an falschen Zielen in der Jugend verglichen, von dem erst der sichere Hafen der Philosophie erlöst ([142]).

Derjenige Prosaautor, der πλάζομαι aber bei weitem am häufigsten verwendet, die Kaiserzeit mitgerechnet, ist nun auffälligerweise Philo von Alexandreia, auf den nicht weniger als 13 Belege entfallen ([143]) ; selbst Flavius Josephus hält sich zurück (drei Belege im „Bellum"). Bei Philo dominiert die übertragene Bedeutung, die er von seinen stoischen und epikureischen Vorbildern übernahm, die wörtliche bereits, auch wenn bei seiner allegorischen Methode der Bibelerklärung beides bisweilen nicht leicht zu trennen ist, etwa bei Abrahams Wüstenwanderung (de Abr. 85, 3) ; ganz gewöhnlich für „(in der Wüste) vom rechten Weg abkommen" wird es im Zusammenhang mit Israels Wüstenwanderung gebraucht (*Vita Mos.* 1.166.3 ; vgl. auch 1.270. 3 : Bileams Eselin). Ausser bei Philo und Josephus, für dessen Gebrauch von πλάζομαι auf die Historiker Arrian und Diodor zu verweisen ist, kommt das Wort in der kaiserzeitlichen Prosa selten vor, am ehesten bei Philosophen wie Plutarch ; im NT fehlt es. Aber auch der jüdisch-hellenistischen Literatur

(140) Vgl. auch die *Concordantia* in *Corpus Hippocraticum* , ed. G. MALONEY/W. FROHN, Hildesheim/Zürich/New York, IV, 1986, S. 1986.

(141) Das Fragment (Nr. 401, 31 Theiler) ist bei DIOGENES LAERTIOS, 8.31.4 als pythagoreisch überliefert, aber W. THEILER hält es in seiner Poseidonios-Ausgabe (*Die Fragmente*, I-II, Berlin/New York, 1982), wohl mit Recht, für von POSEIDONIOS stammend.Vgl. auch den Kommentarband, S. 348 f.

(142) *Epicuri Epistulae tres et ratae sententiae*, ed. von der MÜHL, Leipzig, 1922, *Gnomologium Vaticanum Epicureum*, Nr. 17.

(143) Es ist klar, dass die Belege bei Grammatikern und Scholiasten hier nicht mitgerechnet werden können ; das häufige Kommentieren allein schon von *Od.* 2 ergäbe ein schiefes Bild.

bleibt es ausser Philo und Flavius Josephus fremd ; die Belege in den jüdischen *Oracula Sibyllina* (1. 396 ed. Geffcken u. ö., auch wenn ib. vom Herumirren der Juden nach der Zerstörung des Tempels die Rede ist) und Pseudo-Phokylides sind hexametrisch, der Gebrauch des Verbums also eher dem poetischen genus zuzuschreiben.

An den Gebrauch bei Philo schliessen sich dann sehr früh die Christen an (bei Lampe nicht vermerkt), zuerst wohl Klemens (*Protrept.* [ed. Mondésert in *SC*] 10, 101, 2, 7 : Zitat aus Homer, *Odyssee* 13,203 !) und Hippolyt (*Comm. in Danielem*, *SC* 14, ed. M. Lefèvre, Buch 4, Kap. 18, 3 ; parallel mit πλανάομαι), dann Origenes (*Contra Celsum*, ed. M. Borret, *SC* 147, 5, 63, 3, wo Kelsos zitiert wird, und ib. 7, wo O. das Zitat aufgreift ; unabhängig ist *Schol. in Lucam*, *PG* 17, 333, Z. 35 (zu *Lukas* 7, 22), wo der Herausgeber C. Delarue statt πλάζομαι — eben πελάζομαι oder πλησιάζω lesen will !) ; im vierten Jahrhundert dann einmal Athanasios (*liber de definitionibus*, *PG* 28, 533, 26) und die Kappadokier : Bei Gregor von Nazianz sind die Belege jedoch als poetisch hier nicht in Betracht zu ziehen, doch vgl. Basileios d. Gr. (*Prologus* 6 zu de iudicio dei, *PG* 31, 668,11 ; die Angabe im *Thesaurus Linguae Graecae* mit 7 ist falsch) und Johannes Chrysostomos (*In Psalmum* 92 : *PG* 55, 615,38). In christlichem Kontext wird es in Weiterführung des Gebrauchs bei Philo fast nurmehr in seiner Bedeutung „moralisch irren", „vom rechten Glauben abfallen" gebraucht ; so hat es selbst der stilistisch bewusst anspruchslose Epiphanius (*De haer.* ed. Holl, II, S. 85, Z. 24 zu Sekte Nr. 40), ebenso wie die stark volkssprachliche „Historia Monachorum" (ed. Festugière, *Subsidia Hagiographica* 53, Kap. 14, Z. 18 (zu Paphnutios), Kap. 21, 20/21 (über ein Kamel) ; 21, 28 ; 23, 4) ([144]). Dass es in der Volkssprache, zumindest regional, weiterlebte, zeigt der zypriotische Beleg bei Andriotis (Archaismen, Nr. 4914) in der Bedeutung „treffen, finden" ; hier scheint die Bedeutungsentwicklung, die sich bei Origenes in Luc. angedeutet hatte, zu einem Ende gekommen zu sein.

Diese Wortgeschichte, die an sich schon interessant genug ist, wird nun um den Beleg bei Re'uel ergänzt. Er ist der erste aus einem jüdischen Kontext heraus seit Philo und Flavius (über die *Oracula Sibyllina* s. o.),

(144) Vgl. auch ACO, *Concilium chalcedonense 451, Volumen 1, pars tertia*, S. 50, Z. 27, die in der ich-Form gehaltene Aussage des Presbyters Kassian im Streit zwischen Stephanos und Bassanos über den Bischofsstuhl von Ephesos, die auch volkssprachlich gefärbt ist. Zum Kamel passt auch der Aesop-Beleg.

und der bisher einzige in einem deutlich volkssprachlich gefärbten Text aus byzantinischer Zeit ([145]). Es ist zu klären, wie Re'uel zu dieser Wiedergabe gekommen ist ; die semantische Seite macht dabei, anders als bei manchen unserer bisherigen Beispiele, kaum Schwierigkeiten. An dieser Stelle interessieren die kultugeschichtlichen Implikationen.

Eine Beeinflussung durch einen speziell christlichen Kontext ist bei Re'uel wohl auszuschliessen, sodass nur eine volkssprachliche Verwendung und/oder ein Rückgriff auf die jüdisch-hellenistische Tradition vorliegen kann, wie sie durch Philo von Alexandria verkörpert wird und in vielen Punkten als Reaktion auf die grossen Aufstände 70 und 135 n. Chr. abbricht. Bei unserem derzeitigen Kenntnisstand ist eine endgültige Entscheidung zwar noch nicht möglich, aber es ist festzuhalten, dass der Kommentator πλάζομαι nicht in der Bedeutung gebraucht, in der es im Neugriechischen (genauer : im Zypriotischen) noch vorkommt und die alt ist (s. den Origenes-Beleg), sondern ganz „klassisch" wie in der hellenistischen Philosophie und ihrem jüdischen Adepten, Philon von Alexandria. Vielleicht war ja der Bruch mit den klassischen Traditionen der griechischen Kultur unter den Juden nicht so abrupt, wie dies lange geglaubt wurde.

Unsere Ausgangsfrage lautete : Gestattet es das veröffentlichte Genizah-Material, die Frage nach dem Grad der kulturellen Integration der byzantinischen Juden in den Kontext des Reiches, dessen Angehörige sie seit seinen Anfängen in der Spätantike bis zum Untergang waren, differenzierter zu sehen als bisher, oder haben die kaiserlichen Gesetze und kirchlichen Kanones, die Eingriffe der weltlichen und geistlichen Autoritäten zu jener Isolierung geführt, die Jacoby als „marginalisation" auffasste ?

Das Genizah-Material, das wir an dieser Stelle besprochen haben, ist aus verschiedenen Gründen recht inhomogen : Die Fragmente sind unterschiedlich lang, stammen aus verschiedenen Werken, von unterschiedlichen Autoren, von denen uns nur Re'uel deutlicher fassbar wird ; sie reflektieren in ihrer Exegese durchaus divergente Facetten der byzantinischen Kultur. Diese war seit ihrem Beginn von einer Grundspannung zwischen dem antiken, letztlich heidnischen, Erbe und der christlichen Kultur der Spätantike gekennzeichnet, einer Antinomie, die ihren augenfälligsten Ausdruck in der Diglossie, der Spannung zwischen antiker

(145) Vgl. noch den Beleg bei AESOP, Fab. 150, 1, ed. HAUSRATH/HUNGER : λέων καὶ δελφίς.

Normsprache und jener Volkssprache fand, die zuerst im NT Eingang in die kanonische Literatur gefunden hatte. Das Christentum als bestimmender Faktor byzantinischer Kultur basierte jedoch auf den Schriften hellenisierter Juden in den letzten Jahrhunderten vor der Zeitenwende und des ersten kaiserlichen Jahrhunderts ; insofern die byzantinischen Juden die Erben dieser Juden sind, erhebt sich die Frage, wie stark dieses Erbe noch nachwirkte, das sich einerseits die Christen angeeignet, andererseits von einem Teil der Rabbinen ausgeschieden worden war.

Obwohl ein abschliessendes Urteil nur auf einer breiteren Materialbasis gefällt werden kann, haben doch die hier diskutierten Beispiele genügend Argumente erbracht, die es gestatten, das Verhältnis der byzantinischen Juden zu Byzanz und seiner Kultur anders zu gewichten als bisher :

1. Die Exegeten aus der Genizah stehen in der Tat, wie dies DeLange und Steiner mehrfach betont haben, in einer exegetischen Tradition, die bis zu den LXX, Aquila und Symmachos und den palästinischen Schulen der Spätantike zurückgeht, andererseits aber auch als *missing link* zur aschkenazischen Tradition von Rashi und seiner Schule hinleitet. Wir konnten die Evidenz für Ersteres in den obigen Ausführungen untermauern ; die Verbindungsline zu Aschkenaz müssen wir Kompetenteren belassen. Die zitierten Parallelfälle mit dem Konstantinopoler Pentateuch (*PC*) sind jedoch ausreichend genug, eine weitere Traditionslinie festzustellen : Sie leiten nicht nur zur mitteleuropäischen Exegese des Hochmittelalters über, sondern auch zur ersten vollständigen Übersetzung des Pentateuch ins Neugriechische, die 1547 gedruckt wurde ; diese Tradition ist also alt und nunmehr aus ihrer bisherigen Isolation befreit.

2. Die byzantinischen Rabbinen stehen zwar in einer Tradition mit der Antike, aber sie modernisieren ihre *explicantia* auch, indem sie deutlich die gleichzeitige byzantinische Volkssprache zur Bibelerklärung heranziehen. Diese Volkssprache war eindeutig ihre Muttersprache : Wir finden zwar Einflüsse der hebräischen Graphie und, in den targumartigen Übersetzungen wie dem Kohelet-Buch, auch Einflüsse von Syntax und Stil des hebräischen Originals ; ein spezielles Judengriechisch, wie es in der Forschung (P. Wexler) herumgeistert, ist nicht auszumachen. Es wäre daher sinnvoll, zwischen einem stärker vom hellenistischen Original beeinflußten Judengriechischen einer- und einem stärker „gemeinbyzantinischen" Griechisch der anderen Texte zu unterscheiden, das stärker an die byzantinische Umgangssprache angeglichen war (bis auf das Vokabular), wie dies i.F. des Judenspanischen schon länger gemacht wird

(*judezmo* vs. *ladino*). Es zeichnet sich ausserdem deutlich ab, dass hier das volkssprachliche *missing link* zwischen den spätesten Papyri aus dem 8. Jhd. und den ältesten volkssprachlichen literarischen Denkmälern vorliegt, eine Lücke, für die wir dank der makedonischen Renaissance bisher nur sehr wenige Texte zur Verfügung hatten. Insofern stellen diese Fragmente eine wichtige, bisher kaum beachtete Quelle für die griechische Volkssprache dar ; der letzte, der systematisch den Konstantinopolitaner Pentateuch dafür herangezogen hatte, war G. Chatzidakis gewesen — seine *Einleitung in die neugriechische Grammatik* ist aber nunmehr über hundert Jahre alt, und das nun vorhandene Material ist wesentlich älter. Es ist nicht ausgeschlossen, dass wir anhand dieser Texte die Genese und die Umrisse einer byzantinischen Umgangssprache verfolgen können, wie sie bisher eher postuliert als wirklich beobachtet wurde.

3. Die byzantinischen Juden stehen der byzantinischen Schriftkultur recht distanziert gegenüber. Das ist kein Wunder : Von allen kirchlichen und staatlichen Ämtern ausgeschlossen, werden sie wenig Gelegenheit gehabt haben, sich eine umfassende rhetorische Schulung anzueignen ([146]), wie sie zur Lektüre der Klassiker, gar zu eigener Produktion, notwendig war. Dies kam am deutlichsten darin zum Ausdruck, dass sie offenbar die Minuskelschrift nicht verwendeten, dass ihre griechischen Glossen stark volkssprachlich gefärbt sind, aber auch darin, wie sie diese Sprache benennen : Bei DeLange ist zweimal als Einleitung zu einer griechischen Glosse der Ausdruck : *be laschon rūmi* erhalten (S. 134/135, Z. 3 und 170/171, Z. 38, s. o.). Dieser — formal arabische — Ausdruck entspricht nun der seit den Pilatusakten (ed. Tischendorf, *prooim.*, S. 287) belegten Bezeichnung ῥωμαϊκός für „Griechisch", was bekanntlich zu neugr. ῥωμέικος „volkssprachlich" geführt hat — mit eben diesem Ausdruck wurde auch die Sprache der o. besprochenen jüdischen μοιρολόγια aus spätbyzantinischer/osmanischer Zeit eingeführt, und die wenigen byzantinischen Juden Griechenlands nennen sich noch heute, im Gegensatz zu ihren sephardischen Nachbarn, 'Ρωμανιῶτες, nach dem Staat, in dem sie vor Jahrhunderten gelebt haben, der 'Ρωμανία.

4. Gleichwohl — die Werke der byzantinischen Rabbis zeigen einen Umstand überdeutlich : Mögen sie auch der klassischen Tradition in Byzanz distanziert gegenüberstehen, so sind gleichwohl Reste dieser hel-

(146) Ausnahmen davon betreffen eher die Karäer, vgl. ANKORI, *op. cit.*, S. 193 ff.

lenistischen Vergangenheit in ihren Werken zu erkennen ; πλάζομαι war dafür das gewählte, wenn auch nicht das einzig mögliche Beispiel. Vor allem aber : Die erwähnten und die zahlreichen anderen Glossierungen in DeLanges Korpus zeigen zu Genüge, dass sie die Verhältnisse im byzantinischen Reich genau kannten und diese Kenntnis auch bei ihren Lesern voraussetzen konnten, wie wir dies am Beispel von *äräṣ*/θέμαν und *ṣedaqah*/ῥόγα, letzlich auch im Falle von μοιρολόγιον und παλληκάρι gesehen haben. Dass sie ihre Umwelt nach Massgabe des jüdischen Gemeindelebens wahrnahmen, überrascht dabei nicht.

Diese Parallelisierungen (im Sinne Rosenzweigs) zwischen jüdischer Tradition und byzantinischer Umwelt zeigen, dass es in Byzanz kein Ghetto gegeben hat, auch kein kulturelles ; wenn eine Marginalisierung vorlag — und an ihr ist prinzipiell nicht zu zweifeln, — so war sie unvollständig und hat die Rolle der byzantinischen Juden als *middlemen* zwar erschwert, aber nicht verhindert.

J. NIEHOFF-PANAGIOTIDIS
Lehener Strasse 26
D-79106 Freiburg

KRIEG UND FRIEDEN IN BYZANZ

Sich mit dem Thema von Krieg und Frieden auseinanderzusetzen, ist im Fall von Byzanz von mehrfacher Bedeutung. Nur zwei Gründe seien hervorgehoben : Erstens ist in der byzantinischen, vor allem historischen Literatur zu einem beträchtlichen Teil von bewaffneten Konflikten die Rede. Byzantinische Geschichte ist *Kriegsgeschichte*. Doch Fragen zum Thema von Krieg und Frieden werden in der Byzantinistik erst seit wenigen Jahren gestellt. Dies mag gerade dann erstaunen, wenn beispielsweise in der Mahnrede, dem sogen. Λόγος νουθετικός, des hohen Beamten namens *Kekaumenos* an den Kaiser im 11. Jh. nur allzu treffend ein Stück byzantinischer Wahrheit ausgesprochen wird :

> *"Denn das Heer ist der Ruhm des βασιλεύς und die Stärke des Palastes. Wenn das Heer nicht [mehr] existiert, besteht auch das Reich nicht [mehr], und ganz und gar jeder, der will, kann sich gegen Dich erheben."* (1)

Die Armee diente als Mittel zur Herrschaftssicherung und damit zur Erhaltung und Schaffung von Ordnung (τάξις) und Frieden (εἰρήνη). Der byzantinische Staat mit seinem hohen Anteil an maritimer und insularer Fläche (6.–12. Jh.), mit seinen weitläufigen und leicht durchlässlichen Grenzen mit wenig natürlichem Schutz sah sich im Laufe seiner 1000-jährigen Entwicklung ständig militärischen Bedrohungen an mehreren Fronten ausgesetzt. Neben der Nordfront im Balkanraum und der Ostfront in Kleinasien existierte auch die innere Front : Opposition, Aufstände und Bürgerkriege. Die Abwehr der Angriffe von Territorialstaaten und unberechenbaren Nomadenvölkern (wie beispielsweise den berittenen Turkstämmen) mit ihren unterschiedlichen Strategien und Taktiken erforderte von Byzanz eine starke militärische Verteidigungsstruktur in den Provinzen, wie dies vom 7. bis 11. Jh. mit der Themen-

(1) WASSILIEVSKY-V. JERNSTEDT, Petropoli, 1896 (Nachdruck : Amsterdam, 1965), (im Folgenden zit. : KEKAUMENOS [WASSILIEVSKY/JERNSTEDT]), S. 101 (Kap. 255).

organisation und den Fortifikationen denn auch der Fall war. Darüber hinaus bedurfte es wirksamer mobiler Kräfte, wie beispielsweise der sogen. *Τάγματα*-Heere der Hauptstadt; allein diese stehenden Truppen vermochten eine Schlacht zu entscheiden. Parallel zur Entwicklung des komplexen Verteidigungssystems in mittelbyzantinischer Zeit – speziell unter der Herrschaft der Makedonenkaiser (9.-11. Jh.) – wurde die Kriegführung (Strategie und Taktik) auch theoretisch begründet. Der Krieg wurde in all seinen Aspekten gedacht – natürlich mit dem kriegswissenschaftlichen Support aus der Antike. Als im 6. Jahrhundert die Kavallerie einen vorherrschenden Platz einnahm und sich das Bedrohungsbild (Awaren und Turkoi) verändert hatte, wurde in Ostrom im Sinne der Nachahmung (μίμησις) auf die antiken griechischen und römischen Taktiker, Strategiker und Poliorketiker – so beispielsweise auf *Onasandros* (1. Jh. n. Chr.), *Ailianos* (E. 1./B. 2. Jh.), *Arrianos* (2. Jh.) und *Polyainos* (2. Jh.), auf *Julius Africanus* (2./3. Jh.) und *Flavius Vegetius Renatus* (5. Jh.) – zurückgegriffen (sogen. *retractatio*). Die vorbildhaften Grundsätze und Techniken dieser Kriegsschriftsteller wurden adaptiert und auf die spezifisch neuen Bedingungen in einer Welt mit sich ändernden militärischen Technologien angewendet. Die beachtliche kriegswissenschaftliche Tätigkeit erlebte – wohl nicht zuletzt wegen der wachsenden Gefahr seitens der Araber seit dem Ende des 9. Jh. – ihren Höhepunkt im 10. Jh., der letzten politischen und militärischen Blütezeit des Byzantinischen Reiches.

Zweitens ist die Relevanz unseres Themas darin zu sehen, dass Kriegsgeschichte immer auch *Friedensgeschichte* ist. Schon in der Antike wurde Frieden in der dem Menschen innewohnenden Dialektik mit Krieg als dem ursprünglichen Zustand verstanden und stets als das zu erstrebende höchste Ziel menschlichen Zusammenlebens gesehen. Krieg und Frieden sind allgemein sich wechselseitig ausschliessende Zustände. Krieg existiert seitdem und solange es *Menschen* gibt. Der Mensch ist von Natur aus *friedliebend* und *kriegerisch* zugleich, und gerade *das* ist das Problem des Krieges und der Geschichte der Menschheit überhaupt. Der sogen. *homo politicus, oeconomicus, religiosus* usw. begegnet uns immer sowohl als *homo pacis* wie auch als *homo militaris*. In der byzantinischen *Militärtheorie* des 6. Jh. wird die vielfältige, unberechenbare Natur des Menschen hervorgehoben, die zu vielem – besonders auch Nachteiligem – fähig ist. Wenn der *Krieg*, wie der griechische Philosoph *Heraklit* aus Ephesos im 6. Jh. v. Chr. lehrt, der *Vater aller Dinge* ist und der *Friede* die *Ausnahmesituation*, dann gilt es, das Verständnis von Krieg

und Frieden, besonders aber die *Friedensbemühungen* eines Staates – so auch von Byzanz – zu untersuchen (2).

Um sich ein Bild von der weltanschaulichen Begründung der Kriegführung in Byzanz zu machen, gilt es nach deren *Legitimierung* als der Rechtfertigung durch höhere Werte und Grundsätze zu fragen. Es sollen die Grundzüge der Kriegführung und ihrer Rechtmässigkeit in einschlägigen byzantinischen Militärtraktaten erkannt werden. Im Zentrum steht dabei das Verständnis von Staat und universaler Herrschaft einerseits, von Krieg und Frieden andererseits. Mit der politischen Idee verbunden ist der *religiöse* Faktor, in seiner abstrakten wie konkreten Dimension.

Das Grundproblem in den Griff bekommen heisst, methodisch gesehen, sich im Hintergrund die einzelnen Ebenen vorstellen, in denen die Legitimitätsfaktoren verwurzelt sind. Es sind dies : die politisch-ideelle und die damit verwobene religiöse, die gesetzliche und militärische Ebene. Das Denken von Krieg und Frieden bezog sich auf das Reichsganze, die sogen. οἰκουμένη (sc. γῆ), d. h. die bewohnte christlich-römische Erde (analog zum *orbis Romanus* unter den Kaisern Augustus, Trajan und Hadrian). Weiter haben wir es mit dem Konnex von Frieden und dem höchsten irdischen Herrschaftsträger als dem Stellvertreter Gottes auf Erden, ebenso mit dem Zusammenhang von Frieden und Heilsgeschichte (Eschatologie) zu tun. Die integrierte Betrachtung der miteinander verknüpften Faktoren, die als Elemente einer geordneten Ganzheit einer Idee nur alle zusammen zur Rechtfertigung des Kriegführens beitrugen, wird dem politischen Denken der Byzantiner am ehesten gerecht. Dieses war erfüllt von der *einen* (Kaiser-)Herrschafts- und Reichsidee religiöser und (scheinbar) gesetzlicher Prägung und ihrer Organisation (der Kür und Herrschaftsausübung) im Alltag.

Noch ein Wort zu den Quellen. Das Denken der Byzantiner über Krieg und Frieden dokumentiert sich nicht nur in ihren diesbezüglichen *Vorstellungen*, in historischen Texten und Fürstenspiegeln, sondern ganz besonders auch in *theoretischen Grundgedanken*, wie sie gerade in Militärtraktaten des 6. bis 11. Jh. anzutreffen sind. In diesen sogen. *Taktika* oder *Strategika* wird die militärische Angelegenheit als wichtiger Bestandteil der staatlichen Politik und letztlich des Lebens allgemein betrachtet. Von Interesse sind in chronologischer Reihenfolge folgende fünf Werke : zunächst der Traktat Περὶ Στρατηγίας (*De re strategica*),

(2) *Heraklit, Fragmente*. Griechisch und Deutsch, hgg. von B. SNELL, 6., unveränderte Auflage, München, 1976, S. 18 (B 53).

der im 6. Jh. von einem anonymen Autor verfasst wurde (3). Sodann sei das sogen. *Strategikon des Kaisers Maurikios* (Wende 6./7. Jh.) erwähnt, dessen Autorschaft ebenfalls nicht geklärt ist (4). Dieses Handbuch war das grundlegende Werk über das byzantinische Kriegswesen, bis es im 10. Jahrhundert durch die *Taktika Kaiser Leons VI.* ersetzt wurde (5). Letztere ist die bekannteste und meistkopierte militärische Abhandlung in Byzanz. Sie war auch noch im 11. Jahrhundert trotz inzwischen erschienener anderer Traktate (zu Teilaspekten der Taktik) *das* autoritative Referenzwerk – sozusagen die *"Kriegsbibel"* – schlechthin. Weiter sei der Traktat Περὶ παραδρομῆς (*De velitatione bellica*) genannt (6). Diese Schrift entstand vermutlich kurz nach 969, ohne dass ihr Redaktor bekannt ist. Und schliesslich nicht ausser acht bleiben darf das sogen. *Strategikon des Kekaumenos* aus dem 11. Jh., das neben strategischen und taktischen Anweisungen auch politische, diplomatische und moralische Empfehlungen an einen Feldherrn und Kommandanten der politisch-militärischen Verwaltungseinheit θέμα enthält (7).

Aus all diesen Überlegungen heraus stellt sich die Grundfrage : Was verstanden die Byzantiner unter "Kriegführung", und durch welche Faktoren der politischen Idee wurde sie legitimiert ?

1. Kriegführung : Strategie und andere Künste

Mit *Kriegführung* sind allgemein die Vorbereitung und Durchführung von Operationen respektive militärischen Massnahmen in einem Krieg

(3) *The Anonymous Byzantine Treatse on Strategy (Περὶ Στρατηγίας)*, in *Three Byzantine Military Treatises. Text, Translation, and Notes* by G. T. Dennis (*CFHB*, XXV), Washington, 1985, S. 1-136 (im Folgenden zit. : Peri strat. [Dennis]).

(4) *Das Strategikon des Maurikios*. Einführung, Edition und Indices von G. T. Dennis, Übersetzung von E. Gamillscheg (*CFHB*, XVII), Wien, 1981 (im Folgenden zit. : *MS*).

(5) *Leonis imperatoris Tactica, sive De re militari liber* (handschriftlicher Titel : *Τῶν ἐν πολέμοις τακτικῶν σύντομος παράδοσις*), ed. Joannes Meursius, in : *PG* 107, Paris, 1863, col. 669-1120 (im Folgenden zit. : *LT*).

(6) *Skirmishing (Περὶ παραδρομῆς τοῦ κυροῦ Νικηφόρου τοῦ βασιλέως)*, in : *Three Byzantine Military Treatises. Text, Translation, and Notes* by G. T. Dennis (*CFHB*, XXV), Washington, 1985, S. 137-239 (im Folgenden zit. : *Peri paradr.* [Dennis]).

(7) *Sovety i rasskazy Kekavmena. Sočinenie vizantijskogo polkovodca XI veka*. Podgotovka tekxta, vedenie, perevod i kommentarij G. G. Litavrina, Moskva, 1972 (im Folgenden zit. : *Kekaumenos* [Litavrin]).

beziehungsweise bewaffneten Konflikt gemeint. Wie aus verschiedenen Stellen im Strategikon des Maurikios und in den Taktika Leons VI. hervorgeht, umfasst die sogen. πολεμικὴ τέχνη oder πολεμικά, d. h. die *Kriegskunst,* vor allem die Bereiche von Strategie und Taktik ([8]). Schon in der griechischen Antike wurde die Kriegskunst im Sinne von Heerführung sowie von Organisation und Verwaltung des Heerwesens verstanden. Deutlich genug wird in der byzantinischen Militärtheorie auf die notwendige Fachkenntnis für eine sichere Kriegführung aufmerksam gemacht ([9]). Um so mehr komme es laut den Taktika auf die Führungskunst des Feldherrn an, als es galt, Kriegsschäden so gering wie möglich zu halten ([10]). Der byzantinische Feldherr, der als verlängerter Arm des Kaisers über politische und militärische Entscheidungsbefugnis verfügte, und sein Heer waren auf dem Feldzug eine auf sich alleine gestellte Einheit, die zu einem gewissen Grad unabhängig von den zentralen Führungsstellen operierte.

In Byzanz verstand man unter dem Begriff στρατηγία oder στρατηγική (sc. τέχνη) die Kenntnis, die zur Kunst der Führung (ἄγειν) des Heeres (στρατός) im Ernstfall durch den Feldherrn (στρατηγός) gehörte. Die Strategie bezog sich auf den ganzen Feldzug (στρατεία) und war die Sorge des Feldherrn mit dem Sammeln von Kriegslisten (στρατηγήματα) und Siegesdenkmälern (τρόπαια) ([11]). In seinem Werk Περὶ Στρατηγίας erklärt der Anonymus Byzantinus im 6. Jh., dass die στρατηγία der beste Teil der ganzen Staatskunst (πολιτική) sei und dem στρατηγός dazu diene, sowohl das Vaterland (πολιτεία, πατρίς) vor Bedrohung zu verteidigen als auch den ins Land einfallenden Feind niederzukämpfen ([12]). In Einklang mit den Faktoren der *Intelligenz* (βουλή) und der *Taktik* (τάξις, τέχνη) sowie mit dem *Mut* (προθυμία) des Heeres und dem *Wohlwollen/Urteil Gottes* (εὐμένεια/κρίσις Θεοῦ) ([13]) entschied die Strategie Kriege ([14]). Die in geheimen Plänen

(8) *LT* Praef. S. 677 (*MS* VII A Pr 4-12), II 41 (*MS* Pr 45-49), XII 3 (*MS* II 1, 8-11), 75 f. (*MS* III 11, 14-21) ; *MS* XI Pr 6-12.

(9) *MS* Pr 21 ff.

(10) *MS* VIII 2, 173 f.

(11) *LT* Praef., S. 677 (*MS* VII A Pr 2 ff.), I 3, XX 192, Epil. 44 ; *MS* VII P 2 f., VII A Pr 2 f.

(12) *Peri Strat.* (Dennis), S. 4, 7 f. 15 ff. ; S. 5, 2-10.

(13) *LT* Praef. 6 und 8 (B und C, S. 677 ; *MS* VII A Pr 4-12), II 41 (*MS* Pr 45 ff.), XII 3 (*MS* II 1, 8 ff.), XIV 27 (*MS* VII B 12, 14 ff.), 37 (*MS* VII B 15, 7 f.), XVI 1.

(14) *MS* Pr 1 ff., 45 ff. ; *LT* Praef., S. 677 (*MS* VII A Pr 9 f.), XII 3 (*MS* II 1,

festgehaltene Strategie wurde gefordert ([15]), um das Heer der Lage und besonders dem Gegner anzupassen (ἁρμόζεσθαι), wozu es aber auch der Kenntnis der Taktik und der Gewohnheiten des Gegners bedurfte ([16]). Deshalb hatte sich der στρατηγός gegen jeden Feind *verschiedene* στρατηγίαι auszudenken ([17]). Dank seiner *Organisationsgabe* vermochte er die eigenen Streitkräfte mit jenen des Feindes zu vergleichen, um dadurch der Gefahr der Täuschung zu entgehen ([18]). Strategie war der Gebrauch von *Zeit* (καιρός) und *Gelände* (τόπος), von *Hinterhalten* (ἔγκρυμμα) und *Engstellen* (στένωμα), von *Überraschungen* und *Kriegslisten* (στρατηγήματα), um den Feind zu *täuschen* und zu *vernichten* ([19]). Bei diesen Methoden wie auch beim *Aushungern* (von Städten und Festungen) ([20]) war es das Ziel, den Gegner möglichst *ohne Entscheidungsschlacht* zu besiegen und den Frontalangriff zu meiden. Dadurch konnten auch eigene Kräfte geschont werden ([21]).

Als *höchstes Ziel* der byzantinischen Kriegführung wurde in den Militärtraktaten stets die Wahrung und Wiederherstellung des *Friedens* gefordert, weshalb der Feldherr mit seiner Armee gerüstet sein sollte. Da es im Krieg um den Kampf für *hohe Werte* ging, wurde von den Wehrmännern verlangt, dass sie in der Schlacht die Aktionen sorgfältig durchführten, alles ertrugen und auf jede Weise danach trachteten, den Gegner ganz zu besiegen ([22]). Der *vollständige Sieg* – und nur ein solcher

10 f.), XIV 37 (*MS* VII B 15, 7 f., XVI 1, XVIII 18 (*MS* XI 1, 6), XX 12 (*MS* VIII 1, 32 f.), 55 (*MS* VIII 2, 21 ff.), 119 ; *MS* XI 4, 236 ; *Kekaumenos* (Litavrin), S. 140, 28-142, 9 ; *Peri paradr.* (Dennis), S. 25, 36.

(15) *MS* VIII 2, 231 f., XI 4, 234 ff. ; *LT* XII 129 (*MS* VII A Pr 25 f.).

(16) *LT* Praef., S. 677 (*MS* VII A Pr 4-8. 10-12), VII 42 (*MS* III 5, 83), XII 2, 3, 4 (*MS* II 1, 5-11, 14 f.), 5, 137 (*MS* VII A Pr 48) ; XVIII 10 (*MS* VI 4, 2 f. ; XX 12 (*MS* VIII 1, 32), Epil. 44. ; *MS* III 10, 29 f., VIII 2, 248 f., XI Pr 6-9 ; *Kekaumenos* (Litavrin), S. 136, 25 f.

(17) *LT* Epil. 44.

(18) *LT* XIV 27 (*MS* VII B 12, 16 f.), 37 (*MS* VII B 15, 7) ; *MS* VIII 2, 19 f.

(19) *LT* VII 42, XII 4 (*MS* II 1, 11 ff.), 5, 126 und 128 (*MS* VII A Pr. 13 ff., 19 ff.), XIV 18 (*MS* VII B 11, 13 ff.), 27, 28 (*MS* VII B 12, 14–23), XVI 14 ; *MS* VIII 2, 159 f.

(20) *MS* VIII 2, 10 ff. 76 f. ; *LT* XVIII 38 (*MS* XI 1, 70 ff.), XX 51 (*MS* VIII 2, 10), 86 ; *Kekaumenos* (Litavrin), S. 134, 29 f.

(21) S. *Douze chapitres inédits de la Tactique de Nicéphore Ouranos*, ed. J.-A. De Foucault, in *TM*, 5 (1973), S. 281-311 (im Folgenden zit. : *Nik. uran. takt.*) 64, 3-4. 7.

(22) *LT* XII 74 (*MS* III 11, 8-14), XX 90 (*MS* VIII 2, 171 f.).

garantierte Frieden ! – musste endgültig erkannt werden. Und dieser Sieg bestand in der *endgültigen Vernichtung* des Feindes. Als ein der Vernichtung gleichwertiger Ausgang des Krieges war aber auch ein *sicherer* und *günstiger Vertrag*. Die Entscheidung auf dem Schlachtfeld hatte aber dann Vorrang vor einer politischen Lösung, wenn dem Gegner nicht zu trauen war ([23]). Der Aspekt der Vernichtung erinnert an das Alte Testament. Dort in *Deuteronomium* (5. Buch Mose), Kap. 20, Verse 16-17, ist im Kontext über die Art der Kriegführung vom Vernichten aller Lebewesen in Städten von Völkern die Rede, die als Feinde des wahren Gottes galten. So sollen die Hethiter, die Amoriter und andere Völker – wörtlich – "ausgerottet" werden. Man denke aber auch an *Ps*, 2, 8-9. Die dort an den König ergehende Ermächtigung zur *Niederschlagung* der *Feinde* gehört mit zur "Friedens"-Aufgabe des Königs und Statthalter Gottes. Wie auch *Dtn*, 20,10-14, ebenso *Isaias*, 2,2-4, und *Joel*, 4 zeigen, heisst "Friede" hier nicht "friedliche Koexistenz", sondern – im Sinne des lateinischen *pacare* – *freiwillige* oder *erzwungene Unterwerfung*. Und gerade an diesem Punkt sprengt das alttestamentliche Friedensverständnis den Rahmen antiker Verstehensweisen nicht. Da es in Byzanz das Ziel eines Krieges war, nicht bloss den alten Frieden wiederherzustellen, sondern ihn auch zu garantieren, musste man den Frieden erlassen, indem man dem Gegner Gesetze auferlegte (*leges pacis imponere*). Der byzantinische Feldherr sah wie schon sein römischer Vorgänger seine Aufgabe darin, den Feind zu besiegen, ihn zu befrieden und ihm das römische Recht aufzuerlegen, einschliesslich der byzantinischen Steuern. Das Ziel der εἰρήνη war die Sicherheit. Während für den Römer *pax* abhängig war von *concordia*, bedeutete für den Nichtrömer *pax* die *Besieglung* der *Unterwerfung* unter Rom mittels eines *Vertrages*. Dieser schloss den Schutz Roms gegenüber Angriffen anderer Fremdvölker ein. Demnach war *pax* eine Folge von *victoria*. Rechtlich gesehen setzte eben der Sieger den Frieden, verfügte und stiftete ihn, indem er *conditiones* und *leges pacis* auferlegte. In dieser Ausrichtung war der Friede seit Augustus und bis zum letzten byzantinischen Kaiser Konstantin XI. das eigentliche *aussenpolitische Programm*.

Im Dienste einer solchen Strategie standen in Byzanz nicht nur eine entsprechende *Taktik*, sondern auch verschiedene *andere Künste* (τέχναι). Die sogen. ταχτική (sc. τέχνη) war die Kunst der *Schlachtauf-*

(23) *LT* XII 75 (*MS* VII B 11, 14 ff.), XIV 25 und 26 (*MS* VII B 12, 6 ff.), 39 (*MS* IV 1, 5), 43 (*MS* IV 3, 17), 44 (*MS* IV 3, 29), XVII 44 (*MS* IX 3, 40).

stellung (παράταξις), der *Ausrüstung* vor allem mit Waffen (ὅπλισμα), ja überhaupt der *kriegerischen Bewegungen* (πολεμικαὶ κινήσεις) und der *Bewegungen* der *Krieger* selber (κινήσεις στρατιοτικῶν) zum richtigen Zeitpunkt. Je nachdem, ob es sich um eine Seeschlacht (ναυμαχία) oder um eine Landschlacht (πεζομαχία) handelte, wurden völlig verschiedene taktische Methoden angewendet ([24]). Strategie und Taktik wurden von eigentlichen Diensten unterstützt, und zwar: von der sogen. 'Οπλιτικὴ τέχνη (der Kunst der Bewaffnung, der Waffenausbildung und dem Drill), von der ἀρχιτεκτονικὴ τέχνη und μηχανικὴ τέχνη (den Bereichen der Baumeister und Mechaniker, die für Fortifikationen respektive Maschinen gegen feindliche Geschosse zuständig waren) ([25]). Kriegführung erforderte aber auch eine überzeugende Logistik. Die so wichtige λογιστικὴ (sc. τέχνη) oder τὰ λογιστικά (von λέγω [dazuzählen] resp. λογίζομαι [rechnen, berechnen] abgeleitet), also die *Rechenkunst*, war sozusagen die mathematische Seite der Kriegführung ([26]). Mit deren Hilfe wurden die Gliederung und die Versorgung der Truppen, deren Ausrüstung und Bewaffnung berechnet. Die λογιστικὴ (sc. τέχνη) stellte Normen auf für die Fortdauer der kriegerischen Bewegungen wie für die Ruhephasen. Es galt, jeden Akt des Feldzuges vorzubereiten, d. h. Raum und Zeit zu berechnen, das Gelände ausser auf den Bau von Verteidigungsstellungen und Befestigungen auch auf des Gegners Widerstandskraft richtig einzuschätzen und demzufolge die Bewegung und Verteilung der eigenen Streitkräfte anzuordnen. Gerade dieser Logistik-Begriff von Kaiser Leon VI. sollte das Denken späterer Militärautoren – auch des lateinischen Abendlandes – nachhaltig beeinflussen. Ferner sei neben der ἰατρικὴ τέχνη (dem Sanitätsdienst) ganz besonders die sogen. ἱερατικὴ τέχνη (die Glaubenspflege im militärischen Alltag) erwähnt. Im Rahmen der von Gott legitimierten Kriegführung wurde auch die *Kirche* für diesen Zweck instrumentalisiert und neben "Feldprediger"-Diensten mit kriegsdiplomatischen Aufgaben betraut. In den Kompetenzbereich des Feldherrn gehörte schliesslich die sogen. ἀστρονομικὴ τέχνη – die Kunst der Sterndeutung. Der *strategos* hatte unmittelbar vor dem Waffengang die Zeichen ausführlich zu interpretieren und Gott als siegsichernden Garanten zu verkünden ([27]). Mit dem Kunstgriff "Gott" zur Erklärung der

(24) *Peri strat.* (Dennis), S. 14, 10-26.
(25) *LT* Epil. 53, 65.
(26) *LT* Epil. 53-68, bes. 57, 64, 66.
(27) *LT* XIV 116, XX 141, 179.

Zeichen wurde in Byzanz – analog zur antiken Lösung des *deus ex machina* – hoffnungsvoll auf die Hilfe von aussen gesetzt. Der στρατηγὸς sollte dem Heer anhand seiner Beobachtungen des Aufgangs der Sterne eine gute Zukunft vorhersagen. Dadurch sollten die Soldaten den verheissungsvollen Sternenaufgang als Himmelsbotschaft auffassen und das Vertrauen in die militärische Aktion gewinnen.

Die in den byzantinischen Traktaten des 6. bis 11. Jh. dargelegte Kriegführung war strategisch und taktisch gesehen – und ungeachtet des Aspektes der Vernichtung – von einem beharrlichen Geist der Zurückhaltung und Sicherheit ([28]), der Schonung kostspieliger Streitkräfte geprägt. Ganz allgemein sollen sich die Byzantiner eher der Intelligenz und Raffinesse, der List und Bestechung bedienen, als das Gefecht riskieren.

2. Politisches Denken als Legitimierung der Kriegführung

2.1. Staat und universale Herrschaft der Rhomäer : politeia und oikumene

Das Leben in Byzanz scheint durch und durch vom christlichen Glauben erfüllt gewesen zu sein. Politische Äusserungen waren genauso wenig von der Religion befreit wie militärisches Denken. Jede Handlung hing letztlich vom *Willen Gottes* ab. Diese göttliche Lenkung des Staates wird gerade in militärischen Fachschriften herausgestrichen, wie beispielsweise im Strategikon des Maurikios, wo in der Praefatio zu lesen steht, dass der Staat (πολιτεία) als irdisches Reich der fehlerhaften Menschen dem überirdischen Reich Gottes untergeordnet sei ([29]). Da Gott diese Einrichtung auf Erden bejahe, werde jeder Dienst an ihr auch von der göttlichen Vorsehung (τὴν τοῦ Θεοῦ θεραπείαν) geleitet. Und wenn dieser mangelhaft verrichtet werde, greife sie korrigierend ein. Die Vorsehung Gottes war nach dem anonymen Autor des Traktats Περὶ Στρατηγίας auch Urheberin und Verwalterin (οἰκονομεῖται) der heili-

(28) *Peri strat.* (Dennis), S. 7 ; *Peri paradr.* (Dennis), S. 1, 2, 15 ; *LT* XII 4 (*MS* II 1, 11 ff.), XIV 17 und 18 (*MS* VIII B 11, 2-17), 20 (*MS* VIII B 11, 24 ff.), 29, 31, 34, XX 34, 132, 145, 146, 174, 178, Epil. 34 ; Constantine Porphyrogenitus, *Three Treatises on Imperial Military Expeditions*. Introduction, Edition, Translation and Commentary by J. F. Haldon (*CFHB*, XXVIII), Wien, 1990 (im Folgenden zit. : Konst porph treatises C), S. 120 ff. ; *Nik uran takt.*, S. 69 ; *MS* VIII 2, 135 f.

(29) *MS* Pr 1-9, 32-35. 37 f. 40 f. 45.

gen Ordnung der sogen. μέρη (gemeint : der verschiedenen sozialökonomischen [Berufs-] Gruppen) der πολιτεία.[30] Analog dem menschlichen Körper (ἀνθωπινὸν σώμα), in dem jeder Teil seine ganz bestimmte Funktion ausübt, gab es nach dem Anonymus in einem wohlgeordneten Gemeinwesen (πολιτεία ἀρίστη) keine Leute, die nicht in irgendeiner Weise für den Staat engagiert waren und die nicht zu einer der μέρη gehörten. Dank der Institution des *Gesetzes* (νομικὸν [sc. μέρος]) und der Rechtsprechung konnte das Volk in *Frieden* (εἰρήνη) leben. Νόμος und εἰρήνη bedingten einander gegenseitig und förderten das öffentliche Wohl. Und was die *Kriege* betrifft, wurden diese nach vorausgehender Beratung im Kreise vieler Vertrauter der obersten Militärführung (συμβουλευτικὸν [sc. μέρος]) geführt. Im Rahmen seines unvollständigen Gesellschaftsmodells für die justinianische Zeit begründete der an politischen, sozialen und besonders militärischen Fragen interessierte anonyme Autor die Kriegsangelegenheit als wichtigen Bestandteil des Staatslebens.

Für das Wohl der πολιτεία zu sorgen hatte im Rhomäerreich der von Gott eingesetzte *Kaiser*, dessen Legitimität je nach zeitlichen Umständen durch verschiedene Faktoren bestimmt war. War dieses Wohl nicht mehr gegeben oder wurde es verletzt, so hatte zu dessen Wiederherstellung nach vorausgegangenen erfolglosen politischen Versuchen der Feldherr im Krieg durch eine militärische Entscheidung dafür Sorge zu tragen. Dem höchsten weltlichen Herrscher und Stellvertreter Gottes auf Erden wurde nicht nur Respekt (bis Ehrfurcht) gezollt, sondern auch Unterwerfung und Gehorsam gezeigt. Gestärkt wurde dieses Ergebenheitsverhältnis zusätzlich durch ein ausgeprägtes Pflicht- und Rechenschaftsbewusstsein, welches der βασιλεύς von seinen Unterstellten (στρατηγοί u. a.) seiner Person gegenüber forderte ([31]) Dieser *gottähnliche* Herrscher, dem schon im 4. Jh. die Aufgabe der *imitatio Dei* zugeschrieben worden war, hatte als Mensch wie auch als höchster politischer und gesetzlicher Verantwortungsträger der ruhende, beständige Pol in einer sich verändernden und unberechenbaren Welt zu sein.

Neben der πολιτεία und dem βασιλεὺς sei, was das Herrschaftsdenken betrifft, auch der Begriff der οἰκουμένη (sc. γή) erwähnt. Das ethnisch heterogene Kaiserreich wurde durch den römischen Staats-

(30) *Peri strat.* (Dennis), S. 1, 17-25 ; 2, 3-13 ; 3, 10-107.

(31) *Kekaumenos* (Litavrin), S. 250, 23-29, 252, 20 ff. ; *Kekaumenos* (Wassilievsky/Jernstedt), S. 93 (Kap. 235) ; *LT* Epil. 3 und 7.

gedanken zusammengehalten, und durch die römische Universalitätsidee wurde seine Stellung der Umwelt gegenüber bestimmt. Als *Erbe* des römischen Imperiums wollte Byzanz das einzige Kaiserreich auf Erden sein : Es erhob Anspruch auf die Beherrschung aller Länder, die einst zum römischen orbis gehörten und nun Teile der christlichen *Oikumene* darstellten. Doch dieser Anspruch wurde durch die harte Wirklichkeit nach und nach umgestossen. Die Staaten, die sich im Bereich der christlichen Oikumene auf altem römischem Boden neben dem römisch-byzantinischen Kaiserreich bildeten, standen mit ihm rechtlich und ideell nicht auf gleicher Stufe. Es entwickelte sich eine komplizierte Staatenhierarchie, an deren Spitze der Herrscher von Byzanz als römischer Kaiser und als Haupt der christlichen *Oikumene* stand. In mittelbyzantinischer Zeit war die Aufrechterhaltung dieser ideellen Suprematie die Achse, um die sich die Politik des Kaiserreiches drehte. Am ausgeprägtesten war dies im 10. und zu Beginn des 11. Jh. der Fall, als Byzanz viele zuvor an die Araber und Bulgaren verlorengegangene Gebiete wieder zurückeroberte (Reconquista). In Asien waren die arabischen Angriffe zurückgeschlagen worden, und das Reich beherrschte Positionen im Norden Syriens und Mesopotamiens. Nicht nur vereinigte Byzanz armenisch-georgisches Territorium, sondern beherrschte auch die Halbinsel Krim (θέμα Chersones). Ferner leistete es den Arabern Widerstand in Süditalien und auf Sizilien. Die Herrschaft des Reiches in Europa wuchs dadurch auf die doppelt so grosse Fläche an. Wiederum verliefen die Reichsgrenzen entlang der Donau bis ins nordwestliche Gebiet der Balkanhalbinsel. Das griechische Kaiserreich erlangte eine solche territoriale, politische und militärische Grösse, wie es sie in der Zeit nach 1025 nicht mehr geben sollte.

Damals, in der 2. Hälfte des 10. Jh., war es Kaiser Basileios II. (976-1025), der jene politische Position des *Universalismus* und des rechtmässigen Anspruchs des Reiches auf *Vorherrschaft* in der christlichen οἰκουμένη förderte, welche zuvor von Kaiser Konstantinos VII. Porphyrogennetos (913-959) begründet wurde. Dieser Herrscher betrachtete die rhomäische Einrichtung als eine *natürliche*, *göttliche* und daher *ideale*. Gott selbst bewahrte das Reich, und seine Hauptstadt genoss den Schutz der Gottesmutter (θεοτόκος). Der Staat kannte keine Zerstückelung der Macht und daher auch keine blutigen Anarchien. Abgesehen davon verbot der βασιλεύς, dass mit anderen (nichtchristlichen und christlichen) Herrschaften ausser den Franken verwandtschaftliche Beziehungen geknüpft wurden. Hochachtung und Unterwürfigkeit der

Fremden vor dem Reich wurden zur Norm in den internationalen Beziehungen erhoben : Barbarenvölker, die Territorium zur Besiedlung erhielten, bezahlten dies dem Reich mit einem Vertrag ([32]). Und wer von Byzanz getauft, sozusagen "zivilisiert" wurde, ordnete sich ihm unter. Kaiser Konstantinos' VII. Konzeption von der Wiederherstellung der Rechte des Reiches zur Herrschaft über diejenigen Völker, die niemals dem römischen Staat untertan waren, aber auf dessen Boden lebten, nahm schon Kaiser Nikephoros II. Phokas (963-969) auf. Doch viel hartnäckiger setzte Basileios II. diese Theorie in die Realität um. So beispielsweise schildert uns ein hoher Beamter (δρουγγάριος τῆς βίγλης) des späteren Kaisers Alexios I. Komnenos (1081-1118), nämlich Ioannes Skylitzes (11./12. Jh.), in seiner Chronik mit dem Titel Σύνοψις ἱστοριῶν ausführlich von den Kriegen der Byzantiner gegen die Bulgaren. In über vier Jahrzehnten führte Kaiser Basileios II. mehr als 38 Operationen gegen die Bulgaren durch, um schliesslich ihren Staat zu zerstören, ihre Streitkräfte zu unterwerfen und ihr Territorium ins Byzantinische Reich zu reintegrieren. In diesem Zusammenhang zeichnet der Chronist ein Bild des Kaisers, wie dieser gegenüber den Bulgaren sowohl *Grausamkeit* demonstrierte, die gegenüber Aufwieglern notwendig und gerechtfertigt war, als auch unerwartetes *Mitleid*, wenn ihm die Unterworfenen als Untertanen erschienen. Die eigenständige Existenz Bulgariens widersprach der normalen Lage der Dinge ([33]).

2.2. Orthodoxie und Auserwähltheit

Wesentlich für das Verständnis der Kriegführung ist deren *religiöse* Interpretation durch die Rhomäer selbst. Laut den Militärtraktaten war es Gott, der dem Menschen das Verständnis von Strategie und Taktik gab. Gottes Urteil wurde zum ordnungs- und wegweisenden Faktor für die Entscheidung im Kriege gemacht ([34]). Das militärische Denken war in die göttliche Weltordnung eingebettet und durch sie bedingt. Der στρατηγὸς sollte Sorge tragen für die Liebe und Gerechtigkeit Gottes, um so dessen Unterstützung zu erlangen. Letztere war für ihn genauso wichtig wie die

(32) G. G. Litavrin, *Politiccˇeskaja teorija v Vizantii s serediny VII do načala XIII v.*, in : *Kul'tura Vizantii vtoraja polovina VII-XII v.*, t. 2, Moskva, 1989, S. 59-88, hier S. 78.

(33) *Ebd.* S. 79 f.

(34) *LT* XIV 17 (*MS* VII B 11, 12 f.).

günstig wehenden Winde für den Steuermann des Schiffes, ohne die dieser seine Fertigkeit gar nicht einsetzen könnte. Gewappnet mit dem Wohlwollen Gottes und wachsam in der Anwendung von Taktik und Strategie, vermochte der tüchtige Feldherr das ihm anvertraute Heer sicher zu führen und sich den vielfältigen Absichten der Feinde anzupassen. Durch das Gebet zu Gott, das meditative Verweilen im Kontakt mit Gott, wurden die Feinde erforscht und konnte der Feldherr die richtige Organisation treffen ([35]). Am Tag des Kampfes sollten im Lager auch alle Armeeangehörigen unter Anleitung der Priester, des Feldherrn und der anderen Kommandanten gemeinsam beten und das τρισάγιον singen ([36]) So wie Gott vor dem Kampf um Beistand und Sieg angerufen wurde, so wurden ihm nach erfolgreichem Gefecht ausser der Danksagung (εὐχαριστία) auch Dankesgeschenke (χαριστήρια) dargebracht ([37]). Beispielsweise berichten die Chronisten, dass Basileios II. 991 nach seinem Marsch durch Thrakien und Makedonien in Thessalonike dem Stadtheiligen Demetrios Dankesopfer (εὐχαριστήρια) spendete. Oder im Jahre 1018 soll derselbe Kaiser in Athen die Gottesmutter zum Dank für den Sieg über die Bulgaren mit vielen kostbaren Weihgeschenken geehrt haben ([38]). Ein vorbildlicher militärischer Führer hatte sich laut dem Verfasser von Kekaumenos' Strategikon auch mit *theologischer Literatur* zu befassen. In diesen Büchern finde er Regeln der Klugheit, des sittlichen Verhaltens und der Strategie. Fast das ganze *Alte Testament* sei voll von Kriegsgeschichten, freilich auch von Klugheitsregeln. Doch auch dem *Neuen Testament* lasse sich viel Nützliches abgewinnen ([39]).

Kriegführung war ein legitimer Akt, für den sich der Mensch im vollen Vertrauen zu Gott einzusetzen hatte. Kriege wurden im Auftrage Gottes geführt, um das Wohl des Volkes, des Kaisers, ganz besonders aber um das Territorium des Imperium Romanum zu schützen oder wiederherzustellen, ja um die Weltordnung Gottes zu wahren. Daher waren Kriege nicht nur gegen Nichtchristen, sondern auch gegen nicht-

(35) *MS* VIII 2, 3, XI 4, 236 f. ; *LT* XIV 27 (*MS* VII B 12, 16 f.), 37 (*MS* VII B 15, 7).

(36) *MS* VII B 17, 4 ff., XII B 22, 35.

(37) *LT* XVI 2, XX 77.

(38) Beispielsweise : IOANNIS SCYLITZAE *Synopsis Historiarum*, ed. I. THURN (*CFHB*, V), Berlin und Nev York, 1973 (zit : Io SKYL.), S. 339, 68 f., 364, 80 ff. ; IOANNIS ZONARAE, *Epitomae Historiarum libri XIII-XVIII*, ed. Th, BÜTTNER-WOBST, Bonn, 1897 (im Folgenden zit. : IO. ZON.), S. 557, 8 f., S. 566, 14 f.

(39) *KEKAUMENOS* (LITAVRIN), S. 154, 25 ff.

byzantinische Christen, ja selbst gegen byzantinische Opponenten innerhalb Ostroms, welche alle (wie die Bulgaren) die von Gott geschaffene τάξις gefährdeten, staatsraisonistisch *notwendig*, moralisch *gerecht* und religiös *heilig*. Aus der Sicht der Orthodoxie wurde jeder Angriffs- und Verteidigungskrieg vom und für das Volk Christi als dem von Gott *auserwählten Volk* ausgefochten. Und dieses Volk wurde vom siegbringenden Gott nicht nur geschützt, sondern auch als Instrument benutzt, um auf Erden Gerechtigkeit walten zu lassen ([40]). Gottes Wille sanktionierte das Handeln der Rhomäer und unterstützte sie dabei. (Übrigens im lateinischen Abendland kam die höhere Legitimierung des gottgewollten Krieges erst mit den Kreuzzügen auf – "Dieu le veult"). Wie aus Leons Taktik hervorgeht, wurde im 9./10. Jh. die Armee als das sogen. "*Christus-liebende Heer*" betrachtet, das nicht nur für die Interessen des Reiches, sondern auch für das Wohl der ganzen christlichen οἰκουμένη kämpfte ([41]). In seiner Rede (δημηγορία) an die Strategen im Osten anlässlich eines Feldzuges gegen die Araber hob Kaiser Konstantinos VII. seine Armeen und Soldaten als Verteidiger der Rhomäer und Hüter von Gottes Erbe hervor ([42]). Der Soldat – der *homo militaris* – war sozusagen das Werkzeug, mit dem Gott sein auserwähltes Volk und die christliche οἰκουμένη schützte und verteidigte. Alle Kriege in Ostrom waren legitimiert, weil die Armee – die das von Gott auserwählte Volk des neuen Israel und des neuen christlichen Rom repräsentierte – ganz im Dienste des göttlichen Willens handelte. Auch hier ist die Analogie zum AT, wiederum zu *Deuteronomium,* 20, 1-9, neu auch zu den Propheten *Isaias,* 2, 2-5 (Friedensreich um Jerusalem), und *Ezechiel,* 34, 30 (Davids nationales Friedensreich : Volk Israel), klar gegeben. Die Rhomäer beriefen sich wohl spätestens seit den Araberkriegen (7./8. Jh.) und zeit ihrer staatlichen Existenz auf das alte jüdische Konzept des auserwählten Volkes, das nach Gottes Willen handelte. Dabei betrachteten sie sich als heiliges Volk, das sich selbst als *Friedensträger* sah : Byzanz als *neues Israel* und Konstantinopel als *neues Jerusalem.* Mit diesem Konzept konnte *jeder* vom Kaiser geführte *Krieg begründet* werden.

Die Armee spielte, wie in den Traktaten verschiedentlich zu erkennen ist, als eigentliche "Schule der Nation" auch eine erzieherische Rolle,

(40) *LT* XX 112, 191, 202.

(41) *LT* XVIII 19.

(42) R. VARI, *Zum historischen Exzerptenwerke des Konstantinos Porphyrogennetos*, in *BZ,* 17 (1908), S. 75-85, hier S. 79, 31 ff.

indem, neben der dortigen Vermittlung von Staatsinteressen, erfolgreiche Kriegführung auch ein gewisses *Nationalbewusstsein* und *patriotisches* Gefühl weckte, wie dies seit der Mitte des 10. Jh. der Fall war (43). Nicht nur die sogen. καντατόροι, sondern auch Offiziere aller Ränge hatten die Truppen ideell und psychologisch auf den Kampf vorzubereiten (Propaganda). Ausser für Gott und gegen dessen Feinde wurde für die ganze Nation, für die Frauen und Kinder, ebenso für die unter der Herrschaft der Ungläubigen lebenden Brüder sowie für das Vaterland gekämpft.

3. *Bellum iustum* und "Familie der Nationen"

Durch die aussenpolitischen Umstände, unter denen der jeweilige Autor schrieb, gab es gewisse Unterschiede in der Auffassung und Beurteilung von Krieg und Frieden. Wahrscheinlich unter dem Eindruck der für das Reich bedrohlichen aussenpolitischen Situation am Ende der Herrschaft Kaiser Justinians I. wertet der anonyme Autor von Περὶ Στρατηγίας den *Krieg* als das *schlimmste aller Übel* (44). Der Friede soll auch in für das Reich weniger günstigen Fällen vorgezogen werden, da der Krieg nur noch grösseren Schaden verursache. Nur im äussersten Fall soll zu den Waffen gegriffen werden. Dagegen schliesst nur wenige Jahrzehnte später der Autor von Maurikios' Strategikon den Krieg als Lösungsvariante nicht völlig aus (45). Überhaupt ist nach ihm die *Bereitschaft* für den *Krieg* ein wichtiger Faktor zur Erhaltung und Förderung des *Friedens*. Wie in dieser Schrift, so müssen auch in der Taktik Leons VI. Krieg und Frieden auf dem Hintergrund einer *Defensivstrategie* zur Verteidigung des Reiches an allen Fronten gesehen werden. Wie dort wird auch hier der Krieg als eine – in gewissen Fällen durchaus gerechte – Lösungsmöglichkeit ("gerechter Krieg", s. u.) herausgestrichen. Ungeachtet dessen bevorzugt aber Leon den Frieden – erlebte er doch die Krise der militärischen Organisation des Reiches an der Wende vom 9. zum 10. Jh.. Auch in späteren Traktaten (z. B. in Περὶ παραδρομῆς) ist der Verteidigungscharakter unverkennbar dominant. Wie im 6. so wurde auch im 11. Jh. verlangt, dass bei einem ungünstigen Ausgang des Kampfes von den Feinden angebotene gemässigte und sofort durchführbare *Frie-*

(43) *LT* XII 71 und 72, XVIII 16 ; *Kekaumenos* (Litavrin), S. 148, 19 f.
(44) *Peri strat.* (Dennis), S. 4, 9 ; 5 ; 6, 25 ff. ; 42.
(45) *MS* VIII 2, 150 ff. 171 f.

densvorschläge ohne Zögern abgeschlossen und durch Geiseln oder Eid gesichert werden sollen ([46]). Sind sie aber schädlich und zum Zeitgewinn und zur Demoralisierung der Truppe formuliert, soll das Heer zum zornigen Widerstand gegen den Feind in der offenen Schlacht getrieben werden. Doch auch im Falle eines Sieges hat der Feldherr die Feinde bereitwillig anzuhören, die einen nützlichen Frieden vorschlagen, gleichzeitig aber auch die Ungewissheit der Kämpfe zu bedenken ([47]).

Der Grundtenor *"Kriege nur wenn nötig, in erster Linie aber für Frieden bereit sein"* ist unüberhörbar. Ausdrücklich wird vom Feldherrn verlangt, dass er grundsätzlich den Frieden ersehne. Gleichzeitig soll er aber auch zum Krieg gerüstet sein (denn "die zum Krieg Gerüsteten fürchten die Barbaren eher"), um dadurch diesen zu verhindern ([48]). Im besten Fall soll der Feind dazu gebracht werden, von seinem Vorhaben abzusehen. Um jedoch im Ernstfall einsatzbereit zu sein, galt es laut Maurikios' Strategikon, die Dinge des Krieges im Frieden zu üben ([49]). Diese Gedanken erinnern sofort an den römischen Kriegsschriftsteller *Flavius Vegetius Renatus*. Seine Devise *"qui desiderat pacem / praeparet bellum"* ist in der Form des geflügelten Wortes *"si vis pacem, para bellum"* (d. h. : "Wenn du Frieden willst, sei für den Krieg bereit") geläufig. Die Römer haben die Waffen im Interesse des Friedens geführt. Die Theorie der Abschreckung findet sich nach dem Althistoriker Alexander Demandt bei Thukydides (5./4. Jh. v. Chr.), Platon (5./4. Jh. ; im Zusammenhang mit πόλεμος und στάσις), Livius (1. Jh. v./1. Jh. n. Chr.) und in der ersten Königsrede des Dion von Prusa (1./2. Jh.) ([50]).

Der Gerüstete kann wohl mehrere Kriege vermeiden, nicht aber alle. Doch dem gerüsteten Byzanz gelang es nur in den wenigsten Fällen, Kriege zu verhindern. Man erachtete es als notwendig, mit allen friedliebenden Menschen und Völkern im Frieden zu leben und kein Unrecht an den von Byzanz Unterworfenen geschehen zu lassen, weil, wie der Autor von Leons Taktik rhetorisch fortfährt, "wir den Frieden vor allen anderen Dingen ehren, dass wir mit jenen in Frieden leben und uns der Kriege ent-

(46) *LT* XIV 20 (*MS* VII B 11, 26. 28-30) ; *Kekaumenos* (Litavrin), S. 150, 12-20.

(47) *LT* XX 112 (*MS* VIII 2, 150-153).

(48) *LT* XX 90 (*MS* VIII 2, 171 f.).

(49) *MS* VIII 2, 179.

(50) S. A. Demandt, *Der Idealstaat. Die politischen Theorien der Antike*. 2., unveränderte Auflage, 1994, S. 261, Anm. 108-113.

halten" ([51]). Entsprechend schwer fiel denn laut den Militärgesetzen, den sogen. νόμοι στρατηγικοί/στρατιωτικοί, auch die Strafe aus, wenn der Frieden verletzt wurde : *Todesstrafe* (durch Enthaupten) war angesagt ([52]).

Verteidigungsbereitschaft hiess aber in Byzanz, ausser einem potentiellen Feind von seinem Vorhaben abzuraten, den Status quo des christlichen Weltreiches zu schützen sowie ehemals byzantinische Gebiete zurückzuerobern und zu befrieden. Die Wiedergewinnung einst verlorengegangener Territorien wurde als eine der Hauptaufgaben vom Kaiser gefordert. Durch das Mittel des *gerechten Krieges* (*πόλεμος δίκαιος/bellum iustum*) wurde den Byzantinern erlaubt, ihr Reich im Rahmen der Rückeroberung ehemals dazugehörender Gebiete zu erweitern – verstanden als Verteidigung des universalen Römischen Reiches in den ideell und ehemals real äussersten Grenzen ([53]). Das Verständnis des gerechten Krieges wurzelt in der heidnischen und christlichen Antike. Wenn die Feinde Unrecht begingen und das Land bevölkerten, wurden sie zu Recht beschuldigt, einen ungerechten Krieg zu verursachen. Diesen hatten dann die Rhomäer mutig auszufechten – und zwar mit Hilfe des Gottes der Gerechtigkeit. Deshalb mussten laut Leons Taktik die gerechten Ursachen (*causae iustae*) des Krieges erkannt werden, um dann die Hände gegen die Unrecht Tuenden zu bewaffnen :

> *"Denn derjenige, der sich gegen [...] [letztere] verteidigt, ist gerecht und hat die göttliche Gerechtigkeit als Helfer und Bundesgenosse, wenn er*

(51) *LT* Pr B, C (S. 673), II 49, Epil. 14.

(52) *LT* XX 192 und 221, Epil. 13 und 69 ; *Νόμοι Στρατιωτικοί [Leges militares] ἐκ τῶν ἐκδόσεων*, W. ASHBURNER, E. KORZENSZKY, in *JG*, vol. II, Aalen, 1862, S. 73-89 (S. 75-79 : Περὶ στρατιωτικῶν ἐπιτιμίων ; S. 80-89 : ποινάλιος νόμος στρατιωτικός), 77, 86 ; W. ASHBURNER, *The Byzantine Mutiny Act*, in *The Journal of Hellenic Studies*, 46 (1926), S. 80-109, hier S. 96, 19, 100, 28, 102, 36.

(53) Aus der vom 4. bis 15. Jh. kaum veränderten ideellen Perspektive reichte der byzantinische Staat "nach dem Selbstverständnis der Rhomäer [...] genau so weit wie der christliche Glaube. So infinit die Orthodoxie gedacht wurde, so grenzenlos war auch das Reich konzipiert, nämlich als Weltreich (οἰκουμένη, πανκόσμιος πολιτεία), und so wie Gott die Welt beherrscht, so gewiss war auch der byzantinische Kaiser der Wohltäter und Herr der Ökumene, die Sehnsucht der Welt." (M. Th. FÖGEN, *Das politische Denken der Byzantiner*, in *Pipers Handbuch der politischen Ideen*, hgg. von Iring FETSCHER und Herfried MUNKLER, Band 2, München-Zürich, 1993, S. 41-85, hier S. 49).

gegen jene zu Felde zieht. Der aber, der als erster mit der Ungerechtigkeit beginnt, entzieht der göttlichen Gerechtigkeit den Sieg." (54)

Damit ein Krieg gerechtfertigt war, mussten Verletzungen des Friedens, von Teilen des staatlichen Lebens, ja der gesellschaftlichen *Ordnung* (τάξις) vorliegen. Kriege um des Krieges willen durfte es nicht geben.

Während intellektuelle Kaiser des 10. Jahrhunderts (wie Leon VI. und Konstantinos VII.) in ihren Schriften die byzantinische Ordnung als eine nach dem Willen Gottes geformte natürliche und historische Tatsache bekräftigten, gab es auf der anderen Seite auch militärische Herrscher (wie Nikephoros II. Phokas, Ioannes I. Tzimiskes und Basileios II.), die fast pausenlos Feldzüge unternahmen. Die *Verteidigung* von Territorium und Staat sowie die *Rückeroberung* ehemals byzantinischer Gebiete, wie dies beispielsweise unter Basileios II. gegen die Bulgaren der Fall war, erfolgte auf dem Hintergrund der rhomäischen Vorstellung von der universalen Hierarchie der Nationen. Byzanz war – bildlich gesprochen – der "Vater" der fiktiven Familie der Souveränen, während der bulgarische Zar nur im Range eines "Sohnes" existierte. Die eigenständige Existenz Bulgariens widersprach der von den Rhomäern verstandenen τάξις. Erst recht war die Harmonie der christlichen Weltgemeinschaft gestört, als die von einem byzantinischen Apostaten (Samuel) angeführten Bulgaren gegen das gleichfalls rechtgläubige Byzanz, d. h. als der Sohn gegen den Vater der sogen. "Familie der Nationen", zu Felde zogen. Um das von den Bulgaren begangene Unrecht zu beseitigen, um das Wohl der πολιτεία und die allgemeine Ordnung (τάξις), schliesslich den über allem stehenden Frieden (εἰρήνη) – in den äussersten Grenzen des Römischen Reiches verstanden – wiederherzustellen, bedurfte es der Kriege, die daher als *gerechte* (πόλεμοι δίκαιοι) angesehen wurden. Als der byzantinische Kaiser in diesem Sinne handelte, verstiess er keineswegs gegen die in den Traktaten immer wieder geforderte Friedensliebe als Handlungsmotiv des Feldherrn. Schon ein Jahrhundert zuvor betonte der Konstantinopeler Patriarch *Nikolaos Mystikos* (852-925) in seiner offiziellen Korrespondenz mit dem bulgarischen Zaren *Symeon I.* (893-927), dass der Zar den byzantinischen Kaiser als seinen eigenen Vater zu betrachten habe und dass jede Handlung der Bulgaren gegen die Rhomäer einem Bruderkrieg gleichkäme, was Gott respektive sein

(54) *LT* II 50, XX 58 (*MS* VIII 2, 33), Epil. 15.

Stellvertreter auf Erden bestrafen müsste ([55]). Die τάξις – verstanden als Imitatio der himmlischen Hierarchie – sicherte den äusseren wie inneren Frieden. Daher musste jeder Angriff auf diese Welt- und Reichsordnung abgewehrt und der Aggressor entsprechend bestraft werden ([56]). Die Doktrin der "Familie der Nationen" erlaubte dem Kaiser entgegen allen byzantinischen Traditionen und Prinzipien (u. a. φιλανθρωπία), die bulgarischen Soldaten des Majestätsverbrechens für schuldig zu erklären. Als daher Basileios II. einen Grossteil der *Streitkräfte* der Bulgaren *vernichtet* (996, 1014) und ihnen *Land* und *Kriegsvorräte weggenommen* (976-1018), ebenso ihre *staatliche Existenz aufgehoben* (1018) und die *Reichsgrenzen* von 681 *wiederhergestellt* hatte, war der Zweck erfüllt.

4. Schlussfolgerungen

Die byzantinischen Militärtraktate des 6. bis 11. Jh. vermitteln im gedanklichen Spannungsfeld von Krieg und Frieden ausser militärischem Fachwissen auch eine Vorstellung sowohl von der politischen Idee, der Grundordnung der Welt und der in ihren Diensten stehenden Kriegführung. Das dadurch zutage tretende Selbstverständnis der *Rhomäer* war geprägt durch ihre den anderen Völkern überlegene *Herrschaft* (βασιλεία τῶν Ρωμαίων), welche in einem Gefühl von Superiorität zum Ausdruck kommt, wie sie auch von historischen Werken her bekannt ist. Der *Kaiser* als Stellvertreter Gottes auf Erden, als Feldherr und Friedensbringer, als Retter und Wohltäter hatte mit Hilfe der *Armee* des Gottesvolkes der Rhomäer und im Rahmen der *politischen Orthodoxie* als dem Verständnis von christlicher Weltherrschaft für Frieden zu sorgen. Weil in Byzanz das militärische Denken in der göttlichen Weltordnung verankert war, verstand man jede Entscheidung im Krieg letztlich als eine Entscheidung Gottes. Die Armee des auserwählten Volkes der Rhomäer war das Werkzeug Gottes zum Schutze des Reiches und der gesamten οἰκουμένη im Rahmen der römischen Idee, der *Pax Romana*, und nun mehr der *Pax Byzantina*. Für diese Idee erschien der Krieg einerseits *legitim* – und hier ganz in der antiken Tradition des *bellum iustum* –, andererseits auch not-

(55) *Nicholas I Patriarch of Constantinople, Letters*. Greek Text and English Translation by R. J. H. Jenkins and L. G. Westerink (*CFHB*, VI), Washington 1973, S. 26 ff., 152 ff., 186 ff.

(56) H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'empire byzantin*, Paris, 1975, S. 129 ff., 141 ; Fögen, *ebd.*, S. 79, 81.

wendig – um das heilsgeschichtlich determinierte Reich aufrechtzuerhalten, gegebenenfalls auszudehnen.

Die bis ins 10. Jahrhundert hinein entwickelte Auffassung von unbegrenzter Kriegführung – gegen die Ungläubigen wie gegen die Mitchristen – war ein wichtiger Faktor der Selbstdarstellung des multiethnischen Rhomäerreiches. Dieses verstand sich als *Ordnungs-* und *Kulturträger*, dessen Herrschaft den anderen Völkern überlegen war. Die unbegrenzte Kriegführung diente den Kaisern als eine der Grundlagen ihrer Innen- und Aussenpolitik. Jeder Feldzug, aus welchen Motiven auch immer er hervorging, war *legitimiert* im Sinne der vom orthodoxen Glauben geprägten politischen Idee, d. h. der christlich-römischen (Welt-) Herrschafts- und Reichsidee. Nicht zuletzt dürfte gerade diese ideelle Begründung der rhomäischen Kriegführung und der starken Armee wesentlich zur *Langlebigkeit* des Byzantinischen Reiches beigetragen haben.

Selbstverständlich liesse sich hier die weiterführende Frage anknüpfen, inwieweit die Grundzüge der Rechtfertigung der byzantinischen Kriegführung auch in historischen, rhetorischen, theologischen und anderen Schriften anzutreffen sind. Darüber hinaus müsste vermehrt den Wurzeln dieser Legitimierung in der antik-heidnischen, der alttestamentlich-jüdischen und der neutestamentlich-christlichen Literatur nachgegangen werden. Erst eine solch breit angelegte Analyse könnte das durch die Militärtraktate gewonnene *Bild* des hier thematisierten Denkens eines Teils der byzantinischen Gesellschaft vervollständigen.

PD Dr. Paul Meinrad Strässle
Landstr., 3
CH-9606 Bütschwil

ASPECTS DE LA THÉORIE DES «FORMES» CHEZ G. PACHYMÈRE

INTRODUCTION

La relation entre la «forme» (εἶδος) et la «matière» (ὕλη) a une place centrale dans les recherches théoriques de l'ontologie et de la cosmologie en Grèce antique. Cette relation préoccupe également la réflexion théologique byzantine. Pourtant, entre la pensée grecque et celle de Byzance, des différences fondamentales apparaissent, quant à la relation « forme »-«matière» ; elles sont dues à l'interprétation particulière que chacune de ces deux pensées donne de la création du monde de l'expérience. Plus particulièrement, jusqu'au IV[e] s. avant J.C., les philosophes grecs acceptent que la matière constitue une unité indépendante et la considèrent soit comme formée et décorée par des «formes» archétypiques métaphysiques (platonisme) soit comme ayant une compétence d'autoformation en fonction des «formes» qui existent dans son champ (aristotélisme) (1). Ainsi, on opte pour un modèle théorique ontologique dualiste, et on écarte toute considération de création *ex nihilo* du monde sensible. Au contraire, à Byzance, le dualisme est rejeté et on soutient la création *ex nihilo*. Selon les théologiens byzantins – déjà à partir de l'époque des Cappadociens – la matière est considérée comme privée d'autoexistence ; elle est le produit logique de la volonté créative et de l'action de Dieu (2).

(1) Cf. PLATON, *Timée*, 30a 2-6. À propos de la notion et de la composition de la matière dans la philosophie platonicienne, cf. D. S. SCHULTZ, *Das Problem der Materie in Platons Timaios*, Bonn, 1966 ; Th. SINNIGE, *Mater and Infinity in the Presocratic Schools and Plato*, Assen, 1968 ; et dans la philosophie aristotélicienne, cf. ARISTOTE, *Metaphysique*, VIII, 1042 a-1045 b. Il faut souligner que selon Aristote le Premier Moteur (τὸ πρῶτον κινοῦν) contribue à la formation de la matière. Cf. *ibid.*, 1071 b-1073 a.

(2) Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *De anima et resurrectione*, III, *PG* 46, 124 b : Τὰ ὄντα πάντα οὐκ ἔκ τινος ὑποκειμένης ὕλης πρὸς τὸ φαινόμενον μετε-

Les notes interprétatives du penseur byzantin G. Pachymère (1242-1310) dans l'ouvrage *Des noms divins* du Pseudo-Denys l'Aréopagite constituent un texte descriptif de ce mode de création, qui est parmi les plus systématiques. Il faut préciser, dès maintenant, que, d'après G. Pachymère, les «formes» disposent d'une existence réelle *a priori*, en dehors et indépendamment de l'existence humaine. Toute conception mentale et expression par des mots se font *a posteriori* (3). Ainsi, le modèle théorique dans lequel s'inscrit le penseur est le réalisme métaphysique. Ce réalisme est également présent chez les derniers représentants de l'école néoplatonicienne d'Athènes (Proclus et Damascius), mais en termes différents (4).

Selon Pachymère, la création du monde de l'expérience est une action de la volonté et de l'entendement divins et non pas le résultat de la diffusion de l'être divin ou bien de l'émanation de la substance divine (5). Or il s'agit d'une action qui ne cause pas la division de Dieu en entendements particuliers. De telles divisions se feraient seulement dans le cas d'une pensée subdivisée (6). Un cas semblable de division s'observe dans une certaine mesure chez Proclus. Le philosophe néoplatonicien affirme que les «formes» constituent le contenu de la «Pensée», à savoir le troisième élément de la trinité métaphysique «Être/Vie/Pensée» (7). La

σκευάσθη, ἀλλὰ τὸ θεῖον θέλημα ὕλη καὶ οὐσία τῶν δημιουργημάτων ἐγένετο. H. VON BALTHASAR, *Présence et pensée*, Paris, 1942, pp. 37-41 et 142-144.

(3) Cf. PSEUDO-DENYS L' ARÉOPAGITE, *Des noms divins*, 5, 8, *PG* 3, 824c. V. LOSSKY, *La notion des analogies chez Pseudo-Denys l'Aréopagite*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 5 (1930), pp. 279- 309.

(4) Cf. PROCLUS, *Théologie platonicienne*, Vol. V, éd. H. D. SAFFREY et L. G. WESTERINK, Paris, 1987. DAMASCIUS, *Traité des premiers principes*, vol. III, éd. L. G. WESTERINK et J. COMBÈS, Paris, 1991.

(5) Cf. *Paraphrasis Pachymerae in De divinis nominibus*, I, 5, *PG* 3, 628 d.

(6) Cf., *ibid.*, I, 4, 617 c : "Αλλως τε ἐπειδὴ διανοηθείς ὁ Θεὸς βουλητικῶς πάντα ὑπέστησεν, οὐχ οἷα τις νοῦς εἰς νοήσεις μερισθεὶς ἐπολυπλασιάσθη, ἀλλὰ μείνας καὶ μένων ἐν τῇ ἑνάδι ἀμερῶς καὶ ἀσκεδάστως, πάντα τὰ ἐν τῇ κτίσει καὶ ὑπέστησε καὶ ὑφίστησιν. Cf. aussi, E. VON IVANKA, *Der neue Sinn von Teilhaben, Hervorgang und Hierarchie*, dans *Plato Christianus*, Einsiedeln, 1964, pp. 254-261.

(7) Cf. PROCLUS, *The Elements of Theology*, Oxford, 1963, 2e éd., pr. 176-177, pp. 154. 3-156. 24 ; *Théologie platonicienne*, IV, pp. 6. 16-7. 13. À propos de cette notion de triade, cf. W. BEIERWALTES, *Grundzüge seiner Metaphysik*, Franfurt am Main, 1979, 2e éd., pp. 118-163 ; J. TROUILLARD, *L'Un et l'âme selon Proclos*, Paris, 1972, pp. 78-106 ; et IDEM, *La mystagogie de Proclos*, Paris, 1982, pp. 53-91.

«Pensée», au cours d'une diversification intérieure, s'atomise ou se développe en plusieurs pensées dont chacune est la réalisation ou la plénitude des «formes», selon un ordre hiérarchique. Les pensées inférieures sont plus atomisées que les pensées supérieures, elles-mêmes totalisées. Proclus suit les positions néoplatoniciennes au sujet des hiérarchisations ontologiques. En effet, il admet qu'il existe une hiérarchie des pensées métaphysiques, qui contribue à la hiérarchisation des «formes». Les pensées inférieures spécifient les « formes » qui se trouvent liées aux pensées supérieures (8). De plus, il est indispensable de dire que Proclus fixe un classement ontologique de dégradation hiérarchisée dans le monde métaphysique, en vue d'établir la communication productive et archétypique entre ce monde et le monde sensible. Il soutient que le monde sensible a été ébauché par la classe divine inférieure et que l'être divin a été tellement dégradé qu'il a fini par créer le monde sensible (9).

De telles thèses concernant les divisions et dégradations ontologiques de l'élément divin sont radicalement étrangères à Pachymère. En suivant la tradition byzantine, il affirme que, bien que Dieu conserve son unicité, il se multiplie grâce à son pouvoir de providence. Ce pouvoir exprime la volonté de Dieu et ne se confond pas avec sa substance elle-même (10). La volonté divine créatrice se divise non pas elle-même, mais par le biais de ses propres produits, sans pour autant que la substance de Dieu se divise également. La segmentation, en conséquence, doit se considérer uniquement comme distribution due à la création divine (11). En même temps, Pachymère fait remarquer que les processions providentielles de Dieu ne sont pas plusieurs dieux qui constituent Dieu, à la manière des «formes» qui constituent le monde de l'expérience. Dieu n'est pas composé, il ne constitue pas une entité résultant de la combinaison d' éléments quelconques. Et surtout, il n'est pas l'accomplissement d'un ensemble de divinités créatrices, car une telle acception mènerait au polythéisme, radicalement repoussé par la pensée chrétienne (12).

(8) PROCLUS, *Théologie platonicienne*, IV, pp. 10. 21-13. 18. Cf. aussi P. HADOT, *Porphyre et Victorinus*, Vol. I, Paris, 1968, pp. 213-246 et 260-272.

(9) PROCLUS, *In Platonis Parmenidem*, 801. 27-804. 17.

(10) *Paraphrasis*, II, 10, 677 b.

(11) *Idem*, I, 5, 625 c : 'Επιβολὴν δὲ νοητέον τὴν εἰς τὸ καθ' ἓν τῶν παραγομένων μεριζομένην ἀμερῶς θέλησιν τοῦ Θεοῦ, τουτέστιν εἰς τὴν ἑκάστου παραγωγήν. Cf. O. SEMMELROTH, *Gottes geeinte Vielheit. Zur Gotteslehre des Ps- Dionysius Areopagita*, dans *Scholastik*, 25 (1950), pp. 389-403.

(12) *Paraphrasis*, II, 677 b. Cf. aussi, NICOLAS OF METHONE, *Refutation of Proclus' Elements of Theology*, éd. D. ANGELOU, Leiden, 1984.

Pachymère considère également que Dieu contient en lui-même les «formes» ou les destinations des entités du monde sensible, avant que celles-ci soient perceptibles. Il s'agit de la conception d'un projet qui se réalisera plus tard. Les destinations précèdent leurs manifestations ([13]). Cela signifie que Pachymère accepte le réalisme transcendant, à savoir l'existence des «formes», distincte de leur présence à l'intérieur du monde. Selon le penseur chrétien, les «formes» ou les raisons créatrices des êtres font partie intégrante de l'espace divin. Leur unité ne renvoie pas à leur mélange, parce que chaque «forme» possède un caractère particulier de production providentielle ([14]). De plus, il ne faut pas lier leur existence en Dieu à des notions d'espace, puisque Dieu transcende toute situation naturelle. D'une certaine manière elles existent en tant que structures métaphysiques distinctes, qui, pourtant, proviennent de la même source ([15]).

Aussi nous paraît-il judicieux de souligner que d'après Pachymère les «formes» ou les paradigmes du monde ne sont pas des entités incluses en une seule, ontologiquement différente. Elles sont les intellects éternels de Dieu, la manifestation active de sa pensée ([16]). Pachymère soutient cette thèse en sollicitant la distinction entre la substance de Dieu et ses actions, théorie qui est également soutenue par la tradition byzantine orthodoxe. Les actions ne sont pas ontologiquement différentes de la substance de Dieu, mais expriment les différents modes de son mouvement créatif. Si elles se distinguaient de la substance divine, cela signifierait qu'il existe au sein de la sainte Trinité deux réalités différentes. Il en résulterait un dithéisme ou peut-être un polythéisme, étant donné que les actions provenant de Dieu sont innombrables. Parallèlement, cette conception amène à la suppression de la simplicité de Dieu et au développement d'un caractère divin composé, ce qui aurait été repoussé par la théologie chré-

(13) *Paraphrasis*, IV, 7, 764 b.

(14) *Ibidem*, V, 6, 844 b.

(15) *Ibidem*, V, 6, 844 b : Οἱ δημιουργικοὶ λόγοι ἐν τῷ δημιουργῷ τὰ εἴδη πάντων, καὶ πάντες εἰσι καὶ ἀσυγχύτοι μένουσι, πλὴν ἐν αὐτῷ εἰσιν οὐχ ὡς ἐν τόπῳ (οὔτε γὰρ αὐτὸς ἐν τόπῳ, οὔτε τὰ ἐν αὐτῷ) ἀλλ' ἔχει αὐτὰ ὡς ἑαυτὸν ἔχει, πάντων μὲν ὁμοῦ ὄντων, διακεκριμένων δὲ ἐν τῷ μέρει ἀμερῶς. Cf. aussi R. Roques, *L'univers dionysien*, Paris, 1983, 2e éd., pp. 36-67.

(16) *Paraphrasis*, VII, 4, 888 b : Οἱ γὰρ φύσεως ἁπάσης λόγοι ἐν αὐτῷ εἰσιν ὡς αἰτίῳ πάσης δημιουργίας· αἵ τε γὰρ ἰδέαι καὶ τὰ παραδείγματα οὐχ ἕτερα ὄντα ἐν ἑτέρῳ, ἀλλὰ νοήσεις ἄϊδιαι οὖσαι, ἐν αὐτῷ εἶοι.

tienne ([17]). Les actions ou les «formes» sont les volontés de Dieu. À propos de ce point-là, Pachymère repère une différence fondamentale entre la théologie byzantine et Platon et, bien sûr, la tradition que celui-ci a formée ([18]).

Pour Pachymère les «formes» en tant qu'intellects éternels de Dieu sont «l'être», «la vie», «la sagesse» et tout ce qui est analogue, à savoir «les processions» des ouvrages aréopagites ([19]). Il s'agit des principes qui constituent la source productrice et archétypique du monde sensible. Ils constituent également des causes finales, étant donné qu'ils créent et définissent les conditions nécessaires à l'accomplissement du monde de l'expérience. Qui plus est, le théologien chrétien soutient que les «formes» sont des éléments initiaux, dans la mesure où elles comprennent les composantes ontologiques et structurelles de ce monde ([20]).

Dans une autre unité thématique, Pachymère présente l'existence proempirique des «formes» en les considérant comme des essences intelligibles incorporelles et simples, ainsi que comme des henades. Il accepte, en conséquence, leur existence autonome à un niveau métaphysique, ainsi que leur indépendance de leur expression perceptible ([21]). Contrairement au modèle des théogonies néoplatoniciennes, cette indépendance ne renvoie pas à des natures autonomes ni autoconstituantes, entièrement ou partiellement indépendantes de Dieu ([22]). Les «formes», en tant qu'expression de l'action divine, constituent le fondement ontologique de tous

(17) E. Hussey, *The Persons-Energy Structure in the Theology of St. Gregory Palamas*, dans *St. Vladimir's Theological Quarterly*, 18 (1974), pp. 22- 43.

(18) *Paraphrasis*, V, 6, 848 b : Καὶ ὁ μὲν Πλάτων τὰς ἰδέας καὶ τὰ παραδείγματα ταπεινῶς καὶ ἀναξίως Θεοῦ ἐξείληφεν· ὁ δὲ πατὴρ (ὁ Διονύσιος) τῇ μὲν λέξει ἐχρήσατο, τὴν δὲ ἔννοιαν εὐσεβῶς ἐξηγήσατο, παραδείγματα λέγων τοὺς προϋφεστῶτας λόγους, καὶ τὰ ἀφοριστικὰ θεῖα θελήματα (μόνῳ γὰρ τῷ βούλεσθαι τὰ πάντα ὑπέστησεν). Cf. aussi S. Gersh, *From Iamblichus to Eriugena*, Leiden, 1978, pp. 264-266.

(19) *Ibidem*, V, 8, 845 a : Ἐν τῷ Θεῷ ἐστι τὸ εἶναι, ὡς ἓν καὶ αὐτὸ τῶν ἑτέρων θείων εἰδῶν καὶ νοήσεων, τῆς ζωῆς, τῆς σοφίας καὶ τῶν τοιούτων. Cf. aussi E. Corsini, *Il trattato «De divinis nominibus» dello Pseudo-Dionige e i commenti neoplatonici al Parmenide*, Turin, 1962, pp. 156-165.

(20) *Paraphrasis*, IV, 10, 769 b-c.

(21) *Ibidem*, VIII, 9, 908 d.

(22) Proclus, *The Elements of Theology*, pr. 40-51, pp. 42.8-50. 6. Cf. aussi E. R. Dodds, *Proclus*, pp. 223-255, et J. Trouillard, *La mystagogie de Proclos*, pp. 187-206.

les êtres (23). Or Pachymère évite le danger du polythéisme, étant donné que l'auto-existence renvoie à une situation ontologique *a priori* indépendante. Il évite également le danger du panthéisme, étant donné que l'identification de la substance divine avec la substance du monde par le biais des «formes» mènerait *a priori* à leur co-existence.

En examinant le rapport entre la «forme» et la «matière», Pachymère remarque que les philosophes considèrent comme instituée la situation où les «formes» se superposent à la «matière». Au contraire, ils considèrent comme abstraction le dénuement de la «matière» des qualités procurées par les «formes», comme c'est le cas de son dénuement de toute qualité de sécheresse et de pesanteur. Cette privation présente des versions accidentelles et inachevées de la «matière», étrangères au modèle de la construction logique du monde de l'expérience prôné par la théologie chrétienne (24). Suivant cette conception, quand la «matière» reçoit la «forme», elle obtient une forme et une fonction. Par conséquent, la matière n'est ni usée, ni informe. Or la matière sans forme est inconcevable (25). Néanmoins, pour des raisons heuristiques, Pachymère maintient la distinction entre la forme et la matière et fait usage de l'«entéléchie» aristotélienne en soulignant que la matière tend vers la «forme» appelée «cause» (οὗ ἕνεκα) et «fin» (τέλος). Cela dit, les «formes», comme elles constituent la finalité du monde naturel, sont les référentiels de la «matière» (26).

Plus précisément, Pachymère observe qu'on ne peut pas considérer la «matière» indépendamment des «formes» et des qualités ontologiques dont elle est composée. Il estime qu'un état pur de la «matière» est une construction mentale qui résulte d'une pensée abstraite et non réelle. Le terme «matière» est une catégorie factice de la pensée ou bien un nom qui caractérise une réalité inauthentique (27). Il est clair que Pachymère

(23) *Paraphrasis*, VI, 1, 860 a-861 a : Ἐκ ταύτης τῆς ἀϊδίου ζωῆς (τοῦ Θεοῦ) ἡ αὐτοζωὴ καὶ πᾶσα ζωή. Αὐτοζωὴν νοητέον τὸν ἐν τῷ Θεῷ παραδειγματικὸν λόγον τῆς ζωῆς. Ταῦτα δὲ κατὰ τῶν πρεσβευόντων ἰδέας αὐθυποστάτους καὶ συναϊδίους τῷ δημιουργῷ λέγοντας.

(24) *Ibidem*, II, 4, 665a.

(25) *Ibidem*, IV, 1, 749a.

(26) *Ibidem*, IX, 9, 934c :Ὡς εὐθέως ἐφειμένης τῆς ὕλης τοῦ εἴδους καὶ καθ' αὑτὸ· διὸ καὶ τὸ εἶδος ἕνεκα λέγεται, οἱονεὶ τὸ τέλος πρὸς ὅπερ ἡ φύσις εὐθέως τρέχει, μὴ εἰς ἄλλα καὶ ἄλλα ἑλισσομένη, ἀλλ' εἰς αὐτὸ ἀφορῶσα τὸ σκοπιμώτατον.

(27) *Ibidem*, IV, 15, 781a : Οὐδέποτε οὖν δειχθήσεται ἡ ὕλη δίχα τοῦ εἴδους καὶ τῶν ποιοτήτων· πότε γὰρ γέγονε τὸ πῦρ ἄνευ θερμότητος ἢ τὸ ὕδωρ ἄνευ ψυχρότητος καὶ ὑγρότητος καὶ τοῦ κυανίζοντος χρώματος.

intègre le terme «matière» dans un cadre purement notionnel, nominaliste et radicalement étranger à la vérité elle-même. Il s'agit donc d'un terme inventé ([28]).

Ainsi, une fois que l'existence absolue et l'autonomie de la «matière» sont repoussées, il en résulte que celle-ci ne constitue pas le principe ontologique des entités sensibles. Pachymère observe que la «matière» est le substrat ontologique, nécessaire à la présence totale du monde de l'expérience ([29]). Il s'ensuit que tout être sensible est ontologiquement supérieur à la «matière» parce qu'il fait partie de la «forme», et ce, dans la pratique plutôt qu'en théorie : les êtres sensibles résultant de la combinaison de la «matière» avec la «forme», constituent, d'après Pachymère, la seule réalité terrestre. La cosmologie byzantine ne se réfère ni seulement à la «matière» ni seulement à la «forme» mais à des créations dont le mode de production et l'ordre constituent l'image des paradigmes-esquisses propres à Dieu ([30]). De telles créations sont des corps ; chaque corps résulte d'une liaison particulière des qualités métaphysiques ([31]).

En suivant l'idée que la «matière» dépend des «formes», Pachymère affirme que la conception de la matière en tant que Mal serait erronée. Faisant partie des «formes», la «matière» fait partie du Beau et ne cons-

(28) *Ibidem*, IV, 20, 781 a-b : Διὰ τοῦτο καὶ λόγῳ θεωρητὴ ἐστὶν ἡ ὕλη, καὶ οὐξ αἰσθήσει ληπτὴ, καί νόθῳ λογισμῷ καταλαμβάνεσθαι λέγεται.

(29) *Idem*.

(30) *Ibidem*, VIII, 3, 885 b : Ἡ γὰρ τῶν κτισμάτων διάταξις εἰκόνες τινὲς καὶ ὁμοιώματα τῶν ἐν τῷ Θεῷ παραδειγμάτων καὶ δημιουργικῶν λόγων εἰσί... ἦσαν γὰρ τὰ τῶν κτισμάτων παραδείγματα, ὧν εἰκόνες τὰ τῆς κτίσεως ἀποτελέσματα. Cf. aussi B. BRONS, *Gott und die Seienden*, Göttingen, 1976, pp. 130-167, où on lit : «In engstem Zusammenhang mit diesem Begriff steht schließlich noch der des '*Paradigmas*'. Er unterscheiden sich von den übrigen aus dem Bereich des Eidetischen stammenden und die Vorordnung der Ideen vor die Seienden ausdrükkenden Begriffen dadurch, da er von DA – wenn auch zögernd – als fester Terminus für die Ideen verwendet wird. Mit den transzendenten Logoi werden die *παραδείγματα* identifiziert, da jene zur Definition der Letzten herangezogen werden (824 D) und beide in der Beschreibung ihrer Funktion übereinstimmen : sie sind transzendente ideale Urbilder, denen gemäß, die "Ordnung", d. h. die wechselseitige Abgrenzung, der Seienden von Gott geschaffen wurde. Eine direkte Verwendung für die geschaffenen Dinge (wie bei εἶδος und λόγος) schliebt der Begriff Paradigma freilich aus ; jene tragen vielmehr "Bilder und Ähnlichkeiten" der transzendenten Paradigmen" (p. 141).

(31) *Paraphrasis*, II, 4, 665 d.

titue pas une masse informe (32). Ainsi la «matière» n'est ni infinie, ni incertaine. Grâce à la bonté de Dieu ternaire, elle est belle et achevée (33). Une telle conception de la «matière» est radicalement étrangère à son opposition à Dieu, ainsi qu'à son appréciation négative. Le monde sensible, en tant qu'émanation érotique de Dieu, ne se trouve pas au degré inférieur d'une taxonomie axiologique mais, au contraire, elle constitue une qualité. Pachymère, radicalement étranger à toute interprétation manichéiste de la vie, repère la volonté et l'action divine dans le monde sensible. En général, la théologie chrétienne orientale s'avère plutôt optimiste face à la vie et ne peut attribuer de caractéristiques négatifs au monde sensible (34).

Dans une autre unité thématique, Pachymère attaque tous ceux qui soutiennent que la «matière» est «non-être» (μὴ ὄν) et «ignominie» (ἔσχατον αἶσχος), à savoir existante mais opposée à Dieu. Il avance l'argument que la «matière» en tant que produit réel était – avant sa création par Dieu – inexistante. En effet, on ne peut, dans cette optique, que considérer la «matière» comme «non-être». Aussi repousse-t-il l'auto-existence de la «matière» et soutient-il qu'elle se produit *ex nihilo* (35). Ainsi, il rejette le dualisme ontologique et la distinction axiologique entre le Bien – représenté par Dieu et les «formes» – et le Mal – représenté par le monde sensible (36).

Deux constatations résultent de notre recherche : a) Pachymère repousse explicitement *l'Exemplarismus*. En rejetant le caractère autonome des «formes», il est étranger à la conception qui veut que Dieu, pour créer le monde, ait besoin d'archétypes paradigmatiques indépendants de lui-même ; b) Il propose pour la structuration du monde un hylomorphisme sans partage. Théoriquement parlant, il peut considérer la «matière» comme *causam materialem* et la «forme» comme *causam formalem*, mais aucun de ces termes ne coïncide avec l'essence des êtres. Le monde

(32) *Ibidem*, IV, 28, 804 a-b : Οὐδὲ ὕλη τὸ κακὸν, ὡς φασί τινες. Πρῶτον μὲν ὅτι οὐχ εὑρεθήσεται πώποτε γυμνὴ τοῦ εἴδους ἀνείδεος· μετὰ εἴδους δὲ, ὡς γοῦν μετέχουσα εἴδους, κόσμου μετέχει καὶ καλλονῆς. Cf. aussi, CORSINI, *Il trattato*, pp. 12-35.

(33) *Paraphrasis*, XI, 1, 960 b-c.

(34) Cf. B. BRONS, *Gott und die Seienden*, pp. 29-45.

(35) *Paraphrasis*, VI, 15, 781 a.

(36) Cf. O. SEMMELROTH, *Gottes überwesentliche Einheit. Zur Gotteslehre des Ps-Dionysius Areopagita*, dans *Scholastik*, 25 (1950), pp. 209-234.

depuis son apparition est la réalité constituée par ces causes conjointement (ἐξ ἀμφοῖν).

Université de Patras

Christos TÉRÉZIS.
Themistocleous, 60
GR-26222 Patras

SUMMARY

G. Pachymeris, in his explanatory comments on the *Divine Names* by Dionisius Areopagites, explores the relation between the metaphysical and archetypical forms and the matter ('hyle'). According to the Byzantine thinker:

a) The forms hold an *a priori* and real existence independent from the human consciousness.
b) They are not self-existent and they do not come from the outside (ἔξωθεν) as a necessary supplement of the Holy Trinity in order to create the world of experience; they constitute the productive reasons of the Holy Trinity itself.
c) The forms constitute the *causam formalem* and the matter the *causam materialem* of the entirety of the sensible beings and their inter-relation constitutes an initial and not a posterior ontological fact.

«COMME LE DIT GEORGES LE SYNCELLE OU, JE PENSE, THÉOPHANE»

L'identité du rédacteur de la *Chronique de Théophane* reste une des questions les plus ambiguës de toute l'histoire de la littérature byzantine (1). La formulation de la question est relativement simple. La *Chronique* est précédée d'un prologue, dont l'auteur affirme être un moine qui partageait le même monastère que Georges le Syncelle ; ce dernier avait entrepris la rédaction d'une chronique universelle, tâche en laquelle il a été assisté par le rédacteur du prologue. Georges le Syncelle est tombé gravement malade avant d'arriver au bout de son travail ; il a extorqué au rédacteur du prologue la promesse que ce dernier terminerait le travail inachevé, ce qu'il a effectivement fait (2). Il est prouvé que le rédacteur du prologue est Théophane le Confesseur, dont le nom de baptême semble avoir été Isaakios (3). Or, personne ne peut dire quel fut le

(1) Nous avons développé l'état de la question dans l'introduction du volume *Thesaurus Theophanis Confessoris* (*Corpus Christianorum ; Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1998, pp. XXVII-LXI, sous le titre : *La question «théophanienne» et la langue de la chronique de Théophane.* Cette étude reste encore la plus complète dans ce domaine.

(2) Ch. DE BOOR, *Theophanis Chronographia*, I-II, Leipzig, 1883-1885, rééd. anastat. Hildesheim, 1963. Le texte de la *Chronique* est dans le premier vol., auquel se font nos références ; le prologue y occupe les pp. 3-4.

(3) C'est Anastase le Bibliothécaire qui, dans sa *Chronographia tripertita*, (vol. II de l'édition de Théophane par Ch. De Boor, p. 77,13-14), signale clairement que la *Chronique* est l'oeuvre de *Hisaacius qui et Theophanes*. Les biographes de Théophane sont toutefois ambigus. Théodore Studite dans son *Éloge de Théophane*, éd. par S. EFTHYMIADIS, *Le panégyrique de S. Théophane le Confesseur par S. Théodore Studite (BHG 179b)*, dans *AB*, 111 (1993), p. 276, dit que Théopahane n'avait pas reçu d'autre nom de baptême. Par contre, Méthode le Patriarche, dans la *Vie de S. Théophane*, éd. par par B. LATYSEV, *Methodii Patriachae Constantinopolitani, Vita S. Theophanis Confessoris*, dans *Mélanges de l'Académie des Sciences de Russie,* Saint-Pétersbourg, 1918, VIII[e] sér., vol. 13, n° 4, p. 3, note qu'en réalité le prénom de Théophane était Isaakios ; il a reçu le nom de Théophane lors de son entrée dans les ordres monastiques.

rôle de chacun de ces deux moines dans la composition de la *Chronique* qui nous est transmise par les manuscrits. Ainsi par ex., pour C. Mango, Théophane ne fut que l'éditeur de la *Chronique* (4). Par contre A. Karpozilos, dans un ouvrage récent, nie toute implication de Georges le Syncelle dans la composition de la *Chronique* (5). Nous pouvons encore signaler au passage la théorie de P. Speck, pour qui la *Chronique de Théophane* fut composée par un «deuxième» Théophane, mort au plus tard en 870 ; c'est ce Théophane qui était apparenté à l'empereur Constantin VII (6). L'existence de manuscrits datant du IX[e] s. et transmettant le texte de la *Chronique* met à rude épreuve cette théorie (7).

Nous avons prouvé que cette *Chronique* a connu deux éditions byzantines. La première, due aux Studites, date de 843 ; la seconde, due à Constantin Porphyrogénète, date du X[e] s. (8). Cela, toutefois, ne permet pas de savoir quelle fut la part respective de Georges et de Théophane dans la composition de la *Chronique* ; ce dernier, n'a pas voulu être plus explicite en la matière dans le prologue. Vu l'intérêt que la *question théophanienne* a suscité, il paraît étonnant que, jusqu'à présent, personne n'ait exploité le témoignage d'un auteur byzantin anonyme qui, lui aussi, s'est trouvé face à cette même question. Sans doute ce manque d'attention est du au fait que ce texte reste, à notre connaissance, inédit. Voilà de quoi il s'agit.

Vers 1680 (probablement en 1682), le patriarche de Jérusalem Dosithée a payé un scribe, de l'entourage du patriarcat de Constantinople, pour composer une *Collection canonique* qui pouvait répondre à toute

Cette affirmation est reprise par Pierre le Moine dans la *Vie de S. Joannice*, dans *AASS*, Nov. 2, p. 405.

(4) C. MANGO, *Who wrote the Chronicle of Theophanes ?*, dans *ZRVI*, 18 (1978), pp. 9-17.

(5) A. KARPOZILOS, *Βυζαντινοὶ ἱστορικοὶ καὶ χρονογράφοι*, vol. II *(8ος - 10ος αἰ.)*, Athènes, 2002, pp. 117-153.

(6) P. SPECK, *Der 'zweite' Theophanes : Eine These zur Chronographie des Theophanes*, dans *Ποικίλα Βυζαντινά*, 13 (1994), pp. 433-483. Le savant byzantiniste soutient en outre que le «second» Théophane était lui aussi higoumène de Mégalos Agros ; Constantin VII a mis à sa disposition le matériel de Georges le Syncelle et les notes de Théophane, ce qui lui a permis la rédaction de la Chronique.

(7) Cfr. nos remarques dans P. YANNOPOULOS, *Les vicissitudes historiques de la Chronique de Théophane*, dans *Byz.*, 70 (2000), pp. 527-553.

(8) *Id.*, pp. 537-547.

question relative à la bonne application des règles canoniques (9). Le scribe, soit de sa propre initiative, soit en suivant les recommandations de Dosithée, a cherché des documents canoniques anciens, d'où il a copié les passages qui l'intéressaient. Les paléographes et les éditeurs de cette collection ont pu déterminer avec certitude deux documents copiés : i) le *code dit «sacré»* du patriarcat de Constantinople, où on enregistrait les actes officiels du patriarche et de son synode ; et ii) une *collection canonique du XIII^e s.*, actuellement perdue. C'est ce second document qui nous intéresse ici.

L'auteur inconnu de la *collection canonique du XIII^e s.* avait lui-même copié des textes plus anciens se rapportant au droit canon. Ces textes étaient : des canons synodaux, des lois impériales, des décisions patriarcales, des traités canoniques, des scolies, etc. La sixième unité de cette collection était consacrée à *la validité des ordinations faites par des évêques hérétiques, dans le cas où l'ordonné était un orthodoxe ou dans le cas où l'ordonné quittait le camp hérétique pour rejoindre celui des orthodoxes*. Il s'agit d'une question débattue par plusieurs synodes, mais qui, malgré cela, soulevait toujours de nombreuses contestations. Pour bien illustrer chaque cas, le compilateur du XIII^e s. a copié dix textes différents en rapport avec les ordinations hérétiques. Il s'agit de :

i) un extrait de la *Vie métaphrastique de S. Jean Chrysostome* ;
ii) un extrait de la *Vie de S. Taraise*, par Ignace le Diacre ;
iii) un extrait de la *Vie anonyme de S. Jannice* ;
iv) un extrait de la *Vie anonyme de S. Méthode* ;
v) un extrait de la *Lettre à Eulogius et Arpocration* de S. Basile ;
vi) un extrait de la *Lettre au lecteur Étienne* de Théodore Studite ;
vii) un extrait de l'*Acte d'Union* ;
viii) un extrait d'un *Traité de Cyrille d'Alexandrie adressé au diacre Maxime* ;
ix) un extrait d'un *Traité du même Cyrille adressé au prêtre Gennade* ;
x) une *compilation anonyme* composée d'extraits tirés de divers traités historiques, comme son titre l'indique : Περὶ τῶν παρ' αἱρετικῶν κεχειροτονημένων· ἐκ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἱστοριῶν, συλλογὴ μερική (10).

(9) Ce texte a été édité par D. APOSTOLOPOULOS et P. MICHAÏLARIS, *Ἡ Νομικὴ Συναγωγὴ τοῦ Δοσιθέου. Μία πηγὴ καὶ ἕνα τεκμήριο* (*Ἐθνικὸ Ἵδρυμα Ἐρευνῶν. Κέντρο Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν*, 35), Athènes, 1987.

(10) *Id.* p. 70. Le texte occupe les pp. 70-74.

Ce dernier texte, malgré son anonymat, était considéré par les Byzantins comme autonome et semble avoir été assez connu, vu le nombre de manuscrits qui le transmettent (11). Son compilateur a cherché dans les sources dont il disposait deux types de cas :

(a) des hérétiques qui, après leur repentir, ont pu accéder au sacerdoce ;

(b) des clercs dont la régularité canonique n'avait jamais été contestée, malgré leur ordination par des prélats hérétiques.

Le compilateur cite parfois ses sources, ce qui permet de contrôler l'origine des ses informations mais aussi sa fidélité historique. Avant toute autre démarche, il faut essayer de situer cette compilation dans le temps. Son auteur a vécu après la restauration des icônes en 843, car il distingue «un premier iconoclasme», signe clair qu'il en avait connu le second (12). Or, le seul *terminus ante quem* certain reste le XIII^{e} s., date de la *collection canonique*, dont le rédacteur puise dans ce texte. Toutefois, certains indices nous amènent à placer cette compilation entre 843 et le règne de Constantin VII. Le fait que l'auteur passe sous silence des événements de l'époque de Michel III concernant des ordinations irrégulières plaide en faveur d'une date postérieure à la fin du second iconoclasme. Les doutes qu'il exprime quant à l'auteur de la *Chronique de Théophane*, dont nous parlerons plus loin, plaident en faveur d'une date antérieure au règne de Constantin VII, qui a fait cesser toute discussion autour de cette identité en adoptant Théophane comme rédacteur de la *Chronique* transmise sous son nom (13).

L'auteur de ce texte, pour étayer la thèse selon laquelle la validité d'une ordination n'est pas influencée par la qualité de celui qui ordonne, cite l'exemple de personnes ordonnées par des hérétiques et qui non seulement ont été unanimement acceptées comme régulières, mais en plus ont été reconnues comme saintes par l'Église. Ce fut le cas de Germain, patriarche de Constantinople, et d'André, archevêque de Crète, au sujet

(11) Ainsi, les éditeurs signalent la transmission de cette compilation anonyme par au moins trois manuscrits, à savoir les : *Vindob. phil. Gr.* 304, *Vindob. jur. Gr.* 16, et *Athos M. Lavra* Z 64.

(12) Dans l'édition de D. Apostolopoulos et P. Michaïlaris, p. 72, le compilateur note : Ἡ πρώτη εἰκονομαχία ἐπὶ χρόνοις νε΄ διήρκεσεν.

(13) YANNOPOULOS, *Les vicissitudes* (cfr. n. 7), pp. 357-358 : *L'édition de Constantin VII*, où nous analysons le rôle de cet empereur dans l'attribution de la *Chronique* à Théophane.

desquels l'auteur note : Γερμανὸς ὁ ἅγιος, ὁ ἀπὸ Κυζίκου Κωνσταντινουπόλεως, καὶ ὁ ἐν ἁγίοις Ἀνδρέας Κρήτης, ἀπὸ μονοθελητῶν εἶχον τὴν τῆς ἱερωσύνης χειροτονίαν, ὡς φησὶ ἐν τῇ χρονικῇ συγγραφῇ αὐτοῦ Γεώργιος ὁ σύγκελλος ὁ τοῦ ἁγίου Ταρασίου, οἶμαι ὁ ἅγιος Θεοφάνης ὁ τοῦ Μεγάλου Ἀγροῦ ([14]).

Ce passage pose d'énormes problèmes historiques (que nous n'avons pas l'intention de traiter pour l'instant) mais d'un autre côté, il met fin à deux hypothèses émises au sujet de l'auteur de la *Chronique de Théophane*, à savoir :

i) l'hypothèse qui veut que Théophane soit le seul rédacteur de la *Chronique* ;
ii) l'hypothèse qui veut que Théophane soit seulement l'éditeur de la *Chronique*.

En outre, il prouve que les affirmations de l'équipe de Constantin VII, selon lesquelles Théophane était le seul rédacteur de la *Chronique*, n'étaient pas partagées par tous les Byzantins. Un historien byzantin de la fin du IX[e]/début du X[e] s. avait pleinement conscience du problème qui nous préoccupe toujours, à savoir : quelle est la part respective de Georges le Syncelle et de Théophane dans la rédaction de la *Chronique* transmise sous le nom du second ?

Ces éclaircissements mis à part, le passage cité ne fait que mettre en doute, comme nous le verrons, certaines de nos certitudes à propos de la *Chronique de Théophane*. Dans cette *Chronique*, il est question deux fois d'André de Crète et de Germain de Cyzique. La première citation renvoie à la première année du règne de Philippicus-Bardanès (711-713). Cet empereur, de tendance monophysite, a annulé les décisions du VI[e] concile oecuménique. Parmi les personnes qui ont suivi Philippicus à cette occasion, la *Chronique* mentionne Germain, encore évêque de Cyzique, et André, déjà évêque de Crète ([15]). La seconde citation est plus problématique. Elle fait partie d'un récit qualifié de scolie dans un groupe de manuscrits ([16]). Nous avons étudié ce récit et nous avons prouvé qu'il

(14) Dans l'édition de D. Apostolopoulos et P. Michaïlaris, p. 74.

(15) *Chronique de Théophane*, p. 382,10-17.

(16) Cfr. P. Yannopoulos, *Une note sur la date du Parisinus Gr. 1710*, dans *MOCXOBIA*, 1 (2001), pp. 527-530, et P. Yannopoulos, *Note technique sur une scolie du Parisinus Gr. 1710*, dans *Mésogeios/Méditerranée*, 12 (2001), pp. 37-42.

s'agit de plusieurs scolies réunies et mises à jours en 843 ([17]) ; elles se réfèrent au Concile *Quinisexte*. Le ou les rédacteur(s) des scolies est/sont particulièrement intéressé(s) par la date de convocation du concile ; une série de données chronologiques sont évoquées pour le dater. Dans ce contexte, le texte fait état de la première année du règne de Philippicus, distante de cinq ans de la promulgation des décisions du *Quinisexte*. Durant cette année, Philippicus a convoqué un synode qui a annulé les décisions du VI[e] concile oecuménique. Parmi les signataires des actes de ce synode figuraient Germain, métropolite de Cyzique et André, métropolite de Crète ([18]).

Manifestement, le compilateur anonyme des traités historiques donne une interprétation assez libre de sa source, car aucun des deux passages de la *Chronique de Théophane* ne dit que Germain et/ou André ont été ordonnés par des monothélites. Dans les deux cas, la *Chronique* note que ces deux prélats avaient suivi Philippicus dans sa politique contre les décisions du VI[e] concile oecuménique, lequel concile avait condamné, entre autres, le monothélisme ([19]). En outre, il est impossible de savoir lequel des deux passages de la *Chronique de Théophane* est à la base de l'assertion du compilateur anonyme ([20]). Ces questions, sans doute importantes, ne font pas l'objet de cette étude. L'important pour notre propos est que le compilateur ne paraît pas certain de l'origine de son information. Il fait appel à une syntaxe très ambiguë qui peut être comprise comme : «communément, cette information est attribuée à Georges le

(17) YANNOPOULOS, *Note technique*, pp. 38-40 : il s'agit de la réunion d'au moins cinq scolies, dont trois sont en relation avec le synode *Quinisexte*. Quant à leur mise à jour, cfr. YANNOPOULOS, *Les vicissitudes*, p. 545, et YANNOPOULOS, *Une note*, *passim*.

(18) *Chonique de Théophane*, p. 362,18-25.

(19) Cfr. P. YANNOPOULOS, *Du deuxième concile de Constantinople (553) au deuxième concile de Nicée (786-787)*, dans *Les Conciles oecuméniques*, I : *L'Histoire*, Paris, 1994, pp. 127-132.

(20) Dans la première citation de la *Chronique de Théophane*, p. 382,10-17, Germain est mentionné comme étant encore évêque de Cyzique, tandis qu'André était déjà évêque de Crète. Dans la seconde citation de la *Chronique de Théophane*, p. 362,18-25, Germain est cité comme métropolite de Cyzique et André comme métropolite de Crète. Le compilateur (édition de D. Apostolopoulos et P. Michaïlaris, p. 74), qualifie André de «parmi les saints», sans lui donner aucun titre, et appelle Germain «saint» et ὁ ἀπὸ Κυζίκου Κωνσταντινουπόλεως. Cette ambiguïté ne permet aucune conclusion quant au passage que le compilateur avait sous ses yeux.

Syncelle, mais moi je suis d'avis qu'elle doit plutôt être attribuée à Théophane». Or, le compilateur ne dit pas pourquoi à son avis c'est Théophane qui doit être crédité de ce passage. Deux hypothèses peuvent être envisagées :

i) Georges avait rédigé la partie de la *Chronique* qui va jusqu'au début du VIII[e] s. et Théophane a continué jusqu'à la fin. Le compilateur n'était pas certain de la provenace de son information : la rédaction de Théophane ou celle de Georges le Syncelle ; il a opté pourtant pour Théophane. Cette hypothèse semble peu probable : elle se heurte à l'unité stylistique et syntaxique de la *Chronique* évoquée par plusieurs chercheurs ([21]).

ii) Georges a préparé le matériel jusqu'à la fin, mais n'a pas entamé la rédaction ; Théophane a complété le matériel en y ajoutant, comme il le dit dans le prologue de la *Chronique*, des dates, des détails qui avaient échappés à Georges ou d'autres informations. Dans ce cas, le compilateur est d'avis que l'information qu'il cite est plutôt due à Théophane qu'à Georges. Comment pouvait-il en juger ? Manifestement, il avait à sa disposition des informations dont nous ne disposons pas. Le dossier «*Chronique de Théophane*» contenait en cette fin du IX[e] s. des pièces actuellement perdues. Est-ce Constantin VII et son équipe qui sont responsables de cette perte ? Nous ne pouvons ni l'affirmer, ni l'écarter. Nous pouvons par contre dire que Théophane joua un rôle substantiel dans la rédaction de la *Chronique* qui lui est attribuée. L'hypothèse de Théophane - éditeur de la *Chronique* doit être oubliée.

P. YANNOPOULOS
Université Catholique de Louvain
Pl. Blaise Pascal, 1
B - 1348 Louvain-la-Neuve

(21) Cfr. les remarques de KARPOZILOS, *op. cit.*, pp. 142-152. Toutefois, cette conclusion est loin d'être acquise. Comme nous l'avons signalé dans *La question «théophanienne»* (cfr. n. 1), l'unité linguistique de la *Chronique* est plutôt superficielle et tributaire des sources utilisées par le rédacteur.

SUMMARY

Around 1682 the Patriarch of Jerusalem Dositheus asked the Patriarcat of Constantinople for a *Collection* of the orthodox canon law. The anonymous scribe of the *Collection* consulted an older *Compillation* of the 13th c. which was itself based on canon texts or historical testimonies concerning the application of the canon law. Regarding the issue of the legality of enthronements by heretics, the scribe of the *Compillation* cites, among other things, an anonymous canonist of the 9th/10th c. who, refering to the examples by Andrew of Crete and by Germanus of Constantinople, stresses that they were known for their monophysic views according to "George Syngellos or rather Theophane".

This particular doubt regarding the origin of this information, which is included in the *Chronicle of Theophane*, shows that the 10th c. Byzantines were aware of the doubts concerning the original writer of this *Chronicle*.

DOCUMENT

THE ORIGIN OF THE *S. PATRIS EPHRAEM SYRI SERMO DE SANCTISSIMAE DEI GENITRICIS VIRGINIS MARIAE LAUDIBUS* (ASSEMANI III : 575-577)

I. Introduction

The *S. Patris Ephraem Syri Sermo de Sanctissimae Dei Genitricis Virginis Mariae laudibus* is one of the many texts attributed to Ephraem the Syrian, published in the third volume of Assemani's Ephraem-edition (1). As far as I know, Meersseman is the only person who wrote specifically about this text, even gives a critical edition of it, based upon the "mss" used by Assemani (2). Although he expresses his doubts concerning the authorship of Ephraem, he publishes the work under his, i.e. Ephraem's, name (3).

(1) SANCTI SYRI EPHRAEM, *Opera omnia quae exstant : graece, syriace, latine, in sex tomos distributa ad MSS. codices Vaticanos opere et studia JOSEPHI ASSEMANI*, Romae, 1732-1746, vol. III, pp. 575-577.

(2) G. G. MEERSSEMAN O.P., *Der Hymnos Akathistos im Abendland*, 2 vols. Freiburg (Sw.), 1958-60, vol. II Anhang : "Eine Lob- und Gruss-Rede Ephräms des Syrers".

(3) MEERSSEMAN, *Der Hymnos Akathistos*, vol. II, p. 257 : "Auf die Echtheit des griechischen Vorlage können wir hier nicht näher eingehen. Die Rede ist gleich wie manche andere marianischen Sermonen Ephräms aufgebaut, einige Interpolationen dürften von griechischen, bzw. lateinischen, Kopisten vorgenommen worden sein. Wenn das Ganze nicht aus Ephräms Feder geflossen ist, dann ist es einem Plagiator zuzuschreiben, der die Werke Ephräms in griechischer Sprache gut kannte". The only other scholar who expressed doubts as to

Meersseman, when preparing his critical edition, seemingly did not know that it was not Assemani's work which he was redoing (4), but that of Gerardus Vossius. A fact is, though, that Assemani's text of the *Sermo de Sanctissimae Dei Genitricis Virginis Mariae laudibus*, and many other texts, is an exact copy of what Vossius had published in the third volume of his Ephraem-edition of 1598 (5). And when one goes a little further back into the history of this text, one even finds out what exactly were those "zwei nicht näher datierten Hss." which Assemani [= now Vossius] presumably had used to establish his text. One, which Meersseman calls ms "A", actually is the text as established by Vossius himself, and the second, ms "B", happens to consist of some "secondary" readings, coming from a second source, supplied by Vossius.

When one goes further back into history, one discovers (again) that Vossius' sources were not manuscripts, but an edition. It is an edition of works of Ephraem published in Cologne in 1547 (6). On pp. 224-227 of this publication one finds the *Oratio D. Ephraem Diaconi Ecclesiae Edissenae, viri sanctissimi, de sanctissimae Dei matris laudibus.* On comparing this text with the one published by Vossius, one discovers that Meersseman's ms "A" actually consists of a rather thorough adaptation of

Ephraem being the author, though in a rather more general way, is D. HEMMERDINGER-ILIADOU in her study *Ephrem. Versions grecque, latine et slave. Addenda et corrigenda*, *EEBS*, 42 (1975-1976) [1977], p. 343 : "Au total dans le tome III d' Assemani sont réunis des textes qui sans aucun doute ne sont pas éphrémiens. L' Ephrem slave ignore la plupart de ces textes".

(4) MEERSSEMAN, *Der Hymnos Akathistos*, vol. II, p. 257 : "Assemani hat die Rede nach zwei nicht näher datierten Hss. herausgegeben. Wir bezeichnen sie mit den Siegeln *A* und *B*. Nur an einer einzigen Stelle (Zeile 96) ziehen wir die Leseart in Cod. *B* vor".

(5) *Operum omnium SANCTI EPHRAEM SYRI patris et scriptoris ecclesiae antiquissimi et dignissimi, Quotquot in insignioribus Italiae Bibliothecis, praecipue autem Romanis, Graece inveniri potuerunt,* tomus tertius et ultimus. Nunc recens latinitate donatus et scholiis illustratus. Interprete e Scholiaste R. D. Doct. GERARDO VOSSIO, Borchlonio, Germ. Romae, Ex Typographia Vaticana, 1598, pp. 207-209.

(6) *Sanctissimi EPHRAEMI SYRI , eremitae, archidiaconi et presbyteri Ecclesiae Edissenae opuscula omnia quae apud Latinos reperiri potuerunt, operosius et auctius multo quam hactenus unquam suae integritati restituta et in hanc Enchiridii formam Christiano lectori exhibita.* Cum auctissimo praecipuarum rerum Indice, Coloniae, ex officina Melchioris Novesiani, 1547.

the 1547-text made by Vossius (7) and that the so-called ms "B" is the 1547-text itself!

Finally, there is a Greek text in the Lugdunensis (Batavorum) B.P.G. 73A, entitled *Ἐγκώμιον εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον ποιηθὲν ὑπὸ τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ τοῦ Σύρου*, which, on comparison, appears to be the original on which the Latin translation published in 1547 is based. The four first texts in the ms, all written in the same hand, are the following (8) : ff. 1-19 : *Cyrilli Alexandrini homilia de exitu animae et de secundo adventu*, ff. 19-23 *Ephraem Syri sermo de divina antapodosi* : *τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ θρῆνος, καὶ περὶ τῆς θείας ἀνταποδόσεως*, ff. 23-28 : *Eiusdem laudatio in B. Mariam Virginem* : *Ἐγκώμιον εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον · ποιηθὲν ὑπὸ τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ τοῦ Σύρου*, and ff. 28-32 : *Lamentatio B. Mariae Virginis* : *Θρῆνος τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου λεγόμενος τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλῃ Παρασκευῇ* (9). The ms, at least the first part, stems from the 15th century and has been written in Italy (10). It is written in a very clear and well-trained hand ; the orthography generally is correct ; capital letters with some ornamentation only in the first verse and in the first of the Χαιρετισμοί ; title in red ; written *κατὰ λογάδην* (in continuous script), the verse-form only showing in quite a few of the Χαιρετισμοί, but not in all of them.

At the end of the ms Ambrosianus H 104 sup. (ff. 163v-164r) (11) we find an *Ἐγκώμιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*, written by the scribe of the ms Ἀθανάσιος Ἐξεδάκτυλος, who just before this mentions as date of

(7) It certainly is interesting (and revealing) to see how far a reviser/editor dared to go in revising/editing a text (of someone no less than the renowned Ephraem the Syrian!).

(8) K.A. De Meyier, E. Hulshoff Pol, *Codices bibliothecae publicae graeci*, Lugduni Batavorum, 1965 (*Codices manuscripti*, VIII), pp. 122-124. All the next texts are in other hands. It should be mentioned that on p. 123 the authors refer to the connection between the *Ἐγκώμιον* and the Latin text published in Assemani III, pp. 575-577.

(9) A critical edition of this latter text with its Latin translation will be published soon.

(10) De Meyier, Hulshoff Pol, *Codices bibliothecae publicae graeci*, p. 125.

(11) A. Martini et D. Bassi, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, Mediolani, 1906, vol. I, pp. 36-38 : no. 445 ; S. Lampros, *Ἀθανάσιος Ἐξεδάκτυλος ὁ ἐκ Μεθώνης βιβλιογράφος*, *NE*, 13 (1916), pp. 318-20, with a diplomatic edition of the text. (See also Eleni Kakoulidi, *Τὸ Βιβλίον ὡραιότατον' καὶ ὁ συγγραφέας του*, *Ἐρανιστής* 2 (1964), pp. 26-29.).

completion of the ms Friday, March 20, 1434 ([12]). It consists of the vss 1-13, 16-22 and 43-45, altogether 23 vss, of the *Ἐγκώμιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* of the Leiden ms mentioned above. Written in verse-form ; the orthography not flawless.

We find the *Ἐγκώμιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* again, but this time in extended form (325 vss instead of the 153 of the text in the Leiden.ms), in the ms Ἁγ. Λαύρας Ι 8, ff. 118r-128v (17th c.). ([13]) This time it is entitled *Εὐχή, τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννη τοῦ Χρ(υσοστόμ)ου ποίημα, εἰς τὴν ὑπεραγίαν δέσποιναν Θεοτόκον ἐγκωμιαστικὴ διὰ στίχων.* Written in verse-form (except the first five verses), in a sloppy, untrained hand ; the orthography generally is correct ; capital letter with some ornamentation only in the first verse.

The author

So, in three manuscripts we are offered three authors. Ephraem and Chrysostom fall off immediately as candidates ([14]), because it would be impossible to assume that the second of these two would have written a stichic poem in *versus politici* and that a work of the first one would have been translated into Greek in the form of *versus politici* as early as the 5th

(12) This text, too, is mentioned in DE MEYIER, HULSHOFF POL, *Codices bibliothecae publicae graeci*, p. 123. The *Ἐγκώμιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* is followed by an *Ἐγκώμιον τοῦ ἁγίου Νικολάου.*

(13) SPYRIDON OF THE LAURA and S. EUSTRATIADES, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos*, Cambridge Ma., 1925, p. 1092.

(14) As to the question of how such attributions came about, it is safe to say, I think, that there are many works which received the label of someone great and famous. Ephraem may also have been "a first choice", because he was well-known as "the poet of the Virgin" (see ERASMO PERNIOLA, *Sant' Efrem Siro. Dottore della Chiesa e Cantore di Maria*, Santeramo in Colle, 1989, pp. 183-352 : "Il Cantore di Maria"). Another question is whether the scribe of the ms L knew enough so as to reject the notion that a work written in the *versus politicus* could have belonged to the sphere of Ephraem. The ms is written in continuous script, so that the verse form does not become apparent. So if the scribe may have been aware of the fact that he was copying *dekapentasyllabi*, the translator certainly was not (see Commentary). As to Assemani, I have my doubts whether he, while translating the *Εὐχή*, was aware of the fact that he had *dekapentasyllabi* in front of him (again see Commentary).

or 6th c. (the period when Ephraem's works were translated into Greek) ([15]). As to Ἀθανάσιος Ἐξεδάκτυλος, it seems more credible hat he borrowed 23 vss from an existing work, which he met during his professional occupations (of being a scibe) than that he took them from a creation of his own.

It is more plausible, I think, to assume that a work like the *Ἐγκώμιον* ([16]) has been created within the context of the sizeable amount of liturgic poetry written in the *versus politicus* which rather suddenly made its appearance in the 14th c. ([17]). We know these *troparia* thanks to work done by Sophronios Eustratiades ([18]) and Grigorios Stathis ([19]), the last of whom published a corpus of 193 of them, mostly *theotokia*, *stavrotheotokia*, and *katanyktika*, collected from the manuscripts of Byzantine music present in the libraries of Mount Athos. They were written by poets and composers like, e.g., Nikiphoros Xanthopoulos, Ioannis Laskaris, Ioannis Glykys, Ioannis Koukouzelis and Ioannis Kladas, all of whom lived in the 14th and the beginning of the 15th c. ([20]). The *Ἐγκώμιον* ([21]) may be viewed as belonging to this liturgic genre,

(15) For the history of the *versus politicus* see Margaret ALEXIOU - D. HOLTON, *The Origins and Development of 'Politikos Stichos' : A Select Critical Bibliography*, *Μαντατοφόρος*, 9 (1976), pp. 22-34 ; M. D. LAUXTERMANN, *The Spring of Rhythm. An Essay on the Political Verse and Other Byzantine Metres*, Vienna, 1999.

(16) Just, for that matter, as the *Θρῆνος τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου λεγόμενος τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλῃ Παρασκευῇ*, which also occurs in the Leiden-ms, and its Latin translation (*Threnos seu lamentatio sanctissimae Dei genitricis, quae dicitur in sancta et magna Parasceve*) in the Ephraem-edition of Cologne 1547. See also note 9.

(17) With a few exceptions like the eleven *anastasima exaposteilaria* of Constantine Porphyrogennitus of the 10th century, the *versus politicus* had never really entered Byzantine hymnography. See LAUXTERMANN, *The Spring of Rhythm*, pp. 35-37.

(18) S. EUSTRATIADIS, *Ἰωάννης ὁ Κουκουζέλης, ὁ μαΐστωρ, καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς του*, *EEBS*, 14 (1938), pp. 3-86.

(19) G. STATHIS, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία ἐν τῇ βυζαντινῇ μελοποιΐᾳ*, Athens, 1977.

(20) See STATHIS, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, pp. 88-104.

(21) All the following observations concerning the *Ἐγκώμιον* also apply to the *Εὐχὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον διὰ στίχων πολιτικῶν* (see "The texts").

although its length forbids its regular use in the service (22). At any rate, the poet obviously found his material in the above-mentioned *troparia* and other liturgical texts (see the notes in the Commentary with reference to sources).

The language used in the *Ἐγκώμιον* is the mostly rather simple archaistic Greek common in liturgical texts. Only on a few points the poet seems to give in to more modern forms (*ἀπελπισμένων* in vs 2, *ἐλπίδα* in vs 40 (= *Εὐχή* 22), and *Εὐχή* 106, where we find a participium masc. instead of the feminine form, the two last ones *metri causa* (23). As to the metre, the *versus politicus* used is of good quality, still without synizesis, as is common in texts in the *archaïzousa*, and with a more frequent use of an accent on the 11th syllable (just as in the *troparia* collected by Stathis) than one finds in later, more modern poetical texts (24).

The texts

Below follows a combination of several texts :

First, a best text-edition (25) of the *Ἐγκώμιον εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον ποιηθὲν ὑπὸ τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ τοῦ Σύρου* (L of the 15th c. ; 153 vss), together with the *Ἐγκώμιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* written by Ἀθανάσιος Ἐξεδάκτυλος (A, 1434 ; 23 vss), a much shortened ver-

(22) There are some religious (non-liturgical) poems belonging to the 14th century, of respectable length, but their tone is much more personal. See G. Zoras, *Βυζαντινὴ ποίησις*, Athens, 1956, pp. 62-64 : *Στίχοι θρηνητικοὶ Ἀδὰμ καὶ Παραδείσου* (62 vss) ; pp. 65-66 : *Στίχοι κατὰ ἀλφάβητον πολιτικὸν κατανυκτικὸν ἀπὸ ἐμπαθοῦς ψυχῆς, εἰς τὸν Σωτῆρα* (48 vss) ; pp. 66-69 : *Ἀλφάβητος κατανυκτικὸς καὶ ψυχοφελὴς περὶ τοῦ μάταιου κόσμου τούτου* (120 vss).

(23) In the ms Λ of the *Ἐγκώμιον* (of the 17th c.) there are some more irregularities (see Commentary).

(24) Eight times in the *Ἐγκώμιον*, six times in the *Εὐχή*.

(25) For the terminology see G. Thomas Tanselle, *The Varieties of Scholarly Editing*, in : D. C. Greetham (ed.), *Scholarly Editing. A Guide to Research*, New York, 1995, pp. 21-23. See also A. van Gemert, *Σκοπός, δυνατότητες καὶ ὅρια τῆς κριτικῆς ἀποκατάστασης τῶν κειμένων*, in : *Θεωρία καὶ πράξη τῶν ἐκδόσεων τῆς ὑστεροβυζαντινῆς, ἀναγεννησιακῆς καὶ μεταβυζαντινῆς δημώδους γραμματείας. Πρακτικὰ τοῦ Διεθνοῦς Συνεδρίου Neograeca Medii Aevi IVa, Ἀμβοῦργο 28-31.1.1999* (Ἐπιμ.: H. Eideneier, U. Moennig, N. Toufexis, Heraklio, 2001), p. 22.

sion of the first, and a much later extended version, entitled *Εὐχή, τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννη τοῦ Χρ(υσοστόμ)ου ποίημα, εἰς τὴν ὑπεραγίαν δέσποιναν Θεοτόκον ἐγκωμιαστικὴ διὰ στίχων* (Λ of the 17th c. ; 325 vss) ([26]). The text of the *Ἐγκώμιον* is accompanied with its Latin translation, entitled *Oratio D. Ephraem Diaconi Ecclesiae Edissenae, viri sanctissimi, de sanctissimae Dei matris laudibus* (Cologne 1547 ; in prose ; anonymous) ([27]) and an adaptation of this translation by Gerardus Vossius, with the title *Eiusdem S. Patris Ephraem Syri Sermo de Sanctissimae Dei Genitricis Virginis Mariae laudibus* (Roma, 1598), which was copied by Assemani in his Ephraem- edition of 1746.

The *Ἐγκώμιον* may be regarded as an extended *θεοτοκίον*, ranging among the *Ἐγκώμια*, the *Θεοτοκία πολυελέων* and the *Μεγαλυνάρια*. Although it is really too long for the regular *Ἀκολουθίες*, it may have been created for use in special services.

Secondly, intermingled with the text of the *Ἐγκώμιον*, the reader finds a critical edition of another work, which however shows great similarities with the *Ἐγκώμιον*, the *Εὐχὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον διὰ στίχων πολιτικῶν* (based upon I of the 16th c. and V of unknown date, but later than I ; 112 vss). This text, too, is accompanied by its Latin translation, this time made by Assemani (1746) on the basis of the text as it appears in V (*Εὐχὴ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*), with the title *Oratio ad Sanctissimam Dei Matrem*. It can be recognized by its wider margin and the bold-faced numbering.

Although it borrows many verses from the *Ἐγκώμιον*, omitting as a whole only the segments vss 53-58 and 142-152 (see beginning of the Commentary), it is not an *Ἐγκώμιον* any longer, but a prayer (as indicated by the title). Its verses 46-96 form the central part, consisting of a prayer to be saved from the Devil and a confession of weakness, which, if

(26) Since the text of A supplies us with only a very short version of the work and deviates from L only on a few minor points (see vss 10, 44, 45) and Λ (of the 17th c.) is a much later adaptation of the very good text of L (of the 15th c.), with many vss added, of which some are of very low quality, I have followed the text of L (and its numbering) ; only on a few minor points Λ helps in establishing a more correct text (see, e.g., vss 9 and 73).

(27) There is an indication that the translator may have had the ms L in front of him : see Commentary, vs 94.

regarded as a *θεοτοκίον*, can be ranged among the *Παρακλητικά* and the *Κατανυκτικά* ([28]).

As to the relationship between the mss of the two works, it is safe, I think, to view L as a very good copy of the original "x" (there are only two minor mistakes ; see vss 9 and 73). The mss A, I (*Εὐχή*) and Λ must go back on to "y", an offspring of L, which has the deviations shared by the three of them in vss 10, 44 and 45 and some of the extra verses we find in Λ (at least vss *Εὐχή* 23 = Λ74, *Εὐχή* 30 - Λ101, *Εὐχή* 39 = Λ133, *Εὐχή* 103 - Λ226, *Εὐχή* 108 - Λ252, *Εὐχή* 105 - Λ257, *Εὐχή* 106 - Λ258). Λ may be seen as the last(?) of a series of mss (unknown to us) in which the one addition followed the other ([29]) V (*Εὐχή*), finally, may be a direct descendant of I.

Conspectus siglorum :

Ἐγκώμιον

L	*Lugdunensis* B.P.G. 73A, ff. 23r-28r (15th c.) ([30])
A	*Ambrosianus* H 104 sup, ff. 163v-164r (1434) ([31])
Λ	*Ἁγ. Λαύρας* I 8, ff. 118r-128v (17th c.) ([32])
Col. 1547	*Sanctissimi Ephraemi Syri , eremitae, archidiaconi et presbyteri Ecclesiae Edissenae opuscula omnia, quae apud Latinos reperiri potuerunt, operosius et auctius multo quam hactenus unquam suae integritati restituta et in hanc Enchiridii formam Christiano lectori exhibita.* Cum auctissimo praecipuarum rerum Indice. Coloniae : ex officina Melchioris Novesiani, 1547 : 224-227
Voss.	*Operum omnium Sancti Ephraem Syri patris et scriptoris ecclesiae antiquissimi et dignissimi, Quotquot in insigniori-bus Italiae Bibliothecis, praecipue autem Romanis, Graece inveniri potuerunt,* tomus tertius et ultimus. Nunc recens

(28) Cf., for instance, the *Εὐχὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον*, which is part of the *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου*.

(29) In one of those (unknown) mss the order *σκέπασον ... φύλαξον*, which we find in A23 and IV 26 (of the *Εὐχή*), must have been changed again into *φύλαξον ... σκέπασον* (Λ79 = L45).

(30) See note 8.

(31) See note 11.

(32) See note 13.

latinitate donatus et scholiis illustratus. Interprete e Scholiaste R.D.Doct. Gerardo Vossio, Borchlonio, Germ. Romae : Ex Typographia Vaticana, 1598 : 207-209 (Scholia 209-210)

Ass. Ephraem, Sancti Syri, *Opera omnia quae exstant : graece, syriace, latine, in sex tomos distributa ad MSS. codices Vaticanos opere et studia Josephi Assemani.* Romae, J. M. H. Salvioni, 1732-1746, vol. III, 575-77

Εὐχή

I *Ἰβήρων* 535. ff. 182v-185r (16th c.) (33)

V *Vaticanus Gr.* 1190, ff. 1147-1149 (?) [as it is given in Assemani III : 545-548 (Greek text + Latin translation] (34)

II. Texts

Ἐγκώμιον εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον
Oratio de sanctissimae Dei matris laudibus
Sermo de Sanctissimae Dei Genitricis Virginis Mariae laudibus
+
Εὐχὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον διὰ στίχων πολιτικῶν
Oratio ad Sanctissimam Dei Matrem

Bigger characters : the text of L (and A, and, usually, Λ, if its text is identical with L) + the Latin translation as it is found in the edition of 1547 ; smaller characters : the text as given by Λ (if it is different from L) + the Latin translation as given by Vossius, followed by Assemani

Underligned (in Gr. and Lat. text) : not present in the other text

Cursive (mostly in Lat. text) : a rendering which is rather different from the Greek original

(33) S. Lampros, *Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων*, Cambridge Ma., 1900, II, pp. 166-167, n° 4655.

(34) I give the Greek text as it is offered by Assemani. I have not been able to check it in the ms itself, as the Bibliotheca Vaticana omitted to send me the ordered folia. Many of the "mistakes" of V (see the apparatus criticus of the *Εὐχή*) may be due to Assemani misreading the text of the ms.

Ἀλλ᾽ ὦ ἀγνὴ πανάχραντε, παρθένε Θεοτόκε, L1Λ1A1 L23vΛ118r
Intemerata, prorsusque pura virgo Deipara,
Inviolata, integra, planeque pura ac casta Virgo Dei genitrix Maria,

Ἀλλ᾽ ὦ παρθένε Δέσποινα, ἄχραντε Θεοτόκε, **1** I182vAss545
At, o Virgo Domina, immaculata Deipara,

ὦ μῆτερ πανυπέραγνε, θεογεννήτορ κόρη, Λ2
ὦ γέφυρα μετάγουσα τοὺς γηγενεῖς ἐν πόλῳ,
ὦ Παναγία πάγχρυσα, ὑπέρφωτε λαμπάδα,
ὦ καύχημα σεβάσμιον, βασίλισσα παρθένε, Λ5
ὦ χρυσαυγέστατε αὐγή, φωσφόρε φωτοφόρε,

Δέσποινα πάντων, ἡ ἐλπὶς καὶ τῶν ἀπελπισμένων, L2Λ7A2

regina omnium, spes desperantium,
Regina omnium, spes desperantium,

Κυρία μου ὁλόδοξε, πανυπεράγαθέ μου, L3Λ8A3
domina mea gloriosissima, eademque optima,
Domina *nostra* gloriosissima, eademque optima, ac praecelentissima :

Κυρία μου ὁλόδοξε, ὑπερπανάγαθέ μου, **2**
Domina mea gloriosissima, beneficentissima mea,

ὑψηλωτέρα οὐρανῶν, ὑπερκαθαρωτέρα L4Λ9A4
sublimior *coelicolis*, purior
sublimior *caelitibus*, candidior

ὑψηλωτέρα οὐρανῶν, ὑπερκαθαρωτέρα **3**
coelis sublimior, multo purior

ἡλιακῶν μαρμαρυγῶν, ἀκτινολαμπηδόνων, L5Λ10A5
solis radiis & splendoribus,
Solis radiis atque fulgoribus :

ἡλιακῶν μαρμαρυγῶν, ἀκτίνων λαμπηδόνων, **4**
solaribus splendoribus, radiis, fulgoribus :

τιμιωτέρα Χερουβεὶμ καὶ τῶν πολυομμάτων, L6Λ11A6
honoratior Cherubin, & polyommatis, id est, multoculis spiritibus,
honoratior Cherubim, & *multis oculis* (πολυομμάτων) claris Spiritibus perspicacior.

ἁγιωτέρα Σεραφεὶμ καὶ ἀσυγκρίτως πάντων L7Λ12A7
sanctior Seraphin, & nulla comparatione caeteris omnibus
Sanctior Seraphim, & incomparabiliter reliquis omnibus

τιμιωτέρα Χερουβεὶμ καὶ ἀσυγκρίτως πάντων **5**
honorabilis magis quam Cheribim, & sine ulla comparatione

τῶν οὐρανίων στρατιῶν ὑπερενδοξωτέρα, L8Λ13A8 Λ118v

superis exercitibus gloriosior,
supernis exercitibus gloriosior.

τῶν οὐρανίων στρατιῶν ὑπερενδοξωτέρα, **6**
magis quam coelestes exercitus multo gloriosior,

τῶν προπατόρων ἡ ἐλπίς, τῶν προφητῶν ἡ δόξα, L9Λ14A9
spes *patrum*, gloria prophetarum,
Unica spes *Patrum*, gloria Prophetarum,

τῶν ἀποστόλων κήρυγμα, καύχημα τῶν μαρτύρων, L10Λ15A10
apostolorum praeconium, & honor martyrum,
praeconium Apostolorum, honor Martyrum,

τῶν ἀποστόλων καύχημα, κήρυγμα τῶν μαρτύρων, **7**
Apostolorum exultatio, praedicatio Martyrum,

ὁσίων ἀγαλλίαμα καὶ ἀσκητῶν λαμπρότης, L11Λ16A11
sanctorum laetitia, & lumen *studiosorum*
laetitia Sanctorum, & lumen *probatissimorum*

ὁσίων ἀγαλλίαμα καὶ ἀσκητῶν λαμπρότης, **8** I183r
Sanctorum gaudium, ascetarum lux,

τοῦ Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακὼβ τὸ κλέος, L12Λ17A12
Abraham, Isaac, & Iacob, decus
Abraham, Isaac, & Iacob : decus

Δαβὶδ τὸ ἀγαλλίαμα, τὸ τῆς κινύρας θαῦμα
καὶ παροιμία Σολομῶν καὶ ἆσμα τῶν ἀσμάτων
καὶ στέφανε λαμπρότατε, οὐράνιε λαμπάδα, Λ20
λαμπτὴρ καὶ φάος ἄδυτον καὶ δόξα καὶ λαμπρότης
καὶ σέλας λαμπραυγέστατε, οὐράνιε νεφέλη,
παραμυθία μου λαμπρά, Παρηγορήτισσά μου,
Γοργοεπήκοε τερπνὴ καὶ κεχαριτωμένη,
ἡ τὸ μηρίαιον ἐν γῇ διδοῦσα παραδόξως, Λ25

τοῦ Ἀαρὼν καὶ Μωϋσῆ, καὶ Γεδεὼν ὁ πόκος, L13A13 L24r
τοῦ Ἰωσὴφ καὶ Γεδεὼν ὁ πόκος οὐρανόθεν, Λ26
Aaron, Mosis, & Gedeon vellus,
Aaron, splendor Moysis, & Gedeonis vellus :

ἱεραρχῶν ὁμήγυρις καὶ πάντων τῶν ἁγίων, L14Λ27
Hierarcharum coetus, & omnium sanctorum,
coetus Hierarcharum ; omniumque Sanctorum,

καὶ τῶν παρθένων στέφανος, ἀπρόσιτος λαμπάδα, L15Λ28 Λ119r
ac virginum corona, ob fulgorem inaccessa.
ac Virginum corona, ob immensum fulgorem atque splendorem inaccessa.

θυμιατήριον χρυσοῦν, λυχνία φωταυγοῦσα, L16Λ29A14
Acerra aurea, lucerna micantissima,
Thuribulum (θυμιατήριον) aureum, lucerna clarissima,

θυμιατήριον χρυσοῦν, λυχνία φωτοφόρε, **9**
Altare aureum, lampas illuminans,

ἡ στάμνος ἡ βαστάσασα τοῦ οὐρανοῦ τὸ μάννα L17Λ30A15
urna coeli manna gestans,
urna pulcherrima caeli manna gestans :

ἡ στάμνος ἡ βαστάσασα τοῦ οὐρανοῦ τὸ μάννα, **10**
vas ferens coeli manna,

καὶ πλάκα φέρουσα βροτοῖς ἐγγεγραμμένον νόμον, L18Λ31A16
tabula scriptam legem ferens mortalibus,
tabula scriptam legem mortalibus adferens,

ἡ κιβωτὸς ἡ ἀληθής, ὁ θειότατος τόμος, L19Λ32A17
arca vera, charta divinissima,
arca vera, charta divinissima,

ἡ κιβωτὸς ἡ ἀληθής, ὁ θειότατος νόμος. **11**
Arca vera, lex divinissima,

Παντάνασσα περίβλεπτε καὶ φωτοφόρε κόρη, L20Λ33A18
omnium princeps, circumspecta & lucifera virgo,
princeps omnium *prudentisima ac sagacissima*, & lucifers virgo :

παραμυθία πάναγνε, Βλαχερινίτισσά μου, L21Λ34A19
consolatio sanctissima,
consolatrix sanctissima,

καὶ Ὁδηγήτρια *πασῶν*, ὑπεραγία κόρη. L22Λ35A20
& *omnium* dux, sacratissima puella.
& dux *universorum*, sacratissima puella.

Ὦ βάτε ἀκατάφλεκτε, εὐρύχωρον χωρίον, L23Λ36
O rube incombuste, & patens *praedium*,
O rube ardens incombuste, & *praedium* patens,

Ὦ βάτε ἀκατάφλεκτε, εὐρύχωρον χωρίον, **12**
rubus incombustus, locus amplissimus,

καὶ ράβδος ἡ βλαστήσασα τοῦ Ἀαρὼν ἐκείνου, L24Λ37
& viridans Aaron illius virga.
viridansque Aaronis [...] virga.

καὶ ράβδος ἡ βλαστήσασα τοῦ Ἀαρὼν ἐκείνου, **13**
Virga illius Aaronis germinans,

ράβδος ἐδείχθης ἀληθῶς καὶ ἄνθος ὁ υἱός σου: L25Λ38
Virga profecto extitisti & flos filius tuus,
Virga enim vere exstitisti [...] Filius tuus.

ράβδος ἐδείχθης ἀληθῶς καὶ ἄνθος ὁ υἱός σου: **14**
virga vere apparuisti, & flos filius tuus,

ἐκ ῥίζης ἀνεβλάστησε Δαβὶδ καὶ Σολομῶντος L26Λ39
e radice David, & Salomonis germinavit
E radice quippe David, ac Salomonis germinavit

Χριστὸς ἡμῶν, ὁ Ποιητής, Θεός τε καὶ Δεσπότης, L27Λ40
Christus noster creator, Deus & dominus
Christus creator noster, Deus & Dominus

Θεὸς ἡμῶν ἀληθινός, Θεὸς καὶ Ποιητής μου. **15**
verus Deus noster, Deus, & factor meus :

ὁ Παντοκράτωρ ὕψιστος καὶ μόνος εὐεργέτης. L28
ὁ Παντοκράτωρ Κύριος, ὁ ποιητὴς αἰώνων, Λ41
omnipotens, altissimus & solus.
omnipotens, ac solus altissimus.

ὁ εὔσπλαγχνος καὶ ἀγαθός καὶ ζωοδότης πέλων Λ42
τῶν γηγενῶν τῶν ἁπασῶν, [[παρθένον μετὰ τόκον]].Λ43 Λ119v

Σὺ κατὰ σάρκα τὸν Θεὸν ἐγέννησας καὶ Λόγον, L29Λ44
Tu quo ad corpus Deum & verbum genuisti,
Tu [...] Deum genuisti & *hominem.*

Σὺ κατὰ σάρκα τὸν Θεὸν ἐγέννησας καὶ Λόγον, **16**
tu secundum carnem Deum genuisti, & Verbum,

πρὶν τόκου παρθενεύουσα, παρθένος μετὰ τόκον: L30Λ45
virgo ante partum, virgo in partu, virgo post partum,
Virgo ante partum, virgo in partu, & virgo post partum.

πρὶν τόκου παρθενεύουσα, παρθένος μετὰ τόκον, **17**
ante partum virginitatem servans, Virgo post partum,

θαῦμα φρικτόν, νοούμενον καὶ φοβερὸν τοῦ λύειν, Λ46
ὑπερεκπλῆττον ἀκοὴν ἀγγέλων καὶ ἀνθρώπων,
ἐξαίσιον, ἀόριστον καὶ φρίκης ὅλως γέμον · Λ48

τὰς κλεῖς οὐ παρεσάλευσεν Θεὸς ὁ Ποιητής σου, L31Λ49 L24v
claves non excussit Deus creator tuus
Claves illas portae orientalis semper clausae non excussit Deus creator tuus,

ὁ ἐκ νηδύος σαρκωθεὶς ἄνευ σπορᾶς, *παρθένε*, L32Λ50

in tuo *virginis* utero, absque semine carnem indutus,
in *virginali* tuo utero sine semine carnem indutus ;

καθὼς καὶ παρελάβομεν παρὰ τῶν ἀποστόλων, Λ51
τῶν προφητῶν, ἱεραρχῶν καὶ πάντων τῶν ἁγίων,
ἀμήτωρ μὲν ἐν οὐρανῷ, ἀπάτωρ ἐπὶ γῆς δέ,
ἑνανθρωπίσας ὡς Θεός, ἐκ σοῦ λαβὼν τὴν σάρκα,
καὶ ὑπερθαυμαστόν ἐστιν ἀκούειν τε καὶ λύειν Λ55
τῆς ἀνθρωπίνης ἀκοῆς, παρθένε Θεοτόκε,
καὶ καταλλαγὴ τῶν θνητῶν τῇ ἀθανάτῳ φύσει ·
ὦ τέρας ὑπεραίσιον, φρικτόν, ὑπερεκπλήττον, Λ120r
ἐν σοί, πανύμνητε, λαμπρὰ ἠνώθημεν ἀγγέλων,
οἱ γηγενεῖς οὐράνιοι γεγόναμεν, Παρθένε · Λ60
σὺ ὀρφανῶν ἡ χαρμονή, πενήτων προστασία,
σὺ ἡ ἐλπὶς καὶ ἡ χαρὰ καὶ ἴαμα νοσούντων,
σὺ προστασία ταχινὴ καὶ μεσιτεία πάντων,
σὺ ἐν νηδύει τὸν Χριστὸν ἐδέξω παραδόξως,
ἑκύησας τοῖς ἐπὶ γῆς Θεόν τε καὶ Σωτῆρα, Λ65

φυλάξας σε, πανύμνητε, ὥσπερ ἦς πρὸ τοῦ τόκου, L33
te, o celeberrima, talem praeservans, qualis extiteras ante partum.
teque, o clarisima, talem praeservans, qualis ante partum fueras.

καὶ κατηλλάγημεν Χριστῷ, Θεῷ μου, τῷ υἱῷ σου. L34
καὶ κατηλλάγη γήινος ἡ φύσις ἡ οὐράνιος. Λ66
Per te reconciliati sumus Christo Deo meo, filio tuo.
Per te reconciliati sumus Christo Deo *nostro*, Flio tuo dulcissimo.

καὶ κατηλλάγημεν Θεῷ, Χριστῷ μου, τῷ υἱῷ σου. **18**
& reconciliati fuimus Christo Deo, & Filio tuo.

Σὺ βοηθὸς ἁμαρτωλῶν καὶ τῶν ἀβοηθήτων, L35Λ67
Tu peccantium, & auxilio destitutorum adiutrix.
Tu peccatorum, & auxilio destitutorum unica advocata es, atque adiutrix.

Σὺ βοηθὸς ἁμαρτωλῶν καὶ *τῶν ἀβοηθήτων*, **19** Ass546
Tu auxilium peccatorum,

χειμαζομένων σὺ λιμήν, παρηγορία κόσμου, L36Λ68
Tu portus procella vexatorum, solatium mundi,
Tu portus naufragantium tutissimus : tu mundi solatium.

χειμαζομένων σὺ λιμήν, παρηγορία κόσμου, **20**
& iactatis fluctu *sine ulla ope* tu es portus, mundi consolatio,

φυλακισμένων *ταχινή*, ἐλευθερία *τάχους*, L37
φυλακισμένων ταχινή, ἐλεύθερων προστάτης, Λ69
carcere clausorum [...] liberatrix *celeberrima*.

σὺ ὀρφανῶν ἀντίληψις, σὺ λύτρον αἰχμαλώτων, L38
σὺ ὀρφανῶν ἀντίληψις, χηρῶν ἐπικουρία, Λ70
Tu orphanorum susceptio, tu captivorum redemptio,
Tu orphanorum susceptio : tu captivorum redemptio atque liberatio :

σὺ ὀρφανῶν ἀντίληψις, καὶ λύτρον αἰχμαλώτων, **21**
orphanorum protectio, & pretium redemptioris captivorum.

σὺ αἰχμαλώτων λύτρωσις, σὺ σωτηρία πάντων, Λ71

σὺ τῶν νοσούντων ἡ χαρὰ καὶ σωτηρία πάντων, L39
σὺ τῶν νοσούντων ἴασις, θερμὴ παρηγορία, Λ72
tu aegrotantium exultatio, & omnium salus.
tu aegrotantium exultatio, moestorumque consolatio, & omnium salus.

σὺ μοναστῶν στερέωμα καὶ κοσμικῶν ἐλπίδα, L40Λ73 Λ120v
Tu solitariorum stabilimentum, & spes mundanorum.
Tu monachorum ac solitariorum stabilimentum, & spes saecularium.

σὺ μοναστῶν στερέωμα καὶ κοσμικῶν ἐλπίδα, **22**
Tu monachorum firmamentum, & saecularium spes :

σὺ τῶν χηρῶν ὑπομονή, ἀντίληψις καὶ σκέπη, Λ74

σὺ τῶν χηρῶν ὑπομονή, ἀντίληψις καὶ σκέπη **23**
tu viduarum patientia, protectio, & tegumentum,

σὺ τῶν παρθένων καύχημα καὶ στέφανος καὶ τέρψις, L41Λ75
Tu virginum decus, corona & gaudium.
Tu virginum gloria, corona ac gaudium.

καὶ τῶν παρθένων καύχημα, στέφανός τε καὶ τέρψις, **24**
& virginum exultatio, & corona, & oblectatio :

σὺ κόσμου ἀγαλλίαμα, ὦ Δέσποινα Κυρία, L42Λ76
Tu mundi laetitia, o domina princeps,
Tu mundi laetitia, o Domina princeps,

βασίλισσα πανάγαθε, ὑπερευλογημένη, L43Λ77A21
regina *praestantissima*, perquam benedicta,
atque regina *praestantissima*, & perquam benedicta,

κόρη σεμνή, πανάσπιλε, Δέσποινα τῶν δεσποίνων. L44Λ78A22
puella veneranda, dominarum domina purissima.
puella honoratissima, & dominarum domina purissima atque castissima.

κόρη σεμνὴ καὶ Δέσποινα, βασίλισσα, Κυρία. **25**
puella Augusta, & hera, Regina, Domina,

Ὑπὸ τὰς πτέρυγας τὰς σὰς φύλαξον, σκέπασόν με, L45Λ79A23 (τέλος τοῦ A)
Sub alis tuis custodi me et protege.
Sub tuum praesidium confugimus, o sancta Dei genitrix : sub alis pietatis atque misericordiae tuae, protege & custodi *nos*.

Ὑπὸ τὰς πτέρυγας τὰς σὰς σκέπασον, φύλαξόν με, **26**
sub alis tuis protege, custodi me,

ἐλέησόν με, τὸν πτωχὸν τὸν βεβορβορωμένον, L46Λ80
Miserere mei, qui sum luto inquinatus,
Miserere *nostri*, qui sordibus peccatorum conspurcati *sumus* :

τὸν *παροργίσαντα* κακῶς ἐν ἁμαρτίαις πλείσταις L47Λ81 L25r
qui sceleribus quamplurimis
qui sceleribus atque delictis quamplurimis

τὸν Ποιητήν μου καὶ Θεὸν καὶ τὸν Κριτὴν καὶ Πλάστην, L48Λ82
creatorem Deum meum, & iudicem *offendi*,
Creatorem Deum *nostrum*, & iudicem universorum offendi*mus* :

μὴ κατ᾽ ἐμοῦ καυχήσηται Σατὰν ὀλεθροτόκος, L49Λ83
ne adversus me glorietur satanas exitiosissimus,
ne adversus *nos* insolescat, ac glorietur Satanas perniciosissimus,

μή κατ᾽ ἐμοῦ καυχήσηται Σατὰν ὀλεθροτόκος **27**
ut ne contra me Satan exultet, qui perniciem creat,

μὴ ἐπαρθῇ ὁ μιαρὸς κατ᾽ ἐμοῦ ὁ ἐχθρός μου, L50Λ84
ne in me exsurgat execrandus inimicus meus,
ne in *nos* insurgat detestandus inimicus *noster* :

καὶ κατ᾽ ἐμοῦ ὁ μιαρὸς μὴ ἐπαρθῇ ἐχθρός μου · **28**
neque adversus me scelestus inimicus meus extollatur.

μὴ καταπίειν δοῦλον σου — ἐλπίδα σὲ γινώσκω —, L51Λ85
ne servum tuum a tui spe destitui cognoscam,
ne servos tuos a tui spe excidere cognoscamus ;

μὴ συκοφαντησάτω με ἡ καταλάλων γλῶττα. L52Λ86
ne calumnietur me detractantium lingua.
neve calumnietur *nos* detrectantium lingua.

μηδὲ καταπιστεύσῃς με ἀνθρώπων προστασίᾳ, Λ87
μηδ᾽ εὐωνύμῳ δείξῃς με μοίρας, Παρθενομῆτορ. Λ88 Λ121r

Οὐκ ἔχω θάρρος ἕτερον, πανάχραντε παρθένε: L53Λ89
Non mihi alia fiducia, o virgo syncera.
Non *nobis* est alia, quam in te fiducia, o virgo sincerissima.

ἐξ ἀγκαλῶν τῶν μητρικῶν, ἐκ βρέφους, Δέσποινά μου, L54Λ90
Ex ulnis equidem maternis tibi domina mea
Ex ulnis siquidem maternis tibi, Domina *nostra*,

ἐν τῇ πτερύγων σου σκιᾷ προσέδραμον, Κυρία, Λ91
καθὼς προσέδραμον πρὸς σὲ προθύμως ἐκ καρδίας
καὶ σὲ μόνην ἐπίσταμαι πρέσβυν θερμήν, Παρθένε,
πανάχραντε, πανύμνητε, θεογεννῆτορ κόρη,
ἐλπὶς καὶ στήριγμα βροτῶν καὶ ἴασις νοσούντων Λ95
καὶ δόξα καὶ ἀντίληψις καὶ σωτηρία κόσμου,

σοὶ ἐπεδώθην ὁ οἰκτρὸς καὶ δοῦλος σου ἐκλήθην, L55
deditus sum miserabilis et cliens tuus vocatus sum,
dediti *sumus* miseri, tuique clientes appellati :

μὴ φθονερῶς κατάξῃ με Σατὰν εἰς Ἅδου πύλας · L56Λ97
ne malevolus satanas me ad infernas portas abducat.
ne igitur a maligno Satana ad inferni portas abduci *nos* sinas.

σὺ γάρ μου, πάναγνε, λιμὴν καὶ βοηθός, προστάτης L57Λ98
Tu enim meus portus, o virgo inviolata, & praeses auxiliatrix.
Tu enim *noster* es portus, o Virgo intemerata, & praeses pia auxiliatrix.

σὺ γάρ μου, πάναγνε, λιμήν, βοηθὸς καὶ προστάτης, **29**
Tu enim, purissima, es meus portus, auxilium, & praesidium :

καὶ ὅλως κεῖμαι, Δέσποινα, ὑπὸ τὴν σὴν τὴν σκέπην. L58Λ99
Denique sub tutela & protectione tua totus sum.
Sub tua denique tutela, & protectione toti su*mus* :

Ἐκ βρέφους παρεδόθην σοι, ἐξ ἀπαλῶν ὀνύχων, Λ100
καὶ οὐ γινώσκω, πάναγνε, καταφυγὴν ἑτέραν. Λ101

καὶ οὐ γινώσκω, Δέσποινα, καταφυγὴν ἑτέραν. **30**
neque agnosco, Domina, refugium aliud.

Παρακαλῶ, πανύμνητε, μετὰ πολλῶν δακρύων, L59Λ102
Crebris lachrymis te, o celeberrima mater, imploro,
quare ad te unicam confugimus, crebrisque te lachrymis,
o *beatissima* mater, implora*mus*,

Παρακαλῶ σε, Δέσποινα, μετὰ πολλῶν δακρύων, **31** I183v
Deprecor te, Domina, multis cum lacrymis,

προσπίπτω σοι, Κυρία μου, ἱκετικῶς βοῶσας, L60Λ103 Λ121v
& advolvor tibi, domina mea, suppliciter clamans,
tibique procidi*mus*, [...], suppliciter clamantes ac deprecantes,

μὴ ὁ γλυκύς σου ὁ υἱὸς καὶ πάντων ζωοδότης L61
μὴ ὁ υἱός σου ὁ γλυκύς, ὁ πάντων πλαστουργέτης, Λ104

ne dulcis filius tuus & vitae omnium dator,
ne dulcis Filius tuus, Salvator noster & vitae omnium dator,

μὴ ὁ γλυκύς σου ὁ υἱός, ὁ Ποιητὴς καὶ Πλάστης, **32**
ne dulcis filius tuus creator, & factor

ὁ πάντων ὁρωμένων τε καὶ ἀοράτων κτίστης, Λ105

διὰ πολλὰς ἃς ἔπραξα ἐκκόψῃ ἁμαρτίας L62Λ106
ob multa, quae patravi, scelera, tollat me de medio,
ob plurima quae commisi*mus* scelera, e medio tollat *nos*,

διὰ πολλὰς ἃς ἔπραξα ἐκκόψῃ ἁμαρτίας ... **33**
abscindat propter multa, quae egi peccata :

καὶ τὴν ἀθλίαν μου ψυχὴν ὡς λέων διαρπάσῃ, L63Λ107 L25v
& miseram animam ceu leo diripiat ;
miserabilesque *animas nostras*, instar leonis diripiat ;

μὴ ὡς τὴν ἄκαρπον συκὴν ἐκκόψῃ με τὸν τάλαν · L64Λ108
vel velut sterilem ficum infelicem me excidat.
aut sicut ficum sterilem *nos* [ ] excidat.

αἰτῶ σε δὲ ἀπέργασαι ἐλθεῖν ἐν τῷ Χριστῷ μου L65Λ109
Sed obsecro ut Christum meum adeam
Caeterum obsecra*mus*, ut ad Christum securi pervenire possimus,

αἰτῶ σε δὲ ἀπέργασαι ἐλθεῖν ἐν τῷ Χριστῷ μου **34**
precor vero te, ut facias venire ad Christum,

καὶ εἰσελθεῖν εἰς τὰς αὐλὰς ἐκείνας τῶν ἁγίων, L66Λ110
& subeam aulas illas beatorum,
aulasque illas beatorum subire,

καὶ εἰσελθεῖν εἰς τὰς αὐλὰς ἐκείνας τῶν ἁγίων, **35**
atque intrare in aulas illas Sanctorum,

εἰς τὰς μονὰς τῶν οὐρανῶν ζώντων γραφῆναι βίβλοις, Λ111
εἰς τὴν ὑπερουράνιον σκηνήν τε τῶν δικαίων,
ἐν κόλποις τῶν πατριαρχῶν ὁμοῦ τε καὶ πατέρων,
τοῦ Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαάκ, τοῦ Ἰακὼβ ἐκείνου
καὶ τῶν ἑτέρων ἁπασῶν καὶ ἁγίων ἁπάντων, Λ115

ἔνθα οὐκ ἔστι δάκρυα, οὐ θλῖψις, οὐδὲ λύπη, L67Λ116
ubi non sunt lachrymae, non vexatio, non molestia,
ubi non sunt lachrymae, neque luctus, non vexatio, non molestia, non calamitas,

ἔνθα οὐκ ἔστι δάκρυα, οὐ θλῖψις, οὐδὲ λύπη, **36**
ubi non est lacryma, neque tribulatio, neque moestitia,

οὐ πῦρ ἐξώτερον ἐκεῖ ἄσβεστον τὸ καθόλου, Λ117

οὐ τάρταρος κολάσεως, οὔτε βρυγμὸς ὀδόντων, Λ122r
ἀλλ' οὔτε σκώληξ ὁ δεινός, ὁ βρύχων καὶ κολάζων,
οὐδ' ἄλλη βάσανος πικρά, οὐ στεναγμός, οὐ λύπη, Λ120
ἀλλ' οὔτε Γέεννα πυρός, κόλασις μετρουμένη,
καὶ σκότος τὸ βαθύτατον, στυγνόν, ζεζοφωμένον,
καὶ χωρισμὸς ἀνελλιπὴς ψυχῶν τε καὶ σωμάτων
καὶ κόλασις ἀφόρητος, αἰώνιος ἡ λύπη,
μὴ διακρίνων γνώρισμα ἢ συγγενεῖς ἢ φίλους, Λ125

οὐ θάνατος, οὐ βάσανος, οὐδὲ στενοχωρία, L68
non mors, non tormenta, non *locorum angustae*,
non mors, non cruciatus, non *locorum angustae* :

οὐ θάνατος, οὐ βάσανος, οὐδὲ στενοχωρία, **37**
neque mors, non tormentum, non angustia,

ἀλλὰ χαρὰ ἀπλήρωτος, ἀπόλαυσις δικαίων, L69Λ126
sed laetitia inexhausta, voluptas iustorum,
sed laetitia inexhausta, voluptas iustorum maxima,

ἀλλὰ χαρὰ ἀπλήρωτος, ἀπόλαυσις δικαίων, **38**
sed gaudium inexplebile, voluptas justorum,

ἀλλὰ μονὴ σεβάσμιος καὶ φεραυγὴς ἡ μέρα Λ127
καὶ δόξα περιλάλητος, χαρὰ τῆς οἰκουμένης
καὶ φεραυγὴς τῶν γηγενῶν καὶ λύτρωσις πταισμάτων
καὶ ξύλον φέρουσαν ἡμῖν ἔαρ ἡδύ, γλυκαῖνον, Λ130
τὰ ἀνθητήρια νοός, ψυχῆς τε καὶ καρδίας
καὶ τῶν μελῶν ὁ γλυκασμὸς καὶ σωτηρία κόσμου
καὶ τέρψις ἀδιάλειπτος, ζωὴ μὴ ἔχων τέλος, Λ122v

καὶ τέρψις ἀδιάλειπτος, ζωὴ μὴ ἔχων τέλος, **39**
& delectatio indeficiens. Vita non habens finem :

ἡ ἄνω Ἱερουσαλήμ, αἱ μοναὶ τῶν δικαίων · Λ134

τρυφὴ καὶ ἀγαλλίασις καὶ δόξα καὶ λαμπρότης. L70
deliciae & exultatio, gloria et splendor.
deliciae infinitae, exultatio & iubilatio, gloria & splendor.

τρυφὴ καὶ ἀγαλλίασις καὶ δόξα καὶ λαμπρότης. **40**
oblectamentum, & exultatio, & gloria, & splendor.

Καὶ πλήρωσον τὸ στόμα μου χάριτος γλυκασμοῦ σου L71Λ135
Imple os meum gratia dulcedinis tuae.
Reple deinceps os meum gratia dulcedinis tuae, o Domina :

Καὶ πλήρωσον τὸ στόμα μου χάριτος γλυκασμοῦ σου **41**
Imple quoque os meum gratia dulcedinis tuae,

καὶ φώτισόν μου τὴν ψυχήν, ἡ κεχαριτωμένη, L72Λ136
Illumina mentem, o gratia plena.
& illumina mihi mentem, o gratia plena,

καὶ κίνησον τὴν γλῶτταν μου καὶ χείλη τοῦ ὑμνεῖν σε L73Λ137
Move linguam meam & labia ad laudes tibi
move linguam meam, & labia, ad laudes tibi

καὶ κίνησον τὴν γλῶτταν μου καὶ χείλη τοῦ ὑμνεῖν σε **42**
& move linguam meam, ac labia mea, ut hymnos cantem

καὶ τοῦ δοξάζειν σε, ἁγνή, σὺν τῷ υἱῷ σου ἄμφω, Λ138

μετὰ ψυχὴν χαρμονικὴν καὶ πρόθυμον καρδίαν L74Λ139
alacri & laeto animo canendas,
alacriter, laetoque animo decantandas,

μετὰ ψυχὴν χαρμόσυνον καὶ πρόθυμον καρδίαν **43**
ex animo festivo, & corde promto,

καὶ μέλος τὸ ἀγγελικὸν ἐκεῖνο τὸ ὑμνῶδες L75Λ140
& melos illud angelicum *celebratissimum*,
& praesertim dulce illud melos angelicum longe celebratissimum,

καὶ μέλος τὸ ἀγγελικὸν ἐκεῖνο τὸ ὑμνῶδες **44**
& melos illud Angelicum, *ex hymnis compositum*,

ὃ Γαβριὴλ *ἐφθέγξατο* ἐν Ναζαρὲτ *βοήσας* L76
ὁ Γαβριήλ, ὁ θαυμαστὸς καὶ μέγας ταξιάρχης, Λ141
ἐφθέγξατο θεοπρεπῶς ἐν Ναζαρὲτ τῇ πόλῃ Λ142
quod Gabriel in Nazareth
quod Angelus Gabriel in Nazaret,

ὡς δοῦλος πρὸς τὴν Δέσποιναν ἐν κατανύξει φήσας Λ143

ἐν δουλικῷ τῷ σχήματι πρὸς σέ, Παρθενομῆτορ, L77Λ144
servili habitu ad te virginem
servili habitu ad te Virginem,

ὃ Γαβριὴλ ἐφθέγξατο πρὸς σέ, Παρθενομῆτορ. **45**
quod Gabriel pronunciavit tibi, Virgo Mater.

πρὸς σὲ τὴν πανυπέραγνον μητέρα τοῦ Θεοῦ μου L78
& matrem Dei mei integerrimam *clamans cecinit*,
matremque Dei mei integerrimam, *clamans cecinit* :

χαιρετισμὸν πανευπρεπῆ καὶ πανηγιασμένον, L79Λ145
salutationem maxime congruam & dignissimam
salutationem, inquam, maxime congruentem atque decentem, & dignissimam

τοῦ κόσμου τὸ σωτήριον καὶ ψυχοσώστην πάντων. L80Λ146 L26r
mundi salutem cunctarumque animarum tutelam.
mundi salutem cunctarumque animarum medelam atque tutelam.

τοῦ βροτησίου γένους τε καὶ γηγενῶν ἁπάντων · Λ147
ἐκ γὰρ τῆς γῆς ἐπλάσθημεν ἅπαντες ἐξαρχόθεν Λ123r
καὶ εἰς αὐτὴν μὴ θέλοντες πορευσόμεθα πάντες,
πλὴν ὁ Παντάναξ καὶ Θεός, ὁ Πλάστης καὶ Σωτήρ μου, Λ150
εἶδε τὸν ἄνθρωπον κακῶς ἐν πτώσει καταχθέντα
καὶ σάρκα δανεισάμενος ἐκ κόρης ἀπαράνδρου,
τὸν Γαβριὴλ τὸν μέγιστον πέμψας πρὸς τὴν Παρθένον,
τὸ χαῖρε προσεκόμισεν ὡς δοῦλος τῇ Δεσποίνῃ. Λ154

Ἀξίωσον τὸν δοῦλον σου ὑμνεῖν καὶ λέγειν, Κόρη: L81
Ἀξίωσον τὸν δοῦλον σου κἀμέ, πανύμνητέ μου, Λ155
Dignare Virgo te tuum servum laudare & dicere :
Dignare me servum tuum humilem laudare te, Virgo sacrata, ac suaviter dicere :

Ἀξίωσον τὸν δοῦλον σου τὸν ταπεινόν, Παρθένε, **46**
Dignare famulum tuum abjectum, Virgo,

τοῦ λυτρωθῆναι τῶν παθῶν καὶ πάσης ἁμαρτίας ·
ut redimatur ab affectionibus pravis, atque ab omni peccato :

σκόρπισον πάντα λογισμὸν τὸν ἐκ τοῦ διαβόλου
dissipa omnem cogitationem, quae a diabolo

συχνῶς μοι ἐπεμβαίνοντα εἰς τὸ κατακρημνῖσαι
assidue mihi immititur, ut ferat in praeceps

τὴν παναθλίαν μου ψυχὴν εἰς τάρταρον τοῦ ᾅδου. **50**
miserrimam animam meam usque ad tartara inferni :

Ῥῦσαί με, Παναγία μου, ἐκ τῶν αὐτοῦ παγίδων ·
libera me, Sanctissima mea, a laqueis ipsius.

δός μοι τὸν φόβον τοῦ Θεοῦ καὶ τὴν ἀγάπην, κόρη,
Da mihi timorem Dei, & dilectionem, Virgo ;

προαίρεσιν θεοπρεπῆ καὶ βίον ἡγνισμένον, I184r
propositum Deo dignum, & vitam puram,

ἀγάπην τὴν πρὸς Κύριον, ὁμοῦ καὶ τοῦ πλησίον,
caritatem erga Dominum simul, & proximum,

ὑπομονήν, ταπείνωσιν, ἐγκράτειαν, νηστείαν, **55**
patientiam, humilitatem, continentiam, jejunium,

δάκρυα κατανύξεως, καθαρτικά, παρθένε,
lacrymas compunctionis, Virgo, expurgantes

ἐνθύμησιν τῶν φοβερῶν κολάσεων ἐκείνων,
meditationem terribilium suppliciorum illorum,

ἐπίστροφήν τε τῶν κακῶν ὧν ἔπραξα ὁ τάλας,
conversionemque a malis, quae patravi miser.

καὶ γὰρ ἐκ προαιρέσεως, ὡς σύ, Παρθενομῆτορ,
Etenim ex industria, ut tu scis, Virgo Mater,

ἐπίστασαι, οὐκ ἔστι μοι ἐλπὶς τῆς σωτηρίας · **60**
non est mihi spes salutis.

ἔφθειρα καὶ ἠχρείωσα ψυχήν μου καὶ τὸ σῶμα:
Corrupi, atque afferavi animam meam, & corpus

ἐκ νεαρᾶς ὁ ἄθλιος πάνυ τῆς ἡλικίας
infelix iam inde a tenerissima aetate

σκεῦος ἐγίνην μιαρόν, ἄχρηστον, ἐφθαρμένον ·
vas factus sum sceleratum, inutile, corruptum,

ὅλως κατηκολούθησα ὁ τάλας τῷ Βελίαρ,
omnino sectatus sum miser Belial

ἐν λογισμοῖς, ἐν ἔργοις τε καὶ πράξεσι ἀτόποις · **65** Ass547
in cogitationibus simul, & operibus, & actionibus turpibus :

ἄχρι τοῦ νῦν ὁ βδελυρὸς ἕλκει με, ὦ Παρθένε,
usque adhuc execrandus trahit me, o Virgo,

εἰς τὰ αὐτοῦ θελήματα, οὐαί μοι τῷ ἀθλίῳ ·
ad suas voluntates. Heu mihi infelici,

ἐνέδρας ὁ παμπόνηρος βάλλει μοὶ καθ' ἑκάστην
insidias pessimus struit mihi quotidie,

καὶ λογισμοὺς κακοτελεῖς · οὐ δύναμαι βαστάζειν!
& cogitationes malevolas ferre non possum.

Συνήθειαν γὰρ ἔλαβον κακὴν τῆς ἁμαρτίας **70**
Affectionem enim erga peccatum malam acquisivi,

καὶ τάχα μόλις καὶ ποτὲ βούλομαι ἀνανῆψαι ·
ac vix statim, & aliquando resipiscere cupio.

ὅρκους φρικτοὺς ὁ ἄθλιος καὶ συνταγὰς ποιοῦμαι
Jure jurando terribili, infelix, & pactis me obstringo

ἐξ ὅλης τῆς καρδίας μου τῷ υἱῷ καὶ Θεῷ σου ·
ex toto corde meo cum tuo Filio, & Deo :

«ἄφες μοι, λέγω, Δέσποτα, τὰ ἁμαρτήματά μου I184v
dimitte mihi, dico, Domine, peccata mea,

καὶ τάσσομαι ἀπὸ τοῦ νῦν οὐ μή σοι πταίσω πλέον».
& statuo ex hoc tempore, non amplius te offendam.

Ὦ τῆς μακροθυμίας σου, Χριστέ μου ζωοδότα!
O longanimitatem tuam, Christe mi, vivificus largitor.

Ὦ πῶς ἀνέχει, Δέσποινα, ὁ εὔσπλαγχνος υἱός σου,
Oh quomodo tolerat, Domina, misericors filius tuus

ὁρῶν τὴν καταφρόνησιν καὶ τὰς ἐπιορκίας,
videns spretum perjurium,

τὸ ψεῦδος ὅπερ κέκτημαι τὸ ἄμετρον ὁ τάλας,
& mendacium, quod habeo miser supra modum.

ἅμα τῷ συνταγῆναι με- φεῦ μοι τῆς ἀφοβίας
Simul ac componor ego (o temeritatem,

καὶ τῆς καταφρονήσεως-, αὖθις ἐπὶ τὰ πρῶτα
& spretum!) rursus ad priora redeo,

καὶ χείρονα ἐπεκτείνομαι ὁ βέβηλος καὶ ψεύστης,
atque in pejus trahor profanus, & mendax :

καὶ ὥσπερ κύων κορεσθεὶς ἐπέκεινα τοῦ μέτρου
ac tanquam canis saturatus supra modum,

ὥσπερ ἐπὶ τὸν ἴδιον ἐμετὸν κατατρέχει,
sicut ad proprium vomitum revertitur,

οὕτω κἀγὼ πορεύομαι, στρέφω εἰς τὰ ὀπίσω,
ita etiam ipse vado, vertor ad ea quae retro sunt

μηδ' ὅλως εἰς τὴν αἴσθησιν ἔρχομαι ὁ παντλήμων,
neque omnino *sentio* miserrimus.

ἀλλὰ καὶ εἰς ἀπόγνωσιν πολλάκις ὁ Βελίαρ
Verum & ad desperationem saepe Belial

ῥίπτει με, Παναγία μου, διὸ βοήθησόν μοι,
projicit me, Sanctissima mea. Ideo auxiliare mihi,

μή με ἐάσῃς με, Δέσποινα, ἐπίχαρμα γενέσθαι
ne permittas, Domina, diaboli me ludibrium fieri,

τοῦ πονηροῦ, πανάχραντε, ἀλλὰ ἐξάρπασόν με
Purissima : sed eripe me

ἐκ τῶν χειρῶν τοῦ μιαροῦ καὶ κακοτέχνου πλάνου
a manibus maligni, ac dolosi deceptoris ;

καὶ δοῦλον με ἀπέργασαι τοῦ σοῦ υἱοῦ, Παρθένε,
& servum me fac filii tui, Virgo,

σκεῦος τε πάλιν εὔχρηστον Πνεύματος Παναγίου,
vasque rursus aptum sanctissimi Spiritus

τοῦ σοῦ ἐπισκιάσαντος χρόνοις ἐν τοῖς ἐσχάτοις,
obumbrantis te, temporibus extremis :

καὶ σῶσόν με, πανύμνητε, ὡς οἶδας καὶ ὡς θέλεις **95**
& salvum me fac, omnibus laudibus celeberrima, sicut vis, & sicut scis :

καὶ δός μοι τοῦ δοξάζειν σε καὶ λέγειν ἐκ καρδίας: **96** I185r
& concede mihi, ut te extollam, & nominem ex corde.

ἐκ στόματος τοῦ ταπεινοῦ καὶ κατηυτελισμένου Λ156
τὴν ὑπερβάλλουσαν χαράν, τὸ χαῖρε, προσειπεῖν σοι,
καὶ δέδεξο, Κυρία μου, εὐμενῶς χαιρετεῖν σοι,
ὦ Δέσποινα, μαθήτρια τῶν γηγενῶν ἐλπίς τε
ἁμαρτωλῶν καὶ ταπεινῶν, τῶν κατηυτελισμένων: Λ160

Χαῖρε, σεβάσμιε σκηνή, Παρθενομῆτορ κόρη,
χαῖρε, πανθαύμαστε, ἁγνή, νεφέλη λαμπροτάτη,
χαῖρε, ἡ Ὁδηγήτρια, τὸ κλέος Βυζαντίδος, Λ123v
χαῖρε, ἡ Παρηγορήτισσα, παραμυθία πάντων,
χαῖρε, Σιὼν ἀκρόπολις, μονὴ τῶν σωζωμένων, Λ165
χαῖρε, ἡ Καλλορήτισσα, Κυρία φωτοφόρε,
χαῖρε, ἁγνή, πανάχραντε, παρθένε Θεοτόκε,
χαῖρε, ναὲ τῆς Βηθλεέμ, τῆς πανηγιασμένης,
χαῖρε, πανυπερθαύμαστε, Γεθσημανῆς ἡ δόξα,
χαῖρε, τὸ σκότος λύσασα καὶ ζόφον τῶν δαιμόνων, Λ170
χαῖρε, τὸ κλέος Σεραφεὶμ καὶ τῶν πολυομμάτων,
χαῖρε, ἡ δόξα Χερουβείμ, κυριοτήτων ὕμνος,
χαῖρε, ἱστοριογράφημα Λουκᾶ τοῦ ἀποστόλου,
χαῖρε, Ἀχειροποίητε, Θεσσαλονίκης ὕψος,
χαῖρε, Παρθένε, κήρυγμα προφήτου Ἡσαΐου, Λ175

Χαῖρε, Θεοῦ λαμπρότατον δοχεῖον φωτοφόρον, L82Λ176
Ave Dei splendidissimum & luculentissimum vas,
Ave praeclarum & *electum* vas Dei.

χαῖρε, Μαρία Δέσποινα ἡ κεχαριτωμένη, L83Λ177
ave domina Maria, gratiae plena,
Ave Domina Maria, gratia plena.

χαῖρε, μακαριώτατε ἐν γυναιξὶ παρθένε, L84Λ178 Λ124r
ave in mulieribus virgo beatissima,
Ave inter mulieres, virgo beatissima.

χαῖρε, ἀστὴρ ὑπέρλαμπρε ἐξ οὗ Χριστὸς προῆλθε, L85Λ179
ave stella fulgentissima, ex qua Christus prodiit,
Ave stella fulgidissima, ex qua Christus processit.

χαῖρε, ἥλιε ἄδυτε, φωσφόρε Δέσποινά μου, Λ180
χαῖρε, σελήνη λαμπραυγής, ἡ δᾳδουχοῦσα πάντων,

χαῖρε, αὐγὴ ὑπέρφωτε, Παρθενομῆτορ κόρη, L86Λ182
ave illustrissima lux, mater & virgo,
Ave lux splendidissima, mater & virgo.

χαῖρε, ἡ τέξασα λαμπρῶς τὸν Βασιλέα πάντων, L87Λ183
ave quae mirifice Regem omnium peperisti,
Ave, quae admirabiliter Regem omnium peperisti.

χαῖρε, μόνη θηλάσασα Χριστὸν τὸν ζωοδότην, Λ184

χαῖρε, ἡ ἀνατείλασα τὸ φῶς δικαιοσύνης, L88

χαῖρε, ἡ λάμψασα ἡμῖν ἥλιον φωτοφόρον, L89
ave per quam nobis sol praeclarissimus illuxit,
Ave per quam clarissimus Sol iustitiae nobis illuxit.

χαῖρε, Κυρία Δέσποινα, ὑψηλωτέρα πάντων, L90Λ185
ave domina cunctis sublimior,
Ave Regina, ac Domina cunctis sublimior.

χαῖρε, τὸ ᾆσμα Χερουβεὶμ καὶ ὕμνος τῶν ἀγγέλων, L91Λ186
ave canticum Cherubin & hymnus angelorum,
Ave canticum Cherubim ac Seraphim, & hymnodia Angelorum.

Χαῖρε, τὸ ᾆσμα Χερουβεὶμ καὶ ὕμνος τῶν ἀγγέλων, **97**
Salve, canticum Cherubim, hymnusque Angelorum.

χαῖρε, εἰρήνη καὶ χαρὰ καὶ κόσμου σωτηρία, L92Λ187
ave pax, gaudium, & salus mundi,
Ave pax, gaudium, consolatio, & salus mundi.

χαῖρε, τὸ ἀγαλλίαμα τοῦ ἀνθρωπίνου γένους, L93Λ188
ave generis humani laetitia,
Ave humani generis laetitia.

χαῖρε, εἰρήνη καὶ χαρὰ τοῦ ἀνθρωπίνου γένους, **98**
Salve pax, & gaudium humani generis.

χαῖρε, τὸ κήρυγμα πατρῶν καὶ προφητῶν ἡ δόξα, L94Λ189
ave patrum praeconium, et prophetarum decus,
Ave Patrum praeconium, & decus Prophetarum.

χαῖρε, μαρτύρων καλλονὴ καὶ στέφανος ἁγίων, L95Λ190
ave martyrum pulchritudo, & corona sanctorum,
Ave pulchritudo Martyrum, & sanctorum corona.

χαῖρε, ὀσίων καύχημα καὶ μοναζόντων ὕμνος, L96Λ191
ave piorum gloria, & in solitudine degentium hymnus,
Ave piorum gloria, & laus (ὕμνος) in solitudine degentium.

χαῖρε, περιφανέστατος ἱεραρχῶν ὁ κόσμος, L97Λ192
ave praeclarissimum hierarcharum coelestium ornamentum,
Ave praeclarissimum caelestis hierarchiae ornamentum.

χαῖρε, ὁσίων γυναικῶν ἀσκητριῶν ἡ δόξα, Λ193 Λ124v
χαῖρε, παρθένων ἡ αὐγὴ καὶ στήριγμα τοῦ κόσμου, Λ194

χαῖρε, τὸ περιλάλημα τῶν ὑμνογράφων πάντων, L98Λ195 L26v
ave hymnigraphorum omnium *oratio*,
Ave pulchra hymnigraphorum omnium *oratio*.

χαῖρε, λυτρωσαμένη με θανατικοῦ μεγάλου, Λ196
χαῖρε, ἡ ἀπαλλάττουσα Ἐκείνου νοσημάτων,
χαῖρε καὶ χαῖρε πάγχρυσε, ἐλπὶς καὶ σωτηρία,
χαῖρε, ἡ ρίζα Ἰεσσαὶ καὶ ἄνθος ὁ υἱός σου,
χαῖρε, Δαβὶδ καὶ ἡ Σκηνή, τοῦ Μωυσῆ τὸ κλέος, Λ200
χαῖρε, πανυπερθαύμαστε καὶ γεγραμμένη πλάκα,
χαῖρε, τοῦ Νῶε κιβωτὲ τῆς παλιγγενεσίας,
χαῖρε, λυτρωσαμένη με ἐκ νόσων βαρυτάτων,
χαῖρε, ἡ ρυομένη με παθῶν ἀλλεπαλλήλων,
χαῖρε, ἀκέστωρ πάντερπνε καὶ πάγχρυσε Κυρία, Λ205
χαῖρε, τὸ περιδέξιον φῶς τῶν ἐσκοτισμένων,
χαῖρε, ὁ ἐνδροσώτατος τοῦ Γεδεὼν ὁ πόκος,
χαῖρε, παλάτιον τερπνόν, τῶν ἀσθενῶν ἡ ῥῶσις, Λ125r
χαῖρε, ἡ μόνη πρὸς Θεὸν μεσίτρια καὶ σκέπη,
χαῖρε, ἀντίληψις θερμὴ τῶν καταπονουμένων, Λ210
χαῖρε, παραμυθοῦσα με ἐν λύπαις καὶ ἀνάγκαις,
χαῖρε, ἡ μόνη γηγενῶν σκέπη καὶ θυμηδία,
χαῖρε, ἡ ρυσαμένη με σεισμοῦ φοβερωτάτου, Λ213

χαῖρε, τὸ περιδέξιον τῆς οἰκουμένης θαῦμα, L99Λ214
ave *praestantissimum* orbis terrae miraculum,
Ave *praestantissimum* universi orbis terrae miraculum.

χαῖρε καὶ τὸ ἐντρύφημα τῶν γηγενῶν ἁπάντων, L100Λ215
ave terrigenarum omnium delectatio,
Ave terrigenarum omnium oblectamentum.

χαῖρε, παράδεισε τρυφῆς καὶ τῆς ἀθανασίας, L101Λ216
ave paradise deliciarum & immortalitatis,
Ave paradise deliciarum : totiusque amoenitatis, & immortalitatis.

χαῖρε, τὸ ξύλον τῆς ζωῆς, χαρὰ καὶ θυμηδία, L102Λ217
ave lignum vitae, gaudium & voluptas,
Ave lignum vitae, gaudium, & voluptas.

χαῖρε, παράδεισε τρυφῆς, χαῖρε ζωῆς τὸ ξύλον, **99**
Salve Paradisus deliciarum, salve lignum vitae,

χαῖρε, τὸ τεῖχος τῶν πιστῶν καὶ σωτηρία κόσμου, L103Λ218
ave vallum fidelium, & mundi salus,
Ave lilium convallium, & vallis fidelium, mundique salus.

χαῖρε, λιμὴν ὁ εὔδιος, χειμαζομένων ρύστης, L104Λ219
ave tranquille portus & a fluctibus agitatorum liberatrix,
Ave portus tranquilissime, & a fluctibus procellisque agitatorum liberatrix desideratissima.

χαῖρε, τὸ ἀκεσσόδυνον τῶν νόσοις κατεχόντων, Λ220
χαῖρε καὶ ἡ ἀνάρρυσις τῶν τεθνεότων πάντων, Λ221

χαῖρε, ἡ *μόνη* βοηθὸς τῶν ἐν κινδύνοις ὄντων, L105Λ222
ave *nostra* periclitantium auxiliatrix,
Ave periclitantium opitulatrix.

χαῖρε, τὸ τεῖχος τῶν πιστῶν, λιμὴν κινδυνευόντων, **100**
Salve murus fidelium, portus periclitantium,

χαῖρε, ἀνάστασις Ἀδὰμ προπάτορος ἐκείνου, L106
χαῖρε Ἀδὰμ προπάτορος ἀνάστασις, παρθένε, Λ223 Λ125v
ave progenitoris illius Adam resurrectio,
Ave progenitoris illius Adam resurrectio.

χαῖρε, λυτήριον τερπνὸν *Εὔας* μητρὸς τῶν πάντων, L107Λ224
ave iucunda libertas, *ave* omnium parens,
Ave iucunda libertas. *Ave* omnium parens.

χαῖρε, ἀνάκλησις Ἀδάμ, τῆς Εὔας χαῖρε λύτρον, **101**
Salve revocatio Adami, Salve Evae pretium redemptionis,

χαῖρε, πηγὴ τῆς χάριτος καὶ τῆς παραμυθίας, L108Λ225
ave *flos* gratiae & consolationis,
Ave fons gratiae, & totius consolationis.

χαῖρε, πηγὴ τῆς χάριτος καὶ τῆς ἀθανασίας, **102**
Salve fons gratiae, & immortalitatis,

χαῖρε, πηγὴ ἐκ Πνεύματος Ἁγίου ἐσφραγισμένη Λ226

χαῖρε, Ἁγίου Πνεύματος πηγὴ ἐσφραγισμένη, **103**
Salve Sancti Spiritus fons signatus

χαῖρε, τὸ ὄρος Δανιὴλ ὃ τεθέαται πάλαι,
χαῖρε, ἐκ σοῦ ἐτέτμηται ὡς λίθος ὁ Χριστός μου,
χαῖρε, τὸ κήρυγμα ἡμῶν καὶ προφητῶν ἀρχαίων,

χαῖρε, τὸ περιώνυμον τῶν εὐτελῶν καὶ ξένων, Λ230
χαῖρε, τὸ καύχημα ἡμῶν, τοῦ βροτησίου γένους,

χαῖρε, τὸ καταφύγιον ἁμαρτωλῶν καὶ ξένων, L109Λ232
ave refugium peccatorum & hospitium,
Ave peccatorum refugium, atque *diversorium*.

χαῖρε, τὸ ἱλαστήριον τῶν καταπονουμένων, L110Λ233
ave propitiatorium laborantium,
Ave laborantium propitiatorium.

χαῖρε, τὸ καταφύγιον τῶν καταπονουμένων, **107!!!**
Salve perfugium afflictorum

χαῖρε, τὸ λύτρον γηγενῶν ἐν Ἱεροσολύμοις,
χαῖρε, παρισταμένη μοι ἐν ὥρᾳ κριτηρίου, Λ235
χαῖρε, παγκόσμιος χαρὰ καὶ τέρψις τῶν νοσούντων,
χαῖρε, Θαλάσσης Ἐρυθρᾶς νέου λαοῦ δοχεῖον,
χαῖρε, διαβατήριον ἀπὸ τῆς γῆς εἰς ἄνω, Λ126r
χαῖρε, ἡ κλῖμαξ Ἰακώβ, ἣν τεθέαται πάλαι,
χαῖρε, σκηνὴ τοῦ Ἀβραάμ, ξενήσασα Τριάδα, Λ240
χαῖρε, θυσία Ἰσαὰκ προπάτορος ἐκείνου,
χαῖρε, ἡ βάτος ἄφλεκτος, ἣν Μωυσῆς ἑώρα,
χαῖρε, ἡ πύλη οὐρανῶν καὶ τῆς Ἐδὲμ χωρίον,
χαῖρε, χαρὰ περίδοξε, ἐλπὶς τῶν λυπουμένων,
χαῖρε, ἡ Κασσωπήτρια, τῶν πλοίων κυβερνήτης, Λ245
χαῖρε, ἡ Γλυκεώτισσα, λιμὴν χειμαζομένων,
χαῖρε, κατάπτωσις πολλῶν πνευμάτων ἀερίων,
χαῖρε, καταποντίσασα τὰ στίφη τῶν δαιμόνων,
χαῖρε, τὸ φῶς μηνύουσα τῶν κεκλεισμένων ἐν σκότει,
χαῖρε, τοῦ Ἅδου νέκρωσις καὶ τῆς φθορᾶς ἡ λύσις,Λ250
χαῖρε, τὸ κάρφος φέρουσα Νῶε μηνύον ἔαρ,
χαῖρε, ἡ λύσις τῆς ἀρᾶς κατακλυσμοῦ τοῦ πρώην,

χαῖρε, ἡ λύτρωσις ἀρᾶς, δι᾽ ἧς χαρὰ τῷ κόσμῳ **108!!**
Salve maledictionis solutio, per quam laetitia mundo

ἐδείχθης, παναμώμητε, τῷ σῷ, Παρθένε, τόκῳ, **109!**
apparuit, Immaculatissima Virgo ob tuum partum,

χαῖρε, μελῶν μου σύνδεσμος τῶν παραλελυμένων, Λ254 Λ126v
χαῖρε, ναὲ Θεότητος ἡ χορηγοῦσα πάντα,

χαῖρε, προσφύγιον ἡμῶν ἐν Ἱεροσολύμοις, L111
ave refugium in Hierosolymis,
Ave profugium in Hierosolymis.

χαῖρε, πανυπερένδοξε θρόνε τοῦ Ποιητοῦ μου, L112Λ255
ave throne mei Creatoris gloriosissime,
Ave throne Creatoris *nostri* gloriosissime.

χαῖρε, ναὲ θειότατε, χαῖρε, θρόνε Κυρίου, **104**
Salve Templum divinissimum, Salve sedes Dei,

χαῖρε, αὐγὴ ὑπέρφωτε καὶ πανυπέρλαμπρέ μου, L113Λ256
ave *aevi* splendor illustrissime & micantissime,
Ave *aevi* splendor illustrissime, ac fulgentissime.

χαῖρε, ἡ δράκοντος δεινοῦ συντρίψασα τὴν κάραν, Λ257
χαῖρε, ἡ ρίψασα πικρῶς αὐτοῦ τὴν πανουργίαν, Λ258

χαῖρε, ἁγνὴ ἡ δράκοντος τοῦ ἀρχεκάκου κάραν **105**
Salve pura, quae draconis nequissimi caput

συνθλάσας καὶ εἰς ἄβυσσον ρίψας πεπεδημένον, **106**
contrivisti, & in abyssum projecisti vinculis constrictum,

χαῖρε, ἡ πρόξενος καλῶν τῶν ἐν θλίψεσι πάντων, L114Λ259
ave *spes omnium proborum* adversis casibus afflictorum,
Ave *spes omnium proborum*, rebus adversis afflictorum.

χαῖρε, ἐντρύφημα λαμπρὸν μικρῶν τε καὶ μεγάλων, Λ260

χαῖρε, τὸ καταφύγιον τῶν ἐπιστρεφομένων, L115 L27r
ave conversorum refugium,
Ave dulce conversorum *solamen*, atque praesidium.

χαῖρε, ἀνδρῶν καὶ γυνακῶν βασίλισσα καὶ σκέπη, L116
ave virorum iuxta mulierumque regina & tutela,
Ave virorum pariter atque mulierum regina & patrona.

χαῖρε, πανυπερένδοξε μεσίτρια τοῦ κόσμου, L117Λ261
ave mundi mediatrix gloriosissima,
Ave *Dei & hominum* mediatrix *optima*.

χαῖρε, τερπνὲ παράδεισε, χαῖρε, Κυρία πάντων, Λ262
χαῖρε, ἡ ρυομένη με θλίψεων ἀμετρήτων,
χαῖρε, ἡ μόνη πρὸς Θεὸν καταφυγὴ καὶ σκέπη,
χαῖρε, ἡ ὁδηγοῦσα με ἐν νυκτὶ καὶ ἡμέρᾳ, Λ265
χαῖρε, δι' ἧς πολλὴ χαρὰ τῷ κόσμῳ ἐγεγόνει,
χαῖρε, βραβεύουσα ζωὴν παντὸς βροτείου γένους,
χαῖρε, ἡ μεσιτεύουσα ἐν τελευταίᾳ κρίσει, Λ127r
χαῖρε, δευτέρας ἡ ζωὴ παρουσίας μεγάλης,
χαῖρε, ἡ στήσασα βροτοὺς δεξιᾷ τοῦ Σωτῆρος, Λ270
χαῖρε, ἡ λύσασα πολλοὺς κολάσεως μεγίστης,
χαῖρε, ἡ προξενήσασα βροτῶν τὴν σωτηρίαν,
χαῖρε, ἀνάκλησις πασῶν, τῶν γηγενῶν ἡ δόξα,
χαῖρε, πανύμνητε ἡμῶν σκέπη καὶ προστασία,
χαῖρε, ἡ δικαστήριον παύσασα τῶν ἀνόμων, Λ275
χαῖρε, βουλὰς σκεδάζουσα ἐχθρῶν μου παρανόμων,
χαῖρε, τυφλῶν ἡ ὁδηγὸς καὶ στερρὰ βακτηρία,

χαῖρε, τοῦ ὄρους τοῦ Σινᾶ ὁ ἀκρότατος ὕμνος,
χαῖρε, πατέρων Ραϊθοῦ, τὸ ἄσμα τῶν ἀσμάτων,
χαῖρε, ὁσίων σκήτεως ἡ τέρψις καὶ γλυκύτης, Λ280
χαῖρε, τὸ περιλάλημα Αἰγύπτου Θηβαΐδος,
χαῖρε, σκηνὴ οὐράνιε, μονὴ τῶν πρωτοτόκων,
χαῖρε, τῆς ἄνω πρόξενε καθέδρας οὐρανίου, Λ127v
χαῖρε, ἡ διανοίξασα τὰς πύλας παραδείσου,
χαῖρε, ληστὴν ἡ σάξασα τοῦ υἱοῦ καὶ Θεοῦ σου, Λ285
χαῖρε, παναληθέστατε μητὴρ τοῦ Ποιητοῦ μου,
χαῖρε, δι' ἧς οἱ γηγενεῖς εὕραμεν σωτηρίαν,
χαῖρε, παγκόσμιε χαρὰ καὶ λύτρον δεσμουμένων,
χαῖρε, κἀμοῦ τοῦ ταπεινοῦ ἐλπὶς καὶ προστασία,
χαῖρε, τῶν ξένων ὁδηγέ, χαῖρε Παρθενομῆτορ, Λ290
χαῖρε, ἡ Σανταναΐσσα, ἡ μῦρον δοῦσα κόσμῳ,
χαῖρε, Γαρζουλιώτισσα, ἰαματοῦσα πάντας,
χαῖρε, σιγὴ τῶν ἀπασῶν καὶ δεομένων πίστις,
χαῖρε καὶ σκέπη τῶν πτωχῶν, στολὴ γυμνῶν ἁπάντων,
χαῖρε, ἡ δοῦσα μοι χαρὰν ἐν ὥρᾳ κριτηρίου, Λ295
χαῖρε, ἡ πύλη, χορηγὲ καὶ σωτηρία πάντων,
χαῖρε, δι' ἧς ὁλοτελῶς παράβασις ἐλύθη,
χαῖρε, δι' ἧς ἐκ τῆς φθορᾶς ἐλυτρώθημεν πάντες, Λ128r
χαῖρε, δι' ἧς παράδεισος ἠνοίγει παραδόξως,

χαῖρε, ἡ πρόξενος παντὸς τοῦ ἐπιγείου κόσμου, L118
ave universi terrarum orbis conciliatrix,
Ave totius terrarum orbis conciliatrix efficacissima.

χαῖρε, τὸ σκῆπτρον, Δέσποινα, πιστῶν σου *βασιλέων*, L119
ave domina sceptrum *fidelibus tuis imperans*,
Ave domina *nostra*, foedus pacemque fidelibus tuis impetrans,
& sceptrum (σκῆπτρον) cunctis imperans.

χαῖρε, ἡ δόξα καὶ χαρὰ τῶν ἱερέων πάντων, L120
ave gloria & laetitia omnium sacerdotum,
Ave gloria, & laetitia omnium sacerdotum.

χαῖρε, τὸ ἀγαλλίαμα τῶν μοναζόντων, Κόρη, L121
ave virgo solatium solitariorum,
Ave virgo, solitariorum solatium.
Ave regina supernorum civium, & domina Angelorum.

χαῖρε, ἡ πύλη οὐρανῶν, ἡ ἄνοδος τῶν πάντων, L122
ave porta coelorum, ascensus omnium,
Ave porta caelorum, & scala, ascensusque omnium.

χαῖρε, τὸ ἀνοικτήριον πυλῶν τοῦ παραδείσου, L123
ave reseramentum portarum paradisi,
Ave portarum caelestis paradisi reseramentum.

χαῖρε, ἡ λύπην παύσασα, ἡ χορηγοῦσα πάντων, L124
ave quae moerores sedasti, adornatrix omnium,
Ave *nostra consolatrix* : quae moerores sedasti,

χαῖρε, Ἐδέμ, ἡ παύσασα λύπην τῶν θλιβομένων, L125
ave *eadem* quae leniisti oppressorum molestiam,
& [ ] oppressorum molestias leniisti, cunctasque oppressiones sustulisti.

χαῖρε, ἡ κλεὶς τῶν οὐρανῶν καὶ Χριστοῦ βασιλείας, L126Λ300
ave clavis coelorum & regni Christi,
Ave clavis regni caelestis, & regni Christi.

χαῖρε, λιμὴν πανάριστε πλωτήρων τῶν τοῦ βίου, L127Λ301
ave portus optime huius vitae nautarum,
Ave portus *tutissime*, in hac vita navigantium.

χαῖρε, ψυχῆς μου ἀγαθὴ ἐλπίς, βεβαία, Κόρη, L128Λ302
ave animae meae spes bona & fida,
Ave animae *nostrae* spes fida, & optima.

χαῖρε, παντὸς χριστιανοῦ βεβαία σωτηρία, L129Λ303
ave Christianorum omnium firma salus,
Ave firma salus universorum Christianorum, ad te syncere ac vere recurrentium.

χαῖρε, τὸ φῶς ὑπέρλαμπρε, τὸ φωτίζον τὸν κόσμον, L130Λ304
ave lumen praefulgens, quo mundus illustratur,
Ave lumen lucidissimum, quo mundus illustratur.

χαῖρε, ἡ μήτηρ τοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Θεοῦ τοῦ ζῶντος, L131Λ305
ave mater Christi filii Dei vivi,
Ave mater alma Christi Filii Dei vivi.

χαῖρε, ἡ μήτηρ τοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Θεοῦ τοῦ ζῶντος, **110** Ass548
Salve Mater Christi Filii Dei vivi.

χαῖρε, ἡμῶν τῶν γηγενῶν σκέπη λαμπρὰ καὶ δόξα, L132 L27v
χαῖρε, ἡμῶν τῶν ταπεινῶν σκέπη καὶ προστασία, Λ306
ave nostra *genitorum* protectio luculenta & gloria,
Ave nostra omnium protectio insignis, & gloria.

χαῖρε, ἡ τὸν ἀχώρητον χωρήσασα ἐν κόλποις, L133Λ307
ave quae nullo spatio comprehensum in *finibus* comprehendisti,
Ave, quae nullo spatio comprehensum, tuo sinu ac ulnis comprehendisti.

χαῖρε, ἡ τέξασα Θεόν, τὸν πάντων Βασιλέα,
χαῖρε, ἡ χαλουχήσασα Χριστόν, τὸν ζωοδότην, L134
χαῖρε, Χριστὸν θηλάσασα, βρέφος Θεὸν τῶν ὅλων, Λ309
ave quae Christum vitae datorem *educasti*,
Ave, quae Christum vitae datorem *educasti* :

χαῖρε, ἡ δόξα τῶν πιστῶν καὶ μήτηρ τοῦ Κυρίου, Λ310
τοῦ Ποιητοῦ μου καὶ Θεοῦ καὶ εὐεργέτου πάντων,
καὶ δόξαν ἀναπέμψωμεν Κυρίῳ τῷ Θεῷ μου ·
οὐδὲν ἄλλο μεμάθημεν πλὴν τὴν Τριάδα σέβειν ·
διόπερ δόξα σοι, Τριάς, ἀδιαίρετε φύσις, Λ128v
τριὰς ταῖς ὑποστάσεσι, μονὰς δὲ τῇ οὐσίᾳ, Λ315
ἓν σέβοντες εἰλικρινῶς ἑνώσει εὐσυγχύτῳ,
σέβομεν οὖν τριπλὴν προσώπων μοναρχίαν,
εἴτουν ταῖς ὑποστάσεσιν ἀδιαίρετον φύσιν,
μοναδικὴν τῷ συμφυῇ προσκυνοῦμεν ἀπαύστως,
δι' ἧς καὶ λυτρωθείημεν τῶν δεινῶν ἐγκλημάτων, Λ320
πρεσβεύοντες ἕνα Θεὸν ἐν τρισὶ τοῖς προσώποις,
Πατέρα, σύνθρονον Υἱόν, ὁμοούσιον Πνεῦμα,
δοξάζομεν καὶ σέβομεν ἀπὸ μητρὸς κοιλίας Λ324

Χριστὸν τὸν πανοικτίρμονα, Πλάστην, Θεὸν τῶν πάντων, L135
Christum pientissimum omnium creatorem, Deum,
Christum, inquam, misericordissimum omnium creatorem, [...]

τὸν Ἰησοῦν μου τὸν γλυκύν, τὸν τροφέα τοῦ κόσμου, L136
dulcem Iesum meum, altorem mundi,
dulcissimum Dominum *nostrum* Iesum, educatorem atque altorem totius mundi,

φιλάνθρωπον, οἰκτίρμονα, τὸν Παντοκράτορά μου, L137
omnium amantissimum, omnipotentem patrem meum,
benignissimum humani generis amatorem, & Patrem cunctorum omnipotentem :

ᾧ πρέπει δόξα καὶ τιμὴ καὶ κράτος εἰς αἰῶνας, L138
cui competit gloria, honor & potestas in secula,
Cui convenit omnis honor, gloria, decus, & potentia in *perpetuum* :

ὕμνος, μεγαλοπρέπεια, προσκύνησις ἐν ὕμνοις, L139
laus et magnificentia,
laus & iubilatio, atque magnificentia,

ᾧ πρέπει δόξα καὶ τιμή, προσκύνησις καὶ ὕμνος **111**
Quem decet gloria, & honor, adoratio, & hymnus

σὺν τῷ ἀνάρχῳ τῷ Πατρὶ καὶ Πνεύματι Ἁγίῳ, L140
cum aeterno patre, & spiritu sancto
una cum aeterno Patre, & S. Spiritu,

νῦν καὶ ἀεὶ καὶ πάντοτε εἰς αἰῶνας αἰώνων. L141Λ324
nunc & semper & in secula seculorum.
nunc & semper, & in infinita secula seculorum.

νῦν καὶ ἀεὶ καὶ πάντοτε, ἀμήν, εἰς τοὺς αἰῶνας. **112** (τέλος)
nunc, & semper, & *ubique*, Amen, in saecula.

Πρεσβείαις Θεομήτορος, ἀεὶ παρθένου κόρης, L142
Precibus Dei genitricis semper virginis
Precibus & meritis Sanctissimae Dei genitricis Mariae semper Virginis,

καὶ στρατιᾶς τῶν οὐρανῶν καὶ πλήθους τῶν ἀγγέλων, L143
et exercitus coelestium, ac coetus angelorum
exercit*uum*que omnium caelestium, & universi coetus Angelorum,

τῶν Χερουβεὶμ καὶ Σεραφεὶμ καὶ τῶν πολυομμάτων, L144
Cherubin Seraphin,
Cherubim & Seraphim,

τῶν προφητῶν, μαρτύρων τε ἱεραρχῶν ὁσίων, L145
prophetarum, martyrum, hierarcharum, sanctorum,
Prophetarum & Apostolorum, Martyrum & *Confessorum*,

τῶν ἀσκητῶν ἐντεύξεσι καὶ πάντων τῶν ἁγίων, L146
studiosorum intercessionibus et omnium beatorum supplicationibus,
*Sanctorum*que omnium intercessionibus, ac beatorum supplicationibus,

ἐλέησον τὸ πλάσμα σου, Θεέ μου πανοικτίρμων, L147
miserere tuae creaturae Deus mi clementissime.
miserere tuae creaturae, mi Deus clementissime :

ἐκ δεξιῶν παράστησον ἐν ὥρᾳ κριτηρίου L148 L28r
A dexteris in hora iudicii colloca
& a dextris tuis in hora tremendi iudicii,

τοὺς δούλους σου τοὺς ταπεινούς, *Δέσποτα ζωοδότα* · L149
humiles servos tuos,
humiles servos tuos colloca.

μὴ πρὸς τὰ ἔργα, Κύριε, τὰ τότε παραβλέψῃς L150
ne o domine *vitae author*, ad opera
Neque, o Domine, *vitae auctor ac dator*, ad opera *nostra* mala,

ἡμῶν ἁπάντων γηγενῶν τῶν παρανομησάντων, L151
quae nos mortales legem praevaricati commisimus asperexis,
quae, legem tuam transgrediendo, [...] commisimus, asperexis :

ἀλλὰ πρὸς τὰ φιλάνθρωπα σπλάγχνα τῶν οἰκτιρμῶν σου. L152
quin potius aspexeris ad mitissimam humanitatem & misericordiam tuam.
sed potius ad immensam clementiam, & pietatem, atque misericordiam tuam benigne respicias, obsecro, nostrique miserearis.

Ἀμὴν ἀμήν, ἀθάνατε Τριὰς δεδοξασμένη. L153Λ325
Amen.
Amen.

Apparatus criticus of the *Ἐγκώμιον*

3 ὑπερπαναγαθέ Λ8. 8 στρατιῶν: στρατηγῶν Λ13. 9 πατρῶν L. 10 καύχημα, κήρυγμα Λ15A10. 11 ἀγαλλίαμα: ἐγκαλλώπισμα Λ16. Λ22 οὐράνιον. Λ23 Παρηγορήτισσά μου: καὶ Παρηγορήτισσά μου. 19 ἀληθής: ἀληθινή Λ32. 21 Βλαχερινίτισσά μου: ἡ Βλαχερνίτισσά μου Λ34. 27 ἡμῶν, ὁ Ποιητής: ὁ πάντων ποιητής Λ40. 29 τὸν Θεὸν: τόν Χριστόν Λ44 || καὶ Λόγον: τὸν Λόγον Λ44. Λ45 παρθένον. Λ47 ὑπερεκπλήττω (vid. Λ58!). 31 παρεσάλευσε Λ49. 32 σαρκωθεὶς: σῆς τεχθείς Λ50. Λ58 ὑπεραίσιον: ὑπεξαίσιον || ὑπερεκπλήττω (vid. Λ47!). 33 praeservans Voss., Ass. : perseverans *typogr.* Col. 1547. Λ66 κατηλλάγη: καταλλαγή. Λ69 ἐλεύθερω. 41 στέφανον Λ75. 44 πανάσπιλε: πανύμνητε Λ78A22. 45 σκέπασον, φύλαξόν με Λ23. 46 τῶ πτωχῶ, τῶ βεβορβορωμένω L Λ80. 47 τῶ παροργίσαντι L Λ81. 48 τῶ Ποιητῆ μου καὶ Θεῶ καὶ τῶ Κριτῆ καὶ Πλάστη L: τῶ Ποιητῆ μου καὶ Θεῶ καὶ Κριτη μου καὶ Πλάστη Λ82. 49 ὁλεθροτόκος: ὁλεθροτόκος L : ὁλοθρευότης Λ83. 51 καταπίειν: καταπίη Λ85 || γινώσκω: κατέχων Λ85. 54 βρέφους: μήτρας Λ90. 55 σὺ: σοὶ (altera manu) in margine L. 57 προστάτης: καὶ προστάτης Λ98. 58 σὴν τὴν σκέπην: σὴν σκέπην Λ99. 59 πολλῶν: θερμῶν Λ102 || crebrisque te Voss. : crebrisque Ass. 60 προσπίπτω: προσπίπτων Λ103. 64 ἐκκόψῃ: θερίση Λ108 || τάλαν: τάλα L Λ108. 66 ἁγίων: δικαίων Λ110. Λ111 βίβλοις: βίβλων. 67 οὐδὲ λύπη: οὐ στενοχωρία (vid. 68) Λ116. Λ133 ζωὴ: ζωὴν. 72 ὦ κεχαριτωμένη Λ136. 73 γλῶσσαν L || linguam Ass. : lingua Voss. 75 τὸ ὑμνῶδες: καὶ ὑμνῶδες Λ140. 76 ὃ: ὁ L|| Nazaret : -th Ass. 79 ψυχοσώστην πάντων L80: ψυχοσωστρίαν κόρην Λ146. Λ149 εἰς αὐτὴν: εἰς τὴν αὐτὴν. Λ172 Χερουβείμ: τῶν Χερουβείμ. 82 Θεοῦ λαμπρότατον: λαμπρότατον Θεοῦ Λ176. 85 προῆλθεν Λ179 . 91 Χερουβεὶμ: οὐρανοῦ Λ186. 92 καὶ κόσμου σωτηρία: τοῦ ἀνθρωπίνου γένους (vid. 93) Λ187. 93 τοῦ ἀνθρωπίνου γένους: καὶ σωτηρία κόσμου (vid. 92) Λ188. 94 πατρῶν: πασῶν cum τρ pro σ supra L : πασῶν Λ189. 97 ἱεραρχῶν ὁ κόσμος: κόσμος ἀρχιερέων Λ192. 98 hymnigraphorum : hymnographorum Ass. 102 θυμηδία: εὐφροσύνη Λ217. 109 καὶ ξένων: πενήτων Λ232. 112 θρόνε τοῦ Ποιητοῦ μου: τοῦ ποιητοῦ καὶ Θεοῦ μου Λ255. 113 ὑπέρφωτε : πολύφωτε Λ256 || πανυπέρλαμπρε: ὑπερέκλαμπρε Λ256. 114 πάντων: ὄντων Λ259. 124 χωρηγοῦσα: ο pro ω supra L. 127 πλωτήρων τῶν τοῦ βίου: τῶν τοῦ βίου πλωτήρων Λ301. 128 ἐλπίς, βεβαία, Κόρη: σωτηρία καὶ σκέπη Λ302 (vid. 129). 129 βεβαία σωτηρία: ἐλπὶς βεβαιοτάτη Λ303 (vid. 128). 130 ὑπέρλαμπρε: τὸ ἄδυτον Λ304 || φωτίζον: φωτίζων: ο pro ω² supra L. 133 κόλποις: μήτρᾳ Λ307. 136 γλυκύν: γλυκύ L || τροφέα: altera manu supra τροφαία L. 138 ᾧ: ὦ L. 143 πλήθους: πλῆθος L. 144 πολυομμάτων: πολυωμμάτων altera manu supra πολυομάτων L. 146 ac beatorum supplicationibus : om. Ass.

Apparatus criticus τῆς *Εὐχῆς*

5 τιμιωτέρα τῶν V : τιμιωτέραν I. 6 ὑπερανδοξωτέρα V. 12 ἀκατάφλευκτε V. 15 Θεὸς: Χριστὸς V. 17 παρθενέμουσα V. 18 Χριστῷ μου: Χριστῷ V. 22 ἐλπίδα: ἐλπίς V. 27 ὁλοθροτόκος V. 28 ἐχθρός μου: ὁ ἐχθρός μου V. 33 ἐκκόψῃ: ἔκκοψε V. 34 ἀπέργασαι: ἀπεργάσαι V || ἐν τῷ Χριστῷ μου: ἐν τῷ Χριστῷ V. 36 θλίψις: θλίψεις IV. 44 ὑμνωδές V. 45 ὃ: ὁ V || παρθενεμήτερ V. 50 τάρταρον: τὸ τάρταρον V. 59 σύ: σύμ I || Παρθενομήτηρ V. 61 ἠγρείωσα V. 62 τῆς

ἡλικίας: ἡλικίας V. 63 ἐγίνην: ἐγενόμην V. 65 πράξεσι ἀτόποις: πράξεσι ταῖς ἀτόποις V: πράξεις τὰς ἀτόπους I. 68 παμπονηρὸς V. 75 τάσομαι I: τάζομαι V. 80 τῷ: τὸ IV. 81 ἐπὶ τὰ πρῶτα: ἐπετράπην V. 84 κατατρέχειν V. 85 κἀγὼ : ἐγὼ I. 91 μιαροῦ : πονηροῦ V. 95 ὡς οἶδας καὶ ὡς θέλεις: ὡς θέλεις καὶ ὡς οἶδας V. 96 ἐκ τῆς καρδίας V. 106 συνθλάσασα καὶ εἰς ἄβυσσον ρίψασα V. 108 ἡ λύτρωσις ἀρᾶς: ἀρᾶς ἡ λύτρωσις V. 109 παναμώμητε: παναμώματε V.

III. Commentary

Comments re. the *Ἐγκώμιον*

Structure

1-22 Characteristics of the Virgin (= *Εὐχή* 1-11)
23-28 Mother of Christ (= *Εὐχή* 12-15)
29-44 More characteristics of the Virgin, introduced by σύ (= *Εὐχή* 16-25)
45-52 Prayer 1 : "protect me against the Devil" (= *Εὐχή* 26-30)
53-58 "From my childhood on you are the only help I have"
59-70 Prayer 2 : "lead me into heaven" (= *Εὐχή* 31-40)
71-81 "Make me praise you" (= *Εὐχή* 41-45)
82-141 Χαιρετισμοί + conclusion (= *Εὐχή* 97-112)
142-152 "With the mediation of the Virgin, have pity on me, God"

In the commentary the numbering of L is followed ; in cases where the text of Λ is commented upon, I give the number of Λ (with Λ in front of it) ; in these cases the comments are in small print.

2. Cf. *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου,* Εὐχὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον: «ἡ τῶν ἀπηλπισμένων μόνη ἐλπίς...».
5. *ἀκτινολαμπηδόνων*: seemingly a newly-coined word ; the lexicon of Παπαδημητρίου gives only «ἀκτινολαμπής = ἀκτινοβόλος» (but only in *Modern* Greek).
7-8. Cf. *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου* (μετὰ τὸ σύμβολον τῆς πίστεως), and *Ἀκολ. Παθῶν*, Μ. Πέμπτη, Ἑσπ., Ὠδή θ': «Τὴν τιμιωτέραν τῶν Χερουβεὶμ καὶ ἐνδοξοτέραν ἀσυγκρίτως τῶν Σεραφείμ, τὴν ἀδιαφθόρως Θεὸν Λόγον τεκοῦσαν, τὴν ὄντως Θεοτόκον, σὲ μεγαλύνομεν».
9. *προπατόρων*: L has the ametrical *πατέρων in legatura* (*τῶν πρῶν*). Thus, the prefix *προ-* may have been overlooked ; it is present in A and Λ.
10. *τῶν ἀποστόλων κήρυγμα, καύχημα τῶν μαρτύρων*. Ἑξεδάκτυλος (A10) (+ the text of the *Εὐχή* in I and V, vs 7), and Λ (15) reverts them. I rather follow

L, because especially the first combination looks more to the point : οἱ Ἀπόστολοι τὴν κήρυξαν.

Cf. *Ἀκολ. τῶν Εἰσοδίων τῆς Θεοτόκου*, Ἑσπερ.: «Σὺ τῶν προφητῶν τὸ κήρυγμα, ἀποστόλων δόξα καὶ μαρτύρων καύχημα καὶ πάντων τῶν γηγενῶν ἡ ἀνακαίνισις, παρθένε μήτηρ Θεοῦ» ; *Ἀκολ. Παθών*, Μ. Πέμπτη Ἑσπ.: Θεοτοκίον: «Χαῖρε, Θεοτόκε, ἡ τὸν ἀχώρητον ἐν οὐρανοῖς χωρήσασα ἐν μήτρᾳ σου · χαῖρε, παρθένε, τῶν προφητῶν τὸ κήρυγμα, δι' ἧς ἡμῖν ἔλαμψεν ὁ Ἐμμανουήλ ...».

13. *Γεδεὼν ὁ πόκος*: see *Iud.* 6.37-38.

16-17. Cf. Stathis, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, n° 35, 4 (p. 190) (14th c.) : «θυμιατήριον χρυσοῦν καὶ στάμνον μανναδόχον» ; *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου*, Τροπάριο: «χαῖρε, λυχνία καὶ στάμνε, μάννα φέρουσα ...».

17. Cf. Stathis, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, n° 41, 16 (p. 193) (14th c.) : «χαῖρε, ἡ στάμνος ἡ χρυσῆ ἡ φέρουσα τὸ μάννα».

Λ18-25. Addition, of which 18-19 is a continuation of the OT-vocatives, but the vss 20-25 consist of general vocatives directed to Maria. This causes a gap between the OT-vss Λ17-(19) and 26.

Λ23. I have deleted *καὶ* before *Παρηγορίτισσά μου* for the sake of the metre.

Λ25. *τὸ μηρίαιον*: «μηριαῖος» (*Πρωΐα* : «ἀνήκων ἢ ἀναφερόμενος εἰς τὸν μηρόν») A peculiar reference to the motherhood of Maria! I leave the wrong accent in the text (obviously intended by the scribe), as otherwise there would be an accent on the 5th syllable.

19. Cf. *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου*, Τροπάριο: «Χαῖρε ὁ τόμος, ἐν ᾧ δακτύλῳ ἐγγέγραπται Πατρὸς ὁ Λόγος, Ἁγνή».

21. *Βλαχερινίτισσά μου* LA: *ἡ Βλαχερνίτισσά μου* Λ. Βλαχερνίτισσα. Cf. *Πρωΐα*: «παράστασις τῆς θεοτόκου κατὰ τὸ πρότυπον τῆς ἐν τῷ ναῷ τῶν Βλαχερνῶν (Βλαχέρναι: τμῆμα τῆς Κωνσταν.) εἰκόνας αὐτῆς». The lengthening in L and A with a syllable *metri causa*. See also D. Pallas, *Passion und Bestattung Christi. Miscellanea Byzantina Monacensia* II. München 1965, p. 166 : "Von der Blachernitissa ist bekannt dass sie im Kult zur Zeit des Kaisers Romanos III. Argyros (1028-1034) in Erscheinung trat ...", and thus long *after* Ephraem!

22. *πασῶν:* must be correct (present in both sources) ; "all the women". I do not think that this is a case comparable to what happens in Λ43 (see there).

23. Cf. Stathis, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, n° 45, 4 (p. 197) (14th c.) : «βάτον τὴν ἀκατάφλεκτον, στάμνον τὴν μανναβρύτιν».

24. Cf. Stathis, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, n° 41, 15 (p. 193) (14th c.) : «χαῖρε, ἡ ράβδος Ἀαρὼν καὶ βάτος ἡ πυρφόρος».

Λ42. *παρθένον μετὰ τόκον*: the scribe took this by mistake from vs. 44 ; here, another characteristic of Christ should be given.

Λ43. *τῶν γηγενῶν τῶν ἁπασῶν*: fem. pro masc. *metri causa*. We find the same phenomenon in vss. Λ115, Λ273 and Λ293.

Λ46. *νοούμενον:* "only to be apprehended by thought".

Λ47. *ὑπερεκπλήττω*: corr. into *ὑπερεκπλήττον*.

Λ56. *τῆς ἀνθρωπίνης ἀκοῆς*: this should be a dative ("for human hearing"). I leave it uncorrected, because the gen. seems to be intended.

Λ58. *ὑπεξαίσιον*: corrected into *ὑπεραίσιον*. *ὑπερεκπλήττω*: corr. into *ὑπερεκπλῆττον*.

Λ63. *προστασία ταχινή*: the adjective is used here in the archaic sense ("quick"), not in the more modern sense of "dawn-, morning-" (as in L37).

L33. om. Λ, because the preservation of Maria's virginity is not any longer Λ's subject.

Λ66. *καταλλαγή* (*κατα-* with *legatura*): I have corrected into *κατηλλάγη*: "heavenly nature became (changed into) an earthly one" : a peculiar use of the verb! There may be influence from vs. 57. οὐράνιος: with internal synizesis !!!

37. *ταχινή* = αὐγή (a rather new meaning ; cf. Λ63), used in a metaphorical sense. *τάχους* is imprehensible. Possibly viewed as an adverb with the sense of "soon"? Or perhaps as a gen. qualitatis? Λ69 has a different reading! That the translator probably had the same text in front of him becomes clear in his translation, which finally is given up by Vossius and thus also by Assemani.

40. *ἐλπίδα*: the modern form of the nomin. (*metri causa*)!

44. *πανάσπιλε* L: *πανύμνητε* ΛΑ. *πανάσπιλε* (not appearing in the lexica) is so much a *lectio diff.* that it cannot be avoided. The translator, seemingly not understanding it, leaves it out.

45. *φύλαξον, σκέπασόν με*: *σκέπασον, φύλαξόν με* Λ23 (= *Εὐχή* 26). I rather follow L, as it is the oldest ms.

46-48. *ἐλέησόν με* is folllowed by datives (*τῶ πτωχῶ, βεβορβορωμένω* — without iota subscripta, as usual —, and *τῶ παροργίσαντι*). This verbal form, again, is constructed with the dative (*τῶ Ποιητῆ, Θεῶ*, and *τῶ Κριτῆ καὶ Πλάστη*. Although this pecularity clearly belongs to the tradition (it appears in both mss, so scribes kept copying it), I have corrected, as I cannot believe that the original author meant it this way. Cf. L65Λ109 αἰτῶ σοι instead of σε.

47. Cf. Stathis, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, n° 24, 2-3 (p. 184) (end of 14th c.) : «χαῖρε, Παρθένε, || χειμαζομένων ἡ λιμὴν καὶ σωτηρία κόσμου».

51. *καταπίειν* L: *καταπίη* Λ. After the two subjunctives of vss. 49 and 50, the variety offered by the infinitive of L and the negative imperative of vs 51 is quite alright.

Λ87. *μηδ' εὐωνύμῳ δείξῃς με μοίρας, Παρθενομῆτορ*. A rather pagan way of beseeching the Virgin to " keep one on the right side of Fortune"!

L55. om. Λ, because it does not fit any longer after the addition of Λ91-96.

Λ104. *πλαστουργέτης*: newly-coined instead of (the metrically not fitting) «πλαστουργός».

62. *ἐκκόψῃ*: this verb is more at its place in vs. 64.

65. *αἰτῶ σοι*: Although this dative occurs in both mss., I have not been able to locate any other examples of this very irregular use. Early in the tradition,

some scribe must have had a rather exaggerated preference for the dative. Cf. vs. L46Λ80-L48Λ82. The *Εὐχή* 34 reads *σε*.

Λ111. *ζώντων γραφῆναι βίβλων*: this only makes sense when one changes the last gen. into a dative : *ζώντων γραφῆναι βίβλοις*: «γραφῆναι (ἐν τοῖς) βίβλοις (τῶν) ζώντων».

Λ115. *καὶ τῶν ἑτέρων ἁπασῶν καὶ ἁγίων ἁπάντων*: *ἁπασῶν* if the author of this line did not refer here to female saints, the use of *ἁπασῶν* obviously is *metri causa* ; it seemingly did not bother him that the regular gen. masc. follows immediately!

Λ117. *οὐ πῦρ ἐξώτερον ἐκεῖ ἄσβεστον τὸ καθόλου*: instead of «πῦρ τὸ ἐξώτερον», which is the usual phrase ; the extra τὸ in the 2d halfverse strengthens *καθόλου*.

Λ119. *σκώληξ ὁ δεινός, ὁ βρύχων καὶ κολάζων*: a roaring worm!!!

Λ125. *μὴ διακρίνων*: there is no subject to which this participle refers. The meaning must be : «ὅπου δὲ διακρίνει κανείς».

γνώρισμα: "token (that by which something is recognized)" (Soph.)

L68. om. Λ, as the preceding description (Λ117-125) is much more emphatic.

Λ127-134. This (rather peculiar) description of heavenly bliss replaces L70.

Λ127. *ἀλλά*: a repetition of *ἀλλὰ* of L69Λ126.

Λ130. *φέρουσαν* instead of «φέρον»: there are more instances where the author of the extra lines takes his refuge to feminine forms, whenever the metre asks for an extra syllable. Cf. Λ115, Λ273, Λ293.

Λ131. *ἀνθητήρια* : a newly-coined word, which must mean something as "the places where ... flourish".

Λ133. *ζωὴν μὴ ἔχων τέλος*: which should be «ζωὴ μὴ ἔχουσα». The only (metrically) possible correction is : «ζωὴ μὴ ἔχων τέλος». This we also find in the *Εὐχή* 39 (Assemani seems not to have noticed the synt. irregularity). The opposite of this phenomenon occurs in Λ130.

73. *γλῶσσαν:* Cf. L52Λ86 *γλῶττα*. We follow Λ137: *γλῶτταν*, which is also the reading of the *Εὐχή* 42.

Λ138. *ἄμφω* in the sense of «ἄμα».

75. *καὶ* does not make much sense here (and could be comfortably replaced by «τὸ»). Since, however, all the mss (those of the *Εὐχή*, too) have this reading, I have not touched it.

76. Cf. *Ἀκολ. τοῦ Εὐαγγελισμοῦ τῆς Θεοτόκου*, Ἑσπερ.: «Βουλὴν προαιώνιον ἀποκαλύπτων σοι, κόρη, Γαβριὴλ ἐφέστηκε, σὲ κατασπαζόμενος καὶ φθεγγόμενος: Χαῖρε, γῆ ἄσπορε · χαῖρε, βάτε ἄφλεκτε · χαῖρε, βάθος δυσθεώρητον · χαῖρε, ἡ γέφυρα, πρὸς τοὺς οὐρανοὺς ἡ μετάγουσα · καὶ κλῖμαξ ἡ μετάρσιος, ἣν ὁ Ἰακὼβ ἐθεάσατο · χαῖρε, θεῖα στάμνε τοῦ μάννα · χαῖρε, λύσις τῆς ἀρᾶς · χαῖρε, Ἀδὰμ ἡ ἀνάκλησις · μετά σου ὁ Κύριος».

L78. om. Λ, replaced by Λ143.

Λ146-147. The connection between these two vss is not flawless.

L149. *εἰς τὴν αὐτὴν*: assuming that the scribe has added the article by mistake, I have corrected.

Λ152. *ἀπαράνδρου*: the lemma «ἀπάρανδρος» is not to be found in the lexica ; LS gives "παρανδρόομαι, remain unmarried". The word is newly-coined, but in the wrong way (the α-privans being necessary for the metre, but not for the sense).

Λ159. *μαθήτρια τῶν γηγενῶν* : a peculiar phrase to be used for the Virgin.

Λ166. *Καλλορήτισσα* (or in another spelling) : probably an icon in some monastery, unknown to me.

Λ172. *τῶν Χερουβείμ*: assuming that the scribe has added the article by mistake, I have corrected.

L88-89. om. Λ, probably because the sun already appeared in the extra vs Λ180.

94. *πασῶν* in both mss, but in L corrected by a second hand into «πατρῶν» ; I follow this correction.

98. *περιλάλημα* : according to LS "prating, gossip" ; it seems to be better to think of a newly-coined meaning, based upon the adj. «περιλάλητος»: "much talked of, famous".

Λ197. *Ἐκείνου*: "coming from Satan".

Λ200. *ἡ Σκηνή*: «ἡ σκηνὴ τοῦ μαρτυρίου, the Tabernacle».

Λ205. *ἀκέστωρ* : the fem. «ἀκεστορίς», of course, did not fit the metre.

Λ206. *περιδέξιον*: see next note.

99. *τὸ περιδέξιον τῆς οἰκουμένης θαῦμα:* a rather peculiar use of this adjective (according to LS it means : "with two right hands, dexterous, expert, convenient". One wonders whether it has replaced another, original, adjective, but which one?

Λ220. *ἀκεσσόδυνον*: probably newly-coined on the basis of «ἀκεσσίνοσος» (LS : healing disease), «ἀκεσσίπονος» (LS : "assuaging pain")

Λ228. *χαῖρε ἐκ σοῦ ἐτέτμηται ὡς λίθος ὁ Χριστός μου*: this time *χαῖρε* is followed by a verbal instead of a nominal phrase.

Λ230. *τὸ περιώνυμο*: made into a noun.

110. *ἱλαστήριον*: «τὸ χρησιμεῦον πρὸς ἱλασμόν · χρυσὴ πλὰξ καλύπτουσα τὴν Κιβωτὸν τῆς Διαθήκης τῶν Ἑβραίων» (*Πρωΐα*).

Λ234. See L111, a vers which Λ omits.

Λ235. See L148.

Λ243. See L122.

Λ245. *Κασσωπήτρια* : probably an icon in some monastery (seemingly at the sea : *τῶν πλοίων κυβερνήτης*), unknown to me.

Λ246. *Γλυκεώτισσα* : probably an icon in some monastery (seemingly at the sea : *λιμὴν χειμαζομένων*), unknown to me.

Λ251. *φέρουσα*: «ἐσύ ποὺ ἔφερες».

Λ266. *ἐγεγόνει*: perf. or aor. would have fitted better, but not in the metre!

Λ273. *πασῶν*: used (again) as a masculinum (*metri causa*). Cf. Λ115 and Λ293.

Λ276. *σκεδάζουσα*: the verb «σκεδάζω» (= σκεδάννυμι) is unknown to me.

Λ279. *Ραϊθοῦ*: «ἡ Ραϊθώ, -οῦς: Rhaitho, a place on the Red Sea near Mount Sinaï, now called Tor (The forms τῆς Ραϊθοῦ, τὴν Ραϊθοῦ are incorrect)» (Soph.).

Λ283. *χαῖρε τῆς ἄνω πρόξενε καθέδρας οὐρανίου*: the syntax reversed *metri causa*! *πρόξενε*: voc. instead of (the usual) nom.

Λ285. *ἡ σάξασα*: as this text tends to be rather archaistic, one might prefer «ἰσάξασα». the article before the participle, however, is needed : see vss 197, 204, 213, 258, 263, 265, 268, 270, 271, 272, 275, 284, 295, 308. A reading like «ἡ ἰσάξασα» must be rejected, since synizesis is all but unknown to this text.

Λ291. *ἡ Σαντανάϊσσα*: probably an icon (*ἡ μῦρον δοῦσα κόσμῳ*!) in some monastery.
Λ292. *Γαρζουλιώτισσα*: probably an icon (*ἰαματοῦσα πάντας*!) in some monastery.
Λ293. *ἀπασῶν*: used (again) as a masculinum (*metri causa*). Cf. Λ115 and Λ273.
Λ295. See L148.
124. *ἡ χορηγοῦσα πάντων*: the participle is used as a noun, not as a verbal form (otherwise the object would have been πάντα).
127. Cf. *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου*, Γ' Στάσις: «Χαῖρε, λιμὴν τῶν τοῦ βίου πλωτήρων».
133. Cf. *Ἀκολ. Παθῶν*, Μ. Πέμπτη Ἑσπ.: Θεοτοκίον: «Χαῖρε, Θεοτόκε, ἡ τὸν ἀχώρητον ἐν οὐρανοῖς χωρήσασα ἐν μήτρᾳ σου».
Λ316. *ἑνώσει εὐσυγχύτῳ*: the adj. «εὐσύγχυτος» is not to be found in the lexica. Its meaning is clear : "well-fused".
Λ318. *εἴτουν*: is essentially the same as «ἤγουν» = "that is to say".
Λ320. *λυτρωθείημεν*: an optative!
143. *πλῆθος* : corrected into *πλήθους*.

Comments re. the Translation of the *Ἐγκώμιον*

General observations

The translation published in 1547 ([35])

The translation is very literal ; it closely follows the Greek text, so much that it is often identical in structure and word-order : see, e.g., vss 10, 14, 20, 23, 27, 31, 49, 55, 60 etc. It is not flawless ; really big mistakes are to be found in the vss 37, 51, 107, 119, and 125 ; minor ones in vss 9, 11, 20, 23, 43, 68, 75, 79-80, 98, 99, 105, 113, 114 and 134 (see Commentary on the Translation). In some cases it omits words and even an entire verse (88) : see vss 21, 28, 46, 54, 58, 65, 111, 139, 144, 150, 151 (the omitted words are underligned in the Greek text). There are also

(35) In case someone would raise the question whether the Latin text might be the original and the Greek text the translation, I would like to point out the following : there are many cases where the *Ἐγκώμιον* and the *Oratio* are identical in structure and word-order ; if we take into account that the *Oratio* is a prose-text, but that the *Ἐγκώμιον* is a metrical one and is thus obliged to fit its words into a metrical framework, it seems safe to assume that the *Ἐγκώμιον* is the original text and the *Oratio* the translation. An even better argument for this assumption is the fact that there are many passages where the Greek text is straightforward and understandable, while the only thing one can say about the Latin text is that it is a flawed translation, caused by the fact that the translator did not understand either the Greek or the structure of the *versus politicus*.

additions of words and phrases : see vss 3, 7, 30, 34, 54, 57, 58, 59, 97, 146 (underligned in the Latin text).

As to the translator ([36]), considering the misunderstandings and omissions occurring in the translation, we may be sure of one thing : he probably was not a Greek, but a Westerner. And when we take into account the information given by de Meyier, the librarian of the Leiden-library ([37]), pertaining to the Italian provenance of the Leiden manuscript, we may not be far from the truth if we assume that the translation has been made in Italy.

As far as the name of the translator is concerned, the editor of the 1547-edition keeps silent : in his table of contents he attributes the translation of the majority of the texts he publishes to the well-known Florentine translator of homilies Ambrosius Camaldulensis (who lived from 1386 to 1439) ([38]), but in the case of the *Sermo de laudibus* (and of the *Lamentatio* ; see previous note) he does not mention him. In any case, it would be quite ununderstandable that a man as learned as Ambrosius would have made the mistakes which occur in the translation of the *Ἐγκώμιον*.

The translation by Vossius

Vossius introduces corrections, felicitous or not (see, e.g., vss 29, 56, 65, 108, 117, 124, 125, 127 and 132) ; he also corrects the Latin where the first translator has followed the word-order of the Greek original too

(36) It is interesting to note that in the Ephraem-edition of 1547, our earliest source of the Latin translation of the *Ἐγκώμιον*, the *Ἐγκώμιον* is followed by a translation — in prose, of course — of the *Θρῆνος τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου λεγόμενος τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλῃ Παρασκευῇ* (*Lamentatio B. Mariae Virginis*), a translation, by the way, which is not altogether faultless, just as the translation of the *Ἐγκώμιον*. So, the translator may have been the same person, especially because the same texts occur, in the same order, in the Leiden-ms (see Introduction).

(37) De Meyier, Hulshoff Pol, *Codices bibliothecae publicae graeci*, p. 123.

(38) "Ambrosio Camaldulensi interprete". For Ambrosius Camaldulensis Traversarius (Ambrogio Traversari), a learned abbot of Florence, who is known as one of the most important translators of homilies of Ephraem the Syrian, see G. Voigt, *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder 1. Jh. des Humanismus*, I (1893), pp. 314 ff., and Patrizia Castelli, *Lux Italiae : Ambrosio Traversari (1386-1439) monaco Camaldolese. Idee e imagini nel Quatrocento fiorentino*, Florence, 1982.

closely (see, e.g., vss 10, 14, 20, 23, 27, 55, 60, 66, 95, 96, 109, 110 etc.). His text teems of additions (see, e.g., vss 1, 6, 15, 31, 35, 39, 45, 59 etc.). In general one could say that he changes the text of the translation of 1547 as much as possible ; only a few of the 153 vss of his translation are identical with the older translation : vss 2, 8, 12, 19, 30, 42, 73, 83, 102, 106, 107, 120, and 134.

This brings us to the question whether Vossius had only the translation of 1547 in front of him, without having (also) recourse to the text of the Greek original. The answer must be positive. He certainly introduces quite a few corrections into his text as compared with the older translation (see above). However, none of these corrections looks like being based upon a rereading and reinterpretation of the Greek text ; they rather look like a repair-job, which, in many cases, is not entirely successful. Further, his text contains all the additions which the older translation had made to the Greek text (see, e.g., vss 3, 7, 30, 34, 54, 57, 58, 59, 97, 146), and also all its omissions (see, e.g., vss 21, 28, 46, 54, 58, 65, 88, an entire verse!) ; the same applies to cases where the older translation's text deviates in some other way from the Greek original (see vss 32, 76-78, 149-150). And if Vossius had recourse to the Greek text, why doesn't he correct mistakes occurring in the older translation (see vss 2, 9, 11, 20, 23, 43, 51, 68, 75, 79-80, 98, 99, 105, 107, 113, 114, 119, 125 and 134), and why does he omit words (and even a whole verse : 37!) of the Greek text which are present in the translation of 1547 (see vss 24, 25, 60, 64, 151)? We must conclude, then, that Vossius never saw the Greek text and that his text is not a translation, but rather an adaptation of the older translation of 1547 ([39]).

First person singular or plural ?

Meersseman states on p. 257 of his study : "Cod. *B* hat den ursprünglichen Plural überall durch den Singular ersetzt, was beweist, dass der Sermo im Ich-Stil als Privatgebet verwendet worden ist".

What Meersseman calls "Cod. B" is in reality the original translation published in the edition of 1547. This means that the "original plural" of which Meersseman speaks actually is a change introduced by Vossius and

(39) The fact that in four cases (6 *πολυομμάτων*, 16 *θυμιατήριον*, 96 *ὕμνος*, 119 *σκῆπτρον*) he refers in his text to a Greek word (which actually occurs in the original Greek text) does not add to the argument : he either found them in the first translation or somewhere else (see Commentary to the Translation).

that the singular is the original reading of the ed. of 1547, which is a direct translation of the original Greek text. And this means again that the "Sermo im Ich-Stil" of Meersseman is the more original text (and certainly not a "sermo").

In the Greek text as well as in the Latin translation of 1547 the author uses the first person singular, except in seven cases where he refers to "all of us" (27, 34, 89, 111, 132 *ἡμῶν τῶν γηγενῶν*, 150, 151 *ἡμῶν ἁπάντων γηγενῶν*). The only "peculiar" case is vs. 34 (*καὶ κατηλλάγημεν Χριστῷ, Θεῷ μου, τῷ υἱῷ σου*), where the plural is followed by a gen. singular (just as in the *Εὐχή* 18) ; the plural *ἡμῶν* would have been impossible here *metri causa*. It may have been the starting-point for Vossius to change, next to his other adaptations, the whole text into the plural. In the introduction, however, of the Χαιρετισμοί he forgets his intention and keeps the more personal singular form (vss 71-81), adding two singular forms of his own in 79 (*inquam*) and 81 (*me*). In the Χαιρετισμοί themselves, however, he goes back to changing the singulars into plurals (112, 128, 136), adding *nostra* in 119 and 124, while in the last of the Χαιρετισμοί he adds, again, *inquam*. Towards the end, he seemingly forgets to change *mi* in vs 147 and adds *obsecro* in vs 152 (although, in vs 65, he had changed *obsecro* into *obsecramus*.

Phraseology

On pp. 257-258 Meersseman mentions some examples of Marian phraseology as it was used in the West. It is clear from these exx. (see, in our text, vss L1Λ1A1, L45Λ79A23, L81, L85Λ179 and L121) that it is Vossius who introduces these formulas (40) and not the first translator (and, of course, not the original Greek text). From the fact that Assemani in his own translation of the *Εὐχή* faithfully follows the Greek original, without giving in, as Vossius does, to the phraseology of his own ecclesiastical context, it becomes clear, again, that Vossius is not a translator, but an adaptor.

6. *πολυομμάτων*: *polyommatis, id est multoculis spiritibus* (ed. 1547) : *multis oculis (πολυομμάτων) claris Spiritibus perspicacior* (Vossius).
The translator renders *πολυομμάτων* with *polyommatis*, of which he gives a further explanation ; Vossius extends the text (as usual), but does not succeed

(40) As for Vossius' working method see the comments at vs 16 (a bit further).

(to say the least) to make it clearer. He may have taken *πολυομμάτων* from the translator's *polyommatis*.

9. *προπατόρων*: *Patrum*. The translator did not understand the *legatura*, or had perhaps the text of L itself before him (see note 94).

11-13. The word *ἀσκητῶν* has not been understood (or is based on a Greek text which is incorrect), which may have influenced the translation of the next vss. : it is obvious (from the punctuation) that *studiosorum* (= follower, friend)*/probatissimorum* (Voss.) is connected with the following verse. Ass. in the *Εὐχή* gives *ascetarum*. See also 146, where *studiosorum* occurs again (Vossius suppresses it there).

16. *θυμιατήριον χρυσοῦν*: *Acerra aurea* —> *Thuribulum (θυμιατήριον ; Hebr. 9 & Apocal. 8) aureum*. How did Vossius know the exact Greek word, if he did not have the Greek text in front of him? In his commentary (where he also gives us an idea about his methods) we see that he probably knew it from the New Testament : "Inter reliqua postea Epitheta Beatissimae Virgini matri ab Auctore attributa, subiungitur : *Thuribulum aureum, lucerna clarissima, urna pulcherrima, & c.* Ubi inter alia, pro *θυμιατήριον, χρυσοῦν*, id est *thuribulum aureum* in antiqua iam dicti anonymi Interpretis traductione conversum reperio : *(Acerra aurea, & c.)* Sed cum illud vocabul. *(Acerra)* ancipitis sit significationis alia atque alia denotans, minusque Scripturae, ad quam hic sit allusio, accomodatum, potius visum est hic conceptis verbis ipsius Scripturae uti, sicut in sacro Codice etiam Latine expressa reperiuntur : nam clare hic alludit Auctor ad locum *Hebr.* 9 ubi mox in principio, *thuribuli aurei* sit mentio, & ad *Apocal.* 8 ubi quoque *τὸ θυμιατήριον χρυσοῦν*, id est *thuribulum aureum*, exprimitur, in haec verbum : *Et alius Angelus venit, & stetit ante altare, habens thuribulum aureum ; & data sunt illi incensa multa, & c.* Sicque reliqua deinceps laudum epitheta ex sacra Scriptura per nostrum Auctorem desumpta & Deiparae Virgini applicata, etiam inde quantum potuimus ob reverentiam verborum ipsius Scripturae, suis verbis exprimere conati sumus : cum minime deceat verbis aequivocis, & impropriis, minusque claris in materia praesertim sacra uti, ubi ipsi Scriptura (quae citatur, vel ad quam adluditur) verba nobis clara ac propria suppeditat".

20. The word *περίβλεπτε* has been rendered by the translator litterally, with *circumspecta* (obviously not knowing the special sense it has as epithet of the Virgin !) ; Vossius adapts it by his usual method : *prudentisima ac sagacissima*.

21. *Βλαχερινίτισσά μου*. The reference to the famous Theotokos of Vlachernae has not been understood and has thus been omitted.

22. *Ὁδηγήτρια πασῶν: omnium dux* —> *dux universorum* (Vossius)
Another instance of a well-known epithet of the Virgin not being understood for what it is.

23. *praedium* (= farm, estate) for *χωρίον*, is not an altogether satisfactory translation. Assemani (*Εὐχή* 12) gives a better rendering : *locus amplissimus*.

25. ράβδος ἐδείχθης ἀληθῶς καὶ ἄνθος ὁ υἱός σου:
Virga profecto extitisti & flos Filius tuus,
Virga enim vere exstitisti [...] Filius tuus.
Vossius, in omitting *flos*, misses the metaphor.
28. *εὐεργέτης* : omitted by the translator (and thus also by Vossius) for unknown reasons.
29. σὺ κατὰ σάρκα τὸν Θεὸν ἐγέννησας καὶ *Λόγον*,
Tu quo ad corpus Deum & verbum genuisti,
Tu [...] Deum genuisti & *hominem*.
In Vossius' text *κατὰ σάρκα (quo ad corpus)* is represented by *hominem*, but *Λόγον* has been omitted.
30. *virgo in partu* : supplemented by the translator, who is followed by Vossius (Assemani, *Εὐχή* 17 keeps with his Greek text).
37. *ἐλευθερία τάχους*: *liberatrix celeberrima*. The translator, too, must have had an awkward Greek text in front of him. He tried to make something out of it. Omitted by Vossius (he must have thought that the idea of the liberated prisoners comes back in vs 38 anyhow) !
43. *πανάγαθε* —> *praestantissima*. A not very satisfactory rendering. Did the translator's Greek original have another word? The same word is used for *περιδέξιον* in vs 99.
45. ὑπὸ τὰς πτέρυγας τὰς σὰς φύλαξον, σκέπασόν με,
Sub alis tuis custodi me et protege.
Sub tuum praesidium confugimus, o sancta Dei genitrix : sub alis pietatis atque misericordiae tuae, protege & custodi *nos*.
Vossius doesn't hold with a simple metaphor!
46. *τὸν πτωχόν*: omitted for some unknown reason.
51. *μὴ καταπίειν δοῦλον σου, ἐλπίδα σὲ γινώσκω,*
ne servum tuum a tui spe destitui cognoscam,
ne servos tuos a tui spe excidere cognascamus (al. videamus) ;
The translator did not understand the Greek syntax, and so gives a wrong translation, followed, as usual, by Vossius.
65. *ἀπέργασαι* is not present in the Lat. translation. Assemani (*Εὐχή* 34) correctly translates *facias*.
68. *στενοχωρία* —> *locorum angustae*.The metaphorical sense of the word seemingly was unknown to the translator. Cf. Assemani in *Εὐχή* 37: *angustia* ("angustia(e)" : "distress, straits").
75. *ὑμνῶδες: celebratissimum*, which should be "hymnlike" ; Assemani has *ex hymnis compositum* (*Εὐχή* 44), which, too, is wrong.
79-80. *salutationem maximae congruam & dignissimam mundi salutem cunctarumque animarum tutelam*. The translator connects *dignissimam (πανηγιασμένον)* with *mundi salutem (τοῦ κόσμου τὸ σωτήριον)* instead of with *salu-*

tationem (χαιρετισμόν), which certainly is the intention of the Greek text. Vossius follows.

79. Vossius suddenly adds *inquam*.

88-89. χαῖρε, ἡ ἀνατείλασα τὸ φῶς *δικαιοσύνης*,
χαῖρε, ἡ λάμψασα ἡμῖν ἥλιον φωτοφόρον,
ave per quam nobis sol praeclarissimus illuxit,
Ave per quam clarissimus Sol *iustitiae* nobis illuxit.

Vs 88 is omitted by the translator, and thus also by Vossius. In vs 89, however, the adaptor adds an extra *iustitiae*! Does he owe this to the original Greek text or was he carried away by the well-known stock-phrase?

94. *πασῶν* in both mss, but in L corrected by a second hand into «πατρῶν» ; I follow this correction. The fact that the translator has *patrum* may be seen as an indication that he may have had L itself in front of him (+ the correction)!

96. *laus (ὕμνος)* : Vossius probably owes this *ὕμνος* to the original translation (*hymnus*). Cf. vs 10 : *πολυομμάτων*.

97. *ἱεραρχῶν* —> *hierarcharum coelestium* : the translator adds *coelestium*, while the Greek text certainly means to refer to the ecclestical hierarchy.

98. *oratio* : a wrong translation of *περιλάλημα*. This is quite understandable, as it is used in a rather odd sense (see Commentary to the Greek text).

99. *περιδέξιος*: *praestantissimum* (= eminent, excellent, superior). See also 43, where *πανάγαθε* is translated in the same way. Apparently the translator did not know what else to do with the odd way in which the Greek word is used.

103. *lilium convallium* : Vossius, carried away by the *vallum (τεῖχος)* of the translation, becomes romantic and adds the lilies-of-the-valley (which, of course, are one of the Virgin's flowers)!

107. *Εὔας* —> *ave* : *Εὔας* read the wrong way around! As usual, Vossius follows. Assemani, in *Εὐχή* 101, does not make the same mistake.

108. *πηγὴ* —> *flos* —> *fons* (Vossius) ; *flos* certainly is wrong. Is it perhaps a (reasoned) typo? Anyway, Vossius corrects into *fons*, which indeed is the word to be expected. He found it perhaps in another translation. He also may have preferred the well-known stock-phrase ("fons gratiae").

113. *αὐγὴ ὑπέρφωτε* —> *aevi splendor*. "Aevum", however, does not mean "sunrise", but "eternity".

114. ἡ πρόξενος καλῶν τῶν ἐν θλίψεσι πάντων,
ave *spes* omnium proborum, adversis casis afflictorum,
Ave *spes* omnium proborum, rebus adversis afflictorum

Wrong translation because of the taking together of *καλῶν* and *τῶν ἐν θλίψεσι πάντων* : "she who causes good things for those who... —> "the hope of all good people who ...". Vossius follows.

117. *μεσήτρια τοῦ κόσμου*: *mundi mediatrix* —> *Dei & hominum mediatrix*. Vossius corrects.

119. *πιστῶν σου βασιλέων*: *fidelibus tuis imperans* —> *foedus pacemque fidelibus tuis impetrans, & sceptrum (σκῆπτρον) cunctis imperans.* Apparently *βασιλέων* has not been understood ("of kings faithful to you") by the translator. Vossius tries to make something out of it.

121. *Ave regina supernorum civium, & domina Angelorum* : Extra in the text of Vossius. Seemingly he wanted to add a third tier (in heaven) after the priests and the monks.

124. *ἡ χορηγοῦσα πάντων*: *adornatrix omnium* —> *nostra consolatrix* : quae moerores sedasti. "Adornatrix" is a good rendering of *χορηγοῦσα* (adorno = furnish, provide). Vossius smoothes the text down by introducing *consolatrix.*

125. *χαῖρε, Ἐδέμ*: *ave eadem.* The translator did not understand *Ἐδέμ*, strangely seeing it as *eadem.* Vossius does not correct, but just omits, not knowing what else to do.

127. χαῖρε, λιμὴν πανάριστε πλωτήρων τῶν τοῦ βίου,
ave portus optime huius vitae nautarum,
Ave portus *tutissime*, in hac vita navigantium.
A perfect example of what Vossius does to the translator's text, smoothing out the Latin.

132. *τῶν γηγενῶν*: *genitorum* —> *omnium* . The word *γηγενής* has been wrongly understood by the translator. But see vs 100 : *γηγενῶν = terrigenarum* and vs 151 : *mortales.* Vossius again tries to make something out of it.

133. *ἐν κόλποις*: *in finibus.* Prudishness?

134. *ἡ χαλουχήσασα ἡ χαλουχήσασα*: *quae educasti.* Prudishness?

135. Another *inquam* added by Vossius.

139. *προσκύνησις ἐν ὕμνοις*: omitted for some unknown reason by the translator.

144. *καὶ τῶν πολυομμάτων*: this time the phrase has been omitted entirely ; cf. vs. 6.

146. τῶν *ἀσκητῶν: Sanctorum studiosorum* : *Sanctorumque omnium.* The word *ἀσκητής* seems to give problems ; cf. vs. 11.

Comments re. the *Εὐχή*

Structure

1-11 Characteristics of the Virgin (= *Ἐγκώμιον* 1-22)
12-15 Mother of Christ (= *Ἐγκώμιον* 23-28)
16-25 More characteristics of the Virgin (= *Ἐγκώμιον* 29-44)
25-30 Prayer 1 : "protect me against the Devil" (= *Ἐγκώμιον* 45-52)
31-40 Prayer 2 : "lead me into heaven" (= *Ἐγκώμιον* 59-70)
41-45 "Make me praise you" (= *Ἐγκώμιον* 71-81)

46-96 Prayer 3 (central part) : "save me from the Devil" + confession of weakness
97-112 Χαιρετισμοί + conclusion (= *Ἐγκώμιον* 82-141)

The verses of the *Εὐχή* are completely identical with those in L(Λ) in 3, 6, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23 (Λ), 27, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39 (Λ), 40, 41, 42, 44, 97, 110 (29 vss).

The *Εὐχή* generally follows the text of L and Λ, but in the following cases it has extra vss of Λ (i.e. vss which L does not have) : 23 = Λ74, 30 - Λ101, 39 = Λ133, 103 - Λ226, 108 - Λ252, 105 - Λ257, 106 - Λ258.

In the following cases it shows influences from Λ rather than from L : 2 *ὑπερπανάγαθέ μου* Λ8 instead of *πανυπεράγαθέ μου* of L3 ; 7 *καύχημα, κήρυγμα* Λ15A10 instead of *κήρυγμα, καύχημα* of L10 ; 98 *χαῖρε, εἰρήνη καὶ χαρὰ τοῦ ἀνθρωπίνου γένους* follows Λ187 instead of the text offered by L in 92 (and 93).

On the other hand, however, there are three cases where the *Εὐχή* has verses which are only present in L and not in Λ : 37 (= L68), 40 (= L70), and 111 (= L139). Besides, there are many verses where it follows the L-text rather than Λ (i.e. in verses where the texts of L and Λ show differences). A few examples : 6 *στρατιῶν* L8 instead of *στρατηγῶν* of Λ13 ; 8 *ἀγαλλίαμα* L11A11 instead of *ἐγκαλλώπισμα* of Λ16 ; 11 *ἀληθής* L19A17 instead of *ἀληθινή* of Λ32 ; 18 *καὶ κατηλλάγημεν Θεῷ, Χριστῷ μου, τῷ υἱῷ σου* L34 instead of *καὶ κατηλλάγη γήινος ἡ φύσις ἡ οὐράνιος* of Λ66 ; 21 *σὺ ὀρφανῶν ἀντίληψις, καὶ λύτρον αἰχμαλώτων* L38 instead of *σὺ ὀρφανῶν ἀντίληψις, χηρῶν ἐπικουρία* of Λ70 ; 31 *πολλῶν* L59 instead of *θερμῶν* of Λ 102 ; 35 *ἁγίων* L66 instead of *δικαίων* of Λ110. See also 15 (and L27 and Λ40), 16 (and L29 and Λ44), 36 (and L67 and Λ116), 45 (and L76 and Λ 141-142), and 97 (and L91 and Λ186).

The *Εὐχή* combines in one the following two (or three) vss of L(Λ) :

5 —> L6-7, 45 —> L76-77 Λ144, 98 —> L92-93 Λ187-188, 99 —> L101-102 Λ216-217, 100 —> L103-105 Λ218-222, 101 —> L106-107 Λ224, 107 —> L109-110 Λ232-233, 111 —> L138-139.

More extended entities of verses of L(Λ) omitted by the *Εὐχή* :

12-15 (OT-figures + 2 other vss), 20-22 (three icons), 31-33 (a further digression on the virginity of Maria), 46-48 (*ἐλέησόν με* + dat.), 51-56 (a further digression on what Satan can do + the section on the Virgin being the only help), 77-80 (intro Χαιρετισμοί), 82-90 (Χαιρετισμοί), 94-100 (Χαιρετισμοί), 113-130 (Χαιρετισμοί), 132-137 (Χαιρετισμοί).

4. *ἀκτίνων λαμπηδόνων*: a peculiar combination of two nouns instead of the uncommon compound in the *Ἐγκώμιον* 5.

15. *Θεός*: *Χριστὸς* V. Assemani, although having *Χριστὸς* in his Greek text (V), translates (correctly, as in I) *Deus*. He must have felt himself forced to do this (correctly, I think) because of the adj. *ἀληθινός*.

28. *ἐχθρός μου*: *ὁ ἐχθρός μου* V. I have followed I, because the article offered by V would cause synizesis, a phenomenon which does not suit a text written in archaistic Greek.

30. *καὶ οὐ γινώσκω, Δέσποινα, καταφυγὴν ἑτέραν*: in this verse (= Λ101) the author sums up the contents of *Ἐγκώμιον* 53-58, a passage which he omits.

32-33. Anakolouth : because the vss L63Λ107 and L64Λ108 are omitted (see the commentary there, under 62) there is no object. This is one of the reasons why the *Ἐγκώμιον* may be considered the original and the *Εὐχή* an adaptation.

36. *θλίψις*: θλίψεις IV : I have chosen to spell this form as a singular, as in *Ἐγκώμιον* L67Λ116. After *δάκρυα*, the plural looks like a *lectio facilior*.

45. The author of the *Εὐχή* has reduced L76-77 of the *Ἐγκώμιον* to only one verse, probably intentionally, in order to lessen their importance. It is strange, however, that he maintained the vss 41-45 (= L71Λ135- L80Λ146), because it is here that the author of the *Ἐγκώμιον* starts his introduction to the Χαιρετισμοί, whereas the text of the *Εὐχή* ends rather awkwardly in vs 45 and is forced to change the wording of vs 46 so that what is his main concern, his prayer, can follow. This is another indication that the *Ἐγκώμιον* comes before the *Εὐχή*.

80. *συνταγῆναι*: cf. *Πρωΐα*: «τάσσομαι μὲ τὸ μέρος τινός».

81. *ἐπὶ τὰ πρῶτα*: *ἐπετράπην* V : the choice is difficult. I have chosen for the metrically correct reading of I (V's reading is one syllable short). See also Assemani's masterly rendering, where he, though having only V in front of him, seems to combine the readings both of V and I : *ad priora redeo*.

91. *μιαροῦ* : *πονηροῦ* V : *πονηροῦ* rejected, because it also occurs in vs. 90 and might be a repetition.

95. The knowing/being able logically precedes the willingness.

97-110. The Χαιρετισμοί, a section which the author obviously finds less important : in this part he leaves out many vss of L(Λ) (in Λ the Χαιρετισμοὶ run from Λ161 to 310, in L from L82Λ186 to L134Λ309).

101. *ἀνάκλησις*: see *Ἐγκώμιον* Λ273 ; L106Λ223 have *ἀνάστασις*. Cf. Stathis, *Ἡ δεκαπεντασύλλαβος ὑμνογραφία*, n° 41, 8 (p. 193) (14th c.) : «χαῖρε, Ἀδὰμ ἀνάκλησις καὶ λύτρωσις τῆς Εὔας» and *Ἀκολ. τοῦ Ἀκαθίστου Ὕμνου*, Α' Στάσις: «Χαῖρε, τοῦ πεσόντος Ἀδὰμ ἡ ἀνάκλησις· χαῖρε, τῶν δακρύων τῆς Εὔας ἡ λύτρωσις».

104-106. For some reason or other the author saw it fit to advance these three vss (of which 104 is a faint reflection of L112Λ255 and 105-106 form an adaptation of Λ157-158) to a place before the verse (which is now 107) that is almost

identical with L110Λ233. For convenience's sake I give them here in the right order :

χαῖρε, ναὲ θειότατε, χαῖρε, θρόνε Κυρίου, (11)	104
Salve Templum divinissimum, Salve sedes Dei,	
χαῖρε, ἁγνὴ ἡ δράκοντος τοῦ ἀρχεκάκου κάραν	105
Salve pura, quae draconis nequissimi caput	
συνθλάσας καὶ εἰς ἄβυσσον ρίψας πεπεδημένον,	106
contrivisti, & in abyssum projecisti vinculis constrictum,	
χαῖρε, τὸ καταφύγιον τῶν καταπονουμένων,	107
Salve perfugium afflictorum	
χαῖρε, ἡ λύτρωσις ἀρᾶς, δι' ἧς χαρὰ τῷ κόσμῳ	108
Salve maledictionis solutio, per quam laetitia mundo	
ἐδείχθης, παναμώμητε, τῷ σῷ, Παρθένε, τόκῳ,	109
apparuit, Immaculatissima Virgo ob tuum partum,	

106 *συνθλάσας ρίψας*: *συνθλάσασα ρίψασα* V. The metre seems to come first ; only then follows the syntax : masc. participles. The *Ἐγκώμιον* Λ257-258, following a different syntactical setup, has the correct fem. forms. V's text is ametrical. It must be said, though, that 105-106 are two perfect verses, of which Λ278-279 form a mere shadow, however correct their syntax is.

108. *ἡ λύτρωσις ἀρᾶς* : *ἀρᾶς ἡ λύτρωσις* V. The usual wordorder is to have the nomin. first (see 97, 100, 107, 110). See also *Ἐγκώμιον* Λ252.

Comments re. the Translation of the *Εὐχή*

There are very few omissions or additions and even fewer aberrations in the Latin translation, which certainly is a lot more precise than the one offered by the translator of the *Ἐγκώμιον* (Cologne 1547) and its adaptation by Vossius.

The (not very important) omissions are the following : 5 (*πάντων*), 78 (*καὶ*) ; additions : 18 (*&*), 79 (*&*).

Words which have not been tranlated satisfactorily :

44. *ὑμνῶδες: ex hymnis compositum*, which should rather be rendered by "hymnlike". See also *Ἐγκώμιον* L75Λ140 (*celebratissimum*).

86. *μηδ' ὅλως εἰς τὴν αἴσθησιν ἔρχομαι ὁ παντλήμων: neque omnino sentio miserrimus*. Rather : "come to perceive it".

112. *νῦν καὶ ἀεὶ καὶ πάντοτε, ἀμήν, εἰς τοὺς αἰῶνας: nunc, & semper, & ubique, Amen, in saecula*. The tautology *ἀεὶ καὶ πάντοτε* has been avoided.

Syntactical errors

19-20. *Σὺ βοηθὸς ἁμαρτωλῶν καὶ τῶν ἀβοηθήτων,/ χειμαζομένων σὺ λιμήν, παρηγορία κόσμου: Tu auxilium peccatorum, & iactatis fluctu sine ulla*

ope tu es portus, mundi consolatio. Assemani, not knowing that he had to do with a metrical text, combines *τῶν ἀβοηθήτων* with *χειμαζομένων*. The verses, however, form syntactical entities (see the repeated *σύ*) ; this certainly is not a case of enjambement.

68-69. *ἐνέδρας ὁ παμπόνηρος βάλλει μοὶ καθ' ἑκάστην / καὶ λογισμοὺς κακοτελεῖς · οὐ δύναμαι βαστάζειν!*: *insidias pessimus struit mihi quotidie, & cogitationes malevolas ferre non possum.* In this case there is enjambement, with both *ἐνέδρας* and *λογισμοὺς κακοτελεῖς* as objects of *βάλλει*. *βαστάζειν* is independent.

80-82. Not a mistake, but rather a perfect understanding is Assemani's rendering of the reading of V *αὖθις ἐπετράπην* (where ms I has *αὖθις ἐπὶ τὰ πρῶτα*): *ad priora redeo.*

108-109. *ἐδείχθης* in vs 109 is rendered by *apparuit*, which takes away the personal effect of the Greek phrase (it is the Virgin who is the joy for the world).

W. F. Bakker
14, Concord Avenue
Cambridge, Ma 02138-2356
USA

NOTES

GREGORIOS II. KYPRIOS UND DER KODEX *LAURENTIANUS PLUT.* 10.8

Ein Vermerk auf dem Verso des Vorsatzblattes (f. 1v) des Kodex *Laurentianus plut.* 10.8 (1), weist auf die Schenkung zweier Kodizes für das Hodegetria Kloster im Jahre 1319/20 hin. Der Stifter, ein Mönch namens Klemens, hat einen Prophetenkodex und einen Psalmenkodex mit dem Kommentar des Theodoretos von Kyrrhos für sein Seelenheil dem genannten Kloster gewidmet (2). Der erstere wähnte Kodex, der auch den Vermerk trägt, ist unser *Laurentianus*. Die Notiz lautet folgendermaßen : + ἀφιερώθη ἡ βίβλος αὕτη τῶν προφητῶν ἐν τῇ μονῇ / τ(ῆς) ὑπ(ε)ρ(αγίας) θ(εοτό)κου τ(ῆς) ὁδηγητρ(ίας) παρὰ τοῦ μοναχοῦ κυρ(οῦ) κλήμεντος / ἅμα τῇ ἑτέρᾳ βίβλῳ τὸ ἐξηγημένον ψαλτ(ήριον) θεοδ(ω)ρήτ(ου) κύρου / ὑπὲρ ψυχικῆς σ(ωτη)ρίας αὐτοῦ · ὁ δὲ βουληθεὶς ἀπο/στερῆσαι ταῦτα τὴν μονὴν, εἴτω ὑπόδικος / ταῖς τῶν θείων π(ατέ)ρων ἀραῖς + ἔτει ϛωκη +. Unter dieser Notiz hat dieselbe Hand einen Hexameter dazugeschrieben : γρηγορίοιο σοφοῖο, πατράρχοιο κτέαρ ἦν τόδε. Der Imperfekt ἦν in dem Vers deutet auf den Vorbesitzer des Kodex, einen Patriarchen Gregorios, hin.

Die Informationen, die uns beide Notizen bieten, stellen gleichzeitig drei Fragen : Wer war Klemens, welches Kloster ist das Hodegetria Kloster und wer

(1) Ausführliche Beschreibung des Kodex s. im Katalog von A. M. BANDINI, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae*, I, Florentiae, 1764 (Nachdr. mit Ergänzungen Leipzig, 1961), S. 475. Der Laur. ist ein Pergamentkodex mit 419 Folien aus der Mitte des 11. Jhs. Die auf f. 175v ausradierte Eintragung (ca. 12 Zeilen) bleibt leider auch mit Hilfe von UV-Licht unlesbar, während von der auf dem unteren Rand des f. 415v befindlichen Notiz sich nur das Datum entziffern läßt : μη(νὶ) αὐγ(ούστω) κ' ειμέ(ρα) β' ἔτη ἀπὸ ἀδάμ ϛψνγ' (1244).

(2) Zu ihm s. *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, erstellt von E. TRAPP u.a., Wien, 1976-1996, Nr. 11825 (im Folgenden *PLP*).

war der Patriarch Gregorios. Die Antwort auf die letzte Frage vereinfacht die Lösung des Rätsels.

Aus chronologischen Gründen kommen drei Patriarchen in Frage : der Patriarch von Alexandreia Gregorios II. (1315-1342) ([3]), der Patriarch Gregorios von Jerusalem (ca. 1274-1281) ([4]), und der Patriarch von Konstantinopel Gregorios II. Kyprios (1283-1289) ([5]). Von diesen dreien ist der einzige, dessen Tätigkeit das Adjektiv σοφοῖο rechtfertigen kann, der Patriarch von Konstantinopel Gregorios II. Kyprios, der auch als Gelehrter bekannt geworden ist ([6]). Diese Zuweisung wird durch eine weitere Tatsache bestätigt ; wie aus seiner Korrespondenz hervorgeht, war Gregorios Kyprios im Besitz eines Prophetenkodex, den an Skutariotes ([7]) ausgeliehen und mit einem Brief aufdringlich zurückverlangt hat. Τὴν βίβλον τῶν προφητῶν ἀπαιτῶ νῦν ἤδη, ἀλλ' οὐκ αἰτῶ · καὶ σύ γε πέμψας αὐτὴν ἀποδεδωκὼς ἔσῃ, ἀλλ' οὐ δεδωκώς · ... τὸ δὲ νῦν εἶναι, εἰ ἄρα παρέξεις, τὸ ἐμόν ἄρα παρέξεις ἀλλ' οὐ τὸ σὸν ὥστε χρέους τοῦτ' ἀπόδοσις ([8]). Gregor spricht eindeutig von einem Kodex, der ihm gehörte, obwohl Skutariotes es zu bezweifeln scheint. Das in dem Brief erwähnte Buch kann freilich der *Laur.* 10.8 sein.

Die Tatsache, daß der Name eines ehemaligen Besitzers des Kodex von einer anderen Hand und zwar der, die den Schenkungsvermerk eingetragen hat, geschrieben ist, spricht für eine Bekanntschaft des Vorbesitzers Gregorios mit dem späteren Besitzer und Stifter Klemens. In einem Brief an den Mönch Iob

(3) Zu ihm s. *PLP* 4587.

(4) Zu ihm s. *PLP* 4589.

(5) Zu ihm s. *PLP* 4590 ; über die Handschriften seiner Bibliothek vgl. I. PÉREZ MARTÍN, *El patriarca Gregorio de Chipre (ca. 1240-1290) y la transmisión de los textos clásicos en Bizancio* (*Nueva Roma* 1), Madrid, 1996, S. 17-50 und Verf., *Die handschriftliche Überlieferung der rhetorischen und hagiographischen Werke des Gregor von Zypern* (*Serta Graeca* 6), Wiesbaden, 1998, S. 6-9.

(6) Als σοφώτατος wird Gregorios Kyprios auch in den Titeln seiner Werke von den Kopisten bezeichnet ; vgl. beispielsweise in *Londin. Harl.* 5576, f. 243 : τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως κυροῦ Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου.

(7) Zu ihm vgl. *PLP* 26186.

(8) Vgl. S. EUSTRATIADES, *Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου οἰκουμενικοῦ πατριάρχου ἐπιστολαὶ καὶ μῦθοι*, Ἀλεξάνδρεια, 1910, S. 22 (Br. 30). Leider können die in den ff. 49-62 stehenden zahlreichen Marginalien nicht seiner Hand zugeschrieben werden. Zu Gregors Hand vgl. D. HARLFINGER-E. GAMILLSCHEG, *Repertorium der griechischen Kopisten, 2. Frankreich*, Wien, 1989, Nr. 99 (als Γεώργιος Κύπριος) ; D. HARLFINGER, Autographa aus der Palaiologenzeit, in : *Geschichte und Kultur der Palaiologenzeit. Referate des Internationalen Symposions zu Ehren von Herbert Hunger* (Wien, 30. November bis 3. Dezember 1994), hrsg. von W. SEIBT, Wien, 1996, S. 45-46, und die oben erwähnten Monographien (Anm. 5) von I. PÉREZ MARTÍN und der Verfasserin.

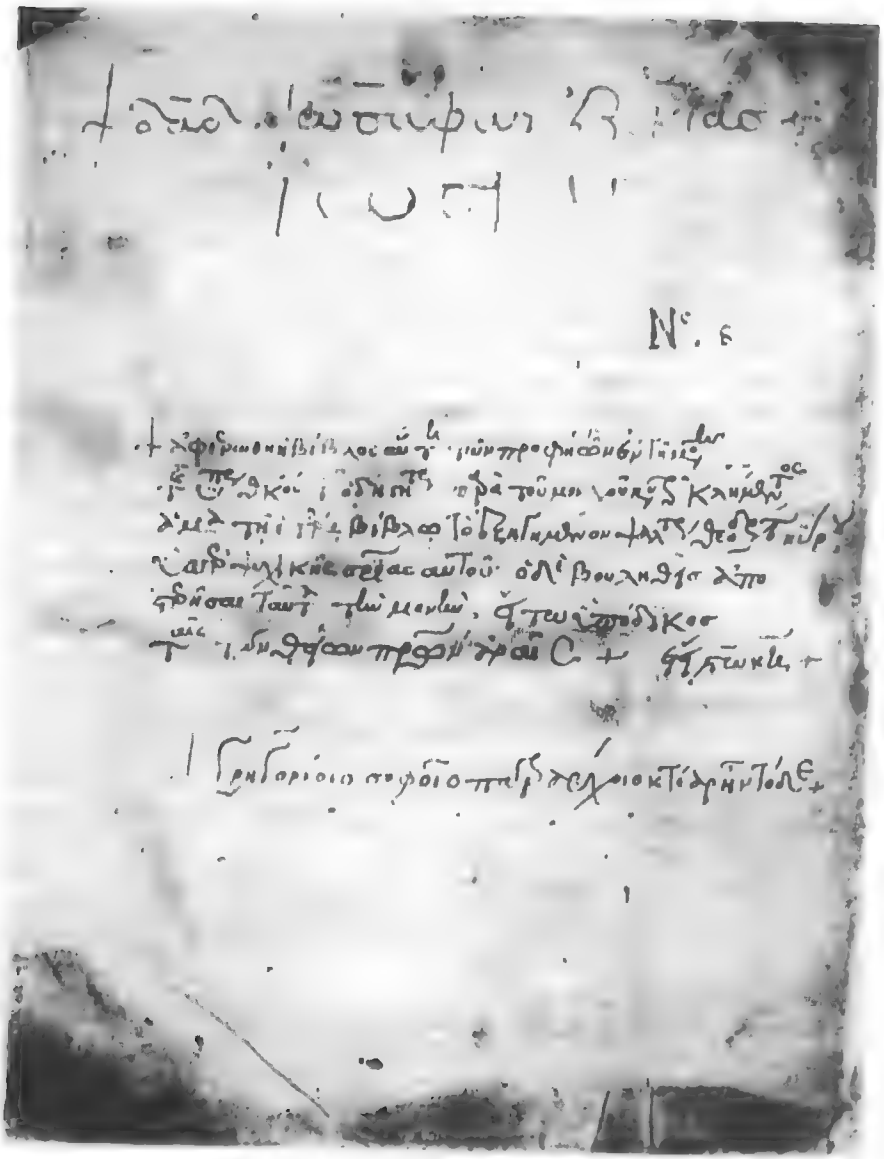


FIG. 1. — *Laurentianus Plut.* 10.8, f. 1v.

Iasites spricht Gregorios Kyprios tatsächlich von einem Freund, namens Klemens, und bedankt sich für den freundlichen Empfang, den Klemens bei Iasites genossen hat. 'Ο ἐμὸς καὶ σὸς Κλήμης πρὸς ἡμᾶς ἀναλύσας ἔδοξεν ἑαυτῷ τι κοινὸν ἔχειν ἡμῖν ἀγγέλλειν· ... ἀλλ' ἦν τοῦ Κλήμεντος ἀγγελία, ὅτι θαυμασία τις ἡ ἐπ' αὐτῷ σοι δεξίωσις γέγονε, καὶ ὅταν μόγις ἄν τις ἐπ' ἀδελφῷ ἢ καὶ παιδὶ γνησίῳ ἐνδείξαιτο, ἐκ μακρᾶς ἀποδημίας ἰόντι· ... ἡμεῖς δέ σοι χάριτας ὁμολογοῦντες, οὐ τῆς πρὸς Κλήμεντα προσφάτου φιλοφροσύνης, τῆς δὲ πρὸς ἡμᾶς στοργῆς ἕνεκεν ... (9). Der Brief stammt aus der Zeit, in der Gregor noch Laie war (10), dies aber schließt nicht aus, das der genannte Klemens, der jünger als Gregor zu sein scheint, den Laurentianus von Gregor übernommen oder geerbt (11) und im Jahre 1319/20 dem Hodegetria-Kloster geschenkt hat und aus diesem Grund den Namen seines nachmaligen Freundes dazu erwähnt hat.

Wenn nun der Kodex aus dem Besitz des Gregorios Kyprios stammt, dürfen wir annehmen, daß das Kloster, dem Klemens ihn gestiftet hat, höchstwahrscheinlich mit dem bekannten konstantinopolitanischen Hodegon-Kloster zu identifizieren ist, das auch als Hodegetria-Kloster in den byzantinischen Quellen erwähnt wird (12). Das Interessante in diesem Fall ist folgendes: Als sich Gregorios II. Kyprios im Jahre 1288 in das Hodegon-Kloster zurückzog, war er

(9) Vgl. S. EUSTRATIADES, *Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου οἰκουμενικοῦ πατριάρχου ἐπιστολαί*, S. 3 (Br. 3). Zu dem von Gregor genannten Klemens s. *PLP* 11801.

(10) Der Brief steht am Beginn der Sammlung und, obwohl seine Briefe nicht in einer absolut strengen chronologischen Reihenfolge überliefert sind, dürfte eine Datierung in den früheren Jahren zutreffend sein. Im *PLP* wird ein Datum um 1273 vorgeschlagen.

(11) Gregor von Zypern starb im Jahre 1289 oder 1290, viele aber aus seinem Kreis, wie beispielsweise Nikephoros Chumnos oder Konstantinos Akropolites waren im Jahre 1319/20 noch am Leben. In diesem Fall dürfen wir annehmen, daß Klemens schon in der Zeit des Briefes Mönch war, einerseits da er, wenn er später Mönch geworden wäre, seinen Namen möglicherweise geändert hätte, andererseits da dieser Name fast ausschließlich ein Name von Geistlichen zu sein scheint. Von den 34 Trägern dieses Namens, die im *Prosopographischen Lexikon der Palaiologenzeit* aufgelistet sind, sind nur drei, die nicht als Kleriker bekannt sind. Zwei von ihnen (*PLP* 11818 und 11819) sind als Handschriftenschreiber bezeugt, eine Eigenschaft die die Eigenschaft eines Priesters oder Mönchs nicht ausschließt ; der dritte (*PLP* 11802) ist bekannt durch ein Dokunebt von Isidor von Kiev, s. G. MERCATI, *Scritti d' Isidoro il cardinale ruteno*, Rom, 1926, S. 160. Ob nun der Psalmenkodex ebenfalls aus Gregorios' Besitz war und noch erhalten ist, bleibt fraglich.

(12) Der Bibliothek dieses Klosters hat bereits O. VOLK diesen Kodex ohne Identifizierung der betreffenden Personen zugeordnet (s. O. VOLK, *Die byzantinischen Klosterbibliotheken von Konstantinopel, Thessalonike und Kleinasien*, München, 1954 [unveröffentliche Diss.], S. 49) ; zum Kloster s. R. JANIN, *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcumenique*, vol. III : *Les églises et les monastères* (*La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*, I), Paris, ²1969, S. 199-207 und V. KIDONOPOULOS, *Bauten in Konstantinopel 1204-1328*, Wiesbaden, 1994, S. 77-78 (mit Literatur).

gezwungen das Kloster zu verlassen wegen des Besuchs des Patriachen von Antiocheia, in dessen Rechtshoheit das Kloster befand ([13]). Doch einige Jahre später wurde das Kloster von Gregorios' II. Nachfolger, Athanasios I. restauriert und befand sich mindestens für die nächste Zeit in den Händen der konstantinopolitanischen Kirche ([14]).

Sofia KOTZABASSI
Dept. of Medieval and Modern Greek Studies
University of Thessalonique
GR-54124 Thessalonique

(13) Das Ereignis erwähnt Georgios Pachymeres (GEORGES PACHYMÉRÈS, *Relations Historiques*, ed. A. FAILLER [CFHB XXIV], Paris, 1999, vol. 3, S. 130.20 (VIII 6.20) : ἔξεισι καὶ τῇ τῶν 'Οδηγῶν μονῇ φέρων ἑαυτὸν δίδωσιν und S. 141.8-11 (VIII 6.8-11) : 'Ως γοῦν, ἐπιδημήσας οὗτος (sc. der Patriarch von Antiocheia) τῇ Κωνσταντίνου τῷ τότε, ὑπὲρ ἄλλους ἐν τοῖς τῶν 'Οδηγῶν κατοικεῖν προὐτιμᾶτο, ἀπάρας ἐκεῖθεν, ὁ πατριάρχης Γρηγόριος τῷ τοῦ 'Αγίου Παύλου τοῦ ἐν τῷ Λάτρῳ μετοχίῳ μετοικισθεὶς δίδοται), während Nikephoros Gregoras sein Verlassen des Klosters mit der Einladung der Theodora Rhaulaina (Nicephorus Gregoras, ed. L. SCHOREN, Bonn, 1829, vol. I, S. 178.20-21 (VI 4.20-21) : ἀπῆλθε σχολάσων ἐν τῇ μονῇ τῆς ὑπεράγνου δεσποίνης καὶ θεομήτορος τῆς τῶν 'Οδηγῶν, ἀλλ' ἐκεῖθεν διὰ βραχέος ἐκλήθη παρὰ τῆς κτητορίσσης τῆς τοῦ ἁγίου 'Ανδρέου μονῆς) erklärt. Zu den Rechten des antiochenischen Patriarchats über das Kloster vgl. O. KRESTEN, *Die Beziehungen zwischen den Patriarchen von Konstantinopel und Antiocheia unter Kallistos I. und Philotheos Kokkinos im Spiegel des Patriarchatsregisters von Konstantinopel (Akademie der Wissenschaften und der Literatur-Mainz, Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse* Jahrgang 2000, Nr. 6), Stuttgart, 2000, S. 16-18.

(14) Vgl. Georges Pachymérès, *Relations historiques*, ed. A. FAILLER (*CFHB*, XXIV), Paris, 1999, vol. 4, S. 633.17 und 20-24 (XIII 8.17 und 20-24). Die Restaurierung hat zwischen 1303 und 1308 stattgefunden ; KIDONOPOULOS (wie Anm. 12), S. 77-78.

LE BIFOLIUM GREC 14,1,1 DU SINAÏ

Parmi les fragments de manuscrits grecs retrouvés, comme on sait, dans une cavité de la muraille septentrionale du Monastère de Sainte-Catherine, au Sinaï, en 1975, une grande quantité de débris de format réduit, parfois difformes, généralement déchirés, souvent effrangés sur les bords sont considérés provisoirement comme «des lambeaux» (σπαράγματα). Ils n'ont n'a pas encore pu être attachés à un des lots de feuillets recensés par le Professeur P. G. Nicolopoulos dans son inventaire des «manuscrits» (1). Ces déchets grecs sont conservés dans 140 boîtes numérotées. Le bifolium 14, 1, 1 se trouve dans la boîte (κουτί) n° 14, rangé dans le dossier (φάκελος) n° 1, dont il est la pièce n° 1. Sa dimension est de 240 mm de haut sur 160 mm de large. Il est en papier de chiffe (*charta damascena* ou *bombacina*). Sa surface écrite est de 180 mm de haut sur 110 mm de large ; elle porte 26 lignes par page dont 14 sont intactes sur chacune des quatre faces. Une déchirure triangulaire de 120 sur 160 mm partant du milieu du bord gauche va jusqu'au coin inférieur droit de chaque recto et coupe en oblique les lignes 15 à 26 de chaque face des deux feuillets. Il lui manque le coin inférieur gauche du recto correspondant au quart de la surface de chaque feuillet. L'écriture est une minuscule mêlée de majuscule, datable du XIII^{e}-XIV^{e} s. Il est impossible de préciser quelle en est la réglure. Il s'agit du bifolium central d'un cahier.

Le f. 1^{r} porte sous un bandeau d'entrelacs mauves le titre écrit à l'encre mauve : Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ὑμῶν Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου εἰς τὸ ἅγιον Πάσχα καὶ εἰς τὴν βραδύτητα. Εὐλόγησον, Δέσποτα : *De notre père Grégoire le Théologien, Sur la fête de Pâques et sur le manque d'empressement (de l'auditoire). Excellence, veuillez bénir!*. Il s'agit de l'homélie n° 1 de l'écrivain (éd. J. Bernardi, Paris, 1978, p. 69-83 ; éd. des Mauristes, Paris, 1778 = *PG* 35, col. 396 A 1-401 A 14).

Le Sin. 14, 1, 1 a été collationné sur la *Patrologie grecque* de J.-P. Migne. Voici les variantes et autres accidents textuels relevés dans le manuscrit en plus des lacunes signalées ci-dessus affectant les lignes 15-26 de chaque page :

F. 1r, col. 396 A 3 : dans le ms., lettrine «A» du mot 'Αναστάσεως dessinée à l'encre mauve ;

(1) *Inventaire sommaire des nouvelles découvertes de manuscrits grecs du Sinaï*, dans *Νέα Εὑρήματα*, Athènes, 1978, p. 141-288.

Col. 396 A 5-7 : μὴ ὅτι τοῖς δι' ἀγάπην τι πεποιηκόσι ἢ πεπονθόσι : ms. omis ;

f. 1v, col. 397 A 11 : ἐλευθερώθημεν : ms. ἐλευθερώμεθα (cf. *PG* 35, col. 397, note 94) ;

Col. 397 B 11 : dans le ms., un sigle «ὥραιον» est placé en regard du mot καρποφορήσωμεν (ligne 19) ;

F. 2r, col. 397 C 6 : πλουτήσωμεν : ms. πλουτίσωμεν corrigé par une autre main;

Col. 400 A 5 : τῷ : ms. τὸ ;

Col. 400 A 9 : γενόμενον : ms. γινόμενον ;

F. 2v, col. 400 C 6 : οὖν : ms. omis;

Ἀβραὰμ : ms. Ἀβραὰμ ;

Col. 400 C 13 : προσάγων : ms. προσφέρων ;

Col. 401 A 2 : διασπειρούσης : ms. ////σπερούσης.

Justin MOSSAY
Collège Erasme
B-1348 Louvain-la-Neuve

UN TEXTE DE MAXIME LE CONFESSEUR PARLANT INDIRECTEMENT DE L'ENCLISE BYZANTINE

Messieurs Roosen et Van Deun viennent de publier un petit texte de Maxime le Confesseur (1) qui, me semble-t-il, éclaire et conforte une des conclusions auxquelles je suis arrivé ces dernières années en observant l'accentuation des enclitiques dans les manuscrits byzantins.

Pour le montrer, je citerai et traduirai ci-dessous, en les mettant dans leur contexte, les lignes qui intéressent le sujet.

C'est d'abord le titre de l'opuscule, qui est le suivant :

Μαξίμου μοναχοῦ πρὸς Θεόπεμπτον σχολαστικὸν ἐρωτήσαντα περὶ τοῦ *κριτοῦ τῆς ἀδικίας* καὶ τοῦ *Ἐὰν τίς σε ῥαπίσῃ ἐπὶ τὴν δεξιὰν σιαγόνα*, καὶ τοῦ *Μή μου ἅπτου, οὔπω γὰρ ἀναβέβηκα πρὸς τὸν Πατέρα*.

De Maxime, moine, à Théopemptos, «scholastikos» (2), qui l'avait interrogé au sujet du *juge d'iniquité* (cf. *Luc.* 18, 6) et sur *Si quelqu'un te gifle sur la joue*

(1) Bram Roosen – Peter Van Deun, *A Critical Edition of the* Quaestiones ad Theopemptum *of Maximus the Confessor (CPG 7696)*, dans *The Journal of Eastern Christian Studies (formerly Het Christelijk Oosten)*, 55 (2003), pp. 65-79.

(2) Dans de nombreux contextes, la portée du terme σχολαστικός est difficile à cerner. A tel point qu'une dissertation doctorale (Axel Claus, *Ὁ σχολαστικός*, Inaugural-Dissertation ... der Universität zu Köln, 1965) a été entièrement consacrée au sujet. Malgré ses limites, bien relevées par D. Simon (*Byzantinische Zeitschrift*, 59 [1966], p. 158-161), cette étude reste fondamentale par le nombre d'attestations du mot qu'elle a rassemblées et discutées. En résumé, σχολαστικός, qui a d'abord signifié «étudiant en rhétorique», a évolué vers «étudiant en droit» et de là vers «juriste», «avocat», voire «juge». On constate aussi que, dès le IVe siècle, le mot est employé comme titre pour désigner des personnes, juristes et rhéteurs probablement, qui assistent un haut fonctionnaire (Claus, *op. cit.*, p. 132-150 ; D. Simon, *rec. cit.*, p. 161) ; tel est probablement le sens du mot ici. En effet, le nom Θεόπεμπτος, qui n'est pas très fréquent, apparaît une seule autre fois dans l'œuvre de Maxime (*Ep. 18* ; *PG* 91, 589 A 1-2) ; il s'agit là d'un homme que Georges, éparque d'Afrique, envoie chez des moniales d'Alexandrie pour récupérer la propriété dont lui, Georges, leur avait fait don. A cet endroit, Georges appelle Théopemptos non σχολαστικός mais ὁ ἐμὸς ἄνθρωπος. Tout s'arrangerait à merveille si les deux Théopemptos (dont les prosopographies courantes ne disent mot ; cf. Roosen – Van Deun, *art. cit.*, p. 68, n. 17) étaient une seule et même personne.

droite (cf. *Matth.* 5, 39), et sur *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père* (*Ioh.* 20, 17).

Le libellé même des questions n'est pas donné, mais à partir des réponses de Maxime on peut, nous le verrons, en connaître quelque chose.

Après un prologue qui dans la nouvelle édition occupe les lignes 5-35, Maxime répond sur les trois sujets : ce sont, respectivement, les lignes 36-97, 98-113 et 114-137. La première réponse seule nous intéresse ici.

A propos de la parabole du «juge d'iniquité» ou, pour traduire ce sémitisme de manière moins littérale mais plus exacte, du «juge inique», Maxime en propose d'abord, comme souvent, une exégèse spirituelle : il voit dans ce juge notre faculté de raisonner, faussée depuis la chute originelle (lignes 36-40) ; dans la ville où se trouve le juge, le monde visible (lignes 41-50) ; dans la veuve qui l'importune, notre âme raisonnable (lignes 51-54) ; dans l'adversaire de la veuve, les préoccupations de la chair (le φρόνημα τῆς σαρκός de *Rom.* 8, 6-7 ; lignes 55-61) ; et enfin dans les pressions que fait continuellement la veuve sur le juge, les tourments que la conscience impose à notre faculté de raisonner encline à céder aux tentations, tourments qui finissent par lui faire entendre raison (lignes 62-68). Maxime développe cette exégèse bien caractéristique de lui (lignes 68-91), puis tout à coup passe à un autre problème. Celui-ci, toujours relatif au passage sur le juge inique, regarde non plus son interprétation, mais la manière dont, lors de la lecture à haute voix, il faut prononcer un mot (3), à savoir ὑποπιάζῃ dans la proposition ἵνα μὴ εἰς τέλος ἐρχομένη ὑποπιάζῃ με (*Luc.* 18, 5).

Voyons ce que dit Maxime à ce propos (lignes 92-97).

Τὴν δὲ ἀνάγνωσιν τοῦ «ὑποπιάζει» (4) κανονίζειν οὐ πρέπον ἐμοὶ διὰ τὴν ἐν τούτοις ἀμαθίαν, ἢ τοῖς ἠσκημένοις καὶ σπουδῇ προελομένοις τὴν παίδευσιν, οἳ ταύτην ὀφείλειν φασὶν κανονίζεσθαι βαρυτόνως μᾶλλον ἢ περισπωμένως, ὅτι τε φασὶ τῶν ῥημάτων οὐδὲν περισπᾶται πλὴν εἰ μὴ ἐκ συναιρέσεως βαρυτόνου καθέστηκεν, ὡς τὸ «νοῶ» καὶ «ποιῶ» καὶ «χρυσῶ» καὶ ὅσα τοιαῦτα, φυλάσσοντα καὶ μετὰ προθέσεως ἐπὶ τῆς αὐτῆς τὸν τόνον.

La manière de lire ὑποπιάζει, il ne convient pas que moi je la règle vu mon ignorance en ces matières, mais plutôt ceux qui sont versés dans l'enseignement et s'y sont engagés avec cœur. Ceux-ci disent qu'il faut régler cette lecture en accentuant l'avant-dernière syllabe plutôt que de prononcer un périspomène sur la dernière, et c'est parce que, disent-ils, aucun verbe n'a un périspomène sur la

(3) Le problème est si différent et si étranger aux sujets habituellement traités par Maxime (et intéressant ses lecteurs) que le scribe d'un des trois manuscrits principaux, le *Vaticanus graecus 1809*, a d'abord sauté ces lignes (f. 215^{v}), avant de se raviser.

(4) Une banale faute d'itacisme, provenant soit de Maxime, soit de la tradition manuscrite, a amené dans le texte de l'opuscule la forme ὑποπιάζει à la place d'ὑποπιάζῃ.

dernière syllabe, sauf s'il provient de la contraction d'un verbe paroxyton, comme νοῶ, ποιῶ, χρυσῶ et tous les verbes de ce genre, qui, même avec préfixe (5), gardent l'accent sur la même syllabe.

Ce passage n'est évidemment pas facile à comprendre. Mais il est clair que Théopemptos a demandé si, dans la proposition ἵνα μὴ εἰς τέλος ἐρχομένη ὑποπιάζῃ με, le verbe ὑποπιάζῃ devait être prononcé βαρυτόνως ou περισπωμένως.

Quel est le sens de ces deux mots ? Περισπωμένως, employé assez fréquemment dans la littérature grammaticale, veut clairement dire «avec un accent circonflexe sur la dernière syllabe». Quant à βαρυτόνως, il signifie non pas, comme on pourrait s'y attendre, «avec un accent grave», mais plutôt «pas avec un accent aigu sur la dernière syllabe» ; le mot s'emploie notamment pour les verbes paroxytons (6).

Mais comment donc Théopemptos a-t-il pu demander s'il fallait prononcer ὑποπιάζῃ ou ὑποπιαζῇ ? Personne, à première vue, ne peut être tenté de considérer un verbe se terminant par -άζω ou -ίζω comme contracte.

A vrai dire, je ne vois qu'une seule solution pour comprendre la question : se rappeler d'abord qu'à l'époque byzantine il n'y a plus de différence de prononciation entre l'accent aigu et l'accent circonflexe ; ensuite, se rendre compte de ce que, dans la phrase évangélique, le verbe ὑποπιάζῃ est suivi de l'enclitique με. Tout s'éclaire alors si on a en tête ce que j'écrivais dans cette revue il y a quelques années à propos d'accentuations comme ἄλλό τι, ἔνθέν τοι, μέγά τι, οὐκ ἐτόλμά πω. De telles accentuations, non permises par les règles des grammairiens «classiques», sont relativement fréquentes à l'époque byzantine. Elles se sont introduites quand les gens, ne faisant plus de différence de prononciation entre accent aigu et accent circonflexe, ne sont plus parvenus à comprendre ou à justifier qu'il faille prononcer, comme le voudraient les règles classiques, d'une part δῶρόν τι et d'autre part δέον τι : pourquoi, de ces deux mots accentués identiquement sur l'avant-dernière syllabe, le premier, devant τι, voyait-il son

(5) Ceci semble faire allusion à la règle selon laquelle certains verbes, à certaines formes personnelles, sont accentués sur une syllabe différente selon qu'ils sont simples ou composés ; cf. J. VENDRYES, *Traité d'accentuation grecque* (= *Nouvelle collection à l'usage des classes*, 27), Paris, 1904, p. 127-132.

(6) Cf. le récent *Diccionario Griego-Español* redactado bajo la dirección de Francisco R. ADRADOS, t. III, Madrid, 1991, s. v. βαρύτονος. Les exemples sont tirés de Denys de Thrace, et le dernier établit même l'équivalence, dans la pratique, de παροξύτονος et de βαρύτονος : παροξύτονον δ καὶ βαρύτονον (*Dionysii Thracis Ars grammatica* ... edidit Gustavus UHLIG [= *Grammatici Graeci*, I, 1], Leipzig, 1883, p. 107-108). Hérodien emploie également βαρύτονος dans ce sens.

accent passer sur la dernière syllabe (7), tandis que dans le second l'accent ne bougeait pas ? Les deux possibilités existant dans la tradition et la plupart des gens ne parvenant plus à en rendre compte, la langue semble avoir réagi en spécialisant chacune des deux prononciations d'après le sens. J'écrivais ainsi en 1995 : «Le mot précédant l'enclitique va – telle est du moins l'hypothèse qui me paraît le mieux résumer les faits que j'ai observés – recevoir un accent d'enclise *si on veut le mettre en évidence*» (8). Si par contre on ne veut pas le mettre en évidence, l'accent reste sur la syllabe habituelle (9).

C'est ce phénomène, je pense, qui explique la question de Théopemptos. Fallait-il prononcer ὑποπιάζῃ με ou, pour insister sur le verbe – ce qui convient très bien au contexte (10) –, ὑποπιάζῄ με, ce qui équivaut à ὑποπιαζῇ με ?

Une seule difficulté, mineure me semble-t-il, semble rester : pourquoi Théopemptos a-t-il dit περισπωμένως et non ὀξυτόνως ? Je croirais que c'est parce qu'aucune forme verbale personnelle et plurisyllabique n'est oxytone et qu'au contraire nombreuses sont celles qui sont périspomènes. Ce que Théopemptos se demandait, c'est s'il ne fallait pas, peut-être, accentuer la syllabe -ζῃ et non le -α- ; il l'exprimait, à mon avis, comme il le pouvait. N'oublions pas qu'à son époque rares sont les manuscrits onciaux dans lesquels les accents sont indiqués de manière régulière ; il est dès lors possible que les règles des enclitiques aient été davantage connues des rhéteurs que des scribes.

Quoi qu'il en soit, nous sommes ici devant un passage traitant d'un sujet abordé rarissimement, un passage auquel je ne vois d'autre explication que les règles

(7) En effet, dans δῶρόν τι, seul le second accent était prononcé, le premier ne faisant qu'indiquer graphiquement quel est l'accent du mot quand il n'y a pas d'enclise. Il y a donc, à cause de l'enclise, un glissement de l'accent, comme en latin quand le mot *cúra*, s'il est suivi de *-que*, devient *curáque*, ou comme en français quand *je pórte* devient en cas d'inversion *porté-je*.

(8) *Notes de ponctuation et d'accentuation byzantines*, dans *Byzantion*, 65 (1995), p. 86.

(9) Pour quelle raison une accentuation caractéristique de l'enclise a-t-elle été liée à la mise en évidence ? J'ai émis l'hypothèse que c'est sous l'influence des particules περ et γε (on peut ajouter τοι) qui, restées vivantes à l'époque byzantine, sont toujours enclitiques (sauf en composition : τοίνυν, γοῦν, etc.) et attirent toujours l'attention sur le syntagme auquel elles sont liées.

(10) On peut le constater à deux traductions françaises, prises un peu au hasard, de la proposition ἵνα ... ὑποπιάζῃ με : «de peur qu'elle ne vienne jusqu'au bout me *rompre la tête*», et «pour qu'elle ne vienne pas sans fin me *rompre la tête*». La première vient de *La Sainte Bible*, Nouvelle édition publiée sous le patronage de la Ligue catholique de l'Evangile et la direction de S.Em. le Cardinal Liénart, Paris, 1952³, N.T. p. 96 ; la seconde, de *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, Paris, 1961, p. 1379. On conçoit facilement qu'à la lecture publique on veuille mettre un accent particulier sur «rompre la tête».

– non écrites, à ma connaissance, mais seulement vécues – qui semblent avoir été suivies dans de nombreux manuscrits par les copistes byzantins. Si mon interprétation est exacte, le texte montre que l'évolution dépistée dans la prononciation des enclitiques remonte au moins au VII[e] siècle.

KULeuven

J. NORET
32, rue du Zéphyr
B-1200 Bruxelles

ZUR VERWENDUNG VON ΛΟΙΜΟΣ BEI MICHAEL CHONIATES EP. 25

Der Brief Nr. 25 der Ausgabe Kolovou (1) ist einer von insgesamt sechs Briefen, die Michael Choniates im Zeitraum von ca. 1183 bis ca. 1198/99 an Theodosios Boradiotes sandte (2). Dieser Theodosios Boradiotes war 1179 bis 1183 Patriarch von Konstantinopel, bevor er auf die Insel Terebinthos im Marmarameer verbannt wurde, weil er mit der Ehe der Tochter des Andronikos I. mit dem Sohn des Manuel Komnenos nicht einverstanden war (3).

Der hier behandelte Brief Nr. 25 bietet zwar keine inhaltlichen Anhaltspunkte zur Datierung, kann jedoch durch seine Stellung im Briefcorpus in den Zeitraum zwischen 1183 und 1185 gesetzt werden (4). Zum Inhalt dieses nicht sehr langen Schreibens (5) : Choniates hat schon lange Zeit keinen Brief, nicht einmal einen kurzen, von Boradiotes erhalten. Er erinnert sich an die Worte des Patriarchen und sieht selbst ganz klar, dass es auf der Welt keine frommen und guten Menschen mehr gibt. Deshalb bittet er um eine neue Sintflut (δεόμεθα δευτέρου κατακλυσμοῦ), da, wenn schon nicht die ganze Welt, dann zumindest der Teil, den er bewohnt, verdorben ist. In Athen herrschen Neid (6), Hass und Lüge, darüber hinaus Ungerechtigkeit, Habsucht und Bruderhass, die er allesamt nicht genug beklagen kann.

(1) Michael Choniates, *Epistulae*, rec. F. Kolovou (*CFHB*, XLI), Berlin - New York, 2001.

(2) Die anderen Briefe sind die Nummern 9, 14, 22, 33 und 62 in der Ausgabe von Kolovou ; vgl. F. Ch. Kolovou, *Μιχαὴλ Χωνιάτης. Συμβολὴ στὴ μελέτη τοῦ βίου καὶ τοῦ ἔργου του. Τὸ Corpus τῶν ἐπιστολῶν*, Athen, 1999, S. 93-95, 176. Zu Nr. 9 vgl. A. Rhoby, *Ein Aristeides-Zitat bei Michael Choniates*, in *Göttinger Beiträge zur Byzantinischen und Neugriechischen Philologie*, 2 (2002), S. 79-82.

(3) Allg. zu Theodosios Boradiotes vgl. A. Kazhdan, *Theodosios Boradiotes*, in *ODB*, III 2052.

(4) Kolovou, *op. cit.*, S. 176.

(5) Michael Choniates, *op. cit.*, S. 63*f.

(6) Der φθόνος in Athen ist ein beliebter Topos im Œuvre des Michael Choniates, besonders die Kombination χρόνος-φθόνος. Vgl. Michael Choniates, *op. cit.*, S. 20,14 ; Sp. Lampros, *Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα I*, Athen, 1879/1880 (Nachdruck Groningen 1968), S. 159,28 u. 317,12.

Gegen Ende des Briefes findet sich eine Aussage, die von Kolovou im Regest zu Nr. 25 übergangen wurde, die aber dem Rezensenten Georgios Fatouros aufgefallen ist, ohne dass dieser jedoch näher darauf eingegangen wäre : Nach der Aufzählung der Übel in Athen meint Choniates, ἐν μέρει δ' εὐχῆς (7) ποιούμεθα μὴ μετασχεῖν τοῦ κακοῦ κατὰ τὴν μετάδοσιν τοῦ λοιμοῦ. Dazu Fatouros : „Ep. 25 : Michael wünscht sich, dass er bei der Pestepidemie (??) nicht angesteckt wird (8)."

Was ist zu dieser Passage zu sagen ? Eine konkrete Pestepidemie, aber auch jegliche andere Art von Seuche, für die λοιμός stehen könnte (9), ist auszuschließen. Der Satz, über den sich Fatouros Gedanken gemacht hat, muss vielmehr folgendermaßen übersetzt werden : „... versuche ich durch Gebet zu erreichen, mich nicht mit dem Übel anzustecken, so wie man sich mit der Pest infiziert." Durch diese Deutung wird klar, dass Choniates keine konkrete Pest- oder andere Seuchensituation meint. Mit κακόν, an dem er sich nicht anstecken möchte, sind die oben genannten negativen Eigenschaften in Athen, wie Neid, Ungerechtigkeit und Bruderhass, gemeint. Dass er λοιμός in Brief Nr. 25 nur im übertragenen Sinne verwendet, wird auch durch den Schlusssatz des Schreibens klar : Choniates bittet Boradiotes, dass dieser ihm nicht nur durch Gebete bezüglich seiner „Krankheit" helfe, sondern ihn auch öfter durch Briefe erfreue (... μὴ προσευχαῖς μόνον ἀντιλαμβάνου τῆς ἀσθενείας ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ συχνότερον παραμυθοῦ τοῖς γράμμασι). Somit wird die Absicht des Schreibens klar: Choniates geht es darum, seinen Korrespondenzpartner dazu zu bewegen, ihm öfter zu schreiben.

Abschließend ein paar Bemerkungen zum allgemeinen Gebrauch von λοιμός im Werk des Choniates. Von den sieben weiteren Belegen dieses Wortes, die ich in den Reden und Briefen finden konnte (10), beziehen sich drei auf die Schilderung der Pest bei Thukydides (II 48) (11). Die übrigen vier Stellen verwenden das

(7) εὐχαῖς Lampros, keine Angabe im App. bei Kolovou.

(8) G. Fatouros, *Rez. F. Kolovou, Michaelis Choniatae Epistulae*, in *BZ*, 95 (2002), S. 701-706 ; weitere Rezensionen der Choniates-Briefe von A. Rhoby, in *JÖB*, 52 (2002), S. 407-414 u. I. D. Polemis, in *Ἑλληνικά*, 53 (2003), S. 204-216.

(9) Vgl. D. Ch. Stathakopoulos, *Die Terminologie der Pest in byzantinischen Quellen*, in *JÖB*, 48 (1998), S. 1-7 (mit. weiterf. Lit.).

(10) Mit Hilfe des *TLG* (*Thesaurus Linguae Graecae*, unter http://www.tlg. uci.edu mit site licence).

(11) Michael Choniates, *op. cit.*, S. 32,29.33.34.

Wort (als Adjektiv) metaphorisch : οἱ λοιμοὶ πράκτορες ([12]) und ὁ λοιμὸς ἀνήρ ([13]) bzw. οἱ λοιμοὶ ἄνδρες ([14]).

A. RHOBY
Österreichische Akademie der Wissenschaften
Kommission für Byzantinistik
Postgasse 7/1/3
A-1010 Wien.

SUMMARY

Michael Choniates' epistle no. 25 (Kolovou) is addressed to Theodosios Boradiotes. In this letter Choniates expresses his hope not to be infected by the evil as someone might be infected by the plague (λοιμός). Therefore λοιμός here does not indicate a real plague as Fatouros assumed in his review of Kolovou's edition (*BZ*, 95 [2002]).

(12) MICHAEL CHONIATES, *op. cit.*, S. 50,60.
(13) LAMPROS, *op. cit.*, S. 210,19 ; 234,4.
(14) MICHAEL CHONIATES, *op. cit.*, S. 152,27.

PROJET SCIENTIFIQUE

LA LEMMATISATION DES SOURCES PATRISTIQUES ET BYZANTINES AU SERVICE D'UNE DESCRIPTION LEXICALE DU GREC ANCIEN

Les principes de formulation des lemmes
du *Dictionnaire Automatique Grec* (*D.A.G.*)

Le *Projet de recherche en lexicologie grecque* (= *Projet*) mené depuis 1991 à l'Institut orientaliste de l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve, Belgique), aborde l'étude du grec ancien par le biais de l'analyse de son vocabulaire, tel qu'il se manifeste dans les textes conservés et édités (1). Son objectif est de fournir les bases d'un dictionnaire électronique qui, compte tenu des particularités de la langue grecque et de la nature des sources, offrirait du lexique une description exhaustive (assurant un dénombrement complet des réalités lexicales observées) et homogène (assurant un traitement identique des mêmes réalités) ; il s'agit en fait de procurer aux hellénistes un «lexique lexicographique» le plus proche possible d'un «lexique linguistique» (2). La méthode suivie pour réaliser cet objectif s'articule autour de deux axes indissociables :

(1) Son intitulé complet est «Projet de recherche en lexicologie grecque : élaboration de concordances lemmatisées des auteurs grecs patristiques et byzantins» (direction : Prof. B. Coulie) ; cfr COULIE, *Lemmatisation* ; COULIE, *Thesaurus Patrum Graecorum* et KINDT, *Avancées* (cfr les *Abréviations bibliographiques*), ainsi que le site web à l'adresse http://tpg.fltr.ucl.ac.be. Ces travaux sont réalisés en collaboration avec le CENTAL, ex-CETEDOC (*Centre de Traitement Automatique du Langage* ; direction : Prof. C. Fairon ; cfr http://cental.fltr.ucl.ac.be).

(2) Pour reprendre des termes utilisés par D. Corbin dans CORBIN, *Morphologie*, p. 44.

- la *lemmatisation* des sources – les textes patristiques et byzantins – selon des principes explicites émanant d'une conception de la langue (travaux qui se concrétisent par la publication de concordances lemmatisées) (3) ;

- la constitution progressive d'un *dictionnaire électronique*, le *Dictionnaire Automatique Grec* (*D.A.G.*), rassemblant les données lexicales tirées des textes analysés.

La présente contribution illustre ces deux axes en redéfinissant la nature du *Projet* et en formulant les principes de lemmatisation propres au *D.A.G.* (4). Elle donne donc suite à l'article du Prof. B. Coulie publié dans cette revue en 1996 (5) et offre une synthèse et une mise à jour des principes formulés antérieurement mais dispersés dans les introductions des volumes du *T.P.G.* La *Bibliographie* et la *Liste des abréviations* précèdent les développements articulés en cinq chapitres : la *Définition du Projet* (I, §1-22) et les *Principes formels de lemmatisation* (II, §23-33) en fournissent les postulats de base et les règles générales ; les *Principes morpho-syntaxiques et sémantiques* (III, §34-44) montrent comment sont distingués les lemmes homographes ; les deux derniers chapitres abordent les cas particuliers liés à la classe morpho-syntaxique (IV, §45-89) et au statut lexical (V, §90-111) des mots.

Bibliographie

A = F.R. Adrados, *Diccionario Griego-Espagnol*, Madrid, depuis 1980.

Apothéloz, *Construction* = D. Apothéloz, *La construction du lexique français. Principes de morphologie dérivationnelle* (*L'essentiel français*), Paris, 2002.

B = A. Bailly, *Dictionnaire Grec Français*, rédigé avec le concours de E. Egger, éd. revue et corrigée par L. Sechan et P. Chantraine, 26e éd., Paris, 1963 (réimpr. 2000).

Bodson, *Index* = L. Bodson, *Aristote, De Partibus Animalium. Index Verborum. Listes de fréquence* (*Travaux publiés par le Centre Informatique de Philosophie et Lettres. Laboratoire d'Analyse Statistique des Langues Anciennes*, 17), Liège, 1990.

Browning, *Greek* = R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, 2e ed., Cambridge, 1983 (réimpr. 1999).

(3) Ces concordances sont publiées dans le *Thesaurus Patrum Graecorum* (*T.P.G.*), une sous-collection du *Corpus Christianorum* diffusée par Brepols Publishers (http://www.brepols.net ; http://www.corpuschristianorum.org).

(4) Cette contribution a fait l'objet d'un travail de D.E.A. présenté à l'Institut orientaliste de l'Université catholique de Louvain le 24 juin 2003. L'auteur tient à renouveler l'expression de sa gratitude envers tous les collègues et professeurs de la Faculté de Philosophie et Lettres, de l'Institut orientaliste et du CENTAL qui l'ont accompagné pendant la réalisation de ce travail.

(5) Coulie, *Lemmatisation*.

BRUNET, *Qui lemmatise* (6) = É. BRUNET, *Qui lemmatise dilemme attise*, dans *Lexicometrica*, 2 (2000), p. 1-19.

C = P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, 1968-1984.

CHANTRAINE, *Formation* = P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien* (*Société de linguistique de Paris. Collection linguistique de Paris*, 38), Paris, 1933 (réimpr. 1979).

CHANTRAINE, *Morphologie* = P. CHANTRAINE, *Morphologie historique du grec* (*Nouvelle collection à l'usage des classes*, 34), 2e éd., Paris, 1984.

Concordantia Herodotea = C. SCHRADER, *Concordantia Herodotea* (*Alpha-Omega*. Reihe A. *Lexika. Indizes. Konkordanzen zur klassischen Philologie*, 98, 1-5), Hildesheim, Zürich, New York, 1996.

Concordantia in Appianum = É. FAMERIE, *Concordantia in Appianum. Concordance d'Appien* (*Alpha-Omega*. Reihe A. *Lexika. Indizes. Konkordanzen zur klassischen Philologie*, 133, 1-3), Hildesheim, Zürich, New York, 1993.

Concordantia Thucydidea = C. SCHRADER, *Concordantia Thucydidea* (*Alpha-Omega*. Reihe A. *Lexika. Indizes. Konkordanzen zur klassischen Philologie*, 99, 1-4), Hildesheim, Zürich, New York, 1998.

CORBIN, *Morphologie* = D. CORBIN, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique* (*Linguistische Arbeiten*, 193), 2 vol., Tübingen, 1987 (réimpr. [Sens et Structure], Lille, 1991).

COULIE, *Lemmatisation* = B. COULIE, *La lemmatisation des textes grecs et byzantins : une approche particulière de la langue et des auteurs*, dans *Byzantion*, 66 (1996), p. 35-54.

COULIE, *Thesaurus Patrum Graecorum* = B. COULIE, *Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*, dans *Corpus Christianorum 1953-2003. Xenium Natalicium. Fifty Years of Scholarly Editing*, Turnhout, 2003, p. 169-172.

DENIS, *Concordance* = A.-M. DENIS, *Concordance des Pseudépigraphes d'Ancien Testament. Concordance. Corpus des textes. Indices*, Louvain-la-Neuve, 1987.

DUBOIS – DUBOIS, *Introduction* = J. DUBOIS, Cl. DUBOIS, *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire* (*Langue et langage*), Paris, 1971.

DUBOIS, *Dictionnaire* = J. DUBOIS, M. GIACOMO, L. GUESPIN, Ch. MARCELLESI, J.-B. MARCELLESI, J.-P. MÉVEL, *Dictionnaire de linguistique*, 2e éd., Paris, 2001.

E = H. ESTIENNE, *Thesaurus Graecae Linguae*, post editionem anglicam novis additamentis auctum, ordineque alphabetico digestum, tertio ediderunt C.B. HASE, G. DINDORF, L. DINDORF, Paris, 1831-1865 (réimpr. Graz, 1954).

(6) = http ://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/article/numero2.htm.

ÉVRARD – MELLET, *Méthodes quantitatives* = É. ÉVRARD, S. MELLET, *Les méthodes quantitatives en langues anciennes*, dans *Lalies*, 18 (1998), p. 109-155.

FAMERIE, *Appien* = É. FAMERIE, *Le latin et le grec d'Appien. Contribution à l'étude du lexique d'un historien grec à Rome* (*École Pratique des Hautes Études, IV^e section : Sciences historiques et philologiques*, III. *Hautes Études du Monde Gréco-Romain*, 24), Genève, 1998.

Le grand Gaffiot. Dictionnaire Latin Français, ed. F. GAFFIOT, nouvelle édition revue et augmentée sous la dir. de P. FLOBERT, Paris, 2000.

GAUDIN – GUESPIN, *Initiation* = F. GAUDIN, L. GUESPIN, *Initiation à la lexicologie française. De la néologie aux dictionnaires* (*Champs linguistiques. Manuels*), Bruxelles, 2000.

GÉRARD – KINDT, *Du* D.A.G. *au* D.D.G. = R. GÉRARD, B. KINDT, *D'un dictionnaire de lemmatisation (*D.A.G.*) à un dictionnaire dérivationnel du grec ancien (*D.D.G.*)*, dans *Le poids des mots. Actes des 7^èmes^ Journées internationnales d'Analyse Statistique des Données Textuelles*, 10-12 mars 2004, éd. par A. DISTER, C. FAIRON et G. PURNELLE, Louvain-la-Neuve, 2004, p. 488-495.

JANNARIS, *Grammar* = A.N. JANNARIS, *An Historical Greek Grammar Chiefly of the Attic Dialect* [...], Londres, 1897 (réimpr. Hildesheim, 1968).

JUSTI, *Namenbuch* = F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, Marburg, 1895 (réimpr. Hildesheim, 1963).

KEVERS – KINDT, *Vers un concordanceur* = L. KEVERS, B. KINDT, *Vers un concordanceur-lemmatiseur en ligne du grec ancien*, dans *L'Antiquité Classique*, 73 (2004) [sous presse].

KINDT, *Avancées* = B. KINDT, *Avancées dans le traitement automatique du grec ancien à l'U.C.L.. L'analyse des textes au service d'une description lexicale de la langue. Une description lexicale de la langue au service de l'analyse des textes*, dans *Lexicometrica*, numéro spécial «*Autour de la lemmatisation*» (dir. D. Labbé) (2003), p. 1-17 (7).

L = G.W.H. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford, 1961 (réimpr. 1968).

LEHMANN – MARTIN-BERTHET, *Introduction* = A. LEHMANN, F. MARTIN-BERTHET, *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie* (*Lettres Sup.*), Paris, 1998.

LEJEUNE, *Phonétique* = M. LEJEUNE, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* (*Tradition de l'humanisme*, 9), Paris, 1972.

LS = LIDDELL – SCOTT = H.G. LIDDELL, R. SCOTT, H.S. JONES, *A Greek-English Lexicon*, 9^e^ éd., Oxford, 1940 (réimpr. 1977, avec *Greek-English Lexicon. A Supplement*, ed. E. A. BARBER, Oxford, 1968), à compléter par *Greek-English Lexicon. Revised Supplement*, ed. G.W. GLARE, Oxford, 1996.

MANDILARAS = B.G. MANDILARAS, *The Verb in the Greek Non-Literary Papyri*, Athens, 1973.

(7) = http ://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/thema/thema1.htm.

MARTIN, *Sémantique* = R. MARTIN, *Sémantique et automate. L'apport du dictionnaire informatisé* (*Écritures Électroniques*), Paris, 2001.

MELLET – PURNELLE, *Atouts* (8) = S. MELLET, G. PURNELLE, *Les atouts multiples de la lemmatisation : l'exemple du latin*, dans *JADT 2002, 6èmes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles, Saint-Malo, 13-15 mars 2002*, vol. 2, Rennes, 2002, p. 529-538.

MELLET, *Lemmatisation* (9) = S. MELLET, *Lemmatisation et encodage grammatical : un luxe inutile ?*, dans *Lexicometrica*, 3 (2001), p. 1-5.

MORTUREUX, *Lexicologie* = M.-F. MORTUREUX, *La lexicologie entre langue et discours* (*Campus. Linguistique*), Paris, 1997.

MULLER, *Initiation* = Ch. MULLER, *Initiation à la statistique lexicale* (*Langue et langage*), Paris, 1968.

PB = W. PAPE, G.E. BENSELER, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Brunswig, 1870 (4e tir., 1911, réimpr. Graz, 1959).

PIRENNE-DELFORGE – PURNELLE, *Index* = V. PIRENNE-DELFORGE, G. PURNELLE, *Pausanias, Periegesis. Index Verborum. Listes de fréquence. Index Nominum* (*Travaux publiés par le Centre Informatique de Philosophie et Lettres. Laboratoire d'Analyse Statistique des Langues Anciennes*, 24 ; *Suppléments à Kernos*, 5), Liège, 1997.

PSALTES, *Grammatik* = S.B. PSALTES, *Grammatik der byzantinischen Chroniken* (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, 2. Heft), Göttingen, 1913 (réimpr. 1974).

REY-DEBOVE, *Étude* = J. REY-DEBOVE, *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains* (*Approaches to Semiotics*, 13), La Haye, Paris, 1971.

S = E.A. SOPHOCLES, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (From B.C. 146 to A.D. 1100)*, Cambridge (Massachusetts), 1887 (réimpr. New York, 1957).

SAUSSURE, *Cours* = F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, ed. Ch. BALLY, A. SECHEHAYE, A. RIEDLINGER, T. DE MAURO (*Payothèque*), Paris, 1974.

SCHMIDT = *Basilii Minimi in Gregorii Nazianzeni Orationem XXXVIII Commentarii*, ed. Th.S. SCHMIDT (*Corpus Christianorum. Series Graeca*, 46. *Corpus Nazianzenum*, 13), Turnhout, Leuven, 2001.

SCHWYZER, *Grammatik* = E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik*, vol. 1. *Allgemeiner Teil. Lautlehre. Wortbildung. Flexion* (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, II, 1, 1), Munich, 1968 ; E. SCHWYZER, A. DEBRUNNER, *Griechische Grammatik*, vol. 2. *Syntax und syntaktische Stilistik* (*Handbuch der Alter-*

(8) = http ://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/jadt/jadt2002/tocJADT 2002.htm.

(9) = http ://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/article/numero3.htm.

tumswissenschaft, II, 1, 2), Munich, 1966 ; E. SCHWYZER, D.J. GEORGACAS, *Griechische Grammatik*, vol. 3. *Register* (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, II, 1, 3), Munich, 1968.

ThAgMyr = B. COULIE et CENTAL, *Thesaurus Agathiae Myrinaei* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout [en préparation].

ThAmIc = B. COULIE et CETEDOC, *Thesaurus Amphilochii Iconiensis* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1994.

ThAstFirm = B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Asterii Amaseni et Firmi Caesariensis, Opera Omnia* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 2001.

ThAthAlex = B. COULIE, P. VAN DEUN et CENTAL, *Thesaurus Athanasii Alexandrini, Opera Omnia* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout [en préparation].

ThBasCaes = B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Basilii Caesariensis, Opera Omnia*. Pars I. *Introductio. Enumeratio Lemmatum et Formarum A-I*. Pars II. *Enumeratio Lemmatum et Formarum K-Ω* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 2002.

ThConcOec = B. COULIE et CETEDOC, *Thesaurus Conciliorum Oecumenicorum* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1998.

ThGrNaz = J. MOSSAY et CETEDOC, *Thesaurus Sancti Gregorii Nazianzeni*, vol. I. *Enumeratio Lemmatum, Orationes, Epistulae, Testamentum* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1990 ; J. MOSSAY, B. COULIE et CETEDOC, *Thesaurus Sancti Gregorii Nazianzeni*, vol. II. *Enumeratio Lemmatum, Carmina, Christus Patiens, Vita* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1991.

ThGrNys = B. COULIE, B. KINDT et CENTAL, *Thesaurus Gregorii Nysseni, Opera Omnia* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout [en préparation].

ThLeoCons = J. NORET et CETEDOC, *Thesaurus Leontii Presbyteri Constantinopolitani* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1992.

ThMenPro = B. COULIE et CENTAL, *Thesaurus Menandri Protectoris* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Louvain-la-Neuve, Turnhout [en préparation].

ThPhotCons = J. SCHAMP, B. KINDT et CENTAL, *Thesaurus Photii Constantinopolitani, Bibliotheca* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout [sous presse].

ThProcCaes = B. COULIE, B. KINDT et CETEDOC, *Thesaurus Procopii Caesariensis, De Bellis, Historia Arcana, De Aedificiis* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 2000.

ThPsNon, *Com.* = B. COULIE, J. NIMMO SMITH et CETEDOC, *Thesaurus Pseudo-Nonni, Commentarii in IV Orationes Gregorii Nazianzeni* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1999.

ThPsNonPan, *Paraphr.* = B. COULIE, L.F. SHERRY et CETEDOC, *Thesaurus Pseudo-Nonni quondam Panopolitani, Paraphrasis Evangelii S. Ioannis* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1995.

ThTheoConf = B. COULIE, P. YANNOPOULOS et CETEDOC, *Thesaurus Theophanis Confessoris*, vol. I. *Chronographia* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 1998 ; B. COULIE, B. KINDT, P. YANNOPOULOS et CETEDOC, *Thesaurus Theophanis Confessoris*, vol. II. *Index Nominum* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout, 2000.

ThTheoSim = A. DE SIENA et CENTAL, *Thesaurus Theophylacti Simocattae* (*Corpus Christianorum. Thesaurus Patrum Graecorum*), Turnhout [en préparation].

TOMBEUR, *Thesaurus* = *Thesaurus Linguae Scriptorum Operumque Latino-Belgicorum Medii Aevi*, Première partie. *Le vocabulaire des origines à l'an mil* ; vol. I. *Méthodologie et informatique : du texte aux analyses. Index général des lemmes* ; vol. II. *Index des lemmes selon les siècles et les genres littéraires. Index inverse des lemmes. Fréquences décroissantes* ; vol. III. *Index des formes et des lemmes*, ed. P. TOMBEUR, Bruxelles, 1996.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

act. = actif
adj. = adjectif
adv. = adverbe
anthr. = anthroponyme
aor. = aoriste
comp. = comparatif
conj. = conjonction
CP = Constantinople
D.A.G. = *Dictionnaire Automatique Grec*
dat. = datif
ethn. = subst. ou adj. ethnique
excl. = exclamation
fém. = féminin
gén. = génitif
impft = imparfait
ind. = indicatif
inf. = infinitif
lat. = latin
masc. = masculin
nom. = nominatif
par ex. = par exemple
part. = participe
parf. = parfait
pas. = passif
pers. = personne
pl. = pluriel
prép. = préposition
prés. = présent
pron. = pronom
sing. = singulier
s.l. = *sub lemmate*
subj. = subjonctif
subst. = substantif
sup. = superlatif
T.L.G. = *Thesaurus Linguae Graecae*
top. = toponyme
T.P.G. = *Thesaurus Patrum Graecorum*
s.v. = *sub verbo*
v. = verbe
vs = *versus*

I. DÉFINITION DU PROJET (§1-22)

1. La lemmatisation en grec ancien (§1-7). 2. Le *D.A.G.* (§8-15). 3. L'enquête lexicographique (§16-19). 4. Les principes d'économie et de fidélité (§20-22).

1. La lemmatisation en grec ancien

§1. La *lemmatisation* est l'opération par laquelle les formes d'un texte, ou d'un *corpus* de textes, sont classées sous le mot qui pourrait leur servir d'«entrée

lexicale» dans un dictionnaire. Cette entrée est appelée le *lemme*. Les méthodes de traitement automatique des langues permettent d'effectuer des dénombrements et des tris sur les mots d'un *corpus* afin d'y appliquer, ensuite, des traitements statistiques. Dans le cas des langues à flexion, le lemme permet de plus d'éviter de compter séparément les formes fléchies d'un même mot : les mots φωναῖς, φωνή et φωνῆς seront considérés comme les formes fléchies du seul lemme φωνή. Dans le cas du grec ancien, des *variations phonétiques*, *accentuelles* et *dialectales* accompagnent les variations flexionnelles et multiplient, parfois de manière sensible, le nombre des formes regroupées sous chaque entrée lexicale.

§2. Dans son état actuel, le *D.A.G.* rassemble 238 formes différentes du lemme γίγνομαι. Le paradigme de ce verbe n'est cependant pas encore complet ; seules les formes rencontrées dans le *corpus* des textes analysés y apparaissent. Les variations phonétiques sont illustrées par des formes du type ἐγίγνετο/ἐγίνετο ou ἐγίγνετ'/ἐγίνετ', les variations accentuelles par les couples γίγνεσθαι/γίγνεσθαί ou γίνεσθαι/γίνεσθαί, les variations dialectales par γιγνομένου ou γινομένου en face de γινομένοιο. Le lemme υἱός rassemble à lui seul trente-six formes différentes, de υἱός à υἱέεσσι ou υἱήσσιν. Ces variations affectent non seulement les mots soumis aux flexions nominales et verbales, mais aussi les invariables : l'adverbe ἀεί regroupe les quatre formes ἀεί, αἰεί, αἰέν et αἰές ; la préposition περὶ rasssemble les formes περί, πέρι et περ' ; la conjonction ἡνίκα apparaît sous les formes ἡνίκα, ἡνίκ' ou ἡνίχ'. Les quatre types de variations énoncés combinent de plus leur effets : sous la préposition πρόσω sont réunis les six formes πρόσω, πόρρω, προσωτέρω, πορρώτερον, πορρωτέρω et πορρωτάτω.

§3. Le lemme est souvent défini de manière métaphorique : il est «l'adresse» des formes qu'il rassemble ([10]), une «étiquette conventionnelle» ([11]), une «unité théorique [et] une forme arbitraire» ([12]), une «"entrée lexicale" du type "entrée de dictionnaire"» ([13]), la «forme de citation» d'un mot ([14]), une «forme canonique, [...] un artifice métalinguistique» ([15]), etc. Trois notions complémentaires émergent de ces définitions et déterminent l'essence du *lemme* :

(10) J. PRUVOST, *«Introductions» et «Manuels» de lexicologie (1995-1998) : un très bon cru à l'aube du XXIe s.*, dans *Cahiers de lexicologie*, 76 (2000), p. 194.

(11) REY-DEBOVE, *Étude*, p. 147 ; DUBOIS – DUBOIS, *Introduction*, p. 61 ; MELLET – PURNELLE, *Atouts*, p. 529 ; LEHMANN – MARTIN-BERTHET, *Introduction*, p. 1-2.

(12) DUBOIS – DUBOIS, *Introduction*, p. 61.

(13) TOMBEUR, *Thesaurus*, I, p. 28 ; COULIE, *Lemmatisation*, p. 37-38.

(14) APOTHÉLOZ, *Construction*, p. 11.

(15) GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 112.

- il est une «forme de regroupement» ([16]), afin de rassembler sous un même élément dénombrable les différentes formes qui s'y rapportent, et de rendre possibles tris et calculs ;

- il est une «forme de départ» ([17]), une forme censée être à la tête d'une série productive, que cette forme soit attestée ou non ;

- il est une «forme neutralisée du discours métalinguistique» ([18]), afin d'être utile à la description sans être affecté de toutes les transformations – dont l'inventaire reste à faire – que lui imposent les règles qui président aux variations flexionnelles, phonétiques, accentuelles ou dialectales.

§4. La lemmatisation peut être automatisée, au moins partiellement. Les *corpus* analysés sont alors normalisés afin que les textes reçoivent un format compatible aux systèmes de traitement informatique. À chaque étape de l'analyse, les informations relatives à la référence du mot dans le texte restent attachées aux formes ([19]).

Ces dernières sont ensuite classées sous les lemmes correspondants. En pratique, une suite de programmes compare les données lexicales du *corpus* étudié à celles d'un dictionnaire de référence ([20]) :

- une forme du *corpus* connue du dictionnaire est «reconnue» par le logiciel et reçoit le lemme qui lui correspond : φωναῖς, φωνή et φωνῆς *s.l.* φωνή ;

- une forme du *corpus* connue du dictionnaire mais faisant l'objet de plusieurs analyses est «reconnue» par le logiciel qui lui attribue les différents lemmes possibles ; c'est à celui qui lemmatise, le lemmatiseur, que reviendra la tâche de définir quel lemme est pertinent pour telle forme *in textu* : φωνῇ, φωνῆς et φωνῶν *s.l.* φωνή et φωνέω ([21]) ;

(16) R. Éluerd, *La lexicologie* (*Que sais-je ?*, 3548), Paris, 2000, p. 24-25 ; Brunet, *Qui lemmatise*, p. 1.

(17) Coulie, *Lemmatisation*, p. 38.

(18) Rey-Debove, *Étude*, p. 174, qui reprend les propos d'É. Benveniste à propos de l'infinitif français, cfr É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* (*Tel*), vol. 1, Paris, 1966, p. 255.

(19) Sur la préparation des données, cfr Coulie, *Lemmatisation*, p. 39-40.

(20) Sur la lemmatisation des sources classiques, cfr, par ex., Brunet, *Qui lemmatise* ; Mellet, *Lemmatisation* ; Mellet – Purnelle, *Atouts*. Sur les traitements applicables aux données lexicales qui en sont issues, cfr, par ex., Évrard – Mellet, *Méthodes quantitatives* ; S. Mellet, *Quelques réflexions sur l'exploitation statistique des données informatisées*, dans *Les Études Classiques*, 58 (1990), p. 105-113.

(21) Le logiciel ne tranche pas en faveur de tel ou tel lemme. En d'autres termes, dans son état actuel, il ne fait pas de sémantique, et la lemmatisation est dite «formelle», aspect qui sera détaillé ci-dessous ; sur les formes ou lemmes homographes, cfr §34-44. Un programme d'assistance à la désambiguïsation est actuellement mis au point au CENTAL par Mr L. Kevers ; cfr Kindt, *Avancées*, p. 10-12.

- une forme du *corpus* inconnue du dictionnaire n'est pas «reconnue» par le logiciel et ne reçoit aucune proposition de lemme ; c'est au lemmatiseur que reviendra la tâche de lui en attribuer un :

- si ce dernier existe déjà dans le dictionnaire, il l'attribue à la forme ;

- si la forme ne correspond à aucun lemme déjà enregistré, le lemmatiseur doit vérifier l'exactitude de la forme – car une forme présentant une coquille orthographique ne sera pas reconnue ([22]) – pour ensuite formuler un nouveau lemme adéquat.

La lemmatisation proposée par l'ordinateur demeure toujours partielle et provisoire, toujours sujette à d'éventuelles corrections, et, malgré le développement des technologies mises en œuvre, une intervention humaine demeure indispensable ([23]).

§5. Quand une analyse porte sur des *corpus* différents, les formes identiques issues des diverses sources étudiées doivent êtres représentées par les mêmes lemmes. La formulation de ces derniers doit donc reposer sur des règles strictes et durables assurant la cohérence interne de la description au-delà des œuvres traitées ou des personnes qui lemmatisent ; la lemmatisation implique la définition d'une *norme* explicite, d'un *standard* ([24]), comprenant, au minimum, la «désignation d'un dictionnaire» et «la liste des quelques cas où l'on entend s'écarter de la nomenclature (de ce dernier)» ([25]).

Le choix d'une norme, c'est-à-dire le choix du dictionnaire de référence, constitue une gageure. De nombreux outils lexicographiques sont à la disposition des hellénistes. Mais deux remarques doivent être formulées :

- aucun dictionnaire n'est vraiment *exhaustif* : les *corpus* dépouillés ne sont pas les mêmes d'un dictionnaire à l'autre et, pour une même source, les dénombrements ne sont jamais complets ;

- aucun dictionnaire n'est parfaitement *cohérent* : les dictionnaires fournissent des entrées différentes pour des mots rares ou des mots présentant plusieurs gra-

(22) Sur les fautes d'édition, cfr §109.

(23) GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 97.

(24) LABBÉ, *Analyse*, p. 7.

(25) MULLER, *Initiation*, p. 142-144. Cfr aussi, par ex., J. BAJARD, *De la Septante au Nouveau Testament. Approche quantitative de la Bible grecque*, dans *Le nombre et le texte. Hommage à Étienne Évrard = Revue Informatique et Statistique dans les Sciences Humaines*, 24 (1988), p. 20 (qui cite Ch. Muller) : «la qualité la plus assurée d'une norme lexicologique est de ne satisfaire personne, à commencer par celui qui l'a élaborée [...]. Ce qui importe, c'est de ne pas avoir à comparer entre eux des résultats obtenus avec des normes différentes, et surtout avec des normes que leurs auteurs n'ont pas jugé bon d'expliciter» ; BRUNET, *Qui lemmatise*, p. 3 ; ÉVRARD – MELLET, *Méthodes quantitatives*, p. 126-127 ; MELLET, *Lemmatisation*, p. 3.

phies, dégroupent ([26]) différemment les entrées homographes, enregistrent comme entrées lexicales des formes fléchies, etc. ([27])

Dans les dictionnaires traditionnels, les notions de «forme de départ» (qui permettrait de définir des règles pour formuler les lemmes de mots rares dont le nom. ou la 1ère pers. ne sont pas attestés dans les sources, et pour choisir le lemme des formes présentant plusieurs graphies), de «forme de regroupement» (qui permettrait de définir des règles pour distinguer les formes homographes, pour choisir entre un traitement homonymique ou polysémique d'un mot), et de «forme neutralisée du discours métalinguistique» (qui permettrait de distinguer ce qui doit être enregistré comme «entrée lexicale» et ce qui doit être classé sous une «entrée lexicale»), n'ont pas fait l'objet d'une étude linguistique préalable ([28]).

Pourtant, d'une manière assez générale, les auteurs choisissent leur dictionnaire de référence parmi les outils traditionnels, le *Greek-English Lexicon* dans la majorité des cas ([29]). Pour les lemmes particuliers (mots présentant plusieurs graphies, mots absents du dictionnaire choisi), ils fournissent un lemme déduit des formes attestées dans le *corpus* analysé. L'auteur de la concordance d'Appien écrit : «partant du principe que notre but était avant tout d'analyser la langue d'Appien et non de constituer un dictionnaire de référence, nous avons

(26) En lexicographie, le «dégroupement» correspond à l'attitude du lexicographe qui décide d'enregistrer deux entrées différentes pour des mots homographes. Il opte ainsi pour une analyse homonymique (qui distingue deux termes différents dans le même mot), et non polysémique (qui enregistre différents sens pour un même mot), motivant son choix par des critères linguistiques qui devraient être, en théorie, explicites.

(27) Pour une critique des dictionnaires en général, cfr CORBIN, *Morphologie*, p. 21-44 ; REY-DEBOVE, *Étude*, p. 60-64. Les dictionnaires de grec ancien n'ont pas encore fait l'objet d'examens analogues ; cfr cependant F.R. ADRADOS, E. GANGUTIA, J. LOPEZ FACAL, C. SERRANO AYBAR, *Introduccion a la lexicografia griega* (*Consejo Superior de Investigaciones Cientificas. Manuales y Anejos de «Emerita»*, 33), Madrid, 1977, p. 107-133 ; O. MASSON, *Pape-Benseleriana VIII. Remarques sur le Wörterbuch de W. Pape et C.E. Benseler (1863-1870)*, dans *Z.P.E.*, 42 (1981), p. 193-204.

(28) Dans le domaine de l'étude du français, certains linguistes n'ont pas hésité à parler de dictionnaires «athéoriques» en parlant des dictionnaires traditionnels (M. TEMPLE, *Pour une sémantique des mots construits* [*Sens et Structure*], Villeneuve d'Ascq, 1996, p. 25-27). Cette appellation est applicable aux dictionnaires du grec ancien.

(29) *Concordantia in Appianum*, I, p. XV ; DENIS, *Concordance*, p. XII ; cfr aussi BODSON, *Index*, p. V ; PIRENNE-DELFORGE – PURNELLE, *Index*, p. VI (pour des index lemmatisés) ; *a contrario*, l'introduction des concordances d'Hérodote et de Thucydide ne fait état d'aucun dictionnaire de référence et les principes de lemmatisation sont décrits en quelques lignes, cfr *Concordantia Herodotea*, I, p. XIV-XV ; *Concordantia Thucydidea*, I, p. VIII.

élaboré un système de lemmatisation qui tient compte de l'usage propre à cet auteur» ([30]). Dans ce cas, la lemmatisation ne dépasse pas le niveau du lexique propre au *corpus* analysé.

§6. Dans le cadre du *Projet*, les principes de lemmatisation se basent sur une conception différente de la langue et de son lexique. En aval de l'opposition saussurienne entre *langue* et *discours*, les lexicologues et lexicographes établissent la distinction entre *lexèmes* et *vocables* ([31]). Les lexèmes sont les représentants des vocables au niveau de la langue. L'ensemble des lexèmes d'une langue ou d'un *corpus* en constitue le *lexique*. Les vocables sont les actualisations discursives des lexèmes. Ils constituent le *vocabulaire* d'un *corpus* et, en tant qu'unités du discours, ils sont les seules réalités tangibles et directement dénombrables. Les lexèmes demeurent donc des abstractions, car, pour former le tissu d'un texte, «aucun auteur ne s'exprime en lemmes» ([32]).

Pour les concepteurs du *Projet*, la dichotomie entre langue et discours d'abord, entre lexèmes et vocables ensuite, est également assumée au niveau des *lemmes* et des *formes*. Chaque analyse d'un *corpus* génère des données lexicales qui, rassemblées, nourrissent le dictionnaire de référence, en l'occurrence le *D.A.G.* Toutes les données lexicales nouvelles, lemmes et formes, fruits d'une analyse antérieure, y sont incorporées. Enrichi par ces matériaux, le dictionnaire est utilisé pour des comparaisons ultérieures qui, elles aussi, amènent leur lot de nouveautés.

La formulation d'un nouveau lemme ne se base plus simplement sur les formes attestées dans la source analysée mais sur toutes les formes censées relever du même lemme et accessibles dans l'ensemble des sources, une approche holistique de la forme en *discours* permettant de définir un lemme pertinent en *langue*. Le lemme n'est plus ici une «étiquette des formes», mais une «étiquette du lexème». La comparaison des lemmes du *D.A.G.* à ceux des concordances lemmatisées de Thucydide et d'Hérodote permet d'illustrer ce fait : les mots ἀβουλίαν et ἀβουλίην sont classés sous le lemme ἀβουλία, ἡ dans celle de Thucydide et sous ἀβουλίη, ἡ dans celle d'Hérodote ([33]) ; le *D.A.G.* connaît les

(30) *Concordantia in Appianum*, p. XVIII ; É. FAMERIE, *Appien. Histoire romaine. Index nominum* (*Travaux publiés par le Centre Informatique de Philosophie et Lettres. Série du Laboratoire d'Analyse Statistique des Langues Anciennes*, 25), Liège, 1998, p. VIII ; une déclaration analogue figure dans PIRENNE-DELFORGE – PURNELLE, *Index*, p. VI.

(31) Pour une description de cette «opposition saussurienne», cfr GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 15-16 et 170-172 ; MORTUREUX, *Lexicologie*, p. 5-6 et 11-12.

(32) COULIE, *Lemmatisation*, p. 37.

(33) *Concordantia Thucydidea*, I, p. 1 ; *Concordantia Herodotea*, I, p. 1.

deux formes mais n'enregistre que le seul lemme ἀβουλία. De la même manière, dans les concordances précitées, un lemme δέω rassemble les formes de δέω «lier» et δέω «manquer» ([34]). Le *D.A.G.* distingue δέω (δήσω) pour δέω «lier» et δέω (δεήσω) pour δέω «manquer». La lemmatisation se situe alors au niveau de la langue ([35]).

Ce *modus operandi* permet d'accomplir des dénombrements complets pour les sources abordées (ce qui justifie le nom de *Thesaurus* donné aux concordances lemmatisées publiées) et de garantir un traitement homogène, quasi au cas par cas, tant des lemmes déjà enregistrés que des lemmes nouveaux.

§7. La lemmatisation reste une opération qui réclame rigueur et patience ([36]). Elle représente un coût certain régulièrement mis en évidence ([37]). La méthode présentée dans ces lignes, qui tire profit des analyses précédentes pour améliorer peu à peu la rentabilité des analyses futures, réduit sensiblement ce coût. Elle suppose aussi remplies trois conditions :

- le *D.A.G.* doit être bâti sur une structure souple et ouverte : le *D.A.G.* est un *dictionnaire électronique* (§8-15) ;
- l'ensemble des sources disponibles doit faire l'objet d'un examen apportant les éléments nécessaires et suffisants pour la formulation pertinente des nouveaux lemmes : une *enquête lexicographique* – organisée en quatre volets – permet de prendre connaissance du comportement d'un mot dans cet «ensemble des sources disponibles» (§16-19) ;
- les principes de lemmatisation doivent être explicites : c'est l'objet principal de cet article.

2. Le *D.A.G.*

§8. Comme le montre le *tableau 1*, les textes déjà analysés et les textes en cours de traitement, mis bout à bout, constitueraient un *corpus* de 4.284.343 mots-occurrences ([38]).

(34) *Concordantia Herodotea*, I, p. 473-476 ; *Concordantia Thucydidea*, I, p. 367-369.

(35) Sur la distinction des lemmes homographes dans le *D.A.G.*, cfr §34-44.

(36) TOMBEUR, *Thesaurus*, I, p. 56.

(37) BRUNET, *Qui lemmatise*, p. 3 et 18-19 ; MELLET, *Lemmatisation*, p. 4.

(38) La dénomination des chantiers renvoie aux *Thesauri* ; la rubrique *Autres* rassemble les données chiffrées relatives aux textes étudiés sans avoir été finalisés par un *Thesaurus* ou ayant fait l'objet d'une concordance publiée dans une autre collection, c'est-à-dire : le vocabulaire des pseudépigraphes de l'*Ancien Testament* (DENIS, *Concordance*) ; le vocabulaire d'Appien (II^e s. ; *Concordantia in Appianum*) ; le vocabulaire de la *Vita Silvestri Romani* (*B.H.G.* 1628-1629 ; = F. COMBÉFIS, *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi*, Paris, 1660, p. 258-336) ; le vocabulaire des *Commentaires* de Basile le Minime (X^e s.) sur le *Discours* XXXVIII de Grégoire de Nazianze (= SCHMIDT ; pour le texte grec, cfr

Les lemmatisations successives ont permis d'en extraire 174.758 formes différentes classées sous 33.874 lemmes. La majorité des sources traitées relève de la patristique (2.787.998 occurrences, dont 2.027.998 issues des textes des Pères Cappadociens, soit 47,33% de la totalité du *corpus*) et de l'historiographie byzantine (803.094 occurrences, soit 18,74% de la totalité du *corpus*). Ces lemmes et ces formes constituent respectivement la macrostructure et la microstructure ([39]) du dictionnaire de référence, base de la lemmatisation dans le cadre du *Projet*.

Tableau 1 : nombre d'occurrences, de lemmes et de formes dans les différents chantiers réalisés ou en cours de traitement.

Chantiers	Occurrences	Lemmes	Formes
ThAgMyr (VI^e s.)	66.659		
ThAmIc (IV^e s.)	38.740	4.158	9.989
ThAstFirm (Astérius) (IV^e-V^e s.)	48.174	5.479	13.799
ThAstFirm (Firmus) (IV^e-V^e s.)	4.181	1.130	1.894
ThAthAlex* (IV^e s.)	760.000		
ThBasCaes (IV^e s.)	707.853	14.843	68.867
ThConcOec (*varia*)	27.011	2.986	6.638
ThGrNaz, I (IV^e s.)	268.327	10.506	41.617
ThGrNaz, II (IV^e s.)	153.723	9.854	31.304
ThGrNys* (IV^e s.)	807.000		
ThLeoCons (VI^e s.)	30.819	3.679	8.329
ThMenPro (VII^e s.)	29.990		
ThPhotCons* (IX^e s.)	347.145	17.158	54.184
ThProcCaes (VII^e s.)	292.552	7.982	28.997
ThPsNon, *Comm.* (VI^e s.)	20.248	2.818	5.579
ThPsNonPan, *Paraph.* (V^e-VI^e s.)	23.391	3.389	7.356
ThTheoConf (VIII^e-IX^e s.)	131.948	8.692	22.448
ThTheoSim (VII^e-VII^e s.)	78.874		
Autres	313.398		
Total général	4.284.343		
Total Cappadociens	2.027.998		
Total historiens**	803.094		

p. 2-119 ; la lemmatisation a fourni l'index exhaustif de l'édition, p. 121-194) ; le vocabulaire de la *Vie des saints Jason et Sosipatros* (X^e s. ; *B.H.G.* 776 ; = B. KINDT, *La version longue du récit légendaire de l'évangélisation de l'île de Corfou par les saints Jason et Sosipatros. Entre mythe et réalité*, dans *A.B.*, 116 [1998], p. 253-295 ; pour le texte grec, cfr p. 260-295). L'astérisque (*) signale des données provisoires ; deux astérisques (**) indiquent que, pour les historiens, les œuvres autres qu'historiographiques (lettres, traités, poèmes) ne sont pas prises en compte dans l'établissement du nombre d'occurrences.

(39) Sur ces deux notions, cfr REY-DEBOVE, *Étude*, p. 21, 114 et 148 ; GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 110-112.

§9. Le *D.A.G.* est un dictionnaire électronique stucturé en une base de données relationnelle. Par rapport aux dictionnaires «papier» traditionnels, un dictionnaire électronique présente une structure souple et ouverte comprenant, au moins, trois avantages : possibilité d'extension ; possibilité de révision ; possibilité d'extraction ([40]).

1. *Possibilité d'extension* : chaque lemmatisation amène son lot de formes nouvelles et de lemmes nouveaux. Le *tableau 2* fournit la proportion de nouveaux lemmes et de nouvelles formes acquis au terme de chantiers récents et indique dans quelle mesure cela a permis d'accroître le *D.A.G.* Une procédure permet de mettre à jour le dictionnaire qui, enrichi de données lexicales nouvelles, renouvellera ses comparaisons sur des bases plus larges.

Tableau 2 : proportion des nouveaux lemmes et des nouvelles formes dans quelques chantiers récents et taux d'accroissement du D.A.G.

Chantiers	Occurrences	Lemmes	Nouveaux lemmes	Accroissement du *D.A.G.*	Formes	Nouvelles formes	Accroissement du *D.A.G.*
ThTheoConf	131.948	8.692	2.927	9,58%	22.448	9.466	5,95%
ThConcOec	2.701	2.986	707	2,26%	6.638	1.583	0,99%
ThPsNon	20.248	2.818	341	1,08%	5.579	1.616	1,00%
ThProcCaes	292.552	7.982	2.281	6,73%	28.997	12.437	7,12%
ThBasCaes	707.853	14.843	3.014	9,89%	68.867	13.381	9,34%
ThPhotCons*	347.145		4.521	13,32%	18.525		13,00%

Étant susceptible de s'enrichir sans limite, la nomenclature du *D.A.G.* peut accueillir les noms propres, les numéraux et leurs dérivés respectifs ([41]), mots négligés dans les dictionnaires «papier» traditionnels car susceptibles de provoquer un accroissement exponentiel de leur macrostructure ([42]). En grec ancien, les noms propres fournissent par dérivation ou composition :

(40) Sur ces trois notions, cfr G. GROSS, *Élaboration d'un dictionnaire électronique*, dans *B.S.L.*, 94 (1999), p. 114 et, pour les termes employés, MARTIN, *Sémantique*, p. 61-66 ; R. Martin ajoute la *possibilité de synthèse avec d'autres ouvrages informatisés*, ce qui correspondrait, dans le cas actuel, à la compatibilité du dictionnaire avec d'autres outils, en l'occurrence le concordanceur-lemmatiseur et les modules de désambiguïsation ou de caractérisation morphologique des lemmes. Cfr aussi M. ZOCK, J. CARROLL, *Les dictionnaires électroniques*, dans *Traitement automatique des langues*, 44/2 (2003), p. 7-8.

(41) Sur le traitement des numéraux dans le *D.A.G.*, cfr §66-71.

(42) Pour une illustration des conséquences de la présence des noms propres, et de leurs dérivés, sur l'accroissement de la nomenclature des dictionnaires, cfr REY-DEBOVE, *Étude*, p. 69-70, 88-90 et 94 ; V. TOLÉDANO, D. CANDEL, *Dérivation suffixale de toponymes : étude d'un terrain propice à la création lexicale*,

- des noms communs tirés, originellement, de toponymes ([43]) : Ἀττικισμός, Λακωνισμός, Σκυθισμός ;
- des noms communs tirés d'anthroponymes : Μανιχαϊσμός, Ὠριγενιασμός;
- des adjectifs tirés de toponymes : φιλαθήναιος ;
- des adjectifs tirés d'anthroponymes : Αἰσώπειος, Δαυϊδικός, Ἰσοκρατικός, Κυρίλλειος, Λυσιακός, Μιθριδάτειος, ψευδαντωνῖνος, Ὠριγενιαστής ;
- des adverbes tirés de toponymes : Αἰγυπτιστί, Λυκαονιστί, Ὀλυμπίαζε ;
- des adverbes tirés d'anthroponymes : Δημοσθενικῶς ;
- des verbes tirés de toponymes : ἀττικίζω, ἐξαττικίζω, ὑπεραττικίζω, διονυσιάζω, ἰωνίζω ;
- des verbes tirés d'anthroponymes : πλατωνίζω ; φιλιππίζω, φιλωνίζω (< Φίλων), μακκοάω (< Μάκκω selon Suidas).

Quant aux numéraux, ils produisent par dérivation ou composition :
- des noms communs : πεντηκοντάρχος ;
- des adjectifs : δεκαδικός ; τεταρταῖος ; τριαδικός ;
- des adverbes : πεντάκις ; τριακοντάκις ;
- des verbes : τριάζω.

Une description globale du lexique doit prendre en compte ces créations lexicales.

2. *Possibilité de révision* : chaque lemmatisation permet de tester la pertinence de la formulation des lemmes. Certains usages d'une forme, négligés dans un premier temps, peuvent justifier la correction d'un lemme ou l'attribution d'une forme à un autre lemme : l'index des noms propres tiré de la concordance de la *Chronique* de Théophane le Confesseur corrige le lemme Μακεδονία en Μακεδονία (τοπ.), afin d'établir une distinction entre le lemme toponymique «la Macédoine» et le lemme anthroponymique Μακεδονία (προσ.) «Macédonie», mots attestés dans l'œuvre de Procope de Césarée traitée après celle du chroniqueur ; le lemme Ἄνται, ethnique ([44]) du peuple des Antes, est corrigé en Ἄντης, sur base d'attestations rencontrées au singulier, également chez

dans *Meta*, 47 (2002), p. 120-121 (pour des dérivés toponymiques) ; sur le statut des noms des «êtres de fiction», en général, cfr MARTIN, *Sémantique*, p. 27, et, dans le cas du grec (noms de divinités, noms de héros), PIRENNE-DELFORGE – PURNELLE, *Index*, p. X.

(43) Dans ces lignes, la définition des toponymes demeure, du moins pour l'instant, très large. Cette notion rassemble tant les noms de lieu que les appellations relevant de l'orographie et de l'hydrographie.

(44) L'appellation «ethnique» regroupe tous les noms ou adjectifs désignant un peuple ou les habitants d'une région. Les ethniques sont, dans la majorité des cas, dérivés d'un toponyme.

Procope de Césarée ([45]) ; l'entrée Βεϊουδαές, plus proche de l'étymon hébreux *Bê Iûdâê* ([46]), remplacera le lemme Βεϊουδές, forme attestée dans la *Chronique* de Théophane le Confesseur traitée antérieurement.

L'évolution du *Projet* justifie parfois une révision des principes de lemmatisation. Ainsi, pour le traitement des verbes supplétifs, les règles formulées jadis suivaient partiellement celles du *Greek-English Lexicon* ([47]) : λέγω, ἔρω et εἶπον étaient dégroupés (de même que ὁράω et εἶδον, et ἐσθίω, ἔδω et φαγεῖν), mais ἦλθον, δραμοῦμαι et οἴσομαι étaient regroupés respectivement sous ἔρχομαι, τρέχω et φέρω. Les formes du type ὄπωπα ne faisaient cependant pas l'objet d'une entrée lexicale particulière et étaient classées sous ὁράω, contrairement au dictionnaire de référence explicitement proposé. Ces principes de lemmatisation, débouchant sur une représentation lexicographique peu satisfaisante dans le cadre d'un traitement automatique, ont donc été revus.

3. *Possibilité d'extraction* : les données lexicales du *D.A.G.* sont interrogeables soit à partir des lemmes, soit à partir des formes. Ce dernier mode d'interrogation permet d'atteindre, par exemple, les formes supplétives ne faisant pas directement l'objet d'une «entrée lexicale» ([48]).

Un projet en cours de développement décrit la constitution morphologique de l'ensemble des lemmes. Il vise à dénombrer les morphèmes constitutifs des mots et à mettre en relation les lemmes présentant des morphèmes communs, tout en tenant compte des problèmes posés par les allomorphes (10.500 lemmes ont déjà été traités, soit 30,99% de l'ensemble) ([49]). Le *D.A.G.* devient ainsi un dictionnaire dérivationnel interrogeable sur base des morphèmes (thèmes, suffixes, préverbes, préfixes, radicaux) constitutifs des lemmes. Dans la foulée de ce nouveau projet, les lemmes ont également été munis d'une caractérisation de leur classe morpho-syntaxique (30.826 lemmes ont été traités, soit 91% de l'ensemble) ([50]). Enfin, certaines catégories de lemmes (les mots rares, les formes supplétives, les lemmes défectifs) ont été marquées d'indices spéciaux pouvant également intervenir dans les requêtes formulées par un utilisateur.

§10. Enrichi au fil des analyses successives, le *D.A.G.* devient un dictionnaire décrivant l'ensemble du lexique grec indépendamment des genres littéraires (épopée, poésie lyrique, tragédie, comédie, éloquence, etc.), de la nature des

(45) Cfr ThTheoConf, II, p. IX-XI ; ThProcCaes, p. XIII-XIV.

(46) *R.E.*, V, col. 196-197 (Stuttgart, 1897), *s.v. Beiudaes*.

(47) ThGrNaz, I, p. XIV.

(48) C'est un des avantages du dictionnaire électronique sur le dictionnaire «papier» traditionnel : un apprenant cherchant le sens de la forme *yeux* dans un dictionnaire, ne trouvera pas ce mot, ni même un renvoi à «œil» (GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 112).

(49) GÉRARD – KINDT, *Du* D.A.G. *au* D.D.G.

(50) L'analyse flexionnelle est encore, quant à elle, à l'état de projet.

sources (sources littéraires transmises par la tradition manuscrite, sources documentaires, épigraphiques ou papyrologiques, etc.), ou de leur datation (d'Homère à la fin de l'empire byzantin). Comme le montre le *tableau 3*, le *D.A.G.* affecte une proposition de lemme à plus de 90% des occurrences rencontrées dans les chantiers récents.

Tableau 3 : proportion des occurrences reconnues et des occurrences ayant reçu plus d'une proposition de lemme.

Chantiers	Occurrences	Occurrences reconnues	%	Occ. avec prop. de lemme >1	%
ThAstFirm	48.174	44.618	92,62	5.147	10,68
ThAstFirm	4.181	3.807	91,05	402	9,61
ThBasCaes	707.853	664.353	93,85	83.351	11,77
ThPhotCons	347.182	321.147	92,50	38.465	11,07
ThTheoSi	78.791	71.376	90,58	7.972	10,11
ThAgMyr	66.659	60.376	90,57	6.303	10,43
ThMenProt	29.990	27.624	92,11	3.392	12,27

§11. Cette estimation optimiste doit cependant être nuancée car le nombre de formes recevant plusieurs propositions de lemme atteint désormais les 10%, ce qui accroît considérablement la tâche du lemmatiseur. De plus, les logiciels utilisés ne reconnaissant que ce qu'ils connaissent, des formes très «communes» peuvent encore manquer au *D.A.G.*, même après de nombreuses analyses : la forme γιγνομένῃ n'y a été introduite qu'à la suite du traitement des textes de Basile de Césarée (*Thesaurus* paru en 2002), les formes γεγενημέναι et ἀγαγούσης n'ont été rencontrées pour la première fois que lors de l'analyse des textes de la *Bibliothèque* de Photios (*Thesaurus* prévu en 2004), alors que les lemmes γίγνομαι et ἄγω regroupaient déjà, respectivement, 238 et 140 formes différentes.

§12. Le *D.A.G.* peut être dès à présent appliqué à des sources d'époque classique, car les textes patristiques déjà analysés se caractérisent par un grand nombre d'occurrences, d'un point de vue quantitatif, et, du point de vue qualitatif, par une langue fortement classicisante ([51]), empreinte d'un purisme peu perméable

(51) À ce propos, cfr, par ex., E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig, Berlin, 1915-1918 (réimpr. Stuttgart, 1971), p. 550-572 ; C. FABRICIUS, *Der sprachliche Klassizismus des griechischen Kirchenväter : ein philologisches und geistesgeschichtliches Problem*, dans *J.A.C.*, 10 (1967), p. 187-199 ; *Handbook of Classical Rhetoric in the Hellenistic Period. 330 B.C.-A.D. 400*, ed. S.E. PORTER, Leyden, New York, Cologne, 1997, p. 633-670 (= chapitre 21. *The Greek Christian Writers*, par W. KINZIG).

aux innovations propres à la langue parlée connues dès l'époque hellénistique ([52]). Quand les données lexicales du *D.A.G.* sont confrontées au vocabulaire du *Contre Ératosthène* de Lysias ([53]), 78 formes ne reçoivent pas de proposition de lemme, mais seuls sept lemmes manquent : δυσκολαίνω, εἰσαρπάζω, Εὐφίλητος, Θεσμοφόρια, 'Οῆθεν, ὑποπέμπω et ψιμυθιόω.

§13. Des sources plus récentes ont justifié ou justifieront la création d'entrées telles que Γραικός à côté de Ἕλλην ([54]), κοντάριον à côté de δόρυ, λουλούδι à côté de ἄνθος, ou τέντα à côté de σκηνή, ce dernier lemme produisant par dérivation τεντόω à côté de σκηνόω ([55]). L'évolution de la langue, lorsqu'elle produit de nouveaux paradigmes flexionnels, sera perceptible par l'évolution du lexique. Le subst. ψάρι, historiquement issu de ὀψάριον ([56]), le nominatif πατέρας (au lieu du classique πατήρ) ([57]), ou la particule ἄς, dérivée par syncope de la forme ἄφες (du lemme ἀφίημι) ([58]), font l'objet d'entrées distinctes. Ces trois mots «nouveaux» ne relèvent plus du même paradigme flexionnel et morphosyntaxique que ceux dont ils sont issus. Mais étant formelle, la lemmatisation ne tire pas parti de la syntaxe : les participes εἰσελθών et συνλαβών, qui déterminent la forme γυνή dans un papyrus du IV^e^ s. ap. J.-C., seront lemmatisés sous εἰσέρχομαι et συλλαμβάνω ([59]) ; dans l'expression ἡμεῖς βλέποντα, le participe invariable βλέποντα conservera le lemme βλέπω ; la forme πάντων restera classée sous le lemme πάς même si, *in textu*, elle détermine un subst. féminin, comme dans l'expression ἐκ πάντων τῶν ἐν τῇ Ἰνδίᾳ γυναικῶν ([60]).

§14. Les principes de lemmatisation contribuent à normaliser la formulation des lemmes, ce qui revient, dans le cas du grec, à classiciser la graphie des «entrées lexicales» du dictionnaire. C'est la raison pour laquelle une lecture cor-

(52) Sur cette notion, cfr BROWNING, *Greek*, p. 49-50.

(53) Cette analyse, réalisée à titre expérimental, est basée sur le texte de l'édition d'U. Albini (*Lisia, I discorsi*, ed. U. ALBINI, Florence, 1955, p. 6-16).

(54) ThConcOec, p. XIII.

(55) Pour les formes τέντας et τεντώσας, cfr par ex. les §16 et 17 de l'*Histoire byzantine* de Doukas (XV^e^ s.) (= *Ducae Michaelis Ducae Nepotis Historia Byzantina*, ed. I. BEKKER [*C.S.H.B.*], Bonn, 1834, p. 17, l. 13 et p. 72, l. 20).

(56) C 846, *s.v.* ὄψον.

(57) Cfr ὁ πατέρας dans la Recensio F de l'*Historia Alexandri Magni*, 34 (5) (= *Ps.-Kallisthenes : Zwei mittelgriechische Prosa-Fassungen des Alexanderromans*. Teil I. ed. A. LOLOS [*Beiträge zur Klassischen Philologie*, 141], Königstein/Ts., 1983, p. 152, l. 21).

(58) MANDILARAS, *Verb*, p. 291, §680 (2).

(59) MANDILARAS, *Verb*, p. 335, §877.

(60) Cfr, au III^e^ s. ap. J.-C., les *Actes de Thomas*, 116 (= *Acta Apostolorum Apocrypha*. Volumen I. Pars II. *Acta Philippi et Acta Thomae accedunt Acta Barnabae*, ed. M. BONNET, Leipzig, 1903 [réimpr. Hildesheim, 1972], p. 226, l. 7-8) ; ces illustrations s'inspirent de celles fournies dans BROWNING, *Greek*, p. 57, 59 et 64.

recte des données lexicales doit aborder tant la macrostructure (l'ensemble des lemmes relevés en langue) que la microstructure (l'ensemble constitué des formes attestées en discours, et de toutes les informations qui y sont attachées).

§15. À côté des dictionnaires généraux (ceux de H. Estienne, d'A. Bailly, de H.G. Liddell et R. Scott, et de F.R. Adrados), des ouvrages spécialisés offrent aux chercheurs le vocabulaire grec des époques romaine et byzantine. Les outils édités jadis par E.A. Sophocles, plus récemment par E. Trapp ([61]), restreignent leur nomenclature sur base de la date d'attestation des mots, et établissent une liste, plus ou moins complète selon les sources dépouillées, des vocables connus à ces époques. Ils reconstituent ainsi «une image du lexique byzantin», mais non celle «du lexique des Byzantins». Ce dernier est un ensemble composite, formé de vocables attestés depuis l'époque classique, de termes nouveaux (dérivés du grec ou empruntés) et, immanquablement, de mots classiques non attestés dans les sources conservées et qui n'apparaissent que dans les témoignages postérieurs réputés tardifs. Appliqué à un *corpus* très large, le *D.A.G.* contribuera, au fil des analyses, à décrire plus nettement ce «lexique des Byzantins». «Aucun dictionnaire existant n'est fondé sur une vue aussi large de la langue grecque, seule perspective permettant d'éviter, dans le traitement de textes d'époques et de genres différents, des incohérences qui empêcheraient leur comparaison» ([62]). À terme, le *D.A.G.* permettra «d'évaluer l'ensemble des sources grecques à la même aune» ([63]).

3. L'enquête lexicographique

§16. La formulation du lemme repose sur une *enquête lexicographique* qui suggère une méthode d'approche de l'«ensemble lexical de référence» ([64]), c'est-à-dire l'ensemble des sources disponibles et accessibles, ce qui constitue la partie encore visible du *discours*. Dans le cadre du *Projet*, cette enquête est organisée en quatre volets :

- la consultation des dictionnaires «papier» traditionnels ;
- l'examen des sources ;
- l'utilisation des ressources électroniques ;
- l'application des *principes d'économie* et de *fidélité au texte de l'édition*.

(61) *Lexikon zur byzantinischen Gräzität besonders des 9.-12. Jahrhunderts*, ed. E. TRAPP, Vienne, depuis 1994.

(62) ThGrNaz, I, p. XIII.

(63) B. KINDT, recension du ThTheoConf dans *Le Muséon*, 111 (1998), p. 245.

(64) Pour reprendre les termes utilisés par É. Famerie dans FAMERIE, *Appien*, p. 255-259.

Ces investigations permettent de rassembler les informations utiles non seulement à la formulation du lemme, mais aussi à la rédaction de notices précisant :

- l'inventaire des graphies ;
- la motivation du choix du lemme ;
- la justification des corrections apportées aux éditions ;
- les remarques sur la fréquence ou l'usage des formes ;
- des *realia*, etc. (65)

§17. L'élaboration du dictionnaire électronique ne peut se passer de *la consultation des dictionnaires «papier» traditionnels* ; cette première étape de l'*enquête lexicographique* fournit des informations de premier ordre à propos du mot analysé, à savoir :

- la ou les graphie(s) rencontrée(s) dans les sources ;
- le ou les sens enregistré(s) ;
- les dégroupements effectués pour distinguer les entrées lexicales homographes : pour la forme διώνυμον, par exemple, ce premier examen amène le lemmatiseur à poser deux entrées lexicales afin de distinguer διώνυμος (διά) «dont le nom se répand au loin», de διώνυμος (δίς) «avec deux noms» (cfr B 526, *s.v.* 2 δι-ώνυμος / 1 δι-ώνυμος ; LS 441, διώνυμος I et διώνυμος II) (66). Aucun lemmatiseur, aussi compétent soit-il, ne maîtrise en permanence l'ensemble de ces connaissances pour les mots qu'il est amené à analyser (67).

L'enquête doit impérativement s'étendre à plusieurs ouvrages car, d'un dictionnaire à l'autre, la représentation fournie des multiples sens attestés, des différentes graphies rencontrées, et des dégroupements présente des différences parfois sensibles, ainsi :

- pour le mot Κάμπανος, par ex., la situation est la suivante :
  - B 1015, une seule entrée Καμπανοί, ῶν (οἱ), «les Campaniens» ;
  - LS 873, une seule entrée καμπανός, ὁ, «weighing-machine» ;
  - PB 613, une entrée Καμπανία sous laquelle apparaît Καμπανοί, et une entrée Καμπανός *Eigenn.* (*sic*).

Le *D.A.G.* enregistre trois entrées différentes : καμπανός, pour «weighing-machine» ; Καμπανός (ὁ), pour «Campanus» (anthr.) ; Καμπανός (Καμπανία), pour «Campanien, de Campanie» (ethn.), les sources attestant une «forme de départ» pour chacun de ces trois lemmes.

- le *Dictionnaire Grec Français* et le *Greek-English Lexicon* fournissent deux représentations lexicographiques sensiblement différentes de l'entrée ἀλέκτωρ :

(65) Ces notices sont publiées dans les *Index des lemmes particuliers* des *Thesauri*, cfr ThTheoConf, I, p. XVIII-XXVI ; ThProcCaes, p. XV et XXIV-XXIX ; ThAstFirm, p. XVI-XIX ; ThBasCaes, I, p. XXXV-L.

(66) Les références aux dictionnaires sont réduites à la première lettre du nom du ou des auteurs, cfr les *Abréviations bibliographiques* en début d'article.

(67) Cfr COULIE, *Lemmatisation*, p. 36 et 46-47 ; cfr aussi ci-dessous, §37.

- B 74	1 ἀλέκτωρ [...]	1 (ἀ priv.) «vierge»
		2 (ἀ cop.) «époux»
	2 ἀλέκτωρ [...]	«coq» [...] (*cfr* ἀλέκω ?)
- LS 62	ἀλέκτωρ (A) [...]	I. «cock» II. «husband»
	ἀλέκτωρ (B) [...]	(ἀ priv., λέγω) = ἄλεκτρος

Aucun des deux dictionnaires ne justifie le regroupement du mot ἀλέκτωρ «époux» avec ἀλέκτωρ «vierge» ou avec ἀλέκτωρ «coq». Le *D.A.G.*, sur base des principes formels, enregistre trois lemmes distincts : ἀλέκτωρ (χωρίς) pour ἀλέκτωρ «vierge», ἀλέκτωρ (ἅμα) pour ἀλέκτωρ «époux», et ἀλέκτωρ (ἀλέξω) pour ἀλέκτωρ «coq» ([68]).

§18. La lemmatisation insère le vocabulaire d'un auteur dans le lexique de la langue. La formulation des nouveaux lemmes doit donc se baser sur un large *examen des sources*, embrassant l'ensemble des manifestations encore disponibles du mot étudié. À l'issue d'un examen limité aux textes de Procope de Césarée, le lemme Βυζακηνός aurait été formulé au pluriel, Βυζακηνοί, comme dans PB 232. Le singulier attesté dans les autres sources justifie pourtant une entrée lexicale au singulier ([69]). Cette approche permet aussi de réaliser l'inventaire des différentes graphies de certains mots et d'en définir le paradigme. L'enquête menée préalablement à la définition du lemme anthroponymique perse Ζαδέσπρας a permis de voir que ce nom présentait trois paradigmes flexionnels différents : Ζαδέσπρας (acc. Ζαδέσπραν ; gén. Ζαδέσπρα) ; Ζαδεσπράτης (acc. Ζαδεσπράτην ; gén. Ζαδεσπράτου) ; Ζαδεσπράμ (indéclinable) ([70]).

Toutes les manifestations conservées de la langue peuvent être prises en compte. En plus des sources littéraires, l'analyse doit s'ouvrir aux sources hagiographiques ([71]) ou juridiques ([72]), aux commentaires d'auteurs ou aux scholies ([73]), aux documents épigraphiques — qu'ils relèvent de l'*instrumentum*

(68) Description qui rejoint celle fournie dans A I 141.

(69) ThProcCaes, p. X-XI.

(70) JUSTI, *Namenbuch*, p. 384, *s.v. Zātsparham*.

(71) Le lemme Σίβερις (fleuve) est déduit des formes Σίβεριν de Procope de Césarée et des formes Σίβεριν et Σιβέρεως issues d'une source hagiographique (ThProcCaes, p. X).

(72) Le lemme πισκινή est déduit des formes πισκιναί de Procope de Césarée et des formes πισκίνη d'Hippolyte et πισκίνης des *Basiliques*, une source juridique (LVIII, 21, *Περὶ πηγῆς = Basilicorum Libri LX.* Series A. Volumen VII. *Textus Librorum LIII-LIX*, ed. H.J. SCHELTEMA, N. VAN DER WAL [*Scripta Universitatis Groninganae*], Groningen, 1974, p. 2701, l. 3).

(73) Le singulier Δάκης, pour l'ethnique des Daces, apparaît dans une scholie des *Guêpes* d'Aristophane (ThProcCaes, p. X, note 29).

publicum ([74]) ou de l'*instrumentum domesticum* ([75]) —, papyrologiques ([76]), voire numismatiques ([77]).

§19. L'examen des sources doit tirer profit de *l'utilisation des ressources électroniques* (bases textuelles, analyseurs lexicaux et grammaticaux) désormais disponibles :

- le CD ROM #E du *T.L.G.* ([78]) ;
- le CD ROM #7 du *P.H.I., Greek Documentary Texts* ([79]) ;
- les ressources du *Greek Morphological Analysis* du *Perseus Project* ([80]).

Ces réalisations font désormais partie des outils de consultation, au même titre que les dictionnaires «papier» traditionnels. Elles partagent cependant les mêmes défauts : elles ne sont pas exhaustives et sont conçues sur des *corpus* différents, à partir de présupposés et avec des objectifs qui leur sont propres. Les lemmes Ὕψις, Σίβερις et ἐπιδημιουργός (cités dans les notes précédentes) ne figurent pas dans la base textuelle du *T.L.G.* Ces ressources n'étant pas lemmatisées, une interrogation formulée sous la forme <σερουι> visant à obtenir les occurrences du mot Σέρουιος (l'anthroponyme latin *Servius*), ne fournira pas les occurrences orthographiées avec -β- au lieu de -ου- (du type Σέρβιος), ni la forme Ἐρουίου rencontrée chez Photios dans l'expression «Ἐρουίου

(74) La «forme de départ» du lemme ἰχθυόβρωτος apparaît dans une inscription de Smyrne (G. DITTENBERGER, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, vol. III, Leipzig, 1920 [réimpr. Hildesheim, 1960], p. 129, n° 997, l. 7.) ; celle du lemme ἐπιδημιουργός, enregistré au pluriel dans les dictionnaires car les sources littéraires ne l'attestent qu'au pluriel, est déduite de la forme ἐπιδαμιοργόν (*sic*) d'une inscription dorienne (ThProcCaes, p. X) ; le nominatif du lemme Ἀριστόβροτος apparaît sur une inscription de Rhodes (V. KONTORINI, *Inscriptions inédites de Rhodes*, II, Athènes, 1989 [en grec avec titre et résumé en français], p. 48, G, l. 6) ; le lemme Σίλουινος est déduit des formes Σιλουῖνον et Σιλβίνου lues sur des inscriptions de Termessos et de Scythopolis (ThBasCaes, I, p. XLVII).

(75) Le nominatif du lemme anthroponymique Ὕψις apparaît sur l'inscription d'un vase grec du VI[e] s. av. J.-C. (ThBasCaes, I, p. XLIX).

(76) La forme de départ du lemme ἐλεφαντηγός, lue chez Photios, apparaît sur un papyrus de la collection Petri (J.P. MAHAFFY, *On the Flinders Petrie Papyri. Transcriptions, Commentaries, and Index*, Part. II [*Royal Irish Academy. Cunningham Memoirs*, 9], Dublin, 1893, p. 135, n°40, a, l. 26).

(77) Le nominatif du lemme toponymique Ἄνισα apparaît sur une légende monétaire (ThBasCaes, I, XXXVI).

(78) M. PANTELIA, *"Νοῦς into Chaos" : the Creation of the Thesaurus of the Greek Language*, dans *International Journal of Lexicography*, 13 (2001), p. 1-11 ; cfr aussi l'adresse http://tlg.uci.edu.

(79) Cfr http://132.236.125.30/default.htm.

(80) Cfr http://www.perseus.tufts.edu.

Τυλλίου». Quant à l'analyseur morphologique du *Perseus Project*, il a le *Greek-English Lexicon* pour base lexicale. Une interrogation sur Κιθαρίζων, un toponyme arménien attesté chez Procope de Césarée, fournit une analyse relative au v. κιθαρίζω ; le *Greek-English Lexicon* prend en compte le vocabulaire de Procope de Césarée, mais n'enregistre pas systématiquement les noms propres ([81]).

4. Les principes *d'économie* et de *fidélité*

§20. Toutes les occurrences d'un *corpus* analysé sont censées recevoir un lemme. Les principes *d'économie* et de *fidélité* correspondent au besoin d'apporter une réponse pragmatique à certaines difficultés, tout en respectant les principes de lemmatisation ainsi que le choix des éditeurs, sans préjuger du caractère productif ou systématisable du lemme ([82]). Le premier principe décrit évite de créer un lemme pour une forme exceptionnelle. Le second autorise la création d'un lemme ou d'un «lemme-forme» sans remonter à une «forme de départ» *stricto sensu*. Dans les deux cas, les notices lexicologiques publiées dans les *Thesauri* motivent les options prises pour chaque lemme. Si des éléments nouveaux complètent une analyse antérieure, il est toujours possible de revoir la formulation d'un lemme lors d'une mise à jour du *D.A.G.*

§21. Le *principe d'économie* permet de classer sous un seul lemme des formes présentant des graphies ou des formes dérivationnelles ou flexionnelles exceptionnelles, souvent uniques, que le lemmatiseur ne considère pas comme productives :

- στομαχῶντες *s.l.* στομαχέω (et non *στομαχάω, inconnu par ailleurs ; cfr ThBasCaes, I, p. XLVII.) ;
- δυσμενῆ *s.l.* δυσμενέων (et non δυσμενέω, inconnu par ailleurs ; cfr ThAstFirm, p. XVI) ;
- Μελιττέων *s.l.* Μελιτεύς (cfr ThAstFirm, p. XVII) ;
- Ἑλληνοποντίων *s.l.* Ἑλλησπόντιος (et non *Ἑλληνοπόντιος, inconnu par ailleurs ; cfr ThBasCaes, p. XXXIX) ;
- Νουμιδίων *s.l.* Νουμίδης (et non *Νουμίδιος, inconnu par ailleurs ; cfr ThProcCaes, p. XXVII), etc.

Ce *principe d'économie* sera aussi invoqué pour définir les principes de lemmatisation relatifs aux mots défectifs ou aux mots dont le paradigme fait appel à des formes supplétives (cfr §98-107).

(81) ThProcCaes, p. LXI ; le texte de l'historien, ἐν φρουρίῳ, ὅπερ Κιθαρίζων καλοῦσιν, ne présente par ailleurs aucune ambiguïté.

(82) Dans ces lignes et celles qui suivent, l'adjectif «systématisable» est utilisé au sens fort du terme indiquant la possibilité de faire entrer une unité dans le «système de la langue».

§22. Le *principe de fidélité à l'édition* permet de créer un lemme pour une forme exceptionnelle car «[les éditeurs] gardent en définitive la responsabilité des textes qu'ils ont fournis» ([83]) :

- chez Astérius (ThAstFirm, p. XVII), la forme ἐνευλογισθήσονται a reçu pour «forme de départ» un lemme ἐνευλογίζομαι, non attesté, mais défini sur base de l'existence d'une série productive de v. composés comprenant les éléments ἐν- ou εὐ- à l'initiale et λογίζομαι comme second élément (εὐλογίζεσθαι et ἐνευλογεῖσθαι étant attestés dans les sources) ;

- μοιχιαίαν *s.l.* μοιχιαῖος ; la forme *in textu*, chez Basile de Césarée (ThBasCaes, p. XLIII-XLIV), pourrait justifier une correction en μοιχιδίαν. Pour être régulier, le lemme μοιχιαῖος devrait dériver d'un substantif *μοιχία absent des dictionnaires (comme βία → βίαιος) ([84]) ;

- chez Photios, une forme anthroponymique Δόκιον, apparaissant dans l'expression «πρὸς Δόκιον», est lemmatisée Δόκιος, bien qu'il puisse s'agir soit d'une erreur ou d'un diminutif (forme hypocoristique) pour Προσδόκιον.

Les *lemmes-formes*, conservant le texte de l'édition, relèvent de ce principe (cfr §93, 3) :

- ἀνακαινήσασαν *s.l.* ἀνακαινήσασαν, lemme-forme, car aucun v. du type *καινέω n'est attesté dans les sources. La correction ἀνακαινίσασαν aurait été possible (ThBasCaes, p. XXXV). Mais le lemmatiseur n'est pas l'éditeur, et le *principe de fidélité à l'édition* permet de conserver la forme controversée ;

- ὥρθρωσαν *s.l.* ὤρθρωσαν, lemme-forme, l'entrée proposée dans LS 1250 renvoyant à une forme unique et mal attestée (ThBasCaes, p. L).

II. Principes formels de lemmatisation (§23-33)

1. Variations formelles justifiant la création d'un lemme (§23-27). 2. Variations formelles ne justifiant pas la création d'un lemme (§28-33).

1. Variations formelles justifiant la création d'un lemme

§23. La lemmatisation se fonde d'abord sur une *analyse formelle* : toutes les formes issues d'un même mot sont classées sous un même lemme. Tel qu'il est actuellement conçu, le programme de reconnaissance des formes se base sur les mots du *corpus* analysé, ces mots étant définis comme autant de «séquences de

(83) Tombeur, *Thesaurus*, I, p. 19 ; ThGrNaz, I, p. IX.

(84) D'autres exemples de graphies en -ίδιος *vs* -ιαῖος existent. En face des formes ἐπινυκτίδιος et προμετωπίδιος enregistrées dans le *D.A.G.*, une interrogation du *T.L.G.* fournit νυκτιαῖος et περιμετωπιαῖος. L'entrée κατανωτίδιος du *Greek-English Lexicon* (LS 903) est accompagnée de la remarque «*v.l.* -ιαῖος».

caractères séparées par des blancs». Opérant mot à mot, il ne tient pas compte de l'environnement dont la forme est extraite, il ne résout pas les ambiguïtés (quand une forme fait l'objet de plusieurs propositions de lemme) et n'analyse pas comme un tout les locutions constituées de plusieurs mots.

§24. Le lemme est formulé en ionien-attique classique – dialecte servant de norme –, au nom. sing. pour les formes relevant de la flexion nominale, adjectivale ou pronominale, à l'act. ind. prés. 1ère pers. sing. pour les formes relevant de la flexion verbale. Les *variations phonétiques*, *accentuelles* et *dialectales*, neutralisées, ne justifient pas la création d'un lemme distinct :

- les voyelles consécutives ne sont pas contractées : ἀγαθουργίαν *s.l.* ἀγαθοεργία ; ἀνάπλουν *s.l.* ἀνάπλοος (et non ἀνάπλους) ; ὗϊδοῦν *s.l.* ὗϊδέος (et non ὗϊδοῦς) ; ὁράσθε *s.l.* ὁράω (et non ὁρῶ) ; les adjectifs en -κλῆς ont un lemme oxyton en -κλεής (δυσκλεής), les anthroponymes un lemme paroxyton en -κλέης (Περικλέης) ([85]) ;

- les voyelles en *hiatus* sont surmontées d'un tréma : κακοποιία *s.l.* κακοποιΐα ;

- les consonnes consécutives, en frontière de morphèmes ([86]), sont assimilées : ἐνεχείρισα *s.l.* ἐγχειρίζω ; κατόψεται *s.l.* καθοράω ; συνεκινεῖτο *s.l.* συγκινέω ; συνελήφθην *s.l.* συλλαμβάνω ; κρύβδην ; etc.

§25. Des mots proches les uns des autres mais mettant en œuvre des procédés dérivationnels différents font l'objet d'entrées distinctes (de tels cas apparaissent dans toutes les classes morpho-syntaxiques) :

- *subst.* : ἀντέρεισμα *vs* ἀντέρεισις, ὀλολυγή *vs* ὀλόλυγμα *vs* ὀλολυγμός ([87]) ; παροδίτης *vs* πάροδος (ὁ) ;

- *anthr.* : Τατζάτιος *vs* Τατζάτης, Ἀρτασήρας *vs* Ἀρτασήριος, Ἑκατόμνως *vs* Ἑκάτομνος ;

- *surnom* : Τριφύλης *vs* Τριφύλιος ;

- *ethn.* : Πεπουζηνοί *vs* Πεπουζιανοί *vs* Πεπουζίται ([88]) ;

- *top.* : Γράσση *vs* Χράσις ; Νισίβη *vs* Νίσιβις ; Σαρδώ *vs* Σαρδανία *vs* Σάρδος ([89]) ; Τομέα *vs* Τόμις ; Τύανος *vs* Τύανα ;

- *adj.* : ἄσωμος *vs* ἀσώματος ; βλακώδης *vs* βλακικός ; ἰσαῖος *vs* ἶσος ;

(85) Ces substantifs et adjectifs contractes ont pour lemme une forme non contractée même s'il s'agit d'une graphie caractérisée comme «poétique», «épique» ou «ionienne» dans les dictionnaires (par ex. Ἱεροκλέης dans B 960).

(86) Les graphies du type χερρο- issues de χέρσος ou de ses composés, constituant un atticisme, ne sont donc pas assimilées au niveau des lemmes, cfr B 2135 ; C 1255, *s.v.* χέρσος.

(87) Les entrées ὀλολυγή et ὀλολυγμός sont regroupées dans E VI 1902.

(88) ThBasCaes, I, p. XLV.

(89) ThTheoConf, I, p. XV.

Εὐτυχηταί *vs* Εὐτυχιανός *vs* Εὐτυχιανιστής *vs* Εὐτυχιανικός ;

- *adv.* : ἀστενάκτως *vs* ἀστενακτί ;

- *v.* : ἀνταιχμαλωτίζω *vs* ἀνταιχμαλωτεύω ; στερέω *vs* στερίσκω.

§26. Deux lemmes s'imposent aussi quand une forme déclinable s'oppose à une forme indéclinable (90) : ἀββάς *vs* ἀββά, πάππας *vs* πάππα, ῥαββίς *vs* ῥαββί (pour des subst.) ; Δανίηλος *vs* Δανίηλ, Ἰάκωβος *vs* Ἰακώβ, Ἴσαμος *vs* Ἴσαμ, Καργαρίγας *vs* Καρδαρηγάν, Οὔμαρος *vs* Οὔμαρ (91), Ζαδέσπρας *vs* Ζαδεσπράτης *vs* Ζαδεσπράμ (pour des anthr.), Ἱεροσόλυμα *vs* Ἱερουσαλήμ (pour des top.).

§27. La création d'un nouveau lemme est également justifiée quand l'évolution sémantique d'un mot est accompagnée d'un changement du paradigme morpho-syntaxique : ἄνθος (ὁ) «bruant» (oiseau) vs ἄνθος (τό) «ce qui croît, ce qui pousse, une pousse [...], fleur» (92).

2. Variations formelles ne justifiant pas la création d'un lemme

Variations dialectales (§29). Variations diachroniques (§30). Variations phonétiques (§31). Variations accentuelles (§32). Variations orthographiques (§33).

§28. En tant que «forme de départ» et «forme neutralisée du discours métalinguistique», le lemme est exempt des variations formelles propres aux mots en discours. Les marques casuelles, modales et temporelles n'apparaissent pas, les marques de genre et de nombre sont effacées. Un lemme unique regroupe les formes marquées d'une variation dialectale (propre à une région ou à un genre littéraire), diachronique, phonétique, accentuelle ou orthographique. Les lignes qui suivent en établissent un inventaire non exhaustif, certes (il ne s'agit pas d'écrire une grammaire), mais basé sur les formes et lemmes effectivement rencontrées dans les chantiers traités et enregistrés dans le *D.A.G.* Le classement adopté correspond à la nature des informations fournies par les dictionnaires et les grammaires pour justifier ces variations.

§29. Le lemme revêt une forme exempte de *variation dialectale*. Peuvent être cités et illustrés comme ne justifiant pas la création d'un nouveau lemme :

1. Des atticismes :

- la particule démonstrative -ί (93) : μονονουχί *s.l.* μονονού ; οὑτοσί et τουτονί *s.l.* οὗτος ; οὐχί *s.l.* οὐ ; τοιονδί *s.l.* τοιόσδε ; ὡδί *s.l.* ὧδε

(90) ThTheoConf, I, p. XI.

(91) ThTheoConf, I, p. XV.

(92) Cfr B 162, *s.v.* 1 ἄνθος et 2 ἄνθος et LS 140, *s.v.* ἄνθος (A) et (B), mais C 89, *s.v.* ἄνθος.

(93) Sur cette appellation, cfr CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 126, §135 et LEJEUNE, *Phonétique*, p. 317, §364 ; «déictique» dans ThTheoConf, I, p. XI ; «paragogicum» dans JANNARIS, *Grammar*, p. 161, §574.

- la graphie -ττω pour -ζω : ἁρμόττειν *s.l.* ἁρμόζω ([94]) ; σφαττόμενοι et ἐπικατασφάττει *s.l.* σφάζω ([95]) et ἐπικατασφάζω.

- la graphie -ττ- pour -σσ- ([96]) : θάλαττα *s.l.* θάλασσα, ἐφύλαττε *s.l.* φυλάσσω ;

- l'assimilation de -ρσ- en -ρρ- ([97]) : ἄρρενα *s.l.* ἄρσην, θάρρει *s.l.* θάρσος ; μυρρίναις *s.l.* μυρσίνη ; χερρονήσου *s.l.* χερσόνησος ;

- les formes relevant de la déclinaison attique ([98]) : νεώς *s.l.* ναός ; λεώς *s.l.* λαός (et ses composés, par ex. Μενέλεως *s.l.* Μενέλαος) ; sur la métathèse de quantité, cfr §31, 1 ;

- autres cas rencontrés : ἄττα *s.l.* τις ; ὀστρείων *s.l.* ὄστρεον ([99]) ; πισύρων *s.l.* Ν-τέσσαρες ; σεύτλῳ *s.l.* τεύτλον et σεύτλιον *s.l.* τεύτλιον ([100]) ; τήμερον *s.l.* σήμερον ([101]) ; σμύραινα *s.l.* μῦραινα ; σμικρός *s.l.* μικρός ([102]).

2. Des ionismes :

- la transformation d'un *alpha* long en η après certaines voyelles ou *rhô* : δυομέναν *s.l.* δύω (δύνω) ; σπείρημα *s.l.* σπείραμα ; πέτρη *s.l.* πέτρα ;

- la psilose ([103]) : ἀνδανέεις *s.l.* ἀνδανάω.

- l'allongement ([104]) : μουνογενοῦς *s.l.* μονογενής ; μοῦνος *s.l.* μόνος ; οὖλον (*sic*, avec psilose) *s.l.* ὅλος.

- la graphie ξυν- pour συν- ([105]) : ξυγγελῶν *s.l.* συγγελάω ; ξυμμαχία *s.l.* συμμαχία ; ξυναγούσης *s.l.* συνάγω ;

(94) Forme présentée comme «attique c. ἁρμόζω» dans B 271.

(95) Forme présentée comme «néo-att.» dans B 1879 ; JANNARIS, *Grammar*, p. 223, §873. Le *Dictionnaire Grec Français* enregistre deux entrées pour ἁρμόζω et ἁρμόττω mais une seule pour σφάζω. Dans le *Greek-English Lexicon*, les deux entrées sont enregistrées pour les deux verbes, mais celles en -ττω (cfr respectivement LS 243 et 1737-1738) ne contiennent qu'un renvoi vers celles en -ζω (cfr respectivement LS 244 et 1739).

(96) Le lemme en -σσ- est créé si cette seule forme est attestée, cfr ThGrNaz, I, p. XV. LEJEUNE, *Phonétique*, p. 105, §94 : divergences dans le traitement des groupes composés d'une dentale ou d'une gutturale et de la semi-voyelle *-y-.

(97) LEJEUNE, *Phonétique*, p. 125, §119 : divergences entre l'attique et l'ionien, hésitation dans la κοινή.

(98) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 43-45, §25 ; JANNARIS, *Grammar*, p. 118, §323-326

(99) E VI 2318 ; LS 1264.

(100) ThBasCaes, I, p. XLVIII.

(101) LEJEUNE, *Phonétique*, p. 109, §100.

(102) LEJEUNE, *Phonétique*, p. 120, §113 : *sm- ancien conservé à l'initiale de quelques termes. Mais l'anthroponyme reste Σμῖκρος.

(103) LEJEUNE, *Phonétique*, p. 92, §82.

(104) LEJEUNE, *Phonétique*, p. 158-159, §159 : «effacement de w» et «allongement compensatoire d'une voyelle brève qui précède».

(105) ThGrNaz, I, p. XV ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 73, §61.

- la graphie ἐσ- pour εἰσ- : ἐσβολή *s.l.* εἰσβολή, ἐσβάλλειν *s.l.* εἰσβάλλω ([106]) ;

- les formes d'impft et d'aor. thématique en -σκ-ον ne créant pas une nouvelle série productive, ne justifient pas la création d'un lemme ([107]) : ζώεσκες *s.l.* ζάω ; ποθέεσκες *s.l.* ποθέω ; ὠδίνεσκε *s.l.* ὠδίνω ;

- autres cas rencontrés : μαργαρίδαι *s.l.* μαργαρίτης ([108]).

3. Des dorismes :

- Ζανός et Ζῆνα *s.l.* Ζεύς ([109]) ;

- 'Αγεμωνίαν *s.l.* ἡγεμονία ; σάμερον *s.l.* σήμερον ([110]) ;

- κάρρων (= κρείσσων) *s.l.* ἀγαθός ([111]).

4. Des formes «épiques» ou «poétiques» :

- gén. en -αο ([112]) : 'Αντηνορίδαο *s.l.* 'Αντηνορίδης ; Κρονίδαο *s.l.* Κρονίδης ;

- gén. en -οιο ([113]) : ὕμνοιο *s.l.* ὕμνος ; ἀμωμήτοιο *s.l.* ἀμώμητος ;

- des cas de métathèse de quantité, cfr §31, 1 ;

- des cas de métathèse consonantique : πόρσω *s.l.* πρόσω ;

- des cas de flexions avec alternance de degré du radical ([114]) : ἀνέρας *s.l.* ἀνήρ ;

- nom. pl. en -ες : τοκέες *s.l.* τοκεύς ;

- autres cas rencontrés : ἀλεγεινήν *s.l.* ἀλγεινός ([115]) ; ἐνί *s.l.* ἐν ([116]) ; πτολεμίζων *s.l.* πολεμίζω ; πτολέμοιο *s.l.* πόλεμος.

5. Remarque : les mots propres à un seul dialecte auront cependant un lemme propre, même si leur forme est explicable par la linguistique historique : βανά (béotien) pour γυνή ([117]) ; δάνος (ὁ) (macédonien) pour θάνατος ([118]) ; στίλπων (mot sybarite) ([119]).

(106) ThTheoConf, I, p. XI (subst. et adj.) et XIV (v.) ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 131, §125.

(107) SCHWYZER, *Grammatik*, I, p. 710-712 ; CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 226-227, §261-262.

(108) B 1226 ; LS 1080.

(109) Cfr B 882, *s.v.* *Ζήν.

(110) Cfr B 1744 ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 109, §100.

(111) Sur le traitement des formes comparatives supplétives, cfr §98-107.

(112) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 55, §44.

(113) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 37-38, §15.

(114) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 78, §74.

(115) C 55, *s.v.* ἄλγος : ἀλεγεινός doublet homérique pour ἀλγεινός.

(116) B 664.

(117) B 346 ; LS 305 ; C 242, *s.v.* γυνή.

(118) B 430 ; LS 369.

(119) B 1794 ; LS 1646.

§30. Le lemme revêt une forme exempte de *variation diachronique*.

1. Des formes «récentes» ou «tardives» :

- les formes verbales tardives et qui n'évoluent pas vers un paradigme productif [120] : εἶπας *s.l.* λέγω [121] ; ἦλθα *s.l.* ἔρχομαι ; ἐξελαθήσεται *s.l.* ἐξελαύνω [122] ; ἐπελέγη *s.l.* ἐπιλέγω [123] ; συναγηοχώς *s.l.* συνάγω [124] ;

- sur la labilité du *iota* souscrit, cfr §33, 1.

- autres cas rencontrés : γαννύμενος *s.l.* γάνυμαι [125] ; γνόφος *s.l.* δνόφος [126] ; ἐξουθενεῖν *s.l.* ἐξουδενέω [127] ; καθαριωτέρῳ *s.l.* καθάρειος [128] ; κλίβανον *s.l.* κρίβανον [129] ; μετάλημψις *s.l.* μετάληψις [130] ; σιέλου *s.l.* σίαλον [131] ; ὕελον *s.l.* ὕαλος [132].

2. Des formes byzantines :

- les graphies en -αρέα pour -αρία, dérivées de mots en -(ά)ριος [133] : κουβικουλαρέαν *s.l.* κουβικουλάριος [134] ;

- les subst. masc. en -ις [135] ou neutres en -ιν [136] dérivés de mots en -ιος ou -ιον :

(120) Cfr aussi ThTheoConf, I, p. XIV.

(121) Cfr MANDILARAS, *Verb*, p. 149, §317 (3).

(122) JANNARIS, p. 260, §996, n°75.

(123) JANNARIS, p. 267, §996, n°151, 2.

(124) B 1835.

(125) B 388 ; LS 338.

(126) ThGrNaz, I, p. XIII ; ThTheoConf, I, p. XI ; C 290, *s.v.* δνόφος ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 78, §67.

(127) LS 598 ; C 835, *s.v.* οὐ.

(128) Cfr B 991.

(129) ThTheoConf, I, p. XI, cfr cependant C 583, *s.v.* κρίβανος : «on ignore même si la forme originelle est κρίβανος ou κλίβανος».

(130) ThTheoConf, I, p. XI ; JANNARIS, *Grammar*, p. 95, §193.

(131) C 1000, *s.v.* σίαλον.

(132) C 1150, *s.v.* ὕαλος.

(133) PSALTES, *Grammatik*, p. 267-268, §390 ; D. GEORGACAS, *Grammatische und etymologische Miszellen zum Spät- und Neugriechischen*, dans *Glotta*, 31 (1951), p. 213-214 ; sur la productivité du suffixe -άριος (< lat. *-arius*), cfr JANNARIS, *Grammar*, p. 293-295, §1040-1044.

(134) Sur ce lemme, cfr ThTheoConf, I, p. XI ; G.N. HATZIDAKIS, *Zur Wortbildungslehre des Mittel- und Neugriechischen*, dans *BZ*, 2 (1893), p. 278 ; E. KRIARAS, *Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας. 1100-1669*, vol. 8, Thessalonique, 1985, p. 313, *s.v.* κουβικουλαρία ; Suppl. LS 184 ; H. HOFMANN, *Die lateinischen Wörter im Griechischen bis 600 n. Chr.*, Diss. Erlangen-Nürnberg, 1989, p. 205, *s.v.* κουβικουλάριος, -ία (*sic*).

(135) JANNARIS, *Grammar*, p. 293, §1040.

(136) ThTheoConf, I, p. XI ; PSALTES, *Grammatik*, p. 111-112, §222 ; P. YANNOPOULOS, *Les neutres en -in dans la Chronique de Théophane : un témoi-*

- en -ιος : ἀλεκτόριν *s.l.* ἀλεκτόριος ; μαγγανάριν *s.l.* μαγγανάριος (subst.) ; 'Αρτασῆριν *s.l.* 'Αρτασήριος et Λοῦκις *s.l.* Λούκιος (anthr.) ;
- en -ιον : ὀψάριν *s.l.* ὀψάριον ; ταβλίν *s.l.* ταβλίον (subst.) ; 'Αμῶριν *s.l.* 'Αμόριον (top.) ;

- évolution de la quantité des voyelles : 'Ιοβῖνος, 'Ιουβῖνος et 'Ιωβίνῳ *s.l.* 'Ιοβῖνος [137] ; 'Ιοβίῳ, 'Ιούβιος, 'Ιωβίου *s.l.* 'Ιόβιος ; Παιονίῳ *s.l.* Παιώνιος [138] ;

- évolution du timbre des voyelles : Δελματίας *s.l.* Δαλματία [139] ; Κουλλούρια *s.l.* Κολλούριον [140] ; Σερδικήν *s.l.* Σαρδικήν [141] ; τοβερίων *s.l.* τουβερίων [142] ;

- évolution du timbre et de la graphies des consonnes : Νιτσίβιν et Νιτζίβιος *s.l.* Νίσιβις [143] ; Δαβίδ *s.l.* Δαυίδ ;

- disparition du *sigma* initial des mots empruntés au latin : ἕνατον *s.l.* σενᾶτον ; 'Ερουίου *s.l.* Σέρουιος [144] ;

- les formes syncopées ne justifient pas la création d'un nouveau lemme si la forme non syncopée est attestée (cfr aussi §31, 1) [145] : Κάτλος *s.l.* Κάτουλος (pour lat. *Catulus*, surnom des membres de la *gens Lutatia*, cfr G 278) ; βάκλων *s.l.* βάκυλον mais σταύλων *s.l.* στάβλον [146] ; la syncope affecte fréquemment les noms propres, par ex. par la chute du *iota* [147] : Δέκ(ι)μος, Δόμν(ι)νος ; Κλεπτ(ί)τιος ; Τίφλις *s.l.* Τίφιλις ;

gnage privilégié entre le grec classique et le grec moderne, dans *Kainotomia. Die Erneuerung der griechischen Tradition. Le renouvellement de la tradition hellénique. Colloquium Pavlos Tzermias (4.IX.1995)*, ed. M. BILLERBECK, J. SCHAMP, Fribourg, 1996, p. 57-68.

(137) ThBasCaes, I, p. XLI ; PSALTES, *Grammatik*, p. 39, §87.

(138) ThBasCaes, I, p. XLIV.

(139) PSALTES, *Grammatik*, p. 3, §2.

(140) PSALTES, *Grammatik*, p. 40, §88.

(141) PSALTES, *Grammatik*, p. 4, §7.

(142) PSALTES, *Grammatik*, p. 50-51, §104.

(143) PSALTES, *Grammatik*, p. 134-136, §250 ; JANNARIS, *Grammar*, p. 294, §1040.

(144) ThTheoConf, I, p. XXV ; PSALTES, *Grammatik*, p. 85, §174. Cette règle aurait peut-être justifié la correction de la forme Οὐλπικίου en Οὐλπικίου plutôt qu'en Σουλπικίου (*s.l.* Σουλπίκιος), comme cela a été proposé, à la suite des Mauristes, dans la concordance de Basile de Césarée (ThBasCaes, I, p. XVIII et XLVII). Pour Σιλουία (lat. *Silvia*), une interrogation du *T.L.G.* fournit aussi des formes du type 'Ιλουία.

(145) PSALTES, *Grammatik*, p. 58-59, §119.

(146) ThTheoConf, I, p. XX et XXVI.

(147) PSALTES, *Grammatik*, p. 33, §72.

- pour les verbes contractes, transition d'un type flexionnel à un autre ([148]) :
  - verbe en -άω conjugué comme un verbe en -έω ([149]) : ἀγωνιούμεθα *s.l.* ἀγωνιάω ; δαπανούμενος *s.l.* δαπανάω ; μωμεῖσθαι *s.l.* μωμάομαι ;
  - verbe en -έω conjugué comme un verbe en -άω ([150]) : στομαχῶντες *s.l.* στομαχέω ; δυσθανατῶντες *s.l.* δυσθανατέω.

§31. Le lemme revêt une forme exempte de *variation phonétique*. Aux variations propres aux mots isolés s'ajoutent les variations propres aux mots dans la phrase.

1. Les variations phonétiques propres aux mots isolés :

- l'*aphérèse*, chute d'élément(s) phonique(s) à l'initiale d'un mot : μαῦρον *s.l.* ἀμαυρός ; θέλετε *s.l.* ἐθέλω ([151]) ; Σπανίας *s.l.* 'Ισπανία et Σπανικήν *s.l.* 'Ισπανικός ([152]) ;
- la *syncope*, chute d'élément(s) phonique(s) à l'intérieur d'un mot : Βερνίκης *s.l.* Βερενίκη (τοπ.) ([153]) ; ἐμπριζομένου *s.l.* ἐμπυρίζω ([154]) ; σκόρδων *s.l.* σκόροδον ([155]) ;
- la *métathèse de quantité*, échange de la quantité de voyelles successives : λεωφόρος *s.l.* λαοφόρος ([156]) ; υἱῆα et υἱέα *s.l.* υἱός ; ἀχιερῆος *s.l.* ἀρχιερεύς ; πόληος *s.l.* πόλις (cfr aussi les formes relevant de la déclinaison attique, §29, 1) ;
- la *métathèse vocalique*, échange de la position de deux voyelles : πιτύαν *s.l.* πυετία ([157]) ;
- la *métathèse consonantique*, échange de la position de deux consonnes : Καλχηδόνος *s.l.* Χαλκηδών ([158]) ;
- la *contraction*, amalgame de deux voyelles ou d'une voyelle et d'une diphtongue à l'intérieur d'un mot (cfr aussi §24) : ᾄδονται *s.l.* ἀείδω ; βουστασίων *s.l.* βοοστάσιον ; γηπόνον *s.l.* γεωπόνον ([159]) ; δουλουργῷ *s.l.* δολοεργός ; νουμηνίας *s.l.* νεομηνία ; νοῦν *s.l.* νόος et ses composés ; φιλοῦντας *s.l.* φιλέω.

(148) JANNARIS, *Grammar*, p. 219, §849-p. 221, §863.
(149) MANDILARAS, *Verb*, p. 62, §52(2) ; PSALTES, *Grammatik*, p. 233, §347.
(150) MANDILARAS, *Verb*, p. 62, §53.
(151) ThTheoConf, I, p. XIV ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 222, §230.
(152) ThTheoConf, I, p. XXII ; PSALTES, *Grammatik*, p. 31, §68.
(153) ThTheoConf, I, p. XI ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 223, §231 (hellénistique).
(154) ThTheoConf, I, p. XIV et XXII ; PSALTES, *Grammatik*, p. 32, §71.
(155) ThTheoConf, I, p. XI ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 223, §231 (hellénistique).
(156) ThTheoConf, I, p. XI.
(157) C 956, *s.v.* πυός ; cfr KINDT, *Avancées*, p. 8.
(158) SCHWYZER, *Grammatik*, I, p. 269 (métathèse des consonnes).
(159) ThTheoConf, I, p. XI.

2. Les variations phonétiques propres aux mots dans la phrase :

- les consonnes finales facultatives, *nu* éphelcystique et *sigma* adverbial, ainsi que l'élargissement en *kappa* de la négation οὐ, ne justifient pas la création d'un nouveau lemme ([160]) : τουτέστιν *s.l.* τουτέστι ; ἄχρις *s.l.* ἄχρι ; οὐκ *s.l.* οὐ ;

- l'*élision* : γράμματ' *s.l.* γράμμα ; ἀβρότητ' *s.l.* ἀβρότης ; αὐτικ' et αὐτίχ' *s.l.* αὐτίκα ; ἔπ' *s.l.* ἐπί ; μάθοιτ' *s.l.* μανθάνω ; ἔστ', pour ἐστί(ν) *s.l.* εἰμί ;

- l'*élision inverse* : 'γαθέ *s.l.* ἀγαθός ; 'μῷ *s.l.* ἐμός ; 'στι, pour ἐστί(ν), *s.l.* εἰμί ;

- les *crases* (une unité graphique composée de deux unités lexicales) sont résolues et reçoivent deux lemmes : ἄνθρωπος *s.l.* ὁ et ἄνθρωπος ([161]) ; κἄν *s.l.* καί et ἄν, d'une part, ou ἐάν, d'autre part ([162]) ; certaines formes historiquement formées d'une crase mais lexicalisées ([163]) ont cependant un lemme propre : ταὐτουργόν *s.l.* ταὐτοεργός ; ταὐτολόγει *s.l.* ταὐτολογέω.

§32. Le lemme revêt une forme exempte de variation accentuelle :

- la *barytonisation* et l'*accent d'enclise* sont traités par programme avant la comparaison du vocabulaire d'un texte aux données lexicales du *D.A.G.* ;

- l'*anastrophe* : les préverbes ou prépositions disyllabiques placés en anastrophe, et donc marqués d'un accent sur leur premier élément, ne justifient pas la création d'un nouveau lemme : πάρα *s.l.* παρά ; πέρι *s.l.* περί ; κάτα *s.l.* κατά ;

- la *variation de la place de l'accent* : par *principe d'économie*, la variation de l'accent d'un mot dans les sources ne justifie pas la création d'un nouveau lemme : μυρίοι et μύριοι *s.l.* μυρίος ([164]) ; 'Αδάουλφος et 'Αδαοῦλφος *s.l.* 'Αδάουλφος ; 'Αρμενιακῶν et 'Αρμενιάκων *s.l.* 'Αρμενιακός ; ἐγκλειστοῦ *s.l.* ἔγκλειστος ([165]) ; Μαυριτανούς et Μαυριτάνους *s.l.* Μαυριτανοί ([166]) ; Οὐανδάλων et Οὐάνδαλοι *s.l.* Οὐανδαλός.

- Remarque : il subsiste des cas de mots marqués de deux accents, suite à la suffixation de la particule enclitique de mouvement -δε (même si cet accent est labile dans les éditions) : Αἴγυπτόνδε, Μέγαράδε, 'Ελευσῖνάδε ; ces formes sont considérées comme lexicalisées (cfr §108).

(160) JANNARIS, *Grammar*, p. 100, §220-224 ; LEJEUNE, *Phonétique*, p. 315, §360.
(161) ThGrNaz, I, p. XV.
(162) ThGrNaz, I, p. XV.
(163) Sur cette notion, cfr §108.
(164) ThTheoConf, I, p. XIII.
(165) Cfr E IV 83.
(166) ThTheoConf, I, p. XV.

§33. La *variation orthographique* d'un mot dans les *sources* et dans les *éditions* :

1. L'orthographe d'un mot peut varier dans les sources et les éditions sans justifier la création d'un nouveau lemme : ἔννατον *s.l.* Ν-ἔνατος ; Κολυτός *s.l.* Κολλυτός ; κουράλλιον *s.l.* κοράλλιον ; φάλαιναι et φάλλαιναι *s.l.* φάλλαινα (κῆτος) ; Οὐαλλέριον *s.l.* Οὐαλέριος ; cfr aussi le caractère labile du *iota* souscrit : ἀθωώσει *s.l.* ἀθωώσις ; Ἡρώδην *s.l.* Ἡρῴδης ; κωδίῳ *s.l.* κῴδιον ; λάθρα, λάθρᾳ, λάθρη *s.l.* λάθρᾳ, ἐνιαχῆ et ἐνιαχῇ *s.l.* ἐνιαχῇ [167] ; de telles variations sont très fréquentes au niveau des emprunts : Βέβιος, le Vésuve, *s.l.* Οὐέσουιος. Des critères sont proposés pour choisir, parmi les différentes graphies attestées, laquelle fournira le lemme [168].

2. Les *variations* conditionnées par les *principes typographiques* propres à un milieu, une époque ou certaines éditions, par ex. celles des Mauristes et de la *Patrologie* [169] :

- un esprit doux puis un esprit rude surmontent le double *rhô* (-ῤῥ-) ;
- l'inf. des verbes contractes en -άω est noté -ᾶν au lieu de -άν ;
- la voyelle en *hiatus* marquée par la *coronis* au lieu du tréma : προὐπέγραφεν *s.l.* προϋπογράφω ; προὔπαρξιν *s.l.* προϋπαρξις.
- sur le traitement des voyelles en *hiatus*, cfr §24. L'absence d'un double point dans le texte d'une édition ne justifie pas la création d'un nouveau lemme ;
- sur le traitement des fautes d'édition, cfr §109-110.

III. Principes morpho-syntaxiques et sémantiques : Distinction des lemmes homographes (§34-44)

§34. Les cas d'homographie s'observent soit au niveau des formes soit au niveau des formes et des lemmes :

- la forme ἀγαθῶν qui, hors contexte, peut avoir pour lemme ἀγαθός (adj. au gén. pl.) ou ἀγαθόω (v. à l'act. part. prés. nom. masc. sing.), la forme ἔχει qui peut avoir pour lemme ἔχις (subst. au dat. sing.), ἔχω (v. à l'act. ind. prés., 3e pers. sing.) ou χέω (v. à l'act. ind. impft, 3e pers. sing.), relèvent du premier cas. Ces formes sont homographes, mais les lemmes qui les représentent sont graphiquement distincts les uns des autres. «C'est à celui qui lemmatise, le lemmatiseur, que reviendra la tâche de définir quel lemme est pertinent pour telle forme *in textu*» (cfr §4) ;
- la forme καρπόν qui, hors contexte, peut avoir deux analyses selon qu'il s'agit du lexème καρπός «fruit» ou de καρπός «poignet», ou la forme δεῖν, qui peut être l'act. inf. prés. du lexème δέω «lier» ou de δέω «manquer», relèvent du

(167) Pour ces deux derniers mots, cfr aussi §73.
(168) Cfr §95-97.
(169) ThGrNaz, I, p. XI.

second cas, car les différents lemmes possibles et proposés pour l'une et l'autre forme sont homographes. Une formulation pertinente des lemmes devra rendre compte de la distinction établie dans le lexique entre ces différents lexèmes. Les lignes qui suivent ne concernent donc que ces cas d'homographie au niveau des lemmes.

§35. Dans les dictionnaires traditionnels, les entrées homographes sont dégroupées et distinguées les unes des autres par des indices numériques ou alphabétiques : B 1022, καρπός I et καρπός II ; LS 879, καρπός A et καρπός B ; B 451-453, 1 δέω et 2 δέω ; LS 383, δέω (A) et δέω (B). Les mots καρπός «fruit» et καρπός «poignet» ou δέω «lier» et δέω «manquer», font l'objet d'un traitement homonymique, et non polysémique ([170]), car ils sont étymologiquement, et donc formellement, issus d'étymons distincts ([171]). Cette méthode de différenciation est peu appropriée à un processus de lemmatisation formelle qui reconnaît les formes et les lemmes sur base des séquences de caractères qui les constituent. Dans le *D.A.G.*, les lemmes sont alors différenciés par l'ajout d'informations appelées *spécifications*, par ex. καρπός (μῆλον) pour καρπός «fruit» et καρπός (χείρ) pour καρπός «poignet», δέω (δήσω) pour δέω «lier» et δέω (δεήσω) pour δέω «manquer». Cette méthode convient aux exigences de la reconnaissance automatique tout en offrant au lemmatiseur une relative lisibilité de la distinction établie. Certaines spécifications anciennement établies ont été revues dans ce sens ; l'opposition σχοινίς, ίδος «de jonc» (adj.) *vs* σχοινίς, ῖδος «corde de jonc» (subst.), peu éclairante, est désormais formulée sous la forme σχοινίς (σχοινικός) «de jonc» (adj.) *vs* σχοινίς (σχοῖνος) «corde de jonc» (subst.).

§36. Sur les 33.841 lemmes du *D.A.G.*, 1.193 possèdent une spécification, soit 3,5% des lemmes, répartis dans toutes les classes morpho-syntaxiques. Sur les 707.853 occurrences du *corpus* de Basile de Césarée, 22.928 sont classées sous un lemme pourvu d'une spécification, soit 3,23% des formes (et, parmi ces dernières, 18.019 ont reçu plus d'une proposition de lemme). Les principes décrits dans cette partie portent donc sur une partie quantitativement réduite du lexique. Du point de vue qualitatif, ils demeurent pourtant indispensables pour rendre compte dans la langue des oppositions lexicales attestées *in textu*. Dans le cadre du *Projet*, l'exercice de la lemmatisation se situe toujours au niveau de la langue et non au seul niveau du discours. Les concordances lemmatisées publiées fournissent par conséquent les lemmes munis des spécifications qui les accompa-

(170) Sur ces méthodes, cfr REY-DEBOVE, *Étude*, p. 126-133 ; GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 113-116 ; sur la polysémie, relevant de l'évolution sémantique d'un même lemme, cfr §41.

(171) Cfr respectivement, C 500-501, *s.v.* 1 καρπός («rapprochement avec le latin *carpo* "cueillir"») et 2 καρπός (**κFαρπός*) et C 269-270, *s.v.* 1 δέω (*deə*$_1$-/*də*$_1$-) et 2 δέω («thème δευ- ou δευσ-»).

gnent dans le dictionnaire, même si un seul des différents lexèmes qu'elles permettent de distinguer s'actualise dans le *corpus* analysé : dans le *Thesaurus* consacré à Astérius d'Amasée, les formes du type πιστοί sont classées sous le lemme πιστός (πείθω), cité avec la spécification qui l'accompagne dans le *D.A.G.*, même si le lemme πιστός (πιπίσκω), aussi attribuable à ces formes, ne s'actualise pas dans les homélies de cet auteur ([172]). La *Bibliothèque* de Photios atteste le lemme Κίρρα (τοπ.), un toponyme dont le lemme s'oppose, dans le *D.A.G.*, à un anthroponyme formulé Κίρρα (προσ.).

§37. La levée de l'ambiguïté nécessite une lecture attentive des formes dans leur contexte. La lemmatisation, loin d'être une opération mécanique limitée à un examen mot à mot du texte traité, constitue un exercice mettant en jeu la connaissance de la langue et la compréhension de la source analysée ([173]). Le texte de Procope de Césarée présente la forme Κιθαρίζων classée sous le lemme verbal κιθαρίζω à l'issue du traitement automatique. Mais il s'agit en fait d'un toponyme d'origine arménienne. Dans la *Bibliothèque* de Photios, les formes κολωνόν et Κολωνῷ avaient toutes deux été rangées sous le lemme κολωνός. Mais la seconde se rapporte au lemme toponymique désignant le dème attique de Colone.

§38. Lors d'un traitement informatique, deux mots différents seront homographes si les séquences de caractères qui les constituent sont identiques en tous points. Les spécifications ne sont utilisées que dans ces cas *d'homographie absolue* au niveau des lemmes. Ne sont donc pas considérés comme homographes :

- les lemmes qui se distinguent par l'accentuation : ἀσφοδελός «plein d'asphodèles» (adj.) *vs* ἀσφόδελος «asphodèle» (subst.) ; Ἀθήναιος «Athénée» (anthr.) *vs* Ἀθηναῖος «d'Athènes» (adj.) ; βατός «accessible» *vs* βάτος «ronce» ([174]) ; Ἕρμαιος «Hermaios» (anthr.) *vs* Ἑρμαῖος «relatif à Hermès» (adj.) ; Χίος «Chios» (top.) *vs* Χῖος «de Chios» (ethn.).

- les lemmes qui se distinguent par la casse de l'initiale : Ἐφιάλτης «Éphialte» (anthr.) *vs* ἐφιάλτης «cauchemar» ; Θυέστης «Thyeste» (anthr.) *vs* θυέστης «pilon» ; Ἰκτῖνος «Ictinos» (anthr.) *vs* ἰκτῖνος «milan» (oiseau) ; Χριστιανός «Chrétien» (anthr.) *vs* χριστιανός «qui professe la religion du Christ» (adj.) ; Ἠπειρώτης «Épirote» (ethn.) *vs* ἠπειρώτης «du continent» (adj.) ; Παιώνιος «Péonios» (anthr.) *vs* παιώνιος «relatif au péan, salutaire» (adj.) ([175]) ;

- les lemmes graphiquement proches mais pourvus de terminaisons différentes : πατέομαι «manger, absorber» *vs* πατέω «fouler aux pieds».

(172) ThAstFirm, p. 62.

(173) Sur cet aspect, cfr COULIE, *Lemmatisation*, p. 35.

(174) Ce dernier terme étant lui-même homographe avec le nom d'un poisson et une unité de mesure, cfr *infra*, §44 et tableau 4, n°5.

(175) Il faut y joindre Παιόνιος «péonien, de Péonie (Παιονία)».

§39. Les spécifications sont *morpho-syntaxiques* et *sémantiques*. Les premières ajoutent au lemme une information relative à sa classe morpho-syntaxique, c'est-à-dire :

- à son *genre*, et donc souvent, aussi, à son paradigme flexionnel : ἔφοδος (ἡ) «chemin qui mène vers» *vs* ἔφοδος (ὁ) «qui fait une ronde de surveillance» ; ἅρμα (ἡ) «union» *vs* ἅρμα (τό) «attelage» ;
- à sa nature *nominale* ou *adjectivale* : ἄνοδος (ἡ) «chemin pour monter» *vs* ἄνοδος, ος, ον «sans route».

§40. Les spécifications sémantiques ajoutent au lemme une information relative :

- au *sens du lexème* : ἔαρ (αἷμα) «sang» *vs* ἔαρ (ἐαρινός) «matin» ; φάλλαινα (κῆτος) «baleine» *vs* φάλλαινα (ἔντομος) «phalène» ;
- au *sens de l'un de ses composants* : ἄλοχος (ἅμα) «compagne de couche» (avec *alpha* copulatif) *vs* ἄλοχος (χωρίς) «qui n'a pas enfanté» (avec *alpha* privatif).

§41. Ces critères sémantiques restent au service de la lemmatisation formelle ; «c'est le dénombrement des signifiants que l'on entreprend, non celui des signifiés» ([176]) :

- les spécifications n'opposent donc pas les différentes acceptions que peut revêtir un même terme : ἄγγελος «messager» n'est pas distingué de ἄγγελος «ange» ([177]) ; μέλος «membre, articulation» n'est pas distingué de μέλος «chant» (évolutions sémantiques) ; [φρούριον τῆς] Λήθης *s.l.* λήθη ([178]) (acception particulière du lemme) ; Θέμις «la Loi» *s.l.* θέμις ([179]), Θεός «Dieu» *s.l.* θεός, Οὖτις «Personne» (le surnom que se donne Ulysse devant le Cyclope) *s.l.* οὔτις et Χριστός *s.l.* χριστός ([180]) (emplois personnifiés) ; γάλακτος [ὄρος] *s.l.* γάλα ([181]), ὁ Παρθενών (le Parthénon) *s.l.* παρθενών, ἡ Χαλκῆ (la Chalcé, au palais impérial de CP) *s.l.* χάλκεος, Ἕβδομον (l'Hebdomon, à CP) *s.l.* N-ἕβδομος ([182]) (emplois toponymiques). L'emploi d'un subst. ou d'un adj. comme surnom ne justifie pas non plus la création d'un nouveau lemme ([183]) ; les lemmes ne sont pas non plus différenciés en fonction du domaine d'emploi dans lequel s'actualisent les formes qu'ils représentent ([184]). Les anthroponymes et topo-

(176) MULLER, *Initiation*, p. 149.
(177) ThGrNaz, I, p. XV.
(178) ThTheoConf, I, p. XV.
(179) ThTheoConf, I, p. XV.
(180) ThGrNaz, I, p. XII.
(181) ThProcCaes, p. XLIV.
(182) ThProcCaes, p. XCIII.
(183) Cfr §47 et 51.
(184) Cfr par ex. l'article ἐχῖνος de B 874, qui enregistre sept sens différents, de «hérisson» à «gâteau» ; l'article καθαρμόζω de B 991 enregistre les sens «arranger, adapter, ajuster», auxquels s'ajoute «marry, espouse» dans L 684 ;

nymes attribués à plusieurs personnages ou différents sites géographiques ne sont pas non plus distingués au niveau des lemmes ([185]) ;

- l'usage des spécifications relève d'une analyse synchronique de la langue et non diachronique ; les spécifications (-ω) qui accompagnent les verbes en -μαι attestés tardivement à l'actif, par ex. οἴομαι (-ω), seront par conséquent effacées.

§42. Quand il est nécessaire de distinguer des lemmes homographes, les critères formels, d'une part, et morpho-syntaxiques et sémantiques, d'autre part, sont pris en compte. Les lignes qui suivent définissent les principes de formulation des spécifications puis décrivent les oppositions qu'elles permettent d'établir. La formulation des spécifications répond donc aux règles énoncées ci-dessous :

1. Une spécification est une (et une seule) forme grecque jointe au lemme. Ce principe permet de représenter les oppositions lexicales d'une façon cohérente et facilement compréhensible (car les informations distinctives apparaissent en même temps que les lemmes), tout en permettant d'effectuer des dénombrements, des classements et des tris alphabétiques sur la totalité de l'adresse lexicale.

2. Une spécification est une forme grecque : διώνυμος (διά) «dont le nom se répand au loin» *vs* διώνυμος (δίς) «avec deux noms» ; οὗλος (εἰλέω) «roulé fortement sur soi-même» *vs* οὖλος (ὄλλυμι) «funeste».

Dans le cas de spécifications morpho-syntaxiques, cette forme grecque peut être :

- un *article* : ἄνθος (ὁ) «bruant» (oiseau) *vs* ἄνθος (τό) «ce qui croît» ;
- les *terminaisons de l'adj.* : ἄνοδος, ος, ον «sans route» (adj.) *vs* ἄνοδος (ἡ) «chemin pour monter» (subst.) ; θεῖος, α, ον «divin» *vs* θεῖος (ὁ) «oncle» ; Ἰουδαῖος, α, ον «juif» (adj.) *vs* Ἰουδαῖος (ὁ) «Jude» (anthr.) ; λαιμός, ή, όν «creux» *vs* λαιμός (ὁ) «gorge» ; νεουργός, ός, όν «fait récemment» *vs* νεουργός (ὁ) «constructeur de navires» ;

l'article καρκίνος «crabe» de B 1021, enregistre six sens différents, jusqu'à «sorte de chaussure» ; ἐμβόλιμος, adjectif désignant les jours ou les mois intercalaires du calendrier, mais signifiant aussi «supposé» en parlant d'un enfant (B 652) ; ἐναυλίζω «passer la nuit dans» et, «*en parl. d'un mal*» (B 671), «se fixer» ; δόλιχος «le long stade» et «sorte de haricot» ; ἐκρέω «couler de», puis, «*en parl. de cheveux*» (B 630), «tomber» ; etc. Un cas à signaler cependant : Ἀσιναρία (Ἀσίνιος) (pour la *porta Asinaria* à Rome, en référence à la famille des *Asinii*) *vs* Ἀσιναρία (Ἀσίναρος) (pour la fête des *Asinaria*, en Sicile, en référence au fleuve Asinaros), cfr ThProcCaes, p. XXV.

(185) Dans les concordances de Théophane le Confesseur et de Procope de Césarée, les différents personnages portant un même nom sont cependant distingués, au niveau des formes, par un indice numérique renvoyant à un index, cfr par ex. ThTheoConf, II, p. VIII ; ThProcCaes, p. XVI.

- un cas particulier : ὅς, ἥ, ὅ «qui» (pron. relatif) *vs* ὅς, ἥ, ὅν «mon, ton, son» (pron. possessif).

Dans le cas de spécifications sémantiques, cette forme grecque peut être :

- une *forme synonymique* :
  - du *lemme* dans son ensemble : ἶος (βέλος) «trait» *vs* ἶος (φάρμακον) «venin» ; μήν (μείς) «mois» (subst.), pour opposer ce dernier mot à μήν (μέν) «certes» (particule affirmative) ; λύγξ (λυκόλυγξ) «lynx» *vs* λύγξ (λυγμός) «hoquet» ;
  - de la *base* d'un lemme relevant d'un mot construit : περίειμι (εἰμί) «être autour» *vs* περίειμι (εἶμι) «aller autour» (et tous les composés existant pour les deux v.) ;
  - d'un *morphème* constitutif du lemme. Relèvent de cette catégorie tous les lemmes présentant un *alpha* privatif et qui s'opposent à un autre lemme issu de la même base dérivationnelle mais commençant par un *alpha* copulatif : ἀγάστωρ (χωρίς) «qui est à jeun» *vs* ἀγάστωρ (ἅμα) «né du même sein» ;
- une *forme hyperonymique* : βάτος (μέτρον) «mesure de 50 setiers», pour opposer ce terme à βάτος (βάτον) «ronce» ; μάψ (ὄρνις) (un oiseau), pour opposer ce dernier mot à μάψ (μαψιδίως) «vainement» ; φάλλαινα (κῆτος) «baleine» (famille des cétacés) *vs* φάλλαινα (ἔντομος) «phalène» (famille des insectes) ;
- une *forme holonymique* [186] : καρπός (χείρ) «poignet», pour opposer ce dernier mot à καρπός (μῆλον) «fruit» ;
- une *forme relevant de la même classe morpho-syntaxique* : ἦ (αἶ) «hé!» (excl.) *vs* ἦ (καί) «ou» (conj.) ; μάψ (μαψιδίως) «vainement», pour opposer ce dernier mot à μάψ (ὄρνις) (un oiseau) ; μήν (μέν) «certes» (particule affirmative), pour opposer ce dernier mot à μήν (μείς) «mois» (subst.) ; κρηνίς (κρηναῖος) (adj.) *vs* κρηνίς (κρήνη) (subst.) ; φυλλάς (φύλλον) «feuillée» *vs* φυλλάς (φυλλικός) «couvert de feuilles» ; ὡς (εἰς) «vers» (prép.) *vs* ὡς (ὅς) «comme, que» (adv. et conj.) ;
- une *forme relevant de la même famille étymologique* : ἀδεής (δέησις) «qui n'a pas besoin de», pour opposer ce dernier mot à ἀδεής (δέος) «qui ne craint pas» ; οὖλος (εἰλέω) «roulé fortement sur soi-même» *vs* οὖλος (ὄλλυμι) «funeste» ;
  - une *forme dérivée du lemme* : ἔαρ (ἐαρινός) «matin», pour opposer ce dernier mot à ἔαρ (αἷμα) «sang» ; ἕως (ἕωλος) «aurore», pour opposer ce dernier mot à ἕως (μέχρι) «jusq'à ce que» ;

(186) Sur ces notions d'*hyperonymie* et d'*holonymie* relevant de la sémantique et des relations lexicales, d'ordre hiérarchique, entre les mots, cfr GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 187-195 ; MORTUREUX, *Lexicologie*, p. 82-85.

- une *forme servant de base dérivationnelle du lemme* : ἀδεής (δέος) «qui ne craint pas», pour opposer ce dernier mot à ἀδεής (δέησις) «qui n'a pas besoin de» ; ἄθεος (θεός) «sans dieu», pour opposer ce dernier mot à ἄθεος (θεάομαι) «sans vision» ; ἀνάξιος (ἄναξ) «kingly» *vs* ἀνάξιος (ἄξιος) «unworthy» ; εὔνομος (νόμος) «régi par de bonnes lois» *vs* εὔνομος (νομός) «riche en pâturages» ; tous les cas présentant un couple de lemmes dérivé de εἰμί «être» ou de εἶμι «aller» ; ce principe vaut aussi pour les noms propres : Μηλιεύς (Μῆλος) «de Mélos (île de l'Égée)» *vs* Μηλιεύς (Μηλίς) «de Mélis (ville en Thessalie)» et Μηλιάς (Μῆλος) «de Mélos (île de l'Égée)» *vs* Μηλιάς (Μηλίς) «de Mélis (ville en Thessalie)» ;

- deux *éléments relevant de la métalangue* : (προσ.) pour les anthroponymes *vs* (τοπ.) pour les toponymes ; Μακεδονία (προσ.) «Macédonie» (anthr.) *vs* Μακεδονία (τοπ.) «Macédoine» (top.) ; Λυδία (προσ.) «Lydie» (anthr.) *vs* Λυδία (τοπ.) «la Lydie» (top.).

3. En dehors des cas d'homographie, aucun lemme n'est pourvu de spécification ; la majorité des lemmes adjectivaux enregistrés dans le *D.A.G.* est donc formulée sans les terminaisons -ος, η, ον, la majorité des toponymes sans la spécification (τοπ.) : par ex. ἐλεφάντινος «d'ivoire» ; Ῥώμη «Rome» ; πύρινος (πῦρ) «de feu» *vs* πύρινος (πυρός) «de blé», mais πύριος «de feu», sans spécification car les sources connues n'attestent pas de forme relevant d'un lexème *πύριος (πυρός) «de blé».

§43. Au-delà de la précision du sens de deux homographes de même nature, l'utilisation des spécifications permet de distinguer le genre ou le paradigme flexionnel des lemmes ainsi que leur classe morpho-syntaxique.

1. Précision du *genre* et/ou du *paradigme flexionnel* :

- masc. *vs* fém. : ἅλς (ὁ) «sel» *vs* ἅλς (ἡ) «mer» ;

- fém. *vs* neutre : κράνος (ἡ) «cornouiller» *vs* κράνος (τό) «casque» ;

- neutre *vs* masc. : γάνος (τό) «éclat d'un liquide limpide et brillant» *vs* γάνος (ὁ) «hyène» ; τάφος (τό) «stupeur» *vs* τάφος (ὁ) «funérailles, sépulture».

2. Précision de la classe morpho-syntaxique :

- subst. *vs* adj. : πλάνος (ὁ) «course errante» *vs* πλάνος, η, ον «errant» ; νεουργός (ὁ) «shipbuilder» *vs* νεουργός, ός, όν «new made» ; φυλλάς (φύλλον) «feuillée» *vs* φυλλάς (φυλλικός), «couvert de feuilles» ;

- subst. *vs* adv. : μάψ (ὄρνις) (un oiseau) *vs* μάψ (μαψιδίως) «vainement» ;

- subst. *vs* conj. : ἕως (ἕωλος) «matin» *vs* ἕως (μέχρι) «jusqu'à ce que» ;

- anthr. *vs* adj. : Πύθιος (ὁ) «Pythios» *vs* Πύθιος, α, ον «Pythique» ; les noms de mois ont un lemme adjectival pour les distinguer des anthroponymes : Ἰούλιος, α, ον «du mois de juillet, juillet» *vs* Ἰούλιος (ὁ) «Jules» ;

- anthr. *vs* ethn. :

- en priorité par des critères purement formels, quand c'est possible : Ἀττικός (ὁ) «Atticus» *vs* Ἀττικός, ή, όν «d'Attique» ;

- dans le cas contraire, par la combinaison de critères formels et sémantiques, ces derniers faisant état du toponyme équivalent : Νικαιεύς (ὁ) *vs* Νικαιεύς (Νίκαια) ; Πατρεύς (ὁ) *vs* Πατρεύς (Πατραί) ; Σαρμάτης (ὁ) *vs* Σαρμάτης (Σαρματία) ; Ἴων (ὁ) *vs* Ἴων (Ἰωνία) ; Λυκάων (ὁ) *vs* Λυκάων (Λυκαονία) ;

- anthr. *vs* top. : Μακεδονία (προσ.) *vs* Μακεδονία (τοπ.) ; Ἰορδάνης (προσ.) *vs* Ἰορδάνης (τοπ.) ; Καλώνυμος (προσ.) *vs* Καλώνυμος (τοπ.) ;

- prép. *vs* v. : ἄνω (ἀνά) *vs* ἄνω (ἀνύω).

§44. Dans la majorité des cas, les oppositions concernent deux termes. Elles peuvent cependant s'étendre à des séries de trois, quatre ou cinq termes. Le lemmatiseur doit être attentif à utiliser des spécifications homogènes, rendant par les mêmes critères les mêmes types d'oppositions. Le tableau 4 en fournit des exemples.

Pour une même forme homographe, la série des lemmes qui lui correspondent peut présenter des lemmes avec spécifications aux côtés de lemmes sans spécification : la forme ἄγει relève ainsi des lemmes ἄγος (ἄγνυμι) «fragment» (187), ἄγος (ἄζομαι) «crime contre les dieux» et de ἄγω «mener» ; la forme πιστοῖς relève des lemmes πιστός (πείθω) «qu'on peut croire», πιστός (πιπίσκω) «qu'on peut boire» et de πιστόω «lier par une promesse». Une forme grecque peut parfois faire l'objet de cinq analyses différentes et donc se voir attribuer cinq lemmes différents ; la forme νέων est enregistrée dans le *D.A.G.* sous νέος «nouveau» (adj.), νέω (νήχω) «nager» (v.), νέω (νῆμα) «filer» (v.), νέω (νηέω) «entasser» (v.), et Νέων «Néon» (anthr.). Un delta seul (δ) peut, selon les signes diacritiques qui l'accompagent, recevoir six analyses différentes : le cardinal «4» (N-4), l'ordinal «4e» (N-4-ος), le cardinal «4000» (N-4000), l'ordinal «4000e» (N-4000-ος), la lettre grecque «delta», et l'abréviation de la particule δέ.

(187) Cfr LS 14 ; C 12, *s.v.* ἄγνυμι.

Tableau 4 : séries de spécifications

1. ἀγάλακτος (χωρίς) «qui ne fournit pas de lait»	*vs*	ἀγάλακτος (ἅμα) «ὁμογάλακτος» ([188])
ἀγάστωρ (χωρίς) «qui est à jeun»	*vs*	ἀγάστωρ (ἅμα) «né du même sein»
ἀλέκτωρ (χωρίς) «vierge»	*vs*	ἀλέκτωρ (ἅμα) «époux»([189])
et donc aussi :		
ἄλοχος (χωρίς) «qui n'a pas enfanté»	*vs*	ἄλοχος (ἅμα) «compagne de couche»
et non : *ἄλοχος, ος, ον	*vs*	*ἄλοχος (ἡ)
2. ἀνάξιος (ἄναξ) «à la façon d'un roi»	*vs*	ἀνάξιος (ἄξιος) «indigne»
ἀναξία (ἄναξ) «pouvoir»	*vs*	ἀναξία (ἄξιος) «indignité»
3. Ναυατιανός, ή, όν «novatien»	*vs*	Ναυατιανός (ὁ) «Novatianus»
Νεστοριανός, ή, όν «nestorien»	*vs*	Νεστοριανός (ὁ) «Nestorianus»
4. Πέρσης (ὁ) «Persès»	*vs*	Πέρσης (Πέρσις) «perse»
Σύρος (ὁ) «Syros»		Σύρος (Συρία) «syrien»
Περσικός (ὁ) «Persicos»	*vs*	Περσικός (Πέρσις) «perse»
5. βάτος (βάτον) «ronce»	*vs*	βάτος (μέτρον) «mesure de 50 setiers» ([190])
κόρος (κοῦρος) «jeune garçon»	*vs*	κόρος (μέτρον) «mesure de 6 médimnes attiques» ([191])

IV. Principes de lemmatisation liés à la classe morpho-syntaxique des mots (§45-89)

1. Les substantifs (§45-50). 2. Les adjectifs (§51-65). 3. Les numéraux (§66-71). 4. Les adverbes (§72-76). 5. Les verbes (§77-85). 6. Les pronoms (§86). 7. Les prépositions (§87-88). 8. Les conjonctions (§89).

1. Les substantifs

§45. Les noms propres sont enregistrés dans le *D.A.G.* (cfr §9, 1) ; l'initiale des dérivés de noms propres est une majuscule (βακχασμόν *s.l.* Βακχασμός [de Βάκχος «Bacchus»] ; δηλιακός *s.l.* Δηλιακός «déliaque» ; Ἑλληνισμός) mais une minuscule quand le dérivé est un verbe (ἀττικίζω ; ἑλληνίζω) ou un mot dérivé ou composé dont le nom propre constitue le second élément (ὑποφρύγιος ; ψευδαντωνῖνος).

§46. Un subst. désignant un titre ou une fonction et utilisé comme anthr. ne justifie pas la création d'un nouveau lemme anthroponymique : Πιτυάξην et Χαναράγγου *s.l.* πιτυάξης et χαναράγγης ([192]).

(188) Cité en grec dans LS 5.

(189) Il faut y joindre ἀλέκτωρ (ἀλέξω) «coq». B 74 et LS 62 dégroupent autrement ces trois termes, cfr §17.

(190) Il faut y joindre βάτος (ἰχθύς) «sorte de raie».

(191) Il faut y joindre κόρος (κορέννυμι) «satiété» *vs* κόρος (κορέω) «ordure».

(192) Cfr ThProcCaes, p. XXVIII-XXIX.

§47. Un subst. utilisé comme surnom ne justifie pas la création d'un nouveau lemme anthroponymique, sauf si le mot demeure inconnu par ailleurs ([193]) : [Πέτρον τὸν] Κναφέα *s.l.* κναφεύς, «cardeur, foulon», mais [Ἰωάννην τὸν πατρίκιον, τὸν ἐπίκλην] Πιτζιγαῦδιν *s.l.* Πιτζιγαύδης (non attesté).

§48. Un subst. utilisé comme top. ne justifie pas la création d'un nouveau lemme toponymique, sauf si l'étymologie rend le rapprochement improbable : Ἄλγος et Ὁμόνοια (noms de forts) *s.l.* ἄλγος et ὁμόνοια ; mais Κρέας *s.l.* Κρέας, et non κρέας «chair» ([194]) ; [τοῦ] Πελαργοῦ (quartier de la Cigogne à CP) *s.l.* πελαργός.

§49. Un nom de région dérivé d'un adj. conserve cependant un lemme nominal ([195]) : Ἀττική, Ἰουδαία, Βυζακηνή, Δαυλία ; Περαία, Σουσιανή, Τρωγλοδυτική.

§50. Un anthr. utilisé au pluriel ne justifie pas la création d'un nouveau lemme : Ἀρταβάνους *s.l.* Ἀρταβάνης ; Γρηγόριοι *s.l.* Γρηγόριος ; Ἑλέναι *s.l.* Ἑλένη ; Θησεῖς *s.l.* Θησεύς ; Κορνηλιανούς *s.l.* Κορνηλιανός ; Λαζάρους *s.l.* Λάζαρος ; Μαρκιῶνες *s.l.* Μαρκίων ; Οὐαλεντῖνοι *s.l.* Οὐαλεντῖνος (ὁ) ; [τῶν δύο] Τραχινίων *s.l.* Τραχίνιος.

2. Les adjectifs

§51. Un adjectif substantivé conserve un lemme adjectival.

§52. Un adj. utilisé comme surnom ne justifie pas la création d'un nouveau lemme anthroponymique, sauf si le mot demeure inconnu par ailleurs : [Τιμόθεος ὁ] Λευκός *s.l.* λευκός, [Ἰωάννης ὁ] Φιλόπονος *s.l.* φιλόπονος, «qui aime le travail» ; mais [Στεφάνῳ πατρικίῳ, τὸ ἐπίκλην] Ἀσμίκτῳ *s.l.* Ἄσμικτος «non nettoyé» (non attesté) ([196]).

§53. Un adj. utilisé comme top. ne justifie pas la création d'un nouveau lemme toponymique : [ἐν τῇ] Μέσῃ (la Mésé à CP) *s.l.* μέσος ; [ἐπὶ τὴν καλουμένην] Χαλκῆν (la Chalcé à CP) *s.l.* χάλκεος. Pour les noms de régions dérivés d'adj., du type Ἀττική, cfr §49.

§54. Un adj. de formation régulière désignant un ethnique a, par *principe d'économie*, un lemme singulier, même si les sources n'attestent le mot qu'au pluriel : Εὐαισηνοῖς *s.l.* Εὐαισηνός ([197]).

§55. Un adj. de formation régulière désignant le partisan d'une hérésie a, par *principe d'économie*, un lemme au singulier, même si les sources n'attestent le mot qu'au pluriel : αὐτοματιστῶν *s.l.* αὐτοματίστης ([198]).

(193) ThTheoConf, p. XII.
(194) ThProcCaes, p. XII.
(195) ThGrNaz, I, p. XIV ; ThTheoConf, I, p. X.
(196) ThTheoConf, I, p. XII.
(197) ThBasCaes, I, p. XL.
(198) ThTheoConf, I, p. XI.

§56. Les adj. verbaux en -τός et leurs degrés de comparaison ont un lemme adjectival : λεπτότεραι *s.l.* λεπτός (199) ; φευκτότερον *s.l.* φευκτός, αἱρετώτατην *s.l.* αἱρετός.

§57. Pour les adj. verbaux en -τέος, cfr §83.

§58. Les adj. défectifs ont un lemme correspondant aux formes attestées, cfr §104.

§59. Pour les formes supplétives, cfr §102-103.

§60. Sur un adj. dérivant un adv., cfr §72-73.

§61. Sur un adj. dérivant une prép., cfr §88.

§62. Les comp. et sup. dérivés d'un adj. ont pour lemme cet adjectif au positif nom. masc. sing.

§63. Les comp. et sup. dérivés d'un adv. ou d'une prép. (ἄνω [ἀνά], ἐγγύς, ἔνδον, ἔξω, πρόσω, ὑπέρ) ont un lemme adjectival de comp. : ἀνώτεροι *s.l.* ἀνώτερος ; ἐξωτέρας *s.l.* ἐξώτερος (sur les formes adverbiales, cfr §76).

§64. Les comp. et sup. dérivés d'un subst. ont un lemme adjectival de comp., cfr §101.

§65. Les comp. et sup. dérivés d'un verbe au participe ont un lemme adjectival de comp., cfr §101.

3. Les numéraux

§66. Les numéraux sont enregistrés dans le *D.A.G.* car ils sont considérés comme faisant partie du lexique, cfr §9, 1.

§67. La formulation du lemme dépend de la forme sous laquelle apparaît le numéral *in textu* (200) :

- les *numéraux cardinaux* écrits *en toutes lettres* reçoivent un lemme en toutes lettres précédé de l'indication N- : πέντε *s.l.* N-πέντε ;
- les *numéraux cardinaux* écrits *dans le système alpha-numérique – stigma* = 6 (ϛ), *koppa* = 90 (ϟ) et *sampi* = 900 (ϡ) compris – reçoivent un lemme en chiffre arabe précédé de l'indication N- : ε′ *s.l.* N-5 ;
- les *numéraux ordinaux* écrits *en toutes lettres* reçoivent un lemme en toutes lettres précédé de l'indication N- : πέμπτην *s.l.* N-πέμπτος ;
- les *numéraux ordinaux* écrits *dans le système alpha-numérique* reçoivent un lemme en chiffre arabe précédé de N- et suivi de -ος : ε′ *s.l.* N-5-ος. Un numéral fonctionnant comme déterminant d'un subst. est classé sous le lemme ordinal ; dans l'expression «κεφάλαιον α′», la forme α′ reçoit le lemme N-1-ος.

§68. Les formes de χίλιοι reçoivent le lemme numéral N-χίλιοι. Mais les formes du type μύριοι sont classées sous μυρίος qui fonctionne à la fois comme

(199) ThGrNaz, I, p. XIV.

(200) Cfr ThTheoConf, I, p. XIII ; B. KINDT, recension de ThTheoConf, I, dans *Le Muséon*, 111 (1998), p. 247.

adj. («très nombreux, innombrable») et comme numéral («10.000»). La distinction μυρίος *vs* μύριοι, basée sur l'accent, n'est pas retenue ([201]). Les composés de ces deux termes reçoivent cependant des lemmes numéraux précédés de l'indication N- (par ex. N-δισχίλιοι ; N-τρισχίλιοι ; N-δισμύριοι ; N-τρισμύριοι, etc.).

§69. Un numéral utilisé comme toponyme ne justifie pas la création d'un nouveau lemme : Ἕβδομον (l'Hebdomon, à CP) *s.l.* N- ἕβδομος.

§70. Dans des expressions du type «πρὶν ἂν τὸ λ΄ τῆς Ἰλιάδος ἀναγνώσειε» ou «ἐν τῇ ω τῆς Ὀδυσείας» les formes λ΄ et ω signifient respectivement «onze», et non «trente», et «vingt-quatre», et non «800». Les lemmes sont donc λ, la lettre *lambda*, et ω, la lettre *oméga* (sur le traitement des lettres, cfr §111).

§71. Remarque : il résulte de ce mode de traitement que les nombres écrits en plusieurs mots sont distingués en plusieurs lemmes, alors que ceux écrits dans le système alpha-numérique ne reçoivent qu'un seul lemme : εἴκοσι πέντε reçoit deux lemmes, N-εἴκοσι et N-πέντε, mais κε΄ est lemmatisé N-25.

4. Les adverbes

§72. Les adv. dérivés d'une forme casuelle, nominale ou adjectivale, qui n'est plus attestée à date historique ont un lemme adverbial :

- les adv. en -ει et -οι, «anciennes formes de locatif» ([202]) : οἴκοι *s.l.* οἴκοι (et non *οἶκος) ;
- les adv. en -η, c'est-à-dire les «adverbes en *-ē, probablement d'anciens instrumentaux» ([203]), qui revêtent la forme au datif avec *iota* souscrit, même si les manuscrits et les éditions présentent les graphies concurrentes en -α, -ᾳ/-αι, -η ou -ῃ. Le choix de la forme au datif avec *iota* souscrit repose sur le *principe d'économie*, cfr p. ex. : εἰκῆ et εἰκῇ *s.l.* εἰκῇ ; λάθρα, λάθρᾳ, λάθρῃ *s.l.* λάθρᾳ ([204]) ; πῆ, πῇ *s.l.* πῇ ;
- les adv. en -ως ([205]), quelle que soit la classe morpho-syntaxique de leur base dérivationnelle :
  - adjectivale : ἀγαθῶς (et non *ἀγαθός) ; διατατικῶς (et non *διατατικός) ; κεφαλαιωδῶς (et non *κεφαλαιώδης) ;
  - adjectivo-pronominale : οὐδαμῶς, οὕτως, πάντως ;
  - verbale, que les adv. soient formés à partir d'un part. prés. (δεόντως, λανθανόντως) ou parf. (διῃρημένως ([206]), περικεκαλυμμένως).

(201) B 1306, *s.v.* μυρίος (*in fine*).
(202) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 121, §132.
(203) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 120-121, §132.
(204) ThBasCaes, I, p. XLII.
(205) Également issu d'une ancienne forme d'instrumental, cfr CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 121, §132.
(206) ThGrNaz, I, p. XV.

§73. *A contrario*, les adv. dérivés d'une forme casuelle, nominale ou adjectivale, toujours attestée à date historique ne justifient pas la création d'un lemme adverbial ; il s'agit, par exemple :

- des adv. issus d'acc. sing. : ἐνάντιον *s.l.* ἐνάντιος ; ἐνώπιον *s.l.* ἐνώπιος ; μάτην *s.l.* μάτη ([207]) ; ὀλίγον *s.l.* ὀλίγος ([208]) ; πολύ *s.l.* πολύς (mais ἐπιπολύ, καταπολύ, παραπολύ) ; χάριν *s.l.* χάρις ;
- des adv. issus d'acc. pl. : μεγάλα *s.l.* μέγας ; πολλά *s.l.* πολύς.

§74. Les adv. formés par dérivation suffixale ont un lemme adverbial : -δε/-ζε : Μέγαράδε, 'Αθήναζε ; -δην : κρύβδην ; -δον : ἀγεληδόν, στοιχηδόν ; -θα : ἐνταῦθα ; -θε : 'Ασσυρίηθε, ὑψόθε ; -θεν : 'Αθήνηθεν, Μεγαρόθεν ; -θι : ὑψόθι ; -σε : ὑψόσε ; -φι : νόσφι.

§75. La particule démonstrative -ι en finale des adv. dérivés de démonstratifs ne justifie pas la création d'un nouveau lemme (cfr §29, 1) : οὑτωσί *s.l.* οὕτως ; οὐχί *s.l.* οὐ.

§76. Les adv. au comp. et sup. dérivés d'un adv. ou d'une prép. (ἄνω [ἀνά], ἐγγύς, ἔνδον, ἔξω, πρόσω, ὑπέρ) ont pour lemme cet adv. ou cette prép. ([209]) : ἀνωτέρω *s.l.* ἄνω ; ἐγγυτάτω, ἐγγυτέρω *s.l.* ἐγγύς ; ἐνδοτάτω *s.l.* ἔνδον ; ἐξωτέρω *s.l.* ἔξω ; προσωτέρω, πορροτάτω *s.l.* πρόσω ; πρωΐτερος *s.l.* πρωΐ (sur les formes adjectivales, cfr §63).

5. Les verbes

§77. Les lemmes verbaux ont une terminaison active ou médio-passive ;

§78. Les v. défectifs justifient la création d'un nouveau lemme correspondant aux formes attestées, cfr §104.

§79. Pour les cas de supplétisme, cfr §107.

§80. Les formes récentes ou tardives constituant la «forme de départ» d'une nouvelle série productive justifient la création d'un nouveau lemme : περιέκρυβεν *s.l.* περικρύβω — et non περικρύπτω ([210]) — ; πανθάνουσι *s.l.* πανθάνω (et non πάσχω) ; συστήκειν *s.l.* συστήκω (et non συνίστημι) ; ἀποδωσείοντες *s.l.* ἀποδωσείω ([211]) ; πέπτεται *s.l.* πέπτω ; ἐγεγώνησε *s.l.* γεγωνέω.

§81. Les v. thématiques dérivant tardivement d'un v. athématique et constituant une nouvelle série productive représentable par une «forme de départ» ont un lemme verbal thématique : σκεδαννύεις *v.s.* σκεδαννύω, mais καθειργνύει *s.l.* καθείργνυμι ; καταπληγνύναι *s.l.* καταπλήσσω.

§82. Sur les formes d'impft et d'aor. thématiques en -σκ-ον, cfr §29, 2.

§83. Un adj. verbal en -τέος a un lemme verbal, cfr §57.

(207) ThGrNaz, I, p. XV.
(208) ThGrNaz, I, p. XV.
(209) ThTheoConf, I, p. XIII.
(210) ThTheoConf, I, p. XIV.
(211) ThProcCaes, p. XXIV.

§84. Un part. substantivé a un lemme verbal.
§85. Sur un part. dérivant un adv., cfr §72.

6. Les pronoms

§86. Les pron. réfléchis ont pour lemme la forme au gén. : ἐμαυτοῦ ; σεαυτοῦ ; ἑαυτοῦ.

7. Les prépositions

§87. Une prép. dérivée d'un subst. a un lemme nominal : χάριν *s.l.* χάρις ([212]).
§88. Une prép. dérivée d'un adj. a un lemme adjectival : ἔναντιον *s.l.* ἔναντιος ([213]), cfr §61.

8. Les conjonctions

§89. Une conjonction dérivée d'un adj. a un lemme adjectival : οἷον *s.l.* οἷος ([214]).

V. Principes liés au statut lexical des lemmes (§90-111)

1. Les formes rares (§90-94). 2. Les formes présentant plusieurs graphies et les emprunts (§95-97). 3. Les lemmes défectifs et les formes supplétives (§98-107). 4. Les formes et locutions lexicalisées (§108). Les fautes d'édition (§109). 6. Les lettres, les phonèmes et les morphèmes (§111).

1. Les formes rares

§90. Le lemme est une «forme de départ» censée être à la tête d'une série productive (cfr §3). Plus un mot est rare, plus la probabilité que cette «forme de départ» soit attestée *in textu* diminue. Deux options s'offrent alors aux lexicologues et lexicographes : une approche hypercritique ou une approche plus pragmatique.

La première consisterait à ne prendre comme lemmes que des formes attestées. Cette position est intenable car elle ferait du dictionnaire une «collection de monstres» encombrant de manière exponentielle la nomenclature et laissant croire à l'utilisateur qu'une grande part du lexique présente des flexions défectives. Cette première approche s'oppose également à l'hypothèse, déjà présentée par F. de Saussure, de l'existence d'un lexique potentiel constitué de mots non (ou pas encore) attestés, certes, mais déjà présents en langue (puisque relevant de

(212) ThGrNaz, I, p. XV.
(213) ThGrNaz, I, p. XV.
(214) ThGrNaz, I, p. XV.

règles de construction morphologiquement régulières, systématisables et prédictibles), leur non-attestation dans le discours étant qualifiée de «fait insignifiant» ([215]).

§91. Dans le cas du grec, l'état fragmentaire des sources conservées incite de plus à la prudence ([216]) : l'absence d'une forme dans les sources, c'est-à-dire au niveau du discours, ne suffit jamais pour déterminer son absence au niveau du lexique, et donc en langue. Les textes offrent par ailleurs de nombreux cas de «formes de départ» attestées une seule fois ([217]). Citées telles quelles dans le dictionnaire, sans mention de leur nature d'*hapax*, elles fourniraient du lexique une image biaisée, encore une fois, puisque ce qui est rare y serait présenté comme ce qui est commun ([218]).

§92. Le caractère fortement prédictible des flexifs, d'une part, et la productivité des éléments morphématiques constitutifs des mots analysés (productivité mise en évidence par la commutation paradigmatique), d'autre part, sont susceptibles d'offrir les indices suffisants pour définir, par déduction à partir des formes existantes, des lemmes cohérents, c'est-à-dire revêtant une forme possible et régulière. Ces lemmes fourniront une «forme de départ» non attestée certes, mais utile au classement des réalités formelles observées. C'est l'approche pragmatique habituellement adoptée par les lexicographes. En grec, elle s'impose pour la formulation des entrées lexicales verbales, connues sous un très grand nombre de formes différentes, mais elle est tout aussi valide pour les mots issus des autres classes morpho-syntaxiques ; c'est la méthode suivie pour le *D.A.G.* La formulation des lemmes des mots rares repose dès lors sur un examen des formes concernées. Dans ce contexte, la fréquence du mot compte moins que la variété des formes connues ([219]). Deux formes fléchies différentes suffiront pour

(215) SAUSSURE, *Cours*, p. 227 ; LEHMANN – BERTHET, *Introduction*, p. 5-6 ; CORBIN, *Morphologie*, p. 40-43.

(216) Pour des estimations chiffrées de l'importance des sources perdues, cfr FAMERIE, *Appien*, p. 252-253 (avec références bibliographiques).

(217) Pour des exemples, cfr ThProcCaes, p. X et ThBasCaes, I, p. XIV.

(218) Qualifier un mot d'*hapax* signifie qu'il n'est attesté qu'une seule fois dans les sources disponibles, c'est-à-dire en discours. Cette notion n'affecte en rien le statut du mot au niveau de la langue, cfr J.-F. SABLAYROLLES, *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes* (*Lexica. Mots et dictionnaires*, 4), Paris, 2000, p. 165 et 198-203 ; CORBIN, *Morphologie*, p. 25-28 ; B. MOREUX, *L'utilisation des méthodes quantitatives en linguistique grecque et latine*, dans *L'Antiquité Classique*, 51 (1982), p. 295-296.

(219) L'interrogation du *T.L.G.* fournit quatre occurrences du lemme ἐπιτινάσσω, mais il s'agit à chaque fois de la même forme, cfr ThBasCaes, I, p. XL. Les lemmes αἰτιολόγημα, δυσπαρατηρήτος, ἐναποκυέω et ὑπογύναιος, toujours chez Basile de Césarée, se rencontrent aussi dans d'autres sources, mais

déduire une «forme de départ» ; une seule forme suffira aussi, moyennant un examen des éléments morphologiques qui la constituent. Ce *modus operandi* s'apparente partiellement à la démarche suivie par le linguiste qui examine la régularité d'une unité du lexique potentiel d'une langue moderne. Selon ses observations, il pourra conclure qu'*il s'attend à rencontrer* le terme étudié, et il le qualifiera de néologisme dès qu'il remarquera son actualisation dans le discours, oral ou écrit. Le lemmatiseur, pour sa part, conclura qu'*il ne s'étonne pas de le rencontrer*, mais l'état fragmentaire et provisoire des sources disponibles l'engagera à manipuler avec une extrême prudence les notions d'*hapax* ou de néologisme.

§93. Trois cas de figures se présentent :

1. Quand la *«forme de départ» est attestée*, que les sources fassent ou non état d'autres formes fléchies, la «forme de départ», même rare, voire unique, sert de lemme : dans le lexique de Basile de Césarée, il en est ainsi du subst. συνάθλησις, des anthroponymes Ἰωσάκης et Σύμπιος, de l'adj. φιλαιρετικός, du v. συμπεριπτύσσομαι ([220]).

2. Quand la *«forme de départ» n'est pas attestée*, mais que *les sources font état d'au moins deux formes fléchies différentes*, le caractère fortement prédictible des flexifs permet de déduire le lemme : le subst. ἀρχικουνίτης est déduit des formes ἀρχικουνίτῃ et ἀρχικουνιτῶν ([221]) ; l'adj. δυσαμάρτητος est déduit des formes δυσαμαρτήτῳ, rencontrée chez l'auteur analysé, et δυσαμάρτητοι, attestée chez Vettius Valens ([222]) ; le v. εἰσλαμβάνω, est déduit des formes εἰσλαμβάνων et εἰσλαμβάνουσιν ([223]) ; l'anthr. Μάκης est déduit des formes Μακήτα et Μακήτι connues dans l'épigraphie ([224]).

3. Quand la *«forme de départ» n'est pas attestée*, et que *les sources ne font état que de la seule forme fléchie en cours de lemmatisation*, la prédictibilité des flexifs et la productivité des morphèmes constitutifs de la forme permettent de confirmer ou d'infirmer la régularité du mot et, ensuite, de déduire un lemme pertinent :

- si la *forme est analysable*, si les éléments morphématiques qui la constituent sont lisibles, le mot présentant une certaine «transparence formelle» ([225]), un

toujours sous la forme qu'ils revêtent chez cet auteur, cfr, respectivement, ThBasCaes, I, p. XXV, XXXVIII-XXXIX et XLIX.

(220) ThBasCaes, I, p. XIV ; cfr aussi ThProcCaes, p. X et note 27. Un exemple tiré de Photios : καρβωνάριος.

(221) ThBasCaes, I, p. XIV.

(222) ThBasCaes, I, p. XV.

(223) ThAstFirm, p. XVII.

(224) Cfr par ex. *C.I.G.*, n° 1740.

(225) Sur cette notion, cfr APOTHÉLOZ, *Construction*, p. 52 ; J. LEROT, *Précis de linguistique générale*, Paris, 1993, p. 351.

«étayage paradigmatique» ([226]) permet de déduire le lemme sur des bases rationnelles : le subst. ἀγαπητρίς est déduit de l'unique forme ἀγαπητρίδων sur base de la productivité du suffixe d'agent masculin en -τ(η)ρ- et du suffixe féminin en -ιδ-, comme αὐλητήρ/αὐλητρίς ([227]) ; l'anthroponyme Μαγνινιανός est déduit des formes Μαγνηνιανῷ et Μαγνινιανῷ sur base de la productivité des noms en -ινιανός, d'origine latine ([228]) ; le v. συγκαταδέχομαι ([229]) est déduit de l'unique forme συγκαταδέχεται sur base de la prédictibilité du flexif (-ε-ται→ -ο-μαι), ainsi que sur la productivité du v. δέχομαι tant en dérivation qu'en composition ([230]) et celle de la double préfixation en συγ-κατα- ([231]) ;

- si la *forme n'est pas analysable*, si les éléments qui la constituent ne sont pas lisibles, elle sert de lemme à elle-même, le lemmatiseur ne prenant pas la responsabilité de définir une «forme de départ» systématisable : Πούτεδιν ([232]), πολύπλαδον ([233]). Ces entrées lexicales sont appelées «lemmes-formes» ([234]). Il s'agit non seulement de mots non-analysables (Λακίζοις, un toponyme) ([235]), mais aussi, souvent, de formes assurément fautives (Ὀβούσιριν) ([236]), et de formes rencontrées dans des extraits présentant des problèmes d'établissement de texte (μοχλιάσῃ, κονοπιασθῇ et κονοπισθῇ) ([237]). Les «lemmes-formes» relèvent donc des *principes d'économie* et de *fidélité*.

§94. Le *corpus* basilien rassemble 14.943 lemmes. Parmi ceux-ci, 148 appartiennent à la catégorie des lemmes pour lesquels une «forme de départ» non attestée est déduite selon les critères établis ci-dessus, soit 0,9% ([238]). C'est peu proportionnellement à l'ensemble du vocabulaire de Basile et par rapport au lexique grec en général. C'est énorme en termes de temps de recherches, car chacun de ces 148 lemmes a fait l'objet d'une «enquête lexicographique». Mais en définitive, le statut lexical de ces mots, précisé par un indice spécial dans le

(226) Expression reprise à APOTHÉLOZ, *Construction*, p. 25.
(227) ThBasCaes, I, p. XV ; CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 321, §258.
(228) ThBasCaes, I, p. XV et XLIII.
(229) ThAstFirm, p. XVIII.
(230) C 268, *s.v.* δέχομαι.
(231) Une interrogation du *T.L.G.* fournit un exemple dès le VII[e] s. av. J.-C., dans la deuxième lettre de Périandre (= *Epistolographi Graeci*, ed. R. HERCHER, Paris, 1873 [réimpr. Amsterdam, 1965], p. 408).
(232) ThProcCaes, p. XI.
(233) ThAstFirm, p. XVIII.
(234) À ce propos, cfr aussi COULIE, *Lemmatisation*, p. 38 ; ThTheoConf, p. XVI ; ThProcCaes, p. XI.
(235) ThBasCaes, I, p. XV : la forme de départ devrait-elle être Λάκιζος, Λάκιζον ou Λάκιζα ?
(236) ThTheoConf, I, p. XXIV.
(237) ThBasCaes, I, p. XLII.
(238) ThBasCaes, I, p. XV.

D.A.G., y est mieux défini que dans les dictionnaires traditionnels car les unités lexicales rares et formulées par déduction y sont présentées comme telles. Le *Thesaurus Graecae Linguae*, le *Dictionnaire Grec Français* et le *Greek-English Lexicon* enregistrent par exemple les entrées συναγραυλέω et συναλύω. Leur microstructures font état d'occurrences connues chez Denys d'Halicarnasse et Basile de Césarée, pour la première, chez Plutarque de Chéronée et Basile de Césarée, pour la seconde. Mais rien n'indique cependant que ces deux mots sont extrêmement rares et que les occurrences signalées sont les seules connues dans les sources actuellement disponibles ([239]).

2. Les formes présentant plusieurs graphies et les emprunts

§95. Les mots grecs en général, et les mots empruntés à d'autres langues (le latin dans la majorité des cas, mais aussi l'hébreu, les langues germaniques, le vieux-perse, les langues anatoliennes, etc.), en particulier, sont susceptibles de présenter des variations orthographiques. Ces variations ne justifient pas la création d'un nouveau lemme. Une série de critères permet de déterminer quelle graphie est susceptible de fournir la «forme de départ» la plus pertinente :

- l'ancienneté des occurrences connues ;
- la fréquence des occurrences connues ;
- la proximité formelle des occurrences connues avec leur étymon ;
- la productivité des occurrences connues.

Les deux premiers arguments sont de type fréquentiel. Ils restent fortement conditionnés par la nature lacunaire des sources et le hasard des attestations. Leur poids est plus faible que les deux suivants qui proposent une argumentation davantage formelle. Selon les cas, un seul aspect peut être mis en évidence, ou plusieurs, qui se combinent pour corroborer la formulation la plus pertinente du lemme : μασήσει, μασσήσει et μασσήσεως *s.l.* μάσησις, dérivé de μασάομαι, l'argument de la proximité formelle avec la base dérivationnelle est privilégié. Dans certains cas, aucun critère ne peut être mis en évidence. Le lemmatiseur se retranche alors derrière l'autorité d'un dictionnaire ou d'un linguiste : la graphie de φάλλαινα (κῆτος), avec un ou deux *lambda*, suit le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* ([240]), tout comme celle du lemme σιβύνη connu sous les formes du type ζιβύνη et συβίνη dans d'autres sources ([241]).

(239) Cfr, respectivement, E VIII, 1173, B 1835, L 1295, LS 1295 et S 1034 ; E VIII, 1202, B 1838, L 1295, LS 1694 et S 1034.

(240) C 1175, *s.v.* φάλλαινα.

(241) C 1001, *s.v.* σιβύνη. En ce domaine, le sentiment des locuteurs demeure parfois impossible à établir. La forme toponymique Κιθαρίζων (cfr §19 et 37) était-elle comprise par Procope de Césarée comme un nom étranger hellénisé ou comme un toponyme grec sémantiquement relié à la cithare ? Cfr aussi l'exemple du mot ἀνασπάστους connu chez Hérodote, forme fléchie d'ἀνασπάω ou

§96. Application des critères. Exemples.

- L'ethnique des Aquitains présente en grec les graphies du type 'Ακοιταν-, 'Ακυιταν-, 'Ακυτ- et 'Ακουιταν-. La première est rare et tardive (242). La deuxième est plus fréquente et attestée antérieurement (243). Elle présente des occurrences toponymiques en -ία et un dérivé adjectival en -ός. La troisième, quoique plus tardive, est aussi fréquente que la deuxième et présente des dérivés plus variés en -ία, -ός, et -ικός (244). La dernière, 'Ακουιταν-, est moins fréquente que les deux précédentes (245), mais elle présente des formes en -ία et -ός, des dérivés du type 'Ακουιτάνιος et 'Ακουιτανικός, et s'apparente à la graphie latine *Aquĭtānĭa* (246). Plus productives, les formes du type 'Ακουιταν- fourniront le lemme. Les critères de productivité et de proximité avec l'étymon ont prévalu.

- Le nom grec du Vésuve présente des graphies du type Βέβιος, Βέσβιος, Οὐέσουιος et Οὐεσουούιος. Le lemme est Οὐέσουιος, qui correspond aux graphies les plus anciennes et les plus proches du latin *Vesuvius* (247). Les critères d'ancienneté et de proximité avec le mot dans sa langue d'origine ont été suivis.

- Le toponyme Ἕρμωνθις est aussi orthographié Ἕρμουθις. Les deux graphies se côtoient dans les sources, et sont productives (elles dérivent l'une et l'autre un ethnique, Ἑρμωνθίτης et Ἑρμουθίτης). La forme la plus ancienne, Ἕρμωνθις, fournit le lemme.

- La forme ἀννώνα, proche du latin *annōna* et productive (elle dérive, par ex., ἀννωνάριος, ἀννωνεύω), sert de lemme à ἀνόνας (248). Les critères relatifs à l'étymologie et à la productivité ont été déterminants.

§97. Éventail de l'origine des emprunts :

- emprunts au *latin* : les sources patristiques et historiques byzantines, qui constituent la majorité des sources actuellement traitées (66,07% du total des occurrences, cfr §8), fourmillent d'emprunts au latin. Les lemmes grecs revêtent une forme proche de l'orthographe du mot latin : lemme ἀσηκρῆτις pour le latin

emprunt à un étymon perse *anašpašta-*? (cfr G. TRAINA, C.A. CIANCAGLINI, *La forteresse de l'Oubli*, dans *Le Muséon*, 115 [2002], p. 411-412).

(242) L'interrogation du *T.L.G.* en fournit 2 occurrences, au v^e^ s. ap. J.-C.

(243) L'interrogation du *T.L.G.* en fournit 28 occurrences, dès le II^e^ s. av. J.-C.

(244) L'interrogation du *T.L.G.* en fournit 28 occurrences, dès le II^e^ s. ap. J.-C.

(245) L'interrogation du *T.L.G.* en fournit 17 occurrences, à partir du II^e^ s. ap. J.-C.

(246) *Le grand Gaffiot. Dictionnaire Latin Français*, ed. F. GAFFIOT, nouvelle édition revue et augmentée sous la dir. de P. FLOBERT, Paris, 2000, p. 153.

(247) ThProcCaes, p. XXVIII.

(248) ThTheoConf, I, p. XIX.

a sēcrētis [249] ; κιτατόριν *s.l.* κιτατώριον pour *citatōrium* [250] ; κωμέρκιν *s.l.* κομμέρκιον pour *commercium* [251] ;

- emprunts aux *langues germaniques* : les formes du type Τουτίλας attestées chez Procope de Césarée sont lemmatisées Τοτίλας, graphie rencontrée chez d'autres auteurs, dont Théophane le Confesseur, et conforme à l'étymologie germanique de l'anthroponyme [252] ;

- emprunts à l'*arabe* : les formes Βατμιζομανεῖς et Βαθημανεῖς (ethnique d'un peuple arabe) *s.l.* Βανιζομενεῖς, graphie attestée chez Diodore de Sicile et rendue relativement plus motivée [253] que les autres, par rapport à la langue d'origine, par la présence de l'élément *Banî-* «fils de» qui en arabe sert de premier terme au nom d'une tribu [254] ;

- emprunts au *vieux-perse* : de nombreux anthroponymes perses présentent plusieurs graphies correspondant parfois à des paradigmes flexionnels différents (cfr Ζαδέσπρας, cité §18). Les informations fournies par l'*Iranisches Namenbuch* [255] et par l'interrogation du *T.L.G.* montrent que l'anthroponyme *Julābzīn* est connu en grec sous les formes Ζαλαβζάν (indéclinable), Δαλαυζάν, Δολαύζαν, Δολαβζάν (pour ces trois formes, s'agit-il d'un accusatif ou d'un indéclinable ?) et Δόλβζα (gén. d'une forme Δόλβζας non attestée). Le lemme Ζαλαβζάν, plus proche du mot d'origine, regroupera toutes les formes ;

- emprunts aux langues anatoliennes : le lexique de Basile de Césarée présente de nombreux toponymes d'Asie Mineure qui ont fait l'objet de rapprochements avec d'éventuels étymons hittites, louvites et lyciens [256].

3. Les lemmes défectifs et les formes supplétives

§98. Les lexicologues qualifient de *défectifs* les mots dont le paradigme flexionnel n'est pas complet [257], et de *supplétifs* ceux qui complètent le para-

(249) ThTheoConf, I, p. XX. Pour les nombreuses graphies concurrentes en B- ou Οὐ-, cfr ThTheoConf, I, p. XII.

(250) ThTheoConf, I, p. XXIII.

(251) ThTheoConf, I, p. XXIII.

(252) ThProcCaes, p. XXIX ; cfr aussi le lemme Ἄδηγις dans ThProcCaes, p. XXIV.

(253) Sur les notions de *motivation* et de *motivation relative*, d'origine saussurienne, cfr, par ex., SAUSSURE, *Cours*, p. 180-184 ; GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 164 ; LEHMANN – MARTIN-BERTHET, *Introduction*, p. 105-107 ; MORTUREUX, *Lexicologie*, p. 20-21.

(254) Cfr *R.E.*, II, 2, IV (Stuttgart, 1896), col. 2848, *s.v. Banizomeneis*.

(255) JUSTI, *Namenbuch*, p. 8-9, *s.v. Ahura-Mazdāh* n° 24.

(256) ThBasCaes, I, p. XXIII.

(257) DUBOIS, *Dictionnaire*, p. 131.

digme flexionnel d'un autre mot ([258]). En grec, les formes défectives et les cas de supplétion concernent les degrés des adjectifs et les radicaux verbaux. Dans les dictionnaires «papier» traditionnels, les premières ont une entrée lexicale correspondant aux formes attestées. Quant aux *supplétifs*, ils apparaissent soit sous l'entrée du paradigme dans lequel ils interviennent, soit sous celle dont ils relèvent eux-mêmes, soit, enfin, sous l'une et sous l'autre.

§99. Ces traitements traditionnels, dont l'utilisateur s'accommode, présentent des caractéristiques peu compatibles avec les traitements automatiques propres au *Projet* :

- des formes sont classées sous plusieurs entrées lexicales : ἐλάσσων, cité sous une entrée qui lui est propre (B 639 ; LS 528), apparaît aussi sous ἐλαχύς (B 639 ; LS 530) et sous μικρός (B 1283 ; LS 1133) ; ἐρεῖν apparaît sous λέγω (B 1175 ; LS 1033), εἴρω (B 491 ; LS 695) et ἐρῶ (B 813 ; LS 695) ;
- des formes sont classées sous des entrées hypothétiques : les entrées *λῶις (B 1213) et *χέρης (B 2134) permettent de classer respectivement les formes du type λώων (citée comme entrée en B 1214) et χείρων (citée en B 2133) ; l'entrée *εἴδω (B 584 ; LS 483) permet de classer les formes du type εἴδεται ;
- les renvois multiples ne sont pas toujours entièrement honorés : l'entrée ἧσσων est mentionnée comme comp. de κακός et de μικρός (LS 779), mais si κακός renvoie à ἧσσων (LS 863), aucun renvoi vers ce dernier n'apparaît sous μικρός (LS 1133) ; les formes du type φέρτερος, φέρτατος et φέριστος sont mentionnées comme comp. et sup. d'ἀγαθός (B 5 ; LS 4) ; mais quand elles constituent elles-mêmes une entrée lexicale, le renvoi vers ἀγαθός est omis (B 2060 ; LS 1922) ([259]).

§100. Les dictionnaires n'offrent donc pas une image cohérente de ces éléments du lexique. Dans le cadre du *Projet*, ces notions ont donc été réexaminées sur base de la définition stricte du lemme – considéré comme une «forme de départ» – et du *principe d'économie*. Traités selon la même grille d'analyse, les *défectifs* et les *supplétifs* sont décrits ici conjointement. La représentation proposée, quoiqu'encore imparfaite ([260]), fournit une réponse pragmatique mieux appropriée aux objectifs de la lemmatisation.

Cette approche pragmatique s'articule en trois points :

1. Les formes possédant une «forme de départ» attestée et productive – un *positif* au nom. sing. pour les adj., un ind. prés. pour les verbes – sont lemmati-

(258) DUBOIS, *Dictionnaire*, p. 458 ; LEHMANN – MARTIN-BERTHET, *Introduction*, p. 139-140 ; GAUDIN – GUESPIN, *Initiation*, p. 268.

(259) Dans ce dernier cas, les renvois sont honorés dans le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, cfr C 6, *s.v.* ἀγαθός et C 1188, *s.v.* φέρτερος.

(260) Par exemple, dans le cadre de l'analyse dérivationnelle (cfr §9,3) le traitement appliqué aux formes supplétives aboutit à présenter ces dernières sous un lemme auquel elles ne sont en aucun cas apparentées morphologiquement.

sées selon les principes habituels, même si elles complètent par ailleurs le paradigme flexionnel d'un autre mot : ἐλάττων *s.l.* ἐλαχύς, même quand il fonctionne *in textu* comme le comparatif de μικρός ; ἔδεται *s.l.* ἔδω, ce lemme étant productif (et non sous ἐσθίω) ; mais εἰπών ne sera pas lemmatisé sous ἔπω, mot enregistré comme entrée dans certains dictionnaires mais qualifié de «récent et épique au présent» ([261]) ; εἶμι n'apparaîtra jamais sous ἔρχομαι.

2. Les formes ne possédant pas de «forme de départ», et qui, de plus, ne complètent pas un autre paradigme flexionnel, ont un lemme qui correspond aux formes attestées, ce *lemme* étant dit *défectif* : μεθηλικέστερος, μέμονα.

3. Les formes ne possédant pas de «forme de départ», et qui, en outre, complètent le paradigme flexionnel d'un autre mot, sont dites *supplétives*, leur lemme étant celui du paradigme complété ; ἀμείνων et φέρτεροι *s.l.* ἀγαθός ([262]) ; δραμοῦμαι *s.l.* τρέχω ; εἶπον *s.l.* λέγω ; οἴσετε *s.l.* φέρω, etc.

Dans une telle description, la *supplétion* relève donc des formes, la *défectivité* se situe au niveau des lemmes. Dans le *D.A.G.*, un indice spécial est attaché aux *lemmes défectifs* et *formes supplétives*.

§101. Les comp. et sup. qui n'ont pas un positif pour «forme de départ», ainsi que les comp. et sup. dérivés d'un lemme appartenant à une autre classe morpho-syntaxique, sont considérés comme défectifs. Sont comptés dans cette catégorie :

- des comp. et sup. dont le positif n'est pas attesté : μεθηλικέστεροι *s.l.* μεθηλικέστερος (et non *μεθῆλιξ) ([263]) ;

- des comp. et sup. dérivés d'un subst. : βασιλεύτατε *s.l.* βασιλεύτερος (et non *βασιλεύς), ὁπλοτέρῳ et ὁπλοτάτης *s.l.* ὁπλότερος (et non *ὅπλον) ;

- des comp. et sup. dérivés d'un part. : ἐρρωμενέστερον *s.l.* ἐρρωμενέστερος (et non *ῥώννυμι) ;

- des comp. et sup. dérivés d'adv. ou de prép. (ἄνω [ἀνα], ἐγγύς, ἔνδον, ἔξω, πρόσω, ὑπέρ) : ἀνωτέρους *s.l.* ἀνώτερος, ἐγγυτάτην *s.l.* ἐγγύτερος ; ὑπερτάτους *s.l.* ὑπέρτερος.

§102. L'approche pragmatique proposée pour les cas de supplétion adjectivale repose sur deux observations et un principe :

- les formes adjectivales supplétives constituent une série close et systématisée en synchronie ; à l'époque classique, ἄριστος fonctionne comme le superlatif de ἀγαθός ([264]) ;

(261) B 794 ; LS 678.

(262) Même si, historiquement, ἀμείνων pourrait être «un "positif" entré dans le système du comparatif» ; C 74, *s.v.* ἀμείνων.

(263) *Contra* L 838, cfr ThAstFirm, p. XVII.

(264) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 110, §116.

- en diachronie, les formes supplétives entrent progressivement en concurrence avec des formations régulières, cfr les formes du type ἄριστος *vs* ἀγαθωτάτην enregistrées dans le *D.A.G.* [265] ;

- la constitution de la nomenclature du *D.A.G.* reste soumise à un *principe d'économie* qui évite de multiplier les entrées.

§103. Les *formes supplétives des comp. et sup.* sont donc classées sous le lemme adjectival dont elles complètent le paradigme [266] : les formes fléchies de ἀμείνων, ἄριστος, ἀρείων, βελτίων, κρείσσων [267] et λώων *s.l.* ἀγαθός, tout comme les formes du type φέρτερος, φέριστος et φέρτατος qui en complètent également le paradigme [268] (et non sous φερτός, ni φέρτερος, ni φέρω) [269] ; ἥσσων *s.l.* μικρός (et non sous l'adv. ἧκα) ; μήκιστον *s.l.* μακρός (et non sous le subst. μῆκος) ; etc.

§104. Les *lemmes défectifs verbaux* ont un lemme correspondant aux formes attestées :

- un inf. aor. [270] : ἐντραγεῖν, καταπεφνεῖν, πορεῖν, τετμεῖν (et ses composés) ; ἀποσκλῆναι, τλῆναι (et ses composés) ;

- un ind. parf. : ἔοικα et ses dérivés, μέμονα, οἶδα et ses dérivés, πέπρωται (v. impers. «il est marqué par le destin») [271], τέθηπα ;

- un participe : δυσμενέοντες *s.l.* δυσμενέων (et non *δυσμενέω ; B 552 et LS 548) [272] ; κεκαφηότι *s.l.* κεκαφηώς ; ὑπερμενέοντα *s.l.* ὑπερμενέων (et non *ὑπερμενέω, cfr LS 1866).

§105. L'approche pragmatique des verbes supplétifs se fonde sur les mêmes présupposés que les cas de supplétion adjectivale :

- les verbes faisant appel à la supplétion constituent une série close et systématisée en synchronie [273] ;

(265) En grec moderne, les formations dérivationnelles en -τερος, -τατος et -ίων, -ιστος, etc., sont progressivement délaissées ; les degrés de comparaison sont alors rendus par des tournures périphrastiques : JANNARIS, *Grammar*, p. 144, §483-491 ; KALITSUNAKIS, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache* (Göschen, 756 et 756a), Berlin, 1963, p. 78, §57-58.

(266) Pour un traitement identique, cfr aussi PIRENNE-DELFORGE – PURNELLE, *Index*, p. VII ; BODSON, *Index*, p. VI.

(267) Sur la forme κάρρων, cfr §29,3.

(268) C 6, *s.v.* ἀγαθός.

(269) CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 116, §126 ; l'hypothèse posant φερτός comme positif, qui implique l'haplologie de φερ(τό)-τερος, est écartée dans C 1188.

(270) L'inf. est privilégié à l'ind. pour éviter l'éloignement, dû à l'augment, de formes apparentées présentées dans un index alphabétique.

(271) Cfr B 1515 ; *s.v.* πορεῖν dans C 928.

(272) ThAstFirm, p. XVI.

(273) SCHWYZER, *Grammatik*, II, p. 257-258 ; CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 153-154, §171 et p. 157-158, §176 ; Y. DUHOUX, *Le verbe grec ancien. Élé-*

- en diachronie, les formes supplétives d'un paradigme entrent progressivement en concurrence avec des formations régulières, cfr les formes du type εἶπες *vs* ἔλεξας ([274]).

- la constitution de la nomenclature du *D.A.G.* reste soumise à un *principe d'économie* qui évite de multiplier les entrées.

§106. Les *formes verbales supplétives* sont donc lemmatisées :

- sous un lemme propre quand elles possèdent une «forme de départ» productive : λέγω et ἐρῶ, ἐσθίω et ἔδω, εἶμι et ἔρχομαι sont donc dégroupés ;

- dans le cas contraire, sous le lemme dont elles complètent le paradigme : εἶπον *s.l.* λέγω, φαγεῖν *s.l.* ἐσθίω, ἦλθον *s.l.* ἔρχομαι, ὄπωπα *s.l.* ὁράω, etc.

§107. Les formes conjuguées sur le radical de εἰπεῖν (servant d'aor. tant à λέγω qu'à φημί et ἀγορεύω) ([275]) sont arbitrairement classées sous λέγω, en vertu toujours du *principe d'économie*. Pour les composés en -ειπεῖν, l'usage traditionnel des dictionnaires, qui distinguent des dérivés de λέγω, des dérivés de ἀγορεύω et des lemmes propres en -ειπεῖν, a été suivi, même s'il est conditionné par des facteurs sémantiques (cfr par ex. διαλέγω «mettre à part, choisir [...], parler, expliquer» *vs* διειπεῖν «dire en détail» dans B 476 et 503). Le *D.A.G.* retient donc les lemmes suivants :

- les formes du type ἀντειπεῖν et ἐπειπεῖν sont classées respectivement sous ἀντιλέγω (B 173 ; LS 150) et ἐπιλέγω (B 729 ; LS 614) ;

- les formes composées en ἀν-, ἀπ-, ἐξ-, κατα-, προ-, προσ-, συν- et ὑπ- sous le composé correspondant de ἀγορεύω ;

- le v. διειπεῖν possède un lemme qui lui est propre (B 503 ; LS 423) ([276]).

4. Les formes et locutions lexicalisées

§108. La lexicalisation est le processus par lequel une innovation observée en discours confirme la création d'une unité lexicale au niveau de la langue et, par la suite, justifie la création d'une entrée dans les dictionnaires ([277]). L'évolution

ments de morphologie et de syntaxe historiques (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 104), 2e éd., Louvain-la-Neuve, 2000, p. 67-69.

(274) Le grec moderne ne conserve que quatre paradigmes faisant appel à la supplétion : βλέπω/εἶδα, ἔρχομαι/ἦρθα, λέ(γ)ω/εἶπα et τρώ(γ)ω/ἔφαγα, cfr CHANTRAINE, *Morphologie*, p. 154, §171 ; A. MIRAMBEL, *La langue grecque moderne* (*Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris*, 59), Paris, 1959, p. 173-174.

(275) H. FOURNIER, *Les verbes «dire» en grec ancien (exemple de conjugaison supplétive)* (*Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris*, 51), Paris, 1946, p. 1.

(276) Ce mode de traitement rejoint, dans ses grandes lignes, celui présenté aussi dans PIRENNE-DELFORGE – PURNELLE, *Index*, p. VII-VIII.

(277) CORBIN, *Morphologie*, p. 36-38 ; MORTUREUX, *Lexicologie*, p. 123-125.

progressive d'une locution comme ἐξ οὐρίας πνοῆς en ἐξουρίας, attestée dans les sources et enregistrée dans les dictionnaires anciens et modernes ([278]), en constitue un exemple. La forme ἐταυτολόγησα est enregistrée sous ταὐτολογέω, et non *τὸ αὐτὸ λογέω, la place de l'augment montrant que la forme est comprise comme une seule unité lexicale même si le texte des éditions conserve la *coronis*. Les formes du lemme καλοκἀγαθία sont traitées de la même manière. Les formes et locutions lexicalisées justifient donc la création d'un nouveau lemme ([279]) : κατάκρας et κατάκραν ont un lemme propre et non *κατ' ἄκρας ou κατ' ἄκραν, ni *κατα et *ἄκρα ; cfr aussi διόλου, ἐπένεικα, ἐπιπολύ, ἐπίσης, καθόλου, καταμόνας, καταπολύ, κατευθύ, μεθημέραν, παραπολύ, προτοῦ, προΐργου, etc.

5. Les fautes d'édition

§109. Les formes non reconnues à l'issue de la lemmatisation automatique sont :

- soit des formes correctes jamais rencontrées dans les analyses antérieures, et pour lesquelles le lemme existe, ou non ([280]) ;
- soit des formes fautives (les erreurs relevant de l'orthographe d'usage, de l'accentuation, ou de coquilles typographiques) corrigées avant ou pendant l'élaboration des concordances lemmatisées : μήποτε pour μήποτε, διαίως pour δικαίως, exemples tirés des 193 corrections proposées dans le *Thesaurus* de Basile de Césarée ([281]). Dans ce sens, la lemmatisation contribue aussi à améliorer les textes reçus ([282]).

§110. Contrairement à ce qui se rencontre dans les dictionnaires traditionnels, le *D.A.G.* ne retient pas comme entrée lexicale un mot caractérisé comme fautif et devant être corrigé ou rayé du lexique :

- E V 1060 : καταδιδάξας est corrigé en καταδείξας ;
- LS 1033, *s.v.* *λέγω (A) : «erroneously inferred from λέξομαι, ἔλεκτο, etc.» ;
- S 1005, *s.v.* σπουδικόν : «*σπουδικόν* corrupt for *δεσποτικόν*».

(278) Cfr ThBasCaes, I, p. XXXIX.

(279) ThTheoConf, I, p. XIII ; ThAstFirm, p. XVI ; ThBasCaes, I, p. XXXIX.

(280) Sur des formes communes absentes du *D.A.G.*, cfr §11.

(281) ThBasCaes, I, p. XVII-XXII. La lemmatisation des homélies d'Astérius d'Amasée a permis de suggérer 134 corrections ; celle des lettres de Firmus de Césarée, 17 (ThAstFirm, p. XI-XIII). La concordance lemmatisée de la *Bibliothèque* de Photios présentera la liste, encore provisoire, des 227 corrections proposées.

(282) ThGrNaz, I, p. XI ; COULIE, *Lemmatisation*, p. 41-42 ; ThAstFirm, p. IX ; ThBasCaes, I, p.XVI.

6. Les lettres, les phonèmes et les morphèmes

§111. Certains auteurs (les grammairiens mais aussi certains Pères et historiens) évoquent les lettres grecques, des syllabes ou des ensembles de caractères correspondant à ce que les linguistes modernes appellent phonèmes et morphèmes. Ces éléments du lexique sont traités dans le *D.A.G.*

- une lettre grecque citée en toutes lettres reçoit son nom comme lemme : ἄλφα *s.l.* ἄλφα ; βῆτα *s.l.* βῆτα ; γάμμα *s.l.* γάμμα ; μυ *s.l.* μῦ (μ) ([283]) ; νυ *s.l.* νῦ ; φεῖ, χεῖ, ψεῖ *s.l.* φεῖ, χεῖ, ψεῖ ;
- une lettre grecque seule sert de lemme à elle-même : α *s.l.* α ; γ *s.l.* γ ; η *s.l.* η ; ο *s.l.* ο ; σ *s.l.* σ ; χ *s.l.* χ ; ω *s.l.* ω ;
- une syllabe sert de lemme à elle-même : το et τε *s.l.* το et τε ; υξ *s.l.* υξ ;
- sur les lettres notant les numéraux, cfr §66-71.
- un *phonème* sert de lemme à lui-même : αυ *s.l.* αυ ; ει *s.l.* ει ;
- un *morphème* sert de lemme à lui-même : δυς *s.l.* δυς ([284]) ; νη et νε *s.l.* νη (suffixe privatif) ([285]).

Conclusions

Les principes formulés devront désormais servir de référentiel à l'usage des concepteurs du *Projet*, de leurs collaborateurs et des utilisateurs des concordances lemmatisées – ces derniers l'appelaient d'ailleurs de leurs vœux ([286]). L'exercice de la lemmatisation ne se limite pas à établir des listes de mots. Telle que décrite ici, elle permet d'inscrire le vocabulaire d'un auteur dans le lexique de la langue ; il s'agit d'un travail de réflexion et d'analyse sur celle-ci. Aucune description, aussi précise soit-elle, n'épuisera cependant la richesse des ressources lexicales d'une langue. Ces principes demeurent donc provisoires, susceptibles d'être révisés, complétés ou corrigés selon les faits de langue rencontrés dans les sources et selon la technologie utilisée pour le traitement informatique appliqué à celles-ci. Les outils d'analyse actuellement en développement au CENTAL sont par exemple conçus sur un *D.A.G.* renouvelé qui ajoute aux lemmes des données relatives à leur classe morpho-syntaxique. Ces développements récents annoncent une révision de l'usage des spécifications, les éléments (προσ.), (τοπ.) et N- qui accompagnent les lemmes devenant inutiles. Le traitement de

(283) La spécification distingue la lettre de l'onomatopée μῦ (μύ), cfr B 1301.

(284) Basile le Minime, *Commentaire*, 74, 7 (= Schmidt, p. 58, l. 5).

(285) C 732, *s.v.* ν-, νε- ; la graphie du lemme (νη) correspond à la forme la plus productive.

(286) Cfr la recension du ThAstFirm par le Prof. Th. Schmidt dans *Le Muséon*, 115 (2002), p. 225.

textes nouveaux, le perfectionnement de l'outil et l'enrichissement des principes d'analyse qui président à leur fonctionnement doivent donc se poursuivre.

Bastien KINDT
Université catholique de Louvain
Institut orientaliste
Louvain-la-Neuve (Belgique)

COMPTES RENDUS

O. MAZAL, *Justinian I. und seine Zeit. Geschichte und Kultur des Byzantinischen Reiches im 6. Jahrhundert*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2001, 764 pages + 18 planches photos en noir et blanc hors texte. ISBN 3-412-02501-1.

Cet ouvrage monumental constitue une encyclopédie synoptique impressionnante du règne de Justinien Ier et de son époque, et même plus, car chaque sujet abordé est mis en évidence par l'étude de son évolution historique. De plus, l'étude ne se limite pas à Byzance de l'époque justinienne, mais envisage systématiquement les échanges entre le monde occidental et Byzance et les évolutions en Occident stimulées par les événements qui se produisaient dans l'Empire.

Ainsi, l'*Introduction* (pp. 1-6) présente l'importance historique mondiale du règne de Justinien. Sa politique, se réorientant vers l'Occident, a eu pour conséquence que l'Occident est entré directement en contact avec la civilisation byzantine et que le monde intellectuel européen a été stimulé à maints égards. La codification de la loi romaine est devenue la base du droit du Moyen Age et a influencé l'histoire de la jurisprudence jusqu'aux temps modernes. L'architecture des églises nouvelles a créé une nouvelle liturgie, synthèse du mysticisme chrétien et des prétentions impériales au pouvoir. Une nouvelle conception de l'empereur en tant que représentant de Dieu sur terre, ainsi que l'idée d'une Eglise et d'une Foi uniques se sont fait jour. La vie littéraire prit un nouvel essor tout en ravivant les traditions classiques et en créant de nouveaux genres (comme la poésie ecclésiastique ou la chronique).

Le Ier chapitre présente *L'Héritage du Passé* (pp. 7-28), qui permettait ou imposait des choix à Justinien : politique orientale offensive ou défensive, politique des alliances ou du pouvoir centralisé envers l'Occident, protection ou abandon de la frontière balkanique, tolérance ou répression de la pensée pluraliste théologique et philosophique, apaisement religieux ou persécutions.

Le IIe chapitre, intitulé *Le Règne de Justin Ier, Prooimion de l'Epoque Justinienne* (pp. 29-54), démontre comment Justinien avait préparé son futur pouvoir autocratique (meurtre du *magister militum praesentalis* Vitalianus, règne de terreur à l'aide de la fraction des Bleus, considérations politiques déterminant les

choix théologiques). Ce chapitre met aussi en relief l'enchevêtrement de la politique extérieure et religieuse de Justin et de Justinien envers Théodoric le Grand, les Vandales, le royaume de Burgondie, la Perse, les Etats vassaux (Lazique, Ibérie, Arménie), les Slaves, les Arabes et l'Ethiopie. A titre d'exemple : l'aide que Justin a offerte, en 523, au roi éthiopien Elesboas pour contrer le prince yéménite Dhu-Nuwas, se reflète encore dans l'épopée nationale éthiopienne, datant du XIV[e] s., en tant que légende de la division du monde entre Elesboas et Justin !

Les Protagonistes de l'Epoque Justinienne (pp. 55-85) sont étudiés au III[e] chapitre. L'A. suggère que les récits de Procope ne sont sans doute pas dépourvus d'une certaine probabilité, si l'on prend en ligne de compte le réalisme de ses observations et sa finesse psychologique, mais l'A. affirme aussi que Justinien et Théodora peuvent être considérés comme un des grands couples de l'Histoire et que l'Eglise d'Orient doit beaucoup à l'insistance de Théodora. D'autres protagonistes cités sont les grands fonctionnaires et les généraux byzantins, mais aussi les grands rois Sassanides Kawadh et Chosroès I[er].

Les chapitres IV à IX, qui portent les titres *Idéologie et Politique à l'Epoque Justinienne* (pp. 86-105), *Byzance et l'Orient* (pp. 106-127), *La Conquête du Royaume des Vandales et la Reprise de l'Afrique du Nord* (pp. 128-143), *La Répression du Royaume des Ostrogoths et la Réorganisation de l'Italie* (pp. 144-175), *Byzance et le Royaume des Wisigoths en Espagne* (pp. 176-181) ainsi que *Byzance et les Balkans* (pp. 182-194), démontrent combien l'idéologie de l'universalisme était liée à l'idée de la suprématie de l'empereur et à la fiction que des Etats devenus indépendants seraient encore des provinces romaines et leurs souverains des vassaux de l'empereur byzantin. L'A. donne un historique de la conception théocratique du pouvoir et concède à la politique justinienne une dimension tragique dans le sens où sa victoire fut un succès éphémère et que sa politique apparemment victorieuse créa des vides démographiques dangereux et laissa les régions conquises économiquement exsangues.

Le large chapitre X est dédié à *La Politique religieuse de Justinien et l'Histoire de l'Eglise au VI[e] siècle* (pp. 195-252), caractérisant de cette politique peu conséquente. De petits groupes dissidents furent souvent liquidés, les droits civils des groupes plus importants furent réduits. Dans le cas de dissidents orthodoxes, les mesures s'étendaient des discussions théologiques aux persécutions. La réconciliation avec les monophysites était considérée de première importance, vu leur importance démographique, mais ce but fut souvent abandonné et fit place à de nouvelles répressions : Justinien faisait de la religion un outil politique. L'A. présente aussi de façon bien détaillée les grands courants spirituels de cette époque: la christologie, les théories d'Origène et leurs retombées au début du VI[e] s., l'Eglise jacobite, les trithéistes, l'aphthartodocétisme, les Actistètes, Agnoètes, la secte niobite, les théories de Jean Philopon, de Théodore de Mopsueste et de Théodoret de Cyr. L'A. ne prive pas le lecteur de quelques notes

anecdotiques comme par ex. l'histoire de l'asyle du pape Vigile dans l'église des Saints-Pierre et Paul, où il résista lors de son arrestation en s'agrippant à l'autel au point d'en casser les colonnettes et de le renverser, avant que les protestations du peuple le sauvent de l'arrestation. Justinien affirmait que la législation ecclésiastique était du domaine de l'empereur. Ainsi les décisions des conciles nécessitaient-elles l'approbation de l'empereur pour devenir loi. Dans cette optique, la reconnaissance de la primatie de Rome devait dépendre de l'autorité impériale. Les missions étrangères chez les Abasgues, Tzanes, Libyens, Nubiens, Garamantes, Lazes, Onogures, Ethiopiens, Arabes de Mésopotamie, Huns sabiriques, Alodéens, etc. avaient un but religieux, mais aussi politique.

La Législation de Justinien occupe le chapitre XI (pp. 253-306). Ici aussi, le lecteur a droit à une présentation historique, car ce n'est qu'en connaissance de cause qu'on peut mesurer la dimension de l'accomplissement de la codification de Justinien: l'évolution du *Ius* (*ius civile* et *ius honorarium* ou *ius gentium* respectivement) et des *Leges* (le droit impérial) ainsi que des diverses fonctions juridiques. L'A. passe en revue tous les grands savants juristes depuis les Proculiens et les Sabiniens et leurs œuvres, citant, entre autres, plus que 200 extraits des 14 œuvres de Iavolenus Priscus (mort av. 106) et env. 150 fragments des 39 volumes de P. Iuventius Celsius (règne d'Hadrien) ont été inclus dans les *Digestes* et l'A. discute ensuite la question des interpolations et de la tradition manuscrite.

Un sous-chapitre traite de la *Législation ecclésiastique* (pp. 287-306). Justinien prenait sa place comme théologien et voulait, par sa politique théologique, assurer l'unité religieuse de l'empire, mais il s'intéressait aussi au côté pratique de la vie religieuse. Par sa législation il réglementait maints aspects dans l'ordre de l'Eglise, des cléricaux et du monachisme, mais aussi le rôle social de l'Eglise et les relations entre l'Etat et l'Eglise, ceci avec la conviction que la foi et la liturgie orthodoxes sont essentielles au bien-être de l'Etat. Ce sous-chapitre inclut la liste des édits canoniques/théologiques, des lois contre les hérétiques et les païens, comme celle (*Cod.* I,5,16) sur la peine de mort pour des Manichéens récidivistes, de l'obligation de les dénoncer et de brûler leurs livres, ainsi que des lois régissant l'Eglise.

Dans l'important chapitre XII, *La Constitution, l'Administration, la Société, l'Economie et la Politique intérieure à l'Epoque justinienne* (pp. 307-373; à la p. 310, ligne 29, il faut évidemment lire Justin II) sont ensuite mises en évidence et évaluées. Dans le cadre de la politique intérieure et au sujet des charges fiscales extrêmement lourdes, l'A. cite aussi les travaux de constructions militaires et civiles d'après les six livres du *De aedificiis*. Toutes ces constructions de fortifications et de murailles pour d'innombrables villes et villages n'avaient que peu d'effet finalement sans la présence d'une armée puissante. En outre, Justinien a fait des pas importants dans la direction de la réforme administrative. C'est à lui que l'A. attribue la responsabilité directe des fonctionnaires devant

l'empereur, la restriction et le dédoublement des pouvoirs des hauts dignitaires, la non-séparation des pouvoirs dans d'autres cas spécifiques, et la création de nouveaux titres. Les pages traitant de l'histoire de la production et du commerce de la soie (pp. 367-370) sont un exemple parmi tant d'autres de la vivacité, mais aussi de la maîtrise de pensée et d'écriture de l'A.

Dans le chapitre XIII, *Littérature et Sciences au vr Siècle* (pp. 374-540), il est d'abord question de *La Littérature théologique chrétienne* (pp. 375-455). Les mss. conservés sont énumérés et commentés, et la poésie chrétienne est mise en exergue (Romain le Mélode, l' Hymne Akathiste, etc.). Ce sous-chapitre concerne aussi la production littéraire théologique de l'Occident, notamment celle des papes de l'époque, en commençant par Léon Ier, Anastase II, Symmaque, Hormisdas, Jean Ier, Félix IV, jusque Boniface II, Jean II, Agapète, Vigile, Pélage Ier, Jean III, Pélage II et Grégoire Ier. Ces pages éclairent en même temps les relations entre ces papes et les pays voisins de Byzance. Puisque la Gaule franque entretenait des relations politiques ponctuelles avec Byzance et intenses avec Rome, l'A. fait aussi mention des écrivains gaulois, qui ont contribué largement à la culture latine de la chrétienneté au vre s. (Avitus, Caesaire d'Arles, Grégoire de Tours). D'autres écrivains présentés par leurs oeuvres et en fonction de leur importance pour la vie culturelle de leur époque sont : M.F. Ennodius, Denys le Petit, Jean Maxentius, Benoît de Nursie, Fulgence de Ruspe et bien d'autres écrivains d'Afrique du Nord et d'Espagne. Ensuite sont examinées de près *La Littérature philosophique* (pp. 456-476) de Byzance, d'Alexandrie, de l'Occident latin, *La Grammaire et la Philologie* (pp. 476-480), *La Rhétorique et l'Epistolographie* (pp. 481-486), et enfin *L'Historiographie* (pp. 486-501). Dans ce passage, on trouve une appréciation de l'oeuvre de Procope et de ses positions politiques. L'A. est d'avis que Procope avait un point de vue positif et conservateur sur l'idéologie impériale, mais refusait de reconnaître Justinien comme un digne représentant des vieux idéaux politiques, car il le détestait, ainsi que l'impératrice, comme un parvenu qui oppressa l'opposition sénatoriale. Des sous-chapitres sont consacrés à la *Géographie* (pp. 501-506), aux *Mathématiques et à l'Astronomie* (pp. 506-512), aux *Sciences Naturelles* (pp. 512-515), à la *Médecine* (pp. 515-518), à la *Science militaire* (pp. 518-520), à la *Littérature juridique* (pp. 520-525) et à la *Poésie profane* (pp. 525-540), où l'on trouve entre autres la description des 80 statues des Thermes de Zeuxippe, détruites lors de la sédition Nika, mais dont la mémoire est conservée dans l'oeuvre de Christodoros. Tous ces exposés contribuent au caractère encyclopédique de cet ouvrage remarquable.

Un autre chapitre important, le XIVième, est consacré aux *Arts plastiques à l'Epoque Justinienne* (pp. 541-653), durant laquelle les réalités culturelles et économiques à Byzance s'écartent de celles de l'Occident et peuvent être qualifiées de „byzantines". La pensée philosophique, la christianisation stricte de la vie, influençaient largement l'évolution de l'art en l'éloignant de celle de l'an-

tiquité tardive. Ainsi, le diptyque Barbérini du début du VI^e^ s. montre un empereur triomphant dans le style romain, tandis que les mosaïques impériales de S. Vitale montrent un empereur presque surnaturel. Cette évolution, mais aussi la richesse de l'expression artistique, est démontrée dans les sous-chapitres consacrés à *L'Architecture* (pp. 543-576), *L'art de la Mosaïque et la Peinture murale* (pp. 576-593), *L'Iconographie* (pp. 594-596), *La Miniature scientifique* (avec description et discussion des mss. conservés) *et littéraire* (pp. 596-635), *La Sculpture et les Arts décoratifs et appliqués* (pp. 635-653).

Dans un *Epilogue* (ch. XV, pp. 654-660), l'A. résume l'ensemble en constatant que le règne de Justinien I^er^ constitue la dernière apogée de l'histoire politique et culturelle de l'Empire romain tardif. La *Restauratio imperii* a encore une fois créé un empire embrassant la presque totalité du monde méditerranéen. La codification du droit fournit une base solide pour l'unification et l'évolution juridiques des siècles à venir. La littérature, s'attachant aux traditions antiques, a vécu une dernière floraison, et dans beaucoup de domaines des arts plastiques des innovations-phares ont été générées. Cependant, le prix à payer pour ces accomplissements fut très lourd, voire trop lourd. De terribles guerres avaient dévasté des pays entiers comme l'Italie ou l'Afrique, l'abandon des frontières balkaniques négligées avait presque provoqué les invasions barbares. Les controverses religieuses ne s'arrêtaient pas, le rêve de l'unité de l'Eglise fut une illusion. Les forces de l'empire étaient tendues à l'extrême, la politique fiscale était sans merci et l'épuisement fut inévitable. La frontière orientale restait sensible, l'adversaire perse était omniprésent. Inévitablement, l'édifice sans fondations solides s'affaissa pendant les décennies qui suivirent la mort de Justinien. Seul Héraclius maîtrisa la crise et ouvrit la voie à une nouvelle époque.

L'ouvrage est complété, au lieu d'annotations, par une riche bibliographie sélective (thématique de 49 pages et prosopographique de 42 pages), ainsi que par un index de 14 pages.

Si parfois l'A. déborde de son sujet peut-être en poursuivant une évolution jusqu'au XX^e^ s. ou en plongeant loin dans l'antiquité, on le suit cependant volontiers, tant ses vues d'ensemble sont d'un grand intérêt et – grâce à leur caractère érudit et complet – aussi de toute beauté.

Margarete LUY-DÄSCHLER.

Byzantine Philosophy and its Ancient Sources, éd. par Katerina IERODIAKONOU, Oxford, Clarendon Press, 2002, 309 pages.

Cet ouvrage collectif abrite onze études sur la portée et la signification de la philosophie byzantine. Il s'agit, dans l'ordre du volume, des articles de Katerina IERODIAKONOU, *Introduction,* de S. EBBESEN, *Greek-Latin Philosophical Interaction*, de P. CALLIGAS, *Basil of Caesarea on the Semantics of Proper Names*, de D. O' MEARA, *The Justinianic Dialogue on Political Science and its Neoplatonic Sources,* de M. FREDE, *John of Damascus on Human Action, the Will, and Human*

Freedom, de J. BARNES, *Syllogistic in the Heiberg,* de J. DUFFY, *Hellenic Philosophy in Byzantium and the Lonely Mission of Michael Psellos*, de Katerina IERODIAKONOU, *Psellos' Parafrasis on Aristotle's De Interpretatione,* de B. BYDEN, *'To Every Argument There is a Counter Argument' : Theodore Metochites' Defense of Scepticisme,* de Katerina IERODIAKONOU, *The Antilogical Mouvement in the Fourteen Century,* de Polymnia ATHANASSIADI, *Byzantine Commentators on the Chaldaean Oracles : Psellos and Plethon.* de G. KARAMANOLIS, *Plethon and Scholarios on Aristotle,* et de L. BENAKIS, *Epilogue : Current Research in Byzantine Philosophy.*

Il s'agit d'études érudites, étant donné l'abondante documentation et la connaissance de la bibliographie. Pour apprécier la valeur de l'ouvrage, nous devrions passer en revue les études publiées une par une, vu leur poids scientifique. Les écrivains mentionnés sont d'accord en ce qui concerne l'importance des philosophes Byzantins : ils croient, selon la note introductrice de Katerina Ierodiakonou que les penseurs byzantins sont aussi importants que les autres penseurs de toute autre période de l'histoire de la philosophie. 'Déclaration' imposante et importante, toutefois, qui mettrait en désaccord plusieurs historiens de la philosophie (Emile Bréhier, par exemple).

Quoi qu'il en soit, il est évident que la philosophie byzantine est essentiellement nourrie de la philosophie hellénique, malgré certaines innovations apportées par les Cappadociens et mises au jour par Basile Tatakis et autres historiens occidentaux. Il est vrai que les théologiens-philosophes byzantins abordent d'importants problèmes philosophiques tout en tenant compte des données de leur foi, dont les dogmes ne pouvaient être mis en doute. Mais cela ne les empêchait pas d' aller plus loin et de tracer avec rigueur les limites entre théologie chrétienne et métaphysique.

Les études de nos auteurs insistent plutôt sur la dépendance des Byzantins par rapport à la foi et démontrent en même temps leur originalité quant à l'efficacité des concepts logiques d'Aristote vis-à-vis du contenu dogmatique de la foi. Il est vrai que les Byzantins ont bien compris le caractère ambigu de toute philosophie par rapport aux exigences absolues de la foi. Tout de même, ils ont fait appel aux concepts de la philosophie hellénique pour exprimer le contenu de leur foi (la dogmatique) de manière intelligible. La prépondérance d'Aristote est certes évidente, mais on constate volontiers que Platon et Plotin ne sont pas absents. Même, dans le cas de Psellos, on trouve plusieurs éléments qui remontent à des sources orientales et même théosophiques.

Que pourrait-t-on dire de la philosophie byzantine tout court ? S'agit-t-il d'une philosophie hellénique colorée chrétienne ou bien d'une vision nouvelle du monde fondée sur les philosophes grecs ? Le problème reste et l'essentiel des études présentées passent cette grande question sous silence. Il est certain que les penseurs byzantins sont dignes du nom de philosophe, mais en quoi consiste leur originalité si l'on fait abstraction de la foi ? Sans les sources dogmatiques, ils ont ajoutés très peu de choses aux problèmes émergés de la philosophie antique.

On sait que les grands mystiques de toutes les traditions ont essayé d'échapper au silence, tellement les concepts philosophiques leur paraissaient faibles quant à leur capacité d'exprimer l'essentiel de la foi. A Byzance, il y a eu des mystiques qui étaient en même temps grands connaisseurs de la philosophie, des mystiques qui ont fait l'éloge du silence. Peut-on soupçonner leur présence dans ce volume ? À peine paraît-elle. Il est vrai que le but des auteurs est différent et, même, atteint.

Sans citer les auteurs de l'ouvrage, nous constatons facilement que la qualité des études est indéniable, malgré quelques réserves quant à la présentation de l'essentiel du message de la pensée byzantine. Au delà des influences subies, au delà des difficultés rencontrées à travers les siècles de l'ère byzantine, il nous reste un héritage indéniable dont le secret ne semble pas avoir été mis à jour. C'est vraiment quelque chose qui échappe souvent à toute recherche, puisque la pensée est en formation perpétuelle, même dans un contexte 'stable' comme celui de la foi ; elle n'est pas toujours déchiffrable sans une irruption à la profondeur de l' être Indicible, du fondement sans fondement qu'on rechercherait vainement dans les écoles.

N. MAKRIS.

Viktor TIFTIXOGLU, *Katalog der griechischen Handschriften der Bayerischen Staatsbibliotek München.* Bd I. *Codices Graeci Monacenses 1-55.* Revidiert sowie mit Einleitung und Registern versehen von Kerstin HAJDÙ und Gerard DUURSMA (Harrassowitz Verlag), Wiesbaden, 2004 (*Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Monacensis*, II. *Pars I codices Graecos 1-55 continens*). 295 x 300 mm., 387 pp. + 72 photographies (12 photos de reliures en n./bl., 12 lettrines en couleur et 48 facsimilés en n./bl.).

Ce volume est présenté (p. 7) par le Dr. U. Montag, Directeur du Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Bavière, comme première partie d'un vaste ensemble destiné à remplacer le catalogue de J. Hardt (Munich, 1806 et 1812 : mss 1 à 580). Il se conforme aux directives oficiellement publiées en R.F.A. (Deutsche Forschungsgemeinschaft, *Richtlinien Handschriftenkatalogisierung*, Bonn-Badgodesberg, 4^{e} éd. 1985) et se situe au niveau des chefs-d'œuvre du genre publiés notamment à Vienne, au Vatican, à Paris, Copenhage, etc.

L'Auteur impressionne par son érudition, sa précision et sa clarté. Des spécialistes plus compétents que moi en vérifieront les mérites. Je ne suis pas en mesure de le faire. Toutefois, ayant inventorié les manuscrits grecs de Munich contenant des pièces entières ou des parties importantes du corpus des *Discours* de Grégoire de Nazianze, j'ai eu a décrire les mss *Monac. Gr.* 10, 24 et 34 et cette expérience permet de mesurer la valeur du nouveau catalogue. (cfr *Repertorium Nazianzenum. Orationes. Textus Græcus.* 3. *Codices ... Germaniæ ... etc., Studien zur Geschichte und Kultur des Alktertums.* N.F., II, 10. Bd,

Paderborn, Munich, Wien und Zürich, 1993, p.78-80). Bien sûr, mon *Repertorium*, simple inventaire, n'est pas à comparer au catalogue du Dr Tiftizoglu. Pourtant deux détails ont retenu mon attention parce que nos présentations ne concordent pas. La première divergence concerne le ms. *Monac. Gr.* 34, f. 308r-v. Il s'agit de l'*Introduction* de Basile le Minime à ses commentaires sur les *Discours* de Grégoire de Nazianze. Le copiste (ou son modèle, qui est sans doute le ms. *Laurent. San Marco Gr.* 688) insère dans l'introduction générale sans le signaler l'introduction du *Discours* 38. La chose m'a échappé. Le Dr Tiftizoglu l'a relevée. Sa notice tient compte ici autant de l'aspect littéraire du texte que de la présentation adoptée par le copiste. Cela permet d'amender avantageusement mon *Repertorium Nazianzenum*, (p. 79). Son analyse suggérée par le texte et par l'édition ancienne de R. Cantarella (*B.Z.* 22, 1926, p. 5-6) est actuellement confirmée par l'édition majeure critique publiée dans notre *Corpus Nazianzenum* par Th. SCHMIDT, (*Basilii Minimi in Gregorii Nazianzeni Orationem XXXVIII commentarii*, Turnhout, 2001, p. LXII et p. 2-12). La seconde divergence d'interprétation est au f. 438r-v du même ms. Un commentaire attribué ici à Basile le Minime cite une partie de la *Lettre* 182, de Grégoire de Nazianze (éd. P. Gallay, Paris, 1967, p. 71-72 et Berlin, 1969, p. 131, § 3-5). Le cas embarrasse le copiste (ou son modèle) et il l'écrit dans une note critique insérée dans le texte, qu'il appelle "scolie". La notice de mon inventaire se conforme strictement à la présentation adoptée par le copiste, avec toutefois une très brève explication. Celle du Dr Tiftizoglu relève en outre que la scolie cite un extrait de la *Lettre* 182, de Grégoire de Nazianze à Grégoire de Nysse. Et il a raison. Sa perspicacité permet encore une fois d'amender utilement mon *Repertorium Nazianzenum*. Pour ma part, je m'en réjouis et je souhaite publier prochainement une note philologique sur le curieux destin de cette *Lettre* 182 dans la tradition manuscrite des *Discours* de son auteur.

Les deux détails auxquels j'ai cru devoir m'arrêter ici, illustrent de façon significative les mérites du Dr Tiftizoglu et les services que son excellent catalogue rendra aux hellénistes et aux byzantinistes. Ils justifient aussi le souhait de voir bientôt la suite de cette brillante entreprise.

J. MOSSAY.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

U. ABEL et Vera MOORE, *Icons*, Stockholm, Nationalmuseum, 2002, 218 pages. ISBN 91-7100-655-9.

Ce livre constitue le catalogue de la collection des icônes conservées au Musée National de Stockholm, assorti d'une introduction historique concernant la formation de la collection. En 1933, Olof Aschberg fit don au Musée de sa collection de 245 icônes ; cette collection s'enrichit en 1953 d'une autre donation de 30 icônes. A l'heure actuelle, la collection comprend 325 icônes, dont le plus ancien spécimen remonte au XIV^e^ s. Deux de ces icônes sont qualifiées de «byzantines» : un Christ Pantocrator d'origine constantinopolitaine (fin du XIV^e^ s.) et une Crucifixion d'origine crétoise (première moitié du XV^e^ s.); 33 sont qualifiées de «balkaniques ou grecques» : la plus ancienne de ce groupe, du XV^e^ s., est d'origine serbe ; 284 sont d'origine russe : la plus ancienne est un diptyque du XIV^e^ s. ; une a été peinte en Estonie en 1929 et deux, d'origine finnoise, datent de la seconde moitié du XX^e^ s. Le catalogue est réalisé selon les principes universellement appliqués : n° de catalogue et appellation, date et origine, description matérielle, acquisition, expositions, bibliographie, état de conservation, étude iconographique. La typographique est d'une qualité irréprochable et les reproductions excellentes. Un instrument de travail précieux.

P. YANNOPOULOS.

AETOΣ. Studies in Honour of Cyril Mango, éd. par I. ŠEVČENKO et I. HUTTER, Stuttgart et Leipzig, B. G. Teubner, 1998, XX + 378 pages + 83 planches hors texte. ISBN 3-519-07440-0.

La partie introductive de ce volume est consacrée à la liste des publications de C. Mango. Le reste du volume est partagé entre les 30 articles qui lui sont offerts ; parmi ceux-ci, nous laisserons de côté les articles dont l'objet n'est pas strictement byzantin. Parmi les autres, Ch. BOURAS, *The Daphni Monastic Complex Reconsidered* (pp. 1-14), veut que la fondation du monastère de Daphni remonte à l'époque de Justinien I^er^. Susan BOYD, *Ex-Voto Therapy : A Note on a Copper Plaque with St. Hermolaos* (pp. 15-27), part d'un ex-voto qui porte l'image d'un saint très peu connu (S. Hermolaos), analyse les informations rela-

tives à la vie de ce saint, qui semble avoir été martyrisé en 305, et conclut qu'il fut reconnu depuis le Xe s. comme un saint guérisseur. L'ex-voto est peut-être une pièce du XIe s. A. CAMERON, *Basilius, Mavortius, Asterius* (pp. 28-39), après avoir établi que Vettius Agorius Basilius était consul en 527, date avec plus de précision le moment où fut copié le manuscrit *Paris. Lat.* 8084 : entre 480 et 530. P. CANART, *Deux témoins de la «chypriote bouclée» : le Vaticanus Gr. 578 et le Monacensis Gr. 284* (pp. 40-45), étudie les deux manuscrits cités dans le titre et situe leur copie en Chypre au XIVe s. Pour A. CUTLER, *Mistaken Antiquity : Thoughts on Some Recent Commentary on the Rosette Caskets* (pp. 46-54), il n'y a aucun doute : les sculptures du coffre Veroli, conservées au Musée Victoria et Albert, ne sont pas byzantines. G. DAGRON et O. CALLOT, *Les bâtisseurs isauriens chez eux : Notes sur trois sites des environs de Silifke* (pp. 55-70), s'intéressent aux constructions, civiles et ecclésiastiques, de l'arrière-pays de Cilicie entre Séleucie, Diocésarée et Korykos, qui remontent au Ve - VIe s. ; elles constituent un exemple du savoir-faire des bâtisseurs locaux. J. DURLIAT, *L'épitaphe du pape Honorius (625-638)* (pp. 71-86), souligne que l'épitaphe du pape Honorius, contenue dans le *Liber pontificalis*, constitue une source inestimable d'informations sur les institutions de la ville de Rome, la classe sénatoriale et sa composition sociale, informations qui n'ont pas survécu pour d'autres villes byzantines. D. FEISSEL, *Deux épigrammes d'Apamée, et l'éloge de l'endogamie dans une famille syrienne du VIe siècle* (pp. 116-136), donne l'édition critique des deux épigrammes gravées en 546/7 et découvertes à la fin du XIXe s. dans la région d'Apamée. Elles suggèrent qu'au VIe s., dans cette région syrienne, les mariages entre cousins germains était courants dans les hautes classes sociales. Le droit de Justinien Ier considérait un tel mariage comme légitime. Il faut attendre le VIIIe s. pour voir l'abolition définitive en Orient de ce type de mariage. B. FLUSIN, *L'empereur et le Théologien : A propos du retour des reliques de Grégoire de Nazianze (BHG 728)* (pp. 137-153), voit un acte politique dans le transfert à Constantinople des reliques de Grégoire de Nazianze depuis la Cappadoce par Constantin VII ; il s'agit d'une des facettes des rapports entre l'empereur et le clergé. Car, si l'empereur n'a pas le sacerdoce, c'est pourtant lui qui organise le culte des saints et de ce fait, il se montre au moins égal au patriarche dans la sphère ecclésiastique. O. FOSS, *Byzantine Responses to Turkish Attack : Some Sites of Asia Minor* (pp. 154-171), constate qu'un certain nombre de villes byzantines ont été réorganisée, et fortifiées par les Comnènes et les empereurs de Nicée. Elles se situent dans la région de Pergame et d'Halicarnasse, régions devenues frontalières à cause de la présence turque en Asie Mineure occidentale. A. GUILLOU, *Inscriptions byzantines d'Italie sur tissu* (pp. 172-176), édite deux inscriptions sur tissu : l'une de Constantin Ange Comnène (deuxième moitié du XIIe s.) et l'autre sur le drapeau de Manuel Paléologue (début du XVe s.). I. HUTTER, *Theodorupolis* (pp. 181-190), note que la page du manuscrit madrilène de Skylitzès qui transmet le récit de l'expédition de Jean Tzimiskès dans la

région du bas-Danube en 971 est décorée d'une miniature de Théodoroupolis. L'A. est d'avis qu'il s'agit réellement d'une cité byzantine du x^e s., étant donné qu'elle est mentionnée par d'autres sources. Pour Elizabeth JEFFREYS, *The Novels of Mid-Twelfth Century Constantinople : The Literary and Social Context* (pp. 191-199), le roman byzantin du XII^e s. résulte de la politique des Comnènes en faveur des lettres. A. KAZHDAN et L. SHERRY, *Anonymous Miracles of St. Artemios* (pp. 200-209), en tenant compte d'éléments stylistiques, mais aussi de la véracité historique des détails, pensent que la collection des Miracles de S. Artémios est peut-être due à plus d'un auteur. P. MAGDALINO, *Constantinopolitana* (pp. 220-232), examine trois détails historiques en relation avec la capitale byzantine : d'abord, la légende attribuant l'icône du Christ Antiphonitis des Chalcoprateia à Constantin le Grand, créée au milieu du XI^e s. ; ensuite, l'incendie dont parle Choniatès ; il est possible qu'il s'agisse de celui qui est mentionné dans un poème de Constantin Stilbis : survenu en 1197, il détruisit entre autres l'église, encore mal identifiée, de la Kyriotissa. En troisième lieu, l'A. étudie un autre incendie qui, sous Andronic II, détruisit un bâtiment au nom énigmatique de Sapria ou Sapra. N. OIKONOMIDES, *Liens de vassalité dans un apanage byzantin du XII^e siècle* (pp. 257-263), revient, sans donner de réponse, sur l'éternel problème des relations institutionnelles entre la vassalité occidentale et la *pronoia* byzantine. L. RYDÉN, *The Date of the Life of St Symeon the Fool* (pp. 264-272), remet en cause la date proposée pour la rédaction de la Vie de S. Syméon par Léonce de Naples (avant 641/642), sans toutefois en proposer d'autre. P. SCHREINER, *Die topographische Notiz über Konstantinopel in der Pariser Suda-Handschrift : Eine Neuinterpretation* (pp. 273-283), propose une nouvelle lecture d'une notice topographique du XV^e s. du *Paris. Gr.* 2625, et plaide en faveur d'une église de Ste-Marina à Constantinople. J.-P. SODINI, *Les paons de Saint-Polyeucte et leurs modèles* (pp. 306-313), admet que les paons dans l'art chrétien peuvent avoir une origine païenne, mais au VI^e s., dans l'église de S.-Polyeucte de Constantinople, cette origine est perdue ; il s'agit plutôt d'un symbole chrétien de la vie éternelle. P. SPECK, *Ohne Anfang und Ende : Das Hexaemeron des Georgios Pisides* (pp. 314-328), repère les sources d'inspiration de Georges Pisidès pour son *Hexaemeron*, qui sont à la fois bibliques et païennes.

P. YANNOPOULOS

'Ακαδημία 'Αθηνῶν. 'Επετηρὶς τοῦ Κέντρου 'Ερεύνης τῆς 'Ιστορίας τοῦ 'Ελληνικοῦ Δικαίου, 36 (2002), 376 pages.

Une partie de ce volume est consacrée au séminaire d'histoire du droit, organisé sous les auspices de l'Académie d'Athènes. Parmi ces leçons, il y en a deux qui intéressent les études byzantines. Ainsi, Eleutheria PAPAGIANNI, *Οἱ κωδικοποιήσεις τῆς μετακλασικῆς περιόδου : Γρηγοριανός, 'Ερμογενειανὸς καὶ Θεοδοσιανὸς κώδικας*, pp. 343-356, réunit les lois en relation avec la promulgation et la mise en vigueur du *Codex Theodosianus*. Dans ce même ordre

d'idée, S. Troïanos, *Η Κωδικοποίηση του Ιουστινιανού*, pp. 357-376, examine les conditions et les raisons qui ont primé lors de la codification du droit romain sous Justinien Ier, telles qu'elles sont exposées dans le Code lui-même, ou qu'elles ont été ensuite perçues et analysées par les juristes byzantins.

P. Yannopoulos

M. Balard, *Croisades et Orient latin, XIe-XIVe siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, 272 pages. ISBN 2-200-21624-6.

Cet excellent travail sort des sentiers battus : il constitue une analyse poussée des relations entre chrétiens byzantins et chrétiens occidentaux, mais aussi une étude des relations entre les chrétiens installés dans les territoires du Proche Orient, après la première croisade, et les populations autochtones, en majorité musulmanes. En outre, une partie importante du livre est consacrée à l'organisation des croisades et au rôle des forces motrices qui ont poussé les Occidentaux dans cette aventure en apparence pieuse. Des facteurs démographiques et économiques sont certainement à la base du mouvement. L'Église n'a joué qu'un rôle de catalyseur, en offrant le cadre moral qui manquait à cette mobilisation. La suite ne contient pas de révélation : les événements mentionnés sont connus. Par contre, l'étude des rapports socio-culturels entre les Occidentaux installés en Syrie et en Palestine et les populations locales est particulièrement intéressante. La tentative de greffer les modèles politiques et sociaux de l'Europe occidentale au Proche Orient a échoué. La féodalité orientale n'avait pas le caractère purement capitaliste de celle d'Occident, raison pour laquelle cette première tentative de colonisation de l'Orient pas les Occidentaux n'a pas eu de suite.

P. Yannopoulos

F. Baratte, J. Lang, Susan La Niece, Catherine Metzger, *Le trésor de Carthage : Contribution à l'étude de l'orfèvrerie de l'Antiquité tardive*, Paris, CNRS Éditions, 2002, 118 pages. ISBN 2-271-06009-5.

Cette étude collective porte sur un petit trésor, découvert à Carthage au milieu du XIXe s., et actuellement partagé entre le Musée du Louvre et le British Museum. Le trésor se compose d'objets utilitaires en métaux précieux et de bijoux ; il a été enterré dans le courant du Ve s. après J.-C. Or, ces objets, même ceux qui sont chrétiens, ont été fabriqués au plus tard au Ve s. et se rattachent à l'art paléochrétien ou antique ; ils ne présentent pas de rapport artistique avec l'art byzantin.

P. Yannopoulos.

B. Bydén, *Theodore Metochites' Stoicheiosis Astronomike and the Study of Natural Philosophy and Mathematics in Early Palaiologan Byzantium* (*Studia*

Graeca et Latina Gothoburgensia, 66), Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2003, XI + 547 pages. ISBN 91-7346-459-7.

L'étude de Théodore Métochite devient une spécialité de l'Université de Göteborg (cf. la recension du livre de Karin Hult et de B. Bydén un peu plus loin). Le présent volume a pour objet l'édition d'un traité astronomique du Métochite, mais l'A. saisit l'occasion pour se livrer aussi à une vaste étude sur la récupération de la philosophie grecque ancienne (spécialement celle d'Aristote) par les Byzantins, et sur ce qui peut être considéré comme original dans la pensée philosophique byzantine. En outre, l'A. essaie de déterminer le contenu réel de la «renaissance paléologue», dont le démarrage coïncide avec le règne de Michel VIII Paléologue. Théodore Métochite joua un rôle prépondérant dans la relance de la science byzantine, qui subit à partir de 1081 un déclin marqué, et traversa une période de marasme. Théodore réactiva les études aristotéliciennes et surtout la branche que les Byzantins qualifiaient de philosophie naturelle. Dans ce même domaine, d'autre savants tels que Nicéphore Grégoras, Nicéphore Choumnos et Nicéphore Blemmydès ont contribué à ce que les «Physiques» d'Aristote deviennent le centre de la réflexion byzantine. Dans ce climat général, Théodore Métochite a surtout relancé l'étude des mathématiques, dont l'astronomie faisait partie ; son traité sur l'astronomie inspiré des «Météorologiques» d'Aristote s'inscrit parfaitement dans cette renaissance des mathématiques.

P. YANNOPOULOS.

A. CHATZISAVAS et Isabelle CERVELLIN-CHEVALIER, *Une histoire du doux pays de Chypre. Traduction du manuscrit de Venise de Léontios Machairas*, Nancy, Éditions Praxandre, 2002, 326 pages. ISBN 2-910407-17-9.

Ce livre n'est qu'une traduction française de la Chronique chypriote de Léontios Machairas, sans commentaires, notes ou scolies. Elle s'adresse à un public francophone qui ne maîtrise pas le grec, mais aussi aux chercheurs qui ne sont pas familiarisés avec le dialecte chypriote du bas moyen âge.

P. YANNOPOULOS

J.-C. CHEYNET, *Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l'Empire byzantin*, Paris, Chez l'Auteur, 2001, 103 pages. ISBN 2-9517158-9-7.

La très importante collection de sceaux byzantins de G. Zacos, composée de 6.300 plombs, a été donnée par Mme Janet Zacos à la Bibliothèque nationale de France. L'A. en étudie les 51 sceaux ayant appartenu aux fonctionnaires des provinces orientales qui ont réintégré l'empire byzantin au x^{e} s. Les pièces sont présentées dans l'ordre alphabétique des lieux où les fonctionnaires étaient affectés. Une étude très importante pour les institutions périphériques byzantines après la reconquête de l'Anatolie.

P. YANNOPOULOS.

Aikaterini CHRISTOPHILOPOULOU, *Βυζαντινὴ Ἱστορία*, vol. Γ1 : *1081-1204*, Athènes, chez l'Auteur, 2001, 442 pages + 1 carte hors texte. ISBN 960-91706-0-9.

Ce nouveau volume de l'*Histoire byzantine* fait suite à quatre autres du même A., dont certains ont déjà fait l'objet de comptes rendus dans *Byzantion*. Les principes restent les mêmes : d'abord l'histoire événementielle est étudiée dans des chapitres relativement courts, dont plusieurs sont parfois consacrés à un seul règne. Par ex. le règne d'Alexis Ier Comnène est étudié dans cinq chapitres successifs : les sources (ch. I), la famille des Comnènes au pouvoir (ch. II), les nouveaux voisins turcophones (ch. III), la première croisade (ch. IV), la politique interne (ch. V). Par contre un seul chapitre, relativement long il est vrai, est consacré au règne de Jean II Comnène, et deux à celui de Manuel Ier Comnène. Alexis II Comnène et Andronic Ier Comnène se partagent le ch. IX. Les ch. X et XI ont pour objet la dynastie des Anges, la quatrième croisade et la prise de Constantinople par les Croisés. La deuxième partie du livre est consacrée aux institutions administratives, militaires, juridiques, ainsi qu'à la stratification sociale (ch. XIII à XV) durant la période des Comnènes, avec une attention particulière aux changements intervenus dans ce domaine. Les relations entre l'Église et l'État font l'objet du ch. XVI, très court quand on connaît le rôle politique prêté par les Comnènes à l'Église, qu'ils ont utilisée comme une arme diplomatique. Le ch. XVII paraît sans relation avec ceux qui précèdent, ni avec ceux qui suivent : il traite de la province, qui tient malheureusement une place presque insignifiante dans ce livre. Les deux derniers chapitres étudient l'économie et les finances, avec un intérêt particulier pour la flotte marchande et l'antagonisme des cités italiennes. Dans une note (p. 413), l'A. explique pourquoi elle n'a pas consacré une partie du livre à l'étude des lettres et de l'art : c'est l'objet de la philologie et de l'archéologie et non pas de l'histoire.

Un travail colossal, sans aucun doute.

P. YANNOPOULOS

N. COUREAS, *The Assizes of the Lusignan Kingdom of Cyprus* (*Cyprus Research Centre. Texts and Studies in the History of Cyprus*, 42), Nicosia, Cyprus Research Centre, 2002, 408 pages. ISBN 9963-0-8074-X.

Ce volume est divisé en deux parties bien distinctes. La seconde est la moins intéressante car il ne s'agit que d'une traduction anglaise, à partir de l'original grec, des *Assises* du royaume des Lusignans de Chypre. Par contre, la première partie est une étude très poussée de l'histoire et des institutions du royaume de Chypre sous la dynastie des Lusignan. Le code juridique de ce royaume, connu sous le nom de *Livre des Assises des Bourgeois*, fut promulgué entre 1250 et 1253 ; ses dispositions sont soit copiées de collections juridiques françaises, soit inspirées par le doit coutumier local ou la législation des villes italiennes ; des

influences byzantines s'y font encore sentir, mais c'est beaucoup moins le cas de celles d'origine germanique ou musulmane. Le texte est transmis dans plusieurs versions grecques et en français. Les deux versions présentent des différences qui font l'objet d'une étude appropriée de la part de l'A. ; ensuite sont analysées les institutions juridiques du royaume chypriote et la manière d'y rendre la justice. Cette partie du livre est la plus intéressante et la plus fouillée.

P. YANNOPOULOS.

B. CROKE, *Count Marcellinus and his Chronicle*, Oxford, University Press, 2001, XVI + 300 pages. ISBN 0-19-815001-6.

Marcellin a vécu à l'époque de Justinien Ier ; il est l'auteur d'une *Chronique* en latin qui couvre la période de 379 à 534. C'est la source la plus fiable pour la vie constantinopolitaine durant le premier tiers du VIe s. Ce volume est divisé en deux parties : la première a pour objet Marcellin et son monde, et la seconde sa *Chronique*. Ces deux parties sont toutefois précédées d'une introduction intitulée «analyse de la Chronique», qui est en réalité un état de la question. Marcellin naquit dans la province d'Illyricum ; il gagna ensuite la capitale pour devenir fonctionnaire. Dans la première partie, l'A., en suivant la biographie de Marcellin, fait une description de la situation qui régnait dans les provinces européennes et dans la capitale, en insistant sur la place de la minorité latinophone de Constantinople, d'origine balkanique et italienne. La seconde partie étudie de façon approfondie le contenu de la *Chronique*, et met en ordre les informations qu'elle donne au sujet de la topographie de Constantinople, de l'administration centrale et provinciale, et de la société constantinopolitaine. Puis l'A. étudie l'esprit des chroniqueurs de la Haute époque byzantine, qui commençaient leur exposé là où une autre Chronique se terminait. Ainsi, il cherche à identifier la *Chronique* dont Marcellin est le continuateur, ainsi que ses propres continuateurs, et à préciser comment la *Chronique* de Marcellin a été à son tour exploitée par les chroniqueurs irlandais et anglo-saxons. Un excellent travail, de plus est très facile et très agréable à lire.

P. YANNOPOULOS.

A. A. DIMOSTHENOUS, *Η Βυζαντινή Κύπρος (965-1191). Υλικός και πνευματικός πολιτισμός*, Athènes, Ηρόδοτος, 2002, 214 pages. ISBN 960-7290-82-8.

Ce livre présente une étude de l'île de Chypre depuis la reconquête de l'île en 965 par les armées de Nicéphore II, jusqu'à sa perte définitive pour Byzance en 1191. L'originalité du livre réside dans le fait que l'A. se limite à certains points forts de l'histoire chypriote, qu'il présente comme des instantanés ; ils sont précédés d'un chapitre intitulé «L'archevêque et le duc», qui récapitule l'histoire de l'île depuis 45 après J.-C. jusqu'à la fin du XIIe s. Puis, il examine les informa-

tions que donne Anne Comnène sur Chypre, car en réalité, et malgré son titre, le livre étudie la situation sur l'île durant le XII[e] s. et plus spécialement sous les Comnènes ; l'un d'entre eux, Isaac, se révolta contre son oncle Manuel I[er] en 1184 et essaya de créer un État cypriote sous le tire ambitieux d' «empire». C'est à cet «empire» qu'est consacré le dernier instantané, sous le titre «l'empereur et le patriarche». Pour le reste, l'A. veut prouver que les Cypriotes ont toujours eu des tendances indépendantistes, ce qui est visible aussi bien dans la structure sociale, dans les us et coutumes, dans les traditions locales, que dans l'art et la théologie.

P. YANNOPOULOS.

G. DIMITROKALLIS, *Ἄγνωστοι βυζαντινοὶ ναοὶ ἱερᾶς Μητροπόλεως Μεσσηνίας*, II, Athènes, 1998, 429 pages.

Le premier volume de cet ouvrage consacré aux monuments byzantins de Messénie, paru en 1990, passait en revue les principaux monuments ; ce second volume concerne les monuments mineurs : 22 églises, le plus souvent à l'état de ruines, sont étudiées surtout du point de vue architectural, car la décoration, là où elle subsiste, est post-byzantine. Plusieurs de ces églises ont subi des transformations au cours des siècles. L'A. étudie ces monuments selon leur type architectural, en commençant par les basiliques à nef unique (quatre églises), puis celles à deux et à trois nefs (deux églises de chaque catégorie). Puis sont étudiées une église à deux niches de chœur et une autre à trois niches. Viennent ensuite quatre églises dont le plan est en forme de croix libre, deux églises dont le plan est une croix inscrite dans un carré et finalement cinq églises dont les toits sont en forme de croix. Du point de vue historique, on distingue trois campagnes de construction : la première durant la période macédonienne, la deuxième à l'époque des Comnènes et la troisième sous les Paléologues. Une étude indispensable pour l'étude de l'architecture byzantine périphérique.

P. YANNOPOULOS.

Documenti medievali Greci e Latini. Studi comparativi. Atti del seminario di Erice (23-29 ottobre 1995) (= *Incontri di Studio*, 1), éd. par G. DE GREGORIO et O. KRESTEN, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1998, X + 415 pages. ISBN 88-7988-075-6.

Ce volume contient les Actes d'un Colloque organisé à Rome en octobre 1995, consacré aux documents diplomatiques. Certains des articles concernent l'empire byzantin. Notamment P. SCHEINER, *Der Brief des Alexis I. Komnenos an den Grafen Robert von Flandern und des Problem gefälschter byzantinischer Kaiserschreiben in den westlichen Quellen* (pp. 111-140) et C. GASTGEBER, *Das Schreiben Alexios I. Komnenos an Robert I. von Flandern. Sprachliche Untersuchung* (pp. 141-185) ; ils réexaminent la question de l'authenticité de la

fameuse correspondance entre Alexis Ier Comnène et Robert de Flandres, pour dire que malgré l'incertitude quant à leur origine, ces documents ont une valeur historique importante, car ils transmettent des réalités historiques du règne d'Alexis. Vassiliki KRAVARI, *L'enregistrement des paysans dans les praktika byzantins, XIe-XVe siècles* (pp. 187-201), signale que les actes cadastraux, à part les informations qu'ils donnent au sujet des transactions et des impôts, permettent aussi de supposer des changements culturels, liés à l'histoire politique. J. KARAYANNOPOULOS, *Zu den «διά-Vermerken» der byzantinischen Kaiserurkunden* (pp. 203-232), examine des décrets impériaux du XIe au XVe s. où il est question d'un «mesazon», qui semble être la personne qui rédigeait un acte et ensuite la présentait à l'empereur pour signature, en lui exposant les raisons et les objectifs du décret. Signalons encore que L. PIERALLI, *I rapporti diplomatici tra Roma e Costantinopoli negli anni 1274-1279 attraverso le varianti introdotte nel testo della Professione di fede imperiale* (pp. 301-399), étudie les textes de la confession de foi que les empereurs envoyaient à Rome à l'occasion de leur intronisation. Ces textes étaient rédigés en latin à Constantinople. L'étude indique qu'il s'agit de textes standardisés, sans variation, et qui ne prouvent rien. D'autres articles touchent parfois à Byzance ou à la langue grecque médiévale, mais ne présentent pas d'intérêt pour les études byzantines ; nous ne les mentionnons donc pas.

P. YANNOPOULOS

Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, 84 (2002), 315 pages. ISSN 1018-9556.

L'article de B. HENDRICKX, *Remarks on Some Geo-political Information in Texte on Kaleb's Reign*, pp.189-202, présente un certain intérêt pour les études byzantines, car il analyse les sources byzantines qui traitent de Kaleb, roi d'Axum à l'époque de Justin Ier, avec qui Byzance a entretenu de bonnes relations. L'article de Thekla SANSARIDOU-HENDRICKX, *The World View of the Anonymous Chronicle of the Tocco (14th-15th Cent.) : Women and Gender Relations*, pp. 224-248, intéresse seulement les spécialistes des îles Ioniennes à la la fin de la période byzantine, bien que, comme le signale l'A., l'idéal féminin décrit dans la Chronique de Tocco est tout à fait occidental. Il en va de même pour les réalités historiques décrites par ce chroniqueur.

P. YANNOPOULOS..

Ἐκκλησίες στὴν Ἑλλάδα μετὰ τὴν ἅλωση, vol. VI, Athènes, Ἐθνικὸ Μετσόβιο Πολυτεχνεῖο. Σπουδαστήριο Ἱστορίας τῆς Ἀρχιτεκτονικῆς, 2002, 293 pages. ISBN 960-254-608-5.

Certes, cette collection se fixe pour objet l'étude des églises grecques érigées après la chute de Constantinople, mais plusieurs parmi elles l'ont en réalité été avant 1453, au moins en partie. D'autres ne sont que des rénovations de bâti-

ments byzantins qui avaient subi des dommages. Quatorze églises sont reprises dans ce sixième volume, toutes situées en Grèce centrale, dans le Péloponnèse et dans les îles de la Mer Égée. En outre, une étude est dédiée aux chapelles attachées aux églises abbatiales de Thessalie, et deux études concernent l'évolution de l'architecture religieuse dans le Pélion, bastion de la renaissance grecque du XVIII[e] s. Une vaste bibliographie complète ce bon et beau volume.

P. YANNOPOULOS.

Études Coptes, 8 = *Cahiers de la Bibliothèque Copte*, 13, éd. par C. CANNUYER, Lille et Paris, Association Francophone de Coptologie, 2003, XXII + 318 pages.

L'article de Marie-Hélène RUTSCHOWSCAYA, *La collection romano-byzantine du Musée Dobrée (Nantes)*, pp. 293-304, est le seul qui concerne les études byzantines. Parmi les objets conservés au Musée Dobrée, certains sont byzantins, à savoir une ampoule de S. Ménas, des peignes à tisser, des objets en cuirs ou en verre. Une robe d'enfant byzantine peut être datée entre le V[e] et le VII[e] s. ; certains fragments de tissus, mal datés et mal conservés, ont une allure byzantine.

P. YANNOPOULOS

Florentia EVANGELATOU-NOTARA, *Χορηγοί - Κτήτορες - Δωρητές σε σημειώματα κωδίκων. Παλαιολόγειοι χρόνοι (Παρουσία*, Παράρτημα 49), Athènes, 2000, 312 pages. ISBN 960-8424-14-3.

Étude de manuscrits grecs datés de 1261 à 1453, qui portent des notices faisant état de leurs donateurs, propriétaires ou commanditaires ; ces notices constituent l'objet du livre. L'analyse quantitative des notices permet de savoir que les personnes mentionnées sont aussi bien des ecclésiastiques que des laïcs. Parmi les premiers, on mentionne des patriarches, des archevêques, des métropolites, des évêques, des prêtres, des diacres, des fonctionnaires ecclésiastiques et des officiers honorifiques de l'Église ; on trouve aussi des moines : archimandrites (avec une mention particulière pour le Protos du Mont Athos), higoumènes et simples moines. Parmi les laïcs figurent des empereurs, le personnel du Palais, des personnalités politiques ou militaires, des citoyens exerçant des professions libérales, d'arts ou de métiers, et des personnalités d'envergure locale. Un paragraphe est consacré aux sponsors anonymes. L'étude qualitative dégage des conclusions importantes sur l'origine et la situation sociale des personnes qui commandaient des manuscrits ou qui en avaient à leur disposition : elles occupaient toutes un poste important, ou disposaient d'une certaine aisance économique. Parfois, la profession exercée par celui qui commandait un manuscrit est en relation avec le contenu du manuscrit (traités médicaux, traités militaires, etc.) ; mais en général, les manuscrits ont un contenu religieux, sans avoir pour autant toujours été commandités par des clercs ou des moines.

P. YANNOPOULOS.

J. M. FEATHERSTONE, *Theodore Metochites's Poems "To Himself". Introduction, Text and Translation* (*Byzantina Vindobonensia*, 23), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2000, 156 pages, dont 4 planches hors texte. ISBN 3-7001-2853-3.

Ce livre est composé de deux parties : une courte introduction (pp. 11-18) et l'édition des poèmes XIV à XX de la collection Εἰς ἑαυτὸν de Théodore Métochite (1270-1332). L'introduction, une notice biographique et une notice paléographique mises à part (la seconde est consacrée au *Paris. Gr.* 1776, un manuscrit du XIV^e^ s. qui transmet la collection des poèmes), concerne le contenu et les circonstances de rédaction de chaque poème. L'édition est assortie d'une traduction en anglais. Il n'y a pas de commentaires, de quelque nature que ce soit. Par contre, l'*index verborum* rend de grands services, car il enregistre les nombreux mots non repris dans les dictionnaires spécialisés.

P. YANNOPOULOS

Giorgos Seferis. 100 años de su nacimiento éd. par Isabel GARCÍA GÁLVEZ, Granada, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, 2002, 197 pages. ISBN 84-95905-01-9.

Ce volume intéresse les études byzantines car l'article de C. DIMADIS, *Παρατηρήσεις στο οδοιπορικος Τρεις μέρες στα πετροκομμένα μοναστήρια της Καππαδοκίας του Γεώργου Σεφέρη*, pp. 25-30, a pour objet l'intérêt des intellectuels grecs du XX^e^ s., dont le prix Nobel G. Seferis, pour le passé byzantin.

P. YANNOPOULOS.

Grecia y la tradición clásica, vol. I-II, éd. par Isabel GARCÍA GÁLVEZ, La Laguna, Servicio de Publicaciones Universidad de La Laguna, 2002, 886 pages. ISBN 84-7756-531-7.

Ces deux volumes contiennent les communications présentées lors du deuxième colloque international des néohéllenistes ibéro-américains, tenu à l'Université de La Laguna (Ténérife) du 30 octobre au 3 novembre 2001, et dont la section II avait pour objet *Bizancio, Humanismo y Relationes Históricas Hispano-helénicas*. Les communications faites dans cette section sont publiées dans le vol. II, pp. 567-716. Les études byzantines sont concernées par les articles ci-après : P. YANNOPOULOS, *Η αρχαιομάθεια στο Βυζάντιο κατά τη μακεδονική περίοδο*, pp. 567-577, pour qui l'enseignement du grec classique dans les écoles byzantines n'a jamais cessé. On observe même une véritable floraison philologique à partir du IX^e^ s., mais il est faux de parler d'une renaissance au sens actuel du terme, car l'influence s'observe seulement dans l'étude de la langue et du style ; l'idéologie antique n'a pas trouvé d'adeptes dans cette société dominée par l'idéal chrétien. Les remarques de J. M. PÉREZ MARTEL, *Notas sobre la recepción de Esquilo en Bizancio*, pp. 579-597, vont dans la même direction : il

note que la tragédie grecque est de nouveau étudiée à partir du IXe s., mais seulement comme matière philologique, d'où l'impressionnante production des scolies et l'absence d'une influence quelconque des auteurs classiques, à commencer par Eschyle. L'article de L. M. Pino Campos, *Teófilo Protospatario (Filareto) y su Liber de Pulsibus*, pp. 599-611, a pour objet l'œuvre du médecin byzantin Théophile, qui selon les uns a vécu au VIIe s., selon d'autres au XIIe s., et selon d'autres encore au IXe s. L'A. pense que Théophile a surtout copié Galien, mais qu'il a aussi profité de la science des médecins arabes.

P. Yannopoulos

D. Hombergen, *The Second Origenist Controversy. A New Perspective on Cyril of Scythopolis' Monastic Biographies as Historical Sources for Sixth-Century Origenism* (= *Studia Anselmiana*, 132), Roma, Pontificio Ateneo S. Anselmo, 2001, 448 pages. ISBN 88-8139-091-4.

Ce livre, composé d'une introduction et de trois chapitres suivis de leurs propres conclusions, examine la seconde controverse au sujet d'Origène (185-254), qui eut lieu lors du Ve concile oecuménique (Constantinople, 553) ; l'étude se base sur la source la plus riche en informations, la *Vita S. Sabae* de Cyrille de Scythopolis. L'introduction du livre est consacrée au contexte historique et ecclésiastique de la première controverse (fin du IVe s.), puis se penche sur celui de la deuxième (première moitié du VIe s.), de façon plus détaillée. Le premier chapitre tente de «décrypter» les éléments historiques, repris dans la biographie de S. Sabas, qui permettent de comprendre les débats du Ve concile oecuménique. Le deuxième chapitre présente les origines du conflit entre les «pro» et les «anti» origénistes, en examinant les aspects doctrinaux, politiques, spirituels et intellectuels. Le troisième chapitre analyse les luttes qui ont émaillé le concile. La *Vie de S. Sabas* n'étant pas une source infaillible et impartiale pour la seconde controverse origénienne, l'A. se montre capable de prendre un certain recul, et construit un ouvrage assez riche et bien référencé.

G. Karassavidis.

Karin Hult et B. Bydén, *Theodore Metochites on Ancient Authors and Philosophy. Semeioseis gnomikai 1-26 and 71* (*Studia Graeca et Latina Gothoburgensia*, 65), Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2002, XLIV + 360 pages. ISBN 91-7346-434-1.

Après une courte notice consacrée à Théodore Métochite (1270-1332), les A. passent directement aux Σημειώσεις γνωμικαί, une collection de 120 essais, de sujets et d'origines divers, que Théodore a édité, avec des commentaires marginaux, entre 1321 et 1328. Les essais sont transmis dans leur totalité par le *Paris. Gr.* 2003, manuscrit qui semble être le modèle de témoins plus récents. Les rela-

tions entre ces manuscrits constituent la partie la plus importante de l'introduction. Après la description des manuscrits et l'exposé les principes d'édition, les A. éditent 27 de ces essais, avec une traduction anglaise. Les index très détaillés permettent une consultation facile du volume.

P. YANNOPOULOS.

Il Tardoantico alle soglie del duemila. Diritto religione società. Atti del Quinto Convegno Nazionale dell'Associazione di Studi Tardoantichi, éd. par Giuliana LANATA, Pisa, Editioni Ets, 2000, x + 352 pages. ISBN 88-467-0360-X.

Ce volume contient les Actes du IV[e] Congrès de l'*Associazione di Studi Tardoantichi*. Peu d'articles concernent le monde byzantin de la Haute époque. Parmi ceux-ci, il faut épingler celui de Joëlle BEAUCAMP, *Donne, patrimonio, Chiesa (Bisanzio, IV-VII secolo)*, pp. 249-265, qui étudie les formes légales (y compris par dot lors d'un mariage) de la formation des grandes propriétés, laïques ou ecclésiastiques, durant la haute époque byzantine ; l'exposé théorique est assorti d'exemples tirés de l'Égypte byzantine. L'article de B. STOLTE, *La Chiesa orientale ed i canoni «occidentali»*, pp. 167-175, suit l'évolution de l'insertion des canons du concile de Sardique de 343 dans le droit canonique byzantin. Ces canons semblent appuyer la primauté romaine en matière ecclésiastique. Enfin, Antonino ZUMBO, *Un trattato anonimo Περὶ λίθων*, pp. 285-292, donne l'édition d'un traité anonyme, transmis par le *Laur. plut.* 74,14 (XIII[e] s.), sans proposer de date pour la rédaction de ce traité.

P. YANNOPOULOS.

Hélène KALTSOGIANNI, Sophia KOTZABASSI et Eliane PARASKEVOPOULOU, *Ἡ Θεσσαλονίκη στὴ βυζαντινὴ λογοτεχνία. Ρητορικὰ καὶ ἁγιολογικὰ κείμενα*, Thessalonique, Κέντρο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 2002, XXIII + 224 pages. ISBN 960-7856-09-0.

Thessalonique, deuxième ville, en ordre d'importance, de l'empire byzantin, après la capitale, est l'objet de nombreuses références dans les sources byzantines. Les A. de ce volume se sont partagé la tâche en étudiant chacune les références textuelles d'un genre littéraire différent : Hélène Kaltsogianni a dépouillé les textes rhétoriques, Sophia Kotzabassi les textes hagiographiques antérieurs aux Paléologues et Éliane Paraskevopoulou les textes hagiographiques de la période des Paléologues, avec un paragraphe consacré aux textes hagiographiques post-byzantins. Grâce à ces textes, la topographie de la ville paraît plus évidente, de même que son histoire. Il en résulte que pendant un premier temps (du VIII[e] s. au X[e] s.), la ville fut convoitée par les Slaves, les Arabes et les Bulgares. Une seconde période, qui va du X[e] s. au XIII[e] s., fut celle de l'essor économique mais aussi culturel de Thessalonique, qui devint ainsi une véritable capitale des Balkans, avec un rayonnement international.

P. YANNOPOULOS

A. KAPLONY, *Die fünf Teile Europas der arabischen Geographen. Die Berichte von Ibn Rusta, Ibn Hawqal und Abu Hâmid al Garnâtî*, extrait d'*Archiv orientàlnì*, 71 (2003), fasc. 4, pp. 485-494.

L'article risque d'échapper à l'attention des byzantinistes. Il s'agit d'une brève révision de la communication faite par son auteur à Kiel, dans un Séminaire d'Orientalisme, le 29 mars 2002, et développée dans un séminaire de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Fribourg (Suisse), pendant le semestre d'été 2002. Les pp. 487-488 concernent la représentation du monde arabe chez les historiens cités dans le titre. De nombreuses références renvoient aux ouvrages qui ont recueilli l'écho des impressions rapportées chez eux par des diplomates en poste à Constantinople, et par des prisonniers de marque ayant résidé dans la capitale byzantine dans l'attente d'éventuels échanges de captifs. Ces témoins exotiques y étaient «soumis à un programme qui impressionne leurs yeux, leurs narines et leurs oreilles» et qui n'était manifestement pas dépourvu d'intention de propagande de la part des Byzantins. Une bibliographie abondante clôture l'article, pp. 495-498.

J. MOSSAY.

M. S. KORDOSIS, *Ιστορικογεωγραφικά Πρωτοβυζαντινών και εν γένει Παλαιοχριστιανικών χρόνων* (*Βιβλιοθήκη Ιστορικών Μελετών*, 264), Athènes, Καραβίας, 1996, 367 pages. ISBN 960-258-059-3.

Ce livre est une véritable mine d'informations relatives au savoir des Byzantins en matière géographique, pratiquement jusqu'à l'époque de Justinien Ier. La première partie concerne les connaissances générales des auteurs chrétiens du Bas-empire au sujet de la Terre, du climat, des zones géographiques, des régions habitées, etc. Sont exposées ensuite leurs connaissances relatives à l'empire romain (puis byzantin), ses confins, ses voisins, son aspect géophysique, et aussi les phénomènes naturels, tels que séismes, grandes inondations, épidémies, périodes de sécheresse et, en général, tous les fléaux naturels et les catastrophes causées par ces phénomènes. Sont ensuite réunies les informations concernant la géographie humaine de l'empire byzantin : les populations, les langues pratiquées, les situations sociales et culturelles, les grandes villes, les activités lucratives. Les auteurs byzantins donnent en outre des informations analogues, bien que moins nombreuses, pour des pays plus lointains, surtout à l'occasion d'exposés sur les routes commerciales et les échanges entre l'empire et d'autres états. En conclusion, les auteurs byzantins de la période protobyzantine avaient peu de connaissances géographiques au sens strict du mot ; c'est plutôt le merveilleux qu'ils cherchaient, sans aucune intention critique ni volonté de créer un discours scientifique organisé.

P. YANNOPOULOS

O. KRESTEN, *«Staatsempfänge» im Kaiserpalast von Konstantinopel um die Mitte des 10. Jahrhunderts. Beobachtungen zu Kapitel II 15 des sogenannten «Zeremonienbuches»* (*Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte,* 670), Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2000, 61 pages. ISBN 3-7001-2863-0.

Le *Livre des Cérémonies* de Constantin VII parle de réceptions impériales organisées lors de l'arrivée dans la capitale byzantine d'hôtes d'une importance particulière. Lors de ces réceptions, hormis l'empereur, des membres de la famille impériale pouvaient être présents. L'A. examine les cas clairement attestés par les sources de telles réceptions organisées au milieu du x^e^ s., sans toutefois dégager de considérations d'ordre général, car le cérémonial est chaque fois décrit de manière assez sommaire. Il fait alors appel aux notes marginales de l'unique manuscrit transmettant le *De cerimoniis*, qui donnent un peu plus d'informations au sujet du déroulement de la cérémonie. Une étude d'une clarté exemplaire.

P. YANNOPOULOS.

J.-C. LARCHET, *Saint Maxime le Confesseur (580-662)*, Paris, Cerf, 2003, 288 pages. ISBN 2-204-07156-0.

Le grand avantage de cette biographie de S. Maxime est sa brièveté, et le fait qu'elle a été rédigée par un spécialiste en la matière, ce qui explique sa bibliographie plus que complète (35 pages, avec des centaines de titres). Par contre, le contenu n'a rien de novateur. Le volume est divisé en quatre parties. La première est consacrée à la biographie de S. Maxime, et à son opposition au monoénergisme et au monothélisme. Curieusement, les sources relatives à la vie de S. Maxime sont rangées dans la deuxième partie, qui est consacrée à ses œuvres. Pour les œuvres majeures, une présentation du contenu précède les autres rubriques, à savoir : le titre en grec, les éditions, les traductions modernes et les études qui lui ont été consacrées. Malheureusement, dans les titres en grec on trouve presque toujours des fautes d'imprimerie. La troisième partie du livre concerne la doctrine de S. Maxime et touche à tous les aspects de la théologie chrétienne (théologie, cosmologie, anthropologie, christologie, ecclésiologie, eschatologie, et théologie mystique). La dernière partie est une sélection de textes traduits en français et représentatifs de la richesse, de la variété et de la difficulté de la pensée de Maxime. Un livre qui s'adresse à la fois aux spécialistes et à un public averti.

P. YANNOPOULOS.

M. MAAS, *Readings in Late Antiquity. A Sourcebook*, London et New York, Routledge, 2000, LXVIII + 375 pages. ISBN 0-415-15987-3 (hbk) ; 0-415-15988-1 (pbk).

Ce livre de vulgarisation s'adresse à des personnes qui aimeraient se faire une idée de la fin de l'antiquité à travers les sources les plus représentatives. Il va jusqu'à la fin du VI^e^ s., à une exception près : pour l'islam, il va jusqu'à la fin du VII^e^ s. La matière est divisée en treize parties : l'empire romain, l'armée romaine, le christianisme, le polythéisme, les Juifs, la femme, la loi, la médecine, la philosophie, la Perse, les invasions germaniques et les États barbares, les peuples de la steppe et les Slaves, l'islam. Chaque partie est subdivisée en un nombre inégal de paragraphes. Par ex., pour la première partie : l'empereur et la fonction impériale, l'administration impériale, l'administration municipale, la ville de Rome, la prise de Rome en 410, etc. Chaque paragraphe englobe un certain nombre de sujets. Par ex., pour le deuxième paragraphe de la première partie (l'administration impériale) : la réforme de Dioclétien, les conditions d'accès à une fonction, l'honneur de servir l'empereur, etc. Pour chaque sujet, après une courte introduction, un texte représentatif, traduit en anglais, étoffe l'exposé. Avec une telle méthode, on obtient une sorte de dictionnaire encyclopédique, dont les sources sont limitées à une par lemme. L'intention de l'A. était de montrer la diversité de l'empire romain puis byzantin du point de vue administratif, ethnique, culturel et religieux. Je pense qu'il n'y arrive pas, mais cela ne prive pas le livre de l'intérêt qu'il peut avoir comme instrument d'initiation aux études byzantines.

P. YANNOPOULOS.

Mésogeios - Méditerranée, 17-18 : *Aspects de la Grèce et de la Turquie*, Paris, Hêrodotos, 2002, 234 pages. ISBN 2-911859-17-0.

Un article, celui de L. KARAPINAR, *The Ottoman Conquest of the Morea (1387-1460)*, pp. 5-24, concerne les études byzantines. L'A. y examine les étapes successives de l'occupation du Péloponnèse par les Turcs, à commencer par celle d'Evrenos Bey et de Turhan Bey. Les armées turques intervinrent comme alliées des despotes de Morée contre les Vénitiens et les occidentaux. Affaiblis par les incursions turques, les chrétiens furent finalement une proie facile pour les Ottomans. Le Péloponnèse occupé fut divisé, selon le système turc, en quatorze fiefs attribués aux chefs des armées.

P. YANNOPOULOS.

S. C. MIMOUNI et S. J. VOICU, *La tradition grecque de la Dormition et de l'Assomption de Marie*, Paris, Cerf, 2003, 244 pages. ISBN 2-204-06978-7.

La Ste Vierge tient une place plutôt mineure dans le Nouveau Testament, d'où elle disparaît complètement après la Pentecôte. Le silence le plus absolu plane surtout sur le sort final de Marie. Cette lacune scripturaire est comblée par une série de textes d'origine populaire. A l'origine de ces texte se trouve un récit, qui semble avoir été rédigé vers le milieu du V^e^ ou le début du VI^e^ s. Selon ce récit, Marie sut, grâce à une révélation faite par un ange, que sa fin était proche ; sa

dernière volonté (voir tous les apôtres une dernière fois) fut exaucée par son Fils ; ainsi, les apôtres se réunirent miraculeusement chez elle. Le récit s'achève avec l'apparition du Christ, pour emmener le corps de Marie au Paradis. Ce récit a connu un développement considérable dans toute la littérature chrétienne, orientale et occidentale. Les A. de ce volume introduisent, traduisent et annotent cinq rédactions grecques parmi celles qu'a inspirées le récit original.

P. YANNOPOULOS

On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages, éd. par A. GILLERT (*Studies in the Early Middle Ages*, 4), Turnhout, Brepols, 2002, XXIV + 265 pages. ISBN 2-503-51168-6.

Cet intéressant volume ne concerne pas les études byzantines ; il est significatif que même les mots «byzantin(es)» ou «Byzance» n'y apparaissent jamais. Seul l'article de F. CURTA, *From Kossina to Bromley : Ethnogenesis in Slavic Archaelogy*, pp. 201-218, touche de loin à l'histoire médiévale des régions proches de l'empire byzantin, sans toutefois se référer à cet empire. Pour le reste, le livre a pour objet l'installation des Goths, des Francs et des Alamans en bordure de l'empire romain, et leur rôle dans l'ethnogénèse germanique.

P. YANNOPOULOS

B. PANTELIC, *The Architecture of Decani and the Role of Archbishop Danilo II* (*Spätantike - Frühes Christentum - Byzanz*. Reihe B : *Studien und Perspektiven*, 9), Wiesbaden, Reichert Verlag, 2002, x + 122 pages + 59 planches hors texte. ISBN 3-89500-239-9.

Ce livre, issu d'une thèse de doctorat menée à l'Université de Pennsylvanie sous la direction de C. L. Striker, concerne principalement l'architecture du *katholikon* du monastère de Decani (XIV^e^ s.) en Serbie et ses conditions de réalisation. Il s'agit d'une étude complète et bien illustrée. Après avoir étudié les caractéristiques formelles, fonctionnelles et typologiques de l'édifice, l'A. tente de les mettre en relation avec la tradition architecturale locale et d'évaluer les influences byzantines. Le contexte historique est fondamental pour comprendre l'impact du développement culturel et politique sur l'architecture serbe de la première moitié du XIV^e^ s. L'église de la Vierge à Studenica (1186-1196), a joué un rôle important dans la transmission de certains éléments : l'aspect roman de sa façade en marbre, comportant des arcatures lombardes et des portails surmontés de tympans sculptés, combiné à l'élévation de type byzantin à coupole se retrouve à Decani. La sculpture n'atteint pas la qualité de celle de Studenica et l'on a probablement affaire à un travail effectué par un atelier de sculpteurs issus du littoral adriatique imitant les grands ensembles sculptés des églises dalmates ou italiennes de la fin du XI^e^ s. Depuis le premier archevêque de Serbie, Savas (1219-1234), la notion de copie architecturale est un facteur essentiel dans l'architec-

ture serbe. Mais c'est sous l'archevêque Danilo que ce principe va être utilisé à des fins politiques : en unissant les mausolées royaux bâtis sous sa direction, à savoir Banjska et Decani, avec celui des Nemanjides, il établit une filiation architecturale devenant le vecteur d'un lien symbolique sacré.

Catherine VANDERHEYDE.

M. PAPATHOMOPOULOS et Isabelle TSAVARI, *Ὀβιδίου Περὶ μεταμορφώσεων ὃ μετήνεγκεν ἐκ τῆς λατίνων φωνῆς εἰς τὴν ἑλλάδα Μάξιμος Μοναχὸς ὁ Πλανούδης*, Athènes, Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, 2002, 34* + 673 pages. ISBN 960-404-013-8.

Dans l'introduction de ce volume, les A. s'occupent surtout de la transmission du texte des *Métamorphoses* d'Ovide traduites en grec par le moine Maxime Planude. Suit une référence aux éditions précédentes et une introduction aux principes d'édition. La plus grande partie du volume est occupée par le texte traduit et les index. Il n'y a pas de scholies ni de commentaires philologiques ou autres. On regrette l'absence d'une analyse du phénomène de traduction en grec de textes latins et leur place dans la vie philologique et la production littéraire à Byzance.

P. YANNOPOULOS.

Eleni PAPPA, *Georgios Pachymeres. Philosophia. Buch 10 Kommentar zur Metaphysik des Aristoteles* (*Corpus Philosophorum Medii Aevi. Commentaria in Aristotelem Byzantina*, 2), Athènes, Ἀκαδημια Ἀθηνῶν, 2002, VIII + 142* + 118 pages. ISBN 960-7099-92-3.

George Pachymère (1242 - après 1307) s'inscrit parfaitement dans la première phase de la renaissance paléologue ; comme ses contemporains, il s'occupe de philosophie aristotélicienne. De sa vaste production de commentaires et de résumés d'Aristote, seule une petite partie est éditée. L'A. de ce volume édite les commentaires au dixième livre d'Aristote, les Métaphysiques. Après un exposé sur le contenu des commentaires de Pachymère et une analyse de sa méthode de travail, l'A. étudie les 35 manuscrits qui transmettent le texte, à commencer par les deux autographes, le *Berol. Hamilton* 512 (*Gr.* 408) et le *Paris. Gr.* 1930. Le texte édité n'est ni traduit ni commenté. Trois index rendent facile la consultation de l'édition. Un instrument de travail très appréciable.

P. YANNOPOULOS.

S. PERENTIDIS, *Pratiques de mariage et nuances de continuité dans le monde grec*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2002, XIV + 144 pages. ISBN 2-84269-533-X.

Ce livre est la réédition d'une série d'articles déjà publiés, qui ont pour objet le rituel nuptial dans le monde grec. Pour la période byzantine, l'A. analyse l'ho-

mélie de Jean Chrysostome sur la fornication, où le rhéteur chrétien semble plaider en faveur de coutumes païennes. En réalité, il n'en est rien. Jean soutient le rituel chrétien du mariage tout en gardant du rituel ancien des pratiques qui convenaient au mariage chrétien. Le second article qui concerne Byzance tourne autour du dévoilement rituel et du cadeau nuptial en Grèce et à Byzance. L'A. y dissipe une confusion : le θεώρητρον byzantin n'a rien en commun avec l'ἀποκαλυπτήριον du rituel nuptial grec antique. Dans le premier cas, il s'agit d'un cadeau nuptial, comme le prévoyait le droit romain (*donatio propter nuptias*) ; dans le second cas, il s'agit du dévoilement de la jeune mariée. Un livre riche en informations.

P. YANNOPOULOS

Inmaculada PÉREZ MARTÍN, *Miguel Ataliates. Historia* (*Nueva Roma*, 15), Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2002, LXX + 382 pages + 4 planches hors texte. ISBN 84-00-08014-9.

Ce volume est divisé en trois parties. La première, introductive, traite d'abord du XI[e] s. byzantin et du mouvement de renouveau intellectuel dont Michel Psellos et Michel Attaliate sont les principaux représentants dans le domaine de l'historiographie. Ensuite, l'A. envisage rapidement la biographie d'Attaliate, avant d'entreprendre une analyse de la structure de son oeuvre majeure, à savoir son *Histoire*, en mettant l'accent sur les positions prises par le rédacteur vis-à-vis des principales personnalités politiques de son temps. Puis, l'A. étudie la question des sources d'Attaliate et de l'influence de son archaïsme sur la langue et la présentation de la matière historique. Les dernières questions étudiées dans l'introduction sont relatives à la transmission du texte, à la valeur de l'édition d'Em. Bekker dans le *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* et aux principes de cette nouvelle édition. La deuxième partie du volume est occupée par l'édition critique de l'*Histoire* de Michel Attaliate et sa traduction en espagnol. Les longs commentaires philologiques et historiques, la bibliographie et les index forment la troisième partie du livre.

Un travail qui met à la disposition des chercheurs un texte fiable qui remplace celui, moins critique, de l'édition de Bonn.

P. YANNOPOULOS.

P. PLANK, *Φῶς Ἱλαρόν. Christushymnus und Lichtdanksagung der frühen Christenheit* (*Hereditas. Studien zur Alten Kirchengeschichte*, 20), Bonn, Borengässer, 2001, IX + 180 pages. ISBN 3-923946-54-6.

Étude historique, philologique et sémantique d'une des plus anciennes hymnes de l'église orthodoxe, chantée lors des vêpres : le φῶς ἱλαρόν (lumière joyeuse). Sa formation primitive remonte au début de la période des querelles trinitaires et christologiques, puisqu'on y trouve des références à la divinité et à la

consubstantialité du Fils, deuxième personne de la Trinité, et du Christ historique, sauveur du monde. Basile de Césarée constitue le témoin indirect le plus ancien de cette hymne, le témoin paléographique le plus ancien étant un codex de la fin du IV^e^/début du V^e^ s., qui transmet les *Constitutions apostoliques* et une forme primitive de cette hymne. Des papyri et des manuscrits en majuscule présentent d'autres témoignages de même nature. L'A. examine ensuite les composantes de cette hymne et avance vers une étude théologique et sémantique de la composition, en analysant surtout les mots clés, dont il cherche l'usage et la signification dans la littérature biblique, patristique et liturgique. Une étude exemplaire.

P. YANNOPOULOS.

Th. PRATSCH, *Theodoros Studites (759-826) - zwischen Dogma und Pragma* (*Berliner Byzantinistische Studien*, 4), Frankfurt am Main, Berlin, Bern, New York, Paris, Wien, Peter Lang, 1997, XXXIII + 352 pages. ISSN 0945-3598. ISBN 3-631-33877-5.

Cette monographie couvre un vide dans l'historiographie byzantine : il s'agit de la biographie la plus complète de Théodore Studite. L'A. examine, dans un premier temps, les sources dont il dispose en fonction de leur genre littéraire. Ensuite, il entame la biographie de Théodore, consacrant quelques chapitres aux différentes phases de la vie du Studite : sa naissance et sa jeunesse (759-781), son entrée dans les ordres monastiques (781-795), sa prise de position contre le second mariage de Constantin VI et ses conséquences (795-797), sa première réhabilitation (797-806), son deuxième exil, résultat de son opposition à l'élection patriarcale (806-811), la période de son apogée durant le règne de Michel I^er^ (811-815), ses difficultés durant le second iconoclasme sous Léon V et son troisième exil (815-820), enfin ses relations tendues avec l'autorité impériale durant le règne de Michel II, et sa mort (821-826). L'ouvrage est complété par deux appendices, le premier concernant l'affaire de Constantin VI, et l'autre réunisant les actes impériaux mentionnés dans les sources relatives à Théodore. Notons que, dans ce livre, Théodore n'est pas étudié en tant qu'écrivain. Par contre, l'A. s'intéresse particulièrement à l'idéologie de Théodore et à son rôle dans la définition orthodoxe des icônes. En outre, il étudie à fond les relations entre le pouvoir monastique montant et le pouvoir impérial. Théodore appuie la théologie iconophile et papale, selon laquelle l'empereur n'a aucun rôle doctrinal à jouer dans l'Église ; il va même jusqu'à contester le droit de l'empereur à nommer le patriarche de la capitale, contestation qui est devenue une source de conflit permanent entre le Stoudios, chef de file du monachisme zélote, et le Palais.

Une étude dont les historiens du VIII^e^ s. et du IX^e^ s. ne pourront se passer.

P. YANNOPOULOS

G. PRINZING, *Demetrii Chomateni. Ponemata Diaphora* (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 38), Berlin et N. York, Walter de Gruyter, 2002, 386* + 535 pages, dont 3 planches.

Démétrios Chomaténos, archevêque d'Ochrid, fut un des grands canonistes et juristes du XIII[e] s. Ce volume est une édition critique de ses «travaux» (πονήματα en grec) qui ont pour objet le mariage. Chomaténos recevait couramment des questions écrites de la part de juristes, d'évêques, de fonctionnaires de l'État, et parfois de simples citoyens, qui touchaient à divers aspects du mariage : empêchement, nullité, divorce, communauté des biens, héritage, liens parentaux, etc. Le savant archevêque répondait en faisant appel au droit civil, au droit canon, à la jurisprudence, mais aussi aux Écritures et parfois au bon sens. Dans la partie introductive du livre, l'A. de ce volume consacre d'abord une note biographique à Chomaténos, et y ajoute un résumé historique sur l'archevêché de Bulgarie (titre officiel de l'archevêché d'Ochrid). Une grande partie de la notice biographique est consacrée aux oeuvres authentiques de Chomaténos, aux pseudépigraphes et à la Vie de S. Clément d'Ochrid, dont l'authenticité est plus que douteuse. Ensuite, l'A. a rédigé, pour chacune des 152 réponses de Chomaténos, une notice en huit points, à savoir : la nature du document, l'auteur, le destinataire, ce qui a provoqué la rédaction, les éléments de datation ou d'autres éléments en relation avec le document ; la notice est complétée par une bibliographie très fouillée. Ensuite vient l'édition critique des documents. Plusieurs index (des noms et des lieux, des termes juridiques byzantins, des termes non enregistrés par des lexiques) rendent ce volumineux travail facile à consulter. Un livre remarquable.

P. YANNOPOULOS

R. REES, *Layers of Loyalty in Latin Panegyric AD 289-307*, Oxford, University Press, 2002, XVII + 237 pages. ISBN 0-19-924918-0.

Le volume est consacré à cinq panégyriques de la collection *XII Panegyrici Latini*, dont le plus ancien est l'œuvre de Pline le Jeune, prononcé le 1 septembre 100 après J.-C., et le plus récent de Pacatus, prononcé en 389. Les pièces étudiées ici sont les plus anciennes (la plus récente est de 307). De ce fait, le livre ne concerne pas directement les études byzantines ; mais il présente un intérêt indirect, car ces exercices de style latins ont influencé les orateurs byzantins, au moins ceux de la Haute époque.

P. YANNOPOULOS

A. G. SAVVIDES, *Μελετήματα βυζαντινής, μεσαιωνικής και ισλαμικής ιστορίας (Ανατύπωση άρθρων 1984-1994)*, Pharsales, Ηρόδοτος, 1997, 405 pages. ISBN 960-7290-48-8.

Ce volume est une collection d'articles que l'A. a publiés entre 1984 et 1994. Il n'y a pas d'axe central précis, et les articles ne sont pas originaux, puisqu'ils sont déjà connus. Dans une première partie, intitulée «Études», sont incluses 16 études, qui traitent dans l'ordre du césaropapisme byzantin, de la prise de Constantinople par les Croisés, de Théodore de Tarse, de la christianisation des Russes, des relations entre chrétiens et musulmans dans le cadre du sultanat d'Iconion, des faits historiques qui se sont déroulés entre le XI^e^ et le XIII^e^ s. ; suivent une étude sur la région du Pont avant les Grands Comnènes, deux collections bibliographiques concernant les études islamiques et la prosopographie byzantine, une étude sur les incursions arabes dans le Péloponnèse, une autre sur le thème de Philippopolis. Les cinq dernières études concernent Tamerlan, les sources non chrétiennes de la chute de Constantinople, la présence turque dans le Péloponnèse avant les ottomans, l'héraldique byzantine et la nomenclature des Oghux. La deuxième partie contient des notes prosopographiques consacrées aux grands byzantinistes de notre époque, et la troisième des comptes rendus.

P. YANNOPOULOS.

A. M. STAHL, *The Documents of Angelo de Cartura and Donato Fontanella Venetian Notaries in Fourteenth-Century Crete*, Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2000, XXI + 295 pages. ISBN 0-88402-271-4.

Dans ce volumes sont publiés 574 actes notariaux d'Angelo de Carpura, notaire à Candie (l'actuel Héraclion) en Crète et 90 actes notariaux de Donato Fontanella, notaire de l'État vénitien. Les documents publiés concernent tous l'île de Crète durant la domination vénitienne. De nouvelles sources sont ainsi mises à la disposition des chercheurs, sur le monde méditerranéen, mais aussi sur Byzance, étant donné que certains de ces actes font état de personnalités byzantines.

L'édition est diplomatique, sans traduction, ni commentaires. Un index très fourni facilite la consultation des documents.

P. YANNOPOULOS.

D. F. SULLIVAN, *Siegecraft. Two Tenth-Century Instructional Manuals by "Heron of Byzantium"*, Washington, D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2000, XX + 339 pages. ISBN 0-88402-270-6.

Sous le nom d'Héron de Byzance sont transmis deux traités, les *Parangelmata Poliocertica* et la *Géodésie*, consacrés aux sièges des villes et aux instruments utilisés pour leur prise. Ces deux traités sont édités sur un manuscrit archétype, le *Vaticanus Gr.* 1605. Il s'agit en réalité d'oeuvres du X^e^ s. byzantin, mais dont le compilateur copie des traités analogues plus anciens, voire antiques. En outre, le manuscrit contient des dessins et des schèmas géométriques qui illustrent les

données théoriques. L'A. byzantin utilise pour son exposé un vocabulaire accessible, malgré le caractère très technique que la matière impose, qui renvoie à la date de la compilation. Les théorèmes géométriques sont illustrés par des exemples très compréhensibles, et les machines sont décrites de manière très minutieuse ; les dessins, sans doute copiés par le compilateur, sont aussi très éloquents et rendent le texte encore plus accessible.

L'édition critique est assortie d'une traduction anglaise et de commentaires particulièrement éclairants. Les illustrations du manuscrit sont reproduites en noir et blanc et complètent cette édition exemplaire.

P. YANNOPOULOS.

The Petra Papyri, éd. par J. FRÖSÉN, A. ARJAVA, M. LEHTINEN, vol. I, Amman, American Center of Oriental Research Publication, 2002, XX + 144 pages+ 26 planches hors texte. ISBN 090-956543.

En 1993, lors de fouilles sur le site archéologique de Pétra, 140 papyri carbonisés furent découverts. Traités dans un laboratoire finnois, ils feront l'objet d'une édition. Il s'agit de documents byzantins datant de 527 à 600 (de Justinien Ier à Maurice). Dix sont édités dans ce volume. L'un date de 537, cinq de 538, un de 568, un de 571, un de 575 et un de 578 (règnes de Justinien Ier et de Justin II). Il s'agit soit de documents fiscaux, soit de documents relatifs à des propriétés foncières. Leur intérêt est grand, puisqu'il s'agit de nouvelles sources qui jettent de la lumière sur la région de Pétra à l'époque byzantine. L'édition, oeuvre d'une équipe de papyrologues, est due à : A. Arjava, C. Huehn, J. Frösén, Tiina Rankinen, Marja Vierros, Marjaana Versterinen et M. Lehtinen. Pour chaque pièce, l'édition est précédée d'une introduction paléographique et d'une analyse du contexte institutionnel évoquée par le document. Suivent l'édition, la traduction du texte en anglais et les commentaires de toute nature : codicologiques, historiques, philologiques. Il faut encore signaler que l'édition des documents est introduite par une série de notices : la première (signée par Z. Fiema), consacrée au contexte historique, réunit les informations ayant pour objet la province byzantine de *Palestina Tertia Salutaris*, où se situait Pétra ; la seconde (également signée par Z. Fiema) examine le contexte archéologique et explique les conditions dans lesquelles les papyri ont été découverts ; la troisième (signée par M. Lehtinen) a pour objet la famille de Théodore, fils d'Obodianos, un des détenteurs de documents, qui vivait à Pétra à l'époque de Maurice ; le même auteur signe la quatrième notice, très technique, qui explique l'état de conservation des documents et leur traitement ; la dernière notice (signée par A. Arjava et Z. Fiema) est consacrée à la datation des documents.

Ce volume, le premier de la série, rend déjà un service appréciable aux byzantinistes spécialisés dans l'étude du VIe s.

P. YANNOPOULOS.

Nicole THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen âge* (*Bibliothèque de l'Antiquité Tardive*, 4), Turnhout, Brepols, 2002, 316 pages + 96 planches en couleur hors texte.ISBN 2-503-50947-9.

Ce beau volume ne réunit pas moins de 18 études signées par l'A. et publiées, durant les vingt dernières années, dans diverses revues ou dans des ouvrages collectifs. En outre, le volume est enrichi d'un Avant-propos, d'un épilogue, d'un index des sites et monuments de Cappadoce et d'un index iconographique. Les articles, malgré le titre général du volume, ne concernent pas tous la Cappadoce. Le 15ème dans l'ordre (*Note sur la représentation des archanges en costume impérial dans l'iconographie byzantine*) est un traité sur le costume impérial ; l'A. l'a retenu parce qu'il complète l'article n° 14, qui concerne le culte de l'archange Michel qui, dans certains monuments cappadociens, est représenté en costume impérial. En outre l'article n° 18 (*Contribution à l'étude de l'iconographie mésobyzantine des deux Syméon stylites*) a été sélectionné parce que les témoignages iconographiques les plus importants pour les deux stylites se trouvent notamment en Cappadoce. Pour le reste, comme l'A. l'explique dans l'avant-propos, les contributions 3 à 9 ont pour objet des monuments cappadociens inédits ; les trois suivantes (10 à 13) sont consacrées aux programmes iconographiques attestés en Cappadoce ; les six dernières étudient l'iconographie et le décor des monuments cappadociens. Les deux premiers essais de synthèse sont très importants : le premier, intitulé *La peinture byzantine en Cappadoce de la fin de l'iconoclasme à la conquête turque*, a été publié en 1981, et le second, intitulé *La Cappadoce après Jerphanion : les monuments byzantins des Xe-XIIIe siècles*, a paru en 1998 ; l'écart de presque 20 ans qui sépare ces deux essais illustre parfaitement l'évolution de l'A. et le mûrissement de ses conceptions.

Un livre monumental pour l'étude de la Cappadoce byzantine.

P. YANNOPOULOS

F. TINNEFELD, *Demetrios Kydones. Briefe.* Vierter Teil (*108 Briefe, Register*) (*Bibliothek der Griechischen Literatur*, 60), Stuttgart, Anton Hiersemann, 2003, VII + 326 pages. ISBN 3-7772-0315-7.

Avec ce volume, la correspondance de Démétrios Cynodès se trouve entièrement traduite en allemand. Nous avons eu suffisamment l'occasion de présenter les trois volumes précédents pour ne pas reprendre ici la problématique de l'édition, ni même de la série. Ce volume donne les lettres n° 342-449, et est complété par des index. L'intérêt pour un public non germanophone réside dans les commentaires historiques, toujours très savants ; mais comme nous l'avons déjà signalé dans le passé, on regrette l'absence du texte grec, irremplaçable malgré cette traduction fidèle et soignée.

P. YANNOPOULOS

Catherine Brown TKACZ, *The Key to the Brescia Casket : Typology and the Early Christian Imagination* (*Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité*, 165), Paris, University of Notre Dame Press, 2001, 273 pages. ISBN 2-85121-178-1 ; ISSN 1158-7032.

L'objet de ce livre est une boîte en ivoire, reliquaire chrétien, façonnée vers la fin du IV^e^ s. en Italie du nord et conservée dans l'église de Santa Maria in Solario du complexe monastique de Santa Giulia de Brescia. L'objet n'est pas byzantin et, de ce fait, son étude ne présente pas d'intérêt immédiat pour les byzantinistes. Toutefois, sa décoration s'apparente à l'art paléochrétien, fonds commun de l'art chrétien, y compris l'art byzantin, dont les historiens peuvent trouver des éléments utiles dans cette étude. Le reliquaire porte une décoration sculptée, divisée en 33 panneaux, dont l'interprétation a toujours posé des questions, car la thématologie et la typologie chrétiennes n'étaient pas encore figées à cette époque. L'A. analyse minutieusement toutes les scènes, les compare avec d'autres, dont l'origine et la signification sont connues, pour aboutir à une identification sûre. Les scènes sont tirées soit de l'Ancien Testament, soit du Nouveau Testament, soit encore de la vie liturgique de la période paléochrétienne. En outre, l'A. donne un sens acceptable aux représentations symboliques qui jusqu'à présent restaient énigmatiques. Une étude iconographique très poussée, qui peut être utile pour les historiens de l'art byzantin.

P. YANNOPOULOS.

S. ULLEA, *Arhanghelul de la Ribita*, Bucareste, Cerna, 2001, 167 pages + 31 planches hors texte. ISBN 973-99758-0-1.

Une fresque manifestement peinte au XV^e^ s. sur le mur de l'église de Ribita en Transylvanie fait l'objet de ce livre. Il s'agit d'une représentation de l'archange Michel que l'A., après un long détour par l'angélologie chrétienne et l'évolution des concepts concernant la représentation des anges dans l'art chrétien, rattache finalement à la tradition picturale byzantine de l'époque des Comnènes.

P. YANNOPOULOS.

J. L. VAN DIETEN, *Nikephoros Gregoras. Rhomäische Geschichte. Historia Rhomaïke.* Fünfter Teil (*Kapitel XXIV,3-XXIX*) (*Bibliothek der Griechischen Literatur*, 59), Stuttgart, Anton Hiersemann, 2003, IX +469 pages. ISBN 3-7772-0300-9.

Nous n'avons pas eu l'occasion de recevoir pour présentation les quatre premiers volumes de la traduction de l'*Histoire* de Nicéphore Grégoras ; c'est surtout dommage pour le premier, où sont exposés les principes d'édition. Comme pour les autres éditions de la série *Bibliothek der Griechischen Literatur*, il s'agit de la traduction allemande d'une des oeuvres majeures de la production littéraire byzantine. La traduction est assortie de commentaires philologiques ou

historiques d'une grande qualité. Or, l'absence du texte grec rend cette traduction pratiquement inutilisable par un public non germanophone, comme nous l'avons remarqué lors de la présentation d'autres titres de la même série. Pour nous limiter à ce volume, signalons qu'il s'agit de la tranche de l'oeuvre de Grégoras où sont exposés les événements qui vont de juin 1351 au printemps 1354. Quant à la qualité de la traduction, nous la laissons à l'appréciation des collègues germanistes.

P. YANNOPOULOS

M. G. VARVOUNIS, *Λαογραφικά στη "Σύνοψη Χρονική" του Κωνσταντίνου Μανασσή (12ος αι.)*, Athènes, Ελληνικά Γράμματα, 2001, 132 pages. ISBN 960-393-618-9.

L'A. signale dans l'introduction que Manassès, écrivain byzantin du XII^e s., donne dans sa *Chronique* beaucoup d'informations sur la vie quotidienne dans l'empire byzantin. Sont ainsi examinées les informations concernant l'aspect matériel de la vie (produits, biens de consommation, cultures, élevages, etc.) et celles qui se réfèrent à la vie intellectuelle (formation, lectures, vie spirituelle, etc.) et à l'organisation sociale (relations sociales, milieux sociaux, modes de promotion sociale, etc.). Dans son récit, Manassès enregistre couramment des proverbes, des expressions populaires ou des locutions de tous les jours. Il constitue ainsi une source incomparable pour l'étude du folklore populaire comme de la vie quotidienne.

P. YANNOPOULOS

P. L. VOCOTOPOULOS, *Byzantine Illuminated Manuscripts of the Patriarchate of Jerusalem*, traduit du grec par Deborah WHITEHOUSE, Athènes et Jérusalem, Greek Orthodox Patriarchate of Jersusalem, 2002, 197 pages ; illustré.

Dans l'introduction de ce livre, l'A. expose rapidement l'histoire du patriarcat de Jérusalem et de sa bibliothèque, qui contient actuellement 1.900 manuscrits grecs, jadis dispersés dans les bibliothèques des monastères et des églises de Palestine. Parmi ces manuscrits, 23 sont enluminés. La presque totalité de ces derniers sont de caractère ecclésiastique (livres liturgiques, Evangéliaires, Psautiers, textes patristiques ou hagiographiques, etc.). Le *Taphou* 52 (du XII^e s.) fait exception : il transmet une grammaire de la langue grecque. La décoration de ces manuscrits se limite parfois à de simples motifs décoratifs non figuratifs ; dans d'autres cas, il s'agit de miniatures figuratives d'un art très raffiné. Pour chaque manuscrit, l'A. indique les principales données codicologiques et donne une bibliographie représentative. Ensuite, il décrit le contenu et les miniatures. Toutes les pages enluminées des manuscrits sont illustrées. Signalons la haute qualité des reproductions, le plus grand atout de ce livre luxueux.

P. YANNOPOULOS.

Z. K. XINTARAS, *Γερμανοῦ Β΄, Κυριακοδρόμιον, ἤτοι Πατριαρχικὸν Ὁμιλιάριον Β΄ κατὰ τοὺς ἐν Παρισίοις κώδικας*, Athènes, Ροές, 1999, 22 pages non paginées + 308 pages. ISBN 960-283-075-1.

Dans la tradition rhétorique byzantine, on observe dès le XI[e] s. la formation d'homéliaires, c'est-à-dire de collections d'homélies qui couvraient les besoins de toute une année liturgique. On peut distinguer deux types d'homéliaires : celui qui se limite aux seules homélies dominicales et celui qui englobe les homélies destinées à être prononcées lors de grandes fêtes au cours de l'année liturgique. C'est un homéliaire du premier type, que les manuscrits transmettent tantôt comme anonyme, tantôt comme étant l'œuvre du patriarche de Constantinople Germain II (1222-1240), qui fait l'objet de ce volume. La collection n'étant que très partiellement éditée, l'A. entreprend ici son édition critique (sans toutefois l'accompagner de commentaires). L'édition est précédée par une introduction qui, sans être très convaincante, essaie de prouver que Germain II est bien le rédacteur des homélies éditées. L'introduction présente encore la personnalité de ce patriarche, sur lequel il n'y a pas encore de véritable monographie, la transmission du texte et la tradition manuscrite, qui constitue la seule base objective de l'attribution de cette collection à Germain II. Pour des raisons inconnues, l'apparat critique, placé à la fin du volume, est rédigé en anglais, alors que le reste du livre est en grec.

P. YANNOPOULOS.

OUVRAGES REÇUS PAR LA RÉDACTION DU 1 JUILLET 2003 AU 31 DÉCEMBRE 2003

Ces ouvrages font ou feront l'objet soit d'un compte rendu, soit d'une chronique, soit encore d'une notice.

Maria Luisa AGATI, *Il libro manoscritto. Introduzione alla codicologia* (*Studia Archaeologica*, 124), Rome, L'Erma di Bretschneider, 2003, 501 pages + 16 planches en couleur hors texte. ISBN 88-8265-252-1.

Pauline ALLEN, cf. J. LEEMANS.

Aspects of Arab Seafaring. An Attempt to Fill in the Gaps of Maritime History, éd. par Y. Y. AL-HIJJI, V. CHRISTIDES, Peggy MOSCHONA et Ch. MAKRYPOULIAS, Athènes, Institute for Graeco-Oriental and African Studies et Kuwait Foundation for the Advancement of Science, 2002, 287 pages + 16 planches hors texte. ISBN 960-87330-0-6.

Ch. P. BALOGLOU, *George Finlay and Georgios Gemistos Plethon. New Evidence from Finlay's Records*, extrait de *MEG*, 3 (2003), pp. 23-42.

W. BAUM, cf. R. SENONER.

Byzantina - Metabyzantina. La périphérie dans le temps et l'espace. Actes de la 6e Séance plénière du XXe Congrès international des Études byzantines, Collège de France - Sorbonne, Paris, 19-25 août 2001 (*Dossiers byzantins*, 2), Paris, Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2003, 185 pages + 10 planches hors texte. ISBN 2-9518366-1-9.

Maria CARACAUSI, *Ριμάδα κόρης καὶ νέου. Contrasto di una fanciulla e di un giovane*, Rome, Carocci editore, 2003, 175 pages. ISBN 88-430-2738-7.

G. CAVALLO, *Dalla parte del libro. Storie di trasmissione dei classici* (*Ludus philologiae*, 10), Urbino, Quattro Venti, 2002, 319 pages + 40 planches hors texte. ISBN 88-392-0623-X.

S. CHIALÀ, *Dall'ascesi eremitica alla misericordia infinita. Ricerche su Isacco di Ninive e la sua fortuna* (*Biblioteca della Rivista di Storia e Letteratura religiosa. Studi*, 14), Florence, Leo S. Olschki, 2002, vii + 406 pages. ISBN 88-222-5103-2.

B. DEHANDSCHUTTER, cf. J. LEEMANS.

Des Géants à Dionysos. Mélanges de mythologie et de poésie grecques offerts à Francis Vian (*Hellenica*, 10) éd. par D. Accorinti et P. Chuvin, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2003, XL + 640 pages. ISBN 88-7694-662-4.

Die spätantike Stadt und ihre Christianisierung. Symposion von 14. bis 16. Februar 2000 in Halle/Saale (*Spätantike - Frühes Christentum - Byzanz.* Reihe B: *Studien und Perspektiven*, Band 11), éd. par G. Brands et H.-G. Severin, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2003, VIII + 310 pages + 125 planches hors texte. ISBN 3-89500-296-8.

G. Dimitrokallis, *La genèse de l'église en croix grecque inscrite*, extrait de *Βυζαντινά*, 23 (2002-2003), pp. 219-232.

A. A. Dimosthenous, *Η Βυζαντινή Κύπρος (965-1191). Υλικός και πνευματικός πολιτισμός*, Athènes, Ηρόδοτος, 2002, 214 pages. ISBN 960-7290-82-8.

N. Drocourt, *Rompre la paix: entre l'idéologie de la paix et la réalité de l'irrespect des traités diplomatiques à Byzance (vii^e^-xi^e^ siècles)*, extraité d'*Erytheia*, 24 (2003), pp. 45-75.

R. Elsie, *Early Albania. A Reader of Historical Texts 11th - 17th Centuries* (*Balkanologische Veröffentlichungen Osteuropa-Institut der Freien Universität Berlin*, 39), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2003, IX + 233 pages. ISBN 3-447-04783-6.

R. F. Hock et E. N. O'Neil, *The Chreia and Ancient Rhetoric. Classroom Exercises* (*Society of Biblical Literature*, 2), Atlanta, Society of Biblical Literature, 2002, XIV + 411 pages. ISBN I-58983-018-0.

L. Jocqué, cf. J. Leemans et L. Jocqué.

Icon and Word. The Power of Images in Byzantium. Studies Presented to Robin Cormack, éd. par A. Eastmond et Liz James, Aldershot et Burlington, Ashgate, 2003, XXXIV + 301 pages. ISBN 0-7546-3549-X.

Κληρονομία, 32 (2000), 509 pages. ISSN 1105-2139.

M. Kordosis, *Τὰ Βυζαντινὰ Γιάννενα. Κάστρο (Πόλη) - Ξώκαστρο. Κοινωνία - Διοίκηση - Οικονομία*, Athènes, Chez l'Auteur, 2003, 373 pages.

Sofia Kotzabassi, *Ein neues Autographon des Nikolaos Kabasilas : Der Kodex Vatic. Palat. Gr. 211*, extrait de *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 53 (2003), pp. 187-194 + 2 planches hors textes.

J. Leemans et L. Jocqué, *Corpus Christianorum, 1953-2003. Xenium Natalicium. Fifty Years of Scholarly Editing*, Turnhout, Brepols, 2003, 374 pages. ISBN 2-503-51481-2.

J. Leemans, Wendy Mayer, Pauline Allen, B. Dehandschutter, *'Let us Die that we May Live'. Greek Homilies on Christian Martyrs from Asia Minor, Palestine and Syria (c. AD 350-AD 450)*, Londres et N. York, Routledge, 2003, X + 243 pages. ISBN 0-415-24042-5.

N. LENSKI, *Failure of Empire. Valens and the Roman State in the Fourth Century A. D.*, Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press, 2002, XIX + 454 pages. ISBN 0-520-23332-8.

T. LOUNGHIS, *Labeur et souffrance dans les sources byzantines*, extrait de *ΠΟΛΥΧΡΟΝΙΑ. Zbornik v cest prof. I. Bozilov*, Sofia, 2002, pp. 166-179.

T. F. MADDEN, *Enrico Dandolo and the Rise of Venice*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 2003, XIX + 298 pages. ISBN 0-8018-7317-7.

G. MANIATIS, *The Domain of Private Guilds in the Byzantine Economy, Tenth to Fifteenth Centuries*, extrait de *Dumbarton Oaks Papers*, 55 (2001), pp. 339-369.

Wendy MAYER, cf. J. LEEMANS.

Modern Greek Studies Yearbook. A Publication of Mediterranean, Slavic, and Eastern Orthodox Studies, 16-17 (2000-2001), 690 pages.

J. NORET, *Clavis Patrum Graecorum*. vol. III A *: A Cyrillo Alexandrino ad Iohannem Damascenum. Addenda uolumini III*, Turnhout, Brepols, 2003, 56 pages. ISBN 2-503-05034-4.

E. N. O'NEIL, cf. R. F. HOCK.

M. PAPATHOMOPOULOS et Isabelle TSAVARI, *Ὀβιδίου Περὶ μεταμορφώσεων ὃ μετήνεγκεν ἐκ τῆς λατίνων φωνῆς εἰς τὴν ἑλλάδα Μάξιμος Μοναχὸς ὁ Πλανούδης*, Athènes, Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, 2002, 34* + 673 pages. ISBN 960-404-013-8.

C. PASINI, *Inventario agiografico dei manoscritti greci dell'Ambrosiana* (*Subsidia hagiographica*, 84), Bruxelles, Société des Bollandistes, 2003, XLI + 267 pages. ISBN 2-87365-014-1.

Porphyrogenita. Essays on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides, éd. par Ch. DENDRINOS, J. HARRIS, Eirene HARVALIA-CROOK et Judith HERRIN, Aldershot et Burlington, Ashgate, 2003, XXVII + 530 pages. ISBN 0-7546-3696-8.

P. G. RENCZES, *Agir de Dieu et liberté de l'homme. Recherches sur l'anthropologie théologique de saint Maxime le Confesseur*, Paris, Cerf, 2003, 432 pages. ISBN 2-204-07158-7.

Réseau des médiévistes belges de langue française. Bulletin, 6-7 (2002-2003), 40 pages.

Rhetoric in Byzantium. Papers from the Thirty-fifth Spring Symposium of Byzantine Studies, Exeter College, University of Oxford, March 2001 (*Society for the Promotion of Byzantine Studies. Publications*, 11), éd. par Elizabeth JEFFREYS, Aldershot et Burlington, Ashgate, 2003, XII + 281 pages. ISBN 0-7546-3453-1.

V. RUGGIERI et allii, *Il golfo di Keramos: dal tardo-antico al medioevo bizantino*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2003, 441 pages; illustré. ISNB 88-498-0414-8.

R. SENONER et W. BAUM, *Kaiser Manuel II. Palaiologos : Dialog über den Islam und Erziehungsratschläge. Mit drei Briefen König Sigismunds von Luxemburg*

an Manuel II., Klagenfurt et Wien, Kitab Verlag, 2003, 166 pages. ISBN 3-902005-21-1.

Studi sull'Oriente Cristiano, 7,*1* (2003), 290 pages.

Isabelle TSAVARI, cf. M. PAPATHOMOPOULOS.

F. TINNEFELD, *Demetrios Kydones. Briefe.* Vierter Teil (*108 Briefe, Register*) (*Bibliothek der Griechischen Literatur*, 60), Stuttgart, Anton Hiersemann, 2003, VII + 326 pages. ISBN 3-7772-0315-7.

M. TOURTOGLOU, *Παρατηρήσεις ἀναφερόμενες στὸ "Μεταβυζαντινὸ Δίκαιο" καὶ στὴν ἐξελικτική του πορεία*, extrait d' *Ἐπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 50 (1999-2000), pp. 317-338.

IDEM, *Φιλάνθρωπες ἐπιδράσεις στὸ κληρονομικὸ δίκαιο τῶν Βυζαντινῶν*, extrait de *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 77 (2002), pp. 189-198 et résumé en français pp. 240-242.

J. L. VAN DIETEN, *Nikephoros Gregoras. Rhomäische Geschichte. Historia Rhomaïke.* Fünfter Teil (*Kapitel XXIV,3-XXIX*) (*Bibliothek der Griechischen Literatur*, 59), Stuttgart, Anton Hiersemann, 2003, IX + 469 pages. ISBN 3-7772-0300-9.

P. L. VOCOTOPOULOS, *Byzantine Illuminated Manuscrits of the Patriarchate of Jerusalem*, traduit du grec par Deborah WHITEHOUSE, Athènes et Jérusalem, Greek Orthodox Patriarchate of Jerusalem, 2002, 197 pages; illustré.

D. et June WINFIELD, *The Church of the Panaghia tou Arakos at Lagoudhera, Cyprus: The Paintings and Their Painterly Significance* (*Dumbarton Oaks Studies*, 37), Washington D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2003, 347 pages + 122 planches hors texte. ISBN 0-88402-257-9.

P. YANNOPOULOS, *Saint Patapios : Entre l'histoire et la légende*, extrait d'*Erytheia*, 24 (2003), pp. 7-35.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

S. ANTONIOU, *La tradition de l'*Heirmologion *de Jean Koukouzeles* 9
Barbara KOUTAVA-DELIVORIA, *Quatre termes énigmatiques relatifs aux tissus byzantins: 'Υπὲρ τὰ τοῦ ἀραχνίου νήματα εἰς λεπτότητα - 'Υπὸ κάλαμον - Ναρθήκια - Μαλλωτά* 17
G. MANIATIS, *The Personal Services Market in Byzantium* 25
J. NIEHOFF-PANAGIOTIDIS, *Byzantinische Lebenswelt und rabbinische Hermeneutik : die griechischen Juden in der Kairoer Genizah* ... 51
P. M. STRÄSSLE, *Krieg und Frieden in Byzanz* 110
Ch. TÉRÉZIS, *Aspects de la théorie des «Formes» chez G. Pachymère* ... 130
P. YANNOPOULOS, «Comme le dit Georges le Syncelle ou, je pense, Théophane» 139

Document

W. BAKKER, *The Origin of the* S. Patris Ephraem Syri Sermo de Sanctissimae Dei Genitricis Virginis Mariae laudibus *(Assemani III : 575-577)* 147

Notes

Sofia KOTZABASSI, *Gregorios II. Kyprios und der* Kodex Laurentianus Plut. *10.8* 198
J. MOSSAY, *Le bifolium grec 14,1,1 du Sinaï* 203
J. NORET, *Un texte de Maxime le Confesseur parlant indirectement de l'enclise byzantine* 205
A. RHOBY, *Zur verwendung von λοιμὸς bei Michael Choniates Ep. 25* .. 210

Projet Scientifique

B. KINDT, *La lemmatisation des sources patristiques et byzantines au service d'une description lexicale du grec ancien* 213

Bibliographie

Comptes rendus par Margarete LUY-DÄSCHLER, N. MAKRIS, J. MOSSAY ... 273
Notices bibliographiques par G. KARASSAVIDIS, J. MOSSAY, Catherine VANDERHEYDE, et P. YANNOPOULOS 281
Ouvrages reçus par P. YANNOPOULOS 308
Table des matières 312